Dracula

Bram Stoker

traduit de l'anglais par Vincent de l'Epine et Pauline Pucciano

Illustration : Edvard Munch, Vampire

Publication sur le site www.litteratureaudio.com décembre 2019

Cette traduction vous est offerte sous licence Creative Commons

Chapitre 1

Journal de Jonathan Harker

(Sténographié)

3 mai. Bistritz

— Ai quitté Munich à 20h35 le 1er mai, arrive à Vienne le matin prochain ; aurais dû arriver à 6h46, mais le train avait une heure de retard. Buda-Pest me semble être un endroit merveilleux, d'après l'aperçu que j'en ai eu depuis le train, et les quelques pas que j'ai faits dans les rues. Je ne voulais pas trop m'éloigner de la gare, car nous sommes arrivés tard et repartirons autant que possible à l'heure prévue. L'impression que j'ai eue, c'est que nous quittions l'Occident pour entrer en Orient ; le plus à l'ouest de tous les splendides ponts sur le Danube, qui est ici large et profond, nous a conduits dans une contrée où dominent les usages des turcs.

Etant partis à l'heure prévue, nous arrivâmes après la tombée de la nuit à Klausenboug. Je m'y arrêtai pour la nuit, à l'Hôtel Royal. Je dînai (ou plutôt je soupai) d'un poulet au poivre rouge ; c'était très bon mais cela vous donnait une de ces soifs ! (Note – demander la recette pour Mina). J'ai demandé au garçon, qui m'a indiqué qu'ils appelaient cela du Hendl au paprika, et que c'était un plat national, et que je pourrais en trouver partout dans les Carpathes. Mes notions d'allemand me furent très utiles en cette occasion, vraiment sans cela je ne sais pas comment j'aurais pu me débrouiller.

A Londres, j'avais profité de mon temps libre pour me rendre au British Museum, et faire des recherches parmi les livres et les cartes de la bibliothèque sur la Transylvanie. Il m'était venu à l'esprit qu'avoir quelques connaissances sur le pays aurait sans doute son importance lors de mes rapports avec le gentilhomme que j'allais rencontrer là-bas. J'avais constaté que le district qu'il avait mentionné se trouvait à l'extrême est du pays, à la frontière de trois états : la Transylvanie, la Moldavie et la Bucovine, dans les brumes des Carpathes, l'une des régions les plus sauvages et les moins connues d'Europe. Je ne pus trouver sur aucune carte ou aucun document la localisation exacte du château Dracula, car il n'existe pas de carte de ce pays qui soit comparable à nos cartes d'état-major, mais j'ai découvert que Bistritz, le bureau de poste mentionné par le Comte Dracula, est un endroit très connu. Je vais reporter ici quelques-unes de mes notes, cela me permettra de me rafraîchir la mémoire lorsque je raconterai mon voyage à Mina.

La population de la Transylvanie comprend quatre nationalités distinctes : les Saxons au sud, mêlés aux Valaques, qui sont les descendants des anciens Daces, les Magyars à l'ouest, et les Szekelys à l'est et au nord. C'est vers ces derniers que je me dirige, eux qui prétendent descendre des Huns d'Attila. C'est peut-être vrai, car quand les Magyars ont conquis le pays au onzième siècle, ils y ont trouvé les Huns qui y étaient déjà installés. J'ai lu quelque part que toutes les superstitions connues dans le monde se trouvaient rassemblées dans les Carpathes, comme si ce pays était le centre de quelque tourbillon des imaginations ; s'il en est ainsi, mon séjour va être des plus intéressants (note : je dois demander au Comte de tout me raconter à ce sujet).

Je n'ai pas bien dormi ; pourtant mon lit était confortable, mais j'ai fait toutes sortes de rêves étranges. Il y a un chien qui a hurlé toute la nuit sous ma fenêtre, et peut-être cela a-t-il un rapport, ou peut-être est-ce le paprika, car j'ai eu beau boire toute l'eau de ma carafe, j'avais encore soif. A l'approche de l'aube, je me suis endormi, et je fus réveillé par quelqu'un qui frappait à ma porte depuis longtemps ; je pense donc que j'ai dormi très profondément. Pour le petit déjeuner on me servit encore du paprika, et une sorte de porridge de farine de maïs qu'ils appellent « mamaliga », ainsi que des aubergines farcies, un plat vraiment excellent qu'ils nomment « impleta » (note : en obtenir la recette également).

Je dus avaler rapidement mon petit déjeuner, car le train partait juste avant huit heures, ou plutôt, il devait partir à cette heure-là, car, après m'être précipité à la gare à sept heures et demie, je dus attendre dans le wagon pendant plus d'une heure avant qu'il se mette en mouvement. On dirait que plus on va vers l'est, moins les trains sont ponctuels. Qu'est-ce que cela doit être en Chine !

Toute la journée, nous avons cheminé à travers un pays regorgeant de merveilles de toutes sortes. Parfois nous apercevions de petites villes ou des châteaux au sommet de collines escarpées comme on peut en voir dans les vieux missels. Parfois nous suivions des rivières ou des ruisseaux qui devaient, à en juger par les parapets de pierre sur leurs bords, être sujets à d'importantes crues. Il devait falloir de grandes quantité d'eau, et se déplaçant très vite, pour franchir ces protections. A chaque gare nous voyions des gens, parfois nombreux, dans toutes sortes d'accoutrements. Certains ressemblent aux gens que l'on voit chez nous, ou qui viennent de France ou d'Allemagne, avec des vestes courtes, des chapeaux ronds, et des pantalons qu'ils fabriquent eux-mêmes. Mais d'autres offrent un tableau plus pittoresque. Les femmes semblent jolies, mais quand vous les approchez, vous constatez qu'elles ont la taille trop large. Elles portent de grandes manches blanches, et la plupart d'entre elles ont de larges ceintures avec des bandes de tissu flottant autour d'elles comme des robes de ballet, avec bien sûr un jupon en-dessous. Mais les plus étranges sont les Slovaques, plus barbares que les autres, avec leurs chapeaux de cow-boy, leurs larges pantalons blanc cassé, leurs chemises en lin blanc, et leurs énormes ceintures de cuir, de près d'un pied de large, toutes cloutées de cuivre. Ils portent de grandes bottes, et rentrent dedans le bas de leur pantalon. Ils ont de longs cheveux noirs et de grosses moustaches noires. Ils sont très pittoresques, mais pas très engageants. Si je voyageais en diligence, je les aurais immédiatement pris pour une de ces bandes de brigands orientaux. Toutefois, on m'a dit qu'ils étaient inoffensifs et plutôt timides.

Le soleil s'était déjà couché quand nous arrivâmes à Bistritz, qui est un endroit ancien et assez intéressant. Situé pratiquement à la frontière – car la passe de Borgo mène directement en Bucovine – cette ville a eu une existence chaotique, et en porte encore aujourd'hui les stigmates. Il y a cinquante ans, il y eut là une série d'incendies, qui firent de terribles ravages cinq fois de suite. Au tout début du dix-septième siècle, elle subit un siège de trois semaines et perdit 13.000 habitants, les victimes de la famine et de la maladie s'ajoutant à ceux qui furent tués lors des combats.

Le Comte Dracula m'a indiqué que je devais me rendre à l'hôtel de la Couronne d'Or, que j'ai trouvé, à mon vif plaisir, tout à fait démodé, car bien sûr je voulais découvrir autant que possible les coutumes du pays. J'étais visiblement attendu : quand je m'approchai de la porte, je me retrouvai face à une vieille femme très aimable, dans la tenue habituelle des paysannes - des vêtements blancs couverts devant et derrière d'un double tablier coloré, presque trop serré pour la pudeur. Quand je m'approchai elle se courba et dit : « Vous êtes le Monsieur anglais ? » « Oui », répondis-je, « Jonathan Harker. » Elle sourit, et dit quelques mots à un vieil homme en chemise blanche qui l'avait suivie. Celui-ci disparut, mais revint presque immédiatement avec une lettre :

« Mon ami,

« Bienvenue dans les Carpathes. Je suis impatient de vous recevoir. Dormez bien cette nuit. A trois heures demain, la diligence partira pour la Bucovine ; une place vous y est réservée. A la passe de Borgo, ma voiture vous attendra et elle vous mènera jusqu'à moi. J'espère que votre voyage depuis Londres a été agréable, et que vous apprécierez votre séjour dans mon beau pays.

Votre ami,

DRACULA. »

4 mai

Je réalisai que le propriétaire avait lui aussi reçu une lettre du Comte, lui demandant de me réserver la meilleure place dans la diligence, mais quand je lui demandai des détails, il sembla plus réticent, et prétendit qu'il ne comprenait pas bien mon allemand. Ce n'était pas vrai, car jusque-là il m'avait toujours parfaitement compris : d'ailleurs il finit par répondre à mes questions. Lui et sa femme, la vieille dame qui m'avait accueilli, échangeaient des regards quelque peu effrayés. Il murmura que l'argent avait été envoyé par lettre, et c'était tout ce qu'il savait. Quand je lui demandai s'il connaissait le Comte Dracula, et s'il pouvait me parler un peu du château, ils se signèrent tous les deux, et, disant qu'ils ne savaient rien du tout, refusèrent de dire un mot de plus. L'heure du départ approchait et je n'avais plus le temps d'interroger quelqu'un d'autre, mais tout cela était bien mystérieux, et fort peu encourageant.

Juste avant que je parte, la vieille dame monta dans ma chambre et me demanda d'un ton hystérique :

« Devez-vous vraiment aller là-bas ? Oh, mein Herr, devez-vous y aller ? » Elle était si excitée qu'elle semblait avoir perdu le peu d'allemand qu'elle connaissait, et le mélangeait avec une autre langue dont j'ignorais tout. Je l'assaillis de questions, en vain. Quand je lui dis que je devais partir tout de suite, et que je m'occupais d'une affaire importante, elle me demanda :

« Savez-vous quel jour nous sommes ? » Je lui répondis que nous étions le 4 mai. Elle secoua la tête et me dit :

« Oh, oui, je sais ! Je sais, mais savez-vous quel jour nous sommes ? » Quand je lui eus répondu que je ne comprenais pas, elle poursuivit :

« C'est la veille de la Saint Georges. Savez-vous que cette nuit, quand l'horloge sonnera minuit, toutes les choses maléfiques règneront sur le monde ? Savez-vous où vous allez, et vers quoi vous allez ? » Elle était visiblement dans une telle détresse que j'essayai de la réconforter, mais sans résultat. Elle finit par se mettre à genoux et par m'implorer de ne pas partir, ou au moins d'attendre un jour ou deux. Tout cela était ridicule, mais je ne me sentais pas à l'aise. Toutefois, mon affaire devait être menée à bien, et rien ne devait interférer avec elle. Je m'efforçai donc de relever la vieille dame et lui dis, avec autant de gravité que j'en étais capable, que je la remerciai, mais que c'était pour moi un devoir impératif, que je devais y aller. Alors elle se releva, sécha ses larmes, puis elle prit le crucifix qu'elle portait autour du cou et me l'offrit. Je ne savais que faire, car élevé dans la religion anglicane, on m'avait appris à considérer de telles choses comme de l'idolâtrie, et pourtant, il me semblait tellement inconvenant d'opposer un refus à une vieille dame si bien intentionnée, et dans un tel état d'esprit ! Elle lut, je crois, le doute sur mon visage, car elle attacha le rosaire à mon cou et me dit : « Pour l'amour de votre mère », puis sortit de la pièce. J'écris cette partie de mon journal tandis que j'attends la diligence, qui, bien sûr, est en retard, et le crucifix est toujours à mon cou. Est-ce dû aux craintes de la vieille dame, aux superstitions du pays, ou au crucifix lui-même, je ne sais pas, mais je ne me sens pas aussi tranquille que d'habitude. Si ce carnet pouvait jamais parvenir à Mina avant moi, alors qu'il lui transmette mes adieux. Voici la diligence !

5 mai

Le château. La pâleur du matin s'est dissipée, et le soleil est haut au-dessus de l'horizon, qui semble découpé, par des arbres ou des collines, je ne saurais le dire, car il est si lointain que grandes et petites choses s'y confondent. Je ne suis pas fatigué, et comme je pourrai me lever demain quand je le voudrai, je vais évidemment écrire jusqu'à ce que je sois gagné par le sommeil. J'ai tellement de choses étranges à raconter, et, de crainte que celui lira ces lignes ne s'imagine que j'ai trop bien dîné avant de quitter Bistritz, je vais en rapporter ici le menu exact. J'ai mangé ce qu'ils appellent un « steak de bandit » - un peu de bacon, des oignons et du bœuf, assaisonné de poivre rouge, ficelé sur des baguettes et rôti au-dessus du feu, comme nous le faisons à Londres avec les abats. Le vin était du Mediasch doré, qui pique singulièrement la langue, ce qui n'est toutefois pas désagréable. J'en bus un ou deux verres, et pas plus.

Quand je me rendis à la diligence, le cocher n'avait pas encore gagné son siège, et je le vis qui discutait avec la propriétaire. Ils parlaient évidemment de moi, car ils me lançaient régulièrement des regards. Certaines des personnes qui étaient assises sur le banc près de la porte – ils donnent à ce type de banc un nom qui veut dire « discuteur » - s'approchaient et écoutaient, puis me regardaient, avec un air de pitié. Je pouvais entendre des mots maintes fois répétés, des mots inintelligibles, car il y avait beaucoup de nationalités différentes. Je sortis donc discrètement mon dictionnaire polyglotte de mon sac, et en cherchai la signification. Je dois dire qu'il n'y avait pas là de quoi m'encourager, car je trouvai *Ordog*, pour Satan, *Pokol*, enfer, *stregoica*, sorcière, et enfin *vrolok* et *vlkoslak*, qui ont tous deux le même sens, en Slovaque et en Serbe : loup-garou ou vampire (note : je dois interroger le Comte au sujet de ces superstitions).

Quand nous partîmes, les gens qui se trouvaient près de la porte, beaucoup plus nombreux qu'auparavant, faisaient tous le signe de la croix et pointaient deux doigts vers moi. Avec quelques difficultés, je parvins à faire dire à l'un de mes compagnons de voyage ce que cela signifiait : d'abord il n'avait pas voulu me répondre, mais, apprenant que j'étais anglais, il m'expliqua qu'il s'agissait d'un charme ou d'une protection contre le mauvais œil. Cela n'était pas très rassurant pour moi, qui me dirigeais vers un lieu inconnu pour y rencontrer un homme inconnu, mais chacun semblait si bien intentionné à mon égard, et se faire tellement de souci pour moi, que je ne pus qu'être touché. Je n'oublierai jamais le dernier regard que je jetai à la cour de l'auberge et à cette foule pittoresque, chacun faisant le signe de la croix sous la grande porte voûtée, devant les lauriers-roses et les orangers dans leurs pots verts rassemblés au centre de la cour. Puis notre cocher, dont la grande

culotte de lin couvrait le siège tout entier (son « gotza », comme ils disent), fit claquer son grand fouet pour lancer au galop ses quatre petits chevaux, attelés de front, et nous commençâmes notre voyage.

J'oubliai bien vite mes peurs irrationnelles face à la beauté des paysages que nous traversions, même si je pense que si j'avais compris la langue, ou plutôt les langues dans lesquelles mes compagnons de voyage discutaient, je n'aurais pas pu me débarrasser aussi vite de mes craintes. Devant nous s'étendait un pays vert et vallonné, couvert de forêts, avec ça et là des collines escarpées, couronnées de bouquets d'arbres ou de fermes, dont le pignon blanc faisait face à la route. Partout les arbres fruitiers fleurissaient – pommiers, pruniers, pêchers et cerisiers – et en passant je pouvais voir l'herbe sous les arbres, couverte de pétales tombés. La route serpentait parmi les vertes collines de ce qu'ils appellent le « Mittel land », se perdant en d'incessants virages parmi les herbes, puis se faufilant entre deux bois de pins qui par endroits descendaient des collines comme des langues de feu. La route était difficile, mais il me semblait que nous volions à une vitesse folle. Je ne pouvais comprendre pourquoi le cocher se précipitait ainsi, mais il avait visiblement l'intention d'arriver à Borgo Prund le plus vite possible. On me dit que cette route était excellente en été, mais qu'elle n'avait pas encore été remise en état après les neiges de l'hiver. A cet égard, elle est différente de la plupart des routes des Carpathes, qui sont fort peu entretenues par tradition : en effet les seigneurs locaux, les Hospodar, ne les entretiennent pas, de crainte que les turcs n'y voient des préparatifs en vue de l'arrivée de troupes étrangères, hâtant ainsi une guerre déjà toujours trop prompte à éclater.

Par-delà les vertes collines du Mittel Land, la forêt s'élevait sur les pentes altières qui constituent les Carpathes elles-mêmes. Les montagnes se dressaient à notre droite et à notre gauche ; le soleil de l'après-midi révélait leurs couleurs splendides, d'un bleu et d'un pourpre profonds à l'ombre des pics, vertes et brunes là où l'herbe et le roc se mêlaient, puis c'était une perspective sans fin de rocs découpés et de pics effilés qui finissaient par se perdre dans le lointain, là où les mont enneigés s'élevaient fièrement. Ça et là, des gouffres s'ouvraient dans les montagnes, et on pouvait y apercevoir, tandis que le soleil se couchait, l'éclat blanc d'une chute d'eau. L'un de mes compagnons toucha mon bras au moment où nous venions de contourner la base d'une colline, nous retrouvant face à un pic vertigineux et couvert de neige, qui semblait nous barrer la route :

« Regardez ! Isten szek ! le trône de Dieu ! » et il se signa avec déférence.

Tandis que nous poursuivions notre chemin sans fin, le soleil baissait de plus en plus, et les ombres du soir commencèrent à se répandre autour de nous. Les sommets enneigés interceptaient les derniers rayons du soleil, et semblaient briller d'une délicate lumière rose. Par endroits, nous dépassions des Tchèques ou des Slovaques, toujours en tenue pittoresque, mais je remarquai avec tristesse que les goitres étaient étrangement fréquents. De nombreuses croix se dressaient le long de la route, et quand nous les dépassions, mes compagnons se signaient. Parfois nous voyions une paysanne ou un paysan agenouillé devant une chapelle, et qui ne se retournait même pas à notre passage, et semblait au contraire absorbé dans une telle ferveur religieuse qu'il n'avait plus d'yeux ni d'oreilles pour le monde terrestre. Beaucoup de choses sont nouvelles pour moi : par exemple, les meules de foin dans les arbres, et par endroits, de très beaux massifs de bouleaux, leurs branches blanches brillant comme de l'argent à travers le vert délicat des feuilles. Parfois nous dépassions une charrette de paysan, avec sa structure toute en longueur comme un serpent, conçue pour épouser les irrégularités de la route. On pouvait être certain d'y trouver assis des paysans avenants, les Tchèques avec leurs peaux de mouton blanches, et les slovaques avec des peaux de mouton teintes de couleurs vives, ces derniers portant leurs longues haches comme si elles eussent été des lances.

Comme la nuit tombait, il commença à faire très froid, et avec le crépuscule l'ombre des arbres, chênes, hêtres et pins sembla fondre dans une même brume enténébrée. Dans les vallées enchâssées entre les parois des montagnes, loin en-dessous de nous qui montions vers le col, les sapins noirs se dressaient par endroits devant les étendues de neige pas encore fondue. Parfois, comme la route s'enfonçait dans les bois de pins qui semblaient dans l'obscurité se refermer sur nous, de grandes masses de brouillard, qui nous masquaient parfois jusqu'aux arbres, produisaient un effet particulièrement étrange et solennel, qui me ramenait aux pensées et aux folles idées qui avaient été les miennes plus tôt dans la soirée : le soleil couchant donne un étrange relief aux nuages fantomatiques qui dans les Carpathes glissent sans fin au fond des vallées. Parfois la pente était si abrupte que, malgré la hâte de notre cocher, les chevaux ne pouvaient progresser que lentement. Je proposais de descendre et de marcher, comme nous le faisons chez nous, mais le cocher ne voulut pas en entendre parler. « Non, non » dit-il, « vous ne devez pas marcher ici, les chiens sont trop féroces. », et il ajoutait, sur le ton de l'humour noir, car il lançait des regards aux autres passagers pour quêter un sourire approbateur : « Et vous en aurez suffisamment d'ici à ce que vous alliez au lit. » La seule pause qu'il s'accorda fut pour allumer ses lampes.

Quand les ténèbres s'épaissirent, les passagers furent gagnés par une certaine excitation, et ils ne cessèrent de parler au cocher, l'un après l'autre, comme pour le presser d'aller plus vite. Il harassait ses chevaux sans pitié de son long fouet, et avec

des cris sauvages, les encourageait à faire toujours plus d'efforts. Puis, à travers les ténèbres, je pus distinguer une lueur grisâtre devant nous, comme s'il y avait une passe dans les rochers. L'excitation des passagers s'accrût encore, la diligence se balançait follement sur ses ressorts de cuir, comme un navire emporté par une tempête. Je devais me tenir fermement. La route finit par s'aplanir, et nous eûmes l'impression de voler. Alors, les montagnes semblèrent se rapprocher des deux côtés et se refermer sur nous : nous entrions dans la passe de Borgo. L'un après l'autre, certains des passagers m'offrirent des présents, qu'ils poussaient vers moi avec un tel sérieux qu'il n'était pas question de les refuser. Ces présents étaient assurément étranges et hétéroclites, mais ils étaient offerts avec de bonnes intentions, accompagnés de mots aimables, d'une bénédiction, et de ces gestes qui révélaient la peur, et que j'avais déjà remarqués devant l'hôtel, à Bistritz – le signe de croix, et le charme contre le mauvais œil. Puis, tandis que nous filions à vive allure, le cocher se pencha en avant, et les passagers se mirent à regarder attentivement les ténèbres par les portières de la diligence. Il était évident que quelque chose s'était produit, ou était sur le point de se produire, mais j'avais beau interroger mes compagnons de voyage, aucun ne me donna la moindre explication. Cette tension se maintint pendant un certain temps, et enfin nous vîmes la passe s'ouvrir sur le côté est. Il y avait de gros nuages noirs dans le ciel, et l'air était orageux et oppressant. C'était comme si l'atmosphère était différente d'un côté et de l'autre de la montagne, et que nous pénétrions maintenant dans une région plus tempétueuse. Quant à moi, je cherchais maintenant le moyen de transport qui devait me conduire jusqu'au Comte. A chaque instant, je m'attendais à apercevoir la lueur de ses lampes dans l'obscurité, mais tout n'était que ténèbres. Seules nos propres lampes brillaient d'une lueur vacillante, dans laquelle l'haleine de nos chevaux épuisés formait un nuage blanc. Nous pouvions maintenant voir la route sablée qui s'étendait blanche devant nous, mais il n'y avait là aucun véhicule. Les passagers s'enfoncèrent dans leurs sièges avec un air de soulagement, qui semblait railler ma propre déception. Je commençais à me demander ce qu'il convenait de faire, quand le cocher, regardant sa montre, prononça à l'attention des autres passagers des paroles que je pus à peine entendre, tant elles étaient dites à voix basse ; c'était quelque chose comme : « Une heure en avance » ; puis, se tournant vers moi, dans un allemand pire que le mien :

« Il n'y a pas de voiture ici. Mein Herr n'est pas attendu en fin de compte. Il va venir avec nous en Bucovine, et rentrera demain ou le jour suivant. Le jour suivant, c'est mieux. »

Tandis qu'il parlait, les chevaux commencèrent à hennir et à renâcler, si bien qu'il dut les maîtriser. Alors, tandis que les paysans poussaient un cri d'une seule voix et se signaient frénétiquement, une calèche attelée de quatre chevaux arriva derrière nous, nous dépassa, et s'arrêta à côté de la diligence. A la lumière de nos lampes, je vis que les chevaux étaient de splendides bêtes noires comme la nuit. L'homme qui les conduisait était grand, avec une longue barbe brune et un grand chapeau noir, qui nous cachait son visage. Je ne pouvais voir que le reflet de ses yeux brillants, qui me semblèrent presque rouges à la lueur des lampes, quand il se tourna vers nous. Il dit au cocher :

« Vous êtes en avance ce soir, mon ami. »

L'homme répondit en bégayant : « Mein Herr anglais était pressé. » A quoi l'étranger répliqua : « Voilà pourquoi, je suppose, vous vouliez l'emmener en Bucovine. Vous ne pouvez me tromper, mon ami ; j'en sais trop, et mes chevaux sont rapides. » Tandis qu'il parlait, il sourit, et à la lueur des lampes sa bouche semblait cruelle, avec des lèvres très rouges et des dents acérées, blanches comme l'ivoire. Un de mes compagnons murmura à l'oreille de son voisin le vers tiré du « Lenore » de Burger :

« Denn die Todten reiten schnell »

« Car les morts marchent vite. »

L'étrange cocher entendit évidemment ces mots, car il le regarda avec un sourire énigmatique. Le passager détourna le regard, tout en tendant deux doigts et en se signant. « Donnez-moi les bagages de mein Herr », reprit le cocher, et, avec une étonnante rapidité, mes valises furent chargées dans la calèche. Celle-ci était juste à côté de la diligence, et une fois que je fus descendu, son conducteur m'aida à monter en me prenant le bras d'une main qui me sembla faite d'acier. Sa force devait être prodigieuse. Sans un mot, il secoua ses rênes ; les chevaux tournèrent, et nous nous enfonçâmes dans les ténèbres de la passe. Me retournant, je vis l'haleine des chevaux éclairée par les lampes, et les visages de mes anciens compagnons de voyage qui se signaient. Alors le cocher fit claquer son fouet et poussa un cri pour lancer ses chevaux, et ils reprirent leur chemin vers la Bucovine. Tandis qu'ils disparaissaient dans la nuit, je ressentis un étrange frisson, et je fus gagné par un sentiment de solitude, mais le cocher jeta un manteau sur mes épaules, plaça une couverture sur mes genoux, et me dit, dans un excellent allemand :

« La nuit est froide, mein Herr, et mon maître le Comte m'a demandé de prendre soin de vous. Il y a un flacon de slivovitz (l'alcool de prune du pays) sous votre siège, si vous en avez besoin. » Je n'en pris pas, mais c'était un soulagement de savoir le flacon à portée de main. J'avais un sentiment d'étrangeté, j'étais même effrayé. Je pense que si j'avais eu une autre solution, je n'aurais pas continué ce voyage incertain dans la nuit. L'attelage fila tout droit à vive allure, puis tourna à un carrefour pour prendre une autre route rectiligne. Il me semblait que nous parcourions encore et toujours la même contrée ; je pris alors un point de repère fixe et pus constater que c'était bien le cas. J'aurais aimé pouvoir demander au cocher la raison de tout ceci, mais j'avais peur de le faire, car je pensais que dans ma position, cela n'aurait aucun effet, s'il avait effectivement l'intention de faire des détours. Au bout d'un moment cependant, j'étais curieux de savoir combien de temps s'était écoulé ; je craquai une allumette pour consulter ma montre : il était presque minuit. Ce fut un choc : je crois que les superstitions habituelles à propos de minuit avaient été renforcées par mes récentes expériences. J'attendais, malade d'angoisse.

Alors un chien se mit à hurler dans une ferme quelque part en contrebas de la route – un long gémissement plaintif, de peur peut-être. Un autre chien lui fit écho, puis encore un autre, et encore, et enfin ce fut comme si un hurlement sauvage et sans fin s'élevait de tout le pays, d'aussi loin que pouvait le concevoir l'imagination à travers les ténèbres, porté par le vent qui soufflait maintenant doucement à travers la passe. Au premier cri, les chevaux commencèrent à se cabrer et à renâcler, mais le cocher leur parler d'un ton rassurant, et ils se calmèrent bientôt, mais ils continuèrent à frissonner et à transpirer comme s'ils venaient de s'enfuir pour échapper à un danger soudain. Alors, dans le lointain, depuis les montagnes des deux côtés de la calèche, commença à se faire entendre un autre hurlement, plus fort et plus perçant – celui des loups. Je fus tenté de sauter de la calèche et de courir, tandis que les chevaux, eux, faisaient de folles ruades, et le cocher eut besoin de toute sa force pour les empêcher de s'emballer. En quelques minutes toutefois, mes oreilles s'habituèrent à ce son, et les chevaux retrouvèrent suffisamment de calme pour que mon compagnon puisse descendre et venir se placer devant eux. Il les caressa, les apaisa, et leur chuchota des mots à l'oreille, comme j'avais entendu que les dresseurs de chevaux savaient le faire, et il fut extraordinairement efficace, car sous ses caresses ils devinrent à nouveau contrôlables, même s'ils tremblaient toujours. Il reprit sa place sur son siège, et, secouant les rênes, lança l'attelage à vive allure. Cette fois, parvenu de l'autre côté de la passe, il prit soudain un chemin étroit et pentu vers la droite.

Bientôt nous nous retrouvâmes entourés d'arbres, qui parfois formaient une arche au-dessus de la route, comme si nous passions dans un tunnel. Puis de nouveau de part et d'autre s'élevèrent de gros rochers. Bien qu'à l'abri, nous pouvions entendre le vent qui se levait, car il gémissait et sifflait entre les pierres, et les branches des arbres s'entrechoquaient. Il se mit à faire encore plus froid, et une fine neige poudreuse commença à tomber : bientôt une pellicule blanche nous recouvrit ainsi que tout ce qui se trouvait autour de nous. Le vent âpre nous apportait toujours le hurlement des chiens, même s'il s'affaiblissait à mesure que nous avancions. Les loups par contre étaient de plus en plus près, comme s'ils nous encerclaient complètement. J'en étais terriblement effrayé, et les chevaux également. Le cocher toutefois ne semblait pas le moins du monde perturbé ; il continuait à tourner la tête de droite et de gauche, mais je ne pouvais rien voir dans les ténèbres.

Soudain, à gauche, j'aperçus une petite flamme bleue vacillante. Le cocher la vit au même moment, et aussitôt il arrêta les chevaux, puis, sautant au sol, il disparut dans l'obscurité. Je ne savais que faire, surtout que le hurlement des loups se faisait de plus en plus proche, mais tandis que je m'interrogeais, l'homme reparut, et, sans un mot, il remonta sur son siège, et nous reprîmes notre route. Je pense que j'ai dû m'endormir, et revivre cet évènement en rêve, car il me sembla se répéter encore et encore. Oui, quand j'y repense maintenant, ce fut comme un horrible cauchemar. A un moment, la flamme bleue fut si proche de la route, que même dans ces épaisses ténèbres, je pus percevoir les mouvements du cocher. Il se dirigea rapidement vers l'endroit d'où jaillissait la flamme – elle devait vraiment être très faible, car elle n'éclairait presque pas autour d'elle – puis, ramassant quelques pierres, il les assembla d'une manière particulière. Alors se produisit un étrange effet d'optique : tandis qu'ils se tenait entre la flamme et moi, cette dernière restait visible, et je continuais à voir tout aussi bien sa lueur spectrale. C'était déconcertant, mais comme cet effet ne fut que momentané, je me dis que mes yeux m'avaient sans doute trompé.

Pendant un temps, nous poursuivîmes notre route dans les ténèbres, sans plus voir de flammes bleues ; mais nous entendions toujours les loups hurler autour de nous, comme s'ils nous encerclaient tout en se déplaçant en même temps que la calèche.

A un moment, le cocher s'arrêta à nouveau et s'absenta plus longtemps qu'il ne l'avait fait auparavant, et durant son absence, les chevaux recommencèrent à trembler, à renâcler et à hennir de terreur. Je n'en voyais pas la cause, car le hurlement des loups venait de cesser, mais juste à ce moment-là, la lune apparut entre deux nuages noirs, derrière la crête dentelée d'une montagne vertigineuse, couvert de pins, et elle me permit de voir autour de nous un cercle de loups ; ils avaient les dents blanches, la langue rouge, des pattes puissantes, et le poil hérissé. Ils étaient cent fois plus terribles dans ce silence sinistre

que quand ils poussaient des hurlements. J'étais paralysé par la peur. On ne peut pas comprendre l'horreur d'une telle situation sans y a voir été réellement confronté.

Soudain les loups se remirent à hurler, comme si le clair de lune avait eu un effet particulier sur eux. Les chevaux ruaient et sautaient sur place, et jetaient autour d'eux des regards désespérés qui faisaient peine à voir, mais cet anneau d'horreur vivante les entourait de toute part, et ils ne pouvaient lui échapper. Je criai au cocher qu'il devait revenir ; et il me semblait que ma seule chance était de tenter de briser le cercle pour lui permettre de revenir. Je criai, et frappai sur la portière, espérant que le bruit ferait fuir les loups de ce côté, pour lui donner une chance de passer. Comment il parvint à me rejoindre, je ne sais, mais j'entendis soudain sa voix s'élever, d'un ton de commandement impérieux, et dirigeant mon regard dans la direction d'où elle provenait, je le vis debout au milieu de la route. Comme il faisait de son long bras le geste de repousser un obstacle invisible, les loups reculaient et se calmaient. Juste à ce moment, un gros nuage vint à passer devant la lune, et tout fut à nouveau plongé dans les ténèbres.

Quand je pus le distinguer à nouveau, il remontait sur la calèche, et les loups avaient disparu. Tout ceci était si étrange et si troublant qu'une peur terrible s'abattit sur moi, et je craignais de parler ou même de bouger. Le temps s'écoula avec une insupportable lenteur tandis que nous continuions notre voyage, dans une obscurité maintenant presque complète, car la lune avait disparu derrière les nuages. Nous montions toujours, avec par moment des rapides descentes, après lesquelles nous reprenions notre ascension. Enfin, je me rendis soudain compte que le cocher arrêtait la calèche dans la cour d'un vaste château en ruines ; aucune lumière n'éclairait ses hautes fenêtres noires, et ses créneaux dessinaient une ligne brisée devant le ciel, à nouveau éclairé par la lune.

Chapitre 2

Journal de Jonathan Harker - suite

5 mai

Je pense que j'ai dû dormir, car sans nul doute si j'avais été éveillé, j'aurais dû remarquer que j'approchais d'un endroit aussi remarquable. Dans l'obscurité, la cour semblait d'une taille considérable, mais comme plusieurs passages obscurs s'ouvraient depuis cet endroit vers de grandes arches, elle paraissait peut-être plus grande qu'elle n'était en réalité. Je n'ai pas encore eu l'occasion de la voir à la lumière du jour.

Quand la calèche s'arrêta, le cocher bondit à terre, et me tendit la main pour m'aider à descendre. Encore une fois, je ne pus m'empêcher de remarquer sa force prodigieuse. Sa main me semblait être un étau d'acier, qui aurait pu m'écraser s'il l'avait voulu. Il prit mes bagages, et les plaça sur le sol à côté de moi tandis que je me tenais devant une grande et vieille porte cloutée de fer, enchâssée dans une embrasure de pierre massive. Même dans l'obscurité, je pouvais voir que la pierre était finement ouvragée, mais les gravures étaient usées par les siècles et par les intempéries. Tandis que je me tenais là, le cocher remonta sur son siège et secoua les rênes ; les chevaux s'élancèrent, et la calèche disparut par l'un des noirs passages qui s'ouvraient sur la cour.

Je restai silencieux là où je me trouvais, car je ne savais que faire. Je ne voyais ni clochette ni heurtoir, et il y avait peu de chances qu'on pût entendre ma voix à travers ces murs épais et ces sombres fenêtres. J'eus l'impression d'attendre une éternité, et je fus assailli par le doute et la crainte. En quelle sorte de lieu étais-je parvenu, et parmi quelle sorte de gens ? Dans quelle étrange aventure m'étais-je embarqué ? Etait-ce là un incident habituel dans la vie d'un clerc de solicitor, envoyé pour assister un étranger dans l'achat d'un immeuble de Londres ? Clerc de solicitor ! Mina n'aimerait pas cela. Solicitor plutôt ! Car juste avant de quitter Londres, j'ai appris que j'avais réussi mon examen, et je suis maintenant solicitor à part entière ! Je commençais à me frotter les yeux et à me pincer pour voir si j'étais bien éveillé. Tout cela me semblait être un horrible cauchemar, et je m'attendais à m'éveiller soudain, à me retrouver à la maison, l'aurore éclairant la fenêtre, comme cela m'arrivait parfois au petit matin après une journée de travail excessif. Mais ma chair réagissait au pincement, et mes yeux ne me trompaient pas. J'étais bel et bien éveillé et au milieu des Carpathes. Tout ce que je pouvais faire, c'était patienter, et attendre le matin.

Au moment précis où j'arrivai à cette conclusion, j'entendis un pas lourd s'approcher derrière la lourde porte, et je vis, à travers une fente du bois, un rayon de lumière. Puis il y eut un bruit de chaînes, et de gros verrous que l'on tirait. On tourna une clé dans la serrure, avec un grincement qui indiquait qu'elle n'avait pas servi depuis longtemps, puis la porte fut ouverte.

A l'intérieur se tenait un grand vieillard, soigneusement rasé, à part une longue moustache blanche, et habillé de noir de la tête aux pieds, sans la moindre tache de couleur sur sa personne. Il tenait à la main une antique lampe d'argent, dans laquelle la flamme brûlait sans protection aucune, projetant de grandes ombres frémissantes tandis qu'elle vacillait dans le courant d'air. Le vieil homme me fit de sa main droite un geste plein de courtoisie, disant dans un anglais excellent, mais avec une étrange intonation :

« Soyez le bienvenue dans ma demeure ! Entrez librement et de votre plein gré ! » Il ne fit pas un pas dans ma direction, mais resta là debout comme une statue, comme si son geste de bienvenue l'avait changé en pierre. Mais à l'instant précis où j'eus franchi le seuil, il bondit vers moi, et, me tendant la main, saisit la mienne avec une force qui me fit grimacer de douleur. Sa main était aussi froide que la glace – c'était plus la main d'un mort que celle d'un homme vivant. Puis il répéta :

« Bienvenue dans ma demeure. Entrez librement, soyez sans crainte, et laissez ici un peu du bonheur que vous amènerez avec vous ! » La force de sa poignée de main me rappelait tellement celle du cocher, dont je n'avais pas vu le visage, que pendant un moment je me demandai si je ne parlais pas à la même personne. Pour m'en assurer, je lui demandai :

« Comte Dracula ? » et il s'inclina courtoisement en me répondant :

« Je suis Dracula, et je vous souhaite la bienvenue en ma maison, Mister Harker. Entrez, l'air de la nuit est froid, et vous devez avoir besoin de dîner et de vous reposer ». Tandis qu'il parlait, il pendit la lampe à un crochet fixé au mur, et sortit chercher mes bagages. Il les avait posés dans l'entrée avant que j'aie pu l'en empêcher. Je protestai, mais il insista :

« Non, Sir, vous êtes mon invité. Il est tard, et mes serviteurs sont couchés. Laissez-moi veiller moi-même à votre confort. » Il insista pour porter mes valises le long du couloir, puis prit un grand escalier en colimaçon, puis à nouveau un large passage. Nos pas résonnaient lourdement sur le sol de pierre. Une fois arrivé au bout, il ouvrit une lourde porte, et je fus heureux de voir une chambre bien éclairée, où une table était dressée pour le souper, avec un grand feu de rondins qui flamboyait et pétillait dans la vaste cheminée.

Le Comte s'arrêta, posa mes bagages, ferma la porte, puis, traversant la pièce, ouvrit une autre porte qui menait dans une petite pièce octogonale éclairée par une simple lampe, et visiblement sans la moindre fenêtre d'aucune sorte. La traversant, il ouvrit une autre porte, et me fit signe d'entrer. C'était une vue bien réconfortante, car il s'agissait d'une grande chambre à coucher, bien éclairée, et chauffée par un autre feu de bois, allumé depuis peu, mais qui ronflait déjà dans la grande cheminée. Ce fut encore le Comte lui-même qui amena mes bagages dans la chambre, puis il se retira, me disant au moment de fermer la porte :

« Après votre voyage, vous aurez certainement besoin de vous rafraîchir et de faire votre toilette. Je pense que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin. Quand vous serez prêt, venez dans l'autre pièce, où vous attend votre souper.

La lumière, la chaleur, ainsi que l'accueil courtois du Comte, avaient dissipé tous mes doutes et toutes mes peurs. Ayant retrouvé mon état normal, je m'aperçus que je mourais littéralement de faim, et donc, après une rapide toilette, je passai dans l'autre pièce.

J'y trouvai le souper déjà servi. Mon hôte, qui se tenait à côté de la grande cheminée, s'appuyant contre la pierre, désigna la table d'un geste courtois, et me dit :

« Je vous en prie, asseyez-vous et soupez comme vous l'entendez. Vous m'excuserez de ne pas me joindre à vous, mais j'ai déjà dîné, et je ne soupe point. »

Je lui tendis la lettre cachetée de Mr. Hawkins, qui devait me servir d'introduction. Il l'ouvrit et la lut attentivement, puis, avec un charmant sourire, il me la donna pour que je la lise à mon tour. Un passage au moins, me procura un intense plaisir :

« Je suis au regret de vous informer qu'une attaque de goutte, maladie dont je souffre constamment, m'empêche absolument d'entreprendre le moindre voyage pendant un certain temps, mais je suis heureux de pouvoir vous envoyer un remplaçant efficace, en qui je mets toute ma confiance. C'est un homme jeune, plein d'énergie et de talent à sa façon, et tout à fait digne de confiance. Il est calme et discret, et a pour ainsi dire atteint l'âge d'homme à mon service. Il sera là pour vous assister durant son séjour, et suivra vos instructions en toutes matières. »

Le Comte lui-même s'approcha, et souleva le couvercle d'un plat, où je découvris un excellent poulet rôti, qui, avec quelque fromage et salade, et une bouteille de vieux Tokay, dont je bus deux verres, constitua mon souper. Pendant que je mangeais, le Comte me posa beaucoup de questions sur mon voyage, et au fur et à mesure, je lui narrai toutes mes expériences.

Ce faisant, je terminai mon souper, et, à la demande de mon hôte, je tirai un fauteuil auprès du feu, et commençai à fumer un cigare qu'il m'offrit, s'excusant lui-même de ne pas fumer. J'avais maintenant une occasion de l'observer, et lui trouvai une physionomie vraiment extraordinaire.

Son visage était aquilin, très aquilin – le nez fin saillant au-dessus de narines particulièrement arquées, un front haut et bombé, les cheveux rares aux tempes, mais abondants partout ailleurs. Ses sourcils étaient très épais, se rejoignant presque au-

dessus du nez, et tellement broussailleux qu'ils semblaient presque boucler. La bouche, du moins ce que je pouvais en voir sous l'abondante moustache, arborait une expression plutôt cruelle, avec des dents blanches étonnamment pointues, qui s'avançaient au-dessus de ses lèvres. La rougeur remarquable de celles-ci dénotait une étonnante vitalité pour un homme de cet âge. Quant au reste, ses oreilles étaient très pâles, et extrêmement pointues ; le menton était large et fort, et les joues fermes bien que fines. Toute sa personne donnait une impression d'extraordinaire pâleur.

Jusqu'ici j'avais pu observer le dos de ses mains tandis qu'elles reposaient sur ses genoux à la lueur du feu, et elles m'avaient semblé plutôt fines et blanches, mais les voyant de plus près, je ne pus manquer de remarquer qu'elles étaient plutôt grossières, larges, avec des doigts courts. Chose étrange, il y avait des poils au milieu de ses paumes. Les ongles étaient longs et fins, et taillés en pointe. Quand le Comte se pencha vers moi et que ses mains me touchèrent, je ne pus réprimer un frisson. Peut-être avait-il mauvaise haleine, mais je fus envahi par une horrible sensation de malaise, qu'il me fut absolument impossible de cacher. Le Comte, s'en étant évidemment aperçu, se retira, et, avec une sorte de sombre sourire, qui montra plus que jamais ses dents protubérantes, alla regagner sa place au coin du feu. Nous restâmes tous deux sans parler pendant un moment, et tandis que je regardais la fenêtre, je vis les premières lueurs de l'aube. C'était comme si un lourd silence pesait sur toute chose. Pourtant en tendant l'oreille, j'entendis les hurlements de nombreux loups qui venaient du fond de la vallée. Les yeux du Comte s'illuminèrent, et il dit :

« Ecoutez-les – les enfants de la nuit. Quelle musique ils font ! »

Et voyant, je suppose, quelque étonnement sur mon visage, il ajouta :

« Ah, Sir, vous autres citadins ne pouvez pas ressentir les émotions du chasseur. Puis il se leva et ajouta :

« Mais vous devez être fatigué. Votre chambre est prête, et demain vous pourrez dormir aussi longtemps que vous le souhaiterez. Je serai sorti jusque dans l'après-midi, alors dormez bien et faites de beaux rêves ! » Et avec une courtoise révérence, il ouvrit lui-même la porte de la pièce octogonale, et j'entrai dans ma chambre…

Je suis environné de prodiges. Je doute, j'ai peur, d'étranges pensées me viennent, que je n'ose confier à mon âme. Dieu me garde, ne serait-ce que pour le salut de ceux qui me sont chers !

7 mai

A nouveau, c'est le petit matin, mais je me suis reposé et ai profité des dernières vingt-quatre heures. J'ai dormi tard aujourd'hui, et ne me suis levé que lorsque je l'ai décidé. Après m'être habillé, je me suis rendu dans la pièce où nous avions soupé, et y ai trouvé un petit déjeuner qui m'attendait, le café posé sur l'âtre pour rester au chaud. Il y avait sur la table une carte sur laquelle je pus lire : « Je dois m'absenter pour un temps. Ne m'attendez pas. D. ». Je m'installai donc et profitai de cet agréable repas. Cela fait, je cherchai une sonnette, afin de faire savoir aux serviteurs que j'avais terminé, mais je n'en trouvai aucune. Il y a des déficiences certaines dans l'organisation de la maison, compte tenu de la richesse extraordinaire dont je suis entouré. Le service de table est en or, et si délicatement travaillé qu'il doit avoir une valeur immense. Les rideaux, les tissus qui couvent les fauteuils et les sofas, et les penderies de mon lit, proviennent des fabriques les plus chères et les plus réputées, et ils devaient avoir une valeur fabuleuse lorsqu'ils étaient neufs, car ils sont vieux de plusieurs siècles, même s'ils sont encore en excellent état. J'en ai vu de semblables à Hampton Court, mais ils étaient usés et miteux. Mais dans aucune des pièces je ne trouvai de miroir. Il n'y avait même pas de miroir de toilette sur ma table, et je dus utiliser celui qui se trouvait dans mon nécessaire à barbe dans mon sac afin de me raser et de me coiffer. Je n'ai pas encore vu de serviteur, ni entendu le moindre bruit aux environs du château, à part le hurlement des loups. Un peu après avoir terminé mon repas (je ne saurais dire s'il s'agissait d'un petit déjeuner ou d'un dîner, car je le pris entre cinq et six heures), je cherchai quelque chose à lire, car je ne voulais pas déambuler dans le château avant d'en avoir demandé la permission au Comte. Il n'y avait absolument rien dans la pièce, ni livre, ni journal, ni même de quoi écrire ; alors j'ouvris une autre porte, et me trouvai dans une sorte de bibliothèque. J'essayai la porte qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, mais elle était fermée. Dans la bibliothèque, je trouvai, à mon grand étonnement, un grand nombre de livres anglais ; certaines étagères en étaient pleines, ainsi que des journaux et magazines en volumes reliés. Au milieu de la pièce, une table était couverte de journaux anglais, même si aucun n'était récent. Les livres traitaient de sujets variés : histoire, géographie, politique, économie politique, botanique, géologie,

droit – tous relatifs à l'Angleterre, et à la vie, aux coutumes et aux manières anglaises. Il y avait même des ouvrages de référence comme le London Directory, le Red Book et le Blue Book, l'almanach de Whitaker, l'Army and Navy List, et, ce qui me ravit quelque peu, la Law List. Tandis que j'examinai ces livres, la porte s'ouvrit, et le Comte entra. Il me salua amicalement, et me demanda si j'avais passé une agréable nuit. Puis il poursuivit : « Je suis heureux que vous ayez trouvé cet endroit, car je suis sûr que tout cela vous intéressera. Ces compagnons » et il posa la main sur quelques-uns des livres, « ont été pour moi des amis fidèles, et ces dernières années, depuis que j'ai formé le projet de me rendre à Londres, ils m'ont procuré de nombreuses heures de plaisir. A travers eux, j'ai appris à connaître votre grande Angleterre, et la connaître, c'est l'aimer. Je suis impatient de parcourir les rues populeuses de la formidable Londres, d'être au milieu du bruit et de la fureur de l'humanité, de partager sa vie, ses changements, sa mort, tout ce qui a fait d'elle ce qu'elle est. Mais hélas ! Jusqu'ici je ne connais votre langue que par les livres ! Avec vous, mon ami, je vais apprendre à la parler. »

« Mais, Comte », dis-je, « vous parlez anglais couramment ! » Il s'inclina gravement. « Je vous remercie, mon ami, mais vous êtes trop flatteur. Je crois que je n'ai fait que commencer le chemin que je souhaite parcourir. C'est vrai, je connais la grammaire et les mots, mais je ne sais pas encore véritablement parler. » « En vérité », dis-je, « vous parlez parfaitement. » « Pas tant que cela », répondit-il, « En fait je sais que si j'allais à Londres, chacun, en m'entendant parler, saurait que je suis un étranger. Cela ne me suffit pas. Je suis un noble, je suis un Boyard, les gens du commun me connaissent, et je suis le maître. Mais un étranger en terre étrangère n'est personne ; les gens ne le connaissent pas, et donc ne s'en soucient pas. Je ne serai satisfait que lorsque je serai semblable à tous les autres, quand aucun homme ne s'arrêtera en me voyant, et quand personne ne cessera de parler en entendant ma voix : « Ah ah, c'est un étranger ! ». J'ai été un maître pendant si longtemps que je veux le rester… ou, au moins, que personne ne soit mon maître. Vous venez à moi, pas seulement en qualité d'agent de mon ami Peter Hawkins, d'Exeter, pour me parler de ma nouvelle propriété de Londres. Vous resterez je l'espère un certain temps avec moi, afin qu'à travers nos conversations je puisse apprendre les intonations anglaises ; et je souhaiterais que vous me signaliez mes erreurs, même les plus insignifiantes, lorsque je parlerai. Je suis désolé d'avoir dû m'absenter aussi longtemps aujourd'hui, mais vous pardonnerez, j'en suis sûr, à celui qui a tant d'affaires importantes à traiter. »

Bien sûr, je lui donnai les assurances qu'il attendait, et je lui demandai si je pouvais venir dans cette pièce quand je le souhaiterais. Il répondit : « Oui, certainement », puis il ajouta : « Vous pouvez aller partout où vous voudrez dans le château, sauf là où les portes sont fermées à clé, mais bien sûr, vous n'aurez pas envie d'y aller. Il y a une raison pour que les choses soient telles qu'elles sont, et si vous pouviez voir par mes yeux, en sachant ce que je sais, peut-être comprendriez-vous mieux. » Je lui répondis que j'en étais certain. Il continua : « Nous sommes en Transylvanie, et la Transylvanie n'est pas l'Angleterre. Nous manières ne sont pas vos manières, et beaucoup de choses vous sembleront étranges ici. Mais, d'après ce que vous m'avez déjà raconté de votre voyage, vous en avez déjà une idée. »

Nous entrâmes alors en grande conversation, et comme il était visiblement désireux de parler, ne serait-ce que pour le plaisir de parler, je lui posai de nombreuses questions sur ce qui m'était arrivé, et ce que j'avais remarqué. Parfois il changeait de sujet, ou détournait la conversation en prétendant ne pas comprendre, mais généralement il répondit à toutes mes questions avec la plus grande franchise. Le temps passant, je me sentis devenir plus audacieux, et je l'interrogeai à propos des choses étranges survenues la nuit précédente ; par exemple : pourquoi le cocher se rendait-il aux endroits où il voyait des flammes bleues. Alors, il m'expliqua qu'il était communément admis que certaines nuits de l'année (la nuit dernière, par exemple), quand tous les esprits maléfiques règnent sans partage, une flamme bleue apparaît à tous les endroits où un trésor a été enfoui. « Que des trésors aient été cachés dans la région que vous avez traversée la nuit dernière », poursuivit-il, « cela ne fait guère de doute, car c'est une terre qui fut disputée pendant des siècles entre les Valaches, les Saxons et les Turcs. En fait, il n'y a pas un pied de sol dans toute la région qui n'ait été abreuvé par le sang des hommes, patriotes ou envahisseurs. Jadis, il y eut des temps de guerre, quand déferlèrent les hordes des autrichiens et des hongrois, et les patriotes allèrent à leur rencontre – hommes et femmes, jeunes et vieux, et ils les attendirent sur les rochers au-dessus des passes, afin de les détruire en déclenchant des avalanches. Quand l'envahisseur triomphait, il ne trouvait que peu de butin, car le peu qu'ils avaient avait été mis à l'abri sous la terre. » « Mais », dis-je, « comment ces trésors ont-ils pu rester si longtemps cachés, s'il existe un signe aussi sûr de leur présence pour tout homme qui se donnerait la peine de chercher ? » Le Comte sourit, et tandis que ses lèvres découvraient ses gencives, montrant ses étranges canines longues et pointues, il répondit : « Parce qu'au fond de son cœur, le paysan est un couard et un idiot ! Ces flammes n'apparaissent que lors d'une seule et unique nuit, et cette nuit-là, aucun homme de ce pays ne s'aventurera dehors s'il peut faire autrement. Et, mon cher Monsieur, s'il osait, il ne saurait quoi faire. En fait, même si ce paysan dont vous me parlez avait repéré l'emplacement de la flamme, il ne saurait même pas où chercher en plein jour. Même vous, j'en jurerais, vous ne seriez pas capable de retrouver ces endroits ? » « Vous avez raison », dis-je, « Je n'aurais pas la moindre idée de l'endroit où les chercher. » Puis le Comte changea de sujet de conversation.

« Allez » me dit-il enfin, « Parlez-moi de Londres et de la maison que vous m'avez trouvée ». Tout en m'excusant de ma négligence, j'allai dans ma chambre chercher les papiers dans mon sac. Tandis que je les mettais en ordre, j'entendis des bruits de porcelaine et d'argenterie dans la pièce voisine, et quand j'y retournai, je constatai que la table avait été débarrassée et la lampe allumée ; en effet il faisait maintenant très sombre. Les lampes étaient aussi allumées dans la bibliothèque, et je trouvai le Comte assis sur le sofa, occupé à lire. Parmi tous les livres, il avait choisi le guide Bradshaw. Quand j'entrai dans la pièce, il débarrassa la table des livres et des papiers qui l'encombraient, et nous nous plongeâmes dans les plans, les titres, et les chiffres de toutes sortes. Il s'intéressait à tout, et me posa des myriades de questions à propos du lieu et de ses environs. Il était clair qu'il avait étudié auparavant toutes les informations qu'il avait pu obtenir, car à la fin il devint évident qu'il en savait beaucoup plus que moi. Quand je lui en fis la remarque, il répondit : « Mais, mon ami, n'est-ce pas utile ? Quand je serai là-bas, je serai seul, et mon ami Harker Jonathan – non, pardonnez-moi, je retombe dans les habitudes de mon pays en mettant votre patronyme en premier – mon ami Jonathan Harker ne sera pas à mes côtés pour me reprendre et pour m'aider. Il sera à Exeter, à des miles de là, probablement occupé à des affaires juridiques avec mon autre ami, Peter Hawkins. Alors ! »

Nous nous occupâmes sans perdre de temps des opérations nécessaires à l'achat du domaine de Purfleet. Quand je lui eus exposé les faits, et que j'eus obtenu sa signature sur les papiers nécessaires, puis écrit une lettre prête à être postée pour Mr. Hawkins, il me demanda comment j'avais fait pour trouver un endroit aussi agréable. Je lui lus alors les notes que j'avais prises à l'époque, et que je reproduis ici :

« A Purfleet, le long d'une petite route, je tombai sur un endroit qui semblait correspondre à ce que je cherchais. Un panneau à moitié ruiné indiquait que la propriété était à vendre. Elle est entourée d'un haut mur, de facture ancienne, fait de lourdes pierres, et qui n'a pas été entretenu depuis de nombreuses années. Les portes massives sont en vieux chêne noir et en fer, rongé par la rouille.

La propriété est appelée Carfax, sans aucun doute la déformation du vieux terme français « quatre-faces », car la maison a quatre côtés, correspondant aux quatre points cardinaux. Elle s'étend sur vingt acres, entourées par le solide mur de pierre dont j'ai déjà parlé. Elle est plantée de nombreux arbres, et elle est très sombre par endroits. Il y a un petit lac, ou un étang, profond et noir, évidemment alimenté par quelque source, car l'eau est claire et s'écoule par un ruisseau de bonne taille. La maison est très grande et remonte, je dirais, au moyen-âge, car une partie de la construction est faite de pierres immenses, avec de rares fenêtres haut perchées, dotées de forts barreaux de fer. On dirait une partie d'un donjon, attenant à une vieille chapelle ou église. Je ne pus pénétrer dans cette dernière, car je n'avais pas les clés de la porte qui y menait depuis l'intérieur de la maison, mais j'en ai pris quelques vues avec mon kodak depuis différents points. La maison y a été ajoutée par la suite. Je ne puis me faire une idée de sa superficie, mais celle-ci doit être considérable. Il n'y a que quelques autres habitations aux environs ; l'une d'entre elles est un grand établissement récemment construit, une maison d'aliénés privée. Elle n'est cependant pas visible depuis le terrain. »

Lorsque j'eus terminé, il me dit : « Je suis heureux que la demeure soit ancienne et vaste. Je suis moi-même issu d'une vieille famille, et si je devais habiter une maison moderne, j'en mourrais. Une maison ne peut devenir habitable en un jour, et, après tout, il faut tellement peu de jours pour faire un siècle ! Je me réjouis aussi qu'il y ait une chapelle de l'ancien temps. Nous, nobles de Transylvanie, n'aimons pas à penser que nos os reposeront parmi ceux des gens du commun. Je ne recherche ni la gaité ni la joie, ni la volupté du grand soleil ou de l'eau vive, qui plaisent tant aux jeunes gens. Mon cœur, après toutes ces tristes années à pleurer les morts, n'est pas accoutumé au bonheur. Les murailles de mon château s'effondrent, les ombres sont épaisses, et le vent froid souffle à travers les murs brisés. J'aime l'ombre et les ténèbres, et j'aime rester seul avec mes pensées. »

D'une certaine façon, ces mots ne s'accordaient pas avec son expression, ou peut-être étaient-ce les ombres qui jouaient sur son visage qui rendaient son sourire sombre et maléfique.

Il me quitta en s'excusant, me demandant de rassembler les papiers. Il fut absent un certain temps, et je commençais à examiner les livres autour de moi. L'un d'entre eux était un atlas, qui s'ouvrait naturellement à la page de l'Angleterre, comme si cette carte était la plus fréquemment consultée. En l'examinant, je remarquai à certains endroits de petites marques, l'une près de Londres dans l'East Side, manifestement là où se trouvait sa nouvelle propriété, et les deux autres à Exeter et à Whitby, sur la côte du Yorkshire.

Il s'était écoulé près d'une heure lorsque le Comte revint. « A ha ! » dit-il, « Toujours dans vos livres ? Bien ! Mais vous ne devez pas travailler toujours ; venez. J'ai été informé que votre souper était prêt. » Il me prit par le bras, et nous nous rendîmes dans

la pièce voisine, où je trouvai un excellent souper qui attendait sur la table. Le Comte, à nouveau, s'excusa : il avait dîné lorsqu'il était dehors. Mais il s'assit comme la nuit précédente, et discuta avec moi tandis que je mangeais. Après le souper, je fumai, comme la veille, et le Comte resta avec moi, me posant des questions sur tous les sujets imaginables, heure après heure. Il se faisait vraiment très tard, mais je ne le lui fis pas remarquer, car je me sentais obligé d'exaucer tous les désirs de mon hôte. Je n'avais pas sommeil : mon repas de la veille m'avait revigoré. Toutefois je ne pus m'empêcher d'éprouver ce frisson que chacun ressent à l'approche de l'aube. L'aube est d'une certaine façon comme une marée nouvelle. On dit que ceux qui sont mourants expirent souvent à l'approche de l'aube, ou au changement de marée, et tous ceux qui, ayant dû rester à leur poste alors qu'ils étaient épuisés, ont vécu cette expérience, voudront bien me croire.

Soudain, nous entendîmes le chant du coq déchirer l'air tranquille du matin d'une façon surnaturelle. Le Comte Dracula, se levant soudain, me dit : « Eh bien, voici le matin à nouveau ! Je suis impardonnable de vous faire veiller si longtemps. Vous devez vous efforcer de rendre moins intéressantes nos conversations sur mon nouveau pays, l'Angleterre, que je chéris déjà, afin que nous ne laissions pas ainsi filer le temps ! » Et, s'inclinant courtoisement, il me quitta sans attendre.

Je retournai dans ma chambre et ouvris les rideaux, mais il y avait peu à voir : ma fenêtre donnait sur la cour, et je ne pouvais voir que le ciel gris qui pâlissait déjà. Alors je refermai les rideaux, et m'attelai au compte-rendu de cette journée.

8 mai

Je commençais à penser qu'en écrivant ce journal, je m'étais trop dispersé, mais je suis heureux maintenant d'être entré dans le détail dès le début, car il y a en ce lieu, et en tout ce qu'il abrite, quelque chose de si étrange, que je ne puis m'empêcher d'être inquiet. J'aimerais en sortir sain et sauf, ou n'y être jamais entré. Peut-être cette étrange existence nocturne a-t-elle des effets sur moi, si seulement ce n'était que cela ! Si j'avais quelqu'un à qui parler, je pourrais tout supporter, mais il n'y a personne. Je ne peux parler qu'au Comte, et lui… ! J'ai bien peur d'être la seule âme vivante ici. Soyons prosaïque et factuel : cela m'aidera à tenir le choc, sans me laisser gouverner par mon imagination. Sinon, je suis perdu. Voici donc ce qui s'est passé, du moins me semble-t-il.

Je ne dormis que quelques heures, après m'être mis au lit. Sentant que je ne pourrais plus dormir, je me levai. J'avais accroché mon miroir à la fenêtre, et je commençais juste à me raser. Soudain, je sentis une main sur mon épaule, et j'entendis la voix du Comte : « Bonjour. » Je sursautai : j'étais très surpris de ne pas l'avoir vu, car le miroir me permettait de voir l'intégralité de la pièce derrière moi. En sursautant, je me coupai légèrement, mais je ne m'en rendis pas compte sur le moment. Après avoir rendu au Comte son salut, je me retournai vers le miroir pour essayer de comprendre comment j'avais pu me tromper à ce point. Cette fois, il n'y avait pas d'erreur possible, puisque l'homme était tout près de moi : je pouvais le voir par-dessus mon épaule. Mais il n'y avait aucun reflet de lui dans le miroir ! Je pouvais voir toute la pièce derrière moi, mais aucun être humain, à part moi-même. C'était déconcertant, et après tant de choses étranges, cela renforçait encore ce vague sentiment de malaise que j'éprouvais toujours en présence du Comte. Mais à ce moment, je vis que la coupure avait quelque peu saigné : le sang coulait sur mon menton. Je posai le rasoir, et me retournai à la recherche de ce qui pourrait me servir de compresse. Quand le Comte vit mon visage, ses yeux se mirent à briller d'une fureur démoniaque, et soudain il me saisit à la gorge. Je me reculai, et ses mains touchèrent le chapelet auquel était suspendu le crucifix. Son attitude changea immédiatement, et sa fureur disparut si vite qu'il était difficile d'imaginer qu'il ait pu se mettre dans un tel état.

« Prenez garde » dit-il, « Prenez garde à la façon dont vous vous coupez. C'est plus dangereux que vous ne le pensez dans ce pays. » Puis, saisissant le miroir, il poursuivit : « Et c'est à cet objet de malheur que vous le devez ! Hors de ma vue ! » Et, ouvrant la lourde fenêtre d'un seul geste de sa main puissante, il lança le miroir, qui se brisa en mille morceaux sur les pierres de la cour en contrebas. Puis il se retira sans un mot. C'est très ennuyeux, car je ne vois pas comment je vais pouvoir me raser, sauf si je puis utiliser le boitier de ma montre, ou le fond de mon nécessaire à barbe, qui, heureusement, est fait de métal.

Quand je retournai dans la pièce où je prenais mes repas, le petit déjeuner était servi, mais je ne pus trouver le Comte nulle part. Je déjeunai donc seul. Il est étrange que je ne l'aie vu jusqu'ici ni manger, ni boire. Ce doit être un homme très particulier !

Après le petit déjeuner, j'ai exploré quelque peu le château. Je suis sorti dans l'escalier, et j'ai découvert une pièce orientée au sud. La vue était magnifique, et de là où j'étais, je pouvais en profiter pleinement. Le château se trouve juste au bord d'un

terrible précipice. Une pierre tombant par la fenêtre chuterait de mille pieds avant de toucher quoi que ce soit ! Aussi loin que le regard peut porter, il n'y a qu'un océan d'arbres, avec par endroits une rupture profonde là où se trouve un gouffre. Ca et là, on peut voir des rubans d'argent, là où les rivières serpentent au fond de gorges encaissées à travers les forêts. Mais je n'ai pas le cœur de décrire ces beautés, car après avoir contemplé cette vue, j'ai poursuivi mon exploration : des portes, des portes, des portes partout, et toutes fermées à clé ou au verrou. Il n'y a aucune sortie praticable, à part les fenêtres qui s'ouvrent dans les murs. Le château est une véritable prison, et j'y suis prisonnier !

Chapitre 3

Journal de Jonathan Harker - suite

Lorsque je réalisai que j'étais prisonnier, je fus envahi par une sorte de frénésie. Je dévalai et remontai les marches, essayant toutes les portes, et regardant par toutes les fenêtres que je pus trouver, mais rapidement un sentiment d'impuissance me submergea. Quand j'y réfléchis quelques heures plus tard, je me dis que j'étais devenu réellement fou pendant un moment, car je me suis comporté comme un rat pris au piège. Toutefois, lorsque j'eus acquis la conviction qu'il n'y avait aucun espoir, je m'assis tranquillement – je n'avais jamais été aussi tranquille de toute ma vie – et je réfléchis à la meilleure conduite à adopter. Je réfléchis encore maintenant, et je ne suis arrivé à aucune conclusion définitive. Je ne suis sûr que d'une chose : il ne sert à rien de faire part au Comte de mes sentiments. Il sait mieux que personne que je suis prisonnier, et comme il en est responsable et a sans aucun doute ses propres motivations, il ne ferait que me mentir si je lui exposais simplement les faits. Jusqu'ici, mon seul plan sera de conserver pour moi ce que je sais et ce que je ressens, et de garder les yeux ouverts. Soit je suis trompé, comme un petit enfant, par mes propres peurs, soit je suis réellement dans une situation désespérée, et si tel est le cas, j'ai besoin, et je vais avoir besoin, de toute mon intelligence pour m'en sortir.

Je venais à peine d'arriver à cette conclusion, quand j'entendis la grande porte d'entrée se refermer, et compris que le Comte était rentré. Il ne vint pas tout de suite à la bibliothèque, aussi je retournai prudemment dans ma chambre, où je le trouvai occupé à faire le lit. C'était étrange, mais cela ne faisait que confirmer ce que je pensais depuis longtemps : il n'y avait aucun domestique dans le château. Quand plus tard je le vis, par la porte entrouverte, dresser la table dans la salle à manger, j'en fus certain, car s'il exécute lui-même ces tâches, c'est bien la preuve qu'il n'y a personne d'autre pour le faire. Cette pensée me fit frissonner : s'il n'y avait personne d'autre dans le château, alors le cocher de la voiture qui m'avait amené ici ne pouvait être que le Comte lui-même. C'est terrible, car s'il en est ainsi, cela signifie qu'il peut contrôler les loups, comme il l'avait fait alors, d'un simple mouvement de la main. Et pourquoi tous ces gens à Bistritz et dans la diligence avaient-ils si peur pour moi ? Pourquoi m'avait-on donné le crucifix, l'ail, la rose sauvage, les cendres ? Bénie soit cette brave femme qui a pendu le crucifix à mon cou ! Car il m'est un réconfort et une force chaque fois que je le touche. Il est étrange de penser qu'un objet qu'on m'a appris à considérer avec méfiance, et même comme idolâtre, puisse m'être d'un tel secours dans ce moment de solitude et de trouble. Y a-t-il quelque chose dans l'essence de l'objet lui-même, ou est-il un medium qui m'aide à me remémorer ces témoignages de sympathie et de réconfort ? Plus tard, si j'en ai la possibilité, j'examinerai la question et essaierai de me faire une opinion. En attendant, il me faut apprendre tout ce que je peux sur le Comte Dracula ; cela me permettra peut-être de mieux le comprendre. Peut-être pourrai-je l'amener à parler de lui ce soir. Mais je dois être très prudent, pour ne pas éveiller ses soupçons.

Minuit – J'ai eu une longue conversation avec le Comte. Je lui ai posé quelques questions sur la Transylvanie, et il s'est beaucoup animé en abordant ce sujet. Lorsqu'il parle des choses et des gens de ce pays, et tout particulièrement des batailles, il en parle comme s'il avait systématiquement été présent. Il m'a expliqué plus tard que pour un Boyar, la fierté de sa maison et de son nom est sa propre fierté, que leur gloire est sa gloire, et que leur destin est son destin. Chaque fois qu'il parle de sa maison, il dit toujours « nous » et s'exprime presque toujours au pluriel, comme le font les rois. J'aimerais pouvoir retranscrire ici tout ce qu'il m'a dit comme il me l'a dit, car j'ai trouvé cela fascinant. C'est toute l'histoire de son pays qu'il m'a racontée. Il s'excitait tandis qu'il me parlait, et marchait dans la pièce en tirant sur sa longue moustache blanche, et se saisissait de tous les objets qui lui tombaient sous la main, comme pour les écraser. Il y a une chose qu'il m'a dite et que je vais essayer de retranscrire aussi exactement que possible, car elle relate d'une certaine façon l'histoire de sa race :

« Nous, les Szekelys, avons le droit d'être fiers, car dans nos veines coule le sang de nombreuses races d'hommes braves, qui ont combattu comme des lions pour le pouvoir. Ici, dans le maelstrom des nations d'Europe, la tribu des Ugric amena d'Islande l'esprit combattif que Thor et Odin lui avaient donné. Leurs pillards se déchaînèrent avec une telle férocité sur les côtes de l'Europe, oui, et de l'Asie et de l'Afrique aussi, que les habitants se croyaient envahis par des loups. Là, ils trouvèrent à leur arrivé les Huns, dont la frénésie guerrière avait balayé toute la terre comme une flamme vive, jusqu'à ce que les peuples agonisants croient que dans leurs veines coulait le sang de ces anciennes sorcières qui, expulsées du pays des Scythes, avaient procréé avec les démons du désert. Les imbéciles, les imbéciles ! Quel démon ou quelle sorcière sera jamais aussi puissant qu'Attila, dont le sang coule dans ces veines-ci ? » Il montra ses bras. « Est-il étonnant que nous soyons une race de conquérants, que nous soyons fiers, que quand les Magyars, les Lombards, les Avars, les Bulgares et les Turcs déferlèrent par milliers à nos frontières, nous soyons parvenus à les repousser ? Faut-il s'étonner que quand Arpad et ses armées traversèrent la mère patrie hongroise, il nous trouva face à lui à la frontière, et que l'Honfoglalas, la conquête hongroise, se soit arrêtée ici ? Et quand la déferlante des hongrois submergea l'est, les Szekelys furent appelés frères par les Magyars victorieux, et on nous confia pendant des siècles la garde de la frontière du pays des Turcs, oui, nous montâmes la garde pour toujours, car, comme

le disent les Turcs : « Les eaux dorment, mais l'ennemi ne dort jamais. » Laquelle parmi les quatre nations, a plus que la nôtre accepté de payer le prix du sang, ou s'est assemblée plus vite sous la bannière du roi lorsqu'elle était appelée à la guerre ? Quand fut rachetée la grande honte de ma nation, la honte de Carsova, quand les drapeaux des Valaches et des Magyars s'inclinèrent devant le croissant ? Qui, sinon un Voïvode de ma propre race, traversa le Danube pour vaincre le Turc sur son propre terrain ? Un Dracula, bien sûr ! Maudit soit son frère indigne, qui après sa mort, vendit son peuple aux Turcs et le couvrit de la honte de l'esclavage. Et n'est-ce pas ce même Dracula qui en inspira plus tard d'autres de sa race, qui, encore et encore, firent passer à leurs troupes le grand fleuve pour envahir la Turquie, lui qui, une fois battu, revenait encore et encore et encore, même s'il devait laisser sur le champ de bataille ensanglanté ses troupes massacrées, car il savait qu'à la fin, même seul, il triompherait ! On disait qu'il ne pensait qu'à lui seul. Bah ! A quoi serviraient ces paysans sans chef ? A quoi bon la guerre sans un cerveau et un cœur pour la diriger ? A nouveau, quand, après la bataille de Mohacs, nous nous débarrassâmes du joug des Hongrois, nous les Dracula, étions parmi les chefs, car nous ne pouvions supporter de ne pas être libres. Ah, jeune homme, les Szekelys, et les Dracula qui leur donnèrent leur sang, leurs cerveaux et leurs épées, on fait ce que les Habsbourg et les Romanov ne sont jamais parvenus à faire. Mais le temps des guerres est révolu. Le sang est chose trop précieuse en ces temps de paix déshonorante, et la gloire des grands peuples de jadis n'est plus qu'une légende. »

C'était alors presque le matin, et nous allâmes nous coucher. (Note : Ce journal ressemble de plus en plus aux Contes des Mille et Une Nuits, car le récit est sans cesse interrompu par le chant du coq ; cela m'évoque aussi l'apparition du fantôme du père de Hamlet).

12 mai

Commençons par les faits : nus, simples, avérés, dont il est impossible de douter. Je ne dois pas me fier seulement à mes observation ou à mes souvenirs. Hier soir, lorsque le Comte est venu me trouver, il commença par m'interroger sur des questions de droit relativement à certaines affaires. J'avais justement passé la journée dans les livres, et, simplement pour m'occuper l'esprit, j'avais revu certains points que j'avais étudié à Lincoln's Inn. Il y avait une certaine logique dans les demandes du Comte ; je vais donc m'efforcer de les retranscrire dans l'ordre ; peut-être cela me sera-t-il utile d'une façon ou d'une autre.

D'abord, il me demanda si à Londres un homme pouvait avoir deux solicitors ou plus. Je lui répondis qu'il pouvait en avoir une douzaine s'il ne voulait, mais qu'il n'était pas sage d'avoir plus d'un solicitor pour une affaire donnée, car un seul pouvait agir à la fois, sinon ce serait néfaste pour les intérêts du client. Il sembla m'avoir parfaitement compris, et me demanda alors s'il y avait quelque difficulté pratique à avoir un homme s'occupant, par exemple, de la banque, et un autre supervisant les expéditions de marchandises, dans le cas où un relai local serait nécessaire dans un port éloigné de la demeure du premier solicitor. Je lui demandai d'exprimer plus complètement sa pensée, afin que je sois certain de ne pas l'induire en erreur, et il me dit :

« Je vais être plus explicite. Votre ami, mon ami, Mr. Peter Hawkins, à l'ombre de votre belle cathédrale d'Exeter, qui est très éloigné de Londres, fait l'acquisition en mon nom, et grâce à vos bons offices, de ma demeure de Londres. Bien ! Maintenant, je vous le dirai franchement, vous pourriez trouver étrange que j'aie requis les services d'un solicitor si éloigné de Londres, au lieu d'en choisir un qui résiderait dans la capitale. Mais mon but était qu'aucun intérêt local ne puisse l'emporter sur mon propre intérêt. Celui qui résiderait à Londres pourrait peut-être rechercher un profit personnel, pour lui-même ou pour un de ses amis. En conséquence, je suis allé chercher ailleurs un agent dont l'unique but sera de servir mes intérêts. Maintenant, supposons, qu'ayant de nombreuses affaires à traiter, je désire expédier des marchandises, disons, à Newcastle, à Durham, à Harwich ou à Douvres. Ne serait-il pas plus simple pour moi de m'adresser à un agent différent dans chaque port ? » Je lui répondis que, certainement, cela serait plus facile, mais que nous autres solicitors avions un système d'agences grâce auquel les affaires locales pouvaient être traitées localement sur instruction d'un autre solicitor, si bien que le client, sans aucun souci pour lui, ne s'adressera qu'à un seul homme, qui retransmettra toutes ses instructions.

« Mais », dit-il, « J'aurais toute liberté pour conduire l'affaire moi-même, c'est bien cela ? » « Bien sûr », répondis-je, « Les hommes d'affaires qui ne souhaitent pas que leurs transactions soient connues de quiconque procèdent souvent ainsi. » « Bien ! » dit-il. Puis il s'informa sur les différents moyens d'expédier des marchandises, les formalités à accomplir, et sur toutes les difficultés qui pouvaient survenir, et les moyens de s'en prémunir. Je lui expliquai tout cela aussi clairement que possible, et, certainement, il me donna l'impression qu'il aurait pu lui-même faire un très bon solicitor, car il pensait à tout et prévoyait tout. Pour un homme qui n'avait jamais visité le pays, et qui ne connaissait pas grand-chose aux affaires, ses connaissances et sa perspicacité étaient formidables. Quand il eut obtenu toutes les informations demandées, et que je les eus vérifiées à

l'aide des livres dont je disposais, il se leva soudain et me dit : « Avez-vous écrit depuis votre première lettre, à notre ami Mr. Peter Hawkins, ou à qui que ce soit d'autre ? » C'est le cœur plein d'amertume que je lui répondis que je ne l'avais pas encore fait, que je n'avais pas encore trouvé l'occasion d'écrire la moindre lettre.

« Alors, écrivez maintenant, mon jeune ami » dit-il, posant sa lourde main sur mon épaule. « Ecrivez à notre ami et à qui vous voudrez, s'il vous plaît, que vous resterez ici encore un mois à compter d'aujourd'hui. »

« Voulez-vous que je reste si longtemps ? » demandai-je, car mon cœur se glaçait à cette seule pensée. « J'y tiens beaucoup ; non, je n'accepterai aucun refus. Quand votre maître, employeur, ou tout ce que vous voudrez, s'est engagé à m'envoyer quelqu'un en son nom, il était entendu que tout serait fait selon mes désirs. Je n'ai pas été avare de mon argent. N'est-ce pas exact ? »

Que pouvais-je faire sinon m'incliner ? Il ne s'agissait pas de moi, mais des intérêts de Mr. Hawkins, et je devais penser à lui avant de penser à moi ; et par ailleurs, tandis que le Comte Dracula me parlait, il y avait dans ses yeux et dans son attitude quelque chose qui me rappelait que j'étais son prisonnier, et que même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu partir. Le Comte comprit sa victoire à la façon dont je m'inclinai ; il vit à mon visage troublé qu'il était mon maître. Il utilisa immédiatement cet ascendant qu'il avait sur moi, mais de la façon insidieuse et irrésistible qui était la sienne : « Je vous prierai, mon jeune ami, de ne pas aborder dans vos lettres de sujets autres que ceux qui concernent nos affaires. Certainement, vos amis seront heureux de savoir que vous allez bien, et que vous vous réjouissez de les retrouver bientôt. N'est-ce pas le cas ? » Tout en parlant, il me tendit trois feuilles de papier et trois enveloppes, de ce papier très fin utilisé pour les courriers envoyés à l'étranger. Je les examinai, puis le regardai lui. Je remarquai son sourire tranquille, les canines pointues dépassant sur sa lèvre inférieure très rouge, et je compris, aussi clairement que s'il me l'avait dit à haute voix, que je devais faire attention à ce que j'écrirais, car il serait capable de tout lire. Je décidai donc de n'écrire pour l'instant que de brèves notes, et de rédiger ensuite en secret des courriers beaucoup plus complets pour Mr. Hawkins, et aussi pour Mina : car, à elle, je pouvais écrire en sténographie, et le Comte, si d'aventure il ouvrait le courrier, ne pourrait me comprendre. Après avoir écrit les deux lettres, je restai assis à lire tranquillement, tandis que le Comte rédigeait quelques notes, se référant à des livres qui se trouvaient sur la table. Puis il prit mes deux lettres, et les rangea avec les siennes à côté de son nécessaire à écriture, et il sortit. Dès que la porte se referma sur lui, je me penchai pour examiner les lettres qu'il avait écrites, et qui étaient posées face contre la table. Je n'en éprouvai aucune honte : dans les circonstances présentes, il me semblait que je devais tout faire pour assurer ma protection. L'une des lettres était adressée à Samuel F. Billington, n°7, The Crescent, Whitby, une autre à Herr Leutner, à Varna ; la troisième à Coutts & Co, Londres, et enfin la quatrième aux Herren Klopstock & Billreuth, banquiers à Buda-Pesth. La deuxième et la quatrième lettres n'étaient pas cachetées. J'étais sur le point de les lire, lorsque je vis la poignée de la porte bouger ; je m'enfonçai alors dans mon siège, ayant juste eu le temps de replacer les lettres comme elles l'étaient et de reprendre mon livre, avant que le Comte, tenant une autre lettre à la main, ne pénétrât dans la pièce. Il prit les lettres qui se trouvaient sur la table, les timbra avec soin, puis se tournant vers moi, il me dit :

« Vous voudrez bien m'excuser, mais j'ai beaucoup de travail à faire en privé ce soir. Vous trouverez, je l'espère, tout ce dont vous aurez besoin. » Une fois à la porte, il se retourna après une courte pause, et ajouta :

« Laissez-moi vous donner un conseil, mon jeune ami, non, laissez-moi vous avertir très sérieusement, que si vous quittiez ces pièces, vous ne pourriez trouver le repos en aucune autre partie du château. Celui-ci est vieux, avec beaucoup de souvenirs, et de mauvais rêves attendent les dormeurs imprudents. Faîtes attention ! Si à un moment le sommeil semble vous gagner, alors hâtez-vous de regagner votre chambre ou ces pièces-ci, car là seulement vous pourrez dormir en paix. Mais si vous n'y prenez pas garde, alors… » Il finit sa phrase d'un ton proprement terrifiant, en faisant un geste comme pour indiquer qu'il s'en lavait les mains. Je le compris tout à fait, et je ne me posais qu'une question : comment un rêve pourrait-il être plus terrible que cette monstrueuse et surnaturelle nasse de ténèbres et de mystères qui semblait se refermer sur moi ?

Plus tard – Je ne renie pas les derniers mots que j'ai écrits, mais maintenant je n'ai plus aucun doute. Je n'aurai pas peur de m'endormir où que ce soit, pourvu que le Comte n'y fût pas. J'ai placé le crucifix au-dessus de la tête de mon lit – j'espère que mon repos sera ainsi protégé des mauvais rêves, et le crucifix restera là.

Quand le Comte me quitta, je retournai dans ma chambre. Après un moment, n'entendant aucun bruit, je sortis et gravis l'escalier de pierre, jusqu'à l'endroit où je pouvais avoir une vue sur le sud. Ces vastes étendues m'inspiraient un sentiment de liberté, même si elles m'étaient inaccessibles, lorsque je les comparais à la cour étroite et obscure, qui me donnait l'impression d'être véritablement en prison, lorsque j'y plongeais mes regards. Je n'avais qu'une envie, respirer l'air frais, bien

qu'il fît nuit. Cette existence nocturne commence à me peser, je le sens. Elle me porte sur les nerfs. Je sursaute rien qu'à voir mon ombre, et je suis assailli par toutes sortes de pensées horribles. Dieu sait que ce lieu maudit justifie toutes mes craintes ! Je contemplai donc ces vastes et beaux espaces, éclairés par le paisible clair de lune, qui devint presque aussi lumineux que le jour. Dans cette douce lumière, les lointaines collines se confondaient, et les ombres des vallées et des gorges étaient d'un noir de velours. Cette beauté pure m'apaisa : chaque respiration m'apportait paix et réconfort. Tandis que j'étais penché à la fenêtre, mon regard fut attiré par un mouvement à l'étage du dessous, sur ma gauche, là où j'imaginais, d'après l'arrangement des pièces, que donnait la fenêtre de la chambre du Comte. La fenêtre où je me tenais était haute et profonde derrière ses meneaux de pierre, et même si elle était marquée par les assauts des intempéries, elle était encore en bon état, même si son encadrement était à l'évidence très ancien. Je me reculai, et regardai attentivement.

Je vis le Comte qui passait la tête par la fenêtre. Je ne vis pas son visage, mais je reconnus sa nuque, son dos et sa façon de bouger les bras. En tout cas, je ne pouvais me tromper sur ses mains, que j'avais déjà eu tant d'occasions d'étudier. D'abord, je fus intéressé et même quelque peu amusé : il est étonnant de constater combien un homme peut s'amuser de peu de choses lorsqu'il est prisonnier. Mais mon sentiment se changea en répulsion et en terreur quand je vis l'homme sortir entièrement de la fenêtre et commencer à ramper le long du mur du château, au-dessus de ce terrible gouffre, la tête en bas, son manteau s'étalant de part et d'autre de lui tel deux grandes ailes. Au début je ne pus en croire mes yeux. Je pensais à un tour que me jouait la pleine lune, à un effet curieux des ombres, mais je continuai à regarder : il ne s'agissait pas d'une illusion. Je voyais les doigts et les orteils qui s'agrippaient au bord des pierres, que les années avaient débarrassées de leur mortier, et, profitant de chaque aspérité, il descendit très rapidement, comme un lézard le long d'un mur.

Quelle sorte d'homme est-ce là, ou quelle sorte de créature sous l'apparence d'un homme ? La terreur que j'éprouve pour cet horrible endroit me paralyse, j'ai peur, affreusement peur – et je ne puis m'enfuir ; je suis environné d'horreurs auxquelles je n'ose pas songer…

15 mai

Une fois de plus, j'ai vu le comte sortir à la manière d'un lézard. Il a descendu de biais une centaine de pieds vers la gauche, puis il a disparu dans quelque trou ou fenêtre. Quand sa tête eût disparu, je me penchai en avant pour essayer d'en voir plus, mais sans y parvenir : la distance était trop importante pour que je puisse avoir un bon angle de vue. Je savais qu'il avait quitté le château, et je pensais que c'était une bonne occasion d'explorer le lieu plus complètement que je n'avais osé le faire jusqu'ici. Je retournai dans ma chambre, pris une lampe, et essayai toutes les portes. Elles étaient toutes verrouillées, comme je m'y attendais, et je vis que toutes les serrures étaient relativement récentes. Je descendis l'escalier de pierre et gagnai le hall par lequel j'étais entré dans le château. Je vis que je pouvais facilement tirer les verrous et enlever les chaînes, mais la porte était fermée à clef, et la clef n'était pas dans la serrure ! Elle devait être dans la chambre du Comte. Je devrais guetter le moment où cette pièce ne serait pas fermée, afin de pouvoir m'emparer de la clef et m'enfuir. J'entrepris de faire un examen complet des divers escaliers et passages, et d'essayer toutes les portes qui s'y trouvaient. Une ou deux petites pièces à côté du hall d'entrée étaient ouvertes, mais il n'y avait rien à y voir à part de vieux meubles couverts de poussière et mangés par les mites. Enfin, je trouvai une porte en haut de l'escalier, qui semblait verrouillée, mais cédait un peu lorsque je la poussai. J'appuyai plus fort, et me rendis compte qu'elle n'était pas réellement fermée, et que la résistance venait du fait que les gonds s'étaient légèrement affaissés, et que la lourde porte reposait donc sur le sol. C'était là une opportunité que je risquais de ne pas rencontrer à nouveau : je m'employai donc à l'ouvrir, et après beaucoup d'efforts, je parvins à la pousser suffisamment pour pouvoir entrer. J'étais maintenant dans une aile du château qui se trouvait plus à droite que les pièces que je connaissais, et un étage plus bas. Je regardai par les fenêtres et pus me rendre compte que cette enfilade de pièces se trouvait dans la partie sud du château ; les fenêtres de la dernière pièce s'ouvrant à la fois sur l'ouest et sur le sud. Des deux côtés, elles donnaient sur un grand précipice. Le château était bâti sur le coin d'un gigantesque rocher, si bien que sur trois de ses côtés, il était quasiment imprenable. De grandes fenêtres se trouvaient là, que nulle fronde, nul arc, nulle couleuvrine ne pouvait atteindre ; cette partie du château était donc lumineuse et confortable, par rapport aux autres pièces qui devaient être mieux protégées. A l'ouest s'étendait une grande vallée, et au-delà, de grandes montagnes déchiquetées, les pics s'élançant les uns sur les autres, la roche abrupte parsemée de frênes et d'arbustes, dont les racines s'accrochaient dans les fentes et les fissures de la pierre. Il s'agissait évidemment d'une partie du château qui était occupée jadis par des dames , car les meubles étaient plus confortables que tous ceux que j'avais vus jusque-là. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, et le clair de lune, pénétrant dans la pièce à travers les fenêtres à losanges, permettait de voir même les couleurs, tandis qu'il atténuait en quelque sorte l'impression donnée par la poussière qui couvrait tout, et masquait dans une certaine mesure les ravages du temps et des mites. Ma lampe semblait assez inutile dans ce brillant clair de lune, mais j'étais heureux de l'avoir avec moi, car je ressentais en cet endroit une terrible solitude qui me glaçait le cœur et mettait mes nerfs à rude épreuve. Et pourtant, c'était mieux que cette vie solitaire dans ces pièces que j'avais appris à détester en raison de la présence du Comte, et après avoir maîtrisé mes nerfs, je me sentis envahi par une douce quiétude. J'étais là assis à une petite table, où certainement dans le

passé, une belle dame s'était assise pour écrire quelque maladroite lettre d'amour, avec force émois et rougissements ; et je rapportais dans mon journal en sténographie tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois que je l'avais refermé. Voilà bien là les progrès du XIXème siècle ! Et pourtant, à moins que mes sens ne me trompent, les siècles passés avaient, et ont encore, un charme qui leur est propre et que la « modernité » ne peut pas tuer.

Plus tard, matin du 16 mai – Dieu préserve ma santé mentale, car c'est tout ce qu'il me reste. La sécurité, ou l'assurance de la sécurité, appartiennent au passé. Tant que je vis ici, je n'ai qu'une seule chose à espérer : ne pas devenir fou, en espérant ne pas l'être déjà. Si je suis sain d'esprit, alors il est terrifiant d'imaginer que de toutes les choses maudites qui rôdent ici, le Comte est pour moi la moins terrible ; et que c'est de lui seul que je peux attendre le salut, même si ce doit être en servant ses desseins. Grand Dieu, Dieu miséricordieux ! Aide-moi à garder mon calme, sinon c'est sans aucun doute la folie qui m'attend. Je commence à comprendre certaines choses, qui jusqu'ici étaient pour moi déconcertantes. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais bien su ce que voulait dire Shakespeare quand il faisait dire à Hamlet :

« Ici, mes tablettes ! car il importe d'y noter… », etc[1].

Car maintenant, je sens que mon cerveau est sur le point d'exploser, ou qu'il a reçu le choc qui lui sera fatal, et je me tourne vers mon journal pour y trouver le repos. Le fait d'y inscrire tout précisément sera pour moi source d'apaisement.

J'avais été effrayé lorsque le Comte m'avait adressé son mystérieux avertissement, mais je le suis plus encore maintenant que j'y repense, et il conservera toujours sur moi un terrible ascendant. Je ne dois plus jamais mettre en doute ce qu'il pourra me dire !

Après avoir écrit dans mon journal, et avoir, Dieu merci, remis dans ma poche ce dernier ainsi que le crayon, j'eus envie de dormir. L'avertissement du Comte me revint à l'esprit, mais je pris un malin plaisir à lui désobéir. Le sommeil me gagnait. Le doux clair de lune m'apaisait, et les vastes espaces que je voyais au-dehors me donnaient une sensation de liberté qui me revigorait. Je décidai de ne pas rentrer ce soir dans ces sinistres chambres enténébrées, mais de dormir ici, où les dames de jadis s'étaient assises, avaient chanté et vécu leurs vies paisibles, tandis que leur cœur se serrait à la pensée de leurs hommes partis mener des guerres sans merci. Je tirai un grand canapé du coin où il se trouvait, afin de pouvoir profiter, une fois couché, de la belle vue vers l'est et le sud, et, sans me soucier de la poussière, je me préparai à dormir. Je suppose que je me suis endormi ; à vrai dire, je l'espère, mais je crains que non, car tout ce qui suivit alors fut incroyablement réel – tellement réel que même maintenant, assis ici dans la clarté du soleil matinal, je ne puis croire qu'il ne se fût agi que d'un rêve.

Je n'étais pas seul. La pièce n'avait en aucune façon changé depuis que j'y étais entré ; je pouvais voir sur le sol, le brillant clair de lune, et mes propres empreintes là où j'avais dérangé la très ancienne couche de poussière. Eclairées par les rayons de lune, en face de moi, se tenaient trois jeunes femmes ; des aristocrates d'après leurs vêtements et leurs manières. Lorsque je les vis, je pensai d'abord que j'étais en train de rêver, car bien qu'elles fussent éclairées par la lune, elles ne projetaient aucune ombre sur le sol. Elles s'approchèrent de moi, me regardèrent pendant un moment, et se mirent à murmurer. Deux d'entre elles étaient brunes, avec un nez aquilin comme le Comte, et de grands yeux noirs et perçants, qui semblaient presque rouges par contraste avec la pâle lueur de la lune. La troisième avait le teint clair, aussi clair qu'il est possible, avec une abondante chevelure blonde ondulée, et des yeux pareils à de pâles saphirs. Il me semblait d'une façon ou d'une autre connaître son visage, et l'associer à quelque peur cauchemardesque, mais je ne pus sur le moment me souvenir dans quelles circonstances. Toutes trois avaient des dents blanches qui brillaient comme des perles entre leurs lèvres voluptueuses rouges comme des rubis. Il y avait quelque chose en elles qui me mettait mal à l'aise, une attirance à laquelle se mêlait une terrible peur. Je sentais au fond de mon cœur que je brûlais d'une envie malsaine de sentir sur mes lèvres leurs lèvres rouges. C'est mal d'écrire cela ; peut-être un jour Mina lira-t-elle ces mots et alors cela lui causera du chagrin, mais c'est la vérité. Elles murmuraient entre elles, puis elles se mirent soudain à rire – un rire tellement argenté et musical, mais plus dur que ne le fut jamais son sorti de lèvres humaines. C'était comme le bruit à la fois délicat et intolérable d'un doigt cruel jouant sur le bord d'un verre à eau. La fille blonde secoua la tête avec coquetterie tandis que les deux autres la poussaient. L'une d'entre elles dit :

« Allez ! Tu seras la première, tu en as le droit, et nous suivrons. » La deuxième ajouta : « Il est jeune et fort, il y aura des baisers pour chacune de nous. » J'étais étendu, tranquille, les regardant à travers mes paupières à demi fermées, rongé par une

---

[1] [Hamlet, Acte I, Scène V, traduction par François Guizot (1787 – 1874)
https://fr.wikisource.org/wiki/Hamlet/Traduction_Guizot,_1864/Acte_I]

impatience exquise. La fille blonde s'avança et se pencha sur moi, jusqu'à ce que je puisse sentir son souffle sur ma peau ; il était doux comme le miel, mais produisait sur mes nerfs la même sensation que sa voix ; avec une saveur amère qui se mêlait à sa douceur, quelque chose d'agressif, comme dans l'odeur du sang.

J'avais peur de soulever mes paupières, mais je voyais tout parfaitement à travers mes cils. La fille se mit à genoux, et se pencha sur moi en exultant de plaisir. Elle était d'une sensualité à la fois excitante et repoussante, tandis qu'elle tendait le cou et se léchait réellement les lèvres comme un animal, à tel point que je pus voir à la lueur de la lune l'humidité sur ses lèvres écarlates et sur sa langue rouge qui caressait ses dents blanches et pointues. Sa tête descendait de plus en plus bas, ses lèvres au niveau de ma bouche, puis de mon menton, et enfin semblant sur le point de se refermer sur ma gorge. Alors elle s'arrêta, et je pus entendre le bruit que faisait sa langue en s'agitant sur ses dents et ses lèvres, et je pus sentir son souffle chaud sur mon cou. La peau de ma gorge commença à picoter comme le fait la peau lorsque la main qui s'apprête à la toucher s'approche toujours plus près. Je pus sentir le contact doux et frissonnant des lèvres sur la peau hypersensible de ma gorge, puis ce furent deux dents pointues qui se posèrent là. Je fermai les yeux, gagné par une extase langoureuse, et j'attendis – j'attendis, le cœur battant.

Mais au même moment, une autre sensation s'insinua en moi aussi vite que l'éclair. Je pris conscience de la présence du Comte, comme surgi d'une tempête pleine de fureur. Tandis que mes yeux s'ouvraient involontairement, je le vis saisir de sa forte poigne le mince cou de la jeune fille blonde, et la repousser avec la force d'un géant ; tandis que les yeux bleus de celle-ci brillaient de colère, que ses dents se crispaient de rage, et que ses joues s'empourpraient d'émotion. Mais le Comte ! Jamais je n'aurais pu imaginer un tel courroux, une telle fureur, même parmi les démons des abîmes. Ses yeux étincelaient littéralement d'un éclat rouge qui évoquait les flammes de l'enfer. Son visage était d'une pâleur mortelle, ses traits étaient tirés, ses épais sourcils, qui se rejoignaient au-dessus de son nez, ressemblaient maintenant à une barre de métal mouvante et chauffée à blanc. D'un brutal mouvement du bras, il repoussa la femme loin de lui, puis fit un signe aux deux autres, comme pour les forcer à reculer : c'était le même geste impérieux que j'avais vu faire pour chasser les loups. D'une voix si basse qu'elle était presque un murmure, mais qui semblait couper l'air et résonner dans toute la pièce, il dit :

« Comment l'une d'entre vous peut-elle seulement oser le toucher ? Comme osez-vous porter les yeux sur lui alors que je vous l'avais interdit ? Reculez, toutes autant que vous êtes ! Cet homme m'appartient ! Ne vous occupez pas de lui, ou vous aurez affaire à moi. » La fille blonde, avec un rire d'une sensualité provocante, se retourna et lui répondit :

« Vous-même n'avez jamais aimé ! Vous n'avez jamais aimé ! » Et les autres femmes se joignirent à elle, et un rire sans joie et sans âme retentit dans la pièce, si dur que je faillis m'évanouir rien qu'à l'entendre ; c'était comme un rire de démons. Alors, le Comte se retourna, et après avoir attentivement observé mon visage, il murmura doucement :

« Oui, moi aussi je peux aimer, vous vous souvenez, vous pouvez en témoigner. N'est-ce pas ? Bien. Maintenant, je vous promets que quand j'en aurai fini avec lui, vous pourrez l'embrasser autant que vous voudrez. Maintenant, partez ! Je dois l'éveiller, car il y a beaucoup à faire. »

« N'aurons-nous rien ce soir ? » demanda l'une d'entre elles en riant doucement, montrant le sac qu'il avait jeté au sol, et qui remuait comme s'il contenant quelque être vivant. Il acquiesça d'un mouvement de la tête. L'une des femmes bondit en avant et ouvrit le sac. Si mes oreilles ne me trompèrent pas, je crus entendre un halètement et un faible gémissement, comme celui d'un enfant à demi-étouffé. Les femmes se rassemblèrent autour du sac tandis que je frémissais d'horreur, mais tandis que je les regardais, elles disparurent, et avec elles, le terrible sac. Il n'y avait aucune porte près d'elles, et elles ne pouvaient être passées devant moi sans que je les remarque. Elles semblaient s'être simplement dissoutes dans les rayons de la lune pour passer ensuite par la fenêtre, car je pus encore voir un instant leurs formes floues et indistinctes avant qu'elles ne s'évanouissent tout à fait.

Puis l'horreur eut raison de moi, et je sombrai dans l'inconscience.

Chapitre 4

Journal de Jonathan Harker - suite

Je m'éveillai dans mon propre lit. Si je n'avais pas rêvé, alors le Comte m'avait ramené ici. J'essayai de m'en assurer, mais je ne pus arriver à aucune conclusion incontestable. Bien sûr, il y avait un certain nombre de preuves : par exemple, mes vêtements étaient pliés et posés d'une façon qui n'était pas dans mes habitudes. Ma montre était arrêtée, alors que selon un rituel très stricte, je la remonte toujours avant d'aller me coucher. Et aussi, beaucoup d'autres détails analogues. Mais il ne s'agit pas là de preuves ; peut-être cela révèle-t-il simplement que je n'étais pas dans mon état d'esprit normal, et pour une raison ou une autre, j'étais certainement très perturbé. Je dois chercher une véritable preuve. Je ne suis heureux que d'une chose : si c'est le Comte qui m'a transporté ici et qui m'a déshabillé, il devait être pour le moins pressé, car mes poches n'ont pas été fouillées. Je suis certain que ce journal aurait été pour lui un mystère qu'il n'aurait pas pu tolérer. Il s'en serait emparé, ou l'aurait détruit. Quand je regarde cette pièce où je me trouve, bien qu'elle soit pour moi pleine de terreurs, je la vois maintenant comme une sorte de sanctuaire, car il n'y a rien de plus épouvantable que ces terribles femmes, qui attendaient – qui attendent encore – de sucer mon sang.

18 mai

Je suis descendu à nouveau pour voir cette pièce à la lumière du jour, car je dois connaître la vérité. Quand j'arrivai à la porte en haut de l'escalier, je la trouvai fermée. Elle avait été repoussée contre le montant avec une telle violence, qu'une partie de l'huisserie était abîmée. Je pus voir que le verrou n'était pas tiré, mais la porte était fermée de l'intérieur. Je crains de ne pas avoir rêvé, et il me faudra agir en partant de ce principe.

19 mai

Sans aucun doute, je suis pris au piège. La nuit dernière, le Comte me demanda de sa voix la plus suave d'écrire trois lettres, l'une disant que mon travail ici était presque terminé, et que je prendrais le chemin du retour dans quelques jours, la deuxième, que je partais le lendemain même, et la troisième, que j'avais quitté le château et étais arrivé à Bistritz. J'avais envie de me rebeller, mais je sentais que dans la situation présente, c'eût été folie que de se quereller ouvertement avec le Comte, alors que je suis absolument en son pouvoir. Un refus aurait éveillé ses soupçons et l'aurait mis en colère. Il sait que j'en sais trop et que je ne puis continuer à vivre ; je représenterais un danger pour lui. Ma seule chance est de tirer profit de toutes les opportunités : quelque chose pourrait se produire qui me donnerait une chance de m'évader. Je vis dans ses yeux quelque chose de cette fureur qu'il avait manifestée lorsqu'il avait repoussé cette femme blonde loin de lui. Il m'expliqua que la poste était rare et irrégulière, et qu'écrire maintenant rassurerait mes amis ; et il me dit qu'il contremanderait les dernières lettres, qui seraient conservées à Bistritz autant que nécessaire si d'aventure mon séjour devait se prolonger. Il me l'affirma avec une telle assurance que je ne pouvais m'y opposer dans éveiller ses soupçons. Je prétendis donc me rendre à ses raisons, et lui demandai quelles dates inscrire sur les lettres. Il réfléchit une minute, puis me dit :

« La première sera datée du 12 juin, la seconde du 19 juin, et la troisième, du 29 juin. »

Je sais maintenant le temps qu'il me reste à vivre. Dieu me vienne en aide !

28 mai

J'ai une chance de m'échapper ; ou, tout au moins, d'être en mesure d'envoyer un message chez moi. Une bande de tziganes est arrivée au château, et ils campent dans la cour. Ces tziganes sont des bohémiens ; j'ai des notes les concernant dans mon carnet. Ils sont spécifiques à cette partie du monde, même s'ils sont liés aux bohémiens qu'on trouve usuellement sur toute la planète. Il y en a des milliers en Hongrie et en Transylvanie, qui vivent pratiquement en dehors de toute loi. Par tradition ils sont liés à un grand noble, ou Boyar, et ils portent le nom de celui-ci. Ils n'ont peur de rien, et n'ont aucune religion, si ce n'est la superstition, et ils parlent seulement leur propre dialecte de la langue roumaine.

Je vais écrire quelques lettres pour l'Angleterre, et je vais essayer de faire en sorte qu'ils les postent. J'ai déjà commencé à leur parler depuis ma fenêtre pour faire connaissance. Ils ont retiré leur chapeau en signe de respect, et m'ont fait des signes, que, malheureusement, je ne pus pas plus comprendre que je ne comprends leur langue…

J'ai écrit les lettres. Celle de Mina est sténographiée, et dans celle adressée à Mr. Hawkins, je lui demande simplement de prendre contact avec elle. A Mina, j'ai exposé ma situation, mais sans parler des horreurs que je ne fais que soupçonner. Si je lui ouvrais mon cœur, elle en mourrait de terreur. Ainsi, même si les lettres ne partaient pas, le Comte ne saurait toujours pas mes secrets, ni jusqu'à quel point j'ai compris la situation.

Je leur ai donné les lettres ; je les ai lancées à travers les barreaux de ma fenêtre avec une pièce d'or, et je leur ai expliqué par signe que je leur demandais de les poster. L'homme qui les ramassa les pressa sur son cœur et s'inclina, puis les mit sous son couvre-chef. Je ne pouvais faire plus. Je retournai dans le bureau, et me mis à lire. Puis, comme le Comte ne venait pas, j'ai écrit ceci.

Le Comte vint enfin. Il s'assit à côté de moi, et me dit de sa voix la plus douce, tandis qu'il ouvrait deux lettres :

« Les Tziganes m'ont remis ceci, et, bien que je n'en connaisse pas la provenance, je vais en prendre naturellement grand soin. Regardez ! » Il avait donc dû déjà les lire, « Celle-ci est de vous, et adressée à mon ami Peter Hawkins, et l'autre » - et là, il prit connaissance des étranges symboles tandis qu'il ouvrait l'enveloppe, et son regard s'assombrit, ses yeux brillèrent méchamment – « l'autre est une chose très vile, un outrage à l'amitié et à l'hospitalité ! Elle n'est pas signée. En bien ! Elle ne sous intéresse pas. » Et, calmement, il appliqua la lettre et l'enveloppe à la flamme de la lampe, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement consumées. Puis il poursuivit :

« La lettre destinée à Hawkins, je vais bien sûr l'envoyer, puisqu'elle est de vous. Vos lettres sont sacrées pour moi. Vous voudrez bien m'excuser, mon ami, si par mégarde j'en ai rompu le sceau. Voulez-vous la remettre sous enveloppe ? » Il me tendit la lettre, et, s'inclinant avec courtoisie, me tendit une enveloppe neuve. Je ne pus que renseigner à nouveau l'adresse, et la lui rendre en silence. Puis, quand il quitta la pièce, je pus entendre la clé tourner doucement. Une minute après je me levai et essayai d'ouvrir : elle était fermée à clé.

Quand, une ou deux heures plus tard, le Comte entra discrètement dans la pièce, il me réveilla, car je m'étais endormi sur le sofa. Il était très courtois et très gai, et, voyant que je m'étais endormi, il me dit :

« Allons, mon ami, êtes-vous fatigué ? Allez au lit. C'est le meilleur moyen de vous reposer. Je n'aurai sans doute pas le plaisir de discuter avec vous ce soir, car de nombreuses tâches m'attendent ; mais allez dormir, je vous en prie. » Je passai dans ma chambre et me mis au lit, et, chose étrange, je dormis d'un sommeil sans rêves. Le désespoir est parfois pourvoyeur d'apaisement.

31 mai

Ce matin en m'éveillant, je me dis que je devrais prendre dans mon sac du papier et des enveloppes, et les garder dans ma poche, afin d'être en mesure d'écrire si j'en avais l'opportunité, mais à nouveau, ce fut la surprise, le choc !

Toutes les feuilles de papier avaient disparu, et avec elles toutes mes notes, mon indicateur des chemins de fer, ma lettre d'introduction ; en fait, tout ce qui aurait pu m'être utile si je pouvais sortir du château. Je m'assis, et pris un moment pour réfléchir ; et alors une pensée me vint à l'esprit, et je me mis à la recherche de ma malle, et fouillai la garde-robe où j'avais placé mes vêtements.

Mon habit de voyage avait disparu, et aussi mon manteau et ma couverture ; je ne pus en trouver aucune trace nulle part. Voilà qui ressemblait à un nouveau et cruel stratagème…

17 juin

Ce matin, tandis que j'étais assis au bord de mon lit, occupé à me torturer l'esprit, j'entendis au-dehors le claquement d'un fouet, et le martèlement des sabots de chevaux sur le sentier rocheux derrière la cour. Transporté de joie, je me précipitai à la fenêtre, et vis rentrer dans la cour, deux grands chariots, chacun tiré par huit robustes chevaux. Ils étaient conduits par deux Slovaques, avec leur grand chapeau, leur grande ceinture cloutée, une peau de mouton sale et de hautes bottes. Ils avaient aussi leur grande hache à la main. Je courus à la porte, espérant pouvoir les rejoindre en passant par le grand hall, pensant qu'on avait dû l'ouvrir pour eux. Mais à nouveau, ce fut un choc : la porte de ma chambre était fermée de l'extérieur.

Alors je courus à la fenêtre et me mis à crier. Ils levèrent les yeux et me regardèrent stupidement, se contant de me montrer du doigt, mais alors, le « hetman » des tziganes arriva, et voyant qu'ils désignaient du doigt ma fenêtre, il dit quelque chose, et ils se mirent à rire. Par la suite, aucun effort de ma part, aucun cri désespéré, aucune supplication ne put m'obtenir ne fut-ce qu'un regard de leur part. Ils se détournaient volontairement de moi. Les chariots contenaient de grandes boites carrées, avec d'épaisses poignées de corde ; elles étaient visiblement vides, car les Slovaques les portaient sans peine, et elles résonnaient tandis qu'on les déplaçait sans ménagement. Quand elles furent toutes déchargées, et empilées en un gros tas dans un coin de la cour, les Tziganes donnèrent de l'argent aux Slovaques, et ces derniers, après avoir craché sur les pièces pour attirer la chance, retournèrent nonchalamment près de leurs chevaux. Peu après, j'entendis le claquement de leurs fouets s'évanouir au loin.

24 juin, avant l'aube

La nuit dernière, le Comte m'a quitté tôt, et s'est enfermé dans sa propre chambre. Dès que je l'osai, je montai en hâte l'escalier en colimaçon, et regardai par la fenêtre qui donnait sur le sud. Je voulais surveiller le Comte, car j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose. Les Tziganes sont quelque part dans le château, et effectuent un certain travail. Je le sais, car de temps en temps, j'entends le son lointain et étouffé de houes et de pelles ; je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il s'agit encore sans doute d'une abominable infamie.

Je restai à la fenêtre un peu moins d'une demi-heure, quand je vis quelque chose sortir de la fenêtre du Comte. Je me reculai et regardai attentivement, et je le vis sortir entièrement. Ce fut un nouveau choc pour moi de constater qu'il portait les vêtements que j'avais mis pour venir ici, et qu'il portait en bandoulière ce sac terrible que j'avais vu les femmes emporter. Il ne pouvait y avoir aucun doute quant à son but, et tout cela avec mes vêtements, qui plus est ! Voilà donc quelle était sa nouvelle diablerie : permettre aux autres de me voir moi, penseraient-ils, afin qu'il puisse prouver qu'on m'avait vu en ville ou dans un village poster mes lettres, mais aussi, afin qu'on m'attribue toutes les horreurs qu'il pourrait perpétrer.

J'enrage à l'idée que tout cela se déroule tandis que je suis assis là, véritablement prisonnier, mais sans la protection de la loi, qui est à la fois le droit et la consolation du prisonnier, même pour le criminel.

Je pensais attendre le retour du Comte, et pendant un long moment, je restais résolument à la fenêtre. Puis je remarquai d'étranges petits points qui flottaient dans les rayons de la lune. C'était comme de minuscules grains de poussière, qui tourbillonnaient et se rassemblaient en nuées vaporeuses. J'éprouvais une sorte d'apaisement et de calme à les contempler. Je m'installai dans l'embrasure de la fenêtre dans une position plus confortable, afin de mieux jouir de ballet nocturne.

Quelque chose me fit sursauter, le hurlement sourd et pitoyable de chiens quelque part dans la vallée, hors de ma vue. Le son gagna en clarté, et les grains de poussière qui flottaient dans le ciel se mirent à dessiner de nouvelles formes en dansant dans le clair de lune. Quant à moi, je sentais que je combattais pour réveiller en moi des instincts endormis ; non, c'était mon âme elle-même qui luttait, et des sentiments à demi oubliés s'efforçaient de répondre à cet appel. J'étais hypnotisé ! Les poussières dansaient de plus en plus vite, et les rayons de lune qui arrivaient sur moi semblaient trembler en franchissant cette masse frissonnante, qui s'agglomérait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle semble prendre des formes fantomatiques. Et alors je sursautai, maintenant pleinement éveillé et en pleine possession de mes sens, et je m'enfuis en criant. Les formes spectrales, qui se matérialisaient graduellement sous les rayons de la lune, étaient celles de ces trois femmes de l'au-delà auxquelles j'étais maintenant lié. Je m'enfuis, et retrouvai quelque sentiment de sécurité dans ma propre chambre, où la lumière de la lune n'entrait pas, et où la lampe brillait avec éclat.

Après environ deux heures, j'entendis un bruit troublant dans la chambre du Comte, quelque chose comme un gémissement aigu vite réprimé. Puis ce fut le silence, un silence profond et affreux, qui me glaça le sang. Le cœur battant, j'essayai d'ouvrir la porte, mais j'étais enfermé, et ne pouvais rien faire. Je m'assis, et me mis simplement à pleurer.

Tandis que j'étais assis, j'entendis un son dans la cour au-dehors, un terrible cri de femme. Je courus à la fenêtre, et je me penchai pour regarder à travers les barreaux. Et je vis en effet une femme, les cheveux en désordre, portant les mains à son cœur comme si elle avait couru à perdre haleine. Elle s'appuyait contre le coin de la grille. Quand elle vit mon visage à la fenêtre, elle se lança en avant et lança, d'une voix lourde de menace :

« Monstre ! Rendez-moi mon enfant ! »

Elle se jeta à genoux, puis, levant les mains, cria à nouveau les mêmes mots d'un ton qui me déchira le cœur. Puis elle se tordit les cheveux et se frappa la poitrine, et s'abandonna aux violences les plus extravagantes que lui inspirait son émotion. Finalement, elle s'avança, et bien que je ne pusse la voir, je l'entendis frapper de ses mains nues la porte d'entrée.

Haut au-dessus de moi, probablement dans la tour, j'entendis la voix du Comte. Il appelait de son ton dur et métallique. A son appel sembla répondre, dans le lointain, le hurlement des loups. Après seulement quelques minutes, une horde surgit et déferla, comme l'eau surgissant d'un barrage rompu, à travers la large entrée de la cour.

La femme ne cria pas, et le hurlement des loups ne dura pas longtemps. Avant peu ils s'éloignèrent l'un après l'autre, en se léchant les babines.

Je ne pouvais pas la plaindre, car je savais maintenant ce qu'il était advenu de son enfant, et il valait mieux qu'elle meure.

Que faire ? Que puis-je faire ? Comment m'échapper de ce lieu monstrueux de ténèbres et de terreur ?

25 juin, au matin – Nul homme ne peut savoir, tant qu'il n'a pas affronté la nuit, combien est douce et chère à son cœur la venue du matin. Quand le soleil fut suffisamment haut dans le ciel pour venir frapper le haut de la grande porte qui faisait face à ma fenêtre, il me semblait que c'était comme si la colombe de l'arche s'y posait. Ma peur s'évanouit comme s'il se fût agi d'un vêtement diaphane se dissolvant dans la chaleur. Il me faut agir d'une façon ou d'une autre tant que je ressens en moi le courage que me donne le jour. La nuit dernière, l'une de mes lettres antidatées a été postée : la première de cette fatale série qui doit effacer de la surface de la terre toute trace de mon existence.

N'y pensons plus, il faut agir !

Chaque fois que je me suis senti maltraité ou menacé, ou que j'ai ressenti la peur, c'était la nuit. Je n'ai encore jamais vu le Comte à la lumière du jour. Se pourrait-il qu'il dorme, tandis que les autres sont éveillés, et qu'il soit éveillé quand ils dorment à leur tour ? Si seulement je pouvais pénétrer dans sa chambre ! Mais c'est impossible. La porte est toujours fermée à clé, il n'y a pas moyen.

Si, il y a un moyen, si j'ose m'y risquer. Là où le Comte peut se rendre, pourquoi un autre ne pourrait-il pas aller ? Je l'ai vu sortir de cette fenêtre en rampant. Pourquoi ne pourrais-je l'imiter, et rentrer par cette même fenêtre ? C'est une entreprise sans espoir, mais ma situation l'est plus encore. Je vais tenter la chose. Au pire, je pourrais trouver la mort, mais la mort d'un homme n'est pas celle d'une bête, et la porte de l'au-delà me sera peut-être encore ouverte. Que Dieu m'assiste ! Adieu, Mina, si j'échoue ! Adieu, mon ami fidèle et second père, adieu vous tous, et enfin adieu Mina !

Le même jour, un peu plus tard – J'ai tenté la chose, et, avec l'aide de Dieu, je suis parvenu à revenir sain et sauf dans cette pièce. Je dois rapporter dans l'ordre chaque détail de mon aventure. Tant que mon courage était ferme, je suis allé droit à la fenêtre sud, et sans attendre je suis sorti, prenant appui sur l'étroite margelle de pierre qui de ce côté, court tout le long du bâtiment. Les pierres sont grandes et grossièrement taillées, et le mortier entre elles a depuis longtemps été emporté par le passage des années. J'enlevai mes bottes, et m'aventurai au-dehors sans beaucoup d'espoir. Une seule fois je regardai vers le bas, pour m'assurer que je pourrais résister si d'aventure je jetais un regard dans cet horrible précipice, mais par la suite, je me gardai bien de recommencer. Je savais très bien dans quelle direction et à quelle distance se trouvait la fenêtre du Comte, et je m'y rendis comme je le pus, profitant de toutes les opportunités que je trouvais. Je n'avais pas le vertige – je suppose que j'étais trop excité – et je me retrouvai sur le rebord de la fenêtre après un temps qui me sembla ridiculement court, essayant de relever la fenêtre à guillotine. J'étais très agité, toutefois, quand je me courbai et passai par la fenêtre, les pieds en premier. Alors, je regardai autour de moi, cherchant le Comte, mais je fis une découverte qui m'emplit de joie : la pièce était

vide ! Elle était sommairement décorée, et les meubles, qui étaient à peu près les mêmes que dans les chambres du sud, étaient couverts de poussière et semblaient n'avoir jamais été utilisés. Je cherchai la clé, mais elle n'était pas dans la serrure, et je ne pus la trouver nulle part. La seule chose que je trouvai, ce fut un grand tas de pièces d'or dans un coin – de l'or de toutes sortes, roumain, britannique, autrichien et hongrois, grec et turc, recouvert d'une pellicule de poussière, comme s'il reposait depuis longtemps sur le sol. Je ne vis aucune pièce qui avait moins de trois cents ans. Il y avait également des chaînes et des bijoux, certains sertis de pierres précieuses, mais pour la plupart, vieux et ternis.

A l'un des coins de la pièce se trouvait une lourde porte. J'essayai de l'ouvrir, car, si je ne pouvais pas trouver la clé de la chambre ou la clé de la porte d'entrée, ce qui était l'objet principal de mes recherches, je devais continuer mon exploration, sinon tous les efforts auraient été vains. Elle était ouverte, et menait, par un passage de pierre, à un escalier circulaire, qui descendait abruptement. Je l'empruntai avec précaution, car il était sombre, n'étant éclairé que par deux meurtrières taillées dans l'épaisse maçonnerie. En bas se trouvait un passage enténébré, comme un tunnel, qui exhalait une odeur pestilentielle qui évoquait la mort, une odeur de vieille terre fraîchement retournée. Tandis que j'avançais dans le passage, l'odeur se fit plus forte et plus proche. Enfin, je poussai une lourde porte qui était entrouverte, et je me retrouvai dans une vieille chapelle en ruines, qui avait à l'évidence été utilisée comme un cimetière. Le toit était brisé, et à deux endroits, des escaliers menaient à des caveaux, mais le sol avait été récemment retourné, et la terre placée dans de grandes boites de bois, manifestement celles qui avaient été apportées par les Slovaques. Il n'y avait personne, et je cherchai s'il existait une autre sortie, mais je n'en trouvai aucune. J'inspectai alors chaque pouce du sol, afin de ne rien laisser au hasard. Je descendis même dans les caveaux, où la faible lumière entrait à peine, bien que mon âme dût se faire violence pour que j'ose y pénétrer. J'en visitai deux sans rien y trouver à part des fragments de vieux cercueils et des montagnes de poussière ; toutefois, dans le troisième, je fis une découverte.

Là, dans l'une des grandes boîtes (il y en avait cinquante en tout), sur de la terre fraîchement remuée, était étendu le Comte ! Il était mort ou endormi, je n'aurais su le dire, car ses yeux étaient ouverts et fixes, mais sans la froideur de la mort – et ses joues arboraient la chaleur de la vie malgré leur pâleur, et ses lèvres étaient aussi rouges que d'habitude. Mais il n'y avait aucun signe de mouvement, pas de pouls, pas de souffle, pas de battements de cœur. Je me penchai sur lui, et tentai de percevoir quelque signe de vie, mais en vain. Il ne pouvait être étendu là depuis longtemps, car l'odeur de la terre fraîche aurait disparu en quelques heures. A côté de la boite se trouvait son couvercle, percé de trous çà et là. Je pensai qu'il pouvait très bien avoir les clés sur lui, mais quad je me mis à leur recherche, je vis ses yeux morts, et malgré leur absence de vie, j'y lus une telle haine, bien qu'il fût inconscient de ma présence, que je m'enfuis de cet endroit, puis, quittant la chambre du Comte par la fenêtre, escaladai à nouveau le mur du château. Regagnant ma chambre, je me jetai haletant sur mon lit, et essayai de réfléchir…

29 juin

Aujourd'hui est le jour de ma dernière lettre, et le Comte me l'a lui-même confirmé : je l'ai vu quitter le château par la même fenêtre, et avec mes vêtements. Tandis qu'il descendait le mur comme un lézard, j'aurais aimé disposer d'un pistolet ou de n'importe quelle arme mortelle, afin de pouvoir le détruire, mais je crains qu'aucune arme forgée par des mains humaines ne puisse avoir un effet quelconque sur lui. Je n'osai pas attendre son retour, car je craignais de voir les trois sœurs maléfiques. Je retournai à la bibliothèque, et lus jusqu'à ce que je m'endorme.

Je fus réveillé par le Comte, qui me regardait d'un air grave et me dit :

« Demain, nous devons nous quitter, mon ami. Vous retournez vers votre belle Angleterre, et moi vers une tâche dont l'issue pourrait faire que nous ne puissions plus jamais nous voir. Votre lettre a été expédiée ; demain je ne serai pas là, mais tout sera prêt pour votre voyage. Au matin viendront les Tziganes, qui ont quelques travaux à effectuer ici ; il y aura aussi quelques Slovaques. Quand ils seront partis, ma voiture viendra vous chercher, et vous conduira à la Passe de Borgo où vous retrouverez la diligence qui va de la Bucovine à Bistritz. Mais j'ai l'espoir de vous revoir un jour au Château Dracula. » Suspicieux, je décidai de tester sa sincérité. Sincérité ! Cela semble presque une profanation que d'utiliser ce mot à propos d'un tel monstre. Je lui répondis de but en blanc :

« Pourquoi ne puis-je partir ce soir ? »

« Parce que, mon cher Monsieur, mon cocher et mes chevaux sont sortis pour une autre mission. »

« Mais je marcherais volontiers. Je veux partir tout de suite. » Il sourit, et c'était un sourire si suave et si diabolique, que je savais que quelque stratagème se cachait derrière cette douceur. Il dit :

« Et vos bagages ? »

« Peu importe. Je pourrai les envoyer chercher plus tard. »

Le Comte se leva et me dit, avec une telle courtoisie que je faillis me frotter les yeux, tant elle semblait réelle :

« Vous autres anglais avez cette formule qui est chère à mon cœur, car elle est proche de l'esprit des Boyars : 'Bienvenue à ceux qui arrivent, bon voyage à ceux qui repartent.' Venez avec moi, mon cher jeune ami. Vous n'attendrez pas une seule heure dans ma maison contre votre gré, aussi triste que je sois de vous voir partir, et que vous en ayez un si soudain désir. Venez ! ». Et avec une gravité solennelle, il me précéda avec la lampe dans l'escalier, et dans le hall d'entrée. Puis soudain, il s'arrêta.

« Ecoutez ! »

Tout près, j'entendis le hurlement de nombreux loups. C'était comme si le bruit était apparu au moment même où il avait levé la main, comme la musique d'un grand orchestre qui semblerait jaillir de la baguette du chef d'orchestre. Après une courte pause, il se remit en marche, toujours de son pas majestueux, vers la porte ; il enleva les lourdes barres de fer, décrocha les énormes chaînes, et commença à ouvrir.

A mon grand étonnement, je constatai qu'elle n'était pas verrouillée. Soupçonneux, je regardai autour de moi, mais je ne pus voir aucune clé d'aucune sorte.

Tandis que la porte commençait à s'ouvrir, le hurlement des loups au-dehors se fit plus fort et plus agressif ; je pouvais voir leurs mâchoires rouges, leurs dents acérées et leurs griffes tandis qu'ils bondissaient sur place. Je savais bien que me battre avec le Comte à ce moment-là n'aurait servi à rien. Avec de tels alliés à ses ordres, je ne pouvais rien faire. Mais les portes continuaient à s'ouvrir tout doucement, et seul le corps du Comte me séparait de l'extérieur. Soudain, je fus frappé par l'idée que c'était peut-être pour moi le moment de la fin : j'allais être livré aux loups, et à ma demande qui plus est. Il y avait dans cette idée une perversité qui devait plaire beaucoup au Comte, et, désespéré, je criai :

« Fermez la porte, j'attendrai demain matin ! » Et je couvris mon visage de mes mains afin de cacher mes larmes et mon amère déception. D'un mouvement de son bras puissant, le Comte referma violemment la porte, et les grands verrous en se remettant en place firent un vacarme métallique qui résonna dans tout le hall.

Nous retournâmes en silence dans la bibliothèque, et après une minute ou deux, je regagnai ma propre chambre. La dernière fois que je vis le Comte, il m'envoyait un baiser de la main, avec une lueur de triomphe dans les yeux, et un sourire dont Judas aux enfers eût été fier.

Quand je fus dans ma chambre et sur le point de me coucher, je crus entendre un murmure à ma porte. Je m'y rendis sans bruit et écoutai. A moins que mes oreilles ne m'aient trompé, j'entendis la voix du Comte :

« Arrière, arrière, retournez d'où vous venez ! Votre temps n'est pas encore venu. Attendez ! Prenez patience ! Cette nuit est à moi. La nuit prochaine sera à vous ! » Il y eut ensuite des rires étouffés, et pris d'une rage soudaine, j'ouvris la porte à la volée, et vis les trois terribles femmes qui se léchaient les lèvres. Quand elles me virent, elles partirent d'un rire monstrueux et s'enfuirent.

Je retournai dans ma chambre et me mis à genoux. La fin était-elle donc si proche ? Demain ! Demain ! Dieu, aide-moi, et tous ceux qui me sont chers !

30 juin, matin

Ce sont peut-être les derniers mots que j'écrirai dans ce journal. J'ai dormi jusque peu avant l'aube, et dès mon réveil, j'ai prié, car j'avais décidé que si la mort devait venir me prendre, elle me trouverait prêt.

Enfin, je sentis un subtil changement dans l'air, et je sus que le matin était venu. Puis ce fut le bienvenu chant du coq, et je sus que j'étais sauvé. Le cœur léger, j'ouvris ma porte et dévalai l'escalier jusqu'au hall. J'avais vu que la porte n'était pas verrouillée, et je pouvais donc m'évader. Les mains tremblantes d'impatience, j'enlevai les chaînes et je tirai les lourds verrous.

Mais la porte ne bougea pas. Je fus envahi par le désespoir. Je tirai sur la porte encore et encore, je la secouai tant que, bien qu'elle fût massive, elle fut ébranlée dans ses huisseries. Je comprenais qu'elle avait été fermée à clé lorsque j'avais quitté le Comte.

Alors, je fus pris d'un vif désir de m'emparer de la clé, quel que soit le risque, et je décidai sans plus attendre d'escalader le mur, et de gagner la chambre du Comte. Il me tuerait peut-être, mais la mort me semblait à ce moment le moindre des maux qui pouvaient m'arriver. Je me précipitai à la fenêtre est, et descendis le mur, comme je l'avais déjà fait, jusqu'à la chambre du Comte. Elle était vide, mais je m'y attendais. Je ne trouvai aucune clé ; toutefois l'amoncellement d'or était toujours là. J'empruntai l'escalier en colimaçon au coin de la chambre, puis le sombre passage qui menait à la vieille chapelle. Je savais bien maintenant où trouver le monstre que je cherchais.

La grande boite était encore au même endroit, contre le mur ; le couvercle était posé dessus. Il n'était pas fermé, mais les clous étaient dans leur logement, prêts à être enfoncés d'un coup de marteau. Je savais que je devais atteindre le corps pour trouver les clés ; je soulevai donc le couvercle, le posai contre le mur, et alors, je vis une chose qui m'emplit d'effroi. Le Comte était étendu là, mais c'était comme s'il avait retrouvé sa jeunesse, car sa moustache et ses cheveux blancs avaient retrouvé une couleur gris fer, ses joues étaient pleines, et sous sa peau blanche perçait une teinte d'incarnat ; la bouche était plus rouge que jamais, car sur ses lèvres, il y avait des gouttes de sang frais, qui coulait des commissures des lèvres sur le menton et le cou. Même ses yeux brillants et profonds semblaient sertis dans une chair et des paupières gonflées. C'était comme si cette abominable créature était tout simplement gorgée de sang. Il était étendu là, comme une horrible goule repue. Je frissonnai tandis que je me penchai pour le toucher, et tous mes sens se révoltèrent à ce contact, mais je devais chercher, sinon j'étais perdu. A la tombée de la nuit, mon propre corps servirait de festin de la même façon aux trois horribles femmes. Je fouillai tout le corps, mais je ne trouvai nulle trace de la clé. Alors je m'arrêtai, et regardai le Comte. Son visage boursouflé arborait un sourire moqueur qui aurait pu me rendre fou. C'était là l'être que j'avais aidé à se transporter à Londres, où, peut-être pour les siècles à venir, il pourrait étancher sa soif de sang avec cette fourmilière humaine, et créer puis élargir un cercle de demi-démons qui se repaîtraient des faibles. Cette seule pensée me rendit malade. Je fus pris d'un désir irrépressible de débarrasser le monde d'un tel monstre. Je n'avais aucune arme à la main, mais je saisis une pelle que les ouvriers avaient utilisée pour remplir les caisses, et la levant bien haut, je frappai, la lame vers le bas, ce visage détesté. Mais à ce moment, la tête se tourna, et les yeux me lancèrent un regard démoniaque qui me paralysa, et la pelle m'échappa des mains et ne fit qu'effleurer le visage, laissant une marque profonde sur le front. La pelle tomba sur la boîte, et comme je voulais la récupérer, le coin de la lame accrocha le couvercle qui retomba sur la boîte, et me cacha la chose horrible qui s'y trouvait. Le dernier aperçu que j'en eus, ce fut le visage boursouflé et souillé de sang, avec ce sourire malveillant qui semblait venir du plus profond des enfers.

Je réfléchis et réfléchis encore à ce que je devais faire maintenant, mais mon cerveau était en feu, et j'attendis, sentant croître en moi le désespoir. Tandis que j'attendais, j'entendis au loin un chant de Tziganes, entonné par des voix joyeuses qui se rapprochaient, et le bruit de grosses roues et le claquement des fouets : les Tziganes et les Slovaques dont avait parlé le Comte arrivaient. Après avoir jeté un dernier regard autour de moi, puis à la caisse où se trouvait ce corps infâme, je quittai l'endroit et courus vers la chambre du Comte, déterminé à me précipiter dehors quand la porte s'ouvrirait. Je tendis l'oreille, et j'entendis en bas le grincement de la clé dans l'imposante serrure, et la lourde porte qui s'ouvrait. Il devait y avoir d'autres moyens d'accéder au château, ou alors quelqu'un avait la clé d'une des portes. Puis j'entendis le bruit de nombreux pas lourds, qui s'évanouirent en passant dans quelque passage en renvoyant un écho métallique. Je me retournais pour descendre à nouveau dans les caveaux, où je pourrais peut-être trouver une sortie, mais à ce moment il y eut un violent coup de vent, et la porte qui menait à l'escalier en colimaçon claqua violemment, et fit voler la poussière qui était sur le linteau ; et quand je me précipitai pour l'ouvrir, je vis que c'était sans espoir. J'étais à nouveau prisonnier, et le destin resserrait ses filets autour de moi toujours plus étroitement.

Tandis que j'écris, j'entends dans le passage en-dessous le bruit de nombreux pas, et le fracas de lourdes charges qu'on pose au sol, sans aucun doute les caisses avec leur chargement de terre. Puis il y a un bruit de marteau : c'est la boite que l'on cloue. Maintenant j'entends les bruits de pas lourds dans le hall, suivis d'autres pas plus légers.

J'entends la porte qui se referme, puis le bruit des chaînes, puis le grincement de la clé dans la serrure, puis j'entends qu'on la retire ; enfin une autre porte s'ouvre puis se referme ; et on la ferme à clé et au verrou.

J'entends dans la cour, et plus bas sur le sentier rocheux, le bruit des lourdes roues, le claquement des fouets, et le chœur des Tziganes qui peu à peu disparaît dans le lointain.

Je suis seul dans le château avec ces horribles femmes. Mais non ! Mina est une femme, et elle n'a rien en commun avec elles. Ce sont des démons des abymes !

Je ne resterai pas ici avec elles. Je vais essayer d'escalader le mur du château plus loin que je ne l'ai fait jusqu'ici. Je vais prendre de l'or avec moi, au cas où j'en aie besoin plus tard. Peut-être trouverai-je le moyen de quitter ce terrible endroit.

Et ensuite, en route pour retrouver les miens, vers le train le plus proche et le plus rapide ! Je fuirai ce lieu maudit, ce pays maudit, où le diable et ses enfants parcourent encore la surface de la terre !

La miséricorde de Dieu est préférable à celle de ces monstres. Le précipice est haut et escarpé, mais à son pied, un homme peut dormir – comme un homme. Adieu à tous ! Mina !

Chapitre 5

Lettre de Miss Mina Murray à Miss Lucy Westenra.

9 mai.

Ma très chère Lucy,

Il faut que tu me pardonnes le temps que j'ai pris pour t'écrire, mais j'ai été tout simplement submergée de travail. La vie d'une maîtresse d'école est parfois éprouvante. Je me languis d'être avec toi, au bord de la mer, où nous pourrons causer ensemble librement et construire nos châteaux en Espagne. J'ai travaillé très dur ces temps derniers, pour Jonathan, et j'ai pratiqué la sténographie avec beaucoup d'assiduité. Quand nous serons mariés, je serai utile à Jonathan si je suis capable de sténographier correctement : je pourrai noter ce qu'il veut dire, et le coucher par écrit sur une machine à écrire. Je m'entraîne très dur aussi à la dactylographie. Lui et moi nous nous écrivons parfois en sténo, et il tient un journal de bord sténographié de ses voyages à l'étranger. Quand je serai avec toi je tiendrai aussi le même genre de journal. Je ne veux pas dire l'un de ces journaux que l'on tient « deux-pages-par-semaine-avec-la-page-du-dimanche-cornée", mais un journal où je pourrais écrire à chaque fois que j'en ai envie. Je ne pense pas qu'il puisse être d'un grand intérêt pour les autres, mais il ne leur est pas destiné. Je le montrerai peut-être à Jonathan un jour s'il y a dedans quelque chose qui soit digne d'être partagé, mais ce sera plutôt un cahier d'exercices. J'essaierai de faire ce que je vois faire les femmes journalistes : interviewer et écrire des descriptions, et essayer de retenir les conversations. On m'a dit qu'avec un peu de pratique, on pouvait se souvenir de tout ce qui arrive et de tout ce qu'on entend dans une journée. Enfin, nous verrons bien. Je te parlerai de mes petits projets quand nous nous verrons. Je viens de recevoir quelques lignes rapides de Jonathan, de Transylvanie. Il va bien, et reviendra dans une semaine environ. J'ai hâte d'entendre toutes ses nouvelles. Ce doit être si agréable de découvrir des pays étrangers… Je me demande si nous - je veux dire Jonathan et moi - irons là-bas un jour ensemble. La pendule sonne dix heures. Au-revoir.

Affectueusement,

Ta Mina

PS : Raconte-moi tout quand tu écriras. Tu ne m'as rien raconté depuis longtemps. J'entends des rumeurs, et particulièrement à propos d'un homme grand, beau, aux cheveux bouclés ?

Lettre de Lucy Westenra à Mina Murray. 17 Chattam Street. Mercredi.

Laisse-moi te dire que je te trouve *très* injuste quand tu m'accuses de négligence dans notre correspondance. Je t'ai écrit deux fois depuis que nous nous sommes vues, et ta dernière lettre n'était que la seconde. De plus, je n'ai rien à te raconter. Il n'y a vraiment rien d'intéressant pour toi. La ville est très agréable en ce moment, et nous allons beaucoup visiter les galeries d'art, nous promener à pied ou à cheval dans le parc. En ce qui concerne le grand homme aux cheveux bouclés, je suppose qu'il s'agit de l'homme qui m'accompagnait au dernier concert. Quelqu'un a manifestement inventé des histoires. C'était Mister Holmwood. Il vient souvent nous voir, et il s'entend très bien avec Maman; ils ont beaucoup de sujets d'intérêt en

commun. Nous avons rencontré il y a quelque temps un homme qui aurait été parfait pour toi, si tu n'étais pas déjà fiancée à Jonathan. C'est un excellent parti, étant donné qu'il est beau, riche et de haute naissance. C'est un docteur, et des plus intelligents. Imagine-toi qu'il n'a que 29 ans, et il a un immense asile psychiatrique entièrement sous sa responsabilité. Il nous a été présenté par Mister Holmwood, puis il a appelé pour nous voir, et nous rend de fréquentes visites depuis. Je trouve que c'est l'un des hommes les plus déterminés que j'aie jamais vus, et malgré tout d'un calme extrême. Il paraît absolument imperturbable. Je peux imaginer quel merveilleux pouvoir il doit avoir sur ses patients. Il a la curieuse habitude de vous regarder droit dans les yeux comme s'il essayait de lire dans vos pensées. Il le fait beaucoup avec moi, mais je me flatte d'être une dure-à-cuire. Je le sais grâce à mon miroir. Essaies-tu parfois de lire ton propre visage ? Moi je le fais, et je peux te dire que ce n'est pas du tout un exercice inutile, et beaucoup plus difficile que ce que tu pourrais croire sans l'avoir jamais essayé. Il dit que je lui offre un cas curieux d'étude psychologique, et je pense humblement que c'est vrai. Tu sais que je ne m'intéresse pas assez à l'habillement pour être capable de décrire les nouvelles modes. L'habillement est une purge. Voici une expression argotique, mais qu'importe ? (Arthur dit souvent : « qu'importe »).

Voilà, tout est là. Mina, nous nous sommes toujours confié tous nos secrets depuis que nous sommes enfants; nous avons dormi et mangé ensemble, et ri et pleuré; et maintenant, alors que j'ai fini de parler, je voudrais parler encore. Oh Mina, ne peux-tu le deviner ? Je l'aime. J'en rougis alors que j'écris, parce que bien que je pense qu'il m'aime, il ne me l'a jamais formulé. Mais oh, Mina, je l'aime, je l'aime, je l'aime ! Voilà, cela me fait du bien. J'aimerais être avec toi, ma chère, assise près du feu, en chemise de nuit, comme nous en avions l'habitude; et j'essaierais de t'expliquer ce que je ressens. Je ne sais pas comment j'ose écrire ceci, même à toi. J'ai peur de m'arrêter, de crainte de déchirer la lettre, et je ne veux pas m'arrêter, car j'ai une folle envie de tout te raconter. Fais-moi signe immédiatement, et dis-moi ce que tu en penses. Mina, je dois m'arrêter. Bonne nuit. Bénis-moi dans tes prières, et, Mina, prie pour mon bonheur.

Lucy

PS Je n'ai pas besoin de préciser qu'il s'agit d'un secret. A nouveau, bonne nuit !

Lettre de Lucy Westenra à Mina Murray

24 mai

Merci, merci, et merci encore pour ta douce réponse ! C'était si agréable de pouvoir tout te dire et d'obtenir ta sympathie.
Mon amie, un bonheur n'arrive jamais seul. Combien de vérité contiennent ces anciens proverbes… Eh bien voilà que moi, qui aurai vingt ans en Septembre, et qui n'ai jamais reçu de véritable proposition de mariage avant aujourd'hui, aujourd'hui j'en ai reçu trois. T'imagines-tu ? Trois demandes en mariage le même jour ! N'est-ce pas abominable ? Je me sens désolée, vraiment sincèrement désolée, pour deux de ces pauvres garçons. Oh, Mina, je suis si heureuse que je ne sais pas quoi faire de moi. Et trois demandes ! Mais, bonté divine, ne le rapporte pas aux filles, ou elles vont développer toutes sortes d'idées extravagantes, et s'imaginer offensées et humiliées si dès leur arrivée à la maison elles n'en reçoivent pas six au minimum. Certaines filles sont si pleines de vanité. Toi et moi, Mina, qui sommes fiancées et qui allons nous établir très bientôt, décemment, comme de vieilles épouses, nous pouvons mépriser la vanité.
Bon, il faut quand même que je te raconte ces trois demandes, mais tu dois garder cela secret, pour tout le monde, à l'exception de Jonathan. Tu le lui diras, parce que moi, à ta place, je le dirais certainement à Arthur. Une femme ne devrait-elle pas tout dire à son mari ? Et je dois être honnête. Les hommes aiment, surtout quand il s'agit de leurs épouses, retrouver chez

les femmes leur propre honnêteté - et les femmes, j'en ai bien peur, ne sont pas toujours tout à fait aussi honnêtes qu'elles le devraient.

Enfin, ma chère, le numéro un est arrivé juste avant le déjeuner. Je t'en ai déjà parlé, John Seward, l'homme de l'asile d'aliénés, avec la mâchoire carrée et un beau front. Il avait des dehors très calmes, mais était malgré tout nerveux. Il s'était évidemment chapitré lui-même sur toutes sortes de petites choses, et se remémorait ses propres leçons; mais il réussit presque à s'asseoir sur son chapeau de soie, ce que les hommes ne font pas, en général, quand ils sont calmes, et ensuite pour montrer qu'il était à l'aise, il ne cessa de jouer avec un bistouri, d'une manière qui me fit presque hurler. Il m'a parlé, Mina, de manière extrêmement directe. IL m'a dit combien je lui étais chère, bien qu'il me connaisse si peu, et comment serait sa vie avec moi pour l'aider et le soutenir. Il allait me dire combien je le rendrais malheureux si je me montrais indifférente, mais quand il me vit pleurer il dit qu'il était une brute et ne souhaitait pas ajouter au trouble qui était le mien. Il prit congé et me demanda si je pourrais l'aimer avec le temps; et quand je secouai la tête ses mains tremblèrent, et puis, avec une légère hésitation, il me demanda si mon coeur était déjà pris. Il me le demanda avec beaucoup d'élégance, en disant qu'il ne voulait pas m'arracher une confidence, mais seulement savoir, parce que si le coeur d'une femme était libre, il y avait toujours de l'espoir. Et alors, Mina, je me suis sentie dans l'obligation de lui dire qu'il y avait quelqu'un, en effet. Je ne lui ai dit que cela, et il se leva, avec une apparence de force et de solennité, tandis qu'il me prenait les mains et m'adressait tous ses voeux de bonheur, et me disait que si j'avais un jour besoin d'un ami, je devais le compter parmi mes meilleurs amis. Oh, chère Mina, je ne puis m'empêcher de pleurer, et tu dois m'excuser si la lettre est toute mouillée. Recevoir une demande en mariage est bien sûr très agréable et tout cela, mais ce n'est pas du tout un bonheur de voir un pauvre garçon, dont tu sais qu'il t'aime sincèrement, repartir avec le coeur brisé, et de savoir que, quoi qu'il dise sur le moment, tu es en train de sortir de sa vie. Ma chère, je dois m'interrompre à présent, car j'ai trop de peine malgré tout mon bonheur.

Soir

Arthur vient juste de partir, et je me sens beaucoup mieux que quand je t'ai laissée, et je peux donc continuer à te raconter ma journée. Eh bien, ma chère, le numéro deux est arrivé après le repas. C'est un si brave garçon, un Américain du Texas, et il a l'air si jeune et frais qu'il semble presque impossible qu'il se soit déjà rendu dans tant de lieux et qu'il ait participé à tant d'aventures. Je comprends tellement la pauvre Desdemone, dans l'oreille de laquelle on a versé tant de ces récits dangereux, même s'il s'agissait d'un homme Noir. Je crois que nous les femmes, nous sommes si lâches que nous croyons qu'un homme va nous délivrer de nos peurs, et nous l'épousons. Maintenant je sais ce que je ferais si j'étais un homme et que je voulais séduire une femme… Non, en fait je ne le sais pas, car il y avait Mister Morris qui racontait ses histoires, et Arthur qui n'en racontait aucune, et pourtant - ma chère, je crois que j'ai été trop vite en besogne… J'étais seule lorsque Mister Quincey P. Morris m'a trouvée. Il semble qu'un homme arrive toujours au moment où la jeune fille est seule… Non, c'est faux, car Arthur a essayé de saisir sa chance deux fois, et je l'ai aidé tant que j'ai pu, je n'ai pas honte de le dire maintenant. Je dois te dire avant toute chose que Mister Morris ne parle pas toujours en argot - en fait, il ne parle jamais en argot en présence d'étrangers, tant il est bien élevé et tant ses manières sont exquises - mais il a découvert que cela m'amusait de l'entendre parler l'argot américain, et à chaque fois que j'étais présente, et que personne n'était pas là pour s'en offusquer, il me disait des choses si drôles… Je crains, ma chère, qu'il n'ait cependant tout inventé, car cela convenait trop bien à tout ce qu'il avait à dire. Mais c'est l'une des caractéristiques de l'argot. Je ne sais pas si je parlerai jamais moi-même l'argot; je ne sais si Arthur apprécie cela, étant donné que je ne l'ai jamais entendu en utiliser pour le moment. Enfin, Mr Morris s'assit près de moi et prit l'air le plus heureux, le plus guilleret possible, mais je voyais bien quand même qu'il était très nerveux. Il me prit la main, et me dit très doucement : « Mamzelle Lucy, j'sais bien que je ne suis pas digne de cirer vos bottines, mais si vous restez plantée là en attendant un homme qui le soit, vous risquez bien de prendre racine. Vous ne voudriez pas plutôt vous atteler à ma carriole et nous permettre de faire un bout de chemin, tous les deux ? »

Il avait un air si joyeux et une si belle humeur que c'était deux fois moins dur de le refuser que le pauvre Dr Seward, et j'ai dit, en plaisantant autant que possible, que je n'étais pas bonne pour m'atteler et que je ne voyageais pas encore en carriole.

Alors il a dit qu'il avait parlé avec beaucoup de légèreté, et qu'il espérait que ce n'était pas une erreur à un moment aussi crucial pour lui, et que si c'était le cas je la lui pardonnerais. Il avait l'air vraiment sérieux en disant ces mots, et je n'ai pu m'empêcher de me sentir un peu sérieuse aussi. Je sais, Mina, que tu vas me considérer comme une vraie péronnelle, mais je n'ai pu m'empêcher de ressentir une sorte d'exultation à l'idée qu'il était le numéro deux en un seul jour. Et alors, ma chère, avant que je puisse dire un mot, il s'est mis à débiter un torrent intarissable de phrases romantiques, déposant son coeur et son âme à mes pieds. Il était si intense à ce moment que je ne présumerai plus jamais qu'un homme, sous prétexte qu'il est d'humeur gaie par moments, doit être joueur sans cesse, et jamais sérieux. Je crois qu'il a vu quelque chose dans mon visage qui l'a secoué, car il s'est arrêté soudainement et il m'a dit avec une espèce de ferveur virile, qui aurait pu me rendre amoureuse de lui si j'avais été libre:
« Lucy, je sais que vous êtes une fille au coeur pur. Je ne vous parlerais pas ainsi si je n'étais intimement persuadé de votre honnêteté, jusqu'au plus profond de votre âme. Dites-moi, en bonne camarade, y a-t-il quelqu'un d'autre dans vos pensées? Si c'est le cas, je ne vous ennuierai plus le moins du monde, mais je serai pour vous, si vous me laissez le devenir, un ami fidèle. »

Ma chère Mina, pourquoi les hommes sont-ils si nobles quand les femmes sont si peu dignes d'eux ? J'étais là, presque à me moquer de ce véritable gentleman, au coeur si grand. J'ai éclaté en en sanglots - je crains, ma chère, que tu ne trouves cette lettre bâclée à plus d'un titre - et je me suis vraiment sentie mal. Pourquoi ne laisse-t-on pas une jeune fille épouser trois hommes, ou autant de prétendants qui le souhaitent, pour éviter tous ces problèmes ? Mais c'est une hérésie, et je ne dois pas tenir de tels propos. Je suis heureuse d'ajouter que, même en train de pleurer, j'ai été capable de regarder M. Morris droit dans les yeux et de lui dire :
« Oui, il y a quelqu'un que j'aime, bien que ce jeune homme ne m'ait jamais dit encore qu'il m'aimait. » J'ai eu raison de lui parler si ouvertement, parce qu'une lumière est descendue sur son visage, et il a mis mes deux mains dans les siennes - je crois que c'est moi qui les y ai mises - et il a dit avec chaleur :
« Je suis content que vous me disiez cela. Il vaut mieux avoir raté sa chance avec vous que d'avoir encore l'occasion de gagner le coeur de toutes les autres filles du monde. Ne pleurez pas, ma chère. Quant à moi, je suis un dur-à-cuire, et j'affronte tout ceci bravement. Si cet autre garçon ne connaît pas encore son bonheur, eh bien, il devrait s'en enquérir assez rapidement, ou il aura affaire à moi. Jeune fille, votre honnêteté et votre cran ont fait de moi votre ami, ce qui est plus précieux qu'un amant; c'est un amour plus désintéressé. Ma chère, je vais faire une marche bien solitaire entre ici et Kingdom Comme. Ne me donnerez-vous pas un simple baiser ? Ce sera quelque chose qui m'aidera à repousser les ombres, de temps en temps. Vous en avez le droit, vous savez, si vous en avez envie, parce que cet autre gentil gars - il doit être un gentil gars, ma chère, et un gars bien, ou vous ne pourriez pas l'aimer - ne s'est pas encore déclaré. »
Cela m'a tout à fait convaincue, Mina, parce que ces mots envers son rival étaient courageux, et bons, et nobles, n'est-ce pas ? alors je me suis penchée et je l'ai embrassé. Il est resté debout avec mes mains dans les siennes, et alors qu'il se penchait vers mon visage - je crois malheureusement que j'étais en train de devenir écarlate - il a dit :
« Petite fille, je tiens votre main, et vous m'avez embrassé, et si ces choses ne scellent pas notre amitié, rien ne le fera. Merci pour votre douce honnêteté envers moi, et au-revoir. »
Il a lâché ma main, et, prenant son chapeau, est sorti directement de la pièce, sans se retourner, sans une larme ou un frémissement ou une hésitation; et moi je suis en train de pleurnicher comme un bébé. Oh, pourquoi un tel homme doit-il être rendu malheureux lorsqu'il y a un tas de filles autour qui vénéreraient le sol qu'il foule aux pieds ? Je sais que ce serait mon cas si j'étais libre - mais je ne veux pas être libre. Ma chérie, tout ceci me bouleverse, et je sens que je ne peux pas te raconter mon bonheur tout de suite, après t'avoir raconté cela; et je ne veux pas te raconter le numéro trois si je ne suis pas parfaitement heureuse.
Ton amie de toujours, Lucy

PS Oh, à propos du numéro 3 - je n'ai pas besoin de te dire qui est le numéro trois, n'est-ce pas ? En plus, tout était si confus; il n'y a a eu, me semble-t-il, que quelques instants entre son entrée dans la pièce et le moment où il avait ses bras autour de moi et où il m'embrassait. Je suis très, très heureuse, et je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter un tel bonheur. Je peux seulement essayer, à l'avenir, de montrer à Dieu que je ne suis pas ingrate pour toute la bonté qu'Il m'a témoignée en m'envoyant un tel amant, un tel mari, et un tel ami.

Au-revoir.

Journal du Dr Seward (enregistré sur le phonographe)

25 mai

Sérieux recul de mon appétit aujourd'hui. Je ne peux pas manger, ni me reposer. Alors je tiens ce journal, plutôt. Depuis la rebuffade que j'ai essuyée hier, j'ai une sorte de sentiment de vide; rien dans le monde ne me paraît suffisamment important pour que je le fasse… Comme je sais que l'unique remède à ces sortes de maux est le travail, je suis descendu voir mes patients, et particulièrement un qui représente un cas d'étude extrêmement intéressant. Il est si singulier que je suis bien déterminé à tout faire pour arriver à le comprendre. Aujourd'hui je me suis approché, plus près que jamais, du coeur de son mystère.

J'ai procédé à un interrogatoire beaucoup plus poussé que les fois dernières, afin de me familiariser avec tous les détails de son délire. Cet interrogatoire, je m'en rends compte à présent, n'était pas dénué d'une certaine cruauté. Comme si je voulais le maintenir dans l'état le plus aigu de sa folie… ce que j'essaie en général d'éviter autant que possible avec les patients. N'est-ce pas une voie capable de mener à l'enfer ? (Nota Bene : dans quelles circonstances est-ce que pourrais m'aventurer dans cette voie infernale ?) Tous les chemins mènent à Rome. Il doit y avoir une récompense au fait de s'aventurer en enfer ! Et s'il y a quelque chose à comprendre, derrière cet instinct étrange, je devrais me lancer sur cette piste sans tarder.

R.M. Renfield, âge 59 ans - Tempérament sanguin; grande force physique; irritable à l'excès; périodes d'abattement, qui s'achèvent en une sorte d'idée fixe que je n'identifie pas clairement. Je pense que le tempérament sanguin lui-même, combiné à une perturbation extérieure, peut avoir de lourdes conséquences mentales; les hommes dans cette configuration sont potentiellement dangereux, et passent souvent à l'acte lorsqu'ils ne sont pas égoïstes. Chez les hommes égoïstes, en effet, la prudence agit comme un bouclier, qui protège à la fois les autres et eux-mêmes : lorsqu'un un homme est centré sur lui-même, la force centripète et la force centrifuge s'équilibrent. Mais quand l'homme se concentre sur un devoir, une cause, ou autre, cette dernière force devient primordiale, et seul un accident ou une série d'accidents peuvent la contrebalancer.

Lettre de Quincey P. Morris à Arthur Holmwood

25 mai

Mon cher Art,

Nous nous sommes raconté de longues histoires autour du feu de camp, dans les prairies; nous nous sommes mutuellement pansé les plaies après avoir essayé de débarquer aux Marquises; et nous avons porté des toasts sur le rivage du Titicaca. Il y

a bien d’autres histoires à raconter, d’autres blessures à panser, et d’autres coups à boire. Est-ce que tu ne voudrais pas continuer la série, demain soir, à mon camp ? Je n’hésite pas à te le demander, puisque je sais qu'une certaine jeune fille est invitée à un certain dîner, et que tu es donc libre. Il n’y aura, en plus de toi, qu’un seul autre convive : notre vieux copain de Corée, Jack Seward. Il vient, aussi, et nous voulons tous les deux noyer notre chagrin dans le vin, et boire, de tout notre coeur, à la santé du plus heureux des hommes, celui qui a gagné le coeur le plus noble que Dieu ait fait, et le plus précieux à conquérir. Nous te promettons un accueil chaleureux, des félicitations fraternelles, et une amitié de fer. Et nous jurerons tous deux de te ramener à la maison si par hasard tu buvais un peu trop en l’honneur d’une certaine paire d’yeux… Viens !

Ton ami de toujours, Quincey P. Morris

Telegramme d’Arthur Holmwood à QUincey P. Morris 26 mai

Compte-sur moi, comme toujours. J’apporterai des messages qui vont vous faire tinter les oreilles à tous les deux.

Chapitre 6

Journal de Mina Murray

24 Juillet. Whitby.

Lucy m'attendait à la gare, plus douce et plus charmante que jamais, puis nous nous sommes dirigées vers la maison de Crescent, où elle et sa mère ont des chambres. C'est un endroit charmant. La petite rivière, l'Esk, coule au fond d'une vallée profonde, et s'élargit en direction du port. Elle est traversée par un grand viaduc avec de hauts piliers, à travers lesquels le paysage, d'une certaine manière, parait plus loin qu'il ne l'est réellement. La vallée est merveilleusement verte, et si escarpée que lorsqu'on se trouve en hauteur, de l'un des côtés, à moins d'être très près du bord, le regard la traverse aisément sans qu'on en distingue le fond. Les maisons de la vieille ville - dans le lointain - avec leurs toits rouges, paraissent empilées les unes sur les autres n'importe comment, comme dans ces images de Nuremberg. Au-dessus du bourg se trouvent les ruines de Whitby Abbey, qui a été mise à sac par les Danes, et qui forme le décor d'un passage de « Marmion », quand la fille est emmurée. C'est une noble ruine, gigantesque, pleine de recoins magnifiques et romantiques; il y a même une légende qui dit qu'une dame blanche se montre à l'une des fenêtres. Entre cette ruine et la ville, il y a une autre église, celle de la paroisse, autour de laquelle s'étend un grand cimetière, tout plein de tombes. C'est, à mon avis, le plus joli point de vue à Whitby, parce qu'il domine la ville, et embrasse aussi tout le panorama du port et de la baie d'où le promontoire appelé « Kettleness » s'avance dans la mer. Il descend d'ailleurs si à pic jusqu'au port qu'une partie s'est effondrée, et quelques unes des tombes ont été endommagées. A un endroit, des morceaux de pierre taillée, provenant des tombes, jonchent l'allée sableuse qui se trouve en contrebas. Il y a des allées, avec des bancs, tout autour de l'église; et les gens viennent pour s'asseoir, contempler la vue et profiter de la brise. Je pense que je viendrai et m'assiérai ici moi-même très souvent pour travailler. De fait, je suis en train d'écrire à présent avec mon cahier sur les genoux, écoutant le bavardage de trois vieux qui sont assis à côté de moi. On dirait qu'ils ne font rien d'autre de leur journée que d'être assis ici à bavasser.

Le port s'étend à mes pieds. Tout au bout, il est clos par un long mur de granit s'achevant dans la mer, ainsi que par une lourde digue. D'un côté, la digue fait un coude, et de l'autre surgit un phare. Entre ces deux hauteurs s'ouvre un étroit passage, qui s'élargit ensuite.

C'est très joli à marée haute; mais quand la marée est basse, il n'y a plus qu'un banc de sable, et simplement le cours de l'Esk, coulant au milieu parmi des rochers épars. A l'extérieur du port, de ce côté, à un demi-mille environ, on aperçoit un grand récif, dont la pointe acérée surgit juste au sud du phare. A son extrémité se trouve une bouée, chargée d'une cloche, qui sonne par mauvais temps et envoie par le vent un son désolé. Ils ont une légende, ici, qui dit que lorsqu'un bateau se perd en mer, on entend sonner les cloches. Je dois demander des détails à ce propos au vieil homme, qui arrive justement vers moi.

C'est un drôle de vieux bonhomme, qui doit être affreusement âgé, car son visage est marqué et tordu comme un tronc d'arbre. Il me dit qu'il approche de cent ans, et qu'il était marin dans la marine de pêche du Groenland à l'époque de Waterloo. Il semble être quelqu'un de très sceptique, car quand je lui ai demandé de me parler des cloches de mer et de la Dame Blanche à l'abbaye, il m'a répondu très brusquement :

« Si j'étais vous mamzelle, j'perdrais pas mon temps avec ces histoires… Tous ces trucs là n'existent plus. Ah ça, je ne dis pas que ça a jamais existé, mais je dis que moi, de mon temps, je les ai pas vues. Toutes ces histoires sont bonnes pour les arrivants, les promeneurs et tout ça, mais pas pour une jeune dame comme vous. Ceux qui viennent à pied de York et de Leeds et qui mangent du hareng saur et qui boivent du thé et qui cherchent toujours à s'acheter des trucs pas chers,

pourraient peut-être y croire. Encore que je me demande qui pourrait bien perdre son temps à leur raconter ces sornettes - même les journaux, qui sont pourtant plein d'idioties. »
J'ai pensé qu'il serait passionnant de l'interviewer, et je lui ai demandé si ça le dérangerait de me raconter un peu la pêche à la baleine dans les temps anciens. Il s'apprêtait à commencer quand la cloche a sonné 6 heures, sur quoi il s'est levé avec difficulté, et m'a dit :
« Y faut que j'retourne à la maison maintenant, miss. Ma petite-fille est pas du genre à aimer attendre quand le thé est prêt, et moi, ça me prend beaucoup de temps de descendre toutes ces marches. Faut pas que je rate le rendez-vous."
Il est parti en boitant, et je l'ai regardé se dépêcher, tant bien que mal, pour descendre les marches. Les marches sont la grande affaire de ce lieu. Elles mènent de la ville à l'église, et il y en a des centaines - je ne sais pas combien exactement - elles serpentent délicatement; leur pente est si douce qu'un cheval pourrait aisément les monter et les descendre. Je pense qu'à l'origine elles avaient quelque chose à voir avec l'abbaye. Je vais rentrer aussi. Lucy est sortie avec sa mère, et comme il s'agissait seulement d'accomplir leurs visites de courtoisie, je ne les ai pas accompagnées. Elles devraient être rentrées à présent.

1er août

Je suis montée ici il y a une heure à peine avec Lucy, et nous avons eu un entretien des plus intéressants avec mon vieil ami, et ses deux comparses qui ne le quittent pas d'une semelle. Il est, de toute évidence, le prophète de ce petit groupe, et je dirais qu'il a dû être en son temps un véritable dictateur. Il n'est d'accord avec rien, et regarde les autres de haut. Quand il ne peut pas argumenter pour les contredire, il les tyrannise, puis feint de prendre leur silence pour un assentiment. Lucy était ravissante dans sa robe blanche; elle a un teint splendide depuis qu'elle est ici. J'ai remarqué que depuis qu'elle est là, les vieux se hâtent de monter et de venir s'asseoir à côté d'elle. Elle est si douce avec les vieilles personnes, je crois qu'ils sont tous tombés raides amoureux d'elle. Même mon vieux dictateur a succombé et l'a laissée parler sans la contredire - en me donnant double dose de contradiction pour compenser. Je l'ai questionné au sujet des légendes, et il s'est lancé immédiatement dans une sorte de sermon. Je dois essayer de m'en souvenir et de le transcrire :
« Tout ça, c'est un ramassis de sornettes; c'est comme ça que ça s'appelle, et pas autrement. Ces sorts, ces vapeurs, ces fantômes, ces elfes, ces créatures, c'est juste pour endormir les enfants et les bonne-femmes. Rien que des bulles d'air. Tout ça, les sorts, les signes, les présages, c'est tout inventé par des pasteurs et des concierges d'hôtel qui veulent pousser les gens à faire ce qu'ils n'ont pas envie. Ca me rend malade rien que d'y penser. C'est toujours les mêmes qui, non contents d'imprimer leurs bobards, et de les prêcher en chaire, veulent les graver sur les tombes. Regardez donc autour de vous, dans la direction que vous voulez : elles sont toutes penchées, les tombes, elles essaient de relever la tête avec fierté, mais elles penchent vers le sol, entrainées par le poids des mensonges qu'elles portent gravés. « Ci-gît le corps de… » ou « à la mémoire sacrée de… », qu'on voit écrit partout, alors qu'une bonne moitié des tombes ne contiennent aucun cadavre; et leur mémoire en vrai, on s'en soucie comme d'une guigne, c'est beaucoup moins sacré. Des mensonges partout, rien que des mensonges de toutes sortes ! Ah, ce sera un fameux ramassis, au jour du Jugement Dernier, quand ils vont se relever avec leur linceul, et essayer de trimballer leurs pierres tombales avec eux pour prouver qu'ils étaient des types bien; j'en vois déjà certains trembler, avec leurs mains toutes pourries et glissantes après leur séjour en mer… »
J'ai constaté, à son air satsifait et à la façon dont il cherchait autour de lui l'approbation de ses acolytes, qu'il s'agissait de sa phrase finale, et je l'ai incité à continuer :
« Oh, Mister Swales, vous plaisantez… Sans doute ces tombes ne racontent pas toutes n'importe quoi ! »
« Billevesées ! Y'en a peut-être une ou deux qui ne soient pas mensongères, sauf pour ce qui est de faire paraître les morts meilleurs qu'ils n'étaient - parce que vous savez y'a des gens qui pensent que leur bol de baume est aussi grand que la mer, juste parce que c'est le leur. Tout ça c'est que des cracks. Maintenant regardez par ici, vous qui arrivez ici en étrangère, et voyez cette paroissaillerie…

Je hochai la tête, parce que je pensais préférable de donner mon assentiment, bien que je ne comprisse pas très bien son dialecte. Je savais que cela avait un rapport avec l'église. Il continua :

« Est-ce que vous vous imaginez que toutes ces pierres recouvrent des gens qui seraient là tranquillement ? » Je hochai à nouveau la tête. « Alors c'est justement ça l'mensonge. Pour sûr, y'a des tripotées de ces couchettes qui sont aussi vides que la boîte du vieux Dun un vendredi soir ! » Il encouragea l'un de ses compagnons, et ils rirent tous. « Eh mordiou, comment qu'y pourrait en être autrement ? Regardez celle-là, lisez ! » J'allai où il m'indiquait et lus :

« Edward Spencelagh, capitaine au long cours, assassiné par des pirates au large de la Cordillière des Andes, en avril 1854, à l'âge de 30 ans »

Quand je revins Mister Swales continua :

« Qui c'est qui l'a ramené, je vous le demande ? Assassiné au large des Andes ! Et vous croyez que son corps repose là-dessous ! Eh ben, je peux vous en indiquer une douzaine dont les ossements reposent au Groenland » - il pointa le doigt en direction du Nord - « ou à tout autre endroit où les courants les auront emportés…Il y aura les tombes autour de vous. Vous pouvez, avec vos jeunes yeux, lire les petits caractères de ces mensonges d'ici. Ce Braithwaite Lowrey - j'ai connu son père, perdu avec la Vivace, dans la mer du Groenland, en 20; ou Andrew Woodhouse, noyé dans la même mer en 1777; ou encore John Paxton, noyé au Cap Farewell un an après, ou le vieux John Rawling, dont le grand-père a navigué avec moi, noyé dans le golfe de Finlande en 50. Pensez-vous que tous ces gars auront à se dépêcher d'atteindre Whitby quand les trompettes sonneront ? J'ai ma petite idée là-dessus. Je vous fiche mon billet qu'ils feront la course de telle manière qu'on croira retrouver les anciens combats sur glace d'antan, quand on s'écharpait de l'aube au crépuscule, et qu'on essayait de recoudre les blessures à la lueur d'une aurore boréale. »

C'était manifestement une plaisanterie locale, parce qu'à ces mots le vieux se mit à caqueter, et ses sbires se joignirent à lui dans une belle unisson.

« Mais, dis-je, il y a quelque chose qui me gêne dans ce que vous dites, car vous êtes parti du principe que tous ces pauvres gens, ou leurs âmes, auront à trimbaler leur pierre tombale le jour du Jugement. Pensez-vous que ce soit vraiment nécessaire ? »

« Eh bien, à quoi d'autre ces tombes peuvent-elles servir ? Répondez à cette question si vous le pouvez ! »

« A contenter leurs parents, je suppose. »

« A contenter leurs parents, que vous supposez ? » Ceci était dit avec une intense ironie. « Et comment que ça va leur apporter des contentements, à leurs parents, de savoir qu'il y a des mensonges écrits sur eux, et que tout le monde ici sait que ce sont des mensonges ? » Il désigna une pierre à nos pieds qui avait été couchée comme une dalle, et sur laquelle le banc reposait, au bord du précipice. « Lisez donc les mensonges sur cette satanée pierre », dit-il. Les lettres étaient écrites à l'envers, d'où je me situais, mais Lucy était plus en face, et se pencha pour lire :

« A la mémoire sacrée de George Canon, qui est mort, dans l'attente d'une glorieuse résurrection, le 29 juillet 1873, en tombant du haut des rochers de Kettleness. Cette tombe a été érigée par sa mère éplorée pour son fils bien-aimé. Il était le fils unique de sa mère, qui était veuve. »

« Vraiment, Mister Swales, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans! » Elle prononça ce commentaire avec beaucoup de gravité et même un peu sévèrement.

« Vous ne voyez pas ce qu'y a de drôle ! Ha! Ha ! Mais c'est parce que vous n'avez pas pigé que la mère éplorée était en réalité une vraie mégère qui le détestait parce qu'il était estropié, et lui, il la haïssait tellement qu'il s'est suicidé pour qu'elle ne puisse jamais toucher son assurance-vie. Il s'est arraché la moitié de la tête avec un vieux mousquet qu'ils avaient pour effrayer les corbeaux. Ah, là c'était pas pour les corbeaux qu'il a tiré, et c'est comme ça qu'il est soi-disant tombé des rochers… Quant à l'espoir d'une glorieuse résurrection, je l'ai souvent entendu dire qu'il espérait aller en enfer, parce que sa mère était une telle grenouille de bénitier qu'elle était sûre d'aller au ciel, et il ne voulait sûrement se trouver au même étage qu'elle. Et maintenant que vous connaissez l'histoire, cette tombe n'est-elle pas - il la martela de son bâton tandis qu'il parlait

- un ramassis de mensonges ? Est-ce que ça ne fera pas horreur à Gabriel, quand Geordie montera les marches tant bien que mal avec sa pierre tombale sur le dos, et demandera à ce qu'on l'accepte pour preuve ! »
Je ne savais que dire, mais Lucy mit fin à la conversation en se levant et en disant :
« Oh, pourquoi donc nous avez-vous raconté ceci ? C'est mon banc préféré, j'y suis sans cesse, et maintenant je découvre que je dois rester assise sur la tombe d'un suicidé ! »
« Ca vous fera pas de mal, ma belle; et ça rendra ce pauvre Geordie heureux d'avoir une si belle fille à son chevet. Ça vous fera pas de mal. Moi, je suis resté assis là pendant vingt ans, et ça m'a rien fait. Vous préoccupez donc pas de ce qui repose ou ne repose pas sous vos pieds ! Il sera bien temps pour vous d'avoir peur quand les pierres tombales se seront fait la malle, et que le lieu sera nu comme un champ de chaume. Ah! C'est la cloche qui sonne, je dois y aller. Mes hommages, ladies ! »

Lucy et moi sommes restées un moment, et tout était si beau devant nous que nous nous sommes pris les mains, et elle a recommencé à me parler d'Arthur et de leur futur mariage. Cela m'a donné un peu de vague à l'âme, car je n'ai pas eu de nouvelles de Jonathan depuis tout un mois.
Le même jour :
Je suis revenue seule, parce que je suis très triste. Il n'y avait toujours pas de lettre pour moi. J'espère qu'il n'est rien arrivé à Jonathan. L'horloge vient de sonner neuf heures. Je vois les lumières s'allumer progressivement sur la ville, certaines en ligne là où il y a des rues, et d'autres isolées; elles courent jusqu'à l'Esk puis disparaissent au loin, à l'angle de la vallée. A ma gauche, mon champ de vision est coupé par la ligne noire des toits de la vieille maison qui jouxte l'abbaye. J'entends le bêlement des moutons et des agneaux derrière moi, et le bruit de sabots d'un âne sur la route pavée au dessous. L'orchestre, sur le ponton, joue une valse un peu mécaniquement, et il y a un rassemblement de l'Armée du Salut, dans une rue de derrière, un peu plus loin sur le quai. Aucun des deux orchestres n'entend l'autre, mais d'ici, je vois et j'entends les deux. Je me demande où est Jonathan, et s'il pense à moi ! J'aimerais qu'il soit là.

Journal du Dr Seward

5 juin

Le cas de Renfield devient de plus en plus passionnant au fur et à mesure de mes découvertes sur lui. Certaines de ses facultés sont exceptionnellement développées; l'égoïsme, le secret, et la détermination. J'aimerais arriver à comprendre quel est l'objet de cette détermination. Il semble avoir en tête un programme particulier, mais je ne parviens pas à savoir lequel. Ce qui le sauve un peu est son amour pour les animaux, même s'il se manifeste de manière si curieuse qu'il m'arrive parfois de le penser anormalement cruel. Ses animaux de compagnie sont étrangement choisis. En ce moment cela l'amuse d'attraper des mouches. Il en a une telle quantité maintenant que j'ai dû finir par le lui reprocher. A mon grand étonnement, il n'a pas piqué de crise de fureur, comme je m'y attendais, mais a pris la chose très au sérieux. Il a réfléchi pendant un temps, puis a demandé : « Puis-je avoir trois jours ? Je m'en débarrasserai alors. » Bien sûr, j'ai dit que cela irait. Il faut que je le surveille.

18 juin

Maintenant, son esprit se focalise sur les araignées, et il en a plusieurs spécimens très volumineux dans une boîte. Il les nourrit avec ses mouches, dont la population commence à décroître sensiblement, bien qu'il ait utilisé la moitié de sa nourriture à en attirer de nouvelles dans sa chambre.

1er juillet

Ses araignées sont devenues aussi gênantes, maintenant, que ses mouches, et aujourd'hui j'ai dû lui dire de s'en débarrasser. Cela l'a plongé dans une grande tristesse, alors j'ai dit qu'il devait au moins se débarrasser de certaines d'entre elles. Il a accepté avec chaleur, et je lui ai laissé le même délai que précédemment pour cette diminution. Lorsque j'étais avec lui, il a fait quelque chose qui m'a profondément dégoûté : lorsqu'une horrible mouche bleue, gorgée de charogne, est entrée toute vrombissante dans la pièce, il l'a attrapée, l'a tenue, exultant, entre son pouce et son index pendant un long moment, et, avant que j'aie compris ce qu'il était en train de faire, il l'a mise dans sa bouche et l'a mangée. Je l'ai grondé, mais il s'est défendu tranquillement en disant que c'était très bon, très sain, que c'était une vie, une vie forte, qui lui apportait de la vie. Cela m'a donné une idée - ou du moins une ébauche d'idée. Je dois surveiller comment il se débarrasse de ses araignées. Il a manifestement un grave problème mental, car il tient un petit carnet dans lequel il est sans cesse en train de prendre des notes. Des pages entières de ce carnet sont recouvertes de nombres, en général des chiffres isolés traités par lots, et dont les sommes sont à nouveau additionnées, comme s'il était en train de calculer quelque chose.

8 juillet

Il y a une méthode dans sa folie, et mon ébauche d'idée est en train de se préciser dans mon esprit. Ce sera bientôt une idée complète, et alors, oh ! configuration inconsciente ! il faudra t'ouvrir à ton frère conscient. Je me suis tenu éloigné de mon ami pendant quelques jours, afin de voir si cela provoquait un changement. Les choses sont demeurées telles quelles, sauf qu'il s'est séparé de certains de ses animaux et en a trouvé un autre. Il a réussi à attraper un moineau, et l'a déjà largement apprivoisé. Sa méthode de dressage est simple, car le nombre d'araignées a diminué. Celles qui restent, cependant, sont bien nourries, car il continue à leur apporter les mouches qu'il attire avec sa nourriture.

19 juillet

Nous progressons. Mon ami a maintenant toute une colonie de moineaux, et ses mouches et araignées sont quasiment éradiquées. Quand je suis arrivé il est accouru et m'a dit qu'il souhaitait me demander une immense faveur - vraiment, très, très importante; et tout en parlant il me flattait comme un chien. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait, et il a dit, avec une sorte de ravissement sensible aussi bien dans sa voix que dans son maintien :
« Un chaton, un joli petit chaton luisant et joueur, avec lequel je pourrais jouer, à qui je pourrais apprendre des tours, et que je pourrais nourrir - et nourrir - et nourrir ! » Sa demande ne m'a pas pris par surprise, car j'avais remarqué que ses animaux devenaient de plus en plus grands, et il ne m'importait pas que sa jolie petite famille de moineaux soit décimée de la même manière que les mouches et les araignées; alors je lui ai dit que j'allais voir ce que je pouvais faire, et lui ai demandé s'il ne préférait pas un chat plutôt qu'un chaton. Son avidité l'a trahi lorsqu'il a répondu :
« Oh oui, j'aimerais beaucoup un chat ! J'ai demandé un chaton seulement parce que je pensais que vous n'accepteriez pas de me donner un chat. Mais personne ne me refuserait un chaton, n'est-ce pas ? » J'ai secoué ma tête, et j'ai dit qu'à présent je craignais que ce ne soit pas possible, mais que je verrais ce que je pourrais faire. Son visage s'est décomposé, et j'ai pu y voir une sorte d'avertissement - car il avait soudain un air féroce et oblique qui annonçait le meurtre. Cet homme est un

maniaque homicide qui ne s'est pas révélé. Je vais tester sa résistance à ce désir irrépressible, et voir comment il s'en sort; cela sera très éclairant pour moi.

22h00 Je lui ai rendu une nouvelle visite et je l'ai trouvé assis dans un coin, en pleine réflexion. Quand je suis entré, il s'est jeté lui-même à genoux devant moi pour m'implorer de le laisser avoir un chat; disant que son salut en dépendait. Je suis resté ferme, cependant, et lui ai dit qu'il ne pourrait pas l'avoir, sur quoi il est parti sans un mot, et s'est assis, se rongeant les doigts, dans le coin où je l'avais trouvé. Je retournerai le voir demain matin à la première heure.

20 juillet - Ai visité Renfield très tôt, avant même que le gardien fasse sa ronde. Je l'ai trouvé debout et fredonnant un air. Il était en train de répandre sur la fenêtre le sucre qu'il avait réservé, et commençait manifestement sa chasse à la mouche; il y mettait du coeur à l'ouvrage et entamait cette journée avec bonne humeur. J'ai cherché des yeux ses oiseaux, et, ne les voyant pas, je lui ai demandé où ils étaient. Il m'a répondu, sans se retourner, qu'ils s'étaient tous envolés. Il y avait quelques plumes dans la pièce, et sur son oreiller une goutte de sang. Je n'ai rien dit, mais j'ai été dire au gardien de me prévenir s'il voyait quoi que ce soit d'étrange au cours de la journée.

11h00 - Le gardien vient juste de me dire que Renfield est très malade et a vomi un grand nombre de plumes. « Ce que je crois, docteur », a-t-il dit, « c'est qu'il a mangé ses oiseaux, qu'il les a tout simplement attrapés et mangés tout crus. »

23h00 - J'ai donné à Renfield une forte dose d'opium cette nuit, assez pour le faire dormir, et lui dérober son carnet pour le lire. La pensée qui me trottait dans la tête depuis un moment est maintenant complète, et ma théorie est confirmée. Mon maniaque homicide est d'un genre très particulier. Il faudrait que j'invente une nouvelle classification pour lui, et que je l'appelle un maniaque zoophage (mangeur de vies); ce qu'il désire absorber, c'est le plus de vies possibles, et il y parvient de manière cumulative. Il a donné beaucoup de mouches à chaque araignée, et beaucoup d'araignées à chaque oiseau, et voulait ensuite donner beaucoup d'oiseaux à un chat. Quelles auraient donc été les étapes suivantes ? Il vaudrait presque la peine de le laisser terminer cette expérience. Cela pourrait être fait, mais il faudrait une raison suffisante. Les hommes se moquent de la vivisection, et pourtant voyez le résultat aujourd'hui ! Pourquoi ne pas faire avancer la science dans son domaine le plus vital et le plus difficile : la connaissance du cerveau ? Si je perçais le secret d'un seul esprit malade - si j'avais la clé de la folie d'un seul aliéné - je pourrais faire avancer mon domaine scientifique à tel point que la physiologie de Burdon-Sanderson ou les connaissances sur le cerveau de Ferrier seraient totalement dépassées. Si seulement il y avait une raison suffisante ! Je ne dois pas trop y penser, ou je risque de céder à la tentation; une bonne raison pourrait faire tourner les choses en ma faveur, car… ne serais-je pas moi aussi congénitalement un cerveau d'exception ?

Comme cet homme est logique dans son raisonnement ! … les aliénés sont toujours très rationnels dans leur folie. Je me demande à combien de vies il évalue un homme, ou si un homme ne vaut qu'une vie. Il a clôturé son calcul avec beaucoup de précision, et aujourd'hui il a commencé une nouvelle page. Combien d'entre nous commencent une nouvelle page avec chaque jour de leur vie ? Pour moi, il me semble que c'était hier que ma vie entière s'arrêtait avec mes espérances nouvelles, et que je tournais la page. Et cette nouvelle page ne s'arrêtera que lorsque le Grand Rapporteur m'appellera et soldera mes comptes pour estimer si leur balance est à la perte ou au profit. Oh, Lucy, Lucy, je ne peux pas vous en vouloir, comme je ne peux en vouloir à mon ami dont vous faites le bonheur; je dois simplement attendre sans espoir et travailler. Travailler ! Travailler !
Si seulement j'avais moi aussi, comme mon pauvre fou d'ami, une forte cause, une bonne cause désintéressée, pour me faire travailler - je crois que ce serait une forme de bonheur.

Journal de Mina Murray

26 Juillet

Je suis angoissée, et cela m'apaise de m'exprimer dans ce journal; c'est comme de se murmurer quelque chose à soi-même et de l'écouter en même temps. Il y a aussi quelque chose de particulier avec les symboles sténographiques, que je ne retrouve pas avec l'écriture traditionnelle. Je suis malheureuse à cause de Lucy et de Jonathan. Je n'avais aucune nouvelle de lui depuis longtemps, et me sentais vraiment inquiète; mais hier ce cher Mister Hawkins, qui est toujours si gentil, m'a envoyé une lettre de lui. J'avais écrit pour lui demander s'il avait des nouvelles, et il m'a répondu que la missive qu'il me joignait venait juste d'arriver. C'est une ligne, seulement, écrite du Château de Dracula, qui dit qu'il commence à peine son voyage de retour. Cela ne ressemble pas à Jonathan; je ne comprends pas cette missive, et cela me met mal à l'aise. Ensuite, Lucy, bien que tout aille bien pour elle, a repris récemment sa vieille habitude de marcher pendant son sommeil. Sa mère m'en a parlé, et nous avons décidé que je fermerais à clé la porte de notre chambre toutes les nuits. Mrs Westenra ne peut se départir de l'idée que les somnambules se rendent inévitablement sur les toits des maisons, marchent au bord des précipices, puis, lorsqu'ils se réveillent brusquement, dégringolent dans un hurlement désespéré qui retentit au loin. Pauvre chère femme, elle est naturellement anxieuse quand il s'agit de Lucy, et elle me dit que son mari, le père de Lucy, était affligé de cette même particularité; qu'il était capable de se lever au milieu de la nuit, de s'habiller et de sortir, si personne ne l'arrêtait. Lucy doit se marier à l'automne, et elle commence déjà à penser à ses robes et à l'arrangement de sa maison. Je suis en phase avec elle, parce que je pense à la même chose, à la différence que Jonathan et moi commencerons dans la vie avec des moyens beaucoup plus modestes, et devrons essayer de joindre les deux bouts. Mister Holmwood - il est sir Arthur Holmwood, fils unique de Lord Godalming - doit se montrer ici incessamment - dès qu'il peut se dérober à ses devoirs en ville, car son père ne va pas bien, et je pense que Lucy compte les jours qui la séparent de lui. Elle veut l'emmener là haut sur le banc, au bord du promontoire de l'église, et lui montrer la beauté de Whitby. Je pense que c'est cette attente qui la perturbe; et qu'elle ira tout à fait bien quand il sera là.

27 Juillet -

Aucune nouvelle de Jonathan. Bien que je ne sache pas pourquoi, je me sens de plus en plus perturbée par ce silence; et j'aimerais qu'il écrive, même une simple ligne. Le somnambulisme de Lucy s'aggrave, et chaque nuit je suis réveillée par ses mouvements dans la chambre. Heureusement, il fait si chaud qu'elle ne peut pas attraper froid; mais malgré tout l'anxiété et le fait d'être réveillée sans cesse commencent à me porter sur les nerfs, et j'ai moi-même du mal à m'endormir. Grâce à Dieu, la santé de Lucy se maintient. Mister Holmwood a été appelé soudainement à Ring, parce que l'état de son père, qui a été sérieusement malade, requérait sa présence. Lucy souffre de devoir attendre encore pour le voir, mais cela ne se voit pas. Elle a pris un peu de poids, et ses joues sont d'un rose charmant. Elle a perdu cet air anémique qu'elle avait, et je prie pour que cela dure.

3 août

Encore une semaine de passée, et toujours aucune nouvelle de Jonathan, pas même à Mister Hawkins, qui me l'a spécifié. Oh, j'espère qu'il n'est pas malade. Il aurait sûrement écrit. Je regarde sa dernière lettre, mais étrangement elle ne me satisfait pas. Ces mots ne semblent pas provenir de lui, et pourtant c'est bien son écriture. Il n'y a pas de doute là-dessus. Lucy n'a pas beaucoup marché pendant son sommeil cette dernière semaine, mais elle a cette curieuse concentration que je ne m'explique pas; même dans son sommeil j'ai l'impression qu'elle m'observe. Elle essaie de sortir, et lorsqu'elle se rend compte que la porte est verrouillée, elle parcourt la chambre à la recherche de la clé.

6 août

Trois jours encore, et pas de nouvelles. Cette attente devient atroce. Si seulement je savais où adresser mes lettres, où me rendre, je me sentirais mieux, mais personne n'a reçu aucun mot de Jonathan depuis sa dernière lettre. Je ne peux que prier Dieu pour qu'il m'accorde la patience. Lucy devient extrêmement nerveuse, mais se porte bien malgré tout. La nuit dernière était particulièrement menaçante, et les pêcheurs disent que nous allons essuyer une tempête. Je dois essayer de surveiller et d'anticiper les signes météorologiques. Aujourd'hui il fait gris, et tandis que j'écris le soleil est caché derrière d'épais nuages, bien au-dessus de Kettleness. Tout est gris, excepté l'herbe verte, qui prend presque une couleur d'émeraude, par contraste; gris du sol rocheux; gris des nuages, ourlés de lumière dans le lointain, suspendus au-dessus du gris de la mer, de laquelle les pointes de sable surgissent comme des doigts gris. La mer déferle dans un rugissement qui parvient jusqu'à la terre, porté et étouffé par les brumes de mer. L'horizon se perd dans un brouillard gris. Tout semble immense; les nuages sont amassés comme des rochers énormes, et il y a un « murmure » au-dessus de la mer, qui sonne comme une malédiction. Des silhouettes sombres jonchent la plage, parfois à-demi noyés dans la brume, et ressemblent à des « arbres marchant comme des hommes ». Les bateaux de pêche se hâtent de rentrer, et s'élèvent et plongent dans la houle alors qu'ils naviguent vers le port. Mais voici le vieux Mister Swales. Il marche droit sur moi, et, à sa façon de soulever son chapeau, je vois bien qu'il a envie de parler…

J'ai été profondément touchée par le changement qui s'est opéré dans ce pauvre vieil homme. Quand il s'est assis près de moi, il a dit, d'une manière très douce :
« Je veux vous dire quelque chose, miss ». Je voyais bien qu'il était mal à l'aise, alors j'ai pris sa pauvre vieille main ridée dans la mienne et je lui ai demandé de parler à coeur ouvert; et il a dit, en laissant sa main dans la mienne : « Je crains, ma chérie, de vous avoir tourneboulée avec toutes les méchantes choses que j'ai racontées sur les morts, et tout le toutim, pendant les semaines passées; mais je ne les pensais pas, et je voudrais que vous en ayez souvenance quand je n'y serai plus. Nous autres vieilles carnes, avec un pied dans la tombe, c'est qu'on n'aime pas trop y penser, à la mort, et puis on ne veut pas être peureux, c'est pourquoi j'ai pris le parti d'en rigoler, pour me réchauffer un peu le coeur. Mais, Dieu vous bénisse, miss, j'ai pas peur de mourir, pas du tout, seulement j'ai pas envie de mourir si je peux l'éviter. Mon temps doit être bientôt venu, maintenant, parce que je suis vieux, et que cent ans c'est plus que ce qu'aucun homme peut espérer; et j'en suis si proche que la Camarde est déjà en train d'aiguiser sa faux. Vous voyez, je peux pas m'empêcher de blaguer avec ça - on n'se refait pas. Un jour prochain l'ange de la mort soufflera dans sa trompette juste pour moi. Mais faut pas que ça vous attriste, ma chérie ! » - car il vit que je pleurais - « s'il devait m'appeler cette nuit-même je ne me déroberais pas à son appel. Parce que d'un sens, on passe notre vie à toujours attendre quelque chose d'autre que ce qu'on est en train de faire, et la mort c'est la seule chose sur laquelle on puisse compter. Mais je suis content, parce qu'elle vient à moi, ma chérie, et elle vient vite. Elle pourrait même être en route alors qu'on est en train de regarder et de se poser des questions. Elle est peut-être portée par ce vent du large, qui souffle sur nous la perte et le naufrage, les tourments douloureux et les coeurs tristes. Regardez ! Regardez ! cria-t-il soudain. Il y a dans ce vent et dans ce brouillard quelque chose qui a le même son, le même air, le même goût et le même parfum que la mort. C'est là, dans l'air, je le sens qui vient… Seigneur, donne-moi la force de répondre à ton appel avec courage ! » Il leva les bras au ciel, en signe de dévotion, et souleva son chapeau. Ses lèvres bougeaient comme s'il était en train de prier. Après quelques minutes de silence, il se leva, me serra la main, me bénit, me dit au-revoir, et s'en alla en boitant. Cela m'a beaucoup émue et même bouleversée. J'étais heureuse que le garde-côte s'approche, avec ses jumelles sous le bras. Il s'est arrêté pour me parler, comme il le fait toujours, mais pendant tout le temps qu'il me parlait, il garda les yeux rivés sur un étrange navire.

« Je n’arrive pas à l’identifier », dit-il; « c’est un bateau russe, étant donné son allure, mais il se déplace d’une manière très étrange. On dirait qu’il a perdu la tête, comme s’il avait vu la tempête arriver, mais n’arrivait pas à se décider entre faire route vers le Nord, au large, ou s’arrêter ici. Regardez encore ! Il se dirige bizarrement, comme si personne ne tenait la barre; il dévie à chaque souffle du vent. A mon avis, nous allons en entendre parler dans les prochaines vingt-quatre heures. »

CHAPITRE 7

Coupure du « Daily Telegraph », collée dans le Journal de Mina Murray.

8 août

D'un correspondant à Whitby.

Une des tempêtes les plus violentes et les plus soudaines jamais enregistrées a eu lieu ici, donnant lieu à des conséquences aussi étranges que singulières. Le temps avait été lourd, mais d'une manière qui n'avait rien d'extraordinaire pour un mois d'août. La soirée du samedi avait été magnifique, et la grande majorité des vacanciers étaient partis pour des visites à Mulgrave Woods, Robin Hood's Bay, Rig Mill, Runswick Staithes, ou pour les différentes promenades dans le voisinage de Whitby. Les steamers Emma et Scarborough enchainaient les trajets en mer, le long de la côte, et il y avait un nombre record d'excursions au départ et en destination de Whitby. La journée avait été singulièrement belle, jusqu'à l'après-midi, lorsque quelques bavards qui fréquentent l'église de East Cliff, et qui, depuis cette éminence, plongent leur regard dans la vaste étendue de mer visible au Nord et à l'Est, ont prêté attention à l'émergence de nuages en queue de cheval, très haut dans le ciel au Nord-Ouest. Le vent soufflait alors du sud-ouest avec la douceur que le langage barométrique appelle « force 2 : brise légère ». Le garde-côte qui était de service fit tout de suite un rapport, et un vieux pêcheur, qui pendant plus d'un siècle avait surveillé les signes météorologiques depuis East-Cliff, prophétisa de manière emphatique l'arrivée d'une tempête soudaine. L'approche du crépuscule était si merveilleusement belle, si majestueuse avec ses masses de nuages richement colorés, qu'il y avait tout un rassemblement de promeneurs, entre le cimetière et la falaise, venus contempler cette beauté. Avant que le soleil ne disparaisse derrière la masse sombre de Kettleness, qui se découpait, chauve, sur le fond du ciel occidental, son flanc s'est teinté de myriades de nuages portant toutes les couleurs du crépuscule - fauve, pourpre, rose, vert, violet, et toutes les nuances de l'or; avec ici et là des masses allongées, qui paraissaient d'un noir absolu, et qui prenaient toutes sortes de formes, dessinées comme des silhouettes colossales. Cette expérience ne fut pas perdue pour les peintres, et nul doute que les croquis du « Prélude à une grande tempête » vont orner les murs de la Royal Academy et du Royal Institute en mai prochain… Plus d'un capitaine se demanda à cet instant si son « cobble » ou sa « mule » - qui désignent, dans leur jargon, différentes classes de bateaux - allait résister, au port, à cette tempête. Le vent retomba complètement durant la soirée, et à minuit il y eut un calme plat, une chaleur étouffante, et cette intensité ambiante qui affecte, à l'approche de l'orage, les personnes d'une nature sensible. IL y avait très peu de lumières visibles sur la mer, parce que même les steamers de la côte, qui d'ordinaire cabotent très près du rivage, naviguaient plus au large, et très peu de chalutiers étaient en vue. Le seul navire remarquable était une goélette étrangère, toutes voiles dehors, qui paraissait se diriger vers l'ouest. La témérité ou l'ignorance de ses officiers fut un grand sujet de conversation, durant tout le temps où il resta en vue, et on fit même des efforts pour lui faire signe de réduire la voilure pour affronter le danger. Avant que la nuit ne tombât, on le vit avec ses voiles claquant paresseusement, alors qu'il roulait doucement sur la houle ondulante de la mer,

« aussi paresseux qu'un bateau peint sur un océan peint ».

Un peu avant dix heures, l'immobilité de l'air devint vraiment oppressante, et le silence était si profond que le bêlement d'un mouton dans la campagne, ou l'aboiement d'un chien en ville, s'entendaient distinctement, et l'orchestre sur le quai, jouant

son entraînante mélodie française, était comme une dissonance dans la grande harmonie silencieuse de la Nature. Un peu après minuit un bruit étrange arriva de la mer, et dans les hauteurs aériennes on entendit un grondement étrange, vague et caverneux.

Alors, sans crier gare, la tempête éclata. Avec une rapidité qui parut incroyable sur le moment, et qui est même a posteriori impossible à comprendre, la nature entière parut entrer en convulsion. Les vagues s'élevèrent dans une fureur grandissante, chacune plus haute que la précédente, jusqu'à ce que la mer, qui, l'instant d'avant était comme un miroir, ressemblât à un monstre hurlant et dévorant. Des vagues écumeuses battaient follement le sable du rivage, et montaient à l'assaut des falaises; d'autres déferlaient sur les quais, balayant de leur écume les lanternes des phares qui s'élevaient au bout de chaque quai du port de Whitby. Le vent grondait comme le tonnerre, et soufflait avec une telle force qu'il était difficile, même à des hommes puissants, de se tenir debout, ou bien s'accrochait lugubrement aux poteaux d'acier. On jugea nécessaire d'évacuer l'ensemble des quais de la masse des badauds, sous peine que les conséquences dramatiques de la nuit ne soient décuplées. Pour ajouter encore aux difficultés et aux dangers de ce moment, des paquets de brouillard de mer remontèrent dans les terres - des nuages blancs, humides, qui glissaient comme des fantômes, si humides et glacés qu'il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour imaginer que les esprits de ceux qui s'étaient perdus en mer venaient toucher leurs frères vivants avec les doigts poisseux de la mort, et plus d'un frémit au passage de ces gerbes de brume. Par instants, le brouillard se dissipait, et l'on pouvait voir la mer au loin, à la faveur des éclairs qui devenaient de plus en plus épais et rapides, suivis de coups de tonnerre si terribles que le ciel entier paraissait trembler sous les pas gigantesques de la tempête.

Les scènes qui se révélaient alors étaient, pour certaines, aussi grandioses que passionnantes - la mer, charriant des montagnes d'eau, lançait vers le ciel à chaque vague de puissantes masses d'écume blanche, que la tempête paraissait arracher et rouler dans l'espace; çà et là un bateau de pêche, avec un lambeau de voile, se précipitait follement vers un abri avant d'être soufflé; parfois les ailes blanches d'un oiseau marin balloté par la tempête. AU sommet d'East Cliff, le nouveau projecteur était prêt, mais n'avait pas encore été essayé. Les officiers qui en avaient la charge le mirent en marche, et, dans les trouées de la brume montante, ils en balayèrent la surface de la mer. Une fois ou deux l'engin fut efficace, comme lorsqu'un bateau de pêche, qui prenait l'eau par le plat-bord, se précipita dans le port : il fut capable, grâce à cette lumière providentielle, d'éviter le danger de s'écraser contre les quais. A chaque fois qu'un bateau atteignait sain et sauf le port, il y avait un cri de joie parmi les gens rassemblés sur le rivage, un cri qui pendant un moment paraissait percer la tempête, et qui était ensuite emporté dans son élan.

Le projecteur mit bientôt en lumière à quelque distance une goélette avec toutes les voiles déployées, apparemment le même vaisseau qui avait été remarqué plus tôt dans la soirée. A ce moment, le vent avait tourné à l'Est, et il y eut un frisson parmi les badauds sur la falaise, quand ils réalisèrent dans quel terrible péril ce navire se trouvait. Entre lui et le port s'étendait le grand récif sur lequel tant de bons bateaux s'étaient cognés au cours du temps, et, avec le vent soufflant de cette façon, il paraissait presque impossible que le vaisseau pût trouver l'entrée du port. C'était maintenant presque l'heure de la marée haute, mais les vagues étaient si énormes que dans leurs creux les hauts-fonds étaient presque visibles, et la goélette, avec toutes ses voiles déployées, allait à une telle allure, que, aux dires d'un vieux loup de mer, « elle devait foncer droit sur quelque chose, même si c'était l'enfer ». Alors arriva une nouvelle vague de brume de mer, plus épaisse que toutes celles qui avaient précédé - une masse de brouillard humide, qui semblait se refermer sur toutes choses comme un linceul gris, et ne laissait aux hommes que le sens de l'ouïe, car le rugissement de la tempête, le fracas du tonnerre et le grondement puissant des flots parvenaient encore plus forts à travers cette matière humide. Les rayons du projecteur furent braqués sur l'entrée du port, au niveau du quai Est, où l'on craignait le choc, et les hommes attendirent, le souffle suspendu. Le vent, alors, tourna au nord-est, et le brouillard qui restait se mélangea aux rafales; et alors, ô merveille, entre les quais, l'étrange goélette, bondissant de vague en vague à une vitesse incroyable, déboula, toutes voiles déployées, sema la tempête et gagna la sécurité du port. Le projecteur la suivit, et un frisson parcourut tous ceux qui la regardaient, car il y avait un cadavre arrimé au gouvernail, avec une tête affaissée qui se balançait sinistrement à chaque mouvement du bateau. Sur le pont, aucune autre silhouette n'était visible. On ressentit un émerveillement effrayé quand on prit conscience que le bateau, comme par miracle, avait rejoint le port, sans

autres mains sur la barre que celles d'un mort ! Enfin, tout ceci arriva en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. La goélette ne s'arrêta pas, mais continua sa course à travers le port, jusqu'à s'échouer contre un banc de sable et de galets accumulés par les marées et les tempêtes dans le coin sud-est du quai qui s'étend en dessous d'East Cliff, appelé le Tate Hill Pier.

Il y eut bien sur un gros choc lorsque le vaisseau heurta le banc de sable. Tous les espars et cordages se tendirent, et une partie du mât s'effondra. Mais le plus étrange de tout fut que, à l'instant précis où le navire heurta le rivage, un énorme chien jaillit des entrailles du bateau sur le pont, comme s'il en était projeté par une explosion, et, courant droit devant lui, sauta par dessus bord sur le sable. Il se dirigea droit vers la falaise escarpée, à l'endroit où le cimetière borde de si près l'allée vers East-Pier, que certaines de ses tombes creuses -les « pierres trouées », comme il les appellent à Whitby - s'effondrent littéralement sous l'effet de l'érosion, et il disparut dans les ténèbres, qui paraissaient encore plus obscures au-delà de la portée du projecteur.

Il se trouvait qu'il n'y avait personne, à ce moment-là, à Tate Hill Pier, car tous les riverains étaient soit couchés, soit avec les autres badauds, un peu plus haut. C'est ainsi que le garde-côte de service sur la partie Est du port, qui était immédiatement descendu sur la jetée, fut le premier à grimper à bord. Les hommes qui actionnaient le projecteur, après avoir en vain scruté l'entrée du port, le braquèrent sur l'épave et le laissèrent ainsi. Le garde-côte courut à l'arrière, et quand il s'approcha du gouvernail, et se pencha pour l' examiner, il eut un soudain mouvement de recul, comme saisi d'une vive émotion. Cela piqua la curiosité générale, et beaucoup de gens se mirent à courir. Il y a une bonne distance entre le West Cliff Drawbridge et le Tate Hill Pier, mais votre correspondant, heureusement, est un excellent coureur, et arriva avant le gros de la foule. Quand j'arrivai cependant, il y avait déjà une masse de curieux, que le garde-côte et la police refusaient de laisser monter à bord. On m'accorda, grâce à la courtoisie du marinier en chef, la permission de monter sur le pont, et j'ai eu le privilège, en tant que votre correspondant, de faire partie du petit groupe qui a vu le marin mort alors qu'il était encore enchaîné au gouvernail.

Il n'était guère surprenant que le garde-côte eût éprouvé de la surprise, et même de la terreur, car c'était un spectacle des plus singuliers. L'homme était simplement attaché par les mains, liées l'une sur l'autre à un rayon du gouvernail. Entre la paume et le bois, se trouvait un crucifix, dont le chapelet prenait les deux poignets et le gouvernail, le tout consolidé par le cordage. Le pauvre malheureux avait peut-être été assis au début - mais le claquement et le gonflement des voiles avaient fait pression sur la barre du gouvernail, et l'avaient fait bringuebaler à tel point que les cordes avaient entamé ses chairs jusqu'à l'os. On prit bonne note de toutes ces choses, et un docteur - le chirurgien J. M. Caffyn, demeurant 33, East Elliot Place - qui arriva immédiatement après moi, déclara après examen que l'homme avait dû mourir depuis au moins deux jours. Dans sa poche se trouvait une bouteille, soigneusement bouchée, qui ne contenait rien d'autre qu'un petit rouleau de papier, qui s'avéra être un addendum au journal de bord. Le garde-côte dit que l'homme avait dû s'attacher lui-même les mains, en serrant les noeuds avec ses dents. Le fait que ce fût un garde-côte qui entrât à bord le premier épargna à l'Amirauté beaucoup de complications, car les garde-côtes, au contraire des simples citoyens, ne peuvent revendiquer la possession d'une épave s'ils sont les premiers à y pénétrer. Ce détail fait couler beaucoup de salive parmi les juristes, et un jeune étudiant en droit se targue d'affirmer que les droits du possédant sont déjà complètement lésés, sa propriété étant en contravention complète avec les statuts de mainmorte, puisque la barre, de manière évidente sinon prouvée, est tenue par une main morte, à qui l'on ne peut déléguer une possession. Il est inutile de dire que le marin mort fut délicatement déplacé de l'endroit où il tint sa garde et son quart jusqu'à la mort -une résistance aussi héroïque que celle du jeune Casablanca - et placé à la morgue dans l'attente de plus amples investigations.

Déjà cette tempête soudaine est en train de passer, et sa férocité décroît; la foule se disperse vers les maisons, et le ciel commence à rougir au dessus du Yorkshire. Je vous enverrai, à temps pour le prochain tirage, de plus amples détails sur l'épave de ce navire qui, en pleine tempête, trouva son chemin si miraculeusement jusqu'au port. .

Whitby

9 août

Les suites de l'étrange arrivée de l'épave, par la tempête de la nuit dernière, sont encore plus étonnantes que cette arrivée elle-même. Il s'avère que la goélette est un navire russe de Varna, et qu'elle porte le nom de « Demeter ». Elle est presque entièrement lestée de sable argenté, à cause d' un chargement inhabituellement léger - à peine quelques grandes boîtes de bois remplies de terre. Ce cargo était enregistré au nom d'un solliciteur de Whitby, Mr S.F. Billington, résidant au 7, The Crescent, qui ce matin est monté à bord et a officiellement pris possession des biens qui lui appartenaient. Le consul Russe, lui, suivant les clauses de la charte-partie, prit officiellement possession du bateau, régla les frais portuaires, etc. On ne parle aujourd'hui que de ces étranges circonstances; les officiels du ministère du Commerce ont pris toutes les libertés nécessaires pour appliquer les règlements existants. Comme cette affaire apparaît comme un miracle sans lendemain, ils sont évidemment déterminés à éviter toute possibilité de contestation. On s'intéresse aussi beaucoup au chien qui a accosté lorsque le navire s'est échoué, et plus d'un membre de la SPA, très puissante à Whitby, a essayé d'amadouer l'animal. A la consternation générale, cependant, on ne put le trouver nulle part; il semble avoir totalement disparu de la ville. Il se peut que dans sa frayeur il se soit frayé un chemin jusqu'aux landes où il est peut-être encore en train de se cacher. Certains considèrent cette possibilité comme inquiétante, car ce chien, qui est évidement une bête sauvage, pourrait devenir en lui-même un danger. Tôt ce matin, un grand chien, un croisé mastiff appartenant à un marchand de charbon proche de Tate Hill Pier, a été retrouvé mort sur la route, en face du jardin de son maître. Il s'était battu, manifestement contre forte partie, car sa gorge était tranchée, et son ventre était déchiré comme par une griffe sauvage.

Plus tard - Par la grâce de l'inspecteur du ministère du Commerce, j'ai eu la permission de consulter le journal de bord du Demeter, qui a été tenu régulièrement jusqu'à trois jours avant l'accident, mais ne contenait rien d'intéressant en dehors de la mention de la disparition d'hommes. Le plus intéressant, toutefois, est le papier trouvé dans la bouteille, qui a été aujourd'hui examiné pour l'enquête; et qui contient un récit des plus étranges, que je me dois de vous dévoiler. Comme il n'y a aucun motif particulier pour garder le secret, je suis autorisé à l'utiliser, et à vous en envoyer une transcription, à la simple condition de ne pas mentionner les détails techniques relatif aux techniques de navigation ou au fret. On dirait presque, à la lecture du journal, que le capitaine a été victime d'une sorte d'obsession ou de manie, dès le début du voyage, et que cette manie n'a fait que s'amplifier durant la traversée. Bien sûr cette transcription est à prendre avec des pincettes, car j'écris sous la dictée d'un clerc du consulat Russe, qui a l'amabilité de traduire le journal pour moi, le temps manquant.

JOURNAL DE BORD DU « DEMETER »

De Varna à Whitby

Ecrit le 18 juillet : Il se passe, à bord, des choses si étranges, que je vais les consigner minutieusement à partir d'aujourd'hui et jusqu'à notre arrivée.

Le 6 juillet nous avons fini de charger, sable argenté et boîtes de terre. A midi mise à la voile. Vent d'Est, frais. Equipage de 5 personnes… deux seconds, le cuisinier et moi-même (capitaine).

Le 11 juillet à l'aube nous pénétrons dans le Bosphore. Des officiers des douanes Turques montent à bord. Backsheesh. Tout est en ordre. Nous partons à 16h.

Le 12 juillet nous traversons les Dardanelles. Encore des officiers de la douane et un bateau portant drapeau des gardes-côtes. Encore un backsheesh. Travail des officiers minutieux, mais rapide. Ils souhaitent nous voir partir au plus tôt. A la tombée de la nuit nous passons dans l'Archipel.

Le 13 juillet nous passons le Cap Matapan. L'équipage est mécontent de quelque chose. Ils ont l'air d'avoir peur, mais ne veulent pas parler.

Le 14 juillet, inquiétude au sujet de l'équipage. Tous des gars solides, qui ont déjà navigué avec moi par le passé. Le second n'a pas réussi à comprendre ce qui n'allait pas, ils ont seulement dit qu'il y avait quelque chose, et se sont signés. Le second a perdu son sang froid avec l'un d'entre eux ce jour là et l'a frappé. Je m'attendais à une grosse querelle, mais ils ont été très calmes.

Le 16 juillet, le second a rapporté au matin qu'un membre de l'équipage, Petrofsky, manquait à l'appel de manière inexplicable. Il a pris son quart à huit heures la nuit dernière, a été relevé par Abramoff, mais ne s'est jamais rendu au dortoir. Hommes plus abattus que jamais. Tous ont dit qu'ils s'attendaient à quelque chose dans ce genre, mais n'ont pas voulu dire autre chose que : « il y a *quelque chose* à bord. » Le Second a perdu patience avec eux; des problèmes de discipline sont à craindre.

Le 17 juillet, hier, l'un des hommes, Olgaren, est venu dans ma cabine, et, frappé de terreur, m'a confié qu'il pensait qu'il y avait un homme étrange à bord du bateau. Il a dit que pendant son quart il s'abritait derrière le rouf, car il y avait une averse, quand il vit un homme grand et maigre, qui ne ressemblait à aucun des membres de l'équipage, surgir de l'escalier, marcher le long du deck vers l'avant, et disparaître. Il l'a suivi prudemment, mais quand il est arrivé à la proue, il ne trouva personne, et toutes les issues étaient fermées. Il était dans une sorte de panique superstitieuse, et je crains que cette panique ne se répande. Pour l'éviter, je vais aujourd'hui faire une fouille complète du bateau, de la proue à la poupe.
Plus tard, ce même jour, j'ai rassemblé l'ensemble de l'équipage, et je leur ai dit, comme il semblait évident qu'ils pensaient qu'il y avait quelqu'un dans le bateau, que nous allions faire une fouille complète. Le Second paraissait mécontent, dit que c'était de la folie, et que céder à de telles idioties allait démoraliser les hommes; il dit qu'il préconisait plutôt de maintenir l'ordre par la force. Je l'ai laissé tenir la barre, tandis que le reste de l'équipage commençait sa fouille minutieuse, le souffle suspendu, avec des lanternes : nous ne laissâmes aucun coin non-fouillé. Comme il n'y avait à la cale que les grandes boîtes de bois, il n'y avait pas de recoins où un homme pouvait se cacher. Les hommes furent très soulagés quand la fouille fut terminée, et retournèrent travailler avec plus d'entrain. Le second prit son air renfrogné, mais ne dit rien.

22 juillet - Gros temps ces trois derniers jours, et tous les hommes occupés à naviguer - pas de temps pour avoir peur. Les hommes semblent avoir oublié leur terreur. Le second a retrouvé le sourire et tout le monde s'entend bien à nouveau. J'ai félicité les hommes pour leur travail dans le gros temps. Nous avons passé Gibraltar par Straits. Tout va bien.

24 juillet - Ce bateau semble maudit. Après une première perte, en pénétrant dans la Baie de Biscay avec un gros temps devant nous, nous avons encore perdu un homme - disparu. Comme le premier, il a quitté son quart et n'a jamais reparu. Hommes tous fous de terreur; donné l'ordre de doubler le quart, puisqu'ils craignent d'être tout seuls. Second mécontent. Je crains des querelles, et que lui ou l'un des hommes ne devienne violent.

28 juillet - Quatre jours en enfer, plongés dans une sorte de maelström, et avec un vent de tempête. Aucun sommeil pour personne. Hommes tous épuisés. Ne sais comment organiser les quarts, étant donné que personne ne semble capable de continuer. Le second officier s'est porté volontaire pour rester et faire le quart, tandis que les hommes prenaient quelques heures de repos. Vent affaibli, vagues toujours déchaînées, mais on les sent moins, car le bateau est plus stable.

29 juillet _ Nouvelle tragédie. Le quart était simple cette nuit, car l'équipage était trop fatigué pour le doubler. A la relève du matin, personne sur le pont en dehors du barreur. Branlebas de combat, et tous viennent sur le pont. Fouille minutieuse, mais personne. Nous tournons donc maintenant sans second officier, et avec l'équipage en panique. Le second et moi sommes tombés d'accord pour avoir une arme sur nous en permanence à partir de maintenant, pour parer à toute éventualité.

30 juillet - Dernière nuit du voyage. Soulagés d'approcher des côtes anglaises. Beau temps, toutes voiles déployées. Me suis retiré, épuisé; dormi profondément; réveillé par le second disant que deux hommes de quart et le barreur sont portés disparus. Il ne reste que moi-même, le second et deux hommes d'équipage pour faire naviguer le bateau.

1er août - Deux jours de brume, et pas une voile en vue. J'avais espéré dans la Manche trouver une forme de secours ou un refuge. Comme nous manquons de bras pour manoeuvrer les voiles, nous devons naviguer vent arrière. Je n'ose les abaisser, de peur de ne pas réussir à les hisser à nouveau. Il me semble que nous nous précipitons vers un destin fatal. Le second est à présent le plus démoralisé de tous. Sa nature plus forte semble l'avoir miné de l'intérieur. Les hommes d'équipage sont au-delà de la peur, ils abattent leur travail en faisant preuve d'un grand sang-froid et et de patience, l'esprit résigné au pire. Ils sont Russes, et lui, Roumain.

2 août, minuit - Réveillé d'une courte sieste par un cri, qui semblait provenir de babord. Je n'ai rien pu voir dans le brouillard. Me suis rué sur le pont, où j'ai heurté le second. Il m'a dit avoir entendu un cri et couru, mais il n'y a aucun homme au quart. Un de plus, disparu. Seigneur, aidez-nous ! Le second dit que nous devons avoir passé Straits of Dover, parce que dans une trouée du brouillard, il a aperçu North Foreland, juste au moment où il a entendu le cri. Si c'est vrai, nous sommes maintenant dans la Mer du Nord, et Dieu seul peut nous guider à travers ce brouillard qui paraît nous coller à la peau et se déplacer avec nous; et Dieu, à ce qu'il semble, nous a abandonnés.

3 août - A minuit j'ai été relever l'homme à la barre, et quand je suis arrivé je n'ai trouvé personne. Le vent était constant, et comme nous étions vent arrière, il n'y avait pas d'embardées. Je n'ai pas osé laisser la barre, et j'ai crié pour appeler le second. Après quelques secondes il s'est précipité sur le pont dans son pantalon de flanelle. Il avait l'oeil fou et hagard, et j'ai eu grand peur qu'il n'eût perdu le sentiment. Il s'est approché de moi et a murmuré d'une voix rauque, sa bouche à mon oreille, comme s'il craignait que l'air-même pût l'entendre : « La chose est ici - Je le sais, maintenant. Pendant le quart, la nuit dernière, je l'ai vue, semblable à un homme, grand et maigre, et d'une pâleur spectrale. Elle était à la proue, et regardait dehors. Je me suis glissé derrière elle, et l'ai frappée de mon couteau, mais le couteau l'a traversée, comme un fantôme! » Tandis qu'il parlait, il a pris son couteau et l'a furieusement agité dans l'espace. Puis il a repris : « Mais elle est là, et je la trouverai. Elle est dans les cales, peut-être dans l'une des boîtes. Je les dévisserai une par une et je verrai bien. Occupez-vous du navire. » Et, avec un regard de mise en garde et le doigt sur sa lèvre, il est descendu. Un vent tourbillonnant était en train de se lever, et je ne pouvais pas laisser la barre. Je l'ai vu revenir sur le pont avec une boîte à outils et une lanterne, puis descendre l'escalier avant. Il est complètement fou, fou à lier, et il est inutile d'essayer de l'arrêter. Il ne peut pas faire de mal à ces boîtes : selon le registre elles contiennent de la glaise; s'il les soulève, ce ne sera pas dangereux. Alors je préfère rester là, veiller sur la barre, et écrire ces lignes. Je ne peux que m'en remettre à Dieu et attendre que le brouillard s'éclaircisse. Alors, si je n'arrive pas à piloter jusqu'à un port avec le vent qu'il y a, j'abaisserai les voiles en coupant tout, et j'enverrai un signal de détresse.

Tout est presque fini maintenant. Juste quand j'espérais que le second allait ressortir un peu plus calme - car je l'avais entendu marteler quelque chose, et je me disais que le travail physique lui ferait du bien - alors du fond de l'escalier monta un soudain hurlement de terreur, qui m'a glacé le sang, et il a surgi comme un boulet de canon - un fou furieux, avec les yeux roulant hors des orbites et le visage convulsé par la peur. « Sauvez-moi! Sauvez-moi! » hurla-t-il, puis il porta les yeux sur la nappe de brouillard. Son horreur se changea en désespoir, et avec une voix ferme il dit : « Vous devriez venir aussi, capitaine, avant qu'il ne soit trop tard. Il est là. Je connais le secret maintenant. La mer me sauvera de lui, et c'est tout ce qui me reste! » Avant que je pusse dire un mot, ou esquisser un mouvement pour l'attraper, il escalada le bord et se jeta délibérément dans les flots. Je suppose que je connais le secret aussi, maintenant. C'est ce fou qui a tué les hommes un par un, et maintenant il les a suivis lui-même dans la mort. Dieu me vienne en aide ! Comment vais-je justifier toutes ces horreurs quand je rentrerai au port ? Quand je rentrerai au port ! Cela arrivera-t-il jamais ?

4 août - Toujours du brouillard, que le lever de soleil n'arrive pas à percer. Je sais que c'est l'aube parce que je suis marin, sinon je ne le saurais pas. Je n'ai pas osé descendre, je n'ose pas laisser la barre; alors je suis resté ainsi toute la nuit, et au plus noir de la nuit je l'ai vu - Lui ! Dieu me pardonne, mais le second a eu raison de sauter par dessus bord, il valait mieux mourir comme un homme; mourir comme un marin dans l'eau bleue, c'est une mort qu'on peut accepter. Mais je suis capitaine, et si je ne dois pas abandonner mon bateau, au moins je serai plus malin que ce démon, ou ce monstre, car j'attacherai mes mains à la roue quand mes forces commenceront à décliner, et avec mes mains j'attacherai ce qu'Il - ce que Ça - ne peut pas toucher; et alors, que le vent me soit favorable ou non, je sauverai mon âme, et mon honneur de capitaine. Je commence à faiblir, et la nuit approche. S'Il peut me regarder en face encore une fois, je n'aurai peut-être pas le temps d'agir…. Si nous faisons naufrage, peut-être que cette bouteille sera retrouvée, et ceux qui la trouveront pourront peut-être comprendre; sinon… eh bien, tous les hommes sauront que j'ai été fidèle au poste. Que Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints viennent en aide à une pauvre âme ignorante essayant de faire son devoir… »

Bien sûr, il est difficile de se faire une opinion sur le coupable. Il n'y a aucune autre preuve; et quant à savoir si l'homme a lui-même commis les meurtres, il est impossible de rien en dire. Les gens d'ici tiennent tous pour certain que le capitaine est un héros et qu'il mérite des funérailles nationales. Il est déjà prévu que son corps soit escorté par un cortège de bateaux, le long de l'Esk, puis qu'il soit ramené à Tate Hill Pier et monté par les marches jusqu'à l'abbaye; car il doit être enterré au cimetière de la falaise.

Au grand dam des gens d'ici, on n'a retrouvé aucune trace du grand chien, qui jouit actuellement d'une grande popularité auprès de l'opinion publique, et qui aurait sans doute été adopté par la ville. Demain, nous assisterons aux obsèques, et ainsi se terminera ce nouvel opus des « mystères de la mer ».

Journal de Mina Murray

8 août

Lucy s'est agitée toute la nuit, et je n'ai pas fermé l'oeil non plus. La tempête était effrayante, et lorsqu'elle mugissait par la cheminée, cela me faisait trembler. Le vacarme du vent ressemblait à des coups de feu lointains. Assez curieusement, Lucy ne s'est pas réveillée; mais elle s'est levée deux fois et s'est habillée. Heureusement, à chaque fois je me suis éveillée à temps pour la déshabiller sans l'éveiller, afin de la remettre au lit. C'est une chose vraiment étrange, que ce somnambulisme, car dès que sa volonté est contrariée de manière physique, son intention - si toutefois on peut appeler ça une intention - disparaît, elle abandonne, et reprend presque exactement le cours ordinaire de sa vie. Tôt ce matin nous nous sommes levées toutes les deux et sommes descendues au port pour voir si rien n'était arrivé pendant la nuit. Il y avait très peu de gens dehors, et bien que le soleil brillât, et que l'air fût pur et frais, des vagues impressionnantes, qui paraissaient noires par le contraste de leur écume neigeuse, forçaient le passage dans l'étroite entrée du port - comme un homme brutal à travers une foule.
Je me suis sentie soulagée de savoir que Jonathan n'était pas en mer la nuit dernière, mais sur la terre ferme. Mais, en fait, est-il sur terre ou en mer ? Où est-il, comment va-t-il ? Je deviens terriblement inquiète à son sujet. Si seulement je savais quoi faire, si je pouvais faire quoi que ce soit !

10 août

Les obsèques du pauvre capitaine ont été très touchantes. Tous les bateaux du port s'étaient donné le mot, et le cercueil fut porté par les capitaines, sur tout le chemin de Tate Hill Pier jusqu'au cimetière. Lucy est venue avec moi, et nous sommes allées très tôt à notre bon vieux poste d'observation, d'où nous pûmes voir le cortège de bateaux qui remontaient la rivière jusqu'au Viaduc et redescendaient ensuite. Nous avions une vue imprenable et suivîmes la procession des yeux pratiquement tout du long. Le pauvre homme fut déposé à sa dernière demeure assez près de l'endroit où nous nous tenions, si bien que nous fûmes aux premières loges. La pauvre Lucy était bouleversée. Elle était agitée et mal à l'aise, pendant toute la cérémonie, et je ne peux m'empêcher de penser qu'elle est encore sous l'emprise de son rêve.
Il y a dans son attitude une chose bien étrange : elle refuse d'admettre, face à moi, qu'il existe une cause à son agitation - ou, s'il en existe une, elle prétend qu'elle ne la comprend pas elle-même. Une raison supplémentaire de cette agitation pourrait être le fait que ce pauvre Mister Swales a été retrouvé mort ce matin, sur notre banc, la nuque brisée. Il était manifestement tombé, selon les dires du médecin, la tête en arrière, sous le coup d'une grande frayeur, car il y avait une expression de peur et d'horreur sur son visage qui, à ce qu'on dit, a fait frissonner les hommes. Pauvre vieil homme ! Peut-être a-t-il vu la Mort, avec ses yeux mourants ! Lucy est si douce et si sensible qu'elle ressent toutes les influences extérieures avec une acuité supérieure à la normale. A l'instant, elle était bouleversée par une petite chose à laquelle je n'accordais pas d'importance, bien que j'aime beaucoup les animaux. L'un des hommes qui viennent souvent ici pour regarder les bateaux était toujours suivi par son chien. Le chien est toujours avec lui, ne le quitte pas d'une semelle. Ils sont tous deux des êtres tranquilles, et je n'ai jamais vu l'homme s'énerver, ni entendu le chien aboyer. Pendant la cérémonie cependant, le chien a refusé de s'approcher de son maître, qui était sur le banc avec nous, et s'est tenu à quelques mètres, couinant et aboyant. Son maître lui a parlé gentiment, puis plus fermement, et enfin il s'est énervé; mais il n'a obtenu ni que son chien le suive, ni qu'il s'arrête de faire du bruit. Il était dans une sorte de furie, les yeux sauvages, et tous les poils hérissés comme la un chat sur le pied de guerre. A la

fin l'homme s'est mis vraiment en colère, a sauté à terre et lui a donné un coup de pied, et ensuite il l'a attrapé par la peau du cou, et l'a à moitié tiré, et à moitié jeté sur la pierre tombale sur laquelle le banc est fixé. A l'instant où il a touché la pierre, le pauvre animal s'est brutalement tu et s'est mis à trembler. Il n'a pas essayé de s'enfuir, mais s'est recroquevillé, frémissant de terreur, et son attitude était si pitoyable que j'ai essayé, sans succès, de le réconforter. Lucy était emplie de pitié également, mais elle n'a pas essayé de toucher le chien, se contentant de le regarder avec des yeux pleins de souffrance. J'ai grand peur qu'elle soit le genre de nature hyper-sensible qui n'est pas capable de traverser le monde sans encombre. Je suis sûre qu'elle rêvera du chien, cette nuit. L'ensemble de ces événements - le navire ramené au port par un mort; sa silhouette enchaînée à la barre avec un crucifix et un chapelet; les funérailles si touchantes; le chien, passant de la rage à la terreur - tout cela va fournir un sombre matériau à ses cauchemars.

Je pense qu'il serait préférable pour elle de se coucher bien fatiguée physiquement, aussi je vais l'emmener faire une longue promenade dans les falaises, l'aller et retour jusqu'à Robin Hood's Bay. Après cela, elle ne devrait pas avoir beaucoup d'inclination pour une promenade somnambulique.

CHAPITRE 8

Journal de MIna Murray

Même jour, 23 heures

Oh, que je suis fatiguée ! Si je ne me faisais pas un devoir de tenir ce journal, je ne l'ouvrirais pas ce soir. Nous avons fait une charmante promenade. Lucy, au bout d'un moment, était d'humeur plutôt gaie - grâce à l'intervention de ces chères vaches qui sont venues nous flairer dans un champ, tout près du phare, et qui nous ont flanqué une peur bleue. Je crois que nous avons à cet instant absolument tout oublié, en dehors de notre peur, et cela a fait place nette dans nos esprits, et nous a donné un nouveau départ. Nous nous sommes arrêtées dans un petit établissement vieillot, à Robin Hood's Bay, pour prendre un thé extrêmement copieux, devant une baie vitrée qui dominait les rochers du rivage recouverts par la marée. Je pense que nous aurions choqué le « New Woman » avec notre appétit ! Bénis soient les hommes qui sont plus tolérants à cet égard ! Ensuite nous avons fait le chemin du retour, entrecoupé de quelques - non, de nombreux - arrêts pour se reposer, nos coeurs toujours serrés sous la menace constante des taureaux sauvages. Lucy était vraiment fatiguée, et nous avons décidé de nous coucher le plus tôt possible. Le jeune curé a cependant eu la mauvaise idée de faire une visite, et Mrs Westenra, de le prier à souper. Lucy et moi avons mené un rude combat pour rester éveillées - je sais que de mon côté, c'était une bataille épique, et je suis assez héroïque. Je pense qu'un jour les évêques devraient se rassembler et réfléchir à la manière de former une nouvelle génération de curés qui n'acceptent pas de rester dîner, même lorsqu'on les en presse, et qui devinent lorsque les jeunes filles sont fatiguées. Lucy est à présent endormie et respire doucement. Elle a les joues plus colorées que d'habitude, et a un air si doux. Si Mister Holmwood est tombé amoureux d'elle alors qu'il ne l'a vue que dans un salon, je me demande bien ce qu'il dirait s'il la voyait maintenant. Les femmes qui écrivent pour « New Women » pondront peut-être un jour l'idée que les hommes et les femmes devraient être autorisés à se voir mutuellement pendant leur sommeil avant de faire leur demande en mariage ou de l'accepter. Mais je suppose que les femmes du futur ne se rabaisseront pas à accepter une proposition - elles feront leur demande elles-mêmes ! Et je suis sûre qu'elles le feront de manière charmante. Il y a une certaine consolation à cette idée. Je suis si heureuse ce soir, parce que ma chère Lucy semble mieux. Je suis persuadée qu'elle a passé le cap le plus difficile, et que c'en est fini de ses problèmes de rêves. Je serais vraiment heureuse si je savais si Jonathan… Que Dieu le bénisse et le garde.

11 août, 3h du matin

Me revoilà. Pas moyen de trouver le sommeil, aussi autant me mettre à écrire. Je suis trop agitée pour dormir après avoir vécu une telle aventure, une expérience si épouvantable. Je m'endormis presque tout de suite après avoir refermé mon journal… Tout à coup je me trouvai parfaitement éveillée, et m'assis, avec une terrible impression de peur en moi, et une sensation de vide tout autour. La chambre était trop sombre pour que je puisse distinguer le lit de Lucy; je me précipitai donc à son chevet. Le lit était vide. Je frottai une allumette et constatai qu'elle n'était pas dans la chambre. La porte était fermée, mais pas verrouillée, comme je l'avais laissée. Je craignais d'éveiller sa mère, qui a eu de nombreux ennuis de santé ces derniers temps, aussi je m'habillai à la hâte et m'apprêtai à aller à sa recherche. Comme je quittais la pièce, l'idée me vint que les habits qu'elle portait me donneraient peut-être un indice sur ses intentions somnambuliques. Une robe de chambre signifierait l'intérieur; une robe, l'extérieur. Mais la robe de chambre comme la robe étaient toutes deux rangées à leur place. « Dieu merci », me dis-je à moi-même, « elle ne peut être loin, puisqu'elle ne porte que sa chemise de nuit. » Je courus en bas et

regardai dans le salon. Personne ! Alors je regardai dans toutes les autres pièces ouvertes de la maison, avec une peur grandissante qui glaçait mon coeur. Finalement j'arrivai à la porte d'entrée, que je trouvai ouverte. Elle n'était pas grande ouverte, mais le pène n'était pas enclenché dans la serrure. Les gens de la maison font très attention à fermer à clé la porte chaque nuit, aussi je me mis à craindre que Lucy ne fût sortie dehors dans le simple vêtement qui était le sien. Je n'eus pas le temps de réfléchir à ce qui pouvait lui être arrivé, car une terreur vague prenait possession de moi et obscurcissait tous les détails. Je pris un châle épais et m'élançai dehors. La pendule sonnait une heure lorsque je fus au Crescent, et il n'y avait pas âme qui vive. Je courus le long de North Terrace, mais ne pus voir aucun signe de la blanche silhouette que je guettais. Au bout de West Cliff, au-dessus du quai, je regardai vers East-Cliff, au-delà du port, dans l'espoir ou la crainte - je ne sais lequel des deux - d'apercevoir Lucy sur notre banc favori. Il y avait un brillant clair de lune, avec de lourds nuages noirs, qui plongeaient, à leur passage, la scène entière dans un diorama changeant d'ombre et de lumière. Pendant quelques instants je ne pus rien voir, parce que l'ombre d'un nuage obscurcissait l'Eglise St Mary et ses environs. Puis le nuage passa et je pus discerner les ruines de l'abbaye qui émergeaient, et, comme un rayon de lumière aussi fin qu'une épée se déplaçait, l'Église et le cimetière émergèrent de l'ombre à leur tour. Quel que fût l'objet de mon attente, elle ne fut pas déçue, car là, sur notre banc favori, la lumière argentée de la lune frappait une silhouette à demi-allongée, d'un blanc neigeux. Le passage du nuage était trop rapide pour que je puisse bien voir, car l'ombre chassa la lumière presque aussitôt; mais il me sembla que quelque chose de sombre se tenait derrière le banc où j'avais vu la silhouette blanche, et se penchait vers elle. Ce que c'était, homme ou bête, je ne pourrais le dire; je n'attendis pas l'occasion d'un second coup d'oeil, mais je franchis presque en volant les marches qui menaient au quai, et allai le long du marché aux poissons jusqu'au pont, car c'était là le seul moyen d'atteindre East Cliff. La ville paraissait morte, car je ne rencontrai pas une âme; et je me réjouis qu'il en fût ainsi, car je ne voulais pas que quelqu'un fût témoin de l'état de ma pauvre Lucy. Le temps, la distance me paraissaient infinis, et mes genoux tremblaient, et j'avais perdu mon souffle lorsque je gravis l'interminable escalier qui mène à l'abbaye. Je dus être rapide, et pourtant il me semblait que mes pieds étaient lestés de plomb, et que chaque articulation de mon corps était rouillée. Quand j'arrivai près du sommet, je pus voir le banc et la silhouette blanche, car j'étais maintenant assez près pour distinguer les choses, même dans l'ombre des nuages. Il y avait indubitablement quelque chose, une chose longue et noire, penchée au-dessus de la silhouette blanche à demi couchée. J'appelai, terrifiée : « Lucy! Lucy! » et quelque chose leva une tête, et d'où j'étais je pus voir une face blanche percée de deux yeux rouges et brillants. Lucy ne répondit pas, et je courus à l'entrée du cimetière. Lorsque je passai par là, l'église me cacha la vue du banc, et pendant une minute je perdis le contact visuel. Quand je le retrouvai, le nuage était passé, et la lune était si claire que je pus voir Lucy, affaissée, sa tête renversée sur le dossier du siège. Elle était toute seule, et il n'y avait pas âme qui vive à ses côtés.

Lorsque je me penchai au-dessus d'elle, je pus voir qu'elle dormait toujours. Ses lèvres étaient ouvertes, et elle respirait - pas doucement, comme elle le fait d'ordinaire, mais en haletant profondément, comme si elle luttait pour remplir ses poumons à chaque souffle. Quand je m'approchai, elle leva la main dans son sommeil et remonta le col de sa chemise de nuit sur son cou. Alors qu'elle faisait ce geste, elle fut parcourue d'un petit frisson, comme si elle avait froid. Je jetai le châle chaud sur elle, et lui en fis une écharpe, car j'avais très peur qu'elle attrape un froid mortel avec l'air de la nuit, dévêtue comme elle l'était. J'eus peur de la réveiller tout de suite, aussi, dans le but d'avoir mes mains libres pour pouvoir l'aider, j'accrochai le châle autour de son cou avec une grosse épingle à nourrice; mais je dus être maladroite, dans mon angoisse, et la piquer ou la blesser avec, car de loin en loin, lorsque son souffle s'apaisait, elle portait la main à son cou et gémissait. Quand je l'eus soigneusement emmitouflée, je lui enfilai mes chaussures, et alors je commençai très doucement à la réveiller. Au début, elle ne répondit pas, mais peu à peu elle commença à manifester un malaise grandissant dans son sommeil, gémissant et soupirant par intermittences. A la fin, comme le temps passait vite, et que, pour de multiples raisons, je souhaitais la ramener sans tarder à la maison, je la secouai avec plus de véhémence, jusqu'à ce qu'elle finisse par ouvrir les yeux et s'éveiller. Elle ne sembla pas surprise de me voir, bien sûr, car elle ne réalisa pas immédiatement où elle était. Lucy se réveille toujours en beauté, et même dans ces circonstances, avec le corps réfrigéré, et l' esprit épouvanté par ce réveil, à demi-nue, dans un cimetière, la nuit, elle ne perdit rien de sa grâce. Elle tremblait un peu, et s'accrocha à moi; quand je lui dis de venir tout de

suite avec moi à la maison, elle se leva sans un mot, docile comme une enfant. Comme nous marchions, le gravier me blessait les pieds, et Lucy le remarqua. Elle s'arrêta et insista pour que je remette mes chaussures, mais je refusai. Lorsque nous regagnâmes le chemin à l'extérieur du cimetière, il y avait une flaque d'eau qui restait de la tempête, et je couvris mes pieds de boue, utilisant chaque pied pour couvrir l'autre, de façon à ce que, en rentrant à la maison, dans le cas où nous rencontrerions quelqu'un, personne ne puisse remarquer mes pieds nus.

Nous eûmes de la chance cependant, et rentrâmes presque sans voir personne. A un moment nous croisâmes un homme, qui ne paraissait pas très sobre. Il passait dans une rue devant nous; mais nous nous cachâmes sous un porche jusqu'à ce qu'il ait disparu par l'ouverture d'une de ces petites fermes escarpées, appelées « wynds » en Ecosse. Mon coeur battait si fort, pendant tout le temps, que je crus m'évanouir. Je débordais d'angoisse pour Lucy, pas seulement pour sa santé, qui pouvait souffrir de cette exposition au froid, mais aussi pour sa réputation dans le cas malheureux où cette histoire s'ébruiterait. Lorsque nous fûmes rentrées, que nos pieds furent lavés, et que nous eûmes dit une action de grâces ensemble, je la remis au lit. Avant de s'endormir elle me demanda - ou plutôt, elle me supplia - de ne pas dire un mot à qui que ce soit, même à sa mère, de toute cette aventure nocturne. J'hésitai un instant avant de promettre, mais à la pensée de l'état de santé de sa mère, et de la manière dont l'affecterait une semblable nouvelle, et pensant, aussi, à la façon dont une telle histoire pouvait être - non, serait très certainement - déformée et amplifiée, si elle venait à être connue, je jugeai plus sage de me taire. J'espère qu'il s'agissait de la bonne décision. J'ai verrouillé la porte, et comme la clé est attachée à mon poignet, j'espère ne pas être dérangée à nouveau. Lucy dort profondément; les lueurs de l'aube sont haut et loin au-dessus de la mer…

Même jour, midi - Tout va bien. Lucy a dormi jusqu'à ce que je la réveille et semblait n'avoir pas bougé un petit doigt. L'aventure de la nuit ne semble pas avoir affecté sa santé; au contraire, elle semble même l'avoir fortifiée, car je lui trouve meilleure mine que depuis plusieurs semaines. J'ai été désolée de constater que ma maladresse avec l'épingle à nourrice l'avait réellement blessée. Cela aurait pu être grave, car la peau de sa gorge est percée. Je dois avoir pincé un pli de la peau et l'avoir transpercé, car il y a deux petits points rouges, grands comme des têtes d'épingle, et sur le bord de sa chemise de nuit il y avait une goutte de sang. Quand je me suis excusée et que j'ai manifesté des regrets, elle s'est mise à rire et à me câliner, et dit qu'elle ne le sentait même pas. Heureusement, ces marques sont trop minuscules pour laisser une cicatrice.

Même jour, soirée - Nous avons passé une journée heureuse. L'air était clair, et le soleil brillant, et il y avait une brise fraîche. Nous avons été déjeuner à Mulgrave Woods, Mrs Westenra en voiture, sur la route, et Lucy et moi à pied par le sentier de la falaise. Nous l'avons rejointe à la grille. Je me sentais un peu triste moi-même, car il m'était impossible d'éprouver un réel bonheur sans la présence de Jonathan à mes côtés. Mais enfin! Il me faut seulement de la patience. Dans la soirée nous nous sommes promenées à la terrasse du Casino, et nous avons entendu une belle musique de Spohr et Mackenzie, puis nous avons été nous coucher tôt. Lucy semble plus calme qu'elle ne l'a été depuis longtemps, et s'est endormie immédiatement. Je vais verrouiller la porte, et mettre la clé en lieu sûr, comme hier, bien que je ne m'attende pas à un problème cette nuit.

12 août

Mes prévisions se sont avérées fausses, car deux fois pendant la nuit, j'ai été réveillée par Lucy qui essayait de sortir. Elle semblait, même dans son sommeil, s'impatienter de trouver la porte close, et elle est retournée à son lit comme à contre-coeur. Je me suis éveillée à l'aube, en entendant les oiseaux pépier à la fenêtre. Lucy s'est éveillée aussi, et elle avait, pour mon plus grand bonheur, un meilleure mine encore qu'hier. Toute l'ancienne gaieté de ses manières était revenue, et elle est venue et s'est blottie contre moi pour me parler d'Arthur. Je lui ai confié toute mon inquiétude au sujet de Jonathan, et elle a essayé de me réconforter. On peut dire qu'elle y a d'ailleurs en partie réussi - car si la sympathie ne modifie pas les faits, elle les rend malgré tout moins insupportables.

13 août

Encore un jour tranquille, avant d'aller au lit avec la clé attachée à mon poignet, comme les jours précédents. A nouveau je me suis réveillée dans la nuit, et j'ai trouvé Lucy sur son séant, toujours endormie, pointant du doigt la fenêtre. Je me suis levée doucement, et, poussant le store de côté, j'ai regardé au-dehors. Le clair de lune était brillant, et son doux effet sur la mer et le ciel - confondus en un grand et silencieux mystère - avait une indicible beauté. Entre moi et le clair de lune flottait une grande chauve-souris, qui tournoyait en larges cercles. Une fois ou deux elle s'approcha tout près, mais elle fut, je suppose, effrayée à ma vue, et elle s'enfuit au-dessus du port en direction de l'abbaye. Quand je revins à ma place, Lycy s'était recouchée, et dormait paisiblement. Elle n'a plus remué de la nuit.

14 août

A East Cliff, toute la journée, pour lire et écrire. Lucy semble s'être amourachée de cet endroit autant que moi, et il devient difficile de l'en faire partir lorsqu'il est l'heure du déjeuner, du thé ou du diner. Cet après-midi elle a fait une remarque étrange. Nous étions sur le chemin du retour pour diner, et nous étions arrivées en haut des marches de West Pier, nous arrêtant là pour contempler la vue, comme nous le faisons toujours. Le soleil couchant, bas dans le ciel, disparaissait derrière Kettleness; sa lumière rouge inondait Esat Cliff et la vieille abbaye, et baignait toutes choses d'une belle clarté rose. Nous sommes restées silencieuses un moment, puis soudain Lucy a murmuré, comme pour elle-même : « A nouveau ses yeux rouges! Ils sont exactement pareils. » C'était une expression si bizarre, si peu à propos, que cela m'a choquée. Je fis un pas de côté, afin de bien voir Lucy sans avoir l'air de la dévisager, et je vis qu'elle se trouvait dans un état de rêverie, avec sur le visage une étrange expression que je ne parvenais pas à bien déchiffrer; alors je ne dis rien, mais suivis des yeux la direction de son regard. Il m'apparut qu'elle regardait en arrière vers notre banc, où une silhouette noire et solitaire était assise. J'en ai ressenti un vif étonnement, car on eût dit, fugitivement, que l'étranger avait de grands yeux rougeoyants comme des flammes; mais un second regard dissipa cette illusion. C'était la lumière du couchant qui se reflétait sur le vitrail de St Mary, derrière notre banc, et comme le soleil baissait, il y eut une légère modification de la réfraction et de la réflexion, qui pouvait donner l'impression que la lumière bougeait. J'attirai l'attention de Lucy sur ce singulier effet d'optique, et elle revint à elle brutalement, mais elle continua à avoir un air triste; peut-être parce qu'elle se rappelait cette nuit terrible passée ici. Nous n'en parlons jamais, aussi je n'ai rien ajouté et nous sommes rentrées pour le diner. Lucy avait une migraine et est allée se coucher tôt. Je la vis endormie, et sortis moi-même un moment pour me promener un peu; je marchai le long des falaises, vers l'Ouest, emplie d'une douce tristesse, car je pensais à Jonathan. Quand je rentrai - la lune était haute et éclairait brillamment, à tel point que même notre versant du Crescent, noyé dans l'ombre, était parfaitement visible - je jetai un oeil à notre fenêtre et vis la tête de Lucy penchée dehors. Je pensai que peut-être elle me guettait, aussi j'agitai mon mouchoir dans sa direction. Elle ne le remarqua pas, ou du moins ne fit aucun mouvement. Juste à cet instant, un rayon de lune passa l'angle du bâtiment, et éclaira la fenêtre. Je vis distinctement Lucy, avec sa tête gisant contre le bord de la fenêtre et les yeux fermés. Elle était endormie, et à côté d'elle se tenait, sur le rebord de la fenêtre, ce qui ressemblait à un oiseau de grande taille. Je craignis qu'elle n'attrape froid, aussi je me dépêchai de monter, mais lorsque j'entrai elle retournait à son lit, profondément endormie et respirant lourdement; et elle portait la main à son cou, comme pour se protéger du froid.

Je ne l'ai pas réveillée, mais l'ai bordée chaudement; et j'ai pris soin de verrouiller la porte et aussi la fenêtre.

Elle a un air si doux lorsqu'elle dort; mais elle est plus pâle que de coutume, et il y a un air hagard et halluciné sous ses paupières, que je n'aime pas. Je crains qu'elle ne se tracasse à propos de quelque chose, et j'aimerais bien savoir à propos de quoi.

15 août

Levée plus tard que d'habitude. Lucy était fatiguée et languide, et a continué à dormir après qu'on nous a appelées. Nous avions une heureuse surprise pour le petit déjeuner : le père d'Arthur se trouvant mieux, il souhaite que le mariage soit hâté. Lucy est pleine d'une joie calme, et sa mère est à la fois désolée et heureuse. Un peu plus tard elle m'en a dit la cause : elle souffre à l'idée de perdre l'exclusivité de Lucy, mais se réjouit de savoir que quelqu'un va bientôt pouvoir la protéger. Brave chère femme ! Elle m'a dit aussi qu'elle avait pris ses précautions en cas de décès. Elle ne l'a pas dit à Lucy, et m'a fait promettre le secret; le docteur lui a dit qu'elle mourrait dans quelques mois au plus tard, à cause de la faiblesse de son coeur. A tout instant, à partir de maintenant, un choc soudain lui serait probablement fatal. Ah, nous avons été bien inspirées de ne rien lui dire de toute cette terrifiante nuit où Lucy a été somnambule.

17 août

Pas de journal ces deux derniers jours. Je n'avais pas le coeur à écrire. Une sorte de chape d'ombre semble recouvrir notre bonheur. Pas de nouvelles de Jonathan, et Lucy recommence à dépérir, alors que les jours de sa mère sont comptés. Je ne comprends pas ce qui fait perdre son énergie à Lucy. Elle mange et dort convenablement, pourtant, et profite du bon air; mais sans cesse les roses de son visage se fanent, et elle devient plus faible et plus languide de jour en jour; la nuit je l'entends haleter comme pour chercher l'air. Je garde toujours la clé accrochée à mon poignet, la nuit, mais elle se lève et marche dans la pièce, et s'assied à la fenêtre ouverte. La nuit dernière je l'ai trouvée penchée au-dehors quand je me suis réveillée, et quand j'ai essayé de la réveiller je n'ai pas pu, car elle était évanouie. Lorsque j'ai réussi à la faire revenir à elle, elle était molle et sans force, et versait des larmes silencieuses entrecoupées de longs et pénibles efforts pour respirer. Quand je lui ai demandé comment elle s'était retrouvée à la fenêtre, elle a secoué la tête et s'est détournée. Je crois que son malaise ne peut pas venir de cette petite piqure de l'épingle à nourrice. J'ai regardé sa gorge, à l'instant, pendant son sommeil, et les minuscules blessures ne semblent pas avoir guéri. Elles sont toujours ouvertes, et, s'il se peut, plus larges qu'avant, et les bords en sont blanchâtres. Elles sont comme de petits points avec un centre rouge. A moins que cela ne guérisse d'ici un jour ou deux, j'insisterai pour qu'un docteur les examine.

Lettre de Samuel F. Billington et Fils, Avoués, Whitby, à Messieurs Carter, Paterson et Cie, Londres.

17 août.

Chers Messieurs,

Par la présente veuillez recevoir la facture des biens envoyés par la Compagnie du Chemin de Fer du Nord. Ils doivent être livrés à Carfax, près de Purfleet, immédiatement après réception à la gare de King's Cross. La maison est pour le moment vide, mais ci-joint les clés dont chacune porte une étiquette. Vous déposerez, s'il vous plaît, le lot de 50 boîtes, dans le bâtiment partiellement en ruines attenant à la maison, et marqué d'un « A » sur le schéma que je vous envoie. Votre agent reconnaîtra facilement l'emplacement, car c'est l'ancienne chapelle du manoir. Les marchandises partent par le train de 21h30 ce soir, et sont attendues à King's Cross à 16h30 demain après-midi. Comme notre client souhaite que la livraison s'effectue l

plus rapidement possible, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir tenir du personnel prêt à réceptionner les marchandises et à les livrer, pour l'heure que je vous ai indiquée. Dans le but d'éviter tout retardement éventuel, dû par exemple à un problème de taxe de routine à acquitter, je vous joins un chèque de dix livres, dont je vous prierais de bien vouloir me donner reçu. Si les charges à payer se trouvaient être moindres que cette provision, vous pouvez renvoyer la différence; si les charges sont plus importantes, nous vous enverrons immédiatement la différence, par chèque et par retour du courrier. Vous devez laisser les clés dans le hall principal de la maison lors de votre départ, où le propriétaire pourra les récupérer en utilisant le double de la clé. J'espère ne pas me outrepasser les règles de la courtoisie commerciale en vous pressant à nouveau vivement de faire diligence pour que la livraison ait lieu lieu le plus rapidement possible.

Lettre de Messieurs Carter, Paterseon and Cie, Londres, à Messieurs Billington et Fils, Whitby.

21 août.

Chers Messieurs,
Nous accusons réception de votre chèque de 10 livres et vous retournons un chèque de 1 livre et 17 pence, qui représentent l' excédent par rapport à l'acompte que vous aviez donné. Les marchandises ont été livrées exactement selon vos instructions, et les clés ont été laissées dans le hall, comme indiqué.

Bien respectueusement,

Pour Carter, paterson and Cie.

Journal de Mina Murray

18 août

Je suis heureuse aujourd'hui, et j'écris depuis le banc du cimetière. Lucy va beaucoup mieux. La nuit dernière elle a remarquablement bien dormi, et ne m'a pas dérangée une seule fois. Les couleurs semblent revenir déjà sur ses joues, bien qu'elle soit toujours d'une triste pâleur. Si elle était le moins du monde anémique, je comprendrais son état, mais elle ne l'est pas. Elle est de bonne humeur, chaleureuse et pleine de vie. Toutes ses réticences morbides semblent être terminées, et elle m'a juste rappelé - comme si j'avais besoin qu'on me la rappelle !- cette fameuse nuit, où je l'ai trouvée endormie ici même, sur ce banc précis. Comme elle évoquait cet épisode, elle s'amusait à claquer ses talons sur la dalle de pierre, avec ses bottines, et dit : « Mes pauvres petits pieds ne faisaient pas autant de bruit, alors ! J'ose dire que Mister Swales m'aurait expliqué que c'est parce que je ne voulais pas réveiller Geordie. » Comme elle semblait d'humeur communicative, je lui demandai si elle avait fait des rêves, cette nuit-là. Avant de répondre, elle eut ce petit plissement de front qu'Arthur aime tant, et à si juste titre - je me permets de l'appeler Arthur car c'est ainsi qu'elle l'appelle. Puis elle continua, avec un air de rêverie, comme si elle essayait de mobiliser ses souvenirs :
« Je ne crois pas que j'étais à proprement parler en train de rêver, car tout semblait bien réel. J'avais juste le désir de me trouver ici, à cet endroit - je ne sais pourquoi, j'avais peur de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi. Je me souviens, bien

que j'aie été, je crois, endormie, être passée par les rues et avoir traversé le pont. Un poisson a sauté quand je suis passée, et je me suis arrêtée pour le regarder… j'ai entendu des chiens aboyer - toute la ville semblait emplie de chiens qui hurlaient tous en même temps -puis j'ai monté les marches. Ensuite j'ai le souvenir vague de quelque chose de long et de sombre, avec des yeux rouges, comme ce que nous avons vu l'autre soir, au coucher du soleil, et de quelque chose de très doux et de très amer en même temps, qui m'enveloppait, et j'ai eu l'impression de sombrer tout au fond d'une eau verte, et il y avait un chant à mes oreilles, comme il y en a, d'après ce que j'ai entendu, aux oreilles des noyés, et alors tout s'est mis à s'éloigner de moi, mon âme semblait quitter mon corps et flotter dans les airs. Je crois me souvenir qu'à un moment donné, je survolais le Phare du côté Ouest, et ensuite j'ai éprouvé une sensation atroce, comme si je me trouvais dans un tremblement de terre, et je suis revenue à moi, avec toi qui me secouais. Etrangement, je t'ai vue avant de te sentir. «
A ces mots, elle se mit à rire. Tout cela me paraissait un peu troublant, et j'étais suspendue à ses lèvres. Je n'ai pas vraiment aimé ce récit, et j'ai jugé préférable d'orienter son esprit vers d'autres sujets. Lucy est alors redevenue parfaitement normale. A notre retour, la brise fraîche l'avait ragaillardie, et ses joues pâles étaient vraiment rosées. Sa mère s'en réjouit en la voyant, et nous passâmes une soirée très heureuse.

19 août

Joie, joie, joie ! Et pourtant, mélangée. Enfin, des nouvelles de Jonathan. Le cher garçon a été malade; c'est pourquoi il n'a pas écrit. Me voilà rassurée, maintenant que je sais. C'est Mister Hawkins qui m'a fait parvenir une lettre, et il m'a écrit lui-même avec beaucoup de gentillesse. Je dois partir ce matin pour rejoindre Jonathan, aider à le soigner si cela est nécessaire, et le raccompagner à la maison. Mister Hawkins dit que ce serait une bonne idée de nous marier sur place. J'ai pleuré sur la lettre de la Soeur jusqu'à la sentir mouillée contre ma poitrine, où elle repose. Elle vient de Jonathan, et doit se trouver près de mon coeur, où Jonathan se trouve lui-même. Mon voyage est planifié, et mes bagages sont prêts. Je n'emporte qu'une robe de rechange; Lucy me ramènera ma malle à Londres et la gardera jusqu'à ce que je l'envoie chercher, car il se peut que… Je ne dois plus écrire, je dois garder cela pour Jonathan, mon mari. La lettre qu'il a vue et touchée doit me donner du courage jusqu'à nos retrouvailles.

Lettre de Soeur Agatha, Hôpital de St Joseph et Ste Mary, Budapest, à Miss Wilhelmina Murray

12 août

Chère Madame,
Je vous écris de la part de Mister Jonathan Harker, qui n'est pas assez bien lui-même pour écrire, bien qu'il soit en voie de guérison, grâce à Dieu et à St Joseph et Ste Marie. Cela va faire six semaines que nous le soignons, pour une violente fièvre cérébrale. Il me charge de vous envoyer son amour, comme il m'a chargée de transmettre à Mister Peter Hawkins, Exeter, qu'il est navré pour son retard, et que sa mission est accomplie. Il aura besoin de quelques semaines de convalescence dans notre sanatorium, dans les montagnes, mais reviendra ensuite. Il me fait dire également qu'il n'a pas assez d'argent avec lui, et qu'il aimerait payer son séjour ici, afin que d'autres patients dans le besoin puissent être secourus.

Bien sincèrement vôtre, que Dieu vous bénisse,

Soeur Agatha

PS : Mon patient s'étant endormi, je rouvre la lettre pour ajouter quelque chose. Il m'a tout raconté à votre sujet, notamment que vous devez bientôt devenir sa femme. Que votre union soit bénie ! Il a subi un terrible choc, ainsi que le dit notre médecin - et dans son délire ses hallucinations ont été terrifiantes, il parlait de loups, de poison et de sang; de fantômes et de démons; et je crains d'en dire plus. Prenez bien garde à l'avenir à ce que rien n'excite son imagination, ni ne lui cause de frayeur, pendant un long moment, car les traces d'une maladie telle que la sienne sont très longues à s'estomper. Nous aurions dû vous écrire il y a longtemps, mais nous n'avions aucune information sur ses proches, et il n'avait aucun document sur lui qui nous permît de comprendre sa situation. Il est arrivé par le train de Klausenburg, et le contrôleur a su par le chef de gare qu'il s'était précipité dans la gare en réclamant en hurlant un ticket pour rentrer chez lui. Voyant, malgré son comportement égaré, qu'il était anglais, ils lui ont donné un ticket pour la gare la plus proche de cette destination.
Soyez assurée que nous prenons grand soin de lui. Il a gagné tous les coeurs par sa douceur et sa gentillesse. Il va vraiment mieux, et je n'ai pas de doute sur sa guérison prochaine, dans les semaines à venir. Mais faites bien attention à lui, pour sa santé. Il y aura, j'en prie Dieu et St Joseph et Ste Mary, beaucoup, beaucoup d'années de bonheur pour vous deux. »

JOURNAL DU DOCTEUR SEWARD

19 août

Changement brutal et inexplicable dans l'état de Renfield la nuit dernière. Aux alentours de 20h il a commencé à s'exciter, reniflant partout à la manière d'un chien. Le gardien, frappé par cette attitude, et connaissant mon intérêt pour ce patient, l'a encouragé à parler. Il est généralement poli avec les gardiens, et même à l'occasion, servile; mais cette nuit, à ce que me rapporte l'homme, il s'est montré dédaigneux, refusant même de lui adresser la parole. Tout ce qu'il acceptait de dire était : « Je ne veux pas vous parler; vous ne comptez plus, désormais. Le Maître approche. »
Le gardien pense qu'il s'agit d'une poussée soudaine de manie religieuse, qui s'est emparée de lui. Si c'est le cas, nous devons faire attention aux dégâts, car un homme fort, pourvu de tendances à la fois homicides et religieuses, pourrait représenter un réel danger. C'est en effet une combinaison mortelle. A 21h, je lui ai rendu visite moi-même. Il s'est comporté avec moi exactement de la même manière qu'avec le gardien; dans son égoïsme forcené, la différence entre moi-même et un simple gardien ne comptait plus pour rien. Cela ressemble à un délire religieux, et il se prendra probablement bientôt pour Dieu. Ces distinctions infinitésimales entre un homme et un autre sont trop dérisoires pour un Etre Omniscient. Comme ces aliénés s'oublient ! Le vrai Dieu prête attention à la chute d'un moineau; mais le Dieu créé par la vanité humaine ne voit pas de différence entre l'aigle et le moineau ! Ah, si seulement les hommes savaient !
Pendant une grosse demi-heure, l'excitation de Renfield continua d'augmenter continuellement. Tout en feignant l'indifférence, mais je ne cessai pas un moment de l'observer. Tout à coup il eut cet air sournois qui vient toujours aux fous lorsqu'ils tiennent une nouvelle idée, accompagné d'un de ces mouvements de la tête et du dos que les gardiens d'asile connaissent si bien. Il se calma totalement, et alla s'asseoir d'un air résigné sur le bord de son lit, regardant dans le vide d'un oeil éteint. Je pensai que je pourrais vérifier si cette apathie soudaine était réelle ou feinte, en essayant de lui parler de ses animaux, un thème qui jusque là n'a jamais manqué d'exciter son intérêt. Au début il ne répondit pas, mais à la fin il dit avec humeur :
« Qu'ils aillent tous au diable ! Je me soucie d'eux comme d'une guigne! »
« Quoi ? » dis-je. « Vous ne voulez pas réellement dire que vous n'avez plus rien à faire de vos araignées ? » (Les araignées sont ces jours-ci sa grande occupation, et son cahier s'emplit de colonnes entières de petits symboles). A cela, il répondit, énigmatique :

« Les demoiselles d'honneur réjouissent les yeux de ceux qui attendent la mariée; mais quand la mariée paraît, alors les demoiselles d'honneur n'ont plus d'attrait pour les yeux rassasiés. »
Il ne s'expliqua pas, mais demeura obstinément assis sur son lit pendant tout le temps que je restai avec lui.
Je suis inquiet, et déprimé ce soir. Je ne peux m'empêcher de penser à Lucy, et à la manière dont les choses auraient pu être différentes. Si je ne trouve pas le sommeil tout de suite, chloral - le Morphée moderne - C2 HCL3 O H2 O ! Je dois faire attention cependant à ce que cette drogue ne devienne pas une habitude. Non, je n'en prendrai pas ce soir ! J'ai pensé à Lucy, et je ne la déshonorerai pas en mélangeant les deux, même si je ne dois pas fermer l'oeil de la nuit….

Plus tard - Heureux d'avoir pris cette résolution, et encore plus heureux de m'y être tenu. Allongé, je me retournais sans cesse dans mon lit et avais entendu la pendule sonner deux heures, quand le gardien de nuit est venu me chercher pour me dire que Renfield s'était échappé. Je me vêtis à la hâte et courus en bas; mon patient est en effet un individu trop dangereux pour le laisser errer par les rues. Les idées qu'il rumine constitueraient un danger pour les passants. Le gardien m'attendait. Il dit qu'il l'avait vu dans son lit, par le judas, à peine dix minutes plus tôt, donnant toutes les apparences du sommeil. Son attention avait été attirée par le bruit de la fenêtre qui volait en éclats. Il s'était élancé, et avait vu les pieds de Renfield disparaître par la fenêtre. Il m'avait envoyé chercher sur le champ. Renfield était en costume de nuit et ne pouvait être allé bien loin. Le gardien avait pensé qu'il valait mieux surveiller les lieux par la fenêtre, plutôt que de le suivre, car il craignait de le perdre de vue en passant par l'entrée. Il est en effet trop massif pour passer par cette fenêtre. Je suis fin, quant à moi, et, avec son aide, je suis sorti, mais les pieds en avant, et, comme la fenêtre n'est pas très haute, j'ai sauté au sol sans dommage. Le gardien me dit que le patient était parti à gauche, en ligne droite, aussi je courus aussi vite que je pus. Comme je traversais la ceinture d'arbres, je vis une silhouette blanche escalader le haut mur qui sépare notre jardin de la maison abandonnée.
Je rentrai immédiatement, dis au gardien de prendre trois ou quatre hommes avec lui et de me suivre sans tarder dans le terrain de Carfax, au cas où notre homme se montre dangereux. Je pris moi-même une échelle, et, franchissant le mur, je me laissai tomber de l'autre côté. Je pus voir la silhouette de Renfield en train de disparaître derrière l'angle de la maison, et je le pris en chasse. De l'autre côté de la maison, je l'ai trouvé collé à la lourde porte de chêne de la chapelle. Il était en train de parler, sans doute à quelqu'un, mais j'avais peur de m'approcher suffisamment pour entendre ce qu'il disait, car je risquais de lui faire peur, et de le faire s'enfuir. Pourchasser un essaim d'abeilles errant n'est rien, comparé à la poursuite d'un aliéné à moitié nu, quand le démon de l'évasion s'est emparé de lui. Après quelques minutes, cependant, je compris qu'il ne faisait absolument pas attention à ce qui l'entourait, et je me suis aventuré plus près de lui - ce que j'étais d'autant plus enclin à faire, que mes hommes avaient maintenant franchi le mur et s'approchaient à leur tour. Je l'entendis qui disait :
« Je suis là pour accomplir vos ordres, Maître. Je suis votre esclave, et vous me récompenserez, car je suis fidèle. Cela fait très longtemps que je vous vénère, de loin. Maintenant que vous êtes tout près, j'attends vos ordres, et vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas, cher Maître, dans votre distribution de bienfaits ? »
Ce Renfield est vraiment un vieux mendiant égoïste. Il ne pense qu'aux pains et aux poissons, même lorsqu'il se croit en sa Sainte Présence. Ses délires forment un mélange surprenant. Lorsque nous l'avons circonvenu, il s'est battu comme un tigre. Il est d'une force prodigieuse, car il ressemblait davantage à une bête sauvage qu'à un homme. Je n'avais jamais vu un fou dans un tel paroxysme de rage; et j'espère que c'est la première et la dernière fois. C'est une bénédiction que nous nous soyons avisés de sa force et de sa dangerosité à temps. Avec une telle force et une telle détermination, il aurait pu abattre une bien sinistre besogne avant d'être remis en cage. Il est toutefois maintenant mis hors d'état de nuire. Jack Sheppard lui-même ne pourrait s'échapper de la camisole de force qui le retient, et il est en outre attaché au mur du cabanon. Ses hurlements, de loin en loin, sont affreux, mais les silences qui les suivent sont encore plus mortels, car chacun de ses gestes et de ses mouvements témoigne d'un désir de meurtre.
A l'instant, voilà qu'il prononce des paroles cohérentes pour la première fois.
« Je serai patient. Maître. Ca arrive - arrive - arrive ! »

Alors je me suis éloigné… Mes nerfs étaient trop excités pour que je puisse dormir, mais le journal m’a apaisé, et je pense que je réussirai à trouver le sommeil cette nuit.

Chapitre 9

Lettre de Mina Murray à Lucy Westenra, Budapest, 24 août

Ma très chère Lucy,

Je sais que tu as hâte de savoir tout ce qui est arrivé depuis que nous nous sommes dit au-revoir sur le quai de la gare de Whitby. Eh bien, ma chère, je suis arrivée sans encombre jusqu'à Hull, et de là j'ai pris le bateau pour Hambourg, et ensuite le train jusqu'ici. Je ne garde presque aucun souvenir des détails du voyage - je me souviens juste que je me dirigeais vers Jonathan, et que j'avais à cœur de prendre autant de repos que je le pouvais, en prévision des soins que je devrais lui prodiguer pendant sa convalescence. Je l'ai d'ailleurs trouvé, mon cher amour, affreusement maigre et pâle, et dans un grand état de faiblesse. Toute résolution semblait avoir disparu de ses chers yeux, et cette calme dignité, dont je t'ai toujours dit qu'elle imprégnait son visage, s'était envolée. Il n'est que l'ombre de lui-même, et ne se souvient de rien de ce qui lui est arrivé, sur une longue période de temps. Du moins, c'est ce qu'il veut me faire croire, et je ne lui poserai jamais la question. Il a été victime d'un choc terrible, et je crains que cela n'affecte son pauvre cerveau s'il essayait de se le remémorer. Sœur Agatha, qui est une bonne personne et une infirmière-née, m'a dit qu'il a évoqué des choses terrifiantes dans son délire, lorsqu'il avait perdu la tête. Je voulais qu'elle me les rapporte, mais elle s'est contentée de se signer, et m'a dit qu'elle ne les répèterait jamais; que les délires des malades étaient les secrets de Dieu, et que si une infirmière était amenée à les entendre, de par son métier, elle se devait de les garder. C'est une âme bonne et douce, et le jour suivant, quand elle me vit troublée, elle revint sur le sujet, et, après avoir répété qu'elle ne pourrait jamais mentionner le contenu des délires de mon pauvre chéri, elle a ajouté : « Tout ce que je peux vous en dire, ma chère, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une quelconque faute qu'il aurait commise lui-même; et que cela n'aura donc aucun impact sur vous, en tant que sa future épouse. Il ne vous a pas oubliée, ni vous, ni ce qu'il vous doit. Sa terreur portait sur des choses grandes et terribles, qu'aucun mortel ne peut envisager. » Je pense que cette brave sœur supposait que je pourrais être jalouse, et m'imaginer que mon pauvre chéri était tombé amoureux d'une autre femme. Quelle idée que moi, je puisse être jalouse à propos de Jonathan ! Cependant, ma chère, je te confesse que j'ai ressenti un frisson de joie quand j'ai SU qu'aucune autre femme n'était cause de ce mal. Je suis à présent assise à son chevet, d'où je peux voir son visage endormi. Oh ! Voici qu'il se réveille !

Quand il s'est réveillé il m'a demandé son manteau, et comme il voulait récupérer quelque chose dans la poche, je l'ai demandé à Sœur Agatha et elle m'a amené toutes ses affaires. J'ai vu que parmi elles se trouvait son cahier, et j'étais sur le point de lui demander de me laisser le regarder - car je savais que je pourrais trouver à l'intérieur un indice de ce qui avait pu causer son mal... Mais je crois qu'il a vu ce désir traverser mes yeux, car il m'a envoyée à la fenêtre, disant qu'il voulait être seul un moment. Ensuite, il m'a rappelée, et quand je suis revenue auprès de lui, il avait la main sur son cahier, et il m'a dit de manière très solennelle :

« Wilhelmina » - et j'ai su alors qu'il était vraiment grave, car il ne m'a jamais appelée ainsi depuis sa demande en mariage - « vous connaissez, ma chère, mes convictions sur la transparence qui doit régner entre un mari et son épouse : il ne devrait y avoir entre eux aucun secret, aucune chose cachée. J'ai eu un traumatisme violent, et quand j'essaie de penser à ce que c'est, je me sens pris de vertige, et je ne parviens pas à savoir si c'est bien réel ou s'il s'agit du délire d'un fou. Vous savez que j'ai eu une fièvre cérébrale, qui entraine la folie. Le secret est là, et je n'ai pas envie de le percer. Je veux prendre en main ma vie ici, avec notre mariage. Car, ma chérie, nous avons décidé de nous marier aussitôt que les formalités nous le permettront. Voulez-vous, Wilhelmina, partager mon ignorance volontaire ? Voici le cahier. Prenez-le et gardez-le, lisez-le si vous voulez, mais ne m'en parlez jamais, à moins que, vraiment, quelque devoir impérieux ne m'oblige à retourner aux heures amères qui sont consignées ici - que ce soit le produit de la raison ou de la folie, de la veille ou du songe. »

Il retomba, épuisé, et j'ai placé le cahier sous son oreiller, avant de l'embrasser. J'ai demandé à Soeur Agatha de supplier la Supérieure d'autoriser notre mariage dès cet après-midi, et j'attends sa réponse…

Elle est revenue et m'a dit qu'on a envoyé chercher le chapelain de l'Eglise de la mission Anglaise. Nous devons nous marier dans une heure, ou dès que Jonathan s'éveillera…

Lucy, voici que le temps est arrivé, et passé. Je me sens toute solennelle, et pourtant très, très heureuse. Jonathan s'est éveillé après un peu plus d'une heure, et il s'assit sur son lit, soutenu par des oreillers. Il articula son « Je le veux » d'une voix forte et ferme. Je pouvais, quant à moi, à peine parler; mon cœur était si débordant que même ces mots semblaient

m'étrangler d'émotion. Les chères sœurs ont été très gentilles. Plaise à Dieu que je ne les oublie jamais, non plus que ces douces et graves responsabilités que j'ai acceptées. Mais je dois te parler de mon cadeau de mariage. Quand le chapelain et les sœurs me laissèrent avec mon mari - oh Lucy c'est la première fois que j'écris les mots « mon mari » - je pris le journal sous son oreiller, l'enveloppai dans du papier blanc, et l'entourai d'un ruban bleu clair que je portais autour du cou, et je scellai ce paquet avec de la cire à cacheter, en utilisant mon alliance en guise de sceau. Puis je le portai à mes lèvres et le montrai à mon mari, en lui disant que je le laisserais intact, que cela serait pour toujours un signe extérieur et visible de la confiance mutuelle que nous nous portions, et que je ne l'ouvrirais jamais, à moins que ce ne fût pour son bien à lui, ou pour répondre à une absolue nécessité. Alors il prit ma main dans la sienne, et, oh Lucy, c'était la première fois qu'il tenait ainsi la main de sa femme, et il dit que c'était la chose la plus précieuse dans tout le vaste monde, et qu'il eût été prêt à revivre tout son passé pour la regagner, si cela était nécessaire. Le pauvre amour voulait sans doute dire « une partie de son passé », mais sa représentation du temps est encore confuse, et je ne serais pas surprise qu'il mélange non seulement les mois, mais les années.

Eh bien, ma chère, que pouvais-je dire ? Seulement que j'étais la femme la plus heureuse du monde, et que je n'avais rien à lui offrir en dehors de moi-même, de ma vie et de ma confiance, et, avec cela, mon amour et mon obéissance pour tous les jours de ma vie. Et, ma chère, quand il m'embrassa, et m'attira à lui avec ses pauvres mains si faibles, c'était comme un serment solennel entre nous.

Chère Lucy, sais-tu pourquoi je te raconte tout ceci ? Ce n'est pas seulement parce que tout cela était très doux, mais aussi parce que tu m'as toujours été, et que tu m'es toujours, très chère. C'était un honneur d'être ton amie et ton guide lorsque tu sortais du couvent pour te préparer à la vie du monde. Je voudrais te voir maintenant, avec les yeux d'une épouse très heureuse, ce que je suis devenue en suivant la route du devoir - afin que, dans ta propre vie d'épouse, tu puisses être aussi heureuse que moi. Ma chère, qu'il plaise à Dieu tout-puissant que ta vie soit tout ce qu'elle promet : un long jour ensoleillé, sans vent mauvais, sans oubli du devoir, sans trahison. Je ne peux pas te souhaiter de ne jamais souffrir, car cela est impossible; mais j'espère vraiment que tu seras toujours aussi heureuse que je le suis en cet instant. Au-revoir, ma chère. Je vais poster cette lettre tout de suite, et, peut-être, t'écrire à nouveau très bientôt. Je dois arrêter, car Jonathan se réveille - je dois m'occuper de mon mari! »

Ton amie de toujours, Mina Harker.

Lettre de Lucy Westenra à Mina Harker, Whitby, 30 août

Ma très chère Mina,

Je t'envoie des océans d'amour et des millions de baisers, et j'espère que tu seras bientôt dans ta propre maison, avec ton mari. J'aimerais que vous reveniez assez vite pour rester un moment avec nous ici. Le bon air ragaillardirait Jonathan, comme il m'a ragaillardie moi-même. J'ai autant d'appétit qu'un cormoran, je me sens pleine de vie et je dors bien. Tu seras heureuse de savoir que j'ai totalement abandonné mes promenades de somnambule. Je crois que je ne suis pas sortie de mon lit pendant une semaine, je veux dire, après m'être couchée le soir. Arthur dit que je deviens grosse. Au fait, j'ai oublié de te dire qu'Arthur est ici. Nous passons notre temps à marcher, à monter à cheval ou en voiture, à tirer à l'arc, à jouer au tennis, à pêcher ensemble; et je l'aime, plus que jamais. Il prétend qu'il m'aime davantage, mais j'en doute, car il m'a dit qu'il était impossible de m'aimer plus qu'il ne le faisait alors. Mais ce sont des bêtises. Le voici qui m'appelle. Aussi, je te quitte,

Affectueusement, Lucy

PS : Mère t'envoie ses amitiés. Elle a l'air un peu mieux, la pauvre.

PPS : Nous devons nous marier le 28 septembre.

Journal du Dr. Seward

20 août – Le cas de Renfield devient chaque jour plus intéressant. Il est maintenant tellement calme qu'il y a des périodes où ses obsessions cessent complètement. La première semaine après son attaque, il était perpétuellement violent. Puis, une nuit, au moment précis où la lune se levait, il se calma, et ne cessait de murmurer pour lui-même : « Maintenant je peux attendre, maintenant je peux attendre. » Le gardien vint m'en avertir, et je descendis donc à toute vitesse pour jeter un œil sur lui. Renfield était toujours dans la chambre capitonnée, vêtu de sa camisole de force, mais il ne me lançait plus ses regards ombrageux, et ses yeux avaient même retrouvé quelque chose de leur ancienne douceur suppliante – je dirais même servile. Je me trouvai satisfait de ses nouvelles dispositions, et demandai qu'on le libérât. Les surveillants hésitèrent, mais finalement obtempérèrent sans protester. Il était étrange de constater que le patient avait encore suffisamment de sens de l'humour pour remarquer leur méfiance, car, s'approchant de moi, il me murmura, tout en leur jetant des regards à la dérobée :

« Ils pensent que je pourrais vous blesser ! M'imaginez-vous, moi, vous attaquer vous ! Les idiots ! »

D'une certaine façon, il est frappant de constater que dans l'esprit de ce pauvre aliéné, j'étais quelque peu dissocié des autres, mais toutefois, je n'entrai pas dans son jeu. Devrais-je en déduire que j'ai quelque chose en commun avec lui, et que nous serions, en quelque sorte, des partenaires, ou attend-il de moi un avantage tellement important, qu'il juge que mon bien-être lui est indispensable ? J'aurai l'explication plus tard. Ce soir en tout cas, il ne parle pas. Même si ou lui offre un chaton, ou même un chat adulte, il n'est pas tenté. Il répond seulement :

« Je ne m'intéresse pas aux chats. J'ai d'autres choses auxquelles penser maintenant, et je peux attendre ; je peux attendre. »

Après un moment, je l'ai quitté. Le surveillant m'a dit qu'il était resté calme jusqu'à l'aube, mais qu'à ce moment il avait commencé à s'agiter, pour finir par devenir violent, jusqu'à ce que la crise atteigne un paroxysme qui l'a épuisé, et qu'il sombre finalement dans une sorte de coma.

… Trois nuits de suite ces évènements se sont répétés – violent toute la journée, puis calme depuis le lever de la lune jusqu'au lever du soleil. J'aimerais pouvoir trouver une explication. On dirait presque qu'il subit une influence qui va et qui vient. Quelle joyeuse pensée ! Ce soir, nous jouerons les esprits sains contre les esprits dérangés. Il s'est déjà échappé une fois sans le concours de personne ; ce soir, nous l'aiderons. Donnons-lui une chance, mais des gardiens seront prêts à le suivre si cela se révèle nécessaire.

23 août – « C'est toujours l'inattendu qui se produit ». Comme Disraeli connaissait bien la vie ! Notre oiseau, lorsqu'il trouva la cage ouverte, ne s'enfuit pas, et tous nos subtils arrangements avaient été élaborés en pure perte. Mais en tout cas, il a prouvé une chose : que ses accès de calme durent un temps raisonnable. Dorénavant, nous pourrons le libérer un peu de ses liens quelques heures par jour. J'ai donné des ordres au surveillant de nuit afin qu'on se contente de l'enfermer dans la chambre capitonnée, une fois qu'il est calme, et qu'on l'en sorte une heure avant l'aube. Son pauvre corps appréciera ce répit, même si son esprit n'est pas capable de s'en rendre compte.

Ha ! L'inattendu à nouveau ! On m'appelle ; le patient s'est échappé une fois de plus !

Un peu plus tard – Une nouvelle aventure nocturne. Renfield a astucieusement attendu que le surveillant pénètre dans la chambre pour son inspection. Puis il a bondi, passant devant lui, et s'est jeté dans le passage. J'ai ordonné qu'on le suive. A nouveau, il s'est rendu devant la maison inhabitée, et nous l'avons retrouvé au même endroit, appuyé contre la porte de la vieille chapelle. Quand il m'a vu, il est devenu furieux, et si les surveillants ne s'étaient pas saisis de lui immédiatement, il aurait essayé de me tuer. Tandis que nous nous saisissions de lui, il redoubla soudain d'efforts, et il se produisit une chose étrange ! tout aussi soudainement, il retrouva son calme. Instinctivement, je regardai autour de moi, mais je ne vis rien de particulier. Alors, je suivis le regard du patient, qui regardait le clair de lune, mais je ne remarquai rien, sinon une grosse chauve-souris, qui volait doucement vers l'ouest comme un fantôme. Habituellement, les chauves-souris volent de ci, de là, mais celle-ci semblait aller droit devant elle, comme si elle savait où elle se dirigeait, ou avait quelque intention bien établie. Le patient était de plus en plus calme, et maintenant il disait :

« Vous n'avez pas besoin de me tenir, je me tiendrai sage. » Et nous rentrâmes sans aucune difficulté. Je trouve qu'il y a comme une menace dans ce calme, et je ne dois pas oublier ce qui s'est passé cette nuit…

Journal de Lucy Westenra

Hillingham, 24 août

Je dois prendre exemple sur Mina, et consigner ce qui arrive. Ainsi nous pourrons avoir de longues conversations lorsque nous nous retrouverons. J'ignore quand ce jour viendra. J'aimerais qu'elle soit encore avec moi, car je me sens très malheureuse. La nuit dernière j'ai rêvé à nouveau, comme lorsque j'étais à Whitby. C'est peut-être le changement d'air, ou le retour à la maison. C'est très sombre et effrayant pour moi, car je ne me souviens de rien; mais je suis emplie d'une crainte vague, et je me sens à nouveau faible et épuisée. Quand Arthur est venu déjeuner, il a eu une expression de douleur en me voyant, et j'étais dans l'incapacité d'essayer de le réconforter. Je me demande si je pourrais dormir dans la chambre de ma mère, ce soir. Je pourrais inventer une excuse et essayer.

25 août

Encore une mauvaise nuit. Mère refuse de dormir avec moi. Elle n'a pas l'air très bien elle-même, et sans doute elle a peur de m'inquiéter. J'ai essayé de rester éveillée, et j'y suis parvenue pendant un moment; mais lorsque la pendule a sonné minuit, cela m'a réveillée d'un somme, donc j'en conclus que je m'étais assoupie. Il y avait un grattement, ou un bruissement d'ailes, à la fenêtre, mais cela ne me dérangeait pas, et comme je ne me souviens de rien d'autre, je suppose que j'ai dû me rendormir. Encore des cauchemars. J'aimerais pouvoir me les rappeler. Ce matin je suis affreusement fatiguée. Mon visage est pâle à faire peur, et ma gorge me fait mal. Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas au niveau de mes poumons, car j'ai sans cesse l'impression de manquer d'air. J'essaierai de me reprendre pour l'arrivée d'Arthur, ou bien il aura trop de peine en me voyant dans cet état.

Lettre d'Arthur Holmwood au Dr. Seward

Albermale Hotel, 31 août

Mon cher Jack,

Je voudrais que vous m'accordiez une faveur. Lucy est malade ; c'est-à-dire qu'elle n'a pas de maladie précise, mais elle a une mine affreuse, et cela empire de jour en jour. Je lui ai demandé s'il y avait une raison particulière ; je n'ai pas demandé à sa mère, car je ne veux pas que la pauvre dame se fasse du souci pour sa fille dans son présent état de santé ; cela lui serait fatal. Mrs. Westenra m'a confié que son propre sort était scellé – maladie du cœur – mais la pauvre Lucy ne le sait pas encore. Je suis certain qu'il y a quelque chose qui pèse sur l'esprit de ma petite chérie. Je suis très inquiet chaque fois que je pense à elle, et poser les yeux sur elle me cause une réelle souffrance. Je lui ai dit que je vous demanderais de venir la voir. Elle a commencé par refuser – je sais bien pourquoi, mon vieux – mais elle a fini par accepter. Ce sera une tâche bien difficile pour vous, je le sais bien mon vieil ami, mais c'est pour son bien, et je ne dois pas hésiter à vous le demander, ni vous à agir. Venez déjeuner demain à Hillingham à deux heures, afin de ne pas éveiller la suspicion de Mrs. Westenra, et après le repas, Lucy se débrouillera pour rester seule avec vous. Je viendrai pour le thé, et nous repartirons ensemble. Je suis mort d'inquiétude, et je veux pouvoir vous consulter en tête à tête dès que possible aussitôt que vous l'aurez vue. Ne me faites pas faux bond !

Arthur.

Télégramme d'Arthur Holmwood à Seward

1er septembre.

Suis appelé au chevet de Père ; va plus mal. Vous écris. Ecrivez rapport complet ce soir à Ring. Télégraphiez si nécessaire.

Lettre du Dr. Seward à Arthur Holmwood

2 septembre.

Mon cher vieux camarade,

Concernant la santé de Miss Westenra, je m'empresse de vous assurer qu'il n'y a aucune perturbation fonctionnelle ou maladie à ma connaissance. Mais en même temps, je suis très préoccupé de son apparence : elle est tout à fait différente de ce qu'elle était la dernière fois que je l'ai vue. Bien sûr, vous devez garder à l'esprit que je n'ai pas pu l'examiner aussi attentivement que je l'aurais souhaité : notre amitié à vrai dire est un petit obstacle que même la science médicale ne saurait franchir. Je ferais mieux de vos raconter exactement ce qui s'est passé, et de vous laisser en tirer, dans la mesure du possible, vos propres conclusions. Alors seulement je vous dirai ce que j'ai fait, et ce que je me propose de faire.

J'ai trouvé Miss Westenra d'humeur plutôt joyeuse. Sa mère était présente, et en quelques instants, j'ai compris que Lucy faisait tout ce qu'elle pouvait pour la tromper et ne pas l'inquiéter. Je suis certain qu'elle devine, même si on ne lui en a pas parlé, à quel point il faut être prudent. Nous déjeunâmes tous les trois, et comme nous faisions tout ce que nous pouvions pour nous montrer gais, nous eûmes en quelque sorte la récompense de nos efforts, et passâmes un très bon moment ensemble. Alors Mrs. Westenra alla s'allonger, et Lucy resta avec moi. Nous nous rendîmes dans son boudoir, et elle continuait à se montrer enjouée, car les serviteurs allaient et venaient autour de nous. Mais dès que la porte se fut refermée, elle jeta le masque, elle s'effondra dans un fauteuil en poussant un grand soupir, et se couvrit les yeux de la main. Quand je vis que sa bonne humeur s'était envolée, j'en profitai pour commencer mon examen. Elle me dit avec beaucoup de douceur :

« Si vous saviez comme je déteste parler de moi. » Je lui rappelai que les confidences faites à un médecin étaient sacrées, mais je lui dis aussi que vous étiez terriblement inquiet à son sujet. Elle comprit immédiatement ce que j'entendais par là, et elle régla la question en un mot : « Dites à Arthur ce que vous voudrez. Je ne me soucie pas de moi, mais seulement de lui ! » J'avais donc le champ libre.

Je pouvais facilement me rendre compte qu'elle était blême, mais je ne percevais aucun des signes habituels de l'anémie. Par chance, je fus pourtant en mesure d'analyser son sang, car en ouvrant une fenêtre un peu dure, et qui céda brusquement, elle se coupa légèrement avec du verre brisé. Ce n'était rien, mais c'était pour moi une trop belle occasion, et je récupérai quelques gouttes de sang, que j'ai analysées. Le résultat de cette analyse est plutôt satisfaisant, et révèle même une santé vigoureuse. Par ailleurs du point de vue physique, je n'ai rien découvert d'inquiétant, mais, comme il y a forcément une cause, j'en suis arrivé à la conclusion que celle-ci était d'ordre mental. Elle se plaint d'une respiration parfois difficile, d'un sommeil lourd, léthargique, avec des rêves qui la terrifient, mais dont elle ne garde aucun souvenir. Elle dit qu'enfant elle était sujette à des accès de somnambulisme, et que lorsqu'elle est arrivée à Whitby, cette habitude s'est manifestée à nouveau. Une fois, elle est sortie dans la nuit et s'est rendue à East Cliff, où Miss Murray l'a retrouvée, mais elle m'assure que depuis cela ne s'est jamais reproduit. Mais j'en doute, et j'ai donc fait ce qui me semblait le plus indiqué : j'ai écrit à mon vieil ami et maître, le Professeur Van Helsing, d'Amsterdam, qui en sait plus sur les maladies inconnues que qui que ce soit au monde. Je lui ai demandé de venir, et comme vous m'avez dit que tous les frais seraient à votre charge, je lui ai indiqué qui vous êtes et quelles sont vos relations avec Miss Westenra. Ceci, mon cher ami, seulement pour me conformer à vous souhaits, car je ne serai que trop fier et heureux de pouvoir faire quelque chose pour elle. Van Helsing, je le sais, fera tout ce qu'il pourra pour moi, ceci pour des raisons personnelles, si bien que peu importe à quel titre il viendra : nous devrons accepter ses décisions. Il peut sembler autoritaire, mais cela vient du fait qu'il sait mieux que personne de quoi il parle. C'est un philosophe et un métaphysicien, et l'un des scientifiques les plus en avance de son temps, et il a, je crois, un esprit très ouvert. Ces qualités, alliées à des nerfs d'acier, à un tempérament indomptable, à un parfait contrôle de soi, à des vertus de tolérance, et et à un cœur si droit qu'il n'en existe pas de meilleur dans une poitrine humaine, voilà tout ce qu'il met au service du noble travail qu'il accomplit pour l'humanité ; travail tant théorique que pratique, et empreint d'une compassion universelle. Je lui ai demandé de venir dès que possible. Je reverrai Miss Westenra demain. Nous nous verrons à l'extérieur, afin de ne pas alarmer Mrs. Westenra par des visites trop rapprochées.

Fidèlement vôtre,

John Seward.

Lettre d'Abraham Van Helsing, Docteur en Médecine, Docteur en Philosophie, Docteur en Littérature, etc, etc, au Dr. Seward.

2 septembre.

« Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre, et je viens à vous. Par chance, je puis partir immédiatement, sans nuire à ceux qui m'ont fait confiance. Si la fortune était contraire, alors tant pis pour ceux qui m'auraient fait confiance, car même alors je me devrais d'accourir auprès de vous pour secourir ceux qui vous sont chers. Dites à votre ami que ce jour où vous vous êtes hâté d'aspirer de ma blessure le poison qui menaçait de la gangréner, après que notre autre ami trop nerveux eût laissé filer son couteau, vous lui avez donné le droit, ainsi qu'à vous-même, de recourir à mon aide, plus que n'aurait pu le faire sa grande fortune. Mais cela ne fait qu'ajouter à mon plaisir de rendre service à votre ami ; c'est en réalité pour vous que je viens. Réservez une chambre pour moi au Great Estern Hotel, afin que je sois proche de vous, et merci de faire en sorte que nous puissions voir la jeune Lady demain, pas trop tard : il se peut en effet que je doive rentrer ici le soir même. Mais si c'est nécessaire, je pourrai revenir dans trois jours, et je pourrai rester plus longtemps alors. En attendant, au revoir, mon ami John.

Van Helsing.

Lettre du Dr. Seward à l'honorable Arthur Holmwood

3 septembre.

Mon cher Art,

Van Helsing est venu et reparti. Il m'a accompagné à Hillingham. La mère de Lucy déjeunant dehors, nous étions seuls avec la jeune fille. Van Helsing procéda à un examen très minutieux de la patiente. Il m'en fera le compte-rendu, et je vous en tiendrai informé. Bien entendu, je n'étais pas présent tout au long de l'examen. Je crains qu'il ne soit très inquiet, mais il dit qu'il doit encore réfléchir. Quand je lui ai parlé de notre amitié, et lui ai dit combien vous m'honoriez de votre confiance en cette affaire, il me dit : « Vous devez lui dire tout ce que vous pensez, et même tout ce que je pense moi, si vous pouvez le deviner. Non, je ne plaisante pas. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est une question de vie ou de mort, et peut-être plus encore. »

Je lui demandai ce qu'il entendait par là ; il semblait vraiment sérieux. C'était au moment où nous venions de regagner la ville, et il prenait une tasse de thé avant d'entamer son voyage de retour vers Amsterdam. Il ne me donna aucun autre indice. Ne soyez pas fâché contre moi, Art, car sa réticence même à parler nous prouve que son cerveau travaille au salut de Lucy. Il s'exprimera plus complètement lorsque le moment sera venu, soyez-en sûr. Je lui ai dit que je me contenterais de vous rédiger un compte-rendu de notre visite, comme si j'écrivais un article spécial pour le Daily Telegraph. Il ne semblait pas m'écouter, et me fit simplement remarquer que la ville n'était plus autant chargée de suie qu'à l'époque où il y étudiait. Je vais probablement recevoir son compte-rendu demain. Dans tous les cas, je recevrai une lettre.

Maintenant, parlons de cette visite. Lucy était plus gaie que lorsque je l'ai rencontrée l'autre jour, et elle avait l'air d'aller beaucoup mieux. Elle avait perdu cette mine affreuse qui vous avait tellement alarmé, et sa respiration était normale. Elle fut, comme toujours, très aimable envers le Professeur, et fit tout pour le mettre à l'aise, même si je pouvais me rendre compte des efforts que la pauvre jeune fille devait faire en ce sens. Je crois que Van Helsing le remarqua également, car je vis qu'il lui jetait ces regards furtifs que je connais si bien, par-dessous ses sourcils broussailleux. Il commença par parler de choses et d'autres, de tout sauf de nous-mêmes et des maladies, et avec une telle gentillesse, que je vis bientôt la bonne humeur factice de Lucy se changer en une gaieté réelle. Alors, sans changer de ton, il amena la conversation sur le sujet de sa visite, et il dit d'un ton charmeur : « Ma chère jeune demoiselle, je suis heureux de voir que vous êtes tant aimée. C'est beaucoup, ma chère, même s'il y a des choses que je ne puis voir. Ils m'ont dit que votre moral était bien bas, et que vous étiez affreusement pâle.

Je leur ai répondu : « Pfff… » et il claqua des doigts à mon attention, puis il poursuivit : « Mais vous et moi allons leur montrer à quel point ils se trompent. Comment pourrait-il, lui – et il me montra du doigt avec le même regard et les mêmes gestes que jadis dans sa salle de classe, en une occasion que même maintenant il ne cesse de me rappeler – comment pourrait-il savoir quoi que ce soit sur les jeunes filles ? Il doit s'occuper de ses dames, leur ramener la joie de vivre, et les rendre à ceux qui les aiment. C'est beaucoup de travail, mais nous médecins trouvons notre propre récompense dans le fait de leur rendre leur bonheur perdu. Mais les jeunes filles ! Il n'a ni femme ni fille, et les jeunes ne se confient pas aux jeunes, mais plutôt aux vieux, comme moi, qui avons connu tant de soucis et en avons compris les causes. Alors, ma chère, nous allons l'envoyer fumer sa cigarette dans le jardin, et vous et moi aurons une petite conversation. »

Je compris l'allusion, et allai donc me promener dans le jardin. Peu après, le professeur apparut à la fenêtre et me rappela. D'un air grave, il me dit : « J'ai procédé à un examen minutieux, mais n'ai pu trouver aucune cause fonctionnelle à son état. Comme vous, je pense qu'il y a eu une importante perte de sang, sans aucun doute, mais ce n'est plus le cas maintenant. Elle ne présente toutefois aucun symptôme d'anémie. Je lui ai demandé de m'envoyer sa servante, afin de lui poser une ou deux questions, pour être certain de ne manquer aucune information. Je sais bien ce qu'elle va me dire. Et pourtant, il y a une cause ; il y a toujours une cause pour tout. Je dois rentrer chez moi et réfléchir. Vous m'enverrez chaque jour un télégramme, et si c'est nécessaire, je reviendrai. La maladie – car il y a forcément une maladie – m'intéresse, et cette chère enfant m'intéresse également. Je suis sous son charme, et je reviendrai pour elle, si ce n'est pour vous, même si elle n'était pas malade. »

Je vous assure qu'il n'a pas ajouté un mot de plus, même lorsque nous étions seuls. Et maintenant, Art, vous en savez autant que moi. Je vais rester vigilant. J'espère que votre pauvre père va mieux. Cela doit être terrible pour vous, mon cher vieux camarade, de vous retrouver dans une telle position, entre deux personnes aussi chères à votre cœur. Je sais quelle idée vous vous faites de votre devoir envers votre père, et vous avez raison de vous y tenir, mais si c'est nécessaire, je vous enverrai un mot pour vous rappeler auprès de Lucy ; ne vous faites donc pas trop de soucis tant que vous n'avez pas de nouvelles de moi.

Journal du Dr. Seward

4 septembre

Le patient zoophage continue de focaliser notre attention. Il n'a eu qu'une seule crise, qui s'est produite hier à une heure inhabituelle. Juste avant que ne sonne midi, il a commencé à s'agiter. Le surveillant a reconnu les symptômes, et est immédiatement allé quérir de l'aide. Heureusement, les hommes firent diligence et arrivèrent juste à temps : au moment précis où sonnaient les douze coups de midi, il devint si violent qu'il leur fallut toute leur force pour le maintenir. En cinq minutes toutefois, il devint de plus en plus calme, pour finalement sombrer dans une sorte d'état mélancolique, où il est resté jusqu'à maintenant. Le surveillant m'a raconté qu'au paroxysme de la crise, ses hurlements étaient véritablement épouvantables. Je fus très occupé à prendre soin des autres patients qui étaient effrayés. Et en vérité, je le comprends sans peine : j'ai été moi-même dérangé par les cris, alors que je me trouvais très éloigné de là. L'heure du dîner est maintenant passée, et mon patient reste assis dans un coin à ruminer, lançant des regards ternes, maussades et affligés, et il semble plutôt diriger ses regards dans une certaine direction, que regarder vraiment quelque chose. Je n'y comprends rien.

Plus tard

Nouveau changement chez mon patient. A cinq heures, je suis allé lui rendre visite, et l'ai trouvé plus épanoui et satisfait que jamais. Il attrapait des mouches et les dévorait, et tenait le compte de ses captures en laissant des marques aves ses ongles sur le capitonnage de la porte. Quand il me vit, il vint à ma rencontre et s'excusa de son mauvais comportement, puis il me demanda d'un ton humble et servile, s'il pouvait retourner dans sa chambre et récupérer son carnet de notes. Je décidai de lui faire plaisir ; il a donc regagné sa chambre, a disposé le sucre de son thé sur le rebord de la fenêtre ouverte, et a déjà fait une bonne récolte de mouches. Il ne les mange plus, mais les met dans une boîte, comme précédemment, et il est déjà en train d'inspecter les coins de sa chambre à la recherche d'une araignée. J'ai essayé de l'amener à parler de ces derniers jours, car n'importe quel indice sur ses pensées profondes me serait d'une aide précieuse, mais il n'a pas réagi. Pendant un moment il eut l'air très triste et me dit, d'une voix lointaine, et comme se parlant plutôt à lui-même : « C'est terminé ! C'est terminé ! Il m'a abandonné. Je n'ai plus rien à espérer, à moins d'agir par moi-même ! » Puis, se tournant soudain vers moi d'un air

résolu, il dit : « Docteur, voulez-vous être bon pour moi et me permettre d'avoir un peu plus de sucre ? Cela me ferait le plus grand bien. »

« Et les mouches ? » répondis-je.

« Oh oui, les mouches aiment cela aussi, et moi, j'aime les mouches, donc j'aime le sucre. » Et il y a des ignorants pour dire que les fous ne savent pas argumenter ! Je lui procurai donc une double ration, et lorsque je le quittai, il était, je crois, le plus heureux des hommes. J'aimerais pouvoir percer le mystère de son esprit.

Minuit.

Encore un changement. J'étais sorti pour rendre visite à Miss Westenra, que j'avais trouvée en bien meilleure forme. Je venais juste de rentrer, et je m'étais arrêté au portail pour contempler le coucher du soleil, lorsque je l'entendis hurler. Comme sa chambre donne de ce côté du bâtiment, je l'entendais très distinctement. Ce fut un choc pour moi, de passer de la beauté brumeuse d'un coucher de soleil au-dessus de Londres, avec ses lumières éclatantes et ses ombres d'un noir d'encre, et toutes les teintes merveilleuses qui se dessinent sur les brumes et les eaux, et de me retrouver soudain face à la triste sévérité de ce froid bâtiment de pierre, avec son lot de misère humaine, et seulement mon pauvre cœur pour le supporter. Je le rejoignis juste au moment où le soleil se couchait. Je pus voir depuis sa fenêtre l'orbe rouge disparaître derrière l'horizon. Il commençait déjà à se montrer de moins en moins agité, et à cet instant précis, il glissa d'entre les mains qui le retenaient, et tomba comme une masse inerte sur le sol. Les capacités de récupération de ces aliénés sont telles, cependant, qu'il put se relever calmement quelques minutes plus tard. Il regarda autour de lui. Je fis signe aux surveillants de ne pas se saisir de lui : j'étais impatient de voir ce qu'il allait faire. Il alla droit à la fenêtre et balaya de la main les morceaux de sucre, puis il prit la boite où il enfermait les mouches, l'ouvrit et la lança par la fenêtre, qu'il referma ensuite. Il traversa la pièce et alla s'asseoir sur son lit. « Vous ne voulez plus capturer les mouches ? » lui demandai-je, très surpris.

« Non », dit-il. « J'en ai assez de ces cochonneries. » Il représente, sans aucun doute, un très intéressant cas d'étude. J'aimerais pouvoir le comprendre, ou entrevoir la cause de ses passions soudaines. Mais nous avons peut-être un indice, finalement : peut-être pourrons-nous comprendre pourquoi ses crises ont atteint un tel paroxysme aujourd'hui, précisément à midi, puis au coucher du soleil. Se pourrait-il que le soleil ait une influence pernicieuse, qui à certains moments affecterait certaines natures – comme c'est le cas pour la lune ? Nous verrons cela.

Télégramme de Seward, Londres, à Van Helsing, Amsterdam.

4 septembre.

Malade va beaucoup mieux aujourd'hui.

Télégramme de Seward, Londres, à Van Helsing, Amsterdam.

5 septembre.

Malade va bien mieux. Bon appétit, sommeil naturel, bonne humeur, couleurs reviennent.

Télégramme de Seward, Londres, à Van Helsing, Amsterdam.

6 septembre.

Terrible aggravation. Venez sur l'heure, ne perdez pas un instant. Attends de vous voir avant d'envoyer télégramme à Holmwood.

CHAPITRE 10

Lettre du Dr. Seward à l'honorable Arthur Holmwood

6 septembre.

Mon cher Art,

Les nouvelles dont je suis porteur aujourd'hui ne sont pas bonnes. L'état de Lucy s'est quelque peu aggravé ce matin. Il en est, toutefois, résulté au moins une bonne chose : Mrs. Westenra, évidemment inquiète au sujet de sa fille, m'a consulté, professionnellement, à son sujet. J'ai saisi l'occasion, et lui ai dit que mon vieux maître, Van Helsing, le grand spécialiste, venait séjourner chez moi, et que nous pourrions tous deux prendre soin d'elle. Nous pouvons donc maintenant aller et venir sans l'inquiéter exagérément, car un choc signifierait pour elle une mort brutale, et cela serait désastreux dans l'état de faiblesse où se trouve Lucy. Chacun de nous se trouve face à d'immenses difficultés, mon pauvre vieux camarade, mais, plaise à Dieu ! nous en viendrons à bout. Si c'est nécessaire, je vous écrirai, si bien que si vous êtes sans nouvelles de moi, soyez certain que ce sera parce que je serai moi-même dans l'attente de nouvelles.

En hâte,

Fidèlement vôtre,

John Seward.

Journal du Dr. Seward

7 septembre.

La première chose que me dit Van Helsing quand nous nous rencontrâmes dans Liverpool Street, fut :

« Avez-vous dit quoi que ce soit à notre jeune ami, le fiancé ? »

« Non », dis-je. « J'attendais de vous avoir vu, comme je vous l'ai dit dans mon télégramme. Je lui ai écrit pour lui dire simplement que vous veniez, car Miss Westenra n'était pas très bien, et que je lui donnerais des nouvelles dès que j'en aurais. »

« Bien, mon ami » dit-il, « tout à fait bien ! C'est mieux qu'il ne sache pas encore ; peut-être n'aura-t-il jamais besoin de savoir. Je l'espère, mais si c'est nécessaire, alors il saura tout. Et, mon cher ami John, laissez-moi vous avertir. Vous vous occupez des fous. Tous les hommes sont fous d'une façon ou d'une autre, alors comportez-vous avec les fous de Dieu – le reste de l'humanité – avec la même discrétion dont vous faites preuve vis-à-vis de vos propres fous. Vous ne dites pas à vos fous ce que vous faites, ni pourquoi vous le faites ; vous ne leur dites pas ce que vous pensez. Alors vous devez garder pour vous tout votre savoir, le faire mûrir et le fortifier. Vous et moi devons garder ce que nous savons ici, et là. » Et il désigna mon cœur et mon front, puis fit les mêmes gestes vers son cœur et son front. « J'ai déjà quelques idées. Je vous en ferai part plus tard. »

« Et pourquoi pas maintenant ? » demandai-je. « Cela pourrait être utile ; nous parviendrions peut-être à prendre une décision. » Il m'arrêta, me regarda, et dit :

« Mon ami John, quand le blé a poussé, même avant qu'il n'ait mûri, quand le suc de la terre nourricière est en lui, et que le soleil n'a pas encore commencé à lui faire revêtir ses teintes d'or, le laboureur prend l'épi et le roule entre ses mains rugueuses, puis il souffle sur le grain vert et dit : « Regardez ! voilà du bon grain. Nous ferons une bonne récolte quand le

temps sera venu. » Je ne vis pas le rapport, et je le lui dis. Pour toute réponse, il s'approcha de moi, m'attrapa le bout de l'oreille et le tira malicieusement, comme il le faisait jadis pendant ses cours, et il me dit : « Le bon laboureur sait alors ce qu'il en est, mais il l'ignorait auparavant. Mais vous ne verrez jamais ce bon laboureur déterrer son blé pour voir s'il pousse ; cela, c'est pour les enfants qui jouent au laboureur, et pas pour ceux qui font de ce travail l'affaire de leur vie. J'ai semé mes graines, et la nature va maintenant faire son travail en les faisant germer ; s'il germe, tant mieux, c'est qu'il y a de l'espoir, et j'attendrai que l'épi commence à gonfler. » Il se tut un moment, certain que je l'avais compris. Puis il reprit, avec gravité :

« Vous avez toujours été un élève brillant. Vous n'étiez qu'un étudiant alors ; maintenant vous êtes un maître, et je pense que vous n'aurez pas perdu vos bonnes habitudes. Souvenez-vous, mon ami, que le savoir vaut mieux que la mémoire, et que nous ne devons pas nous fier à celle-ci. Et même si vous avez perdu ces bonnes habitudes, laissez-moi vous dire que le cas de notre chère Miss Lucy est tel qu'il pourrait – j'ai dit, il pourrait, notez bien – être d'un véritable intérêt pour nous et pour les autres. Prenez note de tout avec soin, même de vos doutes et de vos conjectures, je vous le conseille. Plus tard, il sera peut-être intéressant pour vous de constater jusqu'à quel point vous aviez deviné la vérité. Nous apprenons de nos erreurs, pas de nos succès ! »

Quand je lui décrivis les symptômes de Lucy – les mêmes que précédemment, mais infiniment plus prononcés – il me regarda d'un air grave, mais ne dit rien. Il prit une sacoche où se trouvaient des instruments et de nombreuses drogues, « l'épouvantable équipement nécessaire à notre salutaire métier », comme il avait qualifié jadis lors d'un de ses cours l'équipement d'un spécialiste dans l'art de guérir. Quand nous fûmes introduits dans la maison, Mrs. Westenra vint à notre rencontre. Elle était inquiète, mais pas autant que je m'attendais à la trouver. La Nature, dans sa générosité, a voulu que même la mort ait des antidotes aux terreurs qu'elle engendre. Et là, dans une situation où le moindre choc pouvait se révéler fatal, les choses sont ainsi faites que pour une raison ou une autre, rien de ce qui n'est pas personnel ne peut l'atteindre – même ces terribles changements chez sa fille, à laquelle elle est pourtant si attachée. C'est comme si Dame Nature tissait autour de son corps une enveloppe de tissus insensibles qui la protègent des blessures qu'elle pourrait recevoir. S'il s'agit là d'un égoïsme salutaire, nous devrions réfléchir avant de condamner qui que ce soit pour le péché d'égoïsme, car ses causes sont peut-être plus profondes que nous ne pouvons le supposer.

Mes connaissances en matière de pathologie mentale m'ont amené à me fixer une ligne de conduite : Mrs. Westenra ne devait pas se retrouver en compagnie de Lucy, ou même penser à sa maladie, si ce n'était pas absolument nécessaire. Elle accepta cette idée avec un tel empressement que je vis là aussi la main de la Nature cherchant à protéger la vie. Van Helsing et moi-même entrâmes alors dans la chambre de Lucy. Si je fus choqué lorsque je la vis hier, je peux dire que je fus horrifié de la voir aujourd'hui. Elle était terriblement pâle, d'une pâleur de craie, le rouge semblait avoir littéralement disparu de ses lèvres et de ses gencives, et les os de son visage étaient saillants ; elle respirait si difficilement que c'était une torture de la voir ou de l'entendre. Le visage de Van Helsing se figea comme de la pierre, et ses sourcils convergèrent jusqu'à presque se toucher au-dessus de son nez. Lucy était étendue, sans bouger, et ne semblait pas avoir la force de parler, et pendant un moment, nous restâmes tous silencieux. Puis Van Helsing me fit signe, et nous sortîmes de la pièce sans un bruit. Dès que la porte fut refermée, il traversa rapidement le passage jusqu'à l'autre porte, qui était ouverte. Il me tira sans ménagements derrière lui, et referma la porte. « Mon Dieu » dit-il, « C'est terrible. Il n'y a pas de temps à perdre. Elle va mourir, faute de sang pour maintenir l'activité du cœur. Nous devons faire une transfusion immédiatement. Vous ou moi ? »

« Je suis plus jeune et plus fort, Professeur. Ce doit être moi. »

« Alors, préparez-vous sans attendre. Je vais chercher ma sacoche. Je suis prêt. »

Je descendis avec lui, et à ce moment on frappa à la porte d'entrée. Quand nous arrivâmes dans le hall, la servante venait tout juste d'ouvrir la porte ; c'était Arthur, qui se précipita vers moi et me dit, dans un murmure fébrile :

« Jack, j'étais tellement inquiet. J'ai su lire entre les lignes de votre lettre, et ce fut une torture. Mon père allait mieux, alors j'ai accouru ici pour voir par moi-même. N'est-ce pas là ce gentleman, le Dr. Van Helsing ? Je vous suis si reconnaissant, Sir, d'être venu. » Quand le regard du Professeur s'était posé sur lui, il avait d'abord été mécontent d'être interrompu en un tel moment ; mais maintenant, comprenant sa démarche, et appréciant la forte et jeune virilité qui émanait de lui, ses yeux brillèrent. Sans attendre, il lui dit gravement, tandis qu'il lui prenait la main :

« Sir, vous êtes venu à temps. Vous êtes l'amoureux de notre chère demoiselle. Elle est mal, très, très mal. Non, mon enfant, ne réagissez pas ainsi – car le jeune homme, devenu soudain très pâle, s'était laissé tomber dans un fauteuil, proche de

l'évanouissement - Vous allez l'aider. Vous pouvez faire plus que tout autre au monde, et votre courage est votre meilleure arme. »

« Que puis-je faire ? » demanda Arthur d'une voix rauque. « Dites-le moi, et je le ferai. Ma vie lui appartient, et je lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » Le Professeur avait un sens de l'humour très développé, et moi qui le connais si bien, je pus en retrouver la trace dans sa réponse :

« Mon jeune Sir, je n'en demande pas tant – Pas la dernière ! »

« Que dois-je faire ? » Ses yeux étaient ardents, et ses narines frémissaient d'impatience. Van Helsing lui donna une tape sur l'épaule. « Venez ! » dit-il. « Vous êtes un homme, et nous avons besoin d'un homme. C'est beaucoup mieux que moi, beaucoup mieux que mon ami John. » Arthur le regardait sans comprendre, et le Professeur lui expliqua, avec beaucoup de douceur :

« La jeune Miss est mal, au plus mal. Elle a besoin de sang, elle doit en recevoir, ou elle mourra. Je viens tout juste de consulter mon ami John, et nous étions sur le point de procéder à ce que nous appelons une transfusion de sang : le transférer depuis des veines qui en sont pleines, vers des veines qui en manquent. C'était John qui allait donner son sang, parce qu'il est plus jeune et plus fort que moi. » A ce moment, Arthur me prit la main, et, en silence, la serra avec force. « Mais maintenant, vous êtes ici, et vous êtes plus indiqué que nous, jeunes ou vieux, qui combattons le mal avec notre cerveau. Nos nerfs ne sont pas aussi calmes que les vôtres, ni notre sang aussi vif que le vôtre ! » Arthur se tourna vers lui et lui dit : « Si vous saviez seulement comme je serais heureux de mourir pour elle, vous comprendriez… »

Mais il s'interrompit, s'étranglant d'émotion.

« Bon garçon ! » dit Van Helsing. « Dans peu de temps, vous serez heureux d'avoir fait tout ce que vous pouviez pour celle que vous aimez. Venez maintenant, et taisez-vous. Vous pourrez l'embrasser avant que nous procédions, mais après, vous devrez partir, dès que je vous aurai fait signe. Ne dites pas un mot à Madame, vous savez pourquoi ! Elle ne doit éprouver aucun choc, et c'en serait un si elle avait vent de ceci. Venez ! »

Nous regagnâmes la chambre de Lucy. Arthur, sur les indications du Professeur, resta à l'extérieur. Lucy tourna la tête et nous regarda, mais elle ne dit rien. Elle ne dormait pas, mais était tout simplement trop fatiguée pour faire un tel effort ; son regard était éloquent, mais ce fut tout. Van Helsing prit diverses choses dans sa sacoche, et les déposa sur une petite table hors de sa vue. Puis il prépara un narcotique, et s'approchant du lit, il dit avec entrain :

« Maintenant, petite Miss, voici votre médicament. Buvez bien tout, comme une bonne petite fille. Voyez, je vous soutiens pour que vous puissiez boire aisément. Voilà. » Elle avait réussi à boire.

Je fus étonné de constater le temps que la drogue mit à agir. Cela montrait en fait à quel point Lucy était faible. Un temps infini s'écoula avant que le sommeil ne commençât à faire vaciller ses paupières. Le narcotique finit toutefois par montrer sa puissance, et elle tomba dans un profond sommeil. Quand le Professeur jugea cela suffisant, il fit entrer Arthur, et lui demanda d'enlever son manteau. Puis il ajouta : « Vous pouvez l'embrasser, comme je vous l'avais promis, pendant que je rapproche la table. Aidez-moi, John, mon ami. » Et ainsi, aucun de nous deux ne les regardait tandis qu'il se penchait sur elle.

Van Helsing me glissa : « Il est si jeune, si fort, et d'un sang si pur, que nous n'avons pas besoin de le défibriner. »

Alors rapidement, mais avec des gestes très sûrs, Van Helsing procéda à l'opération. Tandis qu'il effectuait la transfusion, un semblant de vie sembla revenir aux joues de la pauvre Lucy, et même s'il devenait de plus en plus pâle, le visage d'Arthur rayonnait littéralement de joie. Après un moment, je commençai à m'inquiéter, car la perte de sang semblait commencer à affecter Arthur, aussi fort qu'il fût. Cela me donna une idée de ce qu'avait dû subir l'organisme de Lucy : en effet, tout le sang que venait de lui donner Arthur n'avait réussi qu'à la rétablir très partiellement. Mais le visage du Professeur restait de marbre ; il était là, debout, montre en main, regardant tantôt sa patiente, et tantôt Arthur. Je pouvais entendre les battements de mon propre cœur. Puis il me dit, à voix basse : « Ne perdons pas un instant. C'est assez. Occupez-vous de lui, je m'occuperai

d'elle. » Quand tout fut terminé, je pus constater à quel point Arthur semblait affaibli. Je pansai la plaie, et le pris par le bras pour l'emmener, quand Van Helsing nous parla sans se retourner – l'homme semble avoir des yeux derrière la tête - :

« Le brave fiancé mérite je pense un autre baiser, auquel il a droit tout de suite. » Et, l'opération maintenant terminée, il ajusta l'oreiller sous la tête de la patiente, et à ce moment, l'étroit bandeau de soie noire qu'elle portait toujours à la gorge, fermé par une boucle ancienne en diamant que son fiancé lui avait offerte, remonta un peu, révélant des marques rouges sur la gorge de Lucy. Arthur ne les remarqua pas, mais je pus entendre l'inspiration sifflante qui est l'un des signes caractéristiques qui trahissent l'émotion de Van Helsing. Il ne dit rien sur le moment, mais peu après il se retourna vers moi : « Emmenez maintenant avec vous notre brave fiancé, donnez-lui du vin de Porto, et faites-le s'allonger un moment. Il devra ensuite rentrer chez lui et se reposer, dormir beaucoup et manger beaucoup, pour récupérer tout ce qu'il vient de donner à sa fiancée. Il ne doit pas rester ici. Attendez un moment ! J'imagine, Sir, que vous êtes impatient de connaître le résultat de l'opération. Alors partez avec l'idée qu'elle a été en tous points un succès. Vous lui avez sauvé la vie pour cette fois, et vous pouvez rentrer chez vous et vous reposer l'esprit apaisé ; tout ce qui pouvait être fait pour elle a été fait. Je lui dirai tout quand elle ira mieux, et elle ne vous en aimera que plus profondément. Au revoir. »

Quand Arthur fut parti, je regagnai la chambre. Lucy dormait paisiblement, mais son souffle était plus régulier : je pouvais voir la courtepointe se soulever à chaque inspiration. Van Helsing était assis à son chevet et la regardait intensément. Le bandeau de soie recouvrait à nouveau les marques rouges. Je demandai au Professeur, dans un souffle :

« Et cette marque sur sa gorge, comment l'expliquez-vous ? »

« Et vous, comment l'expliquez-vous ? »

« Je ne l'ai pas encore examinée » répondis-je, et en même temps, je desserrai le ruban. Il y avait, juste sur la veine jugulaire externe, comme deux marques de ponction, pas très grandes, mais d'aspect malsain. Il n'y avait aucun signe de maladie, mais les bords étaient blanchâtres et presque abîmés, comme par trituration. Il m'apparut tout de suite évident que cette blessure, où quoi que ce pût être, était la cause de l'évidente perte de sang qu'avait subie la malade, mais j'abandonnai immédiatement cette idée, car une telle chose ne pouvait exister. Le lit entier aurait été gorgé de sang, vu la quantité que la jeune fille avait dû perdre pour être aussi pâle avant sa transfusion.

« Eh bien ? » dit Van Helsing.

« Eh bien », dis-je, « Je ne comprends pas. » Le Professeur se leva. « Je dois retourner à Amsterdam cette nuit », dit-il. « Il y a là-bas des livres et d'autres choses dont j'ai besoin. Vous devrez rester ici toute la nuit, et vous ne devez pas la quitter des yeux. »

« Puis-je faire venir une infirmière ? » demandai-je.

« Nous sommes vous et moi les meilleures des infirmières. Veillez sur elle toute la nuit, qu'elle se nourrisse bien, et que rien ne vienne la déranger. Vous ne devez pas dormir un seul instant. Nous pourrons toujours dormir plus tard, vous et moi. Je reviens dès que possible. Alors, nous pourrons commencer. »

« Commencer ? Mon Dieu, que voulez-vous dire ? »

« Nous verrons ! » répondit-il, tandis qu'il sortait en hâte. Il revint un instant après, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte, et dit, un doigt levé en signe de mise en garde :

« Souvenez-vous qu'elle est confiée à votre garde ! Si vous la quittez et qu'un malheur en résulte, vous ne pourrez plus jamais dormir tranquille ! »

Journal du Dr. Seward, suite.

8 septembre.

Je restai toute la nuit au chevet de Lucy. Les opiacées firent leur effet jusqu'au crépuscule, puis elle s'éveilla naturellement ; elle semblait devenue un être différent de celui qu'elle était avant l'opération. Elle était même de bonne humeur ; elle était pleine de joie et de vivacité, mais je pouvais percevoir des signes de la période de complète prostration qu'elle venait de traverser. Quand j'informai Mrs. Westenra que le Dr. Van Helsing m'avait ordonné de veiller Lucy, elle rejeta presque cette idée, prétendant que sa fille avait retrouvé sa force et son entrain. Je restai toutefois inflexible, et me préparai à ma longue veillée. Quand la femme de chambre l'eut préparée pour la nuit, je rentrai dans la chambre ayant entretemps soupé, et m'assis à son chevet. Elle n'y fit aucune objection, mais me regardait avec gratitude chaque fois que je croisais son regard. Après un long moment, elle sembla sombrer dans le sommeil, mais elle faisait à chaque fois un effort pour se ressaisir et résister à l'endormissement. Cela se répéta à plusieurs reprises, lui demandant à chaque fois davantage d'efforts et à des intervalles de plus en plus rapprochés. Il était évident qu'elle essayait de ne pas dormir, et je l'interrogeai :

« Vous ne voulez pas dormir ? »

« Non, j'ai peur. »

« Peur de dormir ! Et pourquoi donc ? C'est un bonheur auquel nous aspirons tous. »

« Ah, non, pas si vous étiez à ma place – si le sommeil était pour vous le présage de moments d'horreur ! »

« Le présage de moments d'horreur ! Mais par le ciel, que voulez-vous dire ? »

« Je ne sais pas, oh, je ne sais pas. Et c'est pour cela que c'est si terrible ! Cette faiblesse m'envahit quand je dors. Aussi, je tremble à la seule pensée de m'endormir ! »

« Mais, ma chère enfant, vous pouvez dormir cette nuit. Je veille sur vous, et je peux vous promettre qu'il n'arrivera rien de fâcheux. »

« Ah, je vous fais confiance. » Je saisis l'opportunité et lui répondis : « Je vous promets que si je vois le moindre signe d'un mauvais rêve, je vous réveillerai sans attendre. »

« Vraiment ? Oh, vous le ferez vraiment ? Comme vous êtes bon pour moi. Alors, c'est entendu, je dormirai. » Et en prononçant ces mots, elle poussa un long soupir de soulagement, et sombra dans le sommeil.

Toute la nuit, je la veillai. Elle resta immobile et dormit d'un long sommeil profond et réparateur, les lèvres légèrement entrouvertes, sa poitrine se soulevant et s'abaissant avec la régularité d'une horloge. Elle souriait en dormant : il était évident qu'aucun mauvais rêve ne venait troubler sa tranquillité d'esprit.

Tôt le matin, la femme de chambre entra ; je confiai Lucy à ses soins et rentrai chez moi, où j'avais à m'occuper de nombreuses choses. J'envoyai un court télégramme à Van Helsing et à Arthur, pour leur faire part des excellents résultats qu'avait donnés l'opération. Mon propre travail, avec tout le retard accumulé, m'occupa toute la journée, et il faisait nuit noire quand je trouvai le temps de m'enquérir de mon patient zoophage. Les nouvelles étaient bonnes : il était resté calme toute la journée et toute la nuit. Pendant mon dîner, je reçus un télégramme de Van Helsing en provenance d'Amsterdam, qui me recommandait de me rendre à Hillingham pour être prêt à le recevoir : en effet, il partait par la malle-poste du soir, et me rejoindrait là-bas tôt le lendemain matin.

Journal du Dr. Seward

9 septembre.

J'étais très fatigué lorsque j'arrivai à Hillingham. Depuis deux nuits, j'avais à peine dormi, et mon esprit commençait à ressentir cet engourdissement qui est le signe de l'épuisement cérébral. Lucy était levée, et d'excellente humeur. Quand elle me serra la main, elle me regarda droit dans les yeux, et me dit :

« Pas de veillée pour vous ce soir. Vous êtes épuisé. Quant à moi, je vais mieux, réellement, et s'il faut encore veiller, alors ce sera moi qui vous veillerai ! » Je ne voulus pas le contredire et allai me restaurer. Lucy m'accompagna, et, égayé par sa charmante présence, je fis un délicieux repas, et bus quelques verres d'un porto vraiment excellent. Puis Lucy m'emmena à l'étage dans une pièce attenante à sa chambre, où brûlait un feu très agréable. « Et maintenant » dit-elle, vous restez ici. Je vais laisser cette porte ouverte, et la mienne également. Vous pouvez vous étendre sur le sofa ; je sais bien que vous autres médecins êtes incapables d'aller au lit tant qu'il y a un malade à l'horizon. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, j'appellerai, et vous viendrez immédiatement. » Je ne pus qu'accepter, car j'étais brisé de fatigue, et n'aurais pu rester assis si j'avais essayé. Et ainsi, tandis qu'elle renouvelait sa promesse de m'appeler si elle avait besoin de quoi que ce soit, je m'étendis sur le sofa, et oubliai tout.

Journal de Lucy Westenra, 9 septembre

Je me sens très heureuse ce soir. Ma faiblesse a été si terrible, que le simple fait d'être capable de penser et de bouger est exactement comme de sentir la caresse du soleil après une longue période de vent sur un ciel d'acier. En tout cas, je sens Arthur vraiment, vraiment proche de moi. Sa présence chaleureuse est là qui m'enveloppe. Peut-être est-ce parce que la faiblesse et la maladie sont des choses égoïstes, qui nous empêchent de nous intéresser à autre chose qu'à nous-mêmes, tandis que la santé et la force donnent libre cours à l'Amour. Je connais mes pensées. Si seulement Arthur les connaissait aussi ! Mon chéri, mon chéri, vos oreilles doivent tinter pendant votre sommeil, comme les miennes pendant la veille. Oh, le repos béni de la nuit dernière ! Comme j'ai bien dormi, avec le bon Dr Seward qui veillait sur moi. Et cette nuit je n'aurai pas peur de dormir, puisqu'il est à portée de main et de voix. Merci à tout le monde d'être si bon pour moi ! Merci à Dieu ! Bonne nuit, Arthur.

Journal du Dr. Seward

10 septembre.

Je pris conscience de la main du Professeur posée sur ma tête, et fus réveillé dans l'instant : voilà au moins une chose que l'on apprend, quand on travaille dans un asile.

« Et comment va notre patiente ? »

« Bien, quand je l'ai quittée – ou plutôt quand elle m'a quitté » répondis-je.

« Venez, allons voir » dit-il. Et nous entrâmes ensemble dans la chambre de la jeune fille.

Le store était baissé, et j'allai le lever tout doucement, tandis que Van Helsing s'avançait de sa démarche de chat vers le lit.

Quand je levai le store, la lumière du matin inonda la chambre. J'entendis la fameuse inspiration sifflante du Professeur, et sachant combien elle était rare, une terreur mortelle envahit mon cœur. Tandis que j'arrivais, il se recula, poussant une exclamation d'horreur « Gott im Himmel ! » qui aurait suffi à me faire comprendre la situation si je n'avais vu son visage tourmenté. Il leva la main, et me désigna le lit, et son visage était tiré et d'une pâleur de cendres. Mes genoux se mirent à trembler.

Là sur le lit, la pauvre Lucy était étendue apparemment sans connaissance, plus horriblement pâle et affaiblie que jamais. Même ses lèvres étaient blanches, et ses gencives semblaient s'être rétractées, comme on peut parfois le voir sur un cadavre après une très longue maladie. Van Helsing leva un pied rageur pour frapper le sol, mais un instinct issu de longues années d'habitude l'arrêta, et il le reposa doucement au sol. « Vite ! » dit-il. « Amenez le brandy ! » Je filai à la salle à manger, et revins avec la carafe. Il en humecta les pauvres lèvres blanchâtres de Lucy, puis nous lui en frottâmes les mains, les poignets et le cœur. Il prit son pouls, et après quelques moments d'insoutenable angoisse, il dit :

« Il n'est pas trop tard. Il bat, bien que faiblement. Tout est à refaire, nous devons recommencer. Le jeune Arthur n'est pas ici, je dois faire appel à vous-même, mon ami John. » Tandis qu'il parlait, il sortait de sa sacoche les instruments nécessaires à la transfusion ; de mon côté j'avais ôté ma veste et relevé ma manche de chemise. Il n'y avait pas la possibilité d'utiliser un opiacé, et, à vrai dire, ce n'était pas nécessaire, et nous commençâmes donc l'opération sans délai.

Après un moment – qui ne me sembla pas court en tout cas, car tirer son sang, même si on le fait de son plein gré, est une expérience terrible – Van Helsing leva un doigt pour me mettre en garde : « Ne bougez pas » dit-il, « J'ai peur qu'en recouvrant ses forces elle ne s'éveille, et cela pourrait être dangereux, oh, tellement dangereux. Mais je vais prendre mes précautions. Je vais lui faire une injection hypodermique de morphine. » Ce qu'il fit, avec rapidité et dextérité. L'effet de la drogue sur Lucy ne fut pas mauvais ; l'évanouissement sembla se transformer graduellement en un sommeil dû au narcotique. Ce ne fut pas sans une certaine fierté que je pus voir les joues et les lèvres pâles reprendre de légères teintes de couleur. Aucun homme ne peut imaginer, tant qu'il n'en a pas fait l'expérience, ce qu'on éprouve quand on sent son sang quitter son propre corps pour celui de la femme qu'on aime.

Le Professeur me regarda d'un œil critique. « Cela ira », dit-il. « Déjà ? » protestai-je. « Vous en avez pris beaucoup plus à Art. » Sur quoi il sourit tristement et répliqua :

« Il est son fiancé. Vous avez du travail, beaucoup de travail à faire, pour elle et pour les autres ; et pour l'instant, cela suffira. »

Après avoir interrompu l'opération, il s'occupa de Lucy, tandis que je pressais avec le doigt ma propre incision. Je m'étendis en attendant que le Professeur veuille bien s'occuper de moi, car je me sentais faible et vaguement malade. Puis il vint me faire un pansement, et m'envoya en bas boire un verre de vin. Tandis que je quittais la pièce, il me suivit un instant et me murmura à l'oreille :

« Souvenez-vous, ne parlez de ceci à personne. Si notre jeune fiancé revenait à l'improviste, ne lui dites pas un mot. Cela ne manquerait pas de l'effrayer, et de le rendre jaloux, aussi. Il ne le faut pas. Allez ! »

Quand je revins, il me regarda avec attention, puis me dit :

« Vous n'êtes pas si mal en point. Allez dans la chambre à côté et étendez-vous sur le sofa ; reposez-vous un moment. Puis prenez un petit déjeuner et venez me rejoindre. »

J'exécutai ses ordres, car je savais qu'ils étaient sages et pertinents. J'avais fait ma part, et maintenant, mon devoir était de recouvrer mes forces. Je me sentais très faible, et cette faiblesse m'empêchait de m'étonner de ce qui venait de se passer. Toutefois, en m'endormant sur le sofa, je me demandais encore et toujours comment l'état de Lucy avait pu s'aggraver à ce point, et comment elle avait pu perdre autant de sang sans qu'on n'en ait pu voir nulle part la moindre trace. Je pense que cette question me poursuivit jusque dans mes rêves, car, éveillé ou endormi, ma pensée revenait toujours à ces deux petites piqûres sur sa gorge, et à leurs bordures déchiquetées, bien qu'elles fussent minuscules.

Lucy dormit bien toute la journée, et lorsqu'elle se réveilla elle avait quelque peu retrouvé sa santé et sa force, quoique pas autant que le jour précédent. Van Helsing l'examina, puis il sortit faire quelques pas, me la confiant, en me recommandant strictement de ne pas la quitter un seul instant. J'entendis sa voix dans le hall : il demandait comment se rendre au plus proche bureau de télégraphe.

Lucy bavarda tranquillement avec moi, et ne semblait pas consciente de ce qui s'était passé. J'essayai de l'amuser et de l'occuper. Quand sa mère monta la voir, elle ne sembla pas non plus s'apercevoir du moindre changement, mais elle me dit avec gratitude :

« Nous vous devons tant, Dr. Seward, pour tout ce que vous avez fait, mais vous devez vraiment faire attention à ne pas vous surmener. Vous avez l'air très pâle vous aussi maintenant. Vous devriez vous trouver une femme pour s'occuper de vous et vous entourer de ses soins, croyez-moi ! »

Tandis qu'elle parlait, Lucy devint écarlate, même si ce ne fut que momentané, car ses pauvres veines ne purent soutenir bien longtemps cet afflux de sang vers son visage. En réaction, elle redevint d'une extrême pâleur quand elle tourna vers moi un regard implorant. Je souris en lui faisant un petit signe de connivence, et mis un doigt sur mes lèvres, et avec un soupir, elle s'abandonna au milieu de ses oreillers.

Van Helsing revint au bout de deux heures et me dit : « Maintenant, vous rentrez chez vous, vous buvez et vous mangez bien. Retrouvez vos forces. Je resterai cette nuit au chevet de notre jeune miss. Vous et moi devons étudier ce cas, mais personne d'autre ne doit savoir. J'ai de très graves raisons pour cela. Non, ne me demandez rien et pensez ce que vous voudrez. Ne craignez même pas d'imaginer ce qui pourrait vous sembler le moins probable. Bonne nuit. »

Dans le hall, deux servantes vinrent me demander si elles ne pourraient pas veiller Miss Lucy, ou au moins l'une d'entre elles. Elles m'implorèrent même, et quand je leur eus expliqué que c'était le désir du Dr. Van Helsing que Lucy ne soit veillée que par lui ou par moi-même, elles me demandèrent piteusement d'intercéder auprès du « gentleman étranger ». J'étais très touché par leur gentillesse, peut-être parce que je me sens faible, et peut-être aussi parce que c'était envers Lucy qu'elles manifestaient ainsi leur dévouement. J'ai souvent vu des occasions où les femmes faisaient preuve d'une telle bonté. Je rentrai ici à temps pour prendre un dîner tardif, puis je fis ma ronde – tout allait bien, et j'écris ceci en attendant le sommeil, qui ne tardera plus.

11 septembre.

Je suis retourné à Hillingham cet après-midi. Y ai retrouvé Van Helsing, de très bonne humeur, et Lucy qui était beaucoup mieux. Peu après mon arrivée, un gros colis de l'étranger arriva pour le Professeur. Il l'ouvrit avec empressement - un empressement affecté, naturellement – et en sortit un grand bouquet de fleurs blanches.

« Elles sont pour vous, Lucy » dit-il.

« Pour moi ? Oh, Dr. Van Helsing ! »

« Oui, ma chère, mais pas pour votre amusement. Ce sont des médicaments. » Lucy prit un air dégoûté. « Non, vous ne les prendrez pas en décoction, ou sous quelque autre forme nauséabonde, alors vous n'avez pas besoin de froncer ce joli petit nez, ou alors, je vais devoir informer Arthur de l'infortune qui sera la sienne quand il verra la beauté qu'il aime se distordre de cette façon ! Aha, ma mignonne petite miss, voilà ce joli nez redevenu tout droit. C'est un médicament, mais vous ne savez pas comment on l'utilise. Je le place à votre fenêtre, j'en fais un joli collier, et je le passe autour de votre cou, et ainsi vous dormez bien. Eh oui ! Tout comme les fleurs de lotus, elles vous aideront à oublier vos soucis. Leur odeur rappelle celle des eaux du Léthé, et de cette fontaine de jouvence que les Conquistadores cherchaient en Floride, et qu'ils ne trouvèrent que trop tard. »

Tandis qu'il parlait, Lucy examinait les fleurs et respirait leur parfum. Puis elle les laissa retomber et dit, mi-rieuse, mi-dégoûtée :

« Oh, Professeur, je crois que vous me faites une farce ? Ce sont tout simplement des fleurs d'ail ? »

A ma grande surprise, Van Helsing se leva, serrant la mâchoire et fronçant ses épais sourcils, puis il dit :

« Je ne plaisante pas ! Je ne me moque jamais ! Il y a un but très sérieux à tout ce que je fais, et je vous avertis que vous ne devez pas me contrarier. Prenez garde, pour le salut des autres sinon pour le vôtre ! »

Puis, voyant que Lucy était terrorisée, comme on l'imagine, il reprit, d'un ton beaucoup plus doux : « Oh, petite miss, ma chère, n'ayez pas peur de moi. Je ne veux que votre bien, mais ces fleurs communes peuvent vous faire tellement de bien. Ecoutez, je les placerai moi-même dans votre chambre. Je fabriquerai moi-même le collier que vous porterez. Mais chut ! Il ne faut rien dire aux autres, qui posent des questions indiscrètes. Il faut obéir, et le silence fait partie de l'obéissance, et l'obéissance vous amènera forte et en bonne santé entre les bras aimants qui vous attendent. Maintenant, reposez-vous calmement. Venez avec moi, ami John, vous allez m'aider à décorer cette chambre avec l'ail : il nous vient tout droit de Haarlem, où mon ami Vanderpool le fait pousser dans ses serres toute l'année. J'ai dû lui télégraphier hier, sinon nous n'aurions pas pu en avoir. »

Nous retournâmes dans la chambre, portant les fleurs. Sans aucun doute, les pratiques du Professeur étaient étranges, et je n'en avais jamais entendu parler dans aucune pharmacopée connue de moi. D'abord, il ferma les fenêtres, et les verrouilla soigneusement, puis, prenant une poignée de fleurs, il les frotta sur le châssis, comme pour s'assurer que le moindre souffle d'air qui pourrait entrer serait saturé de l'odeur de l'ail. Enfin, il frotta également le montant de la porte, en haut, en bas, et sur les côtés, et il fit de même autour de la cheminée. Cela semblait tellement incongru que je lui dis :

« Eh bien Professeur, je sais qu'il y a toujours une raison à ce que vous faites, mais je vous avoue que je suis perplexe. Il est heureux qu'il n'y ait ici aucun sceptique, car il dirait que vous préparez un sort pour repousser un esprit maléfique. »

« Peut-être bien ! » répondit-il calmement tandis qu'il commençait à fabriquer la guirlande que Lucy devrait porter autour de son cou. Puis il attendit que Lucy eût fait sa toilette pour la nuit, et quand elle fut au lit, il revint dans la chambre afin de passer lui-même la guirlande d'ail autour de son cou. Avant de partir, il dit encore :

« Faites attention à bien la garder sur vous, et même si la chambre sent le renfermé, n'ouvrez surtout pas la fenêtre ou la porte durant la nuit. »

« Je vous le promets » répondit Lucy, « et merci mille fois à vous deux pour votre gentillesse ! Qu'ai-je fait pour mériter de tels amis ? »

Quand nous quittâmes la maison, dans mon fiacre qui m'avait attendu, Van Helsing me dit :

« Cette nuit je dormirai en paix, et il faut que je dorme ! Deux nuits de voyage, beaucoup de lecture entre-temps, et encore beaucoup d'inquiétude dans la journée à venir, et encore une nuit à veiller notre malade, et sans fermer l'œil ! Demain, tôt le matin, vous viendrez me rendre visite, et nous irons voir ensemble notre jolie petite miss, qui aura retrouvé ses forces grâce au sort que j'ai lancé ! Ha Ha ! »

Il semblait si confiant que, me souvenant à quel point j'étais optimiste deux nuits auparavant, et avec le résultat désastreux que l'on sait, je ressentis une vague terreur. J'étais tellement fatigué que j'hésitai à me confier à mon ami, mais je sentais la peur au fond de moi, comme des larmes que l'on retient.

CHAPITRE 11

Journal de Lucy Westenra, 12 septembre

Comme ils sont tous bons, pour moi. J'aime beaucoup ce cher Docteur Van Helsing, et je me demande pourquoi il s'est montré si angoissé à propos des fleurs. Il m'a véritablement effrayée, il était si catégorique ! Et pourtant, il doit avoir raison, car je ressens déjà de l'apaisement grâce à elles. Je n'éprouve pas d'anxiété à l'idée d'être seule ce soir, et je peux m'endormir sans peur. Aucun bruissement d'ailes ne me dérangera, à l'extérieur de ma fenêtre. Oh, quelle terrible lutte j'ai dû mener si souvent contre le sommeil - entre la douleur de l'insomnie, et la terreur du sommeil, qui est pour moi plein d'horreurs inconnues ! Comme certaines personnes sont chanceuses, de vivre sans peurs, sans angoisses - pour elles, le sommeil vient comme une bénédiction nocturne, et n'apporte rien que de doux rêves. Eh bien, me voici cette nuit, espérant le sommeil, allongée comme Ophélie dans la pièce, avec « les couronnes virginales et le lit de fleurs des jeunes filles »… Je n'ai jamais aimé l'ail auparavant, mais cette nuit c'est délicieux ! Il y a une sorte de paix dans ce parfum; je sens déjà le sommeil me prendre. Bonne nuit à tous.

Journal du Dr. Seward, 13 septembre.

Me suis rendu au Berkeley et ai trouvé, comme d'habitude, Van Helsing, prêt à l'heure convenue. La voiture commandée par l'hôtel nous attendait. Le Professeur a pris sa sacoche, qu'il emporte d'ailleurs maintenant toujours avec lui.

Soyons précis. Van Helsing et moi arrivâmes à Hillingham à 8 heures. C'était une charmante matinée. Le soleil éclatant et la fraîcheur de ce début d'automne donnaient l'impression que la nature achevait d'accomplir son travail de l'année. Les feuilles prenaient toutes sortes de magnifiques couleurs, mais n'avaient pas encore commencé à tomber des arbres. En entrant, nous rencontrâmes Mrs. Westenra qui sortait du petit salon. Elle se lève toujours très tôt. Elle nous accueillit chaleureusement et nous dit :

« Vous serez heureux de savoir que Lucy va mieux. La chère petite dort encore. J'ai jeté un œil dans sa chambre et je l'ai vue, mais je ne suis pas entrée ; je ne voulais pas la déranger. » Le Professeur sourit, et semblait jubiler intérieurement. Il se frotta les mains, et dit :

« Aha ! Il me semblait bien avoir fait un bon diagnostic ! Mon traitement est efficace. » A quoi elle répondit :

« Vous ne devez pas vous en attribuer tout le crédit, Docteur. L'amélioration de l'état de santé de Lucy est aussi de mon fait. »

« Que voulez-vous dire, Madame ? » demanda le Professeur.

« Eh bien, j'étais inquiète pour la pauvre enfant cette nuit, et je suis allée dans sa chambre. Elle dormait profondément – à tel point que je ne l'ai même pas réveillée en entrant. Mais l'air de la chambre était horriblement étouffant. Il y avait partout de ces fleurs horribles, à l'odeur insupportable, et elle en avait même une sorte de guirlande autour du cou ! Je craignais que cette odeur lourde ne soit difficile à supporter pour la pauvre enfant dans son état de faiblesse actuel, alors j'ai enlevé toutes les fleurs, et j'ai entrouvert la fenêtre pour faire entrer un peu d'air frais. Vous la trouverez mieux, j'en suis sûre. »

Elle retourna au petit salon, où elle prenait généralement son petit déjeuner. Pendant qu'elle parlait, j'avais observé le visage du Professeur, et l'avais vu virer au gris. Il avait pu rester maître de lui tant que la pauvre femme était présente, car il connaissait son état de santé et savait combien un choc pouvait être désastreux, et à vrai dire il lui souriait encore quand il lui tenait la porte tandis qu'elle sortait de la pièce. Mais dès qu'elle eut disparu, il me poussa soudain de force dans la salle à manger, et referma la porte.

Alors, pour la première fois de ma vie, je vis Van Helsing fondre en larmes. Dans un geste de muet désespoir, il leva les mains au-dessus de sa tête, les joignit d'un air désespéré, puis il se laissa tomber dans un fauteuil, et, plongeant son visage dans les

mains, commença à pleurer, avec de gros sanglots qui semblaient venir du plus profond de son cœur. Enfin, il leva à nouveau les mains, et, semblant en appeler à l'univers tout entier : « Dieu ! Dieu ! Dieu ! » dit-il, « Qu'avons-nous fait, qu'a fait cette pauvre petite pour que nous soyons si durement éprouvés ? Est-ce donc une fatalité que de nos jours encore, de telles choses puissent surgir du vieux monde païen de jadis, et d'une telle façon ? Cette pauvre mère, dans son ignorance, et avec les meilleures intentions du monde, cause la perte de sa fille, de corps et d'âme, et nous ne devons rien lui dire, nous ne devons même pas l'avertir, ou elle mourra, et alors les deux mourront ! Oh, que nous sommes durement frappés ! Et quelle puissance dans les forces démoniaques que nous devons affronter ! » Puis soudain, il bondit sur ses pieds. « Venez ! » dit-il. « Venez, nous devons aller voir, et agir. Démons ou pas démons, et même s'il y avait tous les démons des enfers, peu importe ; nous combattrons quoi qu'il arrive. » Il retourna vers le hall pour reprendre sa mallette, et nous gagnâmes ensuite la chambre de Lucy à l'étage.

Une fois de plus je remontai les stores, tandis que Van Helsing se dirigeait vers le lit. Cette fois, il ne sursauta pas à la vue du pauvre visage et de son horrible pâleur. Il exprimait plutôt une grande tristesse et une infinie pitié.

« Comme je m'y attendais » murmura-t-il, avec cette inspiration sifflante qui était si révélatrice chez lui. Sans ajouter un mot, il alla fermer la porte, et commença à préparer sur la petite table les instruments nécessaires à une nouvelle transfusion de sang. J'en avais immédiatement compris la nécessité, et je commençais à ôter ma veste, mais il m'arrêta d'un geste : « Non ! » dit-il. « Aujourd'hui, vous serez l'opérateur, et je serai le donneur. Vous êtes trop faible. » Et ce disant, il enlevait sa veste et remontait sa manche.

A nouveau l'opération, à nouveau le narcotique, à nouveau les couleurs qui reviennent sur le visage blafard, puis enfin le souffle régulier du sommeil réparateur. Ce fut ensuite à moi de la veiller tandis que Van Helsing récupérait et se reposait.

Cette fois, il informa Mrs. Westenra qu'elle ne devait rien ôter de la chambre de Lucy sans le consulter, que les fleurs avaient des vertus médicales, et que leur parfum contribuait à la guérison de Lucy. Puis il reprit lui-même la surveillance de la malade, me disant qu'il la veillerait cette nuit et la suivante, et qu'il me préviendrait lorsqu'il aurait besoin de moi.

Après une heure, Lucy s'éveilla, fraîche et joyeuse, malgré la terrible épreuve qu'elle venait de traverser.

Quelle est la signification de tout ceci ? Je commence à me demander si ma vie au milieu des aliénés ne commence pas à me porter sur le cerveau.

Journal de Lucy Westenra, 17 septembre

Quatre jours et quatre nuits de paix. Je reprends tant de forces que je me reconnais à peine moi-même. C'est comme si j'étais passée par quelque long cauchemar, et m'étais éveillée juste pour voir un soleil magnifique et sentir l'air frais du matin autour de moi. J'ai le vague souvenir de longs moments d'angoisse, d'attente et de peur; d'une obscurité dans laquelle il n'y avait même pas l'aiguillon de l'espoir pour rendre la détresse présente moins poignante : et ensuite, de longues périodes d'oubli, et la remontée vers la vie, comme un plongeur émergeant enfin d'une énorme masse d'eau. Depuis que le Docteur Van Helsing est avec moi, en tout cas, tous ces mauvais rêves semblent s'être évanouis; les bruits qui d'ordinaire me glaçaient les sangs - les bruits d'ailes contre les fenêtres, les voix lointaines qui semblaient toutes proches de moi, les sons brutaux, venus de je ne sais-où et me commandant de faire je ne sais quoi - tout a cessé. Je vais me coucher sans aucune peur de dormir. Je n'essaie même plus de rester éveillée. Je suis devenue une vraie adepte de l'ail, et j'en reçois par colis entiers chaque jour, qui me viennent de Haarlem. Ce soir le Docteur Van Helsing s'en va, car il doit se rendre pour un jour à Amsterdam. Mais je n'ai pas besoin d'être veillée; je vais assez bien pour être laissée seule. Grâce à Dieu, pour ma mère, pour mon cher Arthur et pour tous nos amis qui ont été si gentils ! Je ne sentirai même pas la différence, car la nuit dernière le Dr Van Helsing était endormi dans son fauteuil la plupart du temps. Je l'ai trouvé deux fois en train de dormir alors que je m'éveillais; mais je n'ai pas eu

peur de me rendormir, bien que les branches, ou les chauves-souris, ou je ne sais quoi d'autre, aient battu presque furieusement contre les volets.

Extrait de la GAZETTE « LE PALL MALL », 18 septembre

Le loup échappé

Une aventure périlleuse de notre reporter

Interview du Gardien des Jardins Zoologiques

Après de nombreuses demandes, et presque autant de refus, usant perpétuellement des mots « PALL MALL Gazette » comme d'une sorte de talisman, j'ai fini par trouver le gardien de la section des jardins zoologiques qui comprend le département des loups. Thomas Bilder vit dans l'un de ces cottages, à l'intérieur de l'enceinte, qui se trouvent derrière la maison des éléphants, et il était attablé pour son thé lorsque je l'ai trouvé. Thomas et sa femme sont des gens accueillants, âgés, et sans enfants, et si l'échantillon d'hospitalité que j'ai reçu chez eux est représentatif de leur ordinaire, je dirais que leurs vies sont plutôt confortables. Le gardien ne voulait pas aborder le sujet de ce qu'il appelait « les affaires » avant que le souper fût achevé, et que nous fumes tous satisfaits. Alors, quand la table fut débarrassée, et qu'il eut allumé sa pipe, il dit :

« Maintenant, monsieur, vous pouvez y aller et m'demander qu'est-ce que vous voulez. Vous m'pardonnerez d'refuser d'aborder les questions professionnelles avant l'repas. J'ai l'habitude, avec les loups, les chacals et les hyènes, d'leur donner leur thé avant que j'commence à leur poser des questions. »

•Que voulez-vous dire par « leur poser des questions » ? demandai-je, soucieux de le mettre dans une humeur communicative.

•« Y'a la possibilité de les frapper sur la tête avec une barre; y'a aussi la possibilité de leur gratter les oreilles quand les gars veulent un brin de démonstration pour épater les filles. Je ne suis pas friand de la première possibilité - les frapper avec une barre avant que je leur porte à diner; mais j'attends toujours qu'ils aient bu leur sherry et leur café, pour ainsi dire, avant d'essayer de leur gratter les oreilles. Vous remarquerez », ajouta-t-il avec philosophie, « que les bestiaux et nous, on n'est pas si différents. Vous, par exemple, vous déboulez et me posez des questions sur mon travail, et moi, si c'était pas pour vot' belle jeunesse, et vot' pourboire, je vous aurais envoyé bouler avant même de formuler une réponse. Même quand vous avez d'mandé de manière plutôt sarcastique si ça m'plairait de vous voir demander au Gardien en Chef la permission de m'poser des questions. Sans offense, est-ce que je ne vous ai pas dit d'aller vous faire voir ? »

•« Si, en effet, c'est ce que vous m'avez répondu. »

•« Et quand c'est qu'vous m'avez dit que vous rapporteriez mon langage grossier, ça c'était me donner un coup de barre sur la tête; mais j'avais pas envie de me battre, alors j'ai attendu la nourriture, et j'ai juste poussé mon cri comme les loups, les lions et les tigres. Mais, que le Seigneur vous bénisse, maintenant que la vieille m'a fourré son morceau de gâteau dans le caisson, et m'a rincé avec sa vieille théière, vous pouvez me gratter les oreilles autant que vous voulez, je ne vais même pas grogner. Allez-y avec vos questions. Je vous vois venir, de toutes façons, vous allez m'poser la question du loup échappé.

•- Exactement. Je voudrais connaître votre opinion là-dessus. Dites-moi seulement comment c'est arrivé, et quand je connaîtrai tous les faits, je vous demanderai quelle est votre analyse de la cause de ce phénomène, et votre avis sur la façon dont tout cela va finir.

•D'accord, cap'tain. Voilà toute l'histoire. Ce loup, qu'on appelait Bersicker, c'est l'un des trois loups gris qui nous viennent de Norvège, et qu'on a achetés à Jamrach's il y a de ça quatre ans. C'était un loup tout à fait correct, qui se comportait bien, et

qui n'a jamais fait parler de lui. Ca m'a vraiment épaté que ce soit lui, et pas un autre animal, qui ait voulu se faire la malle. Mais, vous voyez, ça prouve que vous pouvez pas faire confiance aux loups plus qu'aux femmes.

•Faites pas attention à c'qu'y dit, intervint Mrs Tom, avec un rire chaleureux. Il s'occupe des animaux d'puis si longtemps qu'il est comme un vieux loup lui-même ! Mais y'a pas de mal en lui.

•Eh bien, sir, c'était à peu près deux heures après leur repas, hier, que j'ai commencé à entendre du grabuge. J'étais en train d'installer la litière dans la maison des singes pour un jeune puma qu'est malade, mais quand j'ai entendu tout ce vacarme de gémissements et de hurlements, je suis sorti directement. Y'avait Bersicker qu'était comme un fou, aux barreaux, et y semblait vouloir sortir. Y'avait pas grand monde ce jour là, et à proximité y'avait qu'un seul homme, un type grand et maigre, avec un nez crochu et une barbiche pointue, où y'avait quelques poils blancs. Il avait un air dur et froid, et des yeux rouges, et j'l'ai tout d'suite pris en grippe, parce que c'était lui qui énervait le loup. Il avait des gants blancs sur ses mains, et voilà qu'il désigne les bêtes et qu'y me dit « Gardien, ces loups semblent vouloir quelque chose. »

•P'têt ben que c'est vous, j'lui ai dit, parce que j'aimais pas trop les airs qu'y s'donnait. Mais y s'est pas mis en colère, comme je l'avais espéré, il a juste souri d'une manière insolente, et sa bouche était pleine de dents blanches et pointues. «Oh non, il a dit, ils n'apprécieraient pas ma chair ». « Mais si, mais si, j'ai dit, en l'imitant. Ils aiment bien avoir un os ou deux pour se curer les dents après le thé, et pour sûr vous êtes un sac d'os. » Eh bien, c'est une chose vraiment bizarre, mais quand les animaux ont vu qu'on était en train de causer, y se sont couchés, et quand je suis allé voir Bersicker, il m'a laissé lui gratter les oreilles comme d'habitude. Alors le type s'est approché, et bon sang de bonsoir il a avancé la main et il a caressé Bersicker aussi !

•Faites attention, j'ai dit. Bersicker est vif.

•Peu importe, il a dit. J'ai l'habitude.

•Ah, vous êtes du métier ? j'ai dit, en enlevant mon chapeau, parce qu'un type qui est dans le commerce des loups, c'est un ami pour un gardien.

•Non, il a dit. Je ne suis pas vraiment du métier, mais j'en ai apprivoisé plusieurs.

Et sur ces mots il a soulevé son chapeau avec des manières de lord, et il s'est éloigné. Le vieux Bersicker a continué à le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et ensuite il est parti et s'est couché dans un coin et il a pas voulu en sortir de toute la soirée. Et puis, hier soir, quand la lune s'est levée, tous les loups se sont mis à hurler. Ils n'avaient pourtant aucune raison de hurler: y'avait personne autour, à part quelqu'un qui appelait un chien quelque part derrière le Parc, sur la route. Une ou deux fois je suis sorti pour vérifier qu'tout allait bien, et c'était le cas, et puis les hurlements se sont tus. Juste avant minuit j'ai fait un dernier tour avant de rentrer, mais quand je suis arrivé en face de la cage du vieux Bersicker, j'ai vu les barreaux brisés et tordus et la cage vide. Et c'est tout ce que je sais de manière sûre.

•Est-ce que quelqu'un d'autre a vu quoi que ce soit ?

•Un de nos jardiniers était sur le chemin du retour, après un concert, quand il a vu un gros chien gris qui sortait des bords du zoo. Du moins c'est ce qu'il a dit, mais je m'y fierais pas trop, parce qu'il n'avait pas dit un mot de tout ça à sa bonne femme quand il est rentré, et ce n'est que quand l'évasion du loup a été connue, et qu'on a passé toute la nuit à battre le Parc pour retrouver Bersicker, qu'il s'est rappelé avoir vu quelque chose. Mon avis personnel, c'est que c'est le concert qui lui a porté sur le cerveau.

•Et maintenant, Mister Bilder, êtes-vous capable de m'expliquer l'évasion du loup ?

•Eh bien, sir, dit-il avec une modestie un peu méfiante, je crois que je l'peux, mais j'suis pas sûr que vous apprécierez ma théorie.

•Je suis sûr que je l'apprécierai. Si un homme tel que vous, un fin connaisseur des animaux, qui tire son savoir d'une longue expérience, ne peut hasarder une théorie, alors qui d'autre pourra seulement essayer de le faire ? »

•Eh bien, sir, je suis d'accord avec vous; et il me semble, personnellement, que le loup s'est échappé, tout simplement parce qu'il avait envie de sortir.

A la façon cordiale dont Thomas et sa femme étaient est en train de rire à cette plaisanterie, je compris qu'elle avait déjà fait de l'usage, et qu'il me faudrait mériter l'explication complète. Je n'étais pas de taille à rivaliser d'humour avec l'excellent Thomas, mais il y avait un meilleur moyen de gagner son coeur, et je dis :

•Maintenant, Mister Bilder, considérons que vous avez gagné la moitié de votre pourboire - quant à l'autre moitié, elle attend que vous la réclamiez, quand vous m'aurez dit ce qui, à votre avis, va se passer maintenant.

•Vous avez mille fois raison, dit-il vivement. Faut m'excuser, si je vous taquine, mais la vieille m'a fait un clin d'oeil, pour me dire de continuer…

•C'est faux ! Je n'ai pas cligné ! dit la vieille femme.

•Mon opinion est la suivante : le loup doit être en train de se cacher quelque part. Le jardinier, qui ne se souvient de rien, a dit qu'il galopait vers le nord plus vite qu'un cheval, mais je ne le crois pas, parce que voyez-vous, sir, les loups ça galope pas plus que les chiens, c'est pas pour ça qu'ils ont été fabriqués. Les loups c'est bien joli dans les histoires, ils se mettent en meute, en chasse de quelque chose de plus effrayé qu'eux, quoi que ça puisse être, et ils sont capables de faire un boucan d'enfer, et de l'attraper. Mais, Dieu vous bénisse, dans la vraie vie, les loups sont des créatures inférieures, qui n'ont pas la moitié de la jugeote d'un bon chien, et pas le quart de sa combativité. Celui-là non seulement n'avait pas l'habitude de se battre, mais il ne savait même pas se nourrir tout seul, et c'est probable qu'il soit quelque part dans le Parc, en train de trembler et de se cacher, et, s'il pense un tant soit peu, pour sûr il est en train de se demander d'où va sortir son petit déjeuner; ou peut-être qu'il est descendu dans une cave à charbon du voisinage. Pardi, y'a une cuisinière qui va faire un joli saut en l'air quand elle verra ses deux yeux verts qui brillent dans le noir ! Si on n' lui donne pas de nourriture, il va devoir s'en trouver lui-même… Avec un peu de chance il tombera sur une boucherie. S'il a pas de chance, et qu'il croise une nurse qui fricote avec un soldat et qui laisse un enfant sans surveillance dans un landau, alors je s'rais pas surpris qu'y manque un bébé au recensement. C'est tout. »

J'étais en train de lui tendre l'autre moitié du pourboire, lorsque quelque chose cogna à la fenêtre, et la figure, naturellement longue, de Mister Bilder, s'est encore allongée de surprise.

« Dieu me pardonne ! dit-il. Si c'est pas ce vieux Bersicker, qui revient tout seul ! »

Il alla à la porte et l'ouvrit - un acte absolument superfétatoire, selon moi. J'ai toujours trouvé qu'un animal sauvage était d'autant plus admirable qu'il se trouvait derrière un obstacle dont la résistance est éprouvée; mon expérience personnelle a d'ailleurs intensifié, plutôt que diminué, ce préjugé.

Toute la scène offrait un mélange inextricable de comique et de pathétique. Le méchant loup qui, pendant tout un jour avait paralysé Londres et fait trembler tous les gamins dans leurs chaussures, se trouvait là, avec un air penaud, et fut accueilli et flatté comme une sorte de version vulpine du fils prodigue. Le vieux Bilder l'examina partout avec une tendre sollicitude, et quand il en eut fini avec son pénitent, il dit :

« Et voilà, je savais bien qu'il allait, le pauvre, se fourrer dans des ennuis; est-ce que je ne le répète pas depuis le début ? Il a la tête toute coupée, pleine de verre brisé. Il a dû essayer de franchir un mur… C'est-y pas une honte, que les gens soient autorisés à garnir le haut de leurs murs avec des bris de verre ? Voilà ce que ça donne. Viens là, Bersicker. » Il prit le loup et l'enferma dans une cage, avec un morceau de viande qui correspondait, au moins par la quantité, à l'idée qu'on peut se faire d'un veau gras, et il alla faire son rapport.

Je sortis également, afin de vous rapporter la seule exclusivité de la journée concernant cette étrange escapade au Zoo.

Journal du Dr. Seward

17 septembre.

J'étais occupé dans mon bureau après le dîner, à rattraper le retard qui s'était accumulé dans mon travail à cause d'autres tâches et de mes nombreuses visites à Lucy. Soudain, la porte s'ouvrit violemment, et mon patient se précipita à l'intérieur, le visage en proie à une violente émotion. Je restai figé sur place, car un tel évènement : un patient pénétrant de son propre chef dans le bureau du Directeur, personne n'avait jamais vu cela. Sans attendre un instant, il se dirigea droit vers moi. Il avait un couteau dans la main, et comprenant qu'il était dangereux, je m'efforçai de garder la table entre lui et moi. Mais il était trop rapide et trop fort pour moi, car avant que je puisse me mettre en garde, il m'avait frappé, m'entaillant sévèrement le poignet gauche. Mais avant qu'il ne frappe de nouveau, je lui envoyai une droite qui l'étendit au sol. Mon poignet saignait abondamment, et le sang formait une petite mare sur le tapis. Je vis que mon ami ne comptait pas poursuivre la lutte ; aussi je bandai ma blessure au poignet, tout en ne quittant pas des yeux l'homme, prostré au sol. Quand les surveillants se ruèrent dans la pièce, nous nous occupâmes de lui, et je fus littéralement malade de voir à quelle activité il se livrait : il était étendu sur le ventre, et léchait, comme un chien, le sang qui s'était écoulé de ma blessure au poignet. On se saisit de lui sans difficultés, et à mon grand étonnement, il suivit docilement les surveillants, répétant sans cesse : « Le sang, c'est la vie ! Le sang, c'est la vie ! »

Je ne puis vraiment me permettre de perdre du sang en ce moment ; j'en ai déjà perdu trop ces derniers temps, et à vrai dire, la maladie de Lucy et ses horribles développements me pèsent beaucoup. Je suis surexcité et épuisé, et j'ai besoin de repos, de repos, de repos. Par bonheur, Van Helsing n'a pas fait appel à moi, et cette nuit je n'aurai pas à veiller. Tant mieux, car je n'aurais pas pu le supporter.

Télégramme de Van Helsing, Anvers, à Seward, Carfax.

(envoyé à Carfax dans le Sussex, faute de mention du nom du Comté ; remis avec vingt-deux heures de retard)

17 septembre.

Soyez sans faute à Hillingham ce soir. Si pas possible de veiller en permanence, aller voir souvent si fleurs encore en place ; très important. Serai avec vous dès que possible une fois arrivé. »

Journal du Dr. Seward

18 septembre.

Je prends le train pour Londres. L'arrivée du télégramme de Van Helsing m'a consterné. Une nuit entière de perdue, et je sais, par expérience, ce qui peut arriver de tragique en une nuit. Bien sûr, il est possible que tout aille bien, mais par ailleurs, que peut-il être arrivé ? Sans aucun doute, une terrible malédiction pèse sur nous, pour que tous les incidents possibles et

imaginables viennent sans cesse contrarier nos efforts. Je vais prendre ce cylindre avec moi, et je pourrai compléter mon enregistrement sur le phonographe de Lucy.

Memorandum laissé par Lucy Westenra

18 septembre - Nuit.

J'écris ces lignes et je les laisse en évidence, afin d'éviter que quiconque ait des problèmes à cause de moi. Ceci est le rapport fidèle de ce qui s'est passé cette nuit. Je sens que je meurs de faiblesse, et j'ai à peine la force d'écrire, mais cela doit être fait, même si je meurs en le faisant.

Je suis allée au lit comme d'habitude, en faisant très attention à ce que les fleurs soient placées à la manière indiquée par le Docteur Van Helsing, et je me suis endormie rapidement.

J'ai été réveillée par le bruissement d'ailes à la fenêtre, ce bruissement qui a commencé juste après mon épisode somnambulique sur la falaise de Whitby, quand Mina m'a sauvée, et qui m'est devenu si familier. Je n'avais pas peur, mais je souhaitais vivement que le Dr Seward fût dans la pièce d'à côté - où le Dr Van Helsing m'avait affirmé qu'il serait - afin qu'il soit à portée de voix. J'essayai de me rendormir, mais ce fut impossible. Ma vieille peur de dormir me revenait, et je décidai de rester éveillée. Avec une certaine perversité, le sommeil s'imposa alors que je ne le cherchais plus, aussi, comme je craignais d'être seule, j'ouvris ma porte et appelai : « Y a-t-il quelqu'un ici ? » Il n'y eut pas de réponse. J'avais peur de réveiller Maman, aussi je refermai ma porte. C'est alors que j'entendis, en provenance du jardin, une sorte d'aboiement de chien, mais plus sauvage et plus grave. J'allai à la fenêtre pour regarder, mais je ne pus rien voir, à l'exception d'une grosse chauve-souris, qui avait manifestement cogné ses ailes contre la fenêtre. Je retournai donc au lit, mais déterminée à ne pas dormir. A cet instant la porte s'ouvrit, et ma mère regarda à l'intérieur; voyant que je ne dormais pas, elle entra et s'assit à mon chevet. Elle me dit, encore plus doucement et plus bas que d'habitude : « J'avais une inquiétude à ton sujet, ma chérie, et je suis juste venue voir si tout allait bien. »

Comme j'avais peur qu'elle n'attrape froid à rester ainsi assise, je lui ai demandé de venir dans le lit avec moi, ce qu'elle fit. Elle s'allongea à mes côtés, sans ôter sa robe de chambre, car elle ne voulait rester qu'un moment avant de rejoindre son propre lit. Alors que nous étions enlacées, le bruissement d'ailes et leur choc contre la fenêtre recommencèrent. Maman en fut un peu effrayée, et gémit : « Qu'est-ce que c'est ? » J'essayai de la rassurer, et j'y réussis enfin, car elle se calma; mais je pouvais entendre son pauvre cœur qui cognait encore terriblement dans sa poitrine. Après un moment il y eut à nouveau le hurlement grave dans le jardin, et presque aussitôt la vitre de la fenêtre vola en éclats et un flot de verre brisé se répandit dans la chambre. Le volet claqua avec le vent qui s'engouffrait à l'intérieur, et dans l'ouverture de la fenêtre cassée, il y avait la tête d'un grand loup gris famélique. Maman hurla de frayeur, et se débattit pour s'asseoir, s'accrochant désespérément à ce qu'elle pouvait. Parmi d'autres choses, elle s'agrippa au collier de fleurs que le Dr Van Helsing avait insisté pour que je porte, et me l'arracha. Pendant un bref instant, elle désigna le loup, sa gorge pleine d'un gargouillis étrange et horrible ; puis elle retomba, comme frappée par la foudre, et sa tête heurta mon front. Je fus sonnée pendant un moment. La pièce, et tout alentour, semblait tanguer. Je gardai les yeux rivés sur la fenêtre, mais le loup retira sa tête, et je vis une myriade de petits grains de poussière qui avançait, comme une nuée, à travers la fenêtre brisée, tournoyant comme les colonnes de sable soulevées par le simoun, dans les récits des voyageurs revenant du désert. Je voulais bouger, mais j'étais comme pétrifiée, et le corps de ma chère Maman, qui paraissait déjà se refroidir - car son coeur avait cessé de battre - m'écrasait; et je crois que je perdis conscience pendant un moment.

Ces instants avant que je reprenne mes esprits ne me parurent pas vraiment longs, mais vraiment, vraiment affreux. Quelque part aux environs, un glas sonnait; tous les chiens du quartier hurlaient, et dans notre petit jardin, juste à côté me semble-t-il, chantait un rossignol. J'étais totalement paralysée et stupéfiée par la douleur, la terreur et la faiblesse, mais la voix du rossignol m'apparaissait comme la voix de ma chère Maman revenue pour me soutenir. Tout ce vacarme semblait également avoir réveillé les femmes de chambre, car j'entendais leurs pieds nus trottiner derrière ma porte. Je les appelai, et elles vinrent, et lorsqu'elles virent ce qui s'était passé, et sous quoi je me trouvais dans le lit, elles poussèrent des hurlements. Le vent s'engouffrait par la fenêtre cassée, et la porte claqua aussi. Elles soulevèrent le corps de ma chère Maman, le couchèrent et le recouvrirent d'un drap, après que je me fus levée. Elles étaient si effrayées et si nerveuses que je leur ordonnai à toutes d'aller dans la salle à manger de se servir un verre de vin chacune. La porte s'ouvrit un instant, et se referma en claquant. Les femmes de chambre crièrent, puis partirent en bas, et je déposai les fleurs dont je disposais sur la poitrine de ma chère

Maman. Quand elles furent disposées, je me souvins de ce que le Dr Van Helsing m'avait dit, mais je n'avais pas le cœur à les retirer, et, de plus, j'aurais désormais les servantes pour veiller avec moi. Je m'étonnai d'ailleurs qu'elles ne revinssent pas. Je les appelai, mais ne reçus aucune réponse, aussi je me rendis dans la salle à manger pour les chercher.

Mon coeur chavira lorsque je vis ce qui était arrivé. Toutes les quatre gisaient sur le sol, respirant avec difficulté. La carafe de sherry se trouvait sur la table, à moitié pleine, mais elle dégageait une odeur étrange et âcre. Suspicieuse, j'examinai la carafe. Elle sentait le laudanum, et en regardant sur le buffet, je vis que la fiole dont le docteur de Maman se sert pour elle - ou plutôt, se servait - était vide. Que dois-je faire ? Que dois-je faire ? Je suis revenue dans la chambre avec Maman. Je ne peux la laisser, et je suis seule, en dehors des servantes endormies, que quelqu'un a droguées. Seule avec le cadavre ! Je n'ose pas sortir, car j'entends le hurlement caverneux du loup à travers la fenêtre cassée.

L'air semble plein de poussières, qui flottent et tournoient dans le courant d'air de la fenêtre, et la flamme de la lampe tourne au bleu et vacille. Que dois-je faire ? Que Dieu me protège du mal, cette nuit ! Je cacherai ce papier dans mon corsage, afin qu'on l'y trouve quand on me sortira d'ici. Ma chère mère, partie ! Il est temps que je parte aussi. Adieu, mon cher Arthur, si je ne survis pas à cette nuit. Que Dieu vous garde, et qu'il me vienne en aide !

CHAPITRE 12

JOURNAL DU DOCTEUR SEWARD, 18 septembre

J'ai pris la route immédiatement pour Hillingham et suis arrivé tôt. Laissant ma voiture et mon chauffeur à la grille, j'ai remonté seul l'allée qui mène à la maison. J'ai frappé doucement, et sonné en faisant le moins de bruit possible, car j'avais peur de déranger Lucy ou sa mère. J'espérais alerter un simple domestique. Après un moment, comme personne ne venait m'ouvrir, je frappai et sonnai à nouveau; toujours aucune réponse. Je maudis la paresse des servantes, qui n'auraient pas dû être couchées à une heure pareille - car il était maintenant dix heures du matin - et je sonnai et frappai à nouveau, de plus en plus impatiemment, mais toujours sans réponse. Jusque là je n'avais fait que blâmer les domestiques, mais maintenant une peur terrible m'assaillait. La désolation de cette maison n'était-elle pas un nouveau maillon de la chaine maudite qui semblait se resserrer autour de nous ? N'était-ce pas une maison de mort, à laquelle je me présentais, trop tard ? Je savais que les minutes, et même les secondes de retard, pouvaient signifier des heures de danger pour Lucy, si elle avait eu l'une de ces effrayantes rechutes; et je fis le tour de la maison pour voir si je pouvais par hasard entrer par un autre côté.

Je ne trouvai hélas aucune ouverture. Chaque fenêtre et chaque porte était soigneusement fermée et verrouillée, et je revins bredouille au porche. Alors que je m'en revenais, j'entendis le martèlement des sabots d'un cheval mené à vive allure. Le cheval s'arrêta à la grille, et quelques secondes plus tard je vis Van Helsing qui déboulait par l'allée. Quand il me vit, il s'exclama :

« C'est donc vous, qui venez juste d'arriver! Comment va-t-elle ? Arrivons-nous trop tard ? N'avez-vous pas reçu mon télégramme ? »

Je répondis, aussi vite et aussi distinctement que possible, que je n'avais reçu son télégramme que tôt ce matin, que je n'avais pas perdu une minute avant de me ruer ici, mais que je ne parvenais pas à me faire entendre des gens de la maison. Il s'arrêta, ôta son chapeau et dit d'un air solennel :

« Alors je crains que nous n'arrivions trop tard. Que la volonté du Seigneur soit faite ! » Avec son habituelle réserve d'énergie, il ajouta : « Venez. S'il n'y a pas d'accès pour entrer, nous devons en créer un. C'est maintenant une course contre la montre. »

Nous allâmes derrière la maison, où se trouvait une fenêtre de la cuisine. Le Professeur prit une petite scie chirurgicale de sa mallette, et, me la tendant, il me désigna les barreaux qui protégeaient la vitre. Je m'y attaquai sans attendre, et très vite, j'eux découpé trois d'entre eux. Avec un long couteau fin, nous parvînmes à faire jouer le mécanisme de la fenêtre et nous l'ouvrîmes. J'aidai le professeur à se glisser à l'intérieur, puis je le suivis. Il n'y avait personne, ni dans la cuisine, ni dans le quartier des domestiques, qui se trouvait tout à côté. Nous essayâmes toutes les pièces, tandis que nous progressions, et dans la salle à manger, éclairées faiblement par des rayons de lumière filtrant des volets, nous trouvâmes quatre femmes de chambre gisant sur le sol. Il était inutile de vérifier leurs fonctions vitales, car leur respiration stertoreuse et l'odeur âcre du laudanum dans la pièce ne laissait aucun doute sur leur état. Van Helsing et moi échangeâmes un regard, et, tandis que nous nous éloignions, il dit : « Nous pourrons nous en occuper plus tard ». Puis nous grimpâmes jusqu'à la chambre de Lucy. Nous nous arrêtâmes un instant à la porte pour tendre l'oreille, mais aucun bruit ne se faisait entendre. Avec des visages livides et des mains tremblantes, nous ouvrîmes la porte doucement, et pénétrâmes dans la pièce.

Comment décrire le tableau que nous vîmes ? Sur le lit gisaient deux femmes, Lucy et sa mère. Celle-ci reposait du côté le plus éloigné de nous, et était recouverte d'un drap, dont le bord s'était envolé avec le courant d'air de la fenêtre cassée - dévoilant son visage livide et tiré, qui conservait une expression de terreur. A ses côtés reposait Lucy, le visage blême aussi, et encore plus tiré. Les fleurs qui étaient censées se trouver à son cou, nous les trouvâmes sur la poitrine de sa mère, et sa gorge nue, exhibant les deux petits points rouges que nous avions déjà remarqués, paraissait horriblement blanche et mutilée. Sans un mot le Professeur se pencha au-dessus du lit, sa tête frôlant la poitrine de cette pauvre Lucy; puis il fit un petit mouvement de tête, comme s'il écoutait quelque chose, et, sautant sur ses pieds, il cria :

« Il n'est pas encore trop tard ! Vite ! Vite ! Amenez le brandy ! »

Je m'élançai en bas pour m'emparer du brandy, en prenant bien garde de le renifler et de le goûter, de peur qu'il ne soit, lui aussi, drogué comme la carafe de sherry que j'avais trouvée sur la table. Les servantes respiraient toujours, mais de manière plus agitée, et je pensais que le narcotique était en train de se dissiper. Je ne restai pas pour m'en assurer, mais revins à Van Helsing sans tarder. Il versa du brandy, comme il l'avait déjà fait à une autre occasion, sur ses lèvres et ses gencives, ainsi que sur ses poignets et la paume de ses mains. Il me dit :

« Je puis faire cela - et c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Allez réveiller ces servantes. Giflez-les sur le visage avec une serviette mouillée, et frappez fort. Qu'elles attisent le feu et préparent un bain chaud. Cette pauvre âme est presque aussi froide que le corps à côté d'elle. Elle a besoin d'être réchauffée avant toute autre chose. »

Je m'éxécutai aussitôt, et rencontrai peu de difficultés à réveiller trois des quatre femmes. La dernière était une toute jeune fille, et la drogue l'avait manifestement affectée plus fortement, aussi je la laissai dormir sur le sofa. Les autres reprirent lentement leurs esprits, mais quand le souvenir leur revint, elles se mirent à sangloter et à crier comme des hystériques. Je me montrai très ferme avec elles, cependant, et ne leur laissai pas le loisir de parler. Je leur dis qu'il était bien suffisant d'avoir perdu une vie, et que si elles tardaient trop elles seraient responsables de la mort de Miss Lucy. Alors, pleurant et reniflant, elles se remirent au travail, en tenue de nuit, et préparèrent le feu et l'eau. Fort heureusement, les feux de la cuisine ne s'étaient pas éteints, et on ne manquait pas d'eau chaude. Nous préparâmes un bain et portâmes Lucy, telle qu'elle était, pour la plonger à l'intérieur. Comme nous étions occupés à frotter ses membres, on frappa à la porte. L'une des servantes, dépêchée pour aller chercher de nouveaux vêtements, en profita pour ouvrir. Puis elle revint et nous dit en murmurant qu'il y avait un gentleman porteur d'un message de Mister Holmwood. Je lui commandai de dire à ce monsieur qu'il n'avait qu'à attendre, car personne ne pouvait le recevoir pour le moment. Elle alla transmettre le message, et, absorbé par notre travail, j'oubliai totalement ce visiteur.

Je n'ai jamais vu le Professeur travailler avec une telle hâte. Je savais - comme lui - qu'il s'agissait d'un bras de fer contre la mort, et je le lui dis, lors d'une brève pause. Il me répondit d'une manière que je ne compris pas très bien, mais avec le visage le plus sévère qui soit :

« Si ce n'était que cela, je m'arrêterais immédiatement et je la laisserais s'éteindre en paix, car je ne vois aucune lumière à l'horizon de sa vie. »

Et il se remit au travail, avec, s'il est possible, un acharnement redoublé et presque frénétique. A un moment nous nous rendîmes compte que la chaleur commençait à produire ses effets. Le battement de cœur de Lucy était un peu plus perceptible au stéthoscope, et ses poumons faisaient un mouvement visible. Le visage de Van Helsing rayonnait presque, lorsque nous la sortîmes de l'eau et l'enroulâmes dans un linge chaud pour la sécher. Il me dit : « Notre première victoire ! Echec au Roi ! »

Nous amenâmes Lucy dans une autre pièce, qui avait été dûment préparée, et nous l'allongeâmes dans son lit, l'obligeant à avaler quelques gouttes de brandy. Je remarquai que Van Helsing nouait autour de son cou un mouchoir de soie fine. Elle était encore inconsciente, et par rapport aux dernières fois, son état ne s'était pas amélioré, et avait même plutôt empiré. Van Helsing appela l'une des femmes de chambre, et lui dit de rester avec elle et de ne pas la quitter des yeux jusqu'à notre retour, et ensuite il me fit signe de sortir de la chambre.

« Nous devons discuter de ce qui doit être fait. », dit-il en descendant l'escalier. Dans le hall il ouvrit la porte de la salle à manger, et nous passâmes à l'intérieur, avant qu'il ne fermât la porte soigneusement derrière lui. Les volets avaient été ouverts, mais les stores étaient déjà baissés, conformément au protocole de deuil que les femmes britanniques des classes inférieures observent toujours scrupuleusement. La pièce se trouvait, par ce fait, dans la pénombre. Mais ce demi-jour suffisait amplement pour ce que nous avions à faire. La dureté de Van Helsing était en quelque manière adoucie par une expression de perplexité. Manifestement, son esprit ruminait une question, aussi j'attendis un moment qu'il prît la parole.

« Que devons-nous faire maintenant ? Vers qui ou quoi pouvons-nous nous tourner pour obtenir de l'aide ? Nous avons absolument besoin d'une nouvelle transfusion sanguine, et cela, très rapidement, ou la vie de cette pauvre fille ne vaut plus rien. Vous êtes déjà épuisé; et moi aussi. Je n'ose faire confiance à ces femmes, même si elles avaient le courage de donner leur sang. Comment trouver quelqu'un qui s'ouvrira les veines pour elle?»

« Et avec moi, quel est le problème ? »

La voix venait du sofa, et ses inflexions apportèrent à mon cœur le soulagement et la joie, car elles étaient celles de Quincey Morris. Van Helsing avait sursauté, agressif, quand il avait d'abord entendu la voix, mais son visage s'adoucit et une lueur joyeuse apparut dans ses yeux quand il cria : « Quincey Morris ! » et il se rua vers lui, les bras ouverts.

« Qu'est-ce qui t'amène ici ? » demandai-je en lui serrant la main.

« Je dirais que c'est Art. »

Il me tendit un télégramme : « Aucune nouvelle de Seward depuis trois jours. Suis terriblement inquiet. Ne peux quitter mon père, toujours dans le même état. Envoie-moi un mot pour m'informer de la santé de Lucy. Ne tarde pas. Holmwood. »

•J'ai comme l'impression que je suis arrivé à point nommé. Vous savez que vous n'avez qu'à me dire quoi faire, et je le ferai.

Van Helsing fit un pas en avant, prit sa main, le regarda droit dans les yeux et dit :

« Le sang d'un brave, c'est la meilleure chose sur cette terre quand une femme est en danger. Vous êtes un homme, pas de doute là-dessus. Eh bien, le démon peut bien déployer tous ses artifices contre nous, mais Dieu nous envoie des hommes quand nous en avons besoin. »

Une fois encore, il procéda à cette effroyable opération. Je n'ai pas le cœur d'en restituer ici tous les détails. Lucy avait eu un choc terrible, qui l'avait davantage ébranlée que les dernières fois. En effet, bien qu'on remplît ses veines d'un flot de sang, son corps ne répondit pas aussi bien au traitement que les autres fois. Sa lutte pour revenir à la vie était une chose effrayante à voir, comme à entendre. Pour finir, on vit une amélioration au niveau de son cœur et de ses poumons, et Van Helsing lui fit une injection sous-cutanée de morphine, comme auparavant, qui eut l'effet attendu. Son coma se mua en un profond sommeil. Le Professeur la veilla tandis que je me rendais en bas avec Quincey Morris, et envoyais une servante payer l'un des chauffeurs qui attendaient toujours à la grille. Je laissai Quincey se reposer, après avoir bu un verre de vin, et demandai à la cuisinière de préparer un bon petit déjeuner. Alors une pensée me frappa, et je revins à la pièce où se trouvait maintenant Lucy. Quand j'entrai sans faire de bruit, je trouvai Van Helsing avec une ou deux feuilles de papier annotées dans les mains. Il les avait manifestement lues, et semblait méditer sur leur signification, assis, la main à son front. Il y avait une lueur de lugubre satisfaction sur son visage - comme celle qu'on éprouve quand un doute est enfin levé. Il me tendit le papier en disant simplement : « Cela est tombé de la poitrine de Lucy quand nous l'avons portée à son bain. »

Quand j'eus achevé la lecture, je restai un moment à regarder le Professeur, puis je lui demandai : « Au nom de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? Etait-elle, ou est-elle encore, folle ? Ou de quelle sorte d'horrible danger peut-il s'agir ? » J'étais si désorienté que je ne savais pas quoi ajouter. Van Helsing tendit la main pour reprendre le papier, avec ces mots :

« Ne vous inquiétez pas de cela maintenant. Oubliez cela pour l'instant. Vous saurez et comprendrez tout le moment venu, c'est-à-dire plus tard. Et maintenant, qu'est-ce donc que vous étiez venu me dire ? »

Ce discours me rappela à la réalité, et je recouvrai mes esprits.

« Je viens vous parler du certificat de décès. Si nous n'agissons pas de manière adéquate, il pourrait y avoir une enquête, et ce papier devrait être donné à la police. J'ose espérer qu'une telle enquête ne sera pas nécessaire, car si tel était le cas, cela tuerait probablement cette pauvre Lucy, si tant est que rien ne l'ait tué auparavant. Je sais, vous savez, et son médecin traitant sait aussi, que Mrs Westenra souffrait d'une maladie du cœur, et nous pouvons certifier qu'il s'agit de la cause de son décès. Remplissons tout de suite le certificat, et je le porterai moi-même à l'Etat Civil et me rendrai aussi aux Pompes Funèbres. »

« Parfait, mon cher John ! Excellemment pensé ! Vraiment, Miss Lucy, dans son malheur - car elle est assaillie par de terribles ennemis - a tout de même le bonheur d'avoir des amis qui tiennent à elle. Un, deux, trois, tous s'ouvrent les veines pour elle,

y compris un vieillard. Ah oui, je sais, cher John, je ne suis pas aveugle et vous avez toute ma reconnaissance ! Et maintenant allez.»

Dans le hall, je rencontrai Quincey Morris, avec un télégramme pour Arthur lui annonçant la mort de Mrs Westenra, et lui expliquant que Lucy avait été malade, mais se trouvait mieux; et que Van Helsing et moi étions avec elle. Je lui dis où j'allais, et il m'encouragea à partir, mais tandis que je sortais il dit :

« Quand vous reviendrez, Jack, pourrais-je vous dire deux mots en privé ? »

J'acquiesçai pour toute réponse, et sortis. Je ne rencontrai aucune difficulté à l'état civil, et m'entendis avec les pompes funèbres locales pour qu'on vienne dans la soirée prendre les mesures du cercueil et toutes les dispositions nécessaires.

Quand je revins, Quincey m'attendait. Je lui dis que je le verrais dès que j'aurais pris des nouvelles de Lucy, et me précipitai dans sa chambre. Elle était encore endormie, et le Professeur, apparemment, n'avait pas bougé de sa chaise, à son chevet. D'après le doigt qu'il mit sur ses lèvres, je supposai qu'il s'attendait à ce que Lucy se réveille bientôt, et ne voulait pas qu'on perturbe le cours naturel de son réveil. Alors je rejoignis Quincey en bas et l'emmenai dans la salle du petit déjeuner, où les rideaux n'étaient pas tirés, et qui paraissait un peu plus chaleureux, ou du moins un peu moins sinistre, que les autres pièces. Quand nous fumes seuls, il me dit :

« Jack Seward, je ne veux pas mettre le nez dans des affaires qui ne me concernent pas; mais ce n'est pas une situation ordinaire. Vous savez que j'aimais cette fille et que je voulais l'épouser; et, bien que cela appartienne au passé, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour elle malgré tout. Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ? Le Hollandais - et c'est un grand homme, je m'en rends bien compte - a dit, au moment où vous êtes tous les deux entrés dans la pièce, que vous deviez procéder à une NOUVELLE transfusion sanguine, et que vous étiez tous les deux épuisés. Je sais bien que vous autres, les hommes de l'art, vous vous consultez en privé, et que personne n'est en droit de connaître le sujet de vos conciliabules. Mais cela n'est pas ordinaire, et, quoi que ce soit, je crois que j'ai accompli ma part du devoir, n'est-ce pas ? »

•Tout à fait, dis-je, et il continua :

•J'en ai conclu que vous et Van Helsing aviez tous les deux déjà fait ce que j'ai fait aujourd'hui, est-ce que je me trompe ?

•Vous ne vous trompez pas.

•Et je suis sûr que Art n'est pas en reste. Quand je l'ai vu il y a quatre jours à sa demeure, il avait un air bizarre. Je n'ai jamais vu d'être vivant dépérir aussi rapidement, depuis le temps où j'étais dans la Pampa, quand une jument que j'aimais particulièrement est morte en une seule nuit. Une de ces grosses chauve-souris qu'on appelle vampires s'était attaquée à elle cette nuit-là, ouvrant les veines de sa gorge. Il n'y avait plus assez de sang dans son corps pour lui permettre de se lever, et j'ai dû lui tirer une balle entre les deux yeux pour l'achever. Jack, si vous pouvez me le dire, sans trahir un secret, Arthur a été le premier à donner son sang, n'est-ce pas ?

Tandis qu'il parlait le pauvre garçon paraissait terriblement inquiet. Il était à la torture, suspendu au sort de celle qu'il aimait, et sa totale ignorance du mystère qui l'environnait ne faisait qu'accroître sa douleur. Son cœur saignait, et il lui fallut toute sa bravoure virile - et il en était royalement pourvu - pour ne pas craquer. Je marquai une pause avant de répondre, car si je ne souhaitais pas trahir les secrets que le Professeur voulait garder; en même temps, il en savait déjà tellement, et en avait tellement deviné, qu'il n'y avait aucune raison de ne pas lui répondre. Aussi, je lui répondis à nouveau cette même phrase:

« Vous ne vous trompez pas. »

•Et depuis quand tout ceci dure-t-il ?

•Environ dix jours.

•Dix jours ! Et dans ce laps de temps, Jack Seward, cette charmante créature, que nous aimons tous, a reçu le sang de quatre hommes forts… Il n'y a pas assez de place dans son corps pour en contenir autant.

Alors, se rapprochant de moi, il parla dans un murmure pressant :

« Qu'est-ce qui lui a pris tout ce sang ? »

Je secouai la tête.

•C'est bien là le point crucial, dis-je. Van Helsing tourne cette question de manière frénétique, et quant à moi, j'arrive à court d'idées. Je ne suis pas même capable de hasarder une hypothèse. Il y a eu une série de circonstances malencontreuses qui ont perturbé le traitement prévu, et notamment la surveillance de Lucy. Mais cela ne se reproduira pas. Nous allons rester ici jusqu'à ce que tout aille bien - ou mal.

Quincey leva la main.

« Comptez-moi dans vos rangs», dit-il. « Vous et le Hollandais, dites-moi ce qu'il y a à faire, et je le ferai. »

Quand elle s'éveilla, tard dans l'après-midi, Lucy eut pour premier mouvement de tâter sa poitrine, et, à ma grande surprise, elle en tira le papier que Van Helsing m'avait donné à lire. Le prudent Professeur l'avait replacé là d'où il venait, de peur qu'elle ne s'alarmât de son absence à son réveil. Ses yeux se posèrent ensuite sur Van Helsing et sur moi, et s'illuminèrent. Puis elle regarda la pièce autour d'elle, et, reconnaissant l'endroit, elle trembla. Elle eut un hurlement, et cacha son visage livide dans ses pauvres mains amaigries. Nous comprimes tous deux ce que cela voulait dire - qu'elle avait pris une pleine conscience de la mort de sa mère - aussi nous essayâmes comme nous le pûmes de la réconforter. Notre sympathie l'apaisa quelque peu, mais ses pensées et son humeur restaient sombres, et elle sanglota silencieusement et doucement pendant un très long moment. Nous lui dîmes que l'un d'entre nous au moins resterait dorénavant avec elle sans interruption, et cela parut la rasséréner. Vers le moment du crépuscule, elle s'assoupit, et à cet instant une chose vraiment curieuse se produisit. Bien que profondément endormie, elle arracha le papier de sa poitrine et le déchira en deux. Van Helsing s'approcha et lui retira les morceaux. Malgré cela, elle continua son geste de déchirer, comme si la chose à déchirer était toujours entre ses mains - finalement, elle leva les mains et les ouvrit, comme si elle dispersait les fragments de papier. Van Helsing parut surpris, et il fronça pensivement les sourcils; mais il ne dit rien.

19 septembre

Toute la nuit dernière, elle dormit par à-coups, toujours effrayée de s'endormir, et toujours plus faible en s'éveillant. Le Professeur et moi nous relayâmes pour la veiller, et nous ne la laissâmes pas un seul instant sans surveillance. Quincey Morris ne nous dit rien sur ses intentions, mais je savais que toute la nuit, il faisait des rondes, et encore des rondes, autour de la maison.

Quand le jour se leva, sa lumière pénétrante montra les ravages subis par Lucy, qui n'avait plus aucune force. Elle était à peine capable de tourner sa tête, et le peu de nourriture qu'elle put avaler ne parut pas du tout lui faire de bien. Par moments elle dormait, et aussi bien Van Helsing que moi, nous remarquâmes la différence qui s'opérait en elle entre les moments de veille et de sommeil. Endormie, elle paraissait plus forte, bien que plus hagarde, et sa respiration était plus paisible; sa bouche ouverte montrait ses gencives pâles qui s'étaient comme rétractées, faisant paraître ses dents véritablement plus longues et plus pointues que d'ordinaire. Quand elle s'éveillait, la douceur de ses yeux changeait évidemment son expression, et elle était à nouveau reconnaissable, même si elle n'était qu'une version mourante d'elle-même. Dans l'après-midi elle demanda Arthur, et nous lui télégraphiâmes. Quincey sortit pour l'accueillir à la gare.

Quand il arriva, il était presque six heures, et le soleil, plein et chaud, se couchait, illuminant de rouge les joues pâles de Lucy à travers la fenêtre. Quand il la vit, Arthur fut étranglé d'émotion, et aucun d'entre nous ne put articuler un mot. Dans les heures qui venaient de s'écouler, les phases de sommeil, ou plutôt de cet état comateux qui lui ressemblait, étaient devenues

de plus en plus fréquentes, si bien que les rares moments où la conversation était possible devenaient de plus en plus courts. La présence d'Arthur, cependant, parut agir comme un stimulant; elle se reprit un peu, et lui parla plus clairement qu'elle ne l'avait fait depuis notre arrivée. Lui aussi reprit contenance, et parla aussi chaleureusement qu'il le put, si bien que tout se déroula le mieux possible.

Il est maintenant près d'une heure du matin, et Arthur et Van Helsing sont assis à son chevet. Je dois les relayer dans un quart d'heure, et j'enregistre ceci sur le phonographe de Lucy. Jusqu'à six heures ils essaieront de se reposer. Je crains que demain ne s'achève notre garde, car le choc qu'elle a eu est trop grand. La pauvre enfant ne s'en remet pas. Que Dieu nous protège tous.

LETTRE DE MINA HARKER à LUCY WESTENRA (non décachetée par sa destinataire)

17 septembre

Ma chère Lucy,

Cela fait une éternité que je n'ai pas reçu de tes nouvelles, ou du moins depuis que je t'ai écrit la dernière fois. Tu me pardonneras, je le sais, toutes mes fautes, quand tu sauras tout ce qui m'est arrivé… Eh bien, j'ai ramené mon mari sain et sauf; et à notre arrivée à Exeter il y avait un attelage qui nous attendait, et à l'intérieur, malgré son attaque de goutte, Mister Hawkins. Il nous conduisit à sa propre maison, où il avait préparé pour nous des chambres coquettes et confortables, et nous dinâmes ensemble. Après le diner, Mister Hawkins dit :

« Mes chers amis, je veux boire à votre santé et à votre prospérité - que toutes les bénédictions vous soient accordées à tous les deux. Je vous connais, tous les deux, depuis l'enfance, et je vous ai vus grandir avec un sentiment d'amour et de fierté. Aujourd'hui, j'aimerais que vous partagiez ma maison. Je ne laisse derrière moi aucune femme, aucun enfant - car tous sont partis - et dans mon testament je vous lègue tout ce que je possède. »

Je pleurai, ma chère Lucy, tandis que Jonathan serrait les mains du vieil homme. Notre soirée fut vraiment très heureuse.

Alors nous voici installés dans cette belle vieille demeure, et depuis ma chambre et le salon, je peux voir les grands ormes du jardin de la cathédrale, leurs larges troncs noirs tranchant sur le jaune vieilli des pierres, et je peux entendre les corbeaux, dans les hauteurs, croasser, croasser, discuter et murmurer toute la journée, à la manière des corbeaux - et des humains. Je suis occupée, comme tu peux t'en douter, à arranger nos affaires et à tenir la maison. Jonathan et Mister Hawkins travaillent toute la journée; car maintenant que Jonathan est son associé, Mister Hawkins veut lui transmettre toutes les informations relatives aux clients.

Comment va ta chère mère ? J'aimerais pouvoir m'échapper en ville pour un jour ou deux, afin de te voir, ma chère, mais je n'ose pas partir encore, avec tant de choses qui reposent sur mes épaules; et Jonathan a encore besoin qu'on veille sur lui. Il commence à reprendre du poids, mais il a été terriblement affaibli par sa longue maladie; encore maintenant, il lui arrive de se réveiller en sursaut, tout tremblant, jusqu'à ce que j'arrive à lui faire retrouver son calme. Cependant, Dieu merci, ces crises semblent s'espacer à mesure que les jours passent - et je suis sûre qu'un jour, elles disparaîtront tout à fait. Et maintenant que je t'ai donné mes nouvelles, laisse-moi te demander des tiennes. Quand dois-tu te marier, et où, qui doit officier à la cérémonie, quelle robe vas-tu porter, et cela doit-il être un mariage privé ou public ? Dis-moi tout, ma chère, raconte moi tous les détails, car tout ce qui t'intéresse est important pour moi. Jonathan me dit de t'envoyer ses « salutations respectueuses », mais je crois que cela ne convient pas pour un jeune associé de l'importante firme « Hawkins et Harker », et donc, comme tu m'aimes, qu'il m'aime, et que je t'aime sur tous les modes et à tous les temps, je t'envoie plutôt simplement ses « amitiés ». Au-revoir, ma chère Lucy, que Dieu te bénisse !

Bien à toi, Mina Harker

Rapport de Patrick Hennessey, Docteur en Médecine, Membre du Collège Royal de Chirurgie, etc., etc. à John Seward, Docteur en médecine.

20 septembre

Mon cher Sir,

Conformément à vos volontés, voici un état de toutes les affaires que vous avez bien voulu laisser à ma charge. Concernant le patient Renfield, il y a beaucoup à dire. Il a eu une nouvelle crise, qui aurait pu avoir de terribles conséquences, mais qui, bien heureusement, n'a finalement amené aucun résultat fâcheux. Cet après-midi, deux hommes conduisant un chariot sont venus à la maison abandonnée sur le terrain qui jouxte le nôtre – la maison vers laquelle, vous vous en souvenez, le patient s'est déjà enfui deux fois. Les deux hommes s'arrêtèrent pour demander leur chemin à notre portier, car ils n'étaient pas d'ici. Je regardais moi-même à la fenêtre de mon bureau à ce moment, car je fumais mon cigare après le repas, et je vis l'un d'eux qui montait vers la maison ; et lorsqu'il passa devant la fenêtre de Renfield, le patient commença à l'insulter, et à le traiter de tous les noms qui lui venaient à l'esprit. L'autre, qui semblait être un brave homme, se contenta de lui répondre : « Ferme-la, espèce de miteux », sur quoi Renfield l'accusa de l'avoir volé, de vouloir le tuer, et lui dit qu'il ferait tout pour l'arrêter, même s'il devait pour cela se balancer au bout d'une corde. J'ouvris la fenêtre, et fis signe à l'homme de ne pas faire attention à lui. Alors, après avoir observé attentivement autour de lui, il comprit dans quel genre d'endroit il se trouvait et me dit : « Dieu vous garde, Sir, je f'rai pas attention à c'qu'on pourrait m'dire dans une maison d'fous. J'vous plains vous et vot'patron de d'voir vivre avec ces bêtes-là. » Puis il s'enquit poliment de son chemin, et je lui indiquai où trouver la grille qui permettait d'entrer dans la propriété abandonnée. Il s'éloigna, suivi par les menaces et les malédictions de Renfield. Je descendis, pour voir si je pourrais comprendre les raisons de cette colère, car il se conduit généralement en homme bien élevé, et si l'on excepte ses accès de violence, rien de tel n'était jamais arrivé. A mon grand étonnement, je le trouvai parfaitement calme et même de manières très agréables. J'essayai de l'amener à parler de l'incident, mais il me demanda platement de quoi je voulais parler, ce qui me convainquit qu'il ignorait tout de cette histoire. J'ai le regret de dire, toutefois, qu'il ne s'agissait là que d'une nouvelle manifestation de son astuce ; en effet moins d'une demi-heure plus tard, j'entendais à nouveau parler de lui. Cette fois, il s'était échappé par la fenêtre de sa chambre, et dévalait l'allée en courant. J'appelai les surveillants et nous nous lançâmes à sa poursuite ; je craignais qu'il ne fasse quelque nouvelle bêtise. Ma peur se trouva justifiée quand je vis le même chariot redescendre la route, chargé maintenant de grandes caisses de bois. Les hommes s'épongeaient le front, et leur visage était rouge, comme après un intense exercice physique. Avant que je ne puisse le rejoindre, il se précipita sur eux, et tirant l'un des hommes hors du chariot, commença à lui frapper la tête contre le sol. Si je ne m'étais pas saisi de lui à ce moment, je crois bien qu'il l'aurait tué sur-le-champ. Le second homme sauta à terre, et le frappa à la tête à l'aide du manche de son grand fouet. C'était un coup terrible, mais Renfield ne sembla même pas s'en rendre compte ; au contraire, il l'empoigna à son tour, et se mit à se battre avec nous trois en même temps, nous secouant dans tous les sens comme si nous étions des chatons. Vous savez que je ne suis pas un gringalet, et les deux autres étaient aussi des hommes robustes. Au début, il se battit sans rien dire, mais tandis que nous commencions à le maîtriser, et que les surveillants lui enfilaient une camisole de force, il se mit à crier : « Je déjouerai leurs plans ! Ils ne peuvent pas me voler ! Ils ne peuvent pas m'assassiner à petit feu ! Je me battrai pour mon Seigneur et Maître ! » et autres divagations incohérentes. Ce fut avec de considérables difficultés qu'ils parvinrent à le ramener à l'institut et à l'enfermer dans la chambre capitonnée. L'un des surveillants, Hardy, eut un doigt démis ; toutefois, je le lui remis en place et il se porte maintenant très bien.

Les deux transporteurs nous menacèrent d'abord vivement de porter l'affaire devant les tribunaux, et de faire s'abattre sur nous toutes les sanctions imaginables. Toutefois, ces menaces étaient tempérées par le fait qu'ils n'étaient pas fiers d'avoir été dominés par un pauvre fou. Ils dirent que s'ils n'avaient pas épuisé toutes leurs forces à transporter les lourdes caisses dans le chariot, ils auraient rapidement eu raison de lui. Ils donnèrent une autre raison à leur défaite : la soif extraordinaire qu'ils éprouvaient après leur travail dans la poussière, et l'absence de tout débit de boisson aux environs. Je compris parfaitement cette allusion, et après un bon verre de grog, ou plutôt deux, et un souverain en poche, ils oublièrent vite l'attaque, et jurèrent même qu'ils rencontreraient volontiers un fou plus dangereux encore, si cela leur valait le plaisir de faire la connaissance d'un « sacré chic type » comme votre correspondant. Je pris leurs nom et adresse, au cas où. Les voici : Jack Smollet, de Dudding's Rent, King George's Road, Great Walworth, et Thomas Snelling, Peter Farley's Row, Guide Court, Bethnal Green. Ce sont deux employés de Harris et fils, société de transport de marchandises, Orange Master's Yard, Soho.

Je vous rapporterai tout ce qui se passera ici et qui présentera un intérêt, et je vous télégraphierai immédiatement si c'est nécessaire.

Veuillez me croire, cher Monsieur, votre fidèle

Patrick Hennessey.

Lettre de Mina Harker à Lucy Westenra (non-décachetée par la destinataire)

18 septembre

Ma très chère Lucy,

Une vague de tristesse est tombée sur nous. Mister Hawkins est mort très soudainement. Certains penseront peut-être que cela n'est pas triste pour nous, mais nous nous étions tellement attachés à lui que nous avons l"impression de perdre un père. Je n'ai jamais connu de père ni de mère, aussi la mort du cher homme est un grand choc pour moi. Jonathan est très perturbé. Ce n'est pas seulement qu'il éprouve du chagrin, un chagrin profond, parce que le cher vieillard s'était montré amical avec lui pendant toute sa vie, et à la fin, l'avait traité comme son propre fils, et lui avait laissé un bien qui, pour nos origines modestes, représente une fortune inimaginable… Jonathan ressent ce deuil aussi d'une autre manière. Il dit que les responsabilités que tout cela lui fait endosser le rendent nerveux. Il commence à douter de lui-même. J'essaie de le réconforter, et ma confiance en lui l'aide à retrouver un peu de confiance en lui-même. Mais c'est là la plus grave conséquence de ce choc terrible dont il a fait l'expérience . Oh, quelle pitié qu'une nature douce, simple, noble et forte comme la sienne - une nature qui lui a permis, avec l'aide de notre cher ami, de s'élever en quelques années de la condition de clerc à celle d'avoué - soit à ce point affaiblie, que l'essentiel de ses forces ait disparu... Pardonne-moi, ma chère, d'assombrir ton bonheur avec mes inquiétudes personnelles, mais, ma chère Lucy, je dois en parler à quelqu'un, car l'effort pour conserver une apparence courageuse et chaleureuse me coûte beaucoup, et je n'ai ici personne à qui me confier. Je redoute de venir à Londres, ce que nous devons faire après-demain, car le pauvre Mister Hawkins a stipulé dans son testament qu'il souhaitait être enterré dans le caveau de son père. Comme il n'a plus aucun parent, Jonathan devra mener le cortège. J'essaierai de trouver un moment pour te voir, ma très chère, même pour quelques minutes. Excuse-moi de te troubler ainsi.

Bien Affectueusement,

Mina Harker

Journal du Docteur Seward

20 septembre

Seules l'habitude et la détermination peuvent me permettre d'enregistrer quelque chose ce soir. Je suis si malheureux, si abattu, si fatigué du monde et de tout ce qu'il contient, y compris de la vie elle-même, qu'il me serait parfaitement indifférent à cette heure d'être frôlé par les ailes de l'Ange de la Mort. Et ces ailes sinistres, il les a beaucoup agitées ces derniers temps - la mère de Lucy, le père d'Arthur, et maintenant…. Mais je ne dois pas sauter d'étapes, et poursuivre ma narration.

Je relevai dûment Van Helsing dans sa surveillance de Lucy. Nous voulions qu'Arthur aille également se reposer, mais il refusa d'abord. Ce ne fut que lorsque je lui dis que nous aurions besoin de son aide pendant la journée, et que nous ne devions pas tous nous écrouler de fatigue, ce dont Lucy pouvait avoir à souffrir, qu'il accepta d'y aller. Van Helsing se montra très gentil avec lui. « Venez, mon enfant », dit-il, « venez avec moi. Vous êtes malade et faible, et vous avez eu à supporter une grande douleur mentale, sans compter ce prélèvement dans vos forces vives que nous avons dû opérer. Vous ne devez pas rester seul; car la solitude est pleine de peurs et d'alarmes. Venez au salon, où il y a un bon feu, et deux sofas. Vous prendrez l'un, et moi l'autre, et notre sympathie nous apportera du réconfort, même si nous ne parlons pas, et même si nous dormons. » Arthur s'en alla avec lui, jetant un dernier regard désespéré sur le visage de Lucy, qui reposait sur son oreiller, presque plus blanc que le drap. Elle reposait parfaitement immobile, et je regardai attentivement autour de moi pour vérifier que tout était comme il le fallait. Je voyais que le changement de pièce n'avait rien retranché à la détermination du Professeur à faire usage de l'ail; les bords de la fenêtre en étaient garnis, et autour du cou de Lucy, par-dessus le mouchoir de soie fine que Van Helsing lui avait fait garder, se trouvait une grosse couronne de ces mêmes fleurs odorantes. Lucy respirait de manière quelque peu stertoreuse, et son visage était au plus mal, parce que sa bouche ouverte montrait ses gencives blanches. Ses dents, dans la lumière crépusculaire et incertaine, semblaient encore plus longues et plus acérées que le matin - et tout particulièrement ses canines, qui paraissaient encore allongées par un méchant jeu de lumière.

Je m'assis près d'elle, et elle s'agita dans son sommeil. Au même instant me parvint le bruit sourd de quelque chose bruissant ou se cognant contre la fenêtre. Je m'y rendis sans faire de bruit, et soulevai le rideau par un coin. C'était la pleine lune, et je pus voir que le bruit était causé par une grande chauve-souris qui tournoyait - sans doute attirée par la lumière, même si celle-ci était faible - et qui, de loin en loin, tapait contre la vitre avec ses ailes. Quand je regagnai mon siège, je me rendis compte que Lucy avait légèrement bougé et avait arraché les fleurs d'ail de son cou. Je les replaçai, aussi bien que je pus, et m'assis auprès d'elle.

Elle se réveilla à cet instant, et je lui donnai à manger, comme Van Helsing l'avait prescrit. Elle ne mangea que peu, et encore, avec langueur. L'instinct de survie, qui avait accompagné sa lutte lors de toute sa maladie, semblait l'avoir abandonnée. Une chose me frappa : au moment où la conscience lui revint, elle pressa les fleurs d'ail contre elle. Il était vraiment très étrange que lorsqu'elle plongeait dans son état léthargique, avec sa respiration stertoreuse, elle repoussât les fleurs, alors que lorsqu'elle s'éveillait, elle les serrât contre elle. Il était impossible que je fisse erreur là-dessus, car dans les longues heures qui suivirent, il lui arriva à de nombreuses reprises de s'endormir et de s'éveiller, et elle répéta les mêmes gestes à chaque fois.

A six heures Van Helsing vint pour la relève. Arthur avait fini par s'assoupir, et il l'avait miséricordieusement laissée dormir. Quand il vit le visage de Lucy, je pus entendre le sifflement de son souffle, et il me dit dans un murmure impérieux : « Tirez les rideaux, je veux de la lumière! » Puis il se pencha, et, son visage effleurant celui de Lucy, il l'examina consciencieusement. Il retira les fleurs et souleva le mouchoir de soie de sa gorge. Et, ce faisant, il sursauta, et je pus l'entendre éructer: « Mein Gott! » comme s'il étouffait. Je me penchai également pour regarder, et un étrange frisson me parcourut.

Les blessures de sa gorge avaient totalement disparu.

Pendant cinq minutes entières, Van Helsing resta immobile, à la fixer, avec son visage le plus dur. Enfin, il se tourna vers moi et dit calmement :

« Elle est en train de mourir. Cela ne sera plus long maintenant. Cela fera une énorme différence, croyez-moi, qu'elle meure consciente ou dans son sommeil. Allez réveiller ce pauvre garçon, et dites-lui de venir assister à sa fin; il nous fait confiance, et nous le lui avons promis. »

J'allai dans la salle à manger et le réveillai. Il fut un peu confus pendant un moment, mais lorsqu'il vit la lumière du soleil percer à travers les volets, il pensa qu'il avait dormi trop tard, et exprima son angoisse. Je l'assurai que Lucy était toujours endormie, mais lui dis le plus gentiment possible que Van Helsing et moi-même craignions que sa fin ne fût proche. Il se couvrit le visage

de ses mains, et tomba à genoux à côté du sofa, où il resta peut-être une minute, le visage enfoui, priant, tandis que ses épaules étaient secouées de douleur. Je le pris par la main et l'aidai à se relever. « Venez », dis-je, « mon cher ami, rassemblez tout votre courage, cela sera mieux et plus facile pour elle. »

Quand nous arrivâmes dans la chambre de Lucy, je pus voir que Van Helsing avait, avec sa prévoyance habituelle, tout arrangé et mis en ordre pour que les choses aient un air convenable. Il avait même brossé les cheveux de Lucy, qui reposaient sur l'oreiller dans leurs boucles familières et lumineuses. Quand nous entrâmes elle ouvrit les yeux, et murmura doucement :

« Arthur ! Oh, mon amour, je suis si heureuse que vous soyez venu ! »

Il s'apprêtait à l'embrasser, quand Van Helsing le repoussa en arrière. « Non », murmura-t-il. « Pas encore. Tenez sa main, cela la réconfortera davantage. »

Arthur prit sa main et s'agenouilla près d'elle, qui avait retrouvé tout son attrait, les douces lignes de son visage soulignant la beauté angélique de ses yeux. Petit à petit, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit. Pendant un moment sa poitrine se souleva doucement, son souffle entrant et sortant comme celui d'un enfant fatigué.

Alors, insensiblement, arriva l'étrange métamorphose que j'avais déjà remarquée pendant la nuit. Son souffle devint stertoreux, la bouche s'ouvrit, et les gencives pâles, rétractées, firent paraître les dents plus longues et plus acérées que jamais. D'une manière somnambulique, vague, inconsciente, elle ouvrit les yeux, qui étaient maintenant ternes et durs à la fois, et dit d'une voix câline, voluptueuse, telle que je ne l'avais jamais entendue sortir de ses lèvres :

« Arthur ! Oh mon amour, je suis si heureuse que vous soyez venu ! Embrassez-moi ! » Arthur se précipita pour l'embrasser, mais à cet instant Van Helsing qui, comme moi, avait été alerté par sa voix, fondit sur lui, l'attrapa par le cou avec une force furieuse dont je ne l'imaginais pas capable, et le projeta presque à travers la pièce.

« Je vous le défends, pour votre vie ! » cria-t-il « pour votre âme éternelle et pour la sienne ! » Et il se tint entre eux comme un lion aux abois.

Arthur était si complètement pris au dépourvu qu'il ne sut pendant un moment que dire ou que faire; et avant qu'une impulsion violente pût s'emparer de lui, il se rappela la situation, et attendit, silencieux.

Je gardai mes yeux fixés sur Lucy, tout comme Van Helsing, et nous vîmes un spasme de rage passer comme une ombre sur son visage; les dents acérées s'entrechoquèrent. Puis ses yeux se fermèrent, et elle respira lourdement.

Très peu de temps après, elle ouvrit des yeux qui avaient retrouvé toute leur douceur, et, sortant une pauvre main pâle et maigre, elle prit la grande main brune de Van Helsing et, l'attirant à elle, elle l'embrassa. « Mon véritable ami », dit-elle, d'une voix faible, mais vibrante d'une douleur insupportable, « Mon véritable ami, et le sien aussi ! Oh, protégez-le, et donnez-moi la paix ! »

« Je le jure », dit-il solennellement, agenouillé auprès d'elle et une main levée, comme quelqu'un qui prête serment. Puis il se tourna vers Arthur et lui dit : « Venez, mon enfant, prenez sa main dans la vôtre, et embrassez-la sur le front, une unique fois. »

Leurs yeux se rencontrèrent plutôt que leurs lèvres; et c'est ainsi qu'ils se séparèrent. Les yeux de Lucy se fermèrent; et Van Helsing, qui avait tout observé de près, prit le bras d'Arthur, et l'écarta.

« C'est fini », dit Van Helsing. « Elle est morte. »

Je pris Arthur par le bras, et l'accompagnai dans la salle à manger, où il s'assit, et couvrit son visage de ses mains, sanglotant d'une manière qui me fendit le cœur.

Je retournai dans la chambre, et trouvai Van Helsing contemplant cette pauvre Lucy, et son visage était plus ferme que jamais. Un changement était survenu sur le corps de la jeune fille. La mort lui avait restitué une part de sa beauté; car son front et ses joues avaient retrouvé leurs lignes fluides; même les lèvres avaient perdu leur pâleur mortelle. C'était comme si le sang, qui n'était plus nécessaire pour faire battre le cœur, avait reflué pour rendre la dureté de la mort moins horrible.

« Nous pouvions croire qu'elle était mourante lorsqu'elle dormait,

Et endormie, lorsqu'elle mourut. »

Je demeurai à côté de Van Helsing et dis :

« Eh bien, pauvre fille, elle aura malgré tout trouvé la paix, à la fin ! »

Il se tourna vers moi, et dit avec une profonde solennité :

« Non, hélas ! Il n'en est pas ainsi. Ce n'est que le commencement ! »

Quand je lui demandai ce qu'il voulait dire, il se contenta de secouer la tête et répondit :

« Nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment. Wait and see. »

CHAPITRE 13

Journal du Dr. Seward – suite

Les funérailles furent organisées pour le surlendemain, afin que Lucy et sa mère pussent être inhumées ensemble. Je m'occupai de toutes les sinistres formalités, et l'entrepreneur des pompes funèbres fit la preuve que tous ses employés se trouvaient affligés – ou doués - de la même obséquieuse suavité dont il avait lui-même fait montre. Même la femme qui prépara le corps me fit remarquer, en toute confidence, et comme s'adressant à un confrère, quand elle sortit de la chambre mortuaire :

« Elle fait une très belle morte, Sir. C'est un privilège de s'occuper d'elle. Ce n'est pas exagéré de dire qu'elle fera honneur à notre établissement ! »

Je remarquai que Van Helsing ne s'éloignait jamais. La désorganisation qui régnait dans la maison rendait cela possible. Il n'y avait aucun parent dans le voisinage, et comme Arthur devait rentrer le lendemain pour assister aux funérailles de son père, nous n'avions pas la possibilité de prévenir ceux qui auraient dû être avertis. Dans ces circonstances, Van Helsing et moi-même décidâmes de fouiller parmi les papiers de la maison. Il insista pour examiner lui-même les documents de Lucy. Je lui demandai pourquoi : je croyais qu'étant étranger, il pouvait ne pas être parfaitement averti des détails de la loi anglaise, et pourrait ainsi, par ignorance, causer quelques difficultés. Il me répondit :

« Je sais, je sais. Vous oubliez que je suis juriste, aussi bien que médecin. Mais il n'est pas question ici de loi. Vous le saviez, quand vous avez dit qu'il fallait éviter une enquête. Il y a beaucoup plus que cela à éviter. Peut-être trouverons-nous des papiers plus… comme ceci. »

Et tout en parlant, il sortit de sa poche le mémorandum que Lucy avait gardé sur elle, et qu'elle avait déchiré dans son sommeil.

« Si vous trouvez quoi que ce soit à propos de l'avoué de feue Mrs. Westenra, mettez tous les papiers sous scellés, et écrivez-lui dès ce soir. Quant à moi, je vais fouiller toute la nuit cette chambre, ainsi que l'ancienne chambre de Miss Lucy, pour voir ce que je pourrai trouver. Il ne serait pas bon que ses pensées intimes tombent entre des mains étrangères. »

Je me mis donc à la tâche, et en une demi-heure j'avais trouvé le nom et l'adresse de l'avoué de Mrs. Westenra, et lui avais écrit. Les papiers de la pauvre femme étaient en ordre, et des indications claires sur le lieu où elle souhaitait être inhumée y figuraient. Je venais à peine de refermer la lettre, quand, à ma grande surprise, Van Helsing entra dans la chambre et dit :

« Puis-je vous aider, mon ami John ? Je suis libre, et si nécessaire, je suis à vos ordres. »

« Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? » demandai-je, à quoi il répondit :

« Je ne cherchais pas une chose en particulier. J'espérais seulement trouver quelque chose, et j'ai trouvé : seulement des lettres, quelques mémorandums, et un journal récemment commencé. Je les ai sur moi, et n'en parlons plus pour le moment. Je verrai ce pauvre garçon demain soir, et avec son accord, nous pourrons peut-être utiliser certains de ces documents. »

Quand il eut terminé le travail en cours, il me dit :

« Et maintenant, mon ami John, je crois que nous pouvons aller au lit. Nous avons besoin de sommeil, vous et moi, de nous reposer pour récupérer. Demain nous aurons beaucoup à faire, mais ce soir, il n'y a plus besoin de nous, hélas ! »

Avant de partir, nous allâmes voir la pauvre Lucy. L'entrepreneur des pompes funèbres avait certes bien travaillé, car la chambre avait été changée en une petite chapelle ardente. Il y avait une profusion de belles fleurs blanches, ce qui rendait la

mort un peu moins repoussante, si c'était possible. Le visage était recouvert d'un linceul ; quand le Professeur se pencha pour le soulever délicatement, nous fûmes tous deux émus par la beauté de Lucy, que nous pouvions contempler à la lumière des grandes chandelles. Tout son charme lui avait été rendu dans la mort, et les heures qui s'étaient écoulées depuis, loin d'avoir laissé des traces de décrépitude, semblaient avoir restauré la beauté de la vie, à tel point qu'il m'était impossible de m'imaginer que j'avais devant les yeux un cadavre.

Le Professeur avait un air grave. Il ne l'avait pas aimée comme je l'avais aimée, et il n'y avait pas de larmes dans ses yeux. « Restez ici jusqu'à mon retour » me dit-il avant de quitter la chambre. Puis il revint avec une poignée de fleurs d'ail qu'il avait prises dans la caisse qui avait été déposée dans le hall, et qui n'avait pas encore été ouverte. Il les disposa parmi les autres fleurs, sur le lit et autour du lit. Enfin il sortit de son col un petit crucifix d'or, le plaça sur la bouche de la morte, et remit en place le linceul. Puis nous sortîmes tous deux.

J'étais en train de me déshabiller dans ma chambre, quand il entra, après avoir tapé à la porte pour m'avertir ; et sans attendre, il me dit :

« Demain, je veux que vous m'apportiez, avant la nuit, un jeu de couteaux d'autopsie. »

« Devons-nous faire une autopsie ? » demandai-je.

« Oui et non. Je veux opérer, en effet, mais pas comme vous le pensez. Je vais vous expliquer, mais pas un mot à quiconque. Je veux lui couper la tête, et lui ôter le cœur. Ah, vous, un chirurgien, vous êtes choqué ! Vous que j'ai vu, la main et le cœur sûr, conduire des opérations dont dépendait la vie de vos patients, et devant lesquelles les autres frissonnaient de terreur. Oh, mais je ne dois pas oublier, mon cher ami John, que vous l'aimiez, et je ne l'ai pas oublié : c'est moi qui opérerai, et je ne vous demanderai que de m'assister. Je devrais le faire ce soir, mais je ne le ferai pas, pour Arthur : il sera libre après les funérailles de demain, et il voudra la voir – voir cette… chose. Alors, quand elle sera dans le cercueil le jour suivant, vous et moi viendrons quand tout le monde dormira. Nous dévisserons le couvercle du cercueil, et procèderons à l'opération, puis nous remettrons tout en place, afin que nul ne sache, à part nous. »

« Mais pourquoi ? La jeune fille est morte. Pourquoi mutiler son pauvre corps sans raison ? Et s'il n'y a aucune nécessité de procéder à une autopsie, et rien à y gagner, ni pour elle, ni pour nous, ni pour la science, ni pour la connaissance humaine, pourquoi le faire ? C'est vraiment monstrueux ! »

Pour toute réponse, il mit sa main sur mon épaule, et me dit, avec une infinie tendresse :

« Ami John, votre pauvre cœur saigne et j'ai pitié de vous, et je ne vous en aime que davantage. Si je le pouvais, je prendrais sur mes épaules le fardeau que vous devez porter. Mais il y a des choses que vous ignorez, et que vous devrez savoir, et vous m'en remercierez alors, même si ce ne sont pas des choses plaisantes. John, mon enfant, vous êtes mon ami depuis tant d'années ; m'avez-vous déjà vu entreprendre une action sans avoir de bonnes raisons ? Je puis me tromper – je ne suis qu'un homme – mais je crois en tout ce que je fais. N'est-ce pas là la raison pour laquelle vous m'avez fait appeler lorsque tout a commencé ? Oui, n'étiez-vous pas abasourdi, et même horrifié, lorsque j'ai refusé qu'Arthur embrasse son amour, même lorsqu'elle était mourante, et que je l'ai repoussé de toutes mes forces ? Et pourtant vous l'avez vue me remercier, de ses beaux yeux de mourante, et de sa voix si faible, et vous l'avez vue embrasser ma vieille main rugueuse ! Oui ! Et ne m'avez-vous pas entendu lui faire une promesse, avant qu'elle ne ferme les yeux, pleine de reconnaissance ? Oui ! Eh bien, j'ai une bonne raison pour faire ce que je veux faire. Vous m'avez fait confiance pendant des années, vous m'avez cru pendant des semaines, quand il se produisait des évènements si étranges que vous auriez très bien pu douter. Faites-moi encore confiance un petit moment, mon ami John. Si vous ne me faites pas confiance, alors je devrai vous dire ce que je crois avoir deviné, et peut-être cela n'est-il pas souhaitable. Et si je dois faire ce que j'ai à faire sans mon ami à mes côtés – car je dois le faire, que vous me fassiez confiance ou non –, alors je travaillerai le cœur lourd, et je me sentirai seul, tellement seul, au moment où j'aurai besoin de toute l'aide et de tout le courage possibles ! » Il s'arrêta un moment, et reprit, d'un ton solennel : « Ami John, nous allons vivre des jours étranges et terribles. Ne faisons qu'un, afin de pouvoir mener à bien notre travail. Ne voulez-vous pas avoir foi en moi ? »

Je pris sa main, et le lui promis. Je gardai ma porte ouverte tandis qu'il s'éloignait, et je le regardai rentrer dans sa propre chambre et refermer la porte. Tandis que j'étais là debout, je vis l'une des servantes passer silencieusement dans le couloir -

elle me tournait le dos et ne pouvait me voir – et pénétrer dans la chambre où reposait Lucy. Cela me toucha. La dévotion est si rare, et nous sommes toujours tellement reconnaissants envers ceux qui en témoignent spontanément à ceux que nous aimons. Et voilà que cette pauvre fille mettait de côté sa terreur naturelle de la mort pour aller se recueillir devant le cercueil de la maîtresse qu'elle avait aimée, afin que son pauvre corps ne restât pas seul avant d'être conduit à son repos éternel…

Je dus dormir longtemps et profondément : il faisait déjà grand jour quand van Helsing me réveilla en entrant dans ma chambre. Il se rendit auprès de mon lit et me dit :

« Ne vous tracassez pas au sujet des instruments d'autopsie, nous n'en aurons pas besoin. »

« Et pourquoi ? » demandai-je. En effet, ses propos solennels de la nuit passée m'avaient grandement impressionné.

« Parce que » dit-il sinistrement, « Il est trop tard – ou trop tôt ! Regardez ! » et il brandit le petit crucifix en or. « Ceci a été volé pendant la nuit. »

« Comment cela, volé » dis-je stupéfait, « puisque vous l'avez dans la main ! »

« Parce que je l'ai repris à la misérable qui l'a dérobé, cette femme qui dépouille les morts aussi bien que les vivants. Elle sera certainement punie, mais pas par moi ; elle ne savait pas bien ce qu'elle faisait, et dans son ignorance, elle n'a fait que voler. Maintenant, nous devons attendre. »

Ayant ainsi parlé, il partit, me laissant avec un nouveau mystère auquel réfléchir, une nouvelle énigme à laquelle m'attaquer.

La matinée fut bien morne, mais à midi arriva l'avoué : Mr. Marquand, de Wholeman, Fils, Marquand et Lidderdale. Il était très aimable et apprécia beaucoup tout ce que nous avions fait, et il nous déchargea de tous nos soucis. Durant le repas, il nous informa que Mrs. Westenra redoutait depuis quelques temps une mort soudaine due à sa maladie de cœur, et avait remis ses affaires en ordre avec une grande rigueur. A l'exception d'une certaine propriété substituée, que Lucy tenait de la famille de son père, et qui devait maintenant à défaut d'un héritier direct, retourner à une branche éloignée de la famille, l'intégralité des biens, immobiliers ou non, revenait à Arthur Holmwood. Après nous en avoir informés, il poursuivit :

« Pour être honnête, nous avons fait de notre mieux pour éviter une telle disposition testamentaire. Nous avons fait remarquer que dans certains cas, la fille de Mrs. Westenra pouvait se retrouver sans ressources, ou tout au moins être privée d'une partie de sa liberté si elle décidait de se marier. A vrai dire, nous avons tellement insisté qu'il en est presque résulté un conflit, car elle finit par nous demander si nous étions disposés ou non à faire exécuter ses dernières volontés. Bien sûr, nous n'avions aucune alternative. Nous avions raison sur le principe, et dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent nous aurions pu prouver, par la suite des évènements, le bien-fondé de notre jugement. Toutefois, il me faut avouer que dans ce cas précis, toute autre disposition aurait rendu impossible l'accomplissement des vœux de la défunte. Car, Mrs. Westenra ayant précédé sa fille dans la mort, cette dernière entrait en possession de la propriété, et même si elle ne survivait à sa mère que de cinq minutes, ladite propriété, en l'absence de testament – et dans un tel cas, il aurait été pratiquement impossible qu'il y eût un testament – aurait été traitée au titre d'un décès intestat. Et dans un tel cas, Lord Godalming – Mr. Holmwood - , bien qu'il fût un ami très cher, n'aurait eu aucun droit. En effet les héritiers légitimes, bien que fort lointains, n'auraient pas abandonné leurs justes prétentions pour des raisons sentimentales à un parfait inconnu. Je vous assure, mes chers Sirs, que je me réjouis de ce résultat ; je m'en réjouis fort. »

C'était assurément un brave homme, mais le voir se réjouir d'un si petit détail – auquel il était de plus intéressé – au milieu d'une telle tragédie, voilà qui était pour moi une nouvelle leçon sur les limites de l'empathie humaine.

Il ne resta pas longtemps, mais il dit qu'il reviendrait un peu plus tard dans la journée pour voir Lord Godalming. Sa visite nous avait toutefois apporté un certain réconfort : elle nous assurait que les actions que nous avions entreprises ne nous vaudraient pas de réaction hostile.

Arthur était attendu pour cinq heures ; un peu avant ce moment, nous nous rendîmes dans la « chambre de mort ». C'était bien ainsi qu'on pouvait l'appeler, car maintenant la mère et la fille y reposaient toutes deux. L'entrepreneur des pompes funèbres y avait fait étalage de ses compétences professionnelles : l'atmosphère de la pièce était tellement mortifère que nous nous sentîmes abattus dès que nous y pénétrâmes. Van Helsing exigea que la pièce soit remise dans l'état où elle se trouvait auparavant, expliquant que Lord Godalming devant arriver très bientôt, cela serait moins douloureux pour lui de voir le corps de sa fiancée seul dans la pièce. L'entrepreneur se maudit de sa propre stupidité, et s'employa à remettre les choses dans l'état où elles se trouvaient la nuit précédente, si bien que quand Arthur arriva, nous pûmes lui épargner ces inutiles outrages à ses sentiments. Pauvre garçon ! Il semblait désespérément triste et brisé. Même sa solide virilité semblait affaiblie sous les assauts de ces émotions répétées. Je savais qu'il avait été fidèlement et sincèrement attaché à son père, et le perdre en un tel moment avait été un rude coup pour lui. Avec moi, il se conduisit avec sa chaleur habituelle, et avec Van Helsing, il se montra courtois, mais je ne pus m'empêcher de remarquer aussi une certaine gêne. Le Professeur la remarqua également, et me fit signe de conduire Arthur à l'étage. Je m'exécutai, et m'apprêtais à quitter mon ami à la porte de la chambre, pensant qu'il aimerait être seul avec elle, mais il me prit par le bras et me fit entrer, tout en me disant d'une voix rauque :

« Vous l'aimiez aussi, mon vieux, elle m'a tout dit, et aucun ami n'était plus cher à son cœur que vous. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour elle. Je ne puis toujours pas croire que… »

Sa voix se brisa soudain, et il me prit dans ses bras et se mit à pleurer, la tête sur ma poitrine :

« Oh, Jack, Jack ! Que vais-je faire ! Tout me semble terminé pour moi, et il n'y a plus rien dans le vaste monde pour me donner envie de vivre ! »

Je le réconfortai comme je pus. Dans de telles circonstances, il y a peu à dire. Une poignée de main, une étreinte amicale, des larmes versées ensemble, sont les expressions de sympathie qui réchauffent le cœur d'un homme. Je restai debout, silencieux et immobile, jusqu'à ce que ses sanglots se soient apaisés, puis je lui dis doucement :

« Venez la regarder. »

Nous nous dirigeâmes tous deux vers le lit, puis je soulevai le suaire de son visage. Mon Dieu, comme elle était belle ! Chaque heure passée semblait renforcer sa beauté. Cela me déconcerta et m'effraya quelque peu, et quant à Arthur, il se mit à trembler comme s'il était atteint d'une fièvre, et après être resté longtemps silencieux, il finit par me dire d'une voix défaillante :

« Jack, est-elle réellement morte ? »

Je lui assurai tristement que c'était bien le cas, et j'ajoutai également – car je pensais qu'il ne fallait pas qu'il garde en lui ce doute affreux un instant de plus – qu'il n'était pas rare qu'après la mort le visage retrouve sa quiétude, et même la beauté de la jeunesse, et que c'était souvent le cas lorsque la mort avait été précédée d'une période de souffrance intense ou prolongée. Cela sembla dissiper ses doutes, et, après s'être agenouillé un moment auprès du lit et l'avoir contemplée longuement avec amour, il se détourna. Je lui dis qu'il était temps de lui dire adieu car il fallait préparer le cercueil. Alors il retourna vers elle, prit sa main morte dans la sienne et l'embrassa, puis il se pencha et l'embrassa sur le front. Enfin il sortit, tout en jetant en arrière des regards pleins de tendresse jusqu'à ce qu'il eût quitté la pièce.

Je le laissai dans le salon, et allai dire à Van Helsing qu'il avait fait ses adieux. Celui-ci alla alors dans la cuisine, dire à l'entrepreneur des pompes funèbres qu'il pouvait procéder aux arrangements nécessaires et fermer le cercueil. Quand il sortit de la pièce, je lui fis part des interrogations d'Arthur, et il me répondit :

« Je ne suis pas surpris. Il y a un moment encore, je doutais moi-même. »

Nous dînâmes tous ensemble, et pûmes voir que le pauvre Art essayait de faire bonne figure. Van Helsing était resté silencieux pendant tout le dîner, mais après que chacun eût allumé son cigare, il dit :

« Lord… » Mais Arthur l'interrompit :

« Non, non, pour l'amour de Dieu ! Pas encore, en tout cas. Pardonnez-moi, Sir, je ne voulais pas vous offenser, c'est seulement parce que mon deuil est tellement récent ! »

Le Professeur répondit avec une grande douceur :

« J'ai seulement utilisé ce terme parce que je ne savais trop comment vous appeler. Je ne peux pas vous appeler Mister, et j'en suis venu à vous aimer – oui, mon cher garçon, à vous aimer – et pour moi, vous êtes Arthur. »

Arthur tendit la main et serra celle du vieil homme avec chaleur.

« Appelez-moi comme vous voudrez » dit-il, « J'espère que vous verrez toujours en moi un ami. Et laissez-moi vous dire que les mots me manquent pour exprimer ma gratitude pour la bonté dont vous avez fait preuve envers mon cher amour. » Il fit une pause, puis poursuivit : « Je sais qu'elle se rendait compte mieux encore que moi de votre bonté, et si j'ai en quelque façon été grossier quand vous avez… vous vous souvenez… » Le Professeur fit oui de la tête, « je vous prie de bien vouloir me pardonner. »

Il répondit avec une grande bienveillance.

« Je sais qu'il était difficile pour vous de me croire à ce moment-là, car pour accorder sa confiance à l'accomplissement d'actes aussi violents, il faut les comprendre. Et je veux croire également que vous ne pouvez pas plus croire en moi maintenant, car vous ne pouvez toujours pas comprendre. Et il y aura sans doute encore d'autres moments où je vous demanderai d'avoir confiance alors que vous ne pourrez pas – et même, ne devrez pas – comprendre. Mais le temps viendra où votre confiance en moi sera pleine et entière, et où la parfaite lumière se fera en vous. Et alors vous me remercierez d'avoir ainsi agi du début à la fin pour votre salut, et pour le salut des autres, et pour le salut de celle que j'ai juré de protéger. »

« Oui, oui, Sir » répondit Arthur avec chaleur, « J'aurai toujours confiance en vous. Je sais que votre cœur est noble, et vous êtes l'ami de Jack, comme vous étiez celui de Lucy. Faites ce que vous voudrez. »

Le Professeur s'éclaircit la gorge plusieurs fois, comme s'il était sur le point de parler. Finalement, il dit :

« Puis-je vous demander quelque chose à présent ? »

« Certainement. »

« Vous savez que Mrs. Westenra vous a laissé tous ses biens ? »

« Non, la pauvre chère femme, je n'y ai jamais songé. »

« Et comme tout est à vous, vous avez le droit d'en disposer comme vous l'entendez. Je souhaite que vous m'accordiez la permission de lire tous les papiers et lettres de Miss Lucy. Croyez-moi, il ne s'agit pas d'une vaine curiosité. J'ai pour cela un motif qu'elle aurait approuvé, soyez-en sûr. Je les ai tous ici. Je les ai pris avant que nous n'apprenions qu'ils vous appartenaient, afin de m'assurer qu'aucune main étrangère ne pût les toucher, qu'aucun œil étranger ne pût à travers eux deviner les pensées de Lucy. Je les garderai, si vous le permettez, et vous-même ne pourrez les examiner, mais je les garde en sécurité. Aucun mot ne sera perdu, et quand le temps sera venu, tout vous sera restitué. Je vous en demande beaucoup, mais vous consentirez, n'est-ce pas, pour le salut de Lucy ? »

Arthur répondit franchement, et je le retrouvai bien là :

« Dr. Van Helsing, vous pourrez faire comme vous l'entendez. Je sais en prononçant ces mots, que mon aimée les aurait approuvés. Je ne vous ennuierai pas avec mes questions tant que le moment ne sera pas venu. »

Le vieux professeur se leva, et dit d'une voix solennelle :

« Et vous avez raison. Il y aura de la souffrance pour chacun d'entre nous, mais il n'y aura pas que de la souffrance, même s'il faudra souffrir encore par la suite. Nous, et vous aussi – vous plus que tout autre, mon cher enfant – devrons encore passer par des moments bien difficiles avant de retrouver la paix. Mais nous devrons rester braves et généreux, et faire notre devoir, et tout sera pour le mieux ! »

Je dormis sur un sofa dans la chambre d'Arthur cette nuit-là. Van Helsing ne se coucha pas du tout. Il allait de ci, de là, patrouillant dans la maison, et restait toujours en vue de la chambre où reposait Lucy, dans son cercueil parsemé de fleurs d'ail sauvage, dont l'odeur entêtante, se mêlant à celle des lys et des roses, se répandait dans la nuit.

Journal de Mina Harker,

22 septembre

Dans le train pour Exeter, pendant un somme de Jonathan.

On dirait qu'un seul jour est passé depuis que j'ai écrit pour la dernière fois, et pourtant… que de changement entre les deux… D'abord, à Whitby, avec la vie devant moi, Jonathan loin de moi, et moi sans nouvelles de lui ; et maintenant, mariée à Jonathan, Jonathan avoué, riche et maître de son étude, Mister Hawkins mort et enterré, et Jonathan sous le coup d'une nouvelle attaque qui pourrait lui causer des séquelles… Un jour il pourrait me demander des comptes sur tout cela. Ainsi va la vie. Ma sténographie est rouillée - voilà l'une des conséquences de notre prospérité inattendue ! - il serait peut-être bon de rafraîchir mes compétences avec un peu d'exercice…

La cérémonie a été aussi simple que solennelle. Il n'y avait que nous et les domestiques, en plus d'un ou deux vieux amis qu'il avait à Exeter, de son agent de Londres, et d'un gentleman qui représentait Sir John Paxton, le Président de la Société des Gens de Loi. Jonathan et moi nous nous tînmes main dans la main, sentant vivement que notre meilleur et plus cher ami avait maintenant disparu de notre vie…

Nous revîmes en ville tranquillement, et prîmes un bus jusqu'à Hyde Park Corner. Jonathan pensait que cela pourrait me plaire d'aller sur le Row pendant un moment, aussi nous nous assîmes; mais il y avait très peu de monde, et le lieu, avec toutes ses chaises vides, paraissait triste et désolé. Cela nous fit penser à la chaise vide qui nous attendait à la maison; et nous nous levâmes pour descendre Piccadilly. Jonathan me tenait par le bras, comme il en avait l'habitude, au bon vieux temps, avant que je n'entre à l'école. Je trouvais cela très inconvenant, parce qu'il est impossible de passer des années à apprendre aux jeunes filles l'étiquette et le décorum sans être atteinte d'une légère pointe de pédanterie; mais c'était Jonathan, et il était mon mari, et nous ne connaissions personne qui pût nous voir - et au demeurant, nous nous en moquions - aussi nous continuâmes. J'étais en train de regarder une très belle fille, qui portait un grand chapeau, assise dans une victoria devant chez Guiliano's, lorsque je sentis Jonathan me serrer si fort le bras que cela me fit mal, et il murmura dans un souffle : « Mon dieu ! » Je suis toujours anxieuse au sujet de Jonathan, j'ai toujours peur qu'un épisode nerveux ne vienne le troubler à nouveau, aussi je me tournai vivement vers lui, et lui demandai ce qui le mettait dans cet état.

Il était très pâle, et ses yeux paraissaient exorbités, tandis que, à moitié abasourdi, à moitié terrifié, il dévisageait un grand homme mince, avec un nez aquilin, une moustache noire et une barbe pointue, qui observait, lui aussi, la jolie fille. Il la regardait même avec une telle intensité qu'il ne nous voyait absolument pas, ce qui m'a laissé le loisir de bien le regarder. Son visage n'était pas empreint de bonté; il était dur, cruel, et sensuel, et ses grosses dents blanches, que rendaient plus

éclatantes ses lèvres si rouges, pointaient comme celles d'un animal. Jonathan ne cessait de le regarder, à tel point que j'eus peur que l'homme ne le remarque. Je craignais qu'il pût le prendre mal, car il paraissait féroce et malveillant. Je demandai à Jonathan pourquoi il réagissait ainsi, et il répondit, pensant manifestement que j'en savais aussi long que lui : « Tu as vu qui c'est ? »

« Non, chéri », dis-je; « Je ne le connais pas. Qui est-ce ? » Sa réponse me choqua et me fit peur, parce qu'elle fut prononcée comme s'il n'avait plus conscience qu'il s'adressait à moi, Mina :

« C'est lui ! »

Le pauvre amour était, à l'évidence, terrifié par quelque chose - terrifié au plus haut point; je crois réellement que si je n'avais pas été à côté de lui pour lui servir d'appui, il se serait effondré. Il ne cessait de regarder ; un homme sortit de la boutique avec un petit paquet, et le donna à la dame, dont la voiture démarra. L'homme sombre garda les yeux rivés sur elle, et quand la voiture remonta Piccadilly, il marcha dans cette direction, et héla un fiacre. Jonathan continuait de le suivre des yeux, et dit, comme pour lui-même :

« Je crois qu'il s'agit du Comte, mais il a rajeuni. Mon Dieu, si c'est le cas ! Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Si seulement je savais ! Si je savais ! »

Il se tourmentait tant que je ne jugeai pas prudent de lui poser des questions qui risquaient de l'enfermer dans cette idée fixe, aussi je gardai le silence. Je le tirai en arrière, calmement, et lui, tenant mon bras, me suivit docilement. Nous marchâmes encore un peu, puis nous entrâmes et nous assîmes un moment dans Green Park. C'était un jour chaud d'automne, et nous trouvâmes une place confortable à l'ombre. Après plusieurs minutes à regarder dans le vide, Jonathan ferma les yeux et il s'endormit paisiblement, sa tête sur mon épaule. Je songeai que c'était sans doute ce qui valait le mieux pour lui, et je le laissai dormir. Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'éveilla, et me dit assez gaiement : « Mais, Mina, qu'est- ce qui m'a pris de m'endormir ? Pardonne-moi cette grossièreté. Viens, nous allons prendre une tasse de thé quelque part. » Il avait, manifestement, tout oublié du sombre étranger, tout comme dans sa maladie il avait oublié tout ce que cet épisode avait fait remonter à sa mémoire. Je n'aime pas du tout cette amnésie, qui pourrait provoquer ou aggraver des lésions cérébrales. Je ne dois pas lui poser de question, car je crains de lui faire plus de mal que de bien ; mais il faut que d'une manière ou d'une autre j'apprenne ce qui s'est passé pendant son voyage. Le temps est venu, je le crains, d'ouvrir ce paquet et de savoir ce que Jonathan a écrit dans son carnet. Oh Jonathan, tu me pardonneras si j'ai tort, je le sais, car je le fais par amour pour toi.

Plus tard : Un triste retour à la maison, à plus d'un titre - la maison vidée de cette chère âme qui a été si bonne pour nous; Jonathan encore pâle et étourdi après la rechute de sa maladie; et maintenant ce télégramme d'un certain Van Helsing, que je ne connais pas :

« Vous serez peiné d'apprendre que Mrs Westenra est morte il y a cinq jours, et que Lucy est morte avant-hier. Les deux ont été enterrées aujourd'hui. »

Oh, quel torrent de chagrin dans ces quelques mots ! Pauvre Mrs Westenra ! Pauvre Lucy ! Parties, parties, sans retour ! Et pauvre, pauvre Arthur, qui se voit arracher toute la douceur de sa vie ! Que Dieu nous aide tous à supporter nos épreuves.

Journal du Docteur Seward, 22 septembre

Tout est fini. Arthur a rejoint le Roi, et a emmené Quincey Morris avec lui. Quel garçon charmant que ce Quincey ! Je parierais qu'il a été affecté par la mort de Lucy autant que nous tous, mais il a traversé cette épreuve avec une résistance morale digne d'un Viking. Si l'Amérique est capable d'engendrer de tels hommes, elle deviendra une grande puissance mondiale, assurément. Van Helsing s'est allongé, afin de prendre un peu de repos en prévision de son voyage. Il retourne à Amsterdam

ce soir, mais il dit qu'il revient demain soir; qu'il veut simplement prendre certaines dispositions qui ne peuvent être prises que par lui en personne. Il doit me rejoindre ensuite, s'il le peut; il dit qu'il a du travail à faire à Londres, qui peut lui prendre un peu de temps. Pauvre vieux ! Je crains que la pression de la semaine dernière n'ait brisé son mental d'acier. Pendant toute la durée des funérailles, j'ai vu qu'il a pris sur lui de manière terrible. Quand ce fut terminé, nous tenions compagnie à Arthur, qui, le pauvre, parlait de la part qu'il avait prise à la transfusion sanguine dans les veines de Lucy; et je voyais le visage de Van Helsing blêmir et s'empourprer tour à tour. Arthur disait que depuis cette transfusion, il avait l'impression qu'ils étaient vraiment mariés et qu'elle était son épouse devant Dieu. Personne ne souffla mot sur les autres transfusions, et personne ne le fera jamais. Arthur et Quincey partirent ensemble à la gare, et Van Helsing et moi vînmes ici. Lorsque nous nous retrouvâmes seuls dans la voiture, il donna libre cours à une véritable crise d'hystérie. Il l'a toujours nié depuis, et a toujours prétendu qu'il s'agissait de son sens de l'humour poussé à l'extrême par les circonstances. Il rit jusqu'aux larmes, et je dus tirer les rideaux de peur que quelqu'un nous voie et ne le prenne en mauvaise part; puis il pleura, jusqu'à se remettre à rire, et rit et pleura en même temps, comme le font les femmes. J'essayai de me montrer ferme avec lui, comme il faut le faire avec les femmes dans ce genre de circonstances, mais cela n'eut aucun effet. Les hommes et les femmes sont très différents dans les manifestations de force ou de faiblesse nerveuse ! Enfin son visage redevint ferme et grave, et je lui demandai la raison de son hilarité, à un tel moment. Sa réponse fut d'une certaine manière assez typique de lui, car elle était logique, forte et mystérieuse. Il dit :

« Ah, vous ne comprenez pas, mon ami John. Ne vous imaginez pas que je ne suis pas triste, sous prétexte que je ris. Vous voyez, j'ai pleuré même quand le rire me secouait. Mais ne pensez pas davantage que je sois tout désolé sous prétexte que je pleure, car je ris malgré tout. Gardez toujours à l'esprit qu'un rire qui frappe à la porte et demande « Puis-je entrer » ? n'est pas un véritable rire. Non, le rire véritable est un roi, et il va et vient comme il l'entend. Il n'a besoin de la permission de personne; et il ne s'encombre pas des convenances. Il dit : « Je suis là ». Tenez, par exemple, mon coeur se déchire en enterrant cette douce jeune fille; je donne mon sang pour elle, bien que je sois vieux et fatigué; je donne mon temps, ma compétence, mon sommeil; je délaisse mes autres patients pour me dévouer à elle. Et pourtant, je suis capable de rire sur le bord-même de sa tombe - de rire lorsque la pelle du bedeau jette la terre sur son cercueil, et que la pelletée fait comme un bruit sourd sur mon coeur, de rire jusqu'à ce que le sang monte à mes joues. Mon coeur saigne pour ce pauvre garçon - ce cher garçon, qui aurait eu exactement le même âge que mon propre fils, si j'avais été assez heureux pour ne pas le perdre, et qui a les mêmes cheveux et les mêmes yeux que lui. Eh oui; vous savez maintenant pourquoi je lui suis si attaché. Et pourtant quand il dit ces choses qui touchent au vif mon coeur de mari, et font vibrer mon coeur de père plus qu'aucun autre jeune homme - pas même vous, cher John, car nous sommes plus comme des collègues que comme un père et son fils- même à un tel moment, le Roi Rire s'abat sur moi et crie et beugle à mon oreille. « Je suis là! Je suis là! » jusqu'à ce que le sang finisse son tour et ramène à mes joues un peu du soleil qu'il transporte avec lui. Oh, ami John, c'est un monde étrange, un monde triste, un monde plein de souffrances, d'inquiétudes et de tourments; et pourtant quand le Roi Rire arrive, il fait tout danser au rythme de l'air qu'il joue. Les coeurs saignants, et les ossements secs du cimetière, et les larmes brûlantes - tout danse la gigue à la musique qu'il fait de sa bouche sans sourire. Et croyez-moi, ami John, c'est par bonté et par miséricorde qu'il nous visite ainsi. Ah, nous autres hommes et femmes nous sommes comme des cordes tendues, qu'on tire par les deux bouts. Et puis les larmes coulent; et, comme la pluie sur les cordes, elles nous raidissent encore, jusqu'à ce que la tension risque d'être trop forte et que nous cassions. Mais le Roi Rire vient alors comme un rayon de soleil, et il apaise la tension; et nous supportons grâce à lui de reprendre notre fardeau, quel qu'il soit. »

Je ne voulais pas le blesser en lui disant que je ne comprenais pas son idée, mais, comme je ne voyais pas très bien la cause de son rire, je le lui demandai. Comme il me répondait, son visage se ferma, et il dit d'un ton très différent : « Oh, c'était l'ironie sinistre de tout cela - cette si charmante demoiselle, avec sa guirlande de fleurs, aussi belle que la vie - et nous qui en venions à nous demander si elle était vraiment morte; elle gisait dans cette maison de marbre si précieuse, dans ce cimetière solitaire, où reposent tant de membres de sa lignée, et notamment sa mère qu'elle aimait, et dont elle était aimée, et ce glas sacré qui sonnait, si triste et si lent; et ces hommes d'église, avec leurs vêtements angéliques, faisant semblant de lire des livres, mais sans être capable de garder les yeux sur les pages; et nous tous avec la tête basse. Et tout ça pour quoi ? Elle est morte; alors ! N'est-ce pas ? »

« Eh bien, sur ma vie, Professeur », dis-je, « Je ne vois rien qui prête à rire dans tout ceci. En fait, votre explication rend la chose encore plus intrigante à mes yeux. Et même si la cérémonie avait été comique, qu'en est-il du pauvre Art et de sa peine ? Il avait le coeur tout simplement brisé. »

« Justement. N'a-t-il pas dit que la transfusion de sang avait fait d'elle son épouse ? »

« Oui, et cela était une idée douce et réconfortante pour lui. »

« En effet. Mais il y a une difficulté, ami John. Si c'est le cas, qu'en est-il des autres ? Ho, ho ! Alors cela fait de cette douce jeune fille une polyandre, et moi, avec ma pauvre femme qui est morte pour moi, mais vivante selon la loi de l'Eglise, bien que sans connaissance - eh bien, cela fait de moi, qui suis l'époux fidèle de cette non-épouse, un bigame ! »

« Je ne vois pas ce qui prête à rire ici non plus », dis-je, et je lui en voulais un peu de dire de pareilles choses. Il laissa sa main sur mon bras, et dit :

« Cher John, pardonnez-moi, c'est la douleur. Je n'ai pas montré mes sentiments à ceux que cela pouvait heurter, mais seulement à vous, mon vieil ami, car je peux vous faire confiance. Si vous aviez pu voir au fond de mon coeur au moment où j'avais envie de rire, et aussi au moment où le rire m'a envahi; si vous pouviez voir au fond de mon coeur maintenant que le Roi Rire a remballé sa couronne, et tous ses attributs - car il part loin, loin de moi, et pour très, très longtemps - peut-être que vous me plaindriez encore plus que vous ne plaignez les autres. »

Je fus touché par la tendresse de son intonation, et lui demandai pourquoi.

« Parce que je sais ! »

Et maintenant, nous voici tous dispersés; et pour beaucoup d'entre nous, une profonde solitude va se poser sur nos toits et nous couver de ses ailes. Lucy repose dans le tombeau de sa famille, un mausolée princier dans un cimetière isolé, bien loin de notre Londres grouillante; où l'air est frais, où le soleil se lève sur Hampstead Hill, et où les fleurs sauvages poussent à leur gré. Je peux mettre un point final à ce journal… Dieu seul sait si j'en écrirai un autre un jour. Si je le fais, ou si je rouvre celui-ci, il traitera d'autres personnes et d'autres sujets; car pour l'heure, à la fin, au dernier mot de la romance de ma vie, je vais reprendre le cours de mon travail, en disant tristement, et sans espoir : « FIN ».

LA GAZETTE DE WESTMINSTER, 25 septembre

Mystère à Hamptstead

Les environs de Hampstead sont secoués en ce moment-même par une série d'événements qui semblent comparables à ceux que les auteurs des gros titres connaissent sous le nom de « L'horreur de Kensington », « La Femme Poignardée » ou « La Dame en Noir ». Au cours des deux ou trois derniers jours, on rapporte plusieurs cas de jeunes enfants enlevés de leur domicile ou ne revenant pas après avoir joué dans le parc. Dans tous les cas, les enfants étaient trop jeunes pour rendre compte de manière claire et intelligible ce qui était arrivé, mais il semble y avoir un consensus, dans leurs histoires, sur une « dame sanglante ». Ils ont toujours disparu assez tard dans la soirée, et à deux reprises les enfants n'ont été retrouvés que tard le lendemain matin. On admet dans le voisinage que, comme le premier enfant a expliqué sa disparition par « une dame sanglante » qui lui aurait demandé de faire une promenade avec elle, les autres se sont contentés de répéter cette phrase et de l'utiliser quand l'occasion s'en est trouvée. Cela semble l'explication la plus naturelle, étant donné que le jeu favori des enfants, maintenant, est de s'entrainer les uns les autres par des ruses. Un correspondant nous rapporte que certains des petits bambins prétendant être « la Dame Sanglante » sont extrêmement amusants. Nos caricaturistes, selon lui, seraient bien inspirés de prendre auprès d'eux des leçons d'ironie et de grotesque. Il est dans la nature des choses que la Dame Sanglante soit le rôle vedette de ces représentations de plein air. Notre correspondant dit naïvement que même Ellen Terry n'arriverait pas à la cheville de certains de ces petits enfants crasseux.

Il y a, malgré tout, possiblement quelque chose de sérieux dans cette affaire, car certains enfants - en fait, tous ceux qui ont été portés disparus toute la nuit, ont été légèrement déchirés ou blessés à la gorge. Les blessures semblent similaires à celles que pourrait causer un rat ou un petit chien, et bien qu'assez insignifiantes en elles-mêmes, leur répétition semble montrer que l'animal en question appliquerait une sorte de méthode. La police du secteur a reçu pour consigne de veiller activement sur les enfants qui vagabondent, surtout les plus jeunes, à Hampstead Heath et dans les environs, ainsi que sur les éventuels chiens errants.

LA GAZETTE DE WESTMINSTER, 25 septembre, EDITION SPECIALE

Horreur à Hampstead - un nouvel enfant blessé

«La Dame Sanglante »

On vient juste de nous rapporter qu'un autre enfant, disparu la nuit dernière, a été découvert tard dans la matinée, sous un buisson d'ajonc du côté de Shooter's Hill à Hampstead Heath, qui est, peut-être, un peu moins fréquenté que les autres côtés. L'enfant a la même minuscule blessure à la gorge que les autres victimes. Il était terriblement faible, et semblait absolument décharné. Lui aussi, lorsqu'il fut un peu remis, a raconté la même histoire, déjà racontée par les autres : il aurait été attiré au loin par la « dame sanglante ».

CHAPITRE 14

Journal de Mina Harker, 23 Septembre

Jonathan se sent mieux après une mauvaise nuit. Je suis très contente qu'il ait énormément de travail, car cela éloigne son esprit des sombres sujets qui l'agitent; et je me réjouis vraiment qu'il croule maintenant sous les responsabilités de sa nouvelle position. Je savais qu'il serait fidèle à lui-même, et maintenant j'exulte de fierté de voir mon Jonathan s'élever vers le sommet de sa carrière et rester à la hauteur des devoirs qui lui incombent. Il sera dehors aujourd'hui, jusqu'à une heure tardive, car il a dit qu'il ne pourrait déjeuner à la maison. Mes travaux domestiques sont terminés, aussi vais-je prendre son carnet de voyage, et m'enfermer dans ma chambre pour le lire…

24 septembre - Je n'avais pas le cœur à écrire, hier soir : le carnet tenu par Jonathan m'a fortement ébranlée. Pauvre amour ! Comme il a dû souffrir, que tout ceci soit vrai, ou le fruit de son imagination. Je me demande s'il y a quoi que ce soit de réel dans tout ce récit. A-t-il contracté sa fièvre cérébrale d'abord, et ensuite seulement, écrit toutes ces choses horribles, ou y a-t-il une cause à tout ceci ? Je suppose que je ne le saurai jamais, car je n'ose aborder ce sujet avec lui… Et pourtant, cet homme que nous avons vu hier ! Il avait l'air bien sûr de lui…. Pauvre garçon ! Je crois que les funérailles l'ont bouleversé et ont ramené son esprit à des pensées anciennes… Il croit à tout ceci lui-même. Je me souviens, que, le jour de notre mariage, il a dit : « à moins que, vraiment, quelque devoir impérieux ne m'oblige à retourner aux heures amères qui sont consignées ici - que ce soit le produit de la raison ou de la folie, de la veille ou du songe. » Il semble y avoir à travers tout ceci une sorte de fil conducteur… Ce comte épouvantable devait venir à Londres… Si c'était le cas, et s'il était à Londres, avec tous ses millions…. Il pourrait y avoir un « devoir impérieux », et nous ne devrions pas nous y dérober. Je m'y préparerai. Je vais chercher ma machine à écrire à l'instant même et commencer la transcription. Ainsi nous serons prêts à partager cela avec d'autres yeux si nécessaire. Et alors, s'il en était besoin, peut-être, si j'y suis prête, pourrais-je répondre pour Jonathan et lui éviter qu'on le dérange à ce sujet. Et si jamais un jour Jonathan surmonte sa nervosité, il aura peut-être envie de tout me raconter, et je pourrai alors lui poser des questions, résoudre certaines choses, et voir quel réconfort je puis lui apporter.

Lettre de Van Helsing à Mrs. Harker

24 septembre

Confidentielle

Chère Madame,

Je vous prie de bien vouloir m'excuser de vous écrire, mais je suis déjà en quelque sorte un ami, puisque je vous ai fait parvenir la triste nouvelle de la mort de Miss Lucy Westenra. Avec l'aimable autorisation de Lord Godalming, je suis autorisé à lire ses lettres et documents, car je suis concerné par certaines affaires d'un intérêt vital. Dans ces papiers, j'ai trouvé des lettres de vous, qui montrent à quel point vous étiez amies, et combien vous l'aimiez. Oh, Madame Mina, au nom de cet amour, je vous en supplie, aidez-moi. C'est pour le bien des autres que je vous le demande, pour réparer un grand mal, et pour mettre fin à des troubles plus terribles que tout ce que vous pouvez imaginer. Me serait-il possible de vous rencontrer ? Vous pouvez me faire confiance, je suis un ami du Dr. Seward et de Lord Godalming (le Arthur de Miss Lucy). Tout cela doit rester secret pour eux pour le moment. Je me rendrai sur l'heure à Exeter pour vous y rencontrer si vous avez la bonté de m'y autoriser, à l'heure et au lieu qui vous plairont. J'implore votre pardon, Madame. J'ai lu vos lettres à la pauvre Lucy ; je sais combien vous êtes bonne et à quel point votre mari a souffert, alors je vous en prie, si possible ne l'informez pas de ma démarche, cela pourrait nuire à sa santé. A nouveau, pardonnez-moi.

Van Helsing.

TELEGRAMME de MRS Harker à VAN HELSING, 25 septembre

Venez aujourd'hui par le train de dix heures et quart si vous arrivez à l'attraper. Je suis disponible à n'importe quel moment.

Wilhelmina Harker.

Journal de MINA HARKER, 25 septembre

Alors que le moment s'approche de rencontrer le Docteur Van Helsing, je ne peux m'empêcher de ressentir une vive excitation - je ne sais trop pourquoi, j'ai l'impression que cet entretien va m'éclairer sur la triste expérience de Jonathan; et puisque le Docteur s'est occupé de ma pauvre Lucy dans son dernier combat, il pourra aussi tout me raconter à ce sujet. C'est d'ailleurs la raison de sa venue; il souhaite me parler de Lucy et de son somnambulisme, et non de Jonathan. Ah… je ne connaîtrai donc jamais la vérité ! Comme je suis sotte. Cet affreux journal a porté sur mon imagination et déteint sur tout le reste. Bien sûr qu'il s'agit de Lucy, de cette étrange habitude qui lui était revenue, et de cette affreuse nuit sur la falaise qui a dû la rendre malade. J'en suis presque venue à oublier à quel point elle était souffrante, par la suite, plongée que j'étais dans mes propres problèmes. Elle doit lui avoir parlé de son somnambulisme sur la falaise, et doit lui avoir confié que j'étais au courant; et maintenant il souhaite que je lui dise tout ce que je sais, afin de l'aider à comprendre. J'espère avoir bien fait de ne rien dire à Mrs Westenra, je ne me le pardonnerais jamais si la moindre action, ou omission, de ma part, avait porté préjudice à cette pauvre chère Lucy. J'espère aussi que le Dr Van Helsing ne m'accusera pas ; j'ai eu tant d'inquiétudes et de problèmes ces derniers temps que je sens que je ne pourrais rien supporter de plus à présent.

Je pense que pleurer nous fait du bien à tous, quelquefois - cela rafraîchit l'air comme le fait la pluie. Peut-être que c'était la lecture du journal, hier, qui m'a bouleversée, et voilà que Jonathan est parti ce matin pour rester loin de moi une longue journée et toute une nuit - la première où nous serons séparés depuis notre mariage. J'espère vraiment que mon cher compagnon saura prendre soin de lui-même, et que rien de fâcheux ne lui arrivera. Il est deux heures, et le docteur ne devrait pas tarder maintenant. Je ne dirai rien du journal de Jonathan, à moins qu'il ne me pose la question. Je suis si heureuse d'avoir dactylographié mon propre journal - ainsi, au cas où il me demande des détails à propos de Lucy, je pourrai le lui tendre, et cela m'épargnera la peine de répondre à bien des questions.

Plus tard - Il est venu et reparti. Oh, quel étrange entretien, cela me donne le vertige ! Je me sens comme dans un rêve. Est-ce que tout cela, et même une infime partie de tout cela, est possible ? Si je n'avais pas lu d'abord le journal de Jonathan, je n'y aurais même pas songé. Pauvre, pauvre cher Jonathan ! Comme il a dû souffrir. Qu'il plaise à Dieu que tout ceci ne le perturbe pas davantage. J'essaierai de l'épargner; mais cela pourrait aussi constituer une consolation et une aide pour lui - quelque difficile et lourd de conséquences que ce soit - de savoir avec certitude que ses yeux, ses oreilles et son cerveau ne l'ont pas trompé, et que tout ce qu'il a écrit est vrai. C'est peut-être le doute qui le ronge, et il est possible qu'une fois le doute levé, dans un sens ou dans l'autre - que l'on prouve que c'était bien vrai, ou que c'était juste un rêve - il se sentirait mieux et plus fort pour surmonter le choc. Le Dr Van Helsing doit être un homme bon, en plus d'être un savant, s'il est un ami d'Arthur et du Dr Seward, et s'ils l'ont fait venir de Hollande exprès pour s'occuper de Lucy. J'ai eu l'impression, en le voyant, qu'il était plein de bonté et de noblesse. Quand il viendra demain je lui poserai des questions à propos de Jonathan, et alors, avec l'aide de Dieu, tout ce chagrin et cette angoisse s'achèveront peut-être en une fin heureuse. J'avais pour projet d'écrire quelques interviews; l'ami de Jonathan qui travaille à Exeter News lui a dit que la mémoire était capitale dans un tel travail - que vous deviez être capable de retranscrire exactement chaque mot prononcé, même si vous deviez peaufiner certaines choses par la suite. Cet entretien était une interview exceptionnelle; aussi j'essaierai de la retranscrire *verbatim*.

Il était deux heures trente lorsque j'entendis toquer à la porte. Je pris mon courage à deux mains et attendis. Quelques instants plus tard, Mary ouvrit la porte et annonça « Docteur Van Helsing ».

Je me levai et m'inclinai, et il s'approcha de moi; un homme de corpulence moyenne, solidement bâti, avec les épaules en retrait sur un buste large et profond, et un cou fermement planté dans le tronc, comme la tête sur le cou. Le maintien de la tête désigne immédiatement un homme de savoir et de pouvoir; la tête est noble, bien proportionnée, avec un crâne large à l'arrière des oreilles. Le visage, rasé de près, montre un menton dur et carré, une grande bouche résolue et mobile, un nez d'une taille respectable, plutôt droit, mais avec des narines petites et sensibles, qui semblent s'agrandir lorsque les épais sourcils broussailleux se froncent et que la bouche se serre. Le front est large et beau, presque droit à sa naissance, puis fuyant par deux bosses parallèles, un front formé de telle façon que ses cheveux roux ne peuvent en aucun cas tomber sur lui, mais tombent naturellement en arrière ou sur les côtés. Il a de grands yeux d'un bleu sombre, très écartés, tour à tour vifs, tendres ou fermes, selon le cours de ses pensées. Il me dit :

« Mrs Harker, je présume ? »

Je m'inclinai pour acquiescer.

« Vous étiez bien Mina Murray ? »

Encore une fois, j'acquiescai.

« C'est Mina Murray que je suis venu voir, l'amie de cette pauvre petite Lucy Westenra. Madame Mina, je viens de la part des morts. »

•Sir, dis-je, vous ne pourriez avoir de meilleures recommandations auprès de moi que d'avoir été un ami et un protecteur de Lucy Westenra. »

Et je lui tendis ma main. Il la prit et dit tendrement :

« Oh, Madame Mina, je savais que je pouvais compter sur la bonté de l'amie de cette pauvre et pure jeune fille, mais je ne savais pas à quel point. »

Il finit son discours par une révérence courtoise. Je lui demandai la raison de sa visite, si bien qu'il entra dans le vif du sujet :

« J'ai lu vos lettres à Miss Lucy. Pardonnez-moi, mais je me devais de commencer mon enquête quelque part, et il n'y avait personne à qui poser des questions. Je sais que vous étiez auprès d'elle à Whitby. Elle a tenu, de loin en loin, un journal - n'ayez pas l'air surpris, Madame Mina - elle ne l'a commencé qu'après votre départ, en s'inspirant de votre exemple - et dans ce journal elle fait référence à une crise de somnambulisme au sujet de laquelle elle écrit que vous l'avez sauvée. C'est donc mû par une grande perplexité que je suis venu à vous, afin de vous demander si vous seriez assez bonne pour me dire tout ce dont vous pouvez vous souvenir à ce sujet. «

« Oui, je crois pouvoir, Docteur Van Helsing, tout vous raconter à ce propos. »

« Ah, alors cela signifie que vous avez une bonne mémoire des faits, des détails ? Ce n'est pas toujours le cas des jeunes femmes. »

« Non, docteur, mais j'ai tout consigné par écrit. Je peux vous montrer, si vous le voulez. »

« Oh, Madame Mina, je vous en serais très reconnaissant, vous me feriez un grand honneur. »

Je ne résistai pas à la tentation de me moquer un peu de lui - je crois qu'il s'agit d'un reste de la saveur de la pomme originelle, qui reste dans nos bouches - et lui tendis donc les notes sténographiques.

Il s'en saisit avec un salut reconnaissant, et dit :

« Puis-je le lire ? »

« SI vous le souhaitez », répondis-je aussi ingénument que possible. Il l'ouvrit, et pendant un instant son visage se défit. Puis il se leva, et s'inclina.

« Oh, intelligente femme ! dit-il. Je savais depuis longtemps que M. Jonathan était un homme extrêmement prévoyant, mais, regardez, sa femme se révèle être son meilleur atout. Me feriez-vous l'honneur de m'aider à le lire ? Hélas, je ne connais pas la sténographie. »

A cet instant ma petite plaisanterie était terminée, et j'en avais presque honte; aussi je pris la copie dactylographiée de mon panier à ouvrage et la lui tendis.

« Pardonnez-moi, dis-je. Je n'ai pas pu m'en empêcher; mais je m'étais dit que vous veniez certainement me poser de questions au sujet de Lucy, et comme vous n'avez sans doute pas le temps d'attendre - je sais que votre temps doit être précieux - j'ai pris la précaution de le taper à la machine pour vous. »

Il le prit et ses yeux scintillèrent. « Vous êtes si bonne », dit-il. « Puis-je le lire maintenant ? J'aurai sans doute des questions à vous poser quand j'aurai terminé ma lecture. »

« J'insiste, dis-je, pour que vous le lisiez pendant que je commande le déjeuner, et alors vous pourrez me poser des questions tout en mangeant. »

Il s'inclina et s'installa dans une chaise, afin d'avoir la lumière dans son dos, et s'absorba dans sa lecture, pendant que j'allais donner mes instructions pour le repas, dans le but principal de ne pas le déranger. Quand je revins, je le trouvai en train de faire les cent pas dans la pièce, son visage tout flambant d'excitation. Il se rua vers moi et prit mes deux mains dans les siennes.

« Oh Madame Mina », dit-il. « Comment puis-je vous témoigner ma reconnaissance ? Ce papier est un rayon de soleil. Il m'ouvre une porte. Je suis étourdi, je suis ébloui de tant de lumière, malgré des nuages qui roulent derrière la lumière sans cesse. Mais cela, vous ne pouvez pas le comprendre. Oh, mais je vous suis infiniment reconnaissant, intelligente femme. Madame - il dit cela avec beaucoup de solennité - si jamais Abraham Van Helsing peut faire quelque chose pour vous ou pour les vôtres, j'espère que vous me le ferez savoir. Cela me sera un plaisir et un délice de vous servir en tant qu'ami; mais tout ce que j'ai appris, toutes mes compétences, seront utilisés pour vous et ceux que vous aimez. Il y a des ténèbres dans la vie, et il y a des lumières; vous êtes l'une des lumières. Vous aurez une vie heureuse et bonne, et votre mari sera béni à travers vous. »

« Mais, docteur, voici des louanges très excessives - vous ne me connaissez pas ! »

« Je ne vous connais pas ! Moi, qui suis vieux, et qui ai étudié les hommes et les femmes durant toute ma vie; moi, qui ai fait du cerveau, et de tout ce qui lui appartient, et de tout ce qui en découle, ma spécialité ! Moi qui ai lu votre journal que vous aviez si bien retranscrit à mon intention, et qui respire la vérité à chaque ligne… Moi, qui ai lu votre si douce lettre à Lucy, dans laquelle vous racontiez votre mariage et votre foi, je ne vous connais pas ! Oh, Madame Mina, les femmes bonnes dévoilent toute leur vie, à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, afin que les anges puissent la lire - et nous, hommes de

science, nous avons en quelque sorte les yeux des anges. Votre mari est d'une noble nature, et c'est également votre cas, car vous avez la foi, et la foi ne peut se trouver dans une nature méchante. Et votre mari - parlez-moi de lui. Va-t-il tout à fait bien ? Est-ce que sa fièvre est totalement tombée, est-il fort et plein de courage ? «

Je vis là une ouverture pour parler de Jonathan, et je dis :

« Il était presque rétabli, mais il a été bouleversé par la mort de Mister Hawkins. »

Il m'interrompit :

« Oh oui, je sais, je sais, j'ai lu vos deux dernières lettres ».

Je continuai :

« Je crois que c'est cela qui l'a perturbé, car quand nous étions en ville jeudi dernier, il a eu une sorte de crise. »

« Une crise, si peu de temps après une fièvre cérébrale ! Cela n'est pas bon. De quelle sorte de crise s'agissait-il ? »

« Il a cru voir quelqu'un qui lui rappelait quelque chose de terrible, cette chose justement qui l'a conduit à sa fièvre cérébrale. » Et alors, je me suis sentie submergée par tout cela - la compassion pour Jonathan, l'horreur de ce qu'il avait vécu, le mystère terrifiant de son journal, et la peur qui s'est abattue sur moi depuis, tout a fondu sur moi comme un tourbillon. J'ai dû me montrer hystérique, car je me suis jetée à genoux et l'ai entouré de mes bras, en le suppliant de soigner mon mari. Il me prit les mains et me releva, me fit asseoir sur le sofa, et s'assit à côté de moi ; et, tout en tenant ma main, il me dit avec une infinie gentillesse :

« Mon existence est stérile et solitaire, et si chargée de travail que je n'ai guère eu le temps de cultiver des amitiés; mais depuis que j'ai été convoqué ici par mon ami John Seward, j'ai rencontré tant d'excellentes personnes et tant de noblesse que je ressens plus que jamais - et elle ne fait que croître avec l'âge - la solitude de ma vie. Croyez-moi, je viens ici plein de respect pour vous, et vous m'avez donné l'espoir - pas l'espoir d'aboutir dans mes recherches, mais l'espoir qu'il reste des femmes bonnes pour rendre la vie heureuse - des femmes bonnes, dont la vie et la vérité seront des leçons merveilleuses pour les enfants à naître. Je suis heureux, heureux, de pouvoir vous être utile, car si la souffrance qui afflige votre mari se trouve justement dans mon rayon d'études et d'expériences, je vous jure que je ferai, avec joie, TOUT ce qu'il m'est possible de faire pour rendre sa vie forte et virile, et la vôtre, heureuse. Maintenant vous devez déjeuner. Vous êtes surmenée et peut-être hyper-anxieuse. Votre époux Jonathan n'aimerait pas vous voir si pâle, et le contrarier dans son amour ne lui ferait pas de bien. Aussi, pour son bien, vous devez manger et sourire. Vous m'avez tout dit à propos de Lucy, aussi nous n'en parlerons plus, de peur de vous affliger. Je resterai à Exeter cette nuit, car je veux bien réfléchir à tout ce que vous m'avez communiqué, et quand j'aurai médité suffisamment, je vous poserai mes questions, si vous me le permettez. Et vous me direz également ce qu'il en est du trouble de Jonathan, mais pas encore. Pour le moment, vous devez manger. Après, vous me direz tout.

Après le repas, quand nous revînmes au salon, il me dit :

« Et maintenant, racontez-moi ce qui est arrivé à Jonathan. »

Quand il s'agit de parler à ce grand érudit, je commençai à craindre qu'il ne me prît pour une pauvre idiote, et Jonathan, pour un fou - ce journal est tellement étrange - et j'hésitai à me lancer. Mais il était si attentionné et si bon, de plus, il avait promis de m'aider, et je lui faisais confiance, aussi je lui dis :

« Docteur Van Helsing, ce que j'ai à vous dire est si troublant que vous ne devez pas vous moquer de moi, ni de mon mari. J'ai été, depuis hier, dans une sorte de fièvre du doute; vous devez être indulgent, et ne pas me juger stupide pour avoir cru ne serait-ce que la moitié de certaines de ces choses très étranges. »

Il me rassura par ses manières autant que par ses mots quand il dit :

« Oh, ma chère, si vous saviez à quel point l'affaire qui m'amène ici est étrange, ce serait à vous de rire. J'ai appris à ne pas mépriser les croyances de quiconque, quelque étranges qu'elles puissent paraître. J'ai essayé de conserver un esprit ouvert; et ce n'est pas grâce aux choses ordinaires de la vie, mais aux choses étranges, extraordinaires, aux choses qui vous font douter de votre propre santé mentale. »

« Merci, merci mille fois ! Vous m'avez ôté un fardeau de l'esprit. Si vous le voulez bien, je vais vous donner quelque chose à lire. C'est long, mais je l'ai dactylographié entièrement. Cela vous expliquera mon trouble et celui de Jonathan. Il s'agit de la copie de son journal de voyage, où il a consigné tout ce qui est arrivé. Je n'ose rien vous en dire; vous le lirez vous même et vous jugerez par vous-même. Alors, quand nous nous reverrons, peut-être, vous serez assez bon pour me donner votre avis. »

« Je vous promets », dit-il comme je lui donnais les papiers, « que je viendrai vous voir demain matin, aussi tôt que possible, pour vous voir, vous et votre mari, si j'en ai la possibilité. »

« Jonathan sera là vers 11h30, venez-donc déjeuner avec nous; vous pourriez ensuite prendre le rapide de 15h34, qui vous déposera à Paddington avant huit heures. »

Il se montra surpris de ma connaissance des horaires des trains, car il ignore que j'ai appris par cœur tous les horaires des trains en partance et en direction d'Exeter, afin de pouvoir aider Jonathan à organiser un éventuel voyage en toute hâte.

Il prit donc les papiers avec lui et s'en alla, et je suis ici, assise, à réfléchir - à réfléchir à je ne sais quoi.

Lettre (manuscrite) de Van Helsing à Mrs. Harker

25 septembre, 6h00

Chère Madame Mina,

J'ai lu l'extraordinaire journal de votre époux. N'ayez aucun doute. Aussi étrange et monstrueux qu'il soit, tout est *vrai* ! J'en jurerais sur ma vie. Pour certaines personnes, c'est terrible, mais pour vous et lui, il n'y a rien à redouter. C'est un noble cœur, et laissez-moi vous dire, moi qui ai l'expérience des hommes, que celui qui a osé descendre ce mur pour aller vers cette chambre, oui, et y retourner une seconde fois – n'est pas un homme qui peut être affecté toute sa vie par le choc qu'il a reçu. Son cerveau et son cœur se portent bien, je puis vous le jurer, même avant de l'avoir vu, alors soyez tranquille. J'aurai à l'interroger à propos d'autres choses. Je me félicite d'être venu vous voir aujourd'hui : j'ai appris tant de choses que je suis perplexe, plus perplexe que jamais, et je dois encore réfléchir à tout cela.

Votre très fidèle

Abraham Van Helsing.

Lettre de Mrs Harker à Van Helsing

25 septembre, 18h30

Cher Docteur Van Helsing,

Mille merci pour votre gentille lettre, qui a retiré un grand poids de mes épaules. Et pourtant, si cela est vrai, quelles choses terrifiantes existent dans ce monde, et quelle horreur si cet homme, ce monstre, se trouve vraiment à Londres ! J'ose à peine le concevoir. Je reçois à l'instant où je vous écris un câble de Jonathan, qui m'avertit qu'il part de Launceston ce soir à 18h25 et sera ici à 22h18, ainsi je n'aurai rien à redouter cette nuit. Pourriez-vous, de ce fait, plutôt que de venir déjeuner, venir partager notre petit déjeuner vers 8h, si cela ne fait pas trop tôt pour vous ? Si vous êtes pressé, ainsi, vous pourrez partir par le train de 10h30, qui vous amènera à Paddington à 14h35. Ne répondez pas à ce mot - je considérerai, si je n'ai pas de nouvelles, que vous venez pour le petit déjeuner.

Soyez assuré de mon amitié sincère et reconnaissante,

Mina Harker

Journal de Jonathan Harker, 26 septembre

Je pensais ne jamais écrire à nouveau dans ce journal, mais le temps est venu. Quand je suis rentré à la maison hier soir, Mina avait préparé le souper. Après le repas, elle me parla de la visite de Van Helsing, et me dit qu'elle lui avait remis une copie de son journal et du mien, et qu'elle avait été très inquiète à mon sujet. Elle me montra la lettre du docteur qui affirmait que tout ce que j'avais écrit était vrai. On dirait que cela a fait de moi un autre homme. C'étaient les doutes que j'éprouvais à propos de la réalité de tout ceci qui me minaient. Je me sentais impuissant, méfiant, perdu dans les ténèbres. Mais maintenant, je *sais*, je n'ai plus peur, même du Comte. Il a donc réussi, après tout, dans son projet de venir à Londres, et c'est bien lui que j'ai vu. Il a rajeuni, comment est-ce possible ? Van Helsing est l'homme qui pourra le démasquer et le chasser, s'il est tant soit peu l'homme que Mina m'a décrit. Nous restâmes longtemps assis à parler de tout cela. Mina s'habille, et je vais aller le chercher à son hôtel dans quelques minutes.

Il était, je crois, surpris de me voir. Quand je pénétrai dans la pièce où il se trouvait, et me présentai, il me prit par l'épaule, tourna mon visage vers la lumière, et me dit, après un examen minutieux :

« Mais Madame Mina m'avait dit que vous étiez souffrant, que vous aviez subi un choc. » C'était tellement drôle d'entendre cet aimable vieillard au visage dur appeler ma femme « Madame Mina ». Je souris, et lui répondis :

« *J'étais* souffrant, *j'avais* subi un choc, mais voilà que vous m'avez déjà guéri. »

« Et comment donc ? »

« En écrivant à Mina hier soir. Je doutais, et tout me semblait irréel, je ne savais que croire, je doutais même de mes sens. Et ne sachant que croire, je ne savais que faire, et la seule chose que je pouvais faire était de poursuivre le travail qui avait été jusqu'ici le centre de ma vie. Mais cela ne me convenait plus, et je me trompais moi-même. Docteur, vous ne savez pas ce que c'est de douter de tout, même de soi. Non, vous ne savez pas, pas quand on a de pareils sourcils ! » Cela sembla l'amuser ; il répondit en riant :

« Ainsi, vous êtes physionomiste ! A chaque heure qui passe, j'apprends du nouveau. Je suis tellement heureux d'aller prendre le petit déjeuner avec vous, et, oh, Sir, vous pardonnerez à un vieil homme de vous dire que vous avez de la chance d'avoir une femme telle que la vôtre ! » Je l'aurais écouté continuer à vanter les mérites de Mina pendant toute une journée ; aussi je me contentai de hocher la tête et de rester silencieux.

« C'est l'une de ces créatures de Dieu, façonnées de sa propre main pour montrer au hommes et aux autres femmes qu'il existe un paradis auquel nous pouvons aspirer, et dont la lumière peut nous éclairer ici sur terre. Si franche, si douce, si noble, des qualités, laissez-moi vous le dire, si rares en ces temps de scepticisme et d'égoïsme. Quant à vous, Sir – j'ai lu toutes les lettres adressées à cette pauvre Lucy, et certaines parlent de vous, alors je vous connais depuis plusieurs jours à travers ceux qui vous connaissent ; mais la nuit dernière, j'ai appris qui vous étiez réellement. Donnez-moi la main, voulez-vous ? Et soyons amis pour la vie. »

Nous nous serrâmes la main, et il était si sincère et si aimable que j'en fus bouleversé.

« Et maintenant » dit-il, « Puis-je solliciter à nouveau votre aide ? J'ai une grande tâche à accomplir, et avant tout, il me faut savoir. C'est là que vous pouvez m'aider. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé avant votre départ pour la Transylvanie ? Plus tard, je vous demanderai de m'aider à nouveau, d'une façon différente, mais pour l'instant, cela suffira. »

« Ecoutez, Sir » dis-je, « ce que vous avez à faire concerne donc le Comte ? »

« Oui », répondit-il d'un ton solennel.

« Alors, je suis avec vous de cœur et d'âme. Comme vous prenez le train de dix heures trente, vous n'aurez pas le temps de les lire avant de partir, mais je vais vous chercher les documents, et vous pourrez les lire dans le train. »

Après le petit déjeuner, je le conduisis à la gare. Au moment de nous séparer, il me dit :

« Peut-être viendrez-vous à Londres, si je vous le demande, et Madame Mina également ? »

« Nous viendrons tous deux quand vous le désirerez » dis-je.

Je lui avais acheté les journaux du matin, ainsi que les journaux de Londres de la veille au soir, et tandis qu'il me parlait à la fenêtre du wagon, attendant le départ du train, il les feuilletait. Ses yeux s'arrêtèrent soudain sur l'un d'entre eux, la « Gazette de Westminster » - je le reconnaissais à sa couleur – et il devint très pâle. Il lut avec attention, en murmurant : « Mein Gott ! Mein Gott ! Déjà, déjà ! ». Je crois qu'à ce moment il ne se souvenait plus de ma présence. Soudain le sifflet se fit entendre, et le train se mit en mouvement. Le Docteur se souvint alors de moi, et, se penchant à la fenêtre et agitant la main, il cria : « Mes sentiments les meilleurs à Madame Mina ; j'écrirai dès que je le pourrai. »

Journal du Docteur Seward

26 septembre

Décidément, rien n'est définitif en ce bas monde. Cela ne fait pas une semaine que j'ai prononcé le mot « FIN », et voici que je recommence à nouveau, ou plutôt que je continue, le même enregistrement. Jusqu'à cet après-midi je n'avais aucune raison de penser à ce qui était révolu. Renfield était devenu, à tous égards, aussi sain d'esprit qu'il peut l'être. Il avait repris ses affaires de mouches, et commençait à se préoccuper également d'araignées, ce qui ne me causait aucun tracas. J'avais eu une lettre d'Arthur, écrite dimanche, qui me laissait espérer qu'il supportait merveilleusement bien la situation. Quincey Morris est avec lui, et cela est d'une grande aide, car il est une source bouillonnante de joie de vivre. Quincey m'a écrit une ligne lui aussi, et par ses mots j'ai appris qu'Arthur a recouvré un peu de son dynamisme naturel; ainsi, en ce qui le concerne, mon esprit était tranquille. S'agissant de moi, je me mettais au travail avec mon enthousiasme coutumier, ainsi, j'aurais pu dire sans mentir que la blessure laissée par cette pauvre Lucy était en passe de se cicatriser. Cependant, tout s'est à présent rouvert, et Dieu seul connaît le dénouement de tout ceci. Je ne peux m'empêcher de penser que Van Helsing pense le connaître également, mais il lâchera les informations au compte-gouttes, juste assez pour attiser la curiosité. Il s'est rendu à Exeter hier, et y est resté toute la nuit. Aujourd'hui il est revenu, et il a presque bondi dans ma chambre vers 17h30, me fourrant dans la main l'exemplaire du soir de la Gazette de Westminster.

« Que pensez-vous de cela ? » demanda-t-il en reculant et en croisant les bras. Je jetai un oeil au journal, car je ne savais pas du tout de quoi il voulait parler; mais il me le prit des mains et désigna un paragraphe à propos d'enfants enlevés du côté d'Hampstead. Je ne trouvai pas l'article très intéressant, jusqu'à ce que j'arrive au passage où l'on décrit les petites blessures percées sur leurs gorges. Il me vint une idée, et je levai les yeux.

« Alors ? » demanda-t-il.

« Cela ressemble à celles de la pauvre Lucy. »

« Et qu'est-ce que vous faites de cette constatation ? »

« Simplement qu'il doit y avoir une cause commune. Quoi que cela soit, ce qui l'a blessée, elle, a aussi blessé les enfants. »

Je ne compris pas très bien sa réponse :

« C'est vrai indirectement, mais pas directement. »

« Que voulez-vous dire, Professeur ? » demandai-je. J'étais quelque peu enclin à prendre sa gravité à la légère - car, après tout, quatre jours de repos et de liberté, après une angoisse brûlante et pénible, m'avaient grandement amélioré l'humeur - mais quand je vis son visage, cela me dégrisa. Jamais, même au plus noir de notre désespoir au chevet de la pauvre Lucy, il n'avait paru plus grave.

« Dites-moi », dis-je. « Je ne puis hasarder aucune opinion. Je ne sais que penser, et je n'ai aucune donnée sur laquelle je puisse fonder une hypothèse. »

« Etes-vous en train de me dire, ami John, que vous n'avez aucune espèce d'idée de la cause de la mort de Lucy; pas après tous les indices que vous ont apportés non seulement les événements, mais moi-même ? »

« Elle est morte d'une prostration nerveuse faisant suite à une grande perte de sang. »

« Et comment le sang a-t-il été perdu? »

Je secouai la tête. Il s'approcha et s'assit devant moi, pour poursuivre :

« Vous êtes un homme intelligent, ami John; vous raisonnez correctement, et votre esprit est clair; mais vous êtes plein de préjugés. Vous ne laissez pas vos yeux voir, ni vos oreilles entendre, et tout ce qui s'éloigne un tant soit peu de votre vie quotidienne, vous ne le prenez pas en compte. Ne pensez-vous pas que certaines choses que vous ne pouvez comprendre,

existent pourtant ? que certaines personnes voient des choses que d'autres ne peuvent voir ? Mais il y a des choses, anciennes et nouvelles, que les hommes ne peuvent contempler avec leurs yeux, parce que les hommes savent, ou croient savoir, des choses que d'autres hommes leur ont dites. Ah, c'est de la faute de notre science qui veut tout expliquer - quand elle n'explique pas, alors elle dit qu'il n'y a rien à expliquer. Et pourtant nous voyons autour de nous tous les jours le développement de nouvelles croyances, qui se croient nouvelles tout au moins; et qui ne sont autres que les vieilles croyances prétendant être jeunes - comme les belles dames de l'opéra. Je suppose que vous ne croyez pas au transfert corporel ? Non ? Ni à la matérialisation ? Non ? Ni aux corps astraux ? Non ? Ni à la télépathie ? Non ? Ni à l'hypnotisme - «

« Si », dis-je. « Charcot a démontré cela assez brillamment. »

Il sourit en continuant :

« Alors vous êtes d'accord avec cela. Oui ? Et bien sûr vous comprenez comment ça fonctionne, et vous êtes capable de suivre l'esprit du grand Charcot - paix à son âme ! - à l'intérieur-même de l'âme du patient qu'il soumet à son influence. Non ? Alors, ami John, dois-je en conclure que vous acceptez simplement le fait, et que vous supportez qu'entre les prémices et la conclusion, il y ait un blanc ? Non ? Alors dites-moi - car j'étudie le cerveau - comment vous acceptez l'hypnotisme tout en rejetant la télépathie. Laissez-moi vous dire, mon ami, qu'il y a des avancées, de nos jours, dans la science électrique, qui auraient paru diaboliques aux inventeurs-mêmes de l'électricité - qui eussent été eux-mêmes, il n'y a pas si longtemps, brûlés pour hérésie. Il y a toujours eu des mystères dans la vie. Pourquoi donc Mathusalem a-t-il vécu 900 ans, et « Old Parr » 169, alors que la pauvre Lucy, avec le sang de quatre hommes dans ses veines, n'a pas pu survivre ne serait-ce qu'un seul jour ? Car, si elle avait vécu un seul jour de plus, nous aurions pu la sauver. Connaissez-vous tous les mystères de la vie et de la mort ? Connaissez-vous tous les tenants de l'anatomie comparée, et êtes-vous capable de dire pourquoi des caractéristiques animales se retrouvent chez certains hommes, mais pas chez les autres ? Pouvez-vous me dire pourquoi, alors que les autres araignées meurent petites et rapidement, une énorme araignée a vécu pendant des siècles dans la tour de la vieille église Espagnole, et n'a cessé de grandir, et de grandir, jusqu'à ce qu'elle fût capable, en descendant, de boire l'huile de toutes les lampes de l'église ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi, dans la Pampa, et également ailleurs, il y a des chauve-souris qui viennent la nuit, ouvrent les veines du bétail et des chevaux et sucent leur sang jusqu'à la dernière goutte; comment il se fait que dans certaines îles des mers occidentales, des chauve-souris se suspendent à des arbres toute la journée, semblables, d'après ceux qui les ont vues, à des noix ou à des cosses géantes, et se laissent tomber sur les marins qui dorment sur le pont, en raison de la chaleur… des marins que l'on retrouve au matin raides morts, aussi livides que l'était Miss Lucy ? »

« Grand Dieu, Professeur ! » m'exclamai-je. « Etes-vous en train de suggérer que Lucy a été mordue par une telle chauve-souris, et qu'une telle chose existe ici à Londres en plein dix-neuvième siècle ? »

Il agita sa main pour obtenir le silence, et poursuivit :

« Pouvez-vous me dire pourquoi les tortues vivent plus longtemps que des générations d'hommes; pourquoi l'éléphant se maintient indéfiniment, jusqu'à ce qu'il ait survécu à des dynasties; et pourquoi le perroquet ne meurt jamais, à moins d'être mordu par un chat ou un chien, ou d'être atteint d'un autre mal ? Pouvez-vous me dire pourquoi les hommes ont toujours cru, en tous lieux et à toutes les époques, qu'il existe un petit nombre d'immortels, que certains hommes, certaines femmes, ne peuvent mourir ? Nous savons tous - car la science l'a attesté - qu'il y a eu des crapauds emprisonnés dans la pierre, dans des trous si petits qu'ils ne pouvaient contenir que leur corps, pendant des milliers d'années, depuis la jeunesse du monde… Pouvez-vous m'expliquer comment le fakir indien s'y prend pour mourir, être enterré, avoir sa tombe scellée, recouverte de blé, pendant un temps si long que le blé a le temps de pousser, d'être fauché, ressemé, et de pousser à nouveau et d'être fauché une fois encore… et, lorsque des hommes arrivent et descellent la pierre tombale, le fakir est retrouvé vivant, se lève et marche parmi eux comme avant ? »

Ici, je l'interrompis. Je commençai à être submergé : il noyait mon esprit d'un tel flot d'excentricités naturelles, et de possibles potentialités, que mon imagination s'enflammait. J'avais vaguement conscience qu'il essayait de m'enseigner quelque chose, comme il avait l'habitude de le faire dans son bureau à Amsterdam - mais à l'époque il me disait ce qu'il entendait démontrer, afin que je garde cette idée à l'esprit pendant toute sa démonstration. Pour l'heure je me retrouvais sans cette béquille, mais je désirais le suivre malgré tout, et je dis :

« Professeur, laissez-moi redevenir votre étudiant favori. Dites-moi la thèse, que je puisse appliquer vos connaissances tandis que vous continuez. Sans cette boussole, mon esprit erre d'un point à un autre à la manière dont un fou poursuit une idée. Je

me sens comme un novice traversant un marais dans le brouillard, sautant d'une touffe d'herbe à une autre dans l'effort aveugle de me mouvoir sans savoir où je vais. »

« C'est une bonne image », dit-il. « Eh bien, je vais vous le dire. Ma thèse est la suivante : je veux que vous croyiez. »

« Que je croie quoi ? »

« Que vous croyiez des choses que vous ne pouvez pas croire. Laissez-moi illustrer ma thèse. J'ai entendu parler un jour d'un Américain qui définissait ainsi la foi : « la faculté qui nous permet de croire des choses dont nous savons qu'elles ne sont pas vraies ». Pour une fois, je suis d'accord avec cet homme. Il a voulu dire que nous devons tous avoir un esprit ouvert, et ne pas laisser un petit morceau de vérité compromettre l'avènement d'une grande vérité; comme une petite pierre peut entraver un wagon sur des rails. Nous avons la petite vérité en premier. Bien ! Nous la tenons, nous l'apprécions; mais tout de même nous ne devons pas lui laisser croire que c'est la seule vérité de l'univers. »

« Ainsi, vous souhaitez que je ne laisse pas quelque conviction déjà formée entamer la réceptivité de mon esprit à un sujet étrange ? Est-ce que j'ai bien compris votre leçon ? »

« Oui, vous êtes toujours mon élève favori. Vous enseigner est gratifiant. Maintenant que vous voulez comprendre, vous avez réalisé le premier pas vers la compréhension. Vous pensez donc que ces petits trous dans la gorge des enfants ont été faits par la même chose qui a fait les trous sur Miss Lucy ? »

« Oui, je crois. »

Il se leva et dit avec solennité :

« Alors vous avez tort. Oh, j'aimerais qu'il en fût ainsi ! Mais hélas ! Non. C'est pire, c'est bien, bien pire que cela. »

« Au nom de Dieu, Professeur Van Helsing, qu'insinuez-vous ? » criai-je.

Il se jeta, avec un geste désespéré, sur une chaise, et plaça ses coudes sur la table, couvrant sa face de ses mains tandis qu'il articulait :

« Ces trous ont été faits par Miss Lucy ! »

CHAPITRE 15

Journal du Dr. Seward – suite

Pendant un moment, je fus envahi par une pure colère, c'était comme si, quand elle était encore vivante, il avait frappé Lucy au visage. Je frappai violemment la table, et me levai en lui disant : « Dr. Van Helsing, êtes-vous fou ? » Il leva la tête et me regarda, et d'une certaine façon le regard empreint de tendresse qu'il m'adressa me calma tout de suite. « Si seulement je l'étais ! » dit-il. « La folie serait un fardeau facile à porter, en comparaison d'une vérité telle que celle-ci. Oh, mon ami, pourquoi à votre avis ai-je fait de telles circonlocutions pour vous expliquer une chose si simple ? Etait-ce parce que je vous détestais, et vous ai détesté toute ma vie ? Etait-ce pour vous infliger de la souffrance ? Etait-ce parce que je voulais, après toutes ces années, me venger de vous qui m'avez sauvé d'une mort atroce ? Ah, non ! »

« Veuillez m'excuser » dis-je, et il continua :

« Mon ami, c'était parce que je voulais vous épargner autant que possible, car je sais que vous avez aimé cette douce jeune fille. Mais même maintenant, je n'espère pas que vous allez me croire. Il est si difficile d'accepter d'emblée une vérité abstraite, que nous continuons à douter, surtout lorsque nous avons toujours été persuadés du contraire. Il est toujours difficile d'accepter une réalité concrète aussi triste que celle qui concerne Miss Lucy. Mais ce soir, je vais prouver mes dires. Oserez-vous m'accompagner ? »

J'étais stupéfié. On ne peut trouver de plaisir à prouver une telle vérité ; sauf dans le cas de la jalousie, comme le disait Byron : « Et prouve la vérité qui t'est la plus détestable ».

Il me vit hésiter :

« La logique est simple ; ce n'est pas ici la logique du fou, qui saute d'une touffe d'herbe à l'autre dans un marécage brumeux. Si tout est faux, alors la preuve nous apportera le réconfort ; en tout cas, elle ne fera aucun mal. Mais si c'est la vérité ! Ah, voilà ce qui serait terrible, et pourtant cela même servirait ma cause, car j'ai besoin qu'on y croie. Ecoutez, voilà ce que je propose : d'abord, nous allons maintenant voir cet enfant à l'hôpital. Le Dr. Vincent, du North Hospital, où les journaux indiquent que se trouve l'enfant, est un de mes amis, et l'un des vôtres aussi je pense, puisque vous étudiiez ensemble à Amsterdam. Ce qu'il refuserait peut-être à deux amis, il ne le refusera pas à deux confrères : il nous laissera voir son patient. Nous ne lui dirons rien, si ce n'est que nous désirons l'examiner. Et alors… »

« Et alors ? » Il sortit une clé de sa poche et me la montra. « Et alors, nous passons la nuit, vous et moi, au cimetière où repose Lucy. Voici la clé du tombeau. Le fossoyeur me l'a donnée pour que je la remette à Arthur. » Le cœur me manqua, car je savais que quelque terrible épreuve nous attendait. Je n'y pouvais rien, cependant, alors je rassemblai tout mon courage et lui dis que nous ferions mieux de nous hâter, car l'après-midi s'avançait…

Nous trouvâmes l'enfant éveillé. Il avait dormi et avait pris quelque nourriture, et n'était pas en mauvaise santé. Le Dr. Vincent ôta le bandage de sa gorge, et nous montra les blessures. Sans aucun doute, c'étaient les mêmes que celles que nous avions vues sur la gorge de Lucy. Elles étaient plus petites, er semblaient plus fraîches, c'était tout. Nous demandâmes à Vincent à quoi il les attribuait. Il répondit qu'il devait s'agir de la morsure d'un petit animal, peut-être un rat, mais pour sa part, il inclinait à penser qu'il s'agissait d'une de ces chauve-souris qui sont si nombreuses sur les hauteurs du nord de Londres. « Parmi tant de spécimens inoffensifs, » dit-il, « il peut y a en avoir de plus nuisibles, venant des pays du sud. Des marins peuvent en avoir ramenées chez eux, et elles ont réussi à s'échapper, ou peut-être un jeune est parvenu à s'échapper du jardin zoologique, et dans ce cas, pourquoi ne serait-ce pas une chauve-souris vampire. De telles choses arrivent, vous savez. Il n'y a pas plus de dix jours, un loup s'est échappé, et je crois qu'on l'a aperçu dans les parages. Pendant toute la semaine suivante, les enfants du quartier ne jouaient plus qu'au petit chaperon rouge, jusqu'à ce que cette « dame sanglante » apparaisse, et dès lors il ne fut plus question que d'elle. Même ce pauvre petit, quand il s'est éveillé aujourd'hui, a demandé à l'infirmière s'il pouvait sortir. Quand elle lui a demandé pourquoi, il lui a répondu qu'il voulait aller jouer avec la « dame sanglante ».

« J'espère » dit Van Helsing, « que quand vous renverrez l'enfant chez lui, vous avertirez ses parents qu'ils doivent le surveiller de près. Ces envies d'escapades sont très dangereuses, et si l'enfant devait passer une nouvelle nuit dehors, cela lui serait probablement fatal. Mais je suppose que vous n'avez pas l'intention de le laisser sortir avant quelques jours ? »

« Certainement pas, pas avant une semaine à tout le moins ; plus longtemps encore si ses blessures ne sont pas guéries. »

Notre visite à l'hôpital avait pris plus de temps que nous ne l'avions prévu, et le soleil était déjà couché quand nous ressortîmes, et Van Helsing me dit :

« Inutile de se presser. Il est plus tard que je ne le pensais. Venez, cherchons un endroit où manger, puis nous ferons ce que nous avons à faire. »

Nous dînâmes au Jack Straw's Castle, au milieu d'une petite foule où se mêlaient des cyclistes, joyeux et bruyants. Vers dix heures, nous quittâmes l'établissement. Il faisait très sombre, et les lampadaires étaient suffisamment espacés pour donner l'impression de renforcer l'obscurité quand nous étions en dehors de leur clarté. Le Professeur avait évidemment étudié l'itinéraire que nous devions emprunter, car il avançait sans la moindre hésitation, mais quant à moi, je ne savais pas du tout où nous étions. Tandis que nous avancions, nous rencontrions de moins en moins de passants, si bien qu'à la fin nous fûmes presque étonnés de croiser la patrouille de policiers à cheval qui faisait sa ronde. Enfin, nous arrivâmes au mur du cimetière, et passâmes par-dessus. Avec quelques difficultés – car il faisait très sombre, et l'endroit nous était totalement étranger - nous trouvâmes le tombeau des Westenra. Le Professeur prit la clé, ouvrit la porte grinçante, puis, se tenant là debout, et mû par une politesse inconsciente, il m'invita à passer devant lui. Il y avait une ironie savoureuse dans ce geste qui me laissait courtoisement la préséance, en une occasion aussi monstrueuse. Mon compagnon me suivit immédiatement, et referma la porte avec précaution, non sans s'être assuré qu'il s'agissait bien d'une serrure à ressort : sinon, nous nous serions retrouvés en grande difficulté. Ensuite il fouilla dans sa sacoche, d'où il sortit une boite d'allumettes et une bougie, qu'il alluma. Le tombeau, quand il était décoré de fleurs fraîches, était déjà suffisamment sinistre et repoussant, mais maintenant, après quelques jours, avec les fleurs qui pendaient, ternes et mortes, leur couleur blanche virant au roux et le vert devenant brun, avec les araignées et les insectes qui y régnaient à nouveau, avec la pierre décolorée par le temps, le mortier incrusté de poussière, avec le fer rouillé et humide, le cuivre et l'argent terni, qui reflétaient la faible lueur de la chandelle, l'effet était plus sordide et plus désespérant que tout ce qu'on pourrait imaginer. A cette vue, on ne pouvait s'empêcher de penser que la vie – la vie animale – n'était pas la seule chose qui puisse disparaître à jamais.

Van Helsing travailla avec méthode. Tenant sa chandelle de manière à pouvoir lire les inscriptions sur les cercueils, répandant en même des taches -blanches de cire qui se solidifiait dès qu'elle touchait le métal, il identifia le cercueil de Lucy. Fouillant à nouveau dans sa sacoche, il en sortit un tournevis.

« Qu'allez-vous faire ? » demandai-je.

« Je vais ouvrir le cercueil. Peut-être alors me croirez-vous. »

Et aussitôt, il se mit à ôter les vis, puis il souleva le couvercle, révélant ainsi la caisse de plomb qui se trouvait en-dessous. Je pus à peine le supporter : cela me semblait un affront à la morte, comme si on avait voulu lui enlever ses vêtements pendant son sommeil quand elle était vivante. Je saisis la main du Professeur pour l'arrêter. Il me dit simplement : « Vous allez voir. », et cherchant à nouveau dans son sac, en sortit une petite scie. Puis, enfonçant d'un coup sec le tournevis dans le plomb, ce qui me fit tressaillir, il y pratiqua un petit trou, qui fut cependant suffisant pour qu'il pût y introduire la pointe de la scie. Je m'étais attendu à une émanation de gaz, le cadavre se trouvant là depuis une semaine. Nous autres médecins, qui devons connaître les dangers auxquels nous sommes exposés, sommes habitués à ce genre de choses, et je reculai vers la porte. Mais le Professeur ne s'arrêta pas un instant : il scia le cercueil de plomb sur deux pieds environ vers le bas, puis en travers, puis vers le bas de l'autre côté ; enfin, prenant à deux mains la partie ainsi découpée, il la tordit vers le bas du cercueil. Passant ensuite sa chandelle par l'ouverture, il me fit signe de regarder. Je m'approchai et regardai. Le cercueil était vide.

C'était assurément une surprise pour moi, et j'en fus fort choqué, mais Van Helsing, lui, ne fit aucun mouvement. Il était maintenant plus sûr de lui que jamais, et conforté dans sa volonté d'accomplir sa tâche. « Etes-vous convaincu maintenant, ami John ? » demanda-t-il.

Animé par mon tenace esprit de contradiction, je lui répondis :

« Je suis convaincu que le corps de Lucy n'est pas dans ce cercueil, mais cela ne prouve qu'une chose. »

« Et laquelle ami John ? »

« Qu'il ne s'y trouve pas. »

« C'est logique, en soi », dit-il, mais comment expliquez-vous, comment pouvez-vous expliquer qu'il ne s'y trouve pas ? »

« Peut-être un profanateur de sépulture » suggérai-je. « Des employés des pompes funèbres ont pu le voler. »

Je sentais bien que c'était impossible, et pourtant c'était bien la seule cause vraisemblable à laquelle je pouvais penser. Le Professeur soupira. « Très bien ! » dit-il, « Nous devons trouver une autre preuve. Venez avec moi. »

Il remit en place le couvercle du cercueil, rassembla toutes ses affaires et les remit dans son sac, souffla la lumière, et rangea également la chandelle. Nous ouvrîmes la porte et sortîmes, puis il la referma et la verrouilla. Il me tendit la clé : « Voulez-vous la garder ?

Peut-être serez-vous alors convaincu ? » Je ris tandis que je lui faisais signe de la garder – ce n'était pas un rire très amical, je dois dire. « Une clé, cela ne veut rien dire », dis-je. « On peut faire un double, et de toute façon il n'est pas très difficile de crocheter une serrure comme celle-ci. » Il ne dit rien, mais remit la clé dans sa poche. Alors, il me demanda de surveiller une partie du cimetière, pendant que lui surveillerait l'autre. Je me postai derrière un if, et je pus voir sa silhouette sombre disparaître derrière les pierres tombales et les arbres qui la cachèrent à mon regard.

Ce fut une veille solitaire. Juste après avoir pris position, j'entendis une horloge sonner minuit au loin, puis une heure, puis deux heures. J'étais transi, j'étais nerveux, et j'en voulais au Professeur de m'avoir entraîné dans une pareille aventure, et à moi-même d'avoir accepté. J'avais trop froid et trop sommeil pour être véritablement vigilant, mais je n'étais pas assez épuisé pour abandonner ma faction ; ce furent donc des heures pénibles et misérables. Soudain, me retournant, je crus avoir aperçu comme une forme blanche, qui se déplaçait d'un if à l'autre, du côté du cimetière le plus éloigné du tombeau, et au même moment, une masse sombre arriva de l'endroit où était posté le Professeur, et se précipita vers elle. Alors, je me déplaçai à mon tour, mais il me fallait contourner des pierres tombales, sur lesquelles je finis par trébucher. Le ciel était couvert, et quelque part au loin, un coq matinal chanta. Un peu plus loin, derrière un rideau de genévriers qui marquait le sentier conduisant à l'église, une silhouette blanchâtre se glissait en direction du tombeau. Celui-ci était caché par des arbres, et je ne pus voir où la silhouette avait disparu. J'entendis alors qu'on se déplaçait à l'endroit où j'avais d'abord aperçu la silhouette, et m'approchant, je trouvai le Professeur, qui tenait dans ses bras un petit enfant. Quand il me vit, il tendit l'enfant vers moi, et me dit :

« Etes-vous convaincu, maintenant ? »

« Non » dis-je, d'un ton que je savais agressif.

« Ne voyez-vous pas cet enfant ? »

« Oui, c'est un enfant, mais qui l'a amené ici ? Et est-il blessé ? »

« Nous allons voir », dit le Professeur, et un instant après, nous étions sortis du cimetière. Il portait toujours l'enfant endormi.

Une fois parvenus à une certaine distance, il alla vers un bosquet, gratta une allumette, et inspecta la gorge de l'enfant. Celle-ci ne montrait aucune égratignure, aucune marque d'aucune sorte.

« N’avais-je pas raison ? » demandai-je triomphalement.

« Nous sommes arrivés juste à temps » dit le Professeur, soulagé. Nous devions à présent décider ce que nous allions faire de l’enfant. Si nous le conduisions au poste de police, il nous faudrait rendre compte de nos activités de la nuit, ou, tout au moins, il nous faudrait déclarer dans quelles circonstances nous avions trouvé cet enfant. Alors, nous décidâmes finalement de l’emmener dans le parc d’Hampstead Heath : dès que nous entendrions un policeman approcher, nous le laisserions là où il ne pourrait manquer de le découvrir, et nous rentrerions ensuite chez nous aussi vite que possible. Tout se passa très bien : dès que nous arrivâmes au parc, nous entendîmes le pas lourd d’un policeman ; nous déposâmes alors l’enfant sur le chemin et nous cachâmes. Nous attendîmes qu’il l’aperçoive, à la lumière de la lanterne qu’il balançait d’avant en arrière. Nous entendîmes son cri de surprise, puis nous retirâmes en silence. Par chance, nous pûmes trouver un cab près des Spaniards, et retournâmes en ville.

Je ne parviens pas à dormir, alors je fais cet enregistrement. Mais je dois essayer de prendre quelques heures de sommeil : Van Helsing vient me chercher à midi. Il prétend que je dois me joindre à lui pour une nouvelle expédition.

27 septembre.

Il était deux heures lorsque nous trouvâmes une bonne opportunité pour une nouvelle tentative. Les funérailles commencées à midi étaient toutes terminées, et les derniers retardataires des familles s’étaient éloignés tranquillement, lorsque, observant prudemment depuis un bouquet d’aulnes, nous vîmes le sacristain sortir en refermant le portail à clé derrière lui. Nous savions alors que nous serions tranquilles jusqu’au matin si nous le souhaitions, mais le Professeur me dit que nous en aurions pour une heure tout au plus. Une fois de plus, je ressentis l’horrible réalité des choses, où tout effort d’imagination semblait déplacé, et j’étais pleinement conscient des sanctions légales que nous encourrions dans notre tâche impie. Par ailleurs, je trouvais tout ceci parfaitement inutile. C’avait été monstrueux d’ouvrir un cercueil de plomb pour vérifier si une femme morte depuis presque une semaine était effectivement morte, et c’était maintenant une pure folie d’ouvrir la tombe une nouvelle fois, alors que nous savions positivement, de par le témoignage de nos propres yeux, que le cercueil était vide. Mais je me contentai de hausser les épaules, et gardai le silence, car quand Van Helsing avait décidé quelque chose, il s’y tenait, quoi qu’on lui dise. Il prit la clé, ouvrit la porte, et, à nouveau, me proposa avec courtoisie de passer le premier. L’endroit n’était pas aussi terrifiant que la nuit précédente, mais Dieu ! il était indiciblement triste quand le soleil y pénétra. Van Helsing se dirigea vers le cercueil de Lucy, et je le suivis. Il se pencha, et à nouveau força le panneau de plomb. Alors, ce fut pour moi la surprise et la consternation.

Lucy reposait là, telle que nous l’avions vue le soir qui précéda son enterrement. Elle était, si possible, plus radieusement belle que jamais, et je ne pouvais croire qu’elle fût morte. Ses lèvres étaient rouges, plus rouges encore qu’auparavant, et ses joues délicatement colorées.

« Est-ce une mystification ? » dis-je.

« Etes-vous convaincu maintenant ? » me répondit le Professeur, et tandis qu’il parlait, il avança la main, et, en un geste qui me fit frémir, retroussa les lèvres de la morte, découvrant ses dents blanches.

« Regardez » continua-t-il. « Voyez, elles sont encore plus pointues qu’avant. Avec ceci et ceci – et il toucha deux des canines – on peut mordre un petit enfant. Me croyez-vous, maintenant, ami John ? » Une fois de plus, mes tendances à la contestation se réveillèrent : je ne pouvais tout simplement pas accepter cette terrible évidence, et, dans une dernière tentative qui même sur le moment m’emplissait de honte, je lui dis :

« On peut l’avoir replacée ici depuis la nuit dernière. »

« Vraiment ? Mais alors qui ? »

« Je ne sais pas. Quelqu’un. »

« Et pourtant elle est morte depuis une semaine. La plupart des gens après tout ce temps ne ressembleraient pas à ça. » Je n'avais rien à répondre, et je gardai le silence. Van Helsing ne sembla pas s'en rendre compte, et à vrai dire, il ne montrait ni chagrin, ni sentiment de triomphe. Il regardait intensément le visage de la morte, lui soulevant les paupières et examinant ses yeux, puis entrouvrant à nouveau les lèvres pour regarder les dents. Puis il se tourna vers moi et dit :

« Voici quelque chose qui est différent de tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il y a là une sorte de vie dédoublée qui n'est pas commune. Elle a été mordue par le vampire alors qu'elle était en état de transe somnambulique. Oh, vous sursautez, vous ignorez cela, ami John, mais vous saurez tout bientôt – et c'est quand elle était dans cet état de transe qu'il pouvait le plus facilement lui prendre plus de sang encore. Elle était en transe quand elle est morte, et c'est aussi en transe qu'elle est devenue une non-morte. C'est en cela qu'elle diffère de tous les autres. Habituellement, lorsque les non-morts reposent « chez eux » - et tandis qu'il parlait, il faisait de la main des gestes explicites pour indiquer ce qu'il entendait par « chez eux » - leur visage montre leur vraie nature, mais celle-ci était si pure avant qu'elle ne devienne une non-morte, qu'elle retourne alors à l'état de néant qui est notre destin à tous. Il n'y a rien de maléfique ici, c'est pourquoi il est si difficile pour moi de la tuer dans son sommeil. A ces mots, mon sang se glaça, et c'était le signe que je commençais à accepter les théories de Van Helsing. Mais si elle était vraiment morte, pourquoi avoir aussi peur de la tuer ? Il me lança un regard, et il avait évidemment remarqué le changement qui s'était opéré sur mon visage, car il me dit, presque joyeusement :

« Ah, vous me croyez maintenant ? »

Je répondis : « Ne me pressez pas trop. Je m'efforce d'accepter cette idée. Comment allez-vous faire ? »

« Je vais lui couper la tête, et remplir sa bouche d'ail, et j'enfoncerai un pieu à travers son corps. » Je frémis à l'idée de mutiler ainsi le corps de la femme que j'avais aimée. Et pourtant, ce sentiment n'était pas aussi fort que ce que j'aurais pu craindre. En fait, je commençais à éprouver de la crainte en présence de cet être, de ce non-mort, comme l'appelait Van Helsing, et il me faisait horreur.

J'attendis un temps considérable que Van Helsing se mît au travail, mais il se leva, comme enveloppé dans ses pensées. Il referma sa sacoche avec un bruit sec, et dit :

« J'ai beaucoup réfléchi, et me suis décidé à faire pour le mieux. Si je suivais simplement mon inclination, je ferais maintenant ce qui doit être fait. Mais d'autres choses sont à venir, et qui seront mille fois plus difficiles, et que nous ne pouvons même pas encore imaginer. C'est simple. Elle n'a encore pris aucune vie, même si ce n'est qu'une question de temps. Agir maintenant, ce serait la mettre hors de danger pour toujours. Mais nous devons songer à Arthur ; comment lui parler de tout ceci ? Si vous, qui avez vu les blessures sur la gorge de Lucy, vous, qui avez vu des blessures similaires sur l'enfant à l'hôpital, vous qui avez vu le cercueil vide la nuit dernière, et occupé aujourd'hui par une femme qui en une semaine, ne s'est transformée que pour devenir plus rose et plus belle après sa mort, vous qui savez cela, et qui avez vu la silhouette blanche qui a ramené l'enfant la nuit dernière au cimetière, si vous n'arrivez toujours pas à en croire vos sens, comment, alors, pourrait-on espérer qu'Arthur, qui ne sait rien de tout cela, puisse y croire ? Il doutait de moi-même quand j'empêchai Lucy de l'embrasser alors qu'elle était mourante. Je sais qu'il m'a pardonné, parce qu'il croit que je me trompais lorsque je l'empêchai de dire adieu à sa bien-aimée comme il l'aurait voulu, et il pourrait tout aussi bien croire que suite à une erreur similaire, elle aurait pu être enterrée vivante, et même que persévérant dans l'erreur, c'est nous qui l'aurions tuée. Il dirait alors que nous l'avons tuée par nos folles idées ; et alors il sera malheureux pour le restant de ses jours. Et pourtant il ne sera jamais certain, c'est là le pire de tout. Il pensera parfois que celle qu'il aimait a été enterrée vivante, et il sera hanté, dans ses rêves, par le fantasme horrible de ses souffrances, et d'autres fois, il pensera que nous avions peut-être raison, que sa bien-aimée était bien après tout, un non-mort. Non ! Je le lui ai déjà dit, et maintenant j'en sais beaucoup plus. Maintenant que je sais ce qu'il en est, j'en suis plus certain que jamais : il doit affronter la souffrance pour trouver le réconfort. Le pauvre garçon devra vivre une heure qui verra le ciel s'assombrir pour lui, et alors nous pourrons agir pour le mieux afin qu'il retrouve la paix. Je me suis décidé. Allons-y. Vous retournez cette nuit dans votre établissement. Quant à moi, je passerai toute la nuit ici au cimetière comme je l'entends. Demain soir vous viendrez me rejoindre au Berkeley à dix heures. J'enverrai chercher Arthur également, et aussi ce brillant jeune américain qui a donné son sang. Ensuite, nous aurons du travail. Je viens avec vous dîner à Picadilly, et ensuite, je veux être de retour ici avant le coucher du soleil. »

Nous refermâmes donc le tombeau, puis nous franchîmes le mur du cimetière, ce qui ne fut pas bien difficile, et nous nous dirigeâmes vers Picadilly.

Note laissée par Van Helsing dans ses bagages, hôtel Berkeley, et adressée à John Seward, M.D.

Non remise, 27 septembre

Ami John,

Je vous écris ceci au cas où quelque chose m'arriverait. Je pars seul, pour surveiller le cimetière. J'aimerais que la Non-Morte, Miss Lucy, ne sorte pas ce soir, afin qu'elle soit encore plus désireuse de sortir la nuit prochaine. A cet effet, je vais sceller la porte du tombeau en y attachant de l'ail et un crucifix, qu'elle déteste. Cela ne fait pas longtemps qu'elle est une Non-Morte, et cela l'arrêtera. Qui plus est, cela l'empêchera seulement de sortir, mais pas de rentrer ; en effet dans ce cas un Non-Mort n'a pas le choix et doit rentrer quoi qu'il arrive. Je serai là-bas toute la nuit depuis le coucher jusqu'après le lever du soleil, et s'il y a quelque chose à apprendre, je l'apprendrai. En ce qui concerne Miss Lucy, je n'ai pas peur pour elle, pas plus que je n'ai peur d'elle, mais il n'en est pas de même pour celui qui a fait d'elle une Non-Morte, et qui a maintenant le pouvoir de trouver sa tombe et de s'y réfugier. Il est rusé, je le sais par le récit de Mr. Jonathan, et aussi par la façon dont il nous a joués lorsqu'il s'agissait de sauver la vie de Miss Lucy, et que nous avons échoué. Un Non-Mort est toujours très puissant. Dans sa main, il a la force de vingt hommes ; et nous avons eu beau donner tous les quatre notre force à Miss Lucy, ce fut en vain. Par ailleurs, il peut appeler ses loups, et Dieu seul sait quoi encore. Alors, s'il venait par là ce soir, il m'y trouverait, mais il se pourrait qu'il ne vienne pas. Il n'a pas de raison particulière de se rendre là-bas : son terrain de chasse regorge de gibier, beaucoup plus que ce cimetière où repose la Non-Morte, et où veille, seul, un vieil homme.

C'est pourquoi j'écris ceci, au cas où… Prenez les papiers ci-joints, le journal de Harker et tout le reste, et lisez-les, trouvez ce Non-Mort, et coupez-lui la tête, brûlez son cœur ou transpercez-le d'un pieu, afin que le monde soit débarrassé de lui.

Qu'il en soit ainsi, et Adieu.

Van Helsing.

Journal du Dr. Seward

28 septembre

C'est formidable ce que peut faire une bonne nuit de sommeil. Hier, j'étais presque prêt à accepter les idées monstrueuses de Van Helsing, et maintenant il me paraît évident qu'elles sont un outrage au bon sens. Mais je ne doute pas qu'il y croie réellement. Je me demande si son esprit pourrait être dérangé d'une façon ou d'une autre. Sans aucun doute, il doit y avoir une explication *rationnelle* à tous ces évènements mystérieux. Se pourrait-il que le Professeur lui-même soit à l'origine de tout ? Il est si extraordinairement intelligent que s'il perdait l'esprit, il serait capable de faire des merveilles pour suivre son idée fixe. Je répugne à cette idée, et vraiment, ce serait extraordinaire de découvrir que Van Helsing est fou, mais en tout cas je vais le surveiller étroitement : peut-être cela me permettra-t-il d'éclaircir ce mystère.

29 septembre, matin.

Hier soir, un peu avant dix heures, Arthur, Quincey et moi sommes entrés dans la chambre de Van Helsing ; il nous a dit tout ce qu'il attendait de nous, mais il s'adressait surtout à Arthur, comme si toutes nos volontés dépendaient de la sienne. Il

commença par nous dire qu'il espérait que nous viendrions tous avec lui, « car », dit-il, « nous devons accomplir là-bas un devoir pénible. Vous avez certainement été surpris par ma lettre ? » Il s'adressait directement à Lord Godalming.

« En effet, je dois dire qu'elle m'a quelque peu perturbé. Ma vie a été tellement troublée ces derniers temps, que j'espérais que cela finirait par cesser. Je ne suis pas certain, de plus, de vous avoir bien compris. J'en ai parlé avec Quincey, mais plus nous en discutions, plus nous étions perplexes, si bien qu'en ce qui me concerne, je n'y comprends rien du tout. »

« Moi non plus », dit Quincey Morris, laconique.

« Oh », dit le Professeur, « alors vous êtes tous deux plus proches de la compréhension que notre ami John, que voici, qui a encore un très long chemin à parcourir pour ne serait-ce que commencer à comprendre. »

Il était évident qu'il avait deviné que j'étais à nouveau assailli par mes premiers doutes, et cela, sans que j'aie prononcé un mot. Alors, se tournant vers les deux autres, il leur dit avec gravité :

« Il me faut votre permission pour accomplir cette nuit ce que je crois être juste. Je sais que c'est beaucoup demander, mais vous ne saurez à quel point que lorsque je vous aurai exposé ce que je me propose de faire. C'est pourquoi je vous demande de me faire cette promesse sans en savoir plus, afin que plus tard, même si vous m'en voulez pendant un certain temps – je dois avouer qu'il est fort possible que ce soit le cas – vous n'ayez rien à vous reprocher. »

« En tout cas, voilà qui est parler franchement », interrompit Quincey. « Je réponds du Professeur. Je ne vois pas où il veut en venir, mais je suis certain que c'est un honnête homme, et pour moi, cela suffit. »

« Je vous remercie, Sir », répondit fièrement Van Helsing. « J'ai l'honneur d'avoir en vous un ami de confiance, et un tel soutien m'est très précieux. » Et i lui tendit la main, que Quincey accepta.

Alors Arthur intervint :

« Dr. Van Helsing, je n'aime pas beaucoup accorder ma confiance à l'aveuglette, et s'il y a le moindre risque d'entacher mon honneur de gentleman, ou ma foi de Chrétien, alors je ne puis faire une telle promesse. Si vous pouvez m'assurer que vos projets ne sont contraires ni à l'un, ni à l'autre, alors je peux vous donner mon consentement sur l'heure, même si, sur ma vie, je ne puis comprendre quelles sont vos motivations. »

« J'accepte ces conditions » dit Van Helsing, « et tout ce que je vous demanderai, si vous êtes tenté de condamner l'un ou l'autre de mes actes, c'est de bien y réfléchir, et de bien vérifier qu'il ne viole pas les limitations que vous venez d'évoquer. »

« C'est d'accord ! » dit Arthur. « C'est parfait. Et à présent que les pourparlers sont terminés, puis-je vous demander ce que nous devons faire ? »

« Je veux que vous veniez avec moi, secrètement, au cimetière de Kingstead. »

Le visage d'Arthur se décomposa tandis qu'il demandait, abasourdi :

« Là où la pauvre Lucy est enterrée ? » Le professeur acquiesça ; Arthur poursuivit : « Et une fois là-bas ? »

« Nous entrerons dans le tombeau ! » Arthur se leva.

« Professeur, êtes-vous sérieux, ou est-ce quelque monstrueuse farce ? Pardonnez-moi ; je vois que vous êtes sérieux. » Il se rassit, mais je puis voir que son attitude était ferme et fière, comme un homme touché dans sa dignité. Il y eut un silence, puis il demanda à nouveau :

« Et une fois dans la tombe ? »

« Nous ouvrirons le cercueil. »

« C'en est trop ! » dit-il, se levant à nouveau avec colère. « J'essaie de me montrer patient tant que nous parlons de choses raisonnables, mais cela – la profanation de la tombe – de celle qui – » Il frémissait d'indignation. Le Professeur le regarda avec pitié.

« Si je pouvais vous éviter ne serait-ce qu'un seul chagrin, mon pauvre ami » dit-il, « Dieu sait que je le ferais. Mais cette nuit nous devrons emprunter un chemin parsemé d'épines, ou sinon, et pour l'éternité, c'est celle que vous aimez qui devra emprunter un chemin de feu ! »

Arthur, le visage pâle, leva les yeux vers lui, et lui dit :

« Prenez garde, Sir, prenez garde ! »

« Ne préféreriez-vous pas écouter ce que j'ai à dire ? » dit Van Helsing. « Alors vous saurez jusqu'où je me propose d'aller. Puis-je continuer ? »

« Ça paraît correct », intervint Morris.

Et après une pause, Van Helsing reprit, avec un effort visible :

« Miss Lucy est morte, n'est-ce pas ? Bien. Alors, nous ne pouvons lui faire de mal. Mais si elle n'est pas morte – »

Arthur bondit sur ses pieds.

« Grand Dieu ! » cria-t-il. « Que voulez-vous dire ? Y a-t-il eu une erreur, a-t-elle été enterrée vivante ? » Il brûlait d'une impatience que même l'espoir ne pouvait adoucir.

« Je n'ai pas dit qu'elle était vivante, mon enfant ; je ne le pense pas. Je voulais seulement dire qu'elle était peut-être une Non-Morte. »

« Non-Morte ? Et pas en vie ? Que voulez-vous dire ? Est-ce donc un cauchemar ? »

« Il est des mystères que les hommes ne peuvent qu'entrevoir, et qu'au fil des siècles ils ne peuvent résoudre qu'en partie. Croyez-moi, c'est l'un de ces mystères auquel nous faisons face. Mais je n'ai pas terminé. Puis-je couper la tête de Feue Miss Lucy ? »

« Par le ciel, non ! » cria Arthur dans un déchaînement d'émotion. « Pour rien au monde je ne consentirai à une telle mutilation sur sa dépouille ! Dr. Van Helsing, vous me poussez à bout ! Que vous ai-je fait, que vous me torturiez ainsi ? Que vous a fait cette pauvre, cette douce jeune fille, pour que vous vouliez jeter un tel déshonneur sur sa tombe ? Etes-vous fou, pour dire de telles choses, ou est-ce moi qui suis fou de vous écouter ? Ne pensez même pas à une telle profanation, je ne donnerai jamais mon consentement. Il est de mon devoir de protéger sa tombe de tels outrages, et par Dieu, j'accomplirai ce devoir ! »

Van Helsing, qui était resté assis durant toute la discussion, se leva, et dit, d'un ton grave et sévère :

« Lord Godalming, j'ai moi aussi un devoir à accomplir, un devoir envers les autres, un devoir envers vous, un devoir envers la morte, et, au nom de Dieu, je l'accomplirai ! Je ne vous demande que de venir avec moi, de regarder et d'écouter. Et si plus tard je vous fais à nouveau la même requête et que vous vous vous y opposez toujours, alors – alors je ferai mon devoir, quoi

qu'il arrive. Et ensuite, afin de suivre les volontés de votre Seigneurie, je me tiendrai à votre disposition pour vous rendre des comptes, où vous voudrez, et quand vous voudrez. » Sa voix se brisa quelque peu, puis il poursuivit, avec un accent de pitié :

« Mais, je vous en conjure, ne soyez plus en colère contre moi. Au cours d'une longue vie, durant laquelle j'ai souvent fait bien des choses déplaisantes, et qui m'ont parfois brisé le cœur, je n'ai jamais eu à accomplir un acte aussi terrible qu'aujourd'hui. Soyez sûr que si un jour vous changez d'opinion à mon sujet, alors un seul regard de vous effacera pour toujours ces instants si tristes, car je ferais tout ce qu'un homme peut faire pour vous éviter le chagrin. Réfléchissez ! Pourquoi me donnerais-je autant de mal et autant de soucis ? Je suis venu ici depuis mon pays pour faire ce que je crois être juste, au début, pour plaire à mon ami John, puis, pour venir en aide à cette douce jeune fille, que j'en suis venu à aimer elle aussi. Pour elle – je suis honteux de le dire, mais c'est avec les meilleures intentions du monde – j'ai donné ce que vous-même avez donné, le sang de mes veines, je l'ai fait, moi qui n'étais pas, comme vous, son fiancé, mais seulement son médecin et son ami. Je lui ai donné mes nuits et mes jours – avant la mort, après la mort, et si ma mort pouvait aujourd'hui lui être de quelque secours, elle qui est maintenant une Non-Morte, je la lui accorderais volontiers. » Il avait parlé avec une grave et douce fierté, et Arthur en fut très ému. Il prit la main du vieil homme et lui dit, d'une voix brisée :

« Oh, il est trop difficile de penser à tout cela, et je n'y comprends rien, mais au moins, je vous accompagnerai là-bas, et je verrai bien.

CHAPITRE 16

Journal du Dr Seward - Suite

Il était juste un quart d'heure avant minuit lorsque nous pénétrâmes dans le cimetière en enjambant le muret. La nuit était noire, avec de rares rayons de lune perçant parfois les lourds nuages qui filaient à travers le ciel. Instinctivement, nous ne nous éloignions pas les uns des autres, avec Van Helsing légèrement en avant pour montrer le chemin. Quand nous fûmes tout près de la tombe, je regardai Arthur, car je craignais que la proximité d'un lieu chargé de tant de souvenirs douloureux ne le perturbât, mais il ne flanchait pas. Je pensai que le mystère qui entourait notre opération agissait comme une sorte d'antidote à sa peine. Le Professeur déverrouilla la porte, et, remarquant une hésitation naturelle parmi nous, pour différentes raisons, il trancha cette difficulté en entrant lui-même le premier. Le reste de la troupe le suivit, et il referma la porte. Il alluma ensuite une lanterne sourde, et désigna le cercueil.

Arthur fit un pas hésitant en avant; Van Helsing me dit :

« Vous étiez avec moi hier. Est-ce que le corps de Lucy était dans son cercueil ? »

« Oui, il y était. »

Le Professeur se tourna vers les autres en disant :

« Vous avez entendu, et pourtant il n'y en a pas un qui croie en moi. » Il prit son tournevis et à nouveau retira le couvercle du cercueil. Arthur le regardait, très pâle mais silencieux; quand le couvercle fut retiré, il s'avança. Il ne savait pas, manifestement, qu'il y avait un cercueil de plomb, ou, à tout le moins, il n'y avait pas songé. Quand il vit la trace de la scie sur le plomb, le sang afflua à son visage pendant un instant, mais s'en retira tout de suite, de sorte qu'il demeura d'une blancheur spectrale. Toujours silencieux, Van Helsing força le panneau de plomb, et tous, nous regardâmes, et reculâmes.

Le cercueil était vide !

Pendant plusieurs minutes, personne ne dit un mot. Le silence fut enfin brisé par Quincey Morris :

« Professeur, je vous fais une entière confiance. Votre parole est tout ce que je demande, et je ne me permettrais pas de la mettre en doute en temps ordinaire - mais c'est un mystère qui va bien au-delà de l'honneur et du déshonneur. Est-ce votre oeuvre ? »

« Je vous jure, par tout ce que j'ai de plus sacré, que je n'ai pas retiré ni même touché Lucy. Voici les faits : il y a deux nuits, mon ami Seward et moi, nous sommes venus ici, non sans d'excellentes raisons, croyez-moi. J'ai ouvert ce cercueil, qui était alors scellé, et nous l'avons trouvé, comme maintenant, vide. Nous avons alors attendu, et nous avons vu quelque chose de blanc qui venait à travers les arbres. Le jour suivant nous sommes venus pendant la journée, et elle reposait ici. N'est-ce pas, ami John ? »

« Oui. »

« Cette nuit-là nous sommes arrivés juste à temps. Un nouveau petit enfant était porté disparu, et nous l'avons trouvé, grâce à Dieu, intact, parmi les tombes. Hier je suis venu ici juste avant le crépuscule, car c'est après le coucher du soleil que les Non-Morts peuvent se déplacer. J'ai attendu ici toute la nuit, jusqu'à l'aube, mais je n'ai rien vu. Il est plus que probable que c'est parce que j'avais accroché aux gonds de cette porte de l'ail, que les vampires ne supportent pas, et d'autres choses qui les font fuir. La nuit dernière, il n'y eut donc pas de sortie. Ce soir, avant le crépuscule, j'ai enlevé mon ail et les autres objets. Et c'est ainsi que nous avons trouvé le cercueil vide. Mais restez avec moi. Tout ceci est déjà très étrange. Attendez avec moi

dehors, invisibles et silencieux, et des choses bien plus étranges encore vont se produire. Allez » - ici il referma le cache de sa lanterne « maintenant, dehors. »

Il ouvrit la porte, et nous filâmes à l'extérieur, lui sortant le dernier et verrouillant la porte derrière lui.

Oh ! L'air de la nuit paraissait pur et frais après la terreur de ce sépulcre. Il était bien doux de contempler la course des nuages, et les lueurs dansantes de la lune qui perçait à travers leurs mouvements - comme la joie et la tristesse dans la vie d'un homme; il était bien doux de respirer l'air frais, sans aucun relent de mort et de décomposition; bien réconfortant de voir les lueurs rouges du ciel au-dessus de la colline, et d'entendre, au loin, la rumeur étouffée caractéristique des grandes cités humaines. Chacun à sa manière était maître de lui et solennel. Arthur gardait le silence, et tentait, je le voyais bien, de percer la signification profonde et le sens de ce mystère. J'étais moi-même raisonnablement patient, à mi-chemin entre le doute et l'acceptation des conclusions de Van Helsing. Quincey Morris avait le flegme des hommes prêts à tout accepter, avec sang-froid et courage, prêts à courir tous les risques. Comme il ne pouvait fumer, il se coupa un bon morceau de tabac et se mit à le chiquer. Quant à Van Helsing, il s'employait à des tâches très précises. D'abord il sortit de son sac un paquet de ce qui ressemblait à des sortes de fines gaufres, soigneusement enroulées dans une serviette blanche; puis il sortit une bonne poignée d'une matière blanchâtre, qui ressemblait à du mastic. Il émietta soigneusement les gaufres dans cette pâte et la pétrit entre ses mains. Puis il en découpa d'étroites bandes, et commença à les déposer, préalablement roulées, dans les interstices entre la porte de la tombe et son encadrement. J'étais plutôt intrigué par tout ceci, et comme j'étais tout près de lui, je lui demandai ce qu'il faisait. Arthur et Quincey s'approchèrent, car ils partageaient ma curiosité. Van Helsing répondit :

« Je ferme la tombe, afin que la Non-Morte ne puisse plus rentrer. »

« Et vous la fermez avec cette chose que vous avez mise là ? » demanda Quincey. «Bonté divine ! Est-ce une sorte de jeu ? »

« En effet. »

« Qu'est-ce donc que vous utilisez ? » demanda cette fois Arthur.

Van Helsing souleva son chapeau courtoisement et répondit :

« De l'Hostie. Je l'ai ramenée d'Amserdam. Je dispose d'une Indulgence. »

Ce fut cette réponse qui convainquit les plus sceptiques d'entre nous, et nous sentîmes individuellement qu'en présence d'un dessein aussi fervent que celui du Professeur, un dessein qui lui faisait utiliser les objets les plus sacrés, il était impossible de ne pas le croire. Dans un silence respectueux nous reprîmes les places qui nous étaient assignées autour du mausolée, mais cachés à la vue de quiconque approcherait. Je plaignais les autres, et particulièrement Arthur. J'étais moi-même aguerri par mes premières visites à cette horreur aux aguets, et pourtant, moi qui, moins d'une heure auparavant, étais capable de récuser toutes les preuves, je sentais mon coeur chavirer dans ma poitrine. Jamais les tombes n'avaient paru si terriblement blanches; jamais les cyprès, les ifs, les genévriers, n'avaient à ce point semblé des incarnations de l'ombre funèbre; jamais les herbes et les arbres n'avaient frémi ou brui de manière si menaçante; jamais les branches n'avaient craqué si mystérieusement; et jamais les hurlements lointains des chiens n'avaient envoyé de présage si triste à travers la nuit.

Il y eut un silence, un long vide douloureux, et soudain, émanant du Professeur, un vigoureux « S-s-s » . Il pointait, tout en bas de l'avenue bordée d'ifs, une silhouette blanche qui avançait - une silhouette d'un blanc terne, qui tenait quelque chose de sombre à sa poitrine. Elle s'arrêta, et à ce moment un rayon de lune tomba des nuages filants et dévoila avec une terrible netteté une femme aux cheveux sombres, vêtue avec toute la pompe des apprêts funèbres. Nous ne pûmes voir le visage, car il était penché sur ce que nous pûmes identifier comme un enfant blond. Il y eut une pause, et un petit cri aigu, tel que les enfants en poussent dans leur sommeil, ou les chiens lorsqu'ils rêvent en dormant devant la cheminée. Nous étions prêts à nous élancer, mais le Professeur, que nous voyions debout derrière un if, nous fit signe avec la main et nous arrêta; et alors, comme nous la regardions, la silhouette blanche reprit sa marche dans notre direction. Nous étions maintenant suffisamment proches pour voir clairement, grâce au clair de lune qui n'était pas encore voilé. Mon propre coeur se glaça, et j'entendis le

hoquet d'Arthur, tandis que nous reconnaissions les traits de Lucy Westenra. Lucy Westenra, et pourtant si différente d'elle-même. La douceur s'était changée en une cruauté impitoyable, et la pureté, en une luxure voluptueuse. Van Helsing se mit en marche, et, imitant son geste, nous avançâmes tous également, jusqu'à former une ligne de quatre pour barrer l'accès à la porte de la tombe. Van Helsing leva sa lanterne et la dirigea; le rai de lumière concentré qui éclaira le visage de Lucy nous permit de voir que ses lèvres étaient rougies par un sang frais, qui avait dégouliné de son menton et souillé la blancheur immaculée de sa robe mortuaire.

L'horreur nous fit frissonner. Je voyais, aux tremblements de la lumière, que même les nerfs d'acier de Van Helsing étaient ébranlés. Arthur était à côté de moi, et si je n'avais pas pris son bras pour le soutenir, il se serait écroulé.

Quand Lucy nous vit - j'appelle Lucy la chose qui était devant nous parce qu'elle avait pris sa forme - elle recula avec un grognement furieux, semblable au feulement d'un chat pris par surprise; puis ses yeux nous balayèrent. Les yeux de Lucy par leur forme et leur couleur; mais des yeux impurs et pleins du feu de l'enfer, à la place des orbes purs et gracieux que nous connaissions. A ce moment les vestiges de mon amour se muèrent en haine et en aversion ; si elle avait dû être tuée à cet instant, je l'eusse fait avec un plaisir sauvage. Comme elle nous regardait, ses yeux brillèrent d'une lueur maudite, et le visage s'éclaira d'un sourire sensuel. Oh Dieu, comme cela me fit frissonner ! Avec un mouvement brutal, elle jeta au sol, sans pitié, comme un démon, l'enfant que jusqu'ici elle avait tenu vigoureusement contre sa poitrine, et se mit à gronder comme un chien qui protège un os. L'enfant, gisant, émit une plainte aiguë. Il y avait dans les gestes de Lucy une insensibilité qui arracha un soupir à Arthur; quand elle s'avança vers lui, les bras grands ouverts, un sourire impudique aux lèvres, il tomba en arrière et se cacha le visage dans les mains.

Elle continua à avancer, cependant, et dit avec une grâce langoureuse, voluptueuse :

« Viens à moi, Arthur. Laisse les autres et viens à moi. Mes bras ont faim de toi. Viens, et nous pourrons nous reposer tous les deux. Viens, mon mari, viens ! »

Il y avait quelque chose de diabolique dans la douceur de son intonation - quelque chose qui rappelait le tintement du verre que l'on heurte - qui pénétrait l'âme de ceux qui l'écoutaient, même quand les paroles ne leur étaient pas adressées. Quant à Arthur, il paraissait envouté; retirant les mains de son visage, il ouvrit grand les bras. Elle bondissait vers lui, quand Van Helsing s'interposa en brandissant son petit crucifix d'or. Elle recula à sa vue, et, avec un visage soudain déformé par la rage, elle fit mine de passer outre pour entrer dans la tombe.

A un pas ou deux de la porte, cependant, elle s'arrêta, bloquée par une force irrésistible. Et elle se tourna, son visage brillamment éclairé par l'éclat de la lune ainsi que par la lampe, que Van Helsing, ayant recouvré ses nerfs d'acier, tenait maintenant sans trembler. Je n'ai jamais vu une telle expression de malice déconcertée sur un visage ; et je pense qu'aucun mortel n'en verra jamais plus de semblable. Le joli teint devint livide, les yeux parurent lancer des éclairs infernaux, les rides creusées par le froncement des sourcils rappelèrent les queues des serpents de Méduse, et la charmante bouche tachée de sang s'ouvrit en un carré béant, semblable au trou des masques de théâtre Grec ou Japonais. Si un visage a jamais exprimé la mort - si un regard pouvait tuer - nous le vîmes à cet instant.

Ainsi, pendant trente secondes, qui semblèrent une éternité, elle demeura entre le crucifix brandi et le scellement sacré de la porte. Van Helsing brisa le silence et demanda à Arthur :

« Répondez-moi, mon ami. Dois-je accomplir mon oeuvre ? »

Arthur tomba à genoux, et, sa face dans les mains, il répondit :

« Faites comme vous voulez, mon ami, comme vous voulez. Une pareille horreur ne peut continuer à exister », et il défaillit. Quincey et moi nous élançâmes simultanément vers lui pour le soutenir par les bras. Nous pûmes entendre le cliquetis de la lanterne qui s'éteignait quand Van Helsing la posa. S'approchant de la tombe, il commença à retirer des fentes certains des emblèmes sacrés qu'il y avait déposés. Nous fûmes tous pétrifiés d'horreur lorsque nous vîmes, tandis qu'il se reculait, la femme, dont le corps était à l'instant aussi solide que le nôtre, passer à travers un interstice dont l'épaisseur ne dépassait celle de la lame d'un couteau. Nous ressentîmes tous un immense soulagement quand nous vîmes le Professeur replacer calmement les lanières d'enduit sur les bords de la porte.

Quand cela fut fait, il souleva l'enfant et dit :

« Venez maintenant, mes amis; nous ne pouvons pas en faire davantage avant demain. Il y a un enterrement à midi, et nous devrons tous nous retrouver peu après. Les amis du mort seront tous partis vers deux heures, et quand le sacristain verrouillera la grille, nous nous laisserons enfermer. Alors il y aura fort à faire; mais pas comme cette nuit. Quant au petit, il n'a pas grand mal, et d'ici demain soir il ira parfaitement bien. Nous le laisserons à un endroit où la police le trouvera, comme l'autre nuit, et ensuite, à la maison. »

S'approchant d'Arthur, il ajouta :

« Ami Arthur, vous avez été mis à rude épreuve, mais après, quand vous regarderez en arrière, vous vous rendrez compte que cela était nécessaire. Vous vous trouvez pour le moment dans des eaux amères, mon enfant. A cette heure, demain, vous en aurez fini, s'il plaît à Dieu, et vous goûterez des eaux plus douces; aussi, ne vous désolez pas trop. Mais jusque là, je ne vous demanderai pas de me pardonner. »

Arthur et Quincey revinrent à la maison avec moi, et nous essayâmes de nous remonter le moral en chemin. Nous avions laissé l'enfant en sécurité, et nous nous sentions fatigués; aussi nous nous abandonnâmes à un sommeil plus ou moins réparateur.

29 septembre, nuit

Un peu avant midi, tous les trois - Arthur, Quincey Morris et moi - nous allâmes chercher le Professeur. Il était étrange de noter que, par un accord tacite, nous étions tous vêtus de noir. Bien sûr, Arthur portait le noir parce qu'il est en grand deuil, mais les autres en firent de même par instinct. Nous nous rendîmes au cimetière vers 13h30, et rodâmes dans les parages, un peu dérobés à la vue, de sorte que lorsque les fossoyeurs eurent terminé leur tâche, et que le sacristain, certain que tout le monde était parti, eut verrouillé la grille, nous fûmes maîtres des lieux. Van Helsing, au lieu de son petit sac noir, portait avec lui un grand sac de cuir, semblable à un sac de cricket, qui pesait manifestement un poids considérable.

Quand nous fumes seuls et que nous entendîmes les derniers bruits de pas mourir sur la route, nous suivîmes le Professeur jusqu'à la tombe, aussi silencieusement que si on nous en eût donné l'ordre. Il déverrouilla la porte, et nous entrâmes, la refermant derrière nous. Puis il sortit de son sac la lanterne, qu'il alluma, ainsi que deux chandelles de cire, qu'il fixa avec un peu de cire chaude sur le dessus d'autres cercueils, afin que nous puissions bénéficier d'une lumière suffisante pour notre travail. Quand nous soulevâmes à nouveau le couvercle du cercueil de Lucy, nous regardâmes tous - Arthur tremblant comme une feuille - et nous vîmes que le corps était là, étendu dans toute sa beauté funèbre. Mais il n'y avait aucun amour dans mon coeur, rien que du dégoût pour la chose immonde qui avait pris la forme de Lucy, et non son âme. Je pus voir le visage d'Arthur se durcir tandis qu'il la regardait. Il dit à Van Helsing :

« Est-ce réellement le corps de Lucy, ou bien seulement un démon à sa ressemblance ? »

« C'est son corps, et en même temps ce n'est pas son corps. Mais attendez un peu, et vous la verrez telle qu'elle fut, et est encore. »

Ce qui gisait là était une Lucy de cauchemar : les dents saillantes, la bouche sensuelle tachée de sang, qui nous faisait frissonner - l'apparence entière, charnelle et sans âme, diabolique caricature de la douce pureté de Lucy. Van Helsing, avec sa minutie habituelle, commença à sortir les différents objets que contenait son sac et les disposa. D'abord il prit un fer à souder et du plomb à souder, puis une petite lampe à huile, qui dégagea, quand il l'alluma sur un coin de la tombe, un gaz qui s'embrasa avec une flamme bleue; ensuite, ses couteaux de chirurgien, qu'il place à portée de main; et enfin un pieu de bois, épais de deux ou trois pouces et long d'environ trois pieds. L'une de ses extrémités avait été durcie au feu, et il était taillé en une pointe acérée. Avec ce pieu venait un lourd marteau, comme on en utilise dans les caves à charbon des maisons, pour

casser les plus gros morceaux. Pour moi, les préparatifs du Docteur, pour quelque travail que ce soit, sont toujours stimulants et vivifiants, mais sur Arthur et Quincey, leur effet était plutôt consternant. Toutefois, ils gardèrent tous deux leur courage, et se tinrent calmes et silencieux.

Quand tout fut prêt, Van Helsing dit :

« Avant de faire quoi que ce soit, laissez-moi vous dire ceci : cela me vient des traditions et de l'expérience des anciens et de tous ceux qui ont étudié les pouvoirs des Non-Morts. Quand ils se transforment ainsi, la malédiction de l'immortalité survient avec leur métamoprhose; ils ne peuvent mourir, et doivent poursuivre leur existence d'âge en âge, ajoutant sans cesse de nouvelles victimes, et multipliant les démons sur la Terre; car tous ceux qui meurent la proie des Non-Morts deviennent Non-Morts eux-mêmes, et prédateurs à leur tour. Ainsi le cercle se poursuit toujours en s'élargissant, comme les ronds dans l'eau. Ami Arthur, si vous aviez embrassé Lucy au moment que vous savez, avant sa mort; ou encore la nuit dernière quand vous lui avez ouvert les bras, vous aussi seriez devenu, le moment venu, à votre mort, un nosferatu, comme ils les appellent en Europe de l'Est, et vous auriez fait nombre de ces Non-Morts qui nous inspirent une telle horreur. La carrière de cette si infortunée jeune femme ne fait que commencer. Ces enfants dont elle a sucé le sang n'ont pas encore atteint le pire; mais si elle continue à vivre, Non-Morte, elle leur prendra de plus en plus de sang - et par leur pouvoir sur eux, ils viendront à elle - et elle prendra leur sang avec cette bouche infernale. Mais si elle meurt pour de bon, alors tout cessera, les minuscules blessures sur leurs gorges disparaîtront, et ils retourneront à leurs jeux en ne sachant jamais ce qui leur est arrivé. Mais le plus important est que, quand cette Non-Morte sera forcée de se reposer dans la vraie mort, alors l'âme de la pauvre femme que nous aimons sera libérée. Au lieu d'accomplir le mal nuitamment, et de se dégrader de plus en plus en assimilant ce mal pendant le jour, elle pourra prendre sa place parmi les Anges. Alors, mon ami, c'est une main bénie pour elle qui donnera le coup qui la libérera. Je consens à le faire; mais n'y a-t-il pas parmi nous quelqu'un qui en a davantage le droit ? Ne sera-ce pas une joie, plus tard, dans le silence de la nuit, quand le sommeil se dérobera, de penser : « C'est par ma main qu'elle est retournée aux étoiles ; c'était la main de celui qui l'aimait le plus au monde; la main qu'elle-même aurait choisie, si on lui avait laissé le choix ? » Dites-moi, y a-t-il un tel homme parmi nous ? »

Nous regardâmes tous Arthur. Il voyait comme nous l'infinie délicatesse qui consistait à suggérer que c'était sa main qui devait laver la mémoire de Lucy, et nous la rendre à nouveau sacrée, et non plus démoniaque. Il s'avança et dit courageusement, malgré le tremblement de sa main, et la pâleur neigeuse de son visage :

« Mon véritable ami, du fond du coeur je vous remercie. Dites-moi ce que je dois faire, et je ne faiblirai pas. »

Van Helsing lui mit la main sur l'épaule et dit :

« Brave garçon ! Un moment de courage, et ce sera fait. Ce pieu doit être enfoncé en elle. Ce sera une effrayante ordalie - ne vous y trompez pas - mais cela sera bref, et vous vous réjouirez d'autant plus que votre peine aura été grande; de cette tombe sinistre, vous émergerez comme si vous marchiez sur les airs. Mais vous ne devrez pas faillir une fois que vous aurez commencé. Pensez à nous, vos amis sincères, qui vous entourerons, et prierons pour vous pendant tout le temps. »

« Allons-y », dit Arthur d'une voix rauque. « Dites-moi quoi faire. »

« Prenez ce pieu dans votre main gauche, placez-en la pointe au niveau du coeur, et le marteau dans la main droite. Ensuite quand nous commencerons notre prière pour les morts - je la lirai, car j'ai ici le livre, et les autres répéteront - frappez au nom de Dieu, afin que la morte que nous aimons trouve la paix et que la Non-Morte disparaisse. »

Arthur prit le pieu et le marteau, et une fois qu'il passa résolument à l'action, ses mains cessèrent de trembler et même de frémir. Van Helsing ouvrit son missel et commença à lire, et Quincey et moi le suivîmes comme nous pûmes. Arthur plaça la pointe au-dessus du coeur, et, comme je regardais, je pus voir entamer la chair blanche. Alors il frappa de toutes ses forces.

La Chose dans le cercueil se tordit; et un cri hideux, strident à vous retourner les sangs, sortit des lèvres rouges. Le corps se mit à trembler et à se contorsionner dans de sauvages convulsions; les dents blanches et aiguisées s'entrechoquèrent jusqu'à couper les lèvres, et la bouche fut envahie d'une écume écarlate. Mais Arthur ne faiblit à aucun moment. Il ressemblait à Thor, comme son bras ferme s'élevait et s'abattait, enfonçant de plus en plus profondément le pieu miséricordieux, tandis que le

sang qui giclait du coeur percé sourdait et jaillissait tout autour. Son visage était fermé, rayonnant d'un devoir supérieur; sa vue nous emplit de courage et nos voix sonnèrent sous la petite voûte.

Alors les convulsions du corps se calmèrent, les dents claquèrent, le visage frissonna. Enfin il s'immobilisa. La tâche terrible était achevée.

Le marteau retomba des mains d'Arthur. Il chancela et serait tombé si nous ne l'avions pas retenu. De grosses gouttes de sueur dégoulinaient de son front, et son souffle sortait de sa poitrine par saccades. Cela avait été sans nul doute une horrible épreuve pour lui, et, s'il n'avait été forcé de la supporter pour des considérations plus qu'humaines, il n'eût pas été capable d'en venir à bout. Pendant quelques minutes nous fûmes tellement inquiets pour son état que nous ne regardâmes pas dans la direction du cercueil. Quand nous le fîmes, cependant, un murmure d'extrême surprise parcourut notre petite assemblée. Nous fixions le cercueil avec une telle énergie qu'Arthur se leva du sol où il s'était assis, et s'approcha pour regarder aussi; et alors une lumière étrange et joyeuse se répandit sur son visage et dissipa l'ombre de l'horreur qui y était imprimée.

Là, dans le cercueil, ne gisait plus la Chose immonde qui nous inspirait tant de terreur et que nous avions fini par haïr à tel point que sa destruction nous apparaissait comme un privilège pour celui qui l'avait le plus mérité, mais Lucy, telle que nous l'avions vue pendant sa vie, avec son visage d'une douceur et d'une pureté inégalables. Ce visage portait, bien sûr, comme de son vivant, les traces de la douleur et du mal qu'elle avait endurés; mais ces traces nous étaient chères, car elles rendaient Lucy fidèle à ce que nous connaissions d'elle. Tous à l'unisson, nous sentîmes que le calme sacré qui s'épandait comme la lumière du soleil sur son visage dévasté était seulement la marque terrestre et le symbole du calme éternel qui devait régner sur elle.

Van Helsing vint à Arthur et posa sa main sur son épaule, en lui disant :

« Et maintenant, Arthur, mon ami, cher compagnon, ne suis-je pas pardonné ? »

La réaction à cette terrible épreuve se fit sentir quand Arthur prit la main du vieil homme dans la sienne, et, la portant jusqu'à ses lèvres, l'y pressa, et dit :

« Pardonné ! Que Dieu vous bénisse pour avoir rendu son âme à ma bien-aimée, et à moi, la paix. » Il mit les mains sur les épaules du Professeur, et penchant la tête contre sa poitrine, pleura un moment silencieusement, tandis que nous n'osions bouger. Quand il releva la tête Van Helsing lui dit :

« Et maintenant, mon enfant, vous pouvez l'embrasser. Embrassez ses lèvres mortes, comme elle aurait voulu que vous le fassiez, si elle avait eu le choix. Car elle n'est plus un démon grimaçant - elle n'est plus une Chose abominable pour toute l'éternité. Elle n'est plus la Non-Morte du Diable. Elle est la vraie morte de Dieu, et son âme repose en Lui ! »

Arthur se pencha et l'embrassa, et nous renvoyâmes Quincey et lui à l'extérieur du tombeau; le Professeur et moi nous sciâmes le pieu, en laissant sa pointe dans le corps. Ensuite nous coupâmes la tête et remplîmes la bouche d'ail. Puis nous fîmes couler du plomb pour sceller le cercueil, nous revissâmes le couvercle, nous rassemblâmes nos affaires et partîmes. Lorsque le Professeur verrouilla la porte, il donna la clé à Arthur.

Au dehors, l'air était doux, le soleil brillait, et les oiseaux chantaient - il semblait que toute la nature s'était subtilement métamorphosée. La joie et la paix régnaient partout, car nous étions en paix nous-mêmes, sur un point, et nous étions joyeux, même si cette joie était mitigée.

Avant que nous partions, Van Helsing dit :

« Maintenant, mes amis, une étape de notre travail est accomplie, et c'était l'une des plus éprouvantes pour nous. Mais il nous reste une tâche plus grande encore : trouver l'auteur de tout ce chagrin et l'éliminer. Je dispose d'indices que nous pouvons suivre; mais c'est un travail long, et difficile, qui comporte autant de danger que de souffrance. Ne m'aiderez-vous pas ? Notre

expérience commune nous a donné la foi - tous autant que nous sommes - n’est-ce pas ? Et, de ce fait, ne voyons-nous pas où se trouve notre devoir ? Si ! Et ne promettons-nous pas d’accomplir ce devoir, quoi qu’il en coûte ? »

Chacun notre tour, nous primes sa main pour prêter serment. Puis, en partant, le Professeur dit :

« Dans deux jours, vous me retrouverez et nous dinerons tous ensemble à 19h00 avec l’ami John. Je vous présenterai deux autres personnes, que vous ne connaissez pas encore; et alors je serai prêt pour dévoiler le travail qui nous attend et vous exposer un plan. Ami John, venez à la maison avec moi, car j’ai beaucoup de recherches à faire, et vous pouvez m’aider. Ce soir je pars pour Amsterdam, mais je reviendrai demain soir. Et alors commencera notre grande quête. Mais avant cela j’aurai beaucoup à vous apprendre, afin que vous sachiez ce qui doit être fait, et les risques que nous courons. Ensuite notre promesse devra être renouvelée; car la tâche qui se trouve devant nous est terrible, et une fois que nos pieds auront emprunté ce sillon, nous ne devrons en aucun cas reculer. »

Chapitre 17

Journal du Dr. Seward – suite

Quand nous arrivâmes au Berkeley Hotel, Van Helsing y trouva un télégramme à son attention :

« Arrive par le train. Jonathan à Whitby. Importantes nouvelles. Mina Harker. »

Le professeur était ravi. « Ah, cette formidable Madam Mina. » dit-il, « La perle des femmes ! Elle arrive, mais je ne puis rester. Elle devra aller chez vous, ami John. Vous devez aller l'accueillir à la gare. Télégraphiez-lui, afin de l'avertir. »

Une fois le télégramme envoyé, le Professeur prit une tasse de thé, puis me parla du journal qu'avait tenu Jonathan Harker quand il était à l'étranger, et m'en remit une copie dactylographiée, ainsi qu'une copie du journal que Mrs. Harker avait tenu à Whitby. « Prenez-les » dit-il, « et étudiez-les attentivement. Quand je serai de retour, vous serez en possession de tous les éléments, et nous pourrons d'autant mieux commencer nos investigations. Gardez précieusement ces documents, car ils renferment des trésors. Vous aurez besoin de toute votre foi, même avec l'expérience qui est la vôtre aujourd'hui. Ce qui est rapporté ici » et il posa gravement sa lourde main sur les feuillets tandis qu'il parlait « pourrait être le début de la fin pour vous et moi, et pour beaucoup d'autres encore, ou bien pourrait sonner le glas des non-morts qui parcourent la terre. Lisez tout, je vous prie, en gardant l'esprit ouvert, et si vous pouvez ajouter quoi que ce soit aux évènements qui sont rapportés là, faites-le : tout est important. Vous avez tenu un journal de tous ces évènements étranges, n'est-ce pas ? Bien ! Alors nous reparlerons de tout ceci à nouveau quand nous nous reverrons. » Puis il se prépara pour son départ, et peu après partait pour Liverpool Street. Pour ma part j'allai à Paddington, où j'arrivai quinze minutes avant le train.

La foule se dispersait, après l'affluence habituelle des quais d'arrivée, et je commençais à craindre d'avoir manqué ceux que j'étais venu chercher, quand une jolie et délicate jeune femme se dirigea vers moi, et après m'avoir examiné rapidement, me dit : « Dr. Seward, n'est-ce pas ? »

« Et vous êtes Mrs. Harker », répondis-je à mon tour, sur quoi, elle me tendit la main.

« Je vous ai reconnu à la description qu'avait faite de vous la pauvre chère Lucy, mais… » Elle s'arrêta soudain, en rougissant.

Mais le rouge que je sentais aussi monter à mon visage nous mit, d'une certaine façon, à l'aise, car c'était une réponse tacite à sa propre réaction. Je pris ses bagages, parmi lesquels se trouvait une machine à écrire, et nous prîmes le métro pour Fenchurch Street. J'avais télégraphié à l'intendante de l'asile pour qu'elle réserve tout de suite un salon et une chambre pour Mrs. Harker.

Nous arrivâmes à l'heure prévue. Elle savait, bien sûr, qu'il s'agissait d'un asile d'aliénés, mais je remarquai qu'elle ne put dissimuler un frisson lorsqu'elle entra dans l'établissement.

Elle me dit que si je le permettais, elle viendrait tout de suite me retrouver dans mon bureau, parce qu'elle avait beaucoup à me dire. C'est ici que j'enregistre donc sur mon phonographe, en l'attendant. Jusqu'ici, je n'ai pas encore eu l'opportunité de regarder les documents que Van Helsing m'a laissés, bien qu'ils soient là, devant moi. Je dois trouver un moyen d'occuper Mrs. Harker, afin que j'aie un peu de temps pour les lire. Elle ne sait pas à quel point le temps est précieux, ni ce que nous avons à accomplir. Je dois faire attention à ne pas l'effrayer. La voici !

Journal de Mina Harker, 29 septembre

Après m'être un peu apprêtée, je suis descendue au bureau du Dr Seward. Je m'arrêtai un moment à la porte, car je crus l'entendre parler à quelqu'un. Cependant, il m'avait expressément demandé de faire vite, aussi je toquai, et, comme il cria « Entrez », je m'exécutai.

A ma grande surprise, il n'y avait personne avec lui. Il était absolument seul, et sur la table en face de lui se trouvait ce que je reconnus instantanément, grâce à la description qu'on m'en avait faite, pour un phonographe. Je n'en avais jamais vu, et ressentais un vif intérêt pour cet objet.

« J'espère que je ne vous ai pas fait attendre », dis-je; « mais je suis restée à la porte, pensant que vous étiez en train de parler à quelqu'un ».

« Oh », répondit-il avec un sourire, « J'étais seulement en train d'enregistrer mon journal. »

« Votre journal ? » demandais-je, surprise.

« Oui », répondit-il. « C'est là-dedans que je le tiens. » Comme il parlait, sa main se posa sur le phonographe. J'étais très excitée par cette découverte, et laissai échapper :

« Eh bien, cela surclasse tout, même la sténographie ! Puis-je en écouter un extrait ? »

« Certainement », répondit-il vivement, et il se leva pour mettre en route la machine. Il s'arrêta cependant dans son mouvement, tandis qu'une expression inquiète gagnait son visage.

« En réalité », dit-il un peu mal à l'aise, « Je n'enregistre là que mon journal; et il porte exclusivement - presque exclusivement - sur les cas de mes patients, et il sera peut-être embarrassant - enfin, je veux dire… » Il s'arrêta, et je vins à son secours pour le tirer d'embarras :

« Vous avez apporté votre aide à Lucy dans ses derniers instants. Laissez-moi écouter comment elle est morte; je vous serais très reconnaissante de tout ce que vous pourrez m'apprendre sur elle. Elle m'était chère, très chère. »

A ma surprise, il répondit, avec un regard presque terrifié :

« Vous parler de sa mort ? Pas pour tout l'or du monde ! »

« Pourquoi pas ? » demandai-je, comme un sombre et terrible sentiment s'emparait de moi. A nouveau, il observa un silence, et je compris qu'il était en train d'essayer de trouver une excuse. Il bégaya :

« Voyez-vous, je ne sais pas comment on fait pour atteindre un passage du journal en particulier. » Tandis qu'il parlait, une idée se faisait jour en lui, et il dit avec une simplicité inconsciente, d'une voix différente, naïve comme celle d'un enfant : « C'est la vérité pure, sur mon honneur, croix de bois, croix de fer ! » Je ne pus m'empêcher de lâcher un sourire, auquel il répondit par une grimace. « Je crains de m'être laissé aller cette fois ! » dit-il. « Mais savez-vous que, bien que je tienne ce journal depuis des mois, pas une fois je ne me suis demandé comment je m'y prendrais pour retrouver un passage particulier si l'envie m'en prenait ? » A cet instant, je m'étais convaincue que ce journal, qui était celui d'un médecin qui s'était occupé de Lucy, pourrait présenter des éléments utiles, à ajouter à la somme de ce que nous savions déjà sur cet Etre maléfique, et je répondis résolument :

« Alors, Dr Seward, vous devriez me laisser en réaliser une copie pour vous avec ma machine à écrire ». Il blêmit, jusqu'à atteindre une mortelle pâleur, et dit :

« Non ! non ! non ! Pour tout l'or du monde, je ne vous laisserai pas connaître cette terrible histoire! »

Ainsi cela avait été terrible; mon intuition ne m'avait pas trompée ! Pendant un moment je réfléchis, et tandis que mes yeux balayaient inconsciemment la pièce, à la recherche de quelque chose ou de quelque occasion pour m'aider, ils se posèrent sur une grosse liasse de papiers dactylographiés, sur la table. Son regard croisa le mien, et, machinalement, suivit sa direction. Comme il tomba sur le paquet, il comprit où je voulais en venir.

« Vous ne me connaissez pas », dis-je. « Quand vous aurez lu ces papiers - mon propre journal et également celui de mon mari, que j'ai tapés - vous me connaîtrez mieux. Je n'ai pas flanché, et j'ai consacré toutes mes pensées et tout mon coeur à cette cause; mais, bien sûr, vous ne me connaissez pas - pas encore - et je ne dois pas m'attendre à ce que vous me fassiez confiance dès maintenant. »

Il s'agit certainement d'une noble nature; cette pauvre chère Lucy ne se trompait pas à son sujet. Il se leva et ouvrit un grand tiroir, dans lequel étaient rangés en bon ordre un bon nombre de tubes de métal, scellés à la cire, puis il dit :

« Vous avez parfaitement raison. Je ne vous faisais pas confiance parce que je ne vous connaissais pas. Mais je vous connais maintenant, et laissez-moi vous dire que j'aurais dû vous faire confiance depuis longtemps. Je sais que Lucy vous a parlé de moi ; elle m'a aussi parlé de vous. Puis-je essayer de réparer ce tort de la seule façon qui soit en mon pouvoir ? Prenez ces cylindres et écoutez-les - les six premiers sont personnels, et ils ne vous plongeront pas dans l'horreur; ainsi, vous me connaîtrez mieux. Le dîner sera sans doute prêt, à cette heure. Dans le même temps, je commencerai la lecture de ces documents, qui éclaireront ma compréhension d'un certain nombre de choses. » Il déplaça le phonographe jusqu'au salon qui m'était destiné, et fit les réglages pour moi. Maintenant, je vais découvrir quelque chose de plaisant, j'en suis sûre; car cela me racontera la seconde version d'une histoire d'amour, dont je connais déjà la première version.

Journal du Dr. Seward

29 septembre

J'étais tellement absorbé dans l'extraordinaire journal de Jonathan Harker, et dans celui de sa femme, que j'ai laissé filer le temps sans m'en rendre compte. Mrs. Harker n'était pas encore descendue lorsque la servante vint annoncer le dîner ; je répondis donc à cette dernière : « Elle est certainement fatiguée, attendons une heure », et je me remis à mon travail. J'avais juste terminé le journal de Mrs. Harker, lorsque celle-ci entra. Elle était jolie et charmante, mais semblait très triste, et ses yeux étaient humides de larmes. Cela me bouleversa. Ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de raisons de pleurer, Dieu le sait ! Mais le réconfort des larmes m'avait toujours été refusé, et à ce moment, la vue de ces beaux yeux encore humides m'alla droit au cœur. Alors je lui dis, aussi doucement que je pus :

« Je crains fort de vous avoir peinée. »

« Oh, non, pas peinée », répondit-elle. « Mais j'ai été touchée, plus que je ne saurais le dire, par votre chagrin. C'est une machine extraordinaire, mais elle révèle la vérité toute crue. Elle m'a raconté, jusque dans ses moindres intonations, les angoisses de votre cœur. C'était comme une âme qui en aurait appelé à Dieu tout-puissant. Personne ne doit plus jamais entendre de tels mots ! Voyez, j'ai essayé de me rendre utile. J'ai tout recopié à la machine à écrire, et plus personne n'entendra plus comme moi les tourments de votre cœur. »

« Personne n'aura besoin de savoir, personne ne devra savoir » dis-je à voix basse. Elle posa sa main sur la mienne, et me dit, très grave :

« Ah, mais il le faut ! »

« Il le faut ? Mais pourquoi ? »

« Parce que cela fait partie de cette terrible histoire, de la mort de la pauvre Lucy et de tout ce qui l'a amenée, parce que dans la lutte que nous allons devoir mener pour débarrasser la terre de ce terrible monstre, nous devons disposer de tout le savoir et de toute l'aide que nous pouvons obtenir. Je crois que les cylindres que vous m'avez donnés contenaient plus d'informations que ce que vous souhaitiez me communiquer, mais je vois qu'ils jettent aussi bien des lumières sur ce ténébreux mystère. Vous me laisserez vous aider, n'est-ce pas ? Je connais toute l'histoire jusqu'à un certain point, et je vois déjà, même si votre journal ne m'a amenée qu'au 7 septembre, à quel point la pauvre Lucy était perdue, et comment son horrible destin s'est accompli. Jonathan et moi avons travaillé jour et nuit depuis que le Professeur Van Helsing est venu nous voir. Il est parti à Whitby pour y recueillir de nouvelles informations, et il sera ici demain pour se joindre à nous. Nous ne devons avoir aucun secret entre nous, nous devons travailler ensemble, et dans une confiance absolue, et alors nous serons plus fort que si certains d'entre nous sont encore dans les ténèbres. »

Elle me regardait si intensément, et faisait preuve en même temps d'un tel courage et d'une telle détermination, que je me rendis aussitôt à ses arguments.

« Vous pouvez » lui dis-je, « faire comme vous l'entendez en ces matières. Dieu me pardonne si je fais erreur ! Il y a encore de terribles choses à apprendre, mais si vous avez déjà parcouru si loin le chemin qui mena Lucy à la mort, vous n'accepterez pas, je le sais, de rester dans l'ignorance. Et la fin, la toute fin, vous apportera peut-être quelque réconfort. Venez, il est l'heure de dîner. Nous devons garder des forces l'un et l'autre pour ce qui nous attend : notre tâche sera cruelle et terrible. Après le repas, vous pourrez apprendre le reste de l'histoire, et je vous répondrai si vous avez des questions – si quelque fait, évident pour ceux qui étaient présents, vous semblait obscur.

Journal de Mina Harker

29 septembre

Après dîner j'accompagnai le Dr Seward à son bureau, où il ramena son phonographe, et moi, ma machine à écrire. Il m'installa sur une chaise confortable, et arrangea le phonographe de manière à ce que je puisse le manipuler sans avoir à me lever. Puis il m'indiqua comment faire pour arrêter la lecture au cas où je souhaiterais faire une pause. Ensuite il prit une chaise avec beaucoup de précautions, et l'installa de manière à me tourner le dos, afin que je me sente le plus libre possible, et il se plongea dans sa lecture. Je portai la fourche de métal à mes oreilles, et écoutai.

Quand l'histoire terrible de la mort de Lucy, et tout ce qui s'en suivait, fut terminée, je m'affaissai sur mon siège, sans force. Heureusement, je ne suis pas du genre à m'évanouir. Quand le Dr Seward me vit, il sauta sur ses pieds avec une exclamation horrifiée, et sortit précipitamment une carafe d'un placard, pour me servir un peu de brandy. Cela me redonna des forces en quelques minutes. Mon cerveau était dans un tourbillon, et si, à travers cette multitude d'horreurs, n'avait pas brillé le rayon sacré d'une lumière, à savoir que ma chère, chère Lucy était enfin en paix, je ne crois pas que j'aurais pu le supporter aussi stoïquement. Tout cela est si sauvage, étrange et mystérieux, que si je n'avais pas eu connaissance de l'expérience de Jonathan en Transylvanie, je n'aurais jamais pu le croire. Même ainsi, je ne savais que croire, et ne parvins à m'extirper de mes doutes qu'en m'occupant d'autre chose. Je retirai le couvercle de ma machine à écrire, et m'adressai au Dr Seward :

« Laissez-moi tout retranscrire maintenant. Nous devons êtres prêt pour le retour du Dr Van Helsing. J'ai envoyé un télégramme à Jonathan pour lui dire de venir ici dès qu'il sera parvenu de Whitby à Londres. Dans cette affaire, rien n'a autant d'importance que les dates, et je crois que si nous avons bien préparé tout notre matériel, et que nous avons classé tous les éléments dans leur ordre chronologique, alors nous aurons déjà accompli beaucoup. Vous me dites que Lord Godalming et Mr Morris arrivent aussi. Toutes ces informations doivent être prêtes à leur arrivée. » Obéissant, il fit tourner le phonographe au ralenti, et je commençai à procéder à la retranscription depuis le début du septième cylindre. J'utilisai, comme je l'avais déjà fait pour les autres transcriptions, du carbone, qui me permettait de réaliser trois copies du journal. Cette tache m'occupa longtemps, mais le Dr Seward se livra à son travail habituel, faisant la tournée de ses patients; quand il avait terminé, il revenait s'asseoir à côté de moi, avec un livre, de sorte que je ne me sentis pas trop seule pendant ce long travail. Cet homme me paraît vraiment bon et réfléchi; le monde semble rempli d'hommes de valeur - même s'il contient aussi, de fait, des monstres. Avant de le quitter je me souvins d'un détail que Jonathan avait rapporté dans son journal : le fait que le Professeur

avait été perturbé en lisant quelque chose dans l'édition du soir à la gare d'Exeter; aussi, voyant que le Dr Seward conserve tous ses journaux, je lui empruntai les exemplaires de la Gazette de Wesminster et du Pall Mall Gazette, et les emportai dans ma chambre. Je me souvenais combien les coupures du Daily Telegraph et de la Gazette de Whitby nous avaient aidés à comprendre les terribles événements de Whitby, quand le Comte Dracula avait accosté, aussi je décidai d'éplucher tous les journaux du soir parus depuis cette période, afin d'en tirer quelques éclaircissements éventuels. Je n'ai pas sommeil, et le travail m'aidera à me tenir tranquille.

Journal du Dr. Seward

30 septembre

Mr. Harker est arrivé à neuf heures. Il avait reçu le câble de sa femme juste avant son départ. Il est extrêmement intelligent, si on en juge par son visage, et plein d'énergie. Si les faits rapportés dans ce journal sont réels – et si j'en juge d'après les expériences extraordinaires que je viens de vivre, ils doivent l'être – alors, c'est un homme aux nerfs d'acier. Descendre une seconde fois dans ce caveau était une grande preuve de courage. Après avoir lu son compte-rendu de cet évènement, je m'étais attendu à rencontrer un spécimen typique de l'homme fort et viril, mais certainement pas ce gentleman calme, aux allures d'homme d'affaires, qui est venu aujourd'hui.

Plus tard

Après le repas, Harker et sa femme retournèrent dans leur chambre, et un moment après en passant devant, j'entendis le bruit de la machine à écrire. Ils sont opiniâtres : Mrs. Harker dit qu'ils sont en train de rassembler dans l'ordre chronologique les moindres preuves dont ils disposent. Harker a pu se procurer les lettres échangées entres les consignataires des caisses à Whitby et les transporteurs de Londres qui les ont prises en charge. Il est maintenant occupé à lire la retranscription qu'a faite sa femme de mon journal. Je me demande ce qu'ils pourront bien en tirer. Ah, nous y voici.

Il est étrange que le fait que la maison qui jouxte l'asile puisse être le repaire du Comte ne me soit jamais venu à l'esprit ! Dieu sait pourtant que nous avions suffisamment d'indices avec le comportement du patient Renfield ! Les lettres relatives à l'achat de la maison étaient jointes au tapuscrit. Oh, si seulement nous les avions eues plus tôt, nous aurions pu sauver la pauvre Lucy ! Mais assez, c'est folie de penser ainsi. Harker est reparti, et s'est remis à compiler ses informations. Il m'a dit que pour le dîner il serait en mesure de présenter une narration cohérente. Il pense qu'en attendant, je devrais aller voir Renfield, puisque celui-ci a jusqu'ici était une sorte d'indicateur des allées et venues du Comte. J'ai du mal à y croire, mais lorsque je comparerai les dates cela sera peut-être évident. Quelle bonne idée a eue Mrs. Harker de dactylographier mes cylindres ! Nous n'aurions jamais pu retrouver les dates !

Je trouvai Renfield assis calmement dans sa chambre, les bras croisés, souriant aimablement. A ce moment il me sembla aussi sain d'esprit qu'il est possible. Je m'assis et discutai avec lui de divers sujets, et il me répondit le plus normalement du monde. Alors, de sa propre initiative, il me parla de son retour à la maison, sujet auquel il n'avait à ma connaissance jamais fait référence depuis le début de son séjour ici. En fait, il me parla comme d'une évidence de son départ prochain. Je crois que si je n'avais pas discuté avec Harker, lu les lettres et vérifié les dates de ses crises, j'aurais accepté de valider sa sortie après une brève période d'observation. Mais dans les conditions actuelles, j'ai de sombres soupçons. Toutes ces crises étaient, d'une façon ou d'une autre, liées à la proximité du Comte. Pourquoi semble-t-il aussi parfaitement satisfait ? Est-il d'instinct convaincu du triomphe final du vampire ? Voyons, il est lui-même zoophage, et lors de ses divagations à la porte de la chapelle de la maison abandonnée, il parlait toujours du « maître ». Tout ceci semble confirmer notre idée. Toutefois, après un moment, je le quittai : mon ami est un peu trop sain d'esprit en ce moment pour que je puisse le questionner trop en profondeur. Il pourrait commencer à réfléchir, et alors… C'est pourquoi je partis. Je n'ai pas confiance en ces périodes de calme. J'ai ordonné au gardien de le surveiller de près, et de garder une camisole de force à portée de main en cas de besoin.

Journal de Jonathan Harker

29 septembre, dans le train pour Londres

Quand je reçus l'aimable message de Mr. Billington où il m'indiquait qu'il me donnerait volontiers toutes les informations en sa possession, je pensai qu'il valait mieux descendre à Whitby afin de pouvoir mener sur les lieux toutes les investigations que je pourrais juger nécessaires. Mon but était maintenant de retracer le parcours de cette horrible cargaison du Comte vers sa destination à Londres. Plus tard, nous pourrions avoir besoin de cette information. Le fils Billington, un charmant garçon, passa me prendre à la gare et m'amena chez son père, où ils avaient décidé que je devais passer la nuit. C'est bien là la vieille hospitalité du Yorkshire : fournir à son hôte tout ce dont il peut avoir besoin, et le laisser faire ce qu'il veut. Ils savaient tous que j'étais très occupé, et que mon séjour serait court : Mr. Billington avait donc préparé dans son bureau tous les papiers concernant l'expédition des caisses. Ce fut un choc pour moi de revoir l'une des lettres que j'avais vues sur la table du Comte avant que je ne sache quoi que ce soit de ses plans diaboliques. Tout avait été prévu avec soin, tout avait été exécuté avec méthode et précision. Il semblait avoir anticipé tous les évènements qui auraient pu faire obstacle à l'accomplissement de ses volontés. Pour user d'un américanisme, il « n'avait rien laissé au hasard », et la précision exacte avec laquelle ses instructions furent exécutées, ne fut que la conséquence logique du soin qu'il y avait mis. Je vis la facture, et je remarquai qu'il était écrit : « Cinquante caisses de terre ordinaire, destinées à des expériences ». Je pus aussi lire la lettre adressée à Carter, Paterson & Company, et la réponse ; j'obtins une copie des deux. C'étaient là toutes les informations que pouvait me donner Mr. Billington, alors je redescendis au port pour y rencontrer les garde-côtes, les agents des douanes, et le capitaine du port. Chacun avait quelque chose à dire à propos de l'étrange arrivée du navire, qui à vrai dire a déjà trouvé sa place dans la tradition locale, mais personne ne put ajouter quelque précision que ce fût à la description des « cinquante caisses de terre ordinaire ». Je rencontrai alors le chef de gare, qui fut assez aimable pour me mettre en relation avec les hommes qui avaient effectivement reçu les caisses. Leur registre était tout à fait conforme à la liste, et ils n'avaient rien à ajouter, si ce n'est que « les caisses étaient énormes et mortellement lourdes », et que les déplacer leur avait donné une soif de tous les diables. L'un des hommes ajouta que ce qui était difficile aussi, c'est qu'il n'y avait alors aucun gentleman « comme vous-même, sir », pour montrer sa reconnaissance pour le travail accompli, sous une forme liquide ; un autre ajouta que la soif qu'il avaient éprouvée à ce moment-là était telle que depuis tout ce temps elle n'était pas encore véritablement apaisée. Inutile de dire qu'avant mon départ, je pris soin de tarir de la façon la plus appropriée cette source de reproches.

30 septembre

Le chef de gare fut assez bon pour m'écrire un mot destiné à son vieux camarade le chef de gare de King's Cross, si bien que lorsque j'arrivai là-bas au matin, je pus lui poser des questions à propos de l'arrivée des caisses. A son tour, il me mit en communication avec les fonctionnaires concernés, et je pus constater que leur registre correspondait bien à la facture originale. A cet endroit, personne n'avait eu de raisons d'éprouver une soif particulière, mais on y fit quand même référence, ce qui m'amena une fois de plus à pallier comme je le pouvais à ses conséquences.

Je gagnai ensuite le bureau central de Carter & Paterson, où je fus reçu avec la plus extrême courtoisie. Ils recherchèrent les traces de la transaction dans leurs agendas et leurs dossiers, puis téléphonèrent à leur bureau de King's Cross pour plus de détails. Par chance, les hommes qui avaient effectué le travail étaient là, et le responsable nous les envoya sans attendre, leur confiant par la même occasion le bordereau d'envoi et tous les papiers relatifs à cette livraison des caisses à Carfax. Là encore, je pus constater que ces pièces étaient rigoureusement exactes, et les transporteurs purent ajouter force détails à l'aridité des termes portés sur les documents. Je me rendis compte rapidement que ces détails avaient surtout trait à la poussière, et à la très grande soif qu'ils avaient éprouvée en conséquence. Lorsque je leur proposai de compenser avec un peu de retard cet inconvénient, par des espèces sonnantes et trébuchantes, l'un des hommes remarqua :

« C'te maison, votre honneur, c'est la plus poussiéreuse qu'j'ai jamais vue. Nom de nom ! Personne y avait touché d'puis des centaines d'années. Y avait tant d'poussière qu'vous auriez pu vous y coucher sans vous faire mal aux os ! Et c'était si à l'abandon qu'vous auriez cru sentir l'odeur d'la vieille Jérusalem. Mais la vieille chapelle, c'était l'pire, ça oui ! Moi et mes gars, on pensait qu'on n'arriverait jamais à sortir d'là assez vite. Bon Dieu, j'aurais pas voulu rester là un moment d'plus à la tombée d'la nuit. »

Ayant vu la maison, je voulais bien le croire, mais s'il avait su ce que je savais, je crois bien qu'il aurait employé des mots encore bien plus forts.

Je suis satisfait d'une chose : toutes les caisses qui sont arrivées à Whitby depuis Varna à bord du Demeter sont entreposées en sûreté dans la vieille chapelle de Carfax. Il devrait y en avoir cinquante là-bas, à moins que certaines en aient été retirées – ce que je crains, après avoir lu le journal du Dr. Seward.

Je vais essayer de trouver les transporteurs qui ont emporté des caisses de Carfax quand Renfield les a attaqués. En suivant cette piste, nous pouvons apprendre beaucoup de choses.

Plus tard

Mina et moi avons travaillé toute la journée, et nous avons remis tous les papiers en ordre.

Journal de Mina Harker

30 septembre

Je suis si contente que j'arrive à peine à me contenir. C'est, je pense, une sorte de réaction après avoir été été rongée par la peur – la peur que cette terrible affaire, et la réouverture de sa vieille blessure, aient des conséquences néfastes sur Jonathan. J'ai assisté à son départ pour Whitby, avec un visage aussi encourageant que possible, mais en mon for intérieur, j'étais malade d'appréhension. L'effort, cependant, lui a fait du bien. Il n'a jamais été aussi résolu, aussi fort, aussi plein d'une énergie volcanique, qu'en ce moment. Il en est exactement comme ce cher et excellent Professeur Van Helsing l'avait dit : il est un vrai brave, et il sort renforcé des épreuves qui tueraient probablement une nature plus faible. Il est revenu plein de vie, d'espoir et de détermination; nous avons tout mis en ordre pour ce soir. Je me sens moi-même un peu surexcitée. Une chose aussi traquée que le Comte mérite-t-elle la pitié ? Là où le bât blesse, c'est que justement cette Chose n'est pas humaine - et pas même animale. La lecture du récit que le Dr Seward a fait de la mort de cette pauvre Lucy, et de ce qui a suivi, est suffisant pour tarir, au fond du coeur, toutes les sources de la pitié.

Plus tard - Lord Godalming et Mr Morris arrivèrent plus tôt que nous ne les attendions. Le Dr Seward était sorti pour affaires, et avait emmené Jonathan avec lui, aussi je dus les recevoir. C'était pour moi une rencontre douloureuse, car elle me rappelait tous les espoirs que ma pauvre Lucy avait nourris, il y avait seulement quelque mois. Bien sûr ils avaient entendu Lucy parler de moi, et il semblerait que le Dr Van Helsing, également, m'ait passablement « fait reluire », selon l'expression de Mr Morris. Les pauvres garçons, ils ne savent ni les uns ni les autres que je sais tout de leurs demandes en mariage à la pauvre Lucy. Ils ne savaient pas trop quoi dire ou quoi faire, ne sachant pas jusqu'à quel point j'étais informée; aussi ils s'en tinrent à des sujets neutres. Je réfléchis, et en vins à la conclusion que la meilleure chose à faire pour moi était de mettre à jour leurs propres connaissances. Je savais, grâce au journal du Dr Seward, qu'ils avaient assisté à la mort de Lucy - sa vraie mort - et que je ne risquais pas de trahir quelque secret que ce fût. Aussi les informai-je, comme je le pus, que j'avais lu tous les papiers, tous les journaux, et que mon mari et moi, après les avoir tapés à la machine, avions juste fini de les remettre dans l'ordre. Je les installai dans la Bibliothèque avec chacun une copie à lire. Quand Lord Godalming reçut la sienne et la retourna dans ses mains - cela représente, à vrai dire, un paquet assez conséquent - il me demanda :

« Avez-vous tapé tout cela, Mrs Harker ? »

J'acquiesçai, et il continua :

« Je ne comprends pas vraiment le sens de tout cela; mais vous êtes tous si bons et si gentils, et vous avez tous travaillé avec tant d'énergie et de ferveur, que tout ce que je peux faire est d'accepter vos interprétations aveuglément et d'essayer de vous aider. J'ai déjà reçu, en matière d'acceptation des faits, une leçon d'humilité que je ne risque pas d'oublier de toute ma vie. De plus, je sais que vous aimiez ma pauvre Lucy - » A cet instant, il se détourna et se couvrit le visage de ses mains. Je pouvais

entendre les larmes dans sa voix. Mr Morris, avec une délicatesse instinctive, posa pendant un moment la main sur son épaule, avant de quitter discrètement la pièce. Je crois qu'il existe quelque chose, dans la nature de la femme, qui autorise un homme à craquer devant elle et à exprimer ses sentiments, du côté de la tendresse et de l'émotion, sans avoir l'impression de déroger à sa virilité; car quand Lord Godalming se trouva seul avec moi, il s'assit dans le sofa et se laissa aller, ouvertement et complètement. Je m'assis à son côté et pris sa main. J'espère que ce geste ne l'a pas heurté sur le moment, et ne lui paraîtra pas trop audacieux quand il y repensera par la suite. Mais je ne lui rends pas justice par cette crainte; je sais que cela n'arrivera pas - il est un gentleman trop authentique. Je lui dis, comme je voyais que son coeur se brisait :

« J'aimais notre chère Lucy, et je sais ce qu'elle était pour vous, et ce que vous étiez pour elle. Elle et moi étions comme des soeurs. Maintenant qu'elle est partie, ne me laisserez-vous pas être comme une soeur pour vous dans votre peine ? Je sais par quels tourments vous êtes passés, bien que je ne puisse en mesurer vraiment la profondeur. Si la sympathie et la compassion peuvent vous aider dans votre affliction, ne me laisserez-vous pas vous apporter ce petit réconfort - pour l'amour de Lucy ? »

En un instant, le pauvre garçon était submergé par son deuil. Il me sembla qu'il lâchait la bonde à tout ce qu'il avait dû souffrir en silence ces derniers temps. Il devint presque hystérique, et, levant ses mains ouvertes, il frappa ses paumes l'une contre l'autre dans un paroxysme de souffrance. Il se leva, puis se rassit, et les larmes pleuvaient sur ses joues. Je ressentais une pitié infinie pour lui, et ouvris mes bras sans réfléchir. Dans un sanglot il appuya sa tête contre mon épaule et pleura comme un enfant épuisé, tout tremblant d'émotion.

Nous, femmes, avons en nous un instinct maternel, qui s'élève au-dessus des autres considérations lorsque l'esprit de la mère est invoqué; et cette grande tête d'homme éploré, qui se reposait sur moi, je la considérais exactement comme celle du bébé qu'un jour peut-être je tiendrais contre ma poitrine, et je lui caressai les cheveux comme s'il était mon enfant. Je ne réalisai à aucun moment à quel point tout ceci était étrange.

Au bout d'un petit moment, ses sanglots cessèrent, et il se redressa, en s'excusant, bien qu'il ne cherchât pas à déguiser son émotion. Il me dit que pendant les jours et les nuits passés - jours épuisants et nuits sans sommeil - il avait été incapable de parler à qui que ce fût, comme un homme devait le faire lorsqu'il se trouve dans le chagrin. Il n'y avait autour de lui aucune femme pour lui témoigner de la sympathie, ou même avec laquelle, il pût parler librement, à cause des terribles circonstances qui entouraient son deuil,

« C'est maintenant que je me rends compte à quel point j'ai souffert », dit-il en se séchant les yeux « mais je ne sais toujours pas, même à présent - et nul autre ne le saura jamais - tout ce que je dois à votre douce compassion. Je le saurai avec le temps; et croyez-moi, bien que je ne sois pas ingrat aujourd'hui, ma gratitude envers vous ne fera que croître avec ma compréhension. Vous me laisserez être un frère pour vous, n'est-ce pas, pour le restant de nos existences - au nom de notre chère Lucy ? »

« Au nom de notre chère Lucy », dis-je tandis que nous nous serrions la main.

« Et pour votre bien aussi », ajouta-t-il, « car pour autant que l'estime et la gratitude d'un homme valent quelque chose, vous avez gagné les miennes aujourd'hui. Si d'aventure un jour vous avez besoin d'une aide, croyez-moi, vous ne réclamerez pas la mienne en vain. Que Dieu fasse qu'un tel jour n'arrive jamais, et que le soleil qui éclaire votre vie ne s'assombrisse pas; mais si cela devait arriver, promettez-moi que vous me le ferez savoir. » Il était si ardent, et sa douleur était si vive, que j'ai pensé que cela pourrait le réconforter, et je dis :

« Je vous le promets ».

Lorsque je m'engageai dans le corridor, je vis Mr Morris qui regardait dehors par une fenêtre. Il se tourna vers moi quand il entendit mes pas. « Comment va Art ? » demanda-t-il. Puis, remarquant mes yeux rougis, il continua : « Ah, je vois que vous lui avez apporté du réconfort. Pauvre vieux ! Il en a bien besoin. Il n'y a qu'une femme pour aider un homme dont le coeur saigne; et il n'avait personne pour le réconforter. »

Il portait lui-même sa douleur si courageusement que mon coeur se brisa de pitié pour lui. Je vis le manuscrit dans sa main, et je savais que lorsqu'il le lirait, il prendrait conscience de l'étendue de mes connaissances, aussi je lui dis :

« J’aimerais être capable de consoler tous ceux dont le coeur souffre. Serez-vous mon ami, et me laisserez-vous être votre réconfort si vous en avez besoin ? Vous comprendrez, plus tard, ce qui me fait parler ainsi. » Il vit ma sincérité, et, se penchant, prit ma main, la porta à ses lèvres, et la baisa. Cela semblait être un bien maigre réconfort pour une âme aussi courageuse et aussi altruiste, et, sur une impulsion, je me penchai vers lui pour l’embrasser. Les larmes montèrent à ses yeux, et il resta un moment étranglé par l’émotion, puis il dit d’une voix calme :

« Petite fille, vous ne regretterez jamais l’élan de bonté de votre coeur pur, aussi longtemps que vous vivrez! » Puis il retourna dans le bureau, vers son ami.

« Petite fille » - les mêmes mots que ceux qu’il avait adressés à Lucy… Oh, cela fait de lui un ami véritable !

Chapitre 18

Journal du Dr. Seward , 30 septembre

Je rentrai à la maison à cinq heures, et découvris que non seulement Godalming et Morris étaient arrivés, mais qu'en plus ils avaient déjà étudié les retranscriptions des différents journaux et lettres que Harker et sa merveilleuse femme ont produites et classées. Harker n'était pas encore rentré de sa visite aux transporteurs à propos desquels le Dr. Hennessey m'a écrit. Mrs. Harker nous servit une tasse de thé, et je dois honnêtement reconnaître que, pour la première fois depuis que j'y suis installé, la vieille maison me semble être véritablement un *home*. Quand nous eûmes terminé, Mrs. Harker me dit :

« Dr. Seward, puis-je vous demander une faveur ? J'aimerais voir votre patient, Mr. Renfield. Laissez-moi le voir. Ce que vous avez écrit sur lui dans votre journal m'intéresse tellement ! » Elle était si suppliante et si charmante que je ne pouvais le lui refuser ; de plus je n'avais aucune raison valable de lui dire non ; je l'emmenai donc avec moi. En entrant dans la chambre, je dis à Renfield qu'une Dame souhaitait le voir, à quoi il répondit simplement : « Pourquoi ? »

« Elle visite l'établissement et elle souhaite voir tout le monde » répondis-je. « Oh, très bien », dit-il, « Faites-la entrer dans ce cas, mais attendez une minute que j'aie le temps de mettre un peu d'ordre. » Sa façon de mettre de l'ordre était assez particulière : il avala tout simplement toutes les mouches et toutes les araignées qui se trouvaient dans les boites, avant que je puisse l'arrêter. Il était évident qu'il craignait que quelqu'un d'autre ne s'en occupât. Quand il eut accompli cette tâche répugnante, il dit joyeusement : « Faites entrer la Dame », et s'assit sur le bord de son lit, la tête baissée, mais les yeux levés, afin d'être en mesure de la voir lorsqu'elle entrerait. Pendant un instant, je crus qu'il pourrait avoir quelque pulsion homicide ; je me souvenais combien il m'avait paru calme juste avant de m'attaquer dans mon bureau, et je pris garde de rester près de lui afin de pouvoir le saisir si jamais il se jetait sur elle. Elle pénétra dans la pièce avec une grâce et une simplicité qui étaient à même d'imposer immédiatement le respect à un aliéné – la simplicité des manières est en effet l'une des qualités que les fous respectent le plus. Elle se dirigea vers lui, aimable et souriante, et lui tendit la main.

« Bonsoir, Mr. Renfield » dit-elle. « Vous voyez, je vous connais, car le Dr. Seward m'a parlé de vous. » Il ne répondit pas tout de suite, mais la regarda intensément, les sourcils froncés. Puis son regard exprima une expression d'émerveillement, bientôt remplacé par le doute ; alors, à ma grande stupéfaction, il dit :

« Vous n'êtes pas la fille que le docteur voulait épouser, hein ? Ca n'est pas possible, vous savez, parce qu'elle est morte. » Mrs. Harker répondit avec un aimable sourire :

« Oh, non ! J'ai un mari à moi, que j'ai épousé avant que le Dr. Seward et moi nous soyons rencontrés. Je suis Mrs. Harker. »

« Alors que faites-vous ici ? »

« Mon époux et moi-même sommes en visite chez le Dr. Seward. »

« Alors, ne restez pas ici. »

« Mais pourquoi ? » Je pensai que ce style de conversation pouvait déplaire à Mrs Harker autant qu'à moi, et j'intervins :

« Comment savez-vous que je voulais épouser quelqu'un ? » Il me répondit de façon méprisante, après une pause durant laquelle il regarda Mrs. Harker puis moi, avant de détourner le regard :

« Quelle question stupide ! »

« Je ne vois pas les choses ainsi, Mr. Renfield », dit Mrs. Harker, prenant immédiatement parti pour moi. Il lui répondit en lui témoignant autant de courtoisie et de respect qu'il avait montré de dédain pour moi :

« Vous comprendrez bien sûr, Mrs. Harker, que quand un homme est aussi aimé et respecté que l'est notre hôte, tout ce qui le concerne est un sujet d'intérêt pour notre petite communauté. Le Dr. Seward est aimé non seulement des siens et de ses amis, mais aussi de ses patients, et certains de ceux-ci, dont l'équilibre mental est pour le moins précaire, sont prompts à confondre les causes et les effets. Depuis que je suis moi-même détenu dans cet asile, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que les tendances au sophisme des résidents peuvent les conduire aux erreurs de *non causa* et d'*ignoratio elenchi*. » J'écarquillai littéralement les yeux devant cette démonstration. Voilà que mon spéciment le plus précieux – le plus représentatif de sa catégorie que j'aie jamais rencontré - se mettait à parler philosophie, et avec les manières d'un gentleman très comme il faut. Je me demandai si c'était la présence de Mrs Harker qui avait actionné quelque corde sensible dans sa mémoire. Si cette nouvelle évolution était spontanée, ou due à l'influence inconsciente de Mrs Harker, alors celle-ci devait être dotée de pouvoirs ou de talents particuliers."

Nous continuâmes à parler pendant un moment, et, le voyant apparemment très raisonnable, elle s'aventura – tout en me laçant un regard interrogateur au moment où elle commença – à le faire parler de son sujet favori. Une fois de plus je fus stupéfait : il répondit à la question avec l'impartialité d'un homme parfaitement sain d'esprit, et en allant jusqu'à se prendre en exemple lorsqu'il mentionnait certains faits.

« Eh bien, je suis moi-même un homme qui a d'étranges croyances. En fait, il n'est pas étonnant que mes amis aient été alarmés, et aient insisté pour que je sois mis sous surveillance. Voyez-vous, je m'imaginais que la vie était une entité positive et éternelle, et que si je consommais une multitude d'êtres vivants, quelle que soit leur position sur l'échelle de la création, je pourrais indéfiniment prolonger ma vie. A certains moments, j'y croyais tellement que j'ai réellement voulu prendre la vie d'un homme. Le Docteur ici présent pourra témoigner qu'en une certaine occasion, j'ai essayé de le tuer, dans le but d'augmenter ma force vitale en assimilant l'énergie de son corps par le biais de son sang – m'appuyant, bien sûr, sur la phrase des Ecritures : « Car le sang est la vie. » Bien qu'évidemment, le fabriquant d'une certaine potion ait vulgarisé ce truisme jusqu'à la nausée. N'est-ce pas exact, Docteur ? » J'acquiesçai d'un signe de tête, car j'étais tellement abasourdi que je ne savais que penser ou que dire. Il était difficile d'imaginer que je l'avais vu manger ses araignées et ses mouches il n'y avait pas cinq minutes. Regardant ma montre, je vis qu'il était l'heure de partir pour aller chercher Van Helsing à la gare. Mrs. Harker m'accompagna, après avoir dit à Renfield avec un sourire : « Au revoir, et j'espère vous revoir souvent, dans des conditions qui vous seront plus agréables. » A quoi il répondit, à ma vive surprise :

« Au revoir, ma chère. Je prie le Seigneur de ne plus jamais revoir votre doux visage. Qu'Il vous bénisse et vous protège ! »

Quand je partis retrouver Van Helsing à la gare, je laissai derrière moi le pauvre Art, qui n'avait jamais été aussi bien depuis que Lucy était tombée malade, et Quincey, qui commençait à retrouver l'énergie qu'il avait perdue depuis bien des jours.

Van Helsing descendit de la voiture avec l'impatiente légèreté d'un jeune garçon. Il me vit immédiatement, et se précipita vers moi, en me disant :

« Ah, Ami John, comment allons-nous ? Bien ? Parfait ! J'ai été très occupé, et je viens avec l'intention de rester si cela est nécessaire. Tout est prêt en ce qui me concerne, et j'ai beaucoup à vous dire. Madam Mina est avec vous ? Bien. Et son agréable mari ? Et Arthur et mon ami Quincey, sont-ils avec vous, eux aussi ? Bien ! »

Tandis que je me dirigeais vers mon établissement, je lui racontai ce qui s'était passé, et comment mon propre journal s'était finalement révélé utile, sur une suggestion de Mrs. Harker. A ce moment, le Professeur m'interrompit :

« Ah, cette merveilleuse Madam Mina ! Elle a le cerveau d'un homme – le cerveau d'un homme qui serait particulièrement doué – et le cœur d'une femme. Dieu avait un dessein, croyez-moi, quand il l'a façonnée en la dotant de si beaux attributs. Ami John, jusqu'ici la chance a voulu que cette femme nous apporte son aide, mais après ce soir, elle ne devra plus rien avoir à faire avec cette terrible histoire. Elle ne doit pas courir de si grands risques. Nous les hommes, sommes déterminés à détruire ce monstre – eh oui, n'avons-nous pas prêté serment ? - mais cela n'est pas l'affaire d'une femme. Même si elle n'était pas blessée, le cœur pourrait lui manquer devant tant d'horreurs, et par la suite elle pourrait en souffrir – souffrit de ses nerfs le jour, et de ses rêves la nuit. Et de plus, elle est une jeune femme qui est mariée depuis peu, et elle aura à penser à d'autres choses très bientôt, si ce n'est dès maintenant. Vous m'avez dit qu'elle a tout reporté par écrit ; elle doit donc assister à notre conférence, mais dès demain elle devra se détourner de ce travail, que nous poursuivrons seuls. » J'étais de tout cœur avec lui. Je l'informai ensuite de ce que j'avais découvert en son absence : la maison dont Dracula avait fait l'acquisition était celle qui jouxtait mon établissement. Il en fut stupéfait, et sembla soudain très inquiet. « Oh, si seulement nous avions su cela

plus tôt » dit-il, « alors nous aurions pu l'atteindre à temps pour sauver la pauvre Lucy. Mais il ne sert à rien de pleurer sur le passé, comme on dit ici. Nous ne devons plus penser à cela, mais poursuivre notre chemin jusqu'au bout. »

Alors, il s'enferma dans le silence jusqu'à ce que nous arrivâmes à destination. Avant que nous allions nous préparer pour le dîner, il dit à Mrs. Harker :

« Mon ami John me dit, Madam Mina, que vous et votre mari avez compilé et remis en ordre l'ensemble des évènements jusqu'à ce moment. »

« Pas jusqu'à ce moment, Professeur » répondit-elle sans réfléchir, « seulement jusqu'à ce matin. »

« Mais pourquoi pas jusqu'à maintenant ? Nous nous sommes rendus compte à quel point même les plus infimes détails pouvaient souvent nous éclairer. Nous nous sommes dit tous nos secrets, et aucun d'entre nous ne s'en porte plus mal. »

Mrs. Harker commença à rougir, puis, sortant un papier de sa poche, elle dit :

« Dr. Van Helsing, voulez-vous lire ceci, avant de me dire si je dois continuer. Ce sont les notes que j'ai prises aujourd'hui. J'ai également pris conscience qu'il était nécessaire de tout noter, même les évènements les plus anodins, mais ceci me semble vraiment personnel. Devons-nous toutefois l'inclure ? » Le Professeur lut le document, prit un air grave, et le lui rendit en disant :

« Non, pas si vous ne le souhaitez pas, mais pour ma part, je crois que cela vaudrait mieux. Votre époux ne vous en aimera que davantage, et nous, vos amis, vous en estimerons, et même vous aimerons plus encore. » Elle reprit ses notes en rougissant de plus belle mais avec un grand sourire.

Et ainsi, jusqu'à ce moment même, toutes nos notes sont complètes et bien ordonnées. Le Professeur en a emporté une copie pour l'étudier après le dîner, et avant notre conférence, qui est prévue à neuf heures. Tous les autres ont déjà lu l'intégralité des documents ; ainsi donc, quand nous nous rencontrerons dans le bureau, chacun de nous sera informé de tous les faits, et nous pourrons élaborer notre plan de bataille contre cet ennemi terrible et mystérieux.

Journal de Mina Harker, 30 septembre

Lorsque nous nous rencontrâmes dans le bureau du Dr Seward deux heures après le diner, qui eut lieu à 18h, nous adoptâmes inconsciemment la configuration d'une sorte de conseil d'administration ou de comité. Le Professeur Van Helsing s'assit à un bout de la table, vers lequel le Dr Seward l'avait dirigé lorsqu'il était entré dans la pièce. Il me fit asseoir à côté de lui, à sa droite, et me demanda d'être la secrétaire de séance; Jonathan s'assit à côté de moi. En face se trouvaient Lord Godalming, à la gauche du Professeur, le Dr Seward, au centre, et Mr Morris.
Le Professeur prit la parole :

« Je suppose que nous sommes tous, à présent, familiers avec les faits qui sont consignés dans ces papiers ».

Comme nous acquiesçâmes tous, il continua :

« Alors peut-être sera-t-il bon que je vous dise quelque chose du genre d'ennemi auquel nous avons à faire. Il est des éléments de l'histoire de cet homme, des éléments que j'ai vérifiés, et qui doivent être portés à votre connaissance. Ensuite nous pourrons discuter de la meilleure manière d'agir, et nous entendre là-dessus.

Les vampires existent; certains d'entre nous en ont reçu la preuve. Mais même si notre expérience malheureuse ne nous avait pas apporté cette preuve, les enseignements et les témoignages du passé en donnent des preuves suffisantes pour des gens sains d'esprit. J'admets avoir été, en premier lieu, sceptique. Si je ne m'étais pas entrainé de longue date à conserver un esprit ouvert, je n'aurais pu y croire avant que les faits ne tonnent à mes oreilles : « Vois ! Vois ! Je suis la preuve, je suis la preuve ! » Hélas, si j'avais su tout de suite ce que je sais maintenant - non, même si je l'avais seulement supposé - une vie aurait pu être épargnée, cette vie si précieuse aux nombreuses personnes qui l'aimaient. Mais cela est du passé; et nous devons nous atteler à la tâche afin que d'autres pauvres âmes ne périssent pas à leur tour, alors que nous pouvons les sauver. Le Nosferatu ne meurt pas, comme l'abeille, après avoir piqué une seule fois. Il ne fait que se renforcer; et, se renforçant, il multiplie ses capacités à accomplir le mal. Ce vampire qui est parmi nous possède à lui tout seul la force de vingt hommes; il est plus habile que les mortels, car son intelligence a mûri avec les siècles; il dispose également des ressources de la nécromancie, qui est, comme l'implique son étymologie, la divination par les morts ; il peut commander tous les morts dont il s'approche; il est brutal, et pis que brutal; il est d'une cruauté démoniaque, dépourvu de coeur; il est capable, dans certaines limites, d'apparaître à l'heure et à l'endroit qu'il souhaite, et sous n'importe laquelle de ses formes habituelles; il peut, lorsqu'il est à portée, diriger les éléments comme la tempête, le brouillard, le tonnerre; il peut commander aux êtres les plus méchants, comme le rat, le hibou et la chauve-souris, le papillon de nuit, le renard, et le loup; il peut grandir et rapetisser; et il peut à certains moments disparaître à toute perception, et devenir invisible. Comment, dans ces conditions, orienter les coups destinés à le détruire ? Comment trouverons-nous son repaire; et, quand nous l'aurons trouvé, comment le détruire ? Mes amis, cela n'est pas rien; c'est une tâche terrible que nous entreprenons, une tâche de nature à faire trembler les plus braves. Car si nous échouons dans notre combat, cela signifie qu'il va gagner, et alors que deviendrons-nous ? La vie n'est rien, je ne lui prête pas tant de valeur. Mais un échec, ici, ne serait pas une simple question de vie ou de mort. Cela engage à devenir comme lui; comme lui, de hideuses créatures de la nuit - sans coeur et sans conscience, des prédateurs se repaissant des corps et des âmes de ceux que nous aimons le plus. Devant nous, pour toujours, les portes des cieux seront closes; car qui les rouvrira pour nous ? Nous traverserons l'éternité abhorrés de tous; comme une souillure sur le visage rayonnant de Dieu; une flèche dans le flanc de celui qui est mort pour racheter les hommes. Mais nous faisons face à notre devoir; et dans de telles circonstances, avons-nous le droit de flancher? Pour moi, je dis non; mais je suis vieux, et la vie, avec ses rayons de soleil, ses lieux enchanteurs, ses chants d'oiseaux, sa musique et son amour, est loin derrière moi. Vous autres êtes jeunes. Certains éprouvent du chagrin, mais il vous reste à tous des jours heureux à vivre. Qu'en dites-vous ? »

Alors qu'il était en train de parler, Jonathan avait pris ma main. Je craignis – je craignis très fort, quand je vis sa main se tendre - que l'épouvante, face à ce danger, ne le submergeât ; mais je me sentis revivre à son contact - si fort, si plein de confiance, si résolu. La main d'un homme courageux peut parler à sa place; elle n'a même pas besoin de l'amour d'une femme pour comprendre sa musique.

Quand le Professeur eut fini de parler, mon mari regarda dans mes yeux, et je regardai dans les siens; nous n'avions nul besoin de nous parler.

« Je réponds de Mina et de moi », dit-il.

« Comptez-moi sur moi, Professeur », dit Mr Quincey Morris, laconique, comme à l'accoutumée.

Le Dr Seward se contenta de hocher la tête. Le Professeur se leva et, après avoir déposé son crucifix d'or sur la table, il tendit ses deux mains de chaque côté. Je pris sa main droite, et Lord Godalming sa main gauche; Jonathan tint ma main droite et donna l'autre à Mr Morris. Et ces mains serrées furent le ciment qui nous lia. Je sentais dans mon coeur un froid glacé, mais il ne me vint même pas à l'esprit de reculer. Nous reprîmes nos places, et le Dr Van Helsing continua avec une chaleur nouvelle, qui indiquait que le vrai travail venait de commencer. Et ce travail devait, comme toute autre affaire dans la vie, être pris au sérieux, avec gravité.

« Bien, vous savez à quoi nous devons nous mesurer; mais nous ne sommes pas, nous non plus, dépourvus d'atouts. Nous avons de notre côté la puissance de notre union - une puissance qui est refusée aux vampires; nous avons les ressources de la science; nous sommes libres d'agir et de penser; et les heures du jour et de la nuit nous appartiennent également. En fait, aussi loin que nos pouvoirs s'étendent, ils sont sans entrave, et nous sommes libres d'en user. Nous avons notre dévouement pour notre cause, et un but à accomplir qui n'est pas un but égoïste. Ces choses-là sont d'une grande importance. Et maintenant, voyons toutes les restrictions qui viennent limiter les puissances qui se dressent contre nous; et par quoi l'individu est empêché. En d'autres termes, examinons les limitations des vampires en général, et de celui-ci en particulier.

Ce sur quoi nous devons nous appuyer, ce sont les traditions et les superstitions. Celles-ci ne semblent pas déterminantes, quand il s'agit de vie et de mort – et même quand il s'agit de choses plus graves encore que la vie ou la mort. Et pourtant nous devons nous en satisfaire, tout d'abord parce que nous y sommes obligés, puisque nous ne disposons d'aucun autre moyen - et ensuite parce que, après tout, ces choses que sont la tradition et la superstition, sont l'alpha et l'omega. Est-ce que la croyance dans les vampires ne repose pas entièrement sur elles - même si, hélas, ce n'est pas le cas pour nous ? Il y a un an, lequel d'entre nous aurait accepté une telle possibilité, au milieu de notre dix-neuvième siècle scientifique, sceptique et factuel ? Nous avons même douté d'une croyance que nous voyions pourtant justifiée de nos propres yeux. Nous pouvons donc partir du principe que le vampire, et la croyance dans ses limitations et dans son remède, reposent sur la même base. Car, laissez-moi vous dire que le vampire est connu partout où l'homme s'est développé. Dans la Grèce antique, dans la Rome antique; il a prospéré partout en Allemagne, en France, en Inde, même dans la péninsule du Chersonèse, et il se trouve même en Chine, ce pays si distant de nous à tous les égards, où les gens le craignent encore de nos jours. Il a suivi l'Islandais forcené, le Hun possédé du diable, le Slave, le Saxon, le Magyar. Ainsi donc, nous avons–là toute la documentation nécessaire pour agir; et soyez assurés que la plupart de ces croyances se basent sur des faits identiques à ceux qui ont constitué notre douloureuse expérience personnelle. Les vampires survivent, et ne peuvent mourir par le seul passage du temps; ils peuvent croître et se multiplier lorsqu'ils s'abreuvent du sang des vivants. Plus encore, certains d'entre nous ont pu constater qu'ils pouvaient même rajeunir; que leurs facultés vitales s'intensifient, et paraissent se régénérer lorsqu'ils se gorgent de leur aliment spécial. Mais ils ne peuvent prospérer sans ce régime; ils ne mangent pas comme les autres. Même l'ami Jonathan, qui a vécu avec le Comte pendant des semaines, ne l'a jamais vu manger, jamais ! Il ne projette aucune ombre, et il ne se reflète pas dans le miroir, ce que, encore une fois, Jonathan a pu observer. Il a dans la poigne la force de plusieurs hommes, ce que Jonathan a constaté lorsqu'il a claqué la porte au nez des loups, et lorsqu'il l'a aidé à descendre de la diligence. Il peut se transformer en loup lui-même, ce que nous avons déduit du récit de l'arrivée du bateau à Whitby, et notamment de l'épisode du chien lacéré; il peut apparaître sous la forme d'une chauve-souris, ce que Madam Mina a vu à la fenêtre de Whitby, ce que l'ami John a vu quand la créature s'est envolée vers cette maison voisine, et ce que mon ami Quincey a vu à la fenêtre de Miss Lucy. Il peut arriver par une brume qu'il crée - ainsi qu'en témoigne ce noble capitaine de navire; mais, de ce que nous savons, la distance à laquelle il peut créer cette brume est limitée, et il ne peut la faire surgir qu'autour de lui. Il chevauche les rayons de lune sous forme de fines particules - ce que Jonahtan, encore, a vu faire par ses soeurs au château de Dracula. Il peut devenir minuscule - nous mêmes nous vîmes Miss Lucy, avant qu'elle ne trouve la paix, passer par une fente de l'épaisseur d'un cheveu à la porte du tombeau. Il peut, une fois qu'il connaît le chemin, sortir de n'importe quoi ou entrer dans n'importe quoi, de quelque manière que ce lieu soit scellé, verrouillé, ou même soudé par la force du feu. Il peut voir dans le noir, ce qui n'est pas un pouvoir négligeable, dans un monde qui est toujours à moitié dans l'ombre. Ah, mais écoutez-moi bien - certes il peut faire tout ceci, mais il n'est pas libre. Non - il est même plus prisonnier qu'un esclave aux galères ou qu'un fou dans sa cellule. Il ne peut se rendre où il veut; lui qui est surnaturel doit pourtant se plier à certaines lois de la nature - nous ne savons pas pourquoi. Il ne peut entrer nulle part, tout d'abord, si un habitant de la maison ne l'y a pas invité - bien que par la suite, il puisse aller et venir à sa guise. Son pouvoir cesse, comme celui de toutes les créatures infernales, au lever du jour. Il ne peut jouir d'une liberté relative qu'à certains moments. S'il ne se trouve pas à l'endroit auquel il est attaché, il ne peut se transformer qu'à midi, ou au moment précis du lever ou du coucher du soleil. Toutes ces choses nous ont été rapportées, et dans ces documents nous en trouvons des preuves, par inférence. Ainsi, même s'il peut faire ce qu'il veut à l'intérieur de ces limites, quand il détient de la terre de chez lui, un cercueil, un enfer ou un lieu impie pour se réfugier - comme par exemple la tombe du suicidé à Whitby; à d'autres moments il peut seulement se métamorphoser à heures fixes. Il est dit également qu'il ne peut traverser les eaux vives que lorsque la mer est étale, ou à marée haute. Ensuite, il y a des choses qui lui retirent son pouvoir, comme l'ail, que nous connaissons; et en ce qui concerne les objets sacrés, il y a les symboles comme mon crucifix, que nous devons toujours garder avec nous, parce que sa présence tient le vampire en respect et le réduit au silence. Il y en a d'autres encore, dont je vous parlerai, car, au cours de notre quête, nous en aurons certainement besoin. Une branche de rosier sauvage sur le cercueil empêche le vampire d'en sortir; une balle bénite, tirée dans le cercueil, le tuera d'une véritable mort; quant au pieu à travers son corps, nous connaissons déjà la paix qu'il apporte, ainsi que le repos donné par la décapitation. Nous l'avons vu de nos yeux.

Donc, quand nous trouverons l'habitation de ce qui fut autrefois un homme, nous pourrons l'enfermer dans son cercueil et le détruire, à condition de suivre les règles que nous connaissons. Mais il est intelligent. J'ai demandé à mon ami Arminius, de l'université de Budapest, de faire des recherches sur lui, et, usant de tous les moyens qui existent, il a réussi à rassembler pour moi les éléments de son histoire. Il doit, en vérité, avoir été ce Voivode Dracula qui a gagné son renom dans sa lutte contre les Turcs, en traversant le grand fleuve qui formait la frontière de la Turquie. Si c'est le cas, alors il ne s'agissait pas, de son vivant, d'un homme ordinaire; car dans ce temps-là, et pendant les siècles qui suivirent, on parla de lui comme de l'homme le plus intelligent et le plus pénétrant, et comme l'un des fils les plus courageux de ce « pays d'au-delà les forêts ». Cet esprit puissant, et cette résolution de fer, l'ont suivi dans la tombe, et sont en ce moment-même déployés contre nous. Les Dracula étaient, selon Arminius, une grande et noble lignée, bien que çà et là, quelques un de ses rejetons eussent été soupçonnés par leurs contemporains d'avoir commerce avec le démon. Ils apprirent ses secrets dans le Scholomance, parmi les montagnes qui dominent le Lac Hermanstadt, où le diable revendique comme sien le dixième des érudits. Dans les archives on rencontre des mots comme « stregoica » - sorcière - « ordog » et « pokol » - Satan et enfer; et dans un manuscrit,

ce Dracula est justement décrit comme un « wampyr », ce que nous ne comprenons tous que trop bien. De ses entrailles sont sortis de grands hommes et de nobles femmes, et leurs tombes sanctifient la seule terre où cette chose immonde peut résider. Car cela n'est pas la moindre des terreurs qu'inspire cette chose maléfique, que d'être enracinée profondément dans le Bien; dans un sol vide de souvenirs sacrés, il ne pourrait reposer. »

Pendant qu'ils étaient en train de parler, Mr Morris regardait obstinément par la fenêtre, et il se leva soudain, calmement, pour sortir de la pièce. Il y eut une petite pause, puis le Professeur reprit :

« Et maintenant nous devons organiser notre action. Nous avons ici beaucoup de données, et nous devons mettre au point notre stratégie de campagne. Nous savons, par l'enquête de Jonathan, que cinquante boîtes de terre ont été transportées du Château jusqu'à Whitby, et qu'elles ont ensuite été livrées à Carfax; nous savons également qu'au moins certaines de ces boîtes ont été enlevées. Il me semble que la première des étapes devrait être de s'assurer si les boîtes restantes se trouvent toujours dans la maison derrière ce mur, que nous voyons aujourd'hui, ou si d'autres boîtes ont été enlevées. Dans ce dernier cas, nous devons retrouver… »

A cet instant, nous fumes interrompus d'une manière très surprenante. De l'extérieur du bâtiment nous parvint le bruit d'un coup de feu; la vitre de la fenêtre fut soufflée par une balle qui, ricochant sur la partie supérieure de l'encadrement, finit sa course dans le mur opposé de la pièce. J'ai grand peur d'être, au fond du coeur, bien lâche, car j'ai poussé un hurlement. Les hommes sautèrent tous sur leurs pieds; Lord Godalming bondit à travers la fenêtre et repoussa le battant. Pendant ce temps, nous entendimes la voix de Mr Morris : « Désolé, je crains de vous avoir effrayés. Je vais rentrer et vous expliquer ».

Une minute après il entra effectivement, et dit :

« C'était complètement idiot de ma part, et je vous demande pardon, Mrs Harker, très sincèrement. Je crains de vous avoir causé une terrible frayeur. Mais le fait est que tandis que le Professeur parlait, une grosse chauve-souris est arrivée et s'est posée sur le bord de la fenêtre. J'ai une telle horreur de ces satanées bestioles, depuis les récents événements, que je ne peux plus les supporter, et je suis sorti pour la tirer, ainsi que j'ai pris l'habitude de le faire ces derniers soirs, à chaque fois que j'en ai aperçu une. Vous vous êtes même moqué de moi à ce propos, Art. »

« L'avez-vous touchée ? » demanda le Dr Van Helsing.

« Je ne sais; je crains que non, car elle s'est enfuie à tire d'aile dans le bois. »

Sans ajouter un mot il revint à son siège, et le Professeur reprit son exposé.

« Nous devons retrouver la trace de chacune de ces boîtes; et quand nous serons prêts, nous devrons soit capturer ou tuer ce monstre dans son repaire; soit, si l'on peut dire, stériliser la terre, afin qu'il ne puisse plus y trouver refuge .Alors, enfin, nous le trouverons peut-être sous sa forme humaine entre midi et le coucher du soleil, et engager le combat avec lui alors qu'il est au plus faible.

« Et maintenant, s'agissant de vous, Madam Mina, votre participation s'arrête cette nuit, jusqu'à ce que tout soit heureusement fini. Vous êtes trop précieuse à nos yeux pour que nous vous laissions courir un tel risque. Quand nous nous quitterons ce soir, vous ne devrez plus nous poser de questions. Nous vous dirons tout en temps voulu. Nous sommes des hommes, et donc capables de supporter bien des choses; mais vous, vous devez être notre étoile et notre espoir, et nous n'agirons que plus librement si nous vous savons hors du danger où nous sommes nous-mêmes. »

Tous les hommes, et même Jonathan, parurent soulagés; mais il ne me semblait pas bon qu'ils bravent le danger, et, peut-être, qu'il mettent en péril leur sécurité - la force étant la meilleure des sécurités - sous prétexte de me protéger… Malheureusement, leur décision était prise, et, quelque difficile à avaler que soit cette couleuvre, je ne pus rien dire, à part accepter leur protection chevaleresque. Mr Morris reprit la discussion :

« Comme il n'y a pas de temps à perdre, je propose que nous allions jeter un oeil à cette maison sur le champ. Le temps fait tout, dans ce combat, et une action rapide de notre part pourrait bien sauver une autre victime. »

Je reconnais que le coeur me manqua lorsque le passage à l'action fut imminent, mais je ne dis rien, car je craignais encore plus qu'en leur apparaissant comme un frein ou un embarras dans leur travail, ils ne décident de me laisser carrément en dehors de leurs conciliabules. Ils sont maintenant tous partis à Carfax, bardés de l'équipement nécessaire pour pénétrer dans la maison.

Pendant ce temps, ils m'ont dit d'aller au lit et de dormir - comme si une femme pouvait dormir quand ceux qu'elle aime sont en danger ! Je vais m'allonger et faire semblant de dormir, pour éviter que Jonathan n'éprouve une anxiété supplémentaire à mon sujet à son retour.

Journal du Dr. Seward

1er octobre, quatre heures.

Alors que nous nous préparions à sortir, un message urgent de Renfield me fut remis pour me demander de venir le voir immédiatement : il avait en effet une information de la plus haute importance à me communiquer. Je répondis au messager que je passerais le voir le lendemain matin, étant pour l'heure très occupé. Le surveillant répondit :

« Il était très pressant, Sir. Je ne l'ai jamais vu aussi impatient. J'ignore de quoi il s'agit, mais si vous ne le voyez pas rapidement, il aura un nouvel accès de violence. » Je savais qu'il n'aurait pas parlé ainsi sans une bonne raison. « Très bien, je vais y aller maintenant », et je demandai aux autres de m'attendre quelques minutes, car je devais aller voir mon patient.

« Emmenez-moi avec vous, ami John », dit le Professeur. « Ce que vous avez rapporté de son cas dans votre journal m'intéresse au plus haut point, et il y a de plus des liens avec notre affaire. J'aimerais beaucoup le voir, et particulièrement lorsque son esprit est perturbé. »

« Puis-je venir également ? » demanda Lord Godalming.

« Et moi » dit Quincey Morris. « Puis-je venir ? » demanda Harker. J'acceptai, et nous descendîmes tous ensemble.

Nous le trouvâmes dans un état de grande agitation, mais plus rationnel que jamais dans son discours et dans ses manières. Il avait une étonnante conscience de lui-même et de son état, cas que je n'avais jamais rencontré auparavant chez un aliéné, et il tenait pour acquis que ses raisons l'emporteraient sur toutes celles que nous pourrions lui opposer. Nous entrâmes tous les quatre dans la pièce, mais les autres ne prononcèrent pas un mot. Sa demande était d'être relâché immédiatement, et reconduit chez lui. A l'appui de cette requête, il faisait état de sa complète guérison et de sa parfaite santé mentale. « J'en appelle à vos amis » dit-il, « peut-être accepteront-ils de donner leur avis sur mon cas. Et d'ailleurs, vous ne m'avez pas présenté. » J'étais si surpris, que sur le coup le fait de présenter un fou dans un asile d'aliéné ne me parut pas incongru. Comme, par ailleurs, il faisait preuve d'une certaine dignité dans ses manières, et que je suis habitué à traiter les gens sans distinction de statut, je fis les présentations sur le champ : « Lord Godalming, Professeur Van Helsing, Mr. Quincey Morris, du Texas, Mr. Renfield. » Il serra la main à chacun d'entre eux :

« Lord Godalming, j'ai eu l'honneur de servir votre père, à Widham ; je devine, au fait que vous portez le titre, qu'il n'est plus des nôtres. Il était aimé et honoré par tous ceux qui le connaissaient, et j'ai entendu dire que dans sa jeunesse, il avait été l'inventeur d'un punch flambé au rhum, très apprécié les soirs de Derby. Mr. Morris, vous devez être fier de votre grand Etat. Son admission dans l'Union est un précédent qui aura de très lointaines répercussions dans le futur, quand le Pôle et les tropiques prêteront allégeance à la bannière étoilée. Le Traité se révèlera un puissant facteur d'expansion, quand la Doctrine Monroe sera enfin reconnue comme une fable politique. Et que dire du plaisir de rencontrer Van Helsing ? Sir, je ne m'excuse nullement pour avoir délibérément omis toute forme de titre conventionnel. Quand un individu a révolutionné la thérapeutique par sa découverte de l'évolution continue de la matière cérébrale, les formules convenues ne sont plus de mise, car elles sembleraient vouloir le ramener au niveau des autres hommes. Je fais appel à vous, Gentlemen, qui, par votre nationalité,

votre hérédité, ou vos talents naturels, occupez la place qui est la vôtre dans ce monde en perpétuel mouvement, pour témoigner que je suis aussi sain d'esprit que la majorité des hommes qui sont en pleine jouissance de leur liberté. Et je suis certain que vous, Dr. Seward, scientifique humaniste, et versé dans les sciences médico-légales, verrez comme un devoir moral la nécessité d'examiner mon cas dans tout ce qu'il a d'exceptionnel. » Il fit cette demande sur un ton courtois, mais en montrant beaucoup de conviction, ce qui n'était pas sans un certain charme.

Je crois que nous étions tous sidérés. Pour ma part, j'étais absolument convaincu, malgré ce que je savais du caractère et de l'histoire de cet homme, qu'il avait recouvré la raison ; j'étais tenté de lui répondre que j'étais tout à fait satisfait quant à sa santé mentale, et que je m'occuperais dans la matinée des formalités nécessaires à sa sortie. Mais je jugeai préférable d'attendre, toutefois, avant de prendre une aussi grave décision, car je savais depuis longtemps à quel point ce patient était sujet à des changements soudains. Je me contentai donc de quelques généralités, remarquant que son état semblait en effet s'améliorer rapidement, et lui disant que nous aurions un entretien un peu plus long dans la matinée, et que je verrais ensuite ce que je pourrais faire pour lui. Cette réponse ne parut pas le satisfaire du tout ; il me répondit tout de suite :

« Mais je crains, Dr. Seward, que vous n'ayez pas bien compris ma demande. Je désire partir immédiatement, là, maintenant, en cet instant précis, si c'est possible. Le temps me presse, et c'est dans l'essence même du contrat que j'ai passé avec la Vieille Faucheuse. Je suis certain qu'avec un praticien aussi admirable que le Dr. Seward, il suffit d'énoncer un souhait aussi simple, même s'il est d'une importance capitale, pour qu'il soit immédiatement accepté. »

Il me regardait avec espoir, mais, lisant de la désapprobation sur mon visage, il se retourna vers les autres, et les regarda attentivement. Ne percevant aucun signe positif, il continua :

« Serait-il possible que je me soie trompé dans mes suppositions ? »

« En effet, lui dis-je avec franchise, mais en même temps, je m'en rendis compte, avec une certaine brutalité. Il y eut une longue pause, puis il dit, lentement :

« Alors, je pense que je dois vous présenter ma requête autrement. Permettez-moi de vous demander cette concession – cette faveur, ce privilège, ou tout ce que vous voudrez – non pour des motifs personnels, mais pour le salut d'autres personnes. Je n'ai pas la liberté de vous donner toutes mes raisons, mais vous pouvez, je vous assure, me croire lorsque je vous affirme qu'elles sont les meilleures du monde, généreuses et altruistes, et me sont inspirées par un sens élevé du devoir. Si vous pouviez lire dans mon cœur, Sir, vous approuveriez les sentiments qui m'animent. Mieux encore, vous me compteriez parmi vos amis les meilleurs et les plus loyaux. » A nouveau, il nous regardait avec enthousiasme. J'étais de plus en plus convaincu que ce changement soudain dans ses raisonnements n'était rien d'autre qu'une nouvelle forme de sa folie, en conséquence je décidai de continuer encore un peu cette discussion, sachant par expérience qu'il finirait, comme tous les aliénés, par se trahir. Van Helsing le regardait avec beaucoup d'attention, ses sourcils broussailleux se touchant presque, tant il était intensément concentré. Il dit à Renfield, d'un ton qui ne me surprit pas sur le moment, mais seulement lorsque j'y repensai plus tard – car c'était comme s'il s'adressait à un égal :

« Ne pouvez-vous pas nous dire la vraie raison pour laquelle vous désirez être libéré ce soir ? Si vous vous en ouvrez à moi – moi, un étranger, sans préjugés, et habitué à garder l'esprit ouvert - je m'engage à ce que le Dr. Seward vous accorde, à ses propres risques et sous sa propre responsabilité, ce que vous lui demandez. » Renfield hocha tristement la tête, et on pouvait lire une expression de poignant regret sur son visage. Le Professeur continua :

« Allons, Sir, réfléchissez. Vous prétendez avoir complètement recouvré votre raison, et cherchez à nous impressionner par votre lucidité. Vous, dont nous avons des raisons de douter de la santé mentale, puisque vous n'avez justement pas encore terminé le traitement que vous suivez ici. Si vous ne nous aidez pas dans les efforts que nous faisons pour trouver la meilleure solution, comment pourrons-nous accomplir ce que vous nous demandez ? Soyez raisonnable, et aidez-nous. Si c'est en notre pouvoir, alors nous vous aiderons. » Renfield secoua à nouveau la tête en disant :

« Dr. Van Helsing, je n'ai rien à dire. Votre argumentation est sans faille, et si j'étais libre de parler je n'hésiterais pas un instant, mais je ne suis pas mon propre maître en cette matière. Je ne peux que vous demander de me faire confiance. Si j'essuie un refus, alors ce ne sera pas moi qui en porterai la responsabilité. » Je pensai qu'il était maintenant temps de mettre fin à cette scène, dont je ne savais si elle devenait trop grave ou trop comique. J'allai vers la porte, en disant tout simplement :

« Venez, mes amis. Nous avons du travail. Bonne nuit. »

Toutefois, tandis que je me dirigeais vers la porte, un nouveau changement se produisit chez le patient. Il se déplaça vers moi si rapidement, que pendant un instant je craignis qu'il ne tentât à nouveau de me tuer. Mais mes peurs étaient sans fondement : il ne fit que joindre les deux mains d'un air implorant, et il me supplia à nouveau. Se rendant compte que ces émotions excessives le desservaient, car elles nous ramenaient plutôt à nos anciennes relations, il devint encore plus démonstratif. Je lançai un regard à Van Helsing, et lus dans ses yeux la confirmation de mes propres convictions. Alors, mes manières devinrent encore plus distantes, et même fermes, et je lui dis que ses efforts étaient tout à fait vains. J'avais déjà vu chez lui cette excitation croissante quand il faisait une demande à laquelle il avait auparavant beaucoup réfléchi, par exemple, quand il avait voulu un chat, et je m'attendais à le voir réagir de la même façon : une résignation maussade. Mais je me trompais : lorsqu'il comprit que sa demande était sans espoir, il fut pris d'une réelle frénésie. Il tomba à genoux, et leva les mains, les tordant en une plaintive supplication, puis se lança dans des argumentations sans fin, des larmes coulant sur ses joues, et tout son visage exprimant la plus vive émotion :

« Je vous supplie, Dr. Seward, oh, je vous implore de me laisser sortir immédiatement. Envoyez-moi où vous voudrez et comme vous le voudrez, envoyez des surveillants avec moi avec des fouets et des chaînes, qu'ils m'enfilent une camisole de force, qu'ils me menottent, qu'ils me mettent des fers aux pieds, qu'on me jette même en prison, mais laissez-moi sortir d'ici. Vous ne savez pas ce que vous faites en me gardant ici. Du fond du cœur, du fond de mon âme, vous ne savez pas à qui vous faites du tort, ni comment, et je ne puis pas vous le dire. Malheur à moi ! Je ne puis le dire. Au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, au nom de tout ce que vous aimez, au nom de votre amour perdu, au nom de votre espoir qui, lui, vit encore, au nom du Tout-Puissant, faites-moi sortir d'ici et sauvez mon âme du péché ! N'entendez-vous pas ? Ne comprenez-vous pas ? Comprendrez-vous un jour ? Ne voyez-vous pas que je suis sain d'esprit et que je vous parle sérieusement ? Que je ne suis pas un fou en pleine crise, mais un homme lucide qui lutte pour sauver son âme ? Oh, écoutez-moi ! Ecoutez-moi ! Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! »

Je pensais que plus cette scène durerait longtemps, plus il s'exciterait, et que cela finirait par une nouvelle crise. Alors je le pris par la main pour le relever.

« Venez » lui dis-je sévèrement. « Ca suffit, nous en avons assez entendu. Allez au lit et essayez de vous calmer. »

Il s'arrêta soudain et me regarda intensément pendant quelques instants. Alors, sans un mot, il se leva et alla s'asseoir sur le bord de son lit. Comme les fois précédentes, il allait maintenant s'effondrer, comme je l'avais prédit. Quand, le dernier, je quittai la chambre, il me lança, d'une voix calme et posée :

« J'espère, Dr. Seward, que vous me ferez au moins la justice de reconnaître, plus tard, que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous convaincre, ce soir. »

Chapitre 19

Journal de Jonathan Harker

1er octobre, cinq heures

Je partis avec les autres pour notre expédition le cœur léger, car je crois que je n'avais jamais vu Mina si forte et si sereine. Je suis si heureux qu'elle ait consenti à rester en retrait et à nous laisser, nous les hommes, faire le travail. D'une certaine façon, c'était terrible pour moi qu'elle ait participé le moins du monde à cette terrible affaire, mais maintenant que sa tâche est accomplie, et que grâce à son énergie, à son intelligence et à ses capacités d'anticipation, tous les évènements ont été rassemblés de manière à être pleinement intelligibles, elle peut considérer qu'elle a fait ce qu'elle avait à faire, et qu'elle peut donc maintenant nous laisser agir. Nous étions tous, je crois, un peu perturbés par la scène avec Mr. Renfield. Quand nous sortîmes de sa chambre, nous restâmes silencieux. Une fois dans le bureau, Mr. Morris dit au Dr. Seward :

« Dites donc, Jack, si cet homme n'essayait pas de nous faire un coup de bluff, alors c'est l'aliéné le plus sain d'esprit que j'aie jamais vu. Je n'en suis pas certain, mais je crois bien qu'il a en tête quelque chose de sérieux, et si c'est le cas, c'était un coup dur pour lui de ne pas avoir sa chance. » Lord Godalming et moi gardâmes le silence, mais le Dr. Van Helsing ajouta :

« Ami John, vous connaissez mieux que moi les aliénés, et j'en suis heureux, car je crains bien que si ç'avait été à moi de décider, je l'aurais relâché, du moins avant qu'il ne fasse sa dernière crise d'hystérie. Mais nous en apprenons tous les jours, et dans notre tâche présente, nous ne devons rien laisser au hasard, comme dirait mon ami Quincey. Tout est donc pour le mieux. » Le Dr. Seward sembla leur répondre à tous deux, d'un ton rêveur :

« Je ne sais pas, mais je suis d'accord avec vous… Si cet homme avait été un aliéné ordinaire, j'aurais pris le risque de lui faire confiance, mais il semble si inextricablement lié au Comte que je crains de mal faire en lui répondant favorablement. Je n'ai pas oublié qu'il m'avait supplié, avec la même ferveur, pour avoir un chat, et que peu après, il essayait de m'ouvrir la gorge avec ses dents. De plus, il appelle le Comte son « seigneur et maître », et peut-être veut-il sortir pour pouvoir l'aider de quelque façon diabolique. Ce monstre a déjà les loups et les rats, ainsi que ses semblables à ses côtés, alors je pense qu'il ne reculerait pas devant le fait d'utiliser un respectable aliéné. Sans doute, Renfield parlait sérieusement. J'espère simplement que nous avons fait au mieux. Ce genre de choses, qui vient s'ajouter à la besogne que nous avons commencée, aurait de quoi vous briser les nerfs. » Le Professeur s'avança, et, posant la main sur son épaule, lui dit de sa voix grave et amicale :

« Ami John, n'ayez aucune crainte. Nous essayons de faire notre devoir dans cette terrible et triste affaire ; nous ne pouvons que faire ce qui nous paraît le mieux. Que pouvons-nous espérer de plus, si ce n'est la miséricorde du Seigneur ? » Lord Godalming avait disparu pendant quelques minutes, mais il était maintenant de retour. Il portait un sifflet d'argent et nous dit :

« Cet endroit est peut-être plein de rats, et dans ce cas, voici qui nous protégera. »

Après avoir franchi le mur, nous nous dirigeâmes vers la maison, prenant soin de rester dans l'ombre des arbres lorsque le clair de lune éclairait la pelouse. Quand nous atteignîmes le porche, le professeur ouvrit sa sacoche et en sortit de nombreux objets, qu'il déposa sur le seuil en quatre petits tas, à l'évidence un pour chacun d'entre nous. Puis il dit :

« Mes amis, nous allons affronter un terrible danger, et nous allons avoir besoin d'armes de toutes sortes. Notre ennemi n'est pas seulement un esprit. Souvenez-vous qu'il a la force de vingt hommes, et que si nos propres nuques et nos propres gorges sont ordinaires, et donc peuvent être brisées ou écrasées, les siennes ne sont pas sensibles à la force brute. Un homme fort, ou un groupe d'hommes dont la force réunie surpasserait la sienne, peuvent dans certaines conditions le contenir, mais ne sauraient le blesser comme lui pourrait les blesser. Nous devons, en conséquence, nous protéger contre tout contact avec lui. Gardez ceci près de votre cœur – et tandis qu'il parlait, il montra un petit crucifix d'argent et me le tendis, car j'étais juste côté de lui. Passez ces fleurs autour de votre cou – et il me tendit un collier de fleurs d'ail séchées. Pour nos autres adversaires plus terrestres, utilisez ce revolver, et ce couteau, et, dans tous les cas, ces petites lampes électriques que vous pouvez attacher à votre veste, et par-dessus tout, ceci, que nous ne devrons pas désacraliser en vain. » C'était un morceau d'hostie, qu'il mit dans une enveloppe qu'il me donna. Tous les autres avaient reçu le même équipement. « Maintenant » dit-il, « Ami

John, où est le passe-partout ? Si nous pouvons ouvrir ainsi cette porte, nous n'aurons pas besoin de briser une fenêtre, comme ce fut le cas chez Miss Lucy. »

Le Dr. Seward essaya un ou deux passe-partout, et sa dextérité de chirurgien lui fut très utile pour cette opération. Il en trouva un qui convenait, et après quelques manipulations, il put faire jouer le verrou, qui tourna dans un craquement rouillé. Nous poussâmes sur la porte, faisant craquer les gonds usés, et elle s'ouvrit lentement. Cela me rappela immédiatement le récit fait par le Dr. Seward de l'ouverture de la tombe de Miss Westenra ; et j'imagine que la même idée frappa mes compagnons, car tous se reculèrent. Le Professeur fut le premier à avancer, franchissant la porte.

« *In manus tuas, Domine !* » dit-il, se signant tandis qu'il franchissait le seuil. Nous refermâmes la porte derrière nous, de peur qu'après avoir allumé nos lampes, nous pûmes attirer l'attention depuis la route. Le Professeur vérifia la serrure avec attention, afin de s'assurer que nous ne pourrions l'ouvrir de l'intérieur si jamais nous devions sortir en urgence. Puis, nous allumâmes tous nos lampes, et commençâmes nos recherches.

La lumière de nos petites lampes nous révélait toutes sortes de formes curieuses, quand elles projetaient aux murs les grandes ombres de nos corps, ou quand les faisceaux se croisaient. Je ne pouvais ôter de mon esprit l'impression qu'il y avait une présence parmi nous. Je suppose que c'était une réminiscence de ma terrible expérience en Transylvanie que ces lieux sinistres réveillaient en moi. Sans doute ce sentiment était-il partagé par mes compagnons : en effet je remarquai qu'ils se retournaient au moindre bruit et à chaque nouvelle ombre qu'ils apercevaient, comme je le faisais moi-même.

Tout l'endroit était recouvert d'une couche de poussière qui semblait atteindre, sur le sol, plusieurs pouces d'épaisseur, sauf là où nous pouvions voir de récentes traces de pas laissées par des souliers cloutés. Les murs étaient couverts d'un duvet de poussière, et dans les coins s'accumulaient de grosses toiles d'araignées sur lesquelles la saleté s'était accumulée, et qui, déchirées sous leur propre poids, ressemblaient à des tentures en lambeaux. Sur une table dans le hall, se trouvait un gros trousseau de clés, portant chacune une étiquette jaunie par le temps. Elles avaient été utilisées plusieurs fois, car on pouvait voir sur la table des traces dans la couche de poussière, similaires à celles que laissa le Professeur en s'emparant du trousseau. Il se tourna vers moi et dit :

« Vous connaissez cet endroit, Jonathan. Vous en avez copié les plans, et vous le connaissez en tout cas mieux que nous. Comment pouvons-nous nous rendre à la chapelle ? » J'avais une idée de la direction, même si lors de ma précédente visite, je n'avais pas pu y accéder. Alors, je les conduisis, et, après quelques errements, je me retrouvai face à une porte de chêne, basse et voûtée, renforcée de fer. « C'est ici » dit le Professeur, dirigeant sa lampe vers un petit plan du bâtiment, qu'il avait copié sur l'original qui se trouvait dans le dossier relatif à l'achat de la propriété. Nous eûmes quelques difficultés à trouver la bonne clé sur le trousseau, mais parvînmes à ouvrir la porte. Nous nous attendions à quelque chose de très déplaisant, car en ouvrant la porte, un air malodorant avait commencé à s'exhaler par l'entrebâillement, mais personne n'était préparé à une odeur aussi nauséabonde. Aucun de mes compagnons n'avait jamais approché le Comte d'aussi près que moi, et lorsque je l'avais vu, soit il était en période de jeûne dans ses appartements, soit il était gorgé de sang frais dans un bâtiment en ruines où pouvait pénétrer l'air frais du dehors. Mais cet endroit était exigu, il était fermé depuis longtemps, et l'air y était immobile et vicié. A une odeur de terre se mêlait celle des miasmes qui emplissaient l'air infect. Mais l'odeur elle-même, comment pourrais-je la décrire ? Ce n'était pas seulement qu'elle mêlait aux senteurs de la mort celle, âcre et acide, du sang, mais c'était comme si la putréfaction elle-même s'était corrompue. Malheur ! Cela me rend malade rien que d'y penser. Chaque souffle exhalé par ce monstre semblait s'être accumulé en ce lieu pour le rendre encore plus abominable.

Dans des circonstances ordinaires, une telle puanteur aurait dû mettre fin à notre entreprise, mais les circonstances n'étaient pas ordinaires, et la tâche noble et terrible que nous devions accomplir nous donnait la force de nous élever au-dessus des considérations purement physiques. Après un mouvement de recul bien naturel devant cette pestilence, nous nous mîmes au travail, comme si cet endroit répugnant était un jardin de roses.

Lorsque nous commençâmes à examiner attentivement l'endroit, le Professeur nous dit :

« La première chose à faire, c'est de voir combien de caisses il reste ; nous devons donc fouiller chaque recoin, chaque ouverture et chaque anfractuosité pour y chercher des indices de ce qu'ont pu devenir celles qui manquent. » Un seul regard nous suffit pour en déterminer le nombre, car les caisses de terre étaient très encombrantes, et on ne pouvait s'y tromper.

Sur les cinquante, il n'en restait que vingt-neuf !

Soudain, je frissonnai : je vis Lord Godalming se retourner d'un seul coup et observer le passage qui se trouvait au-delà de la porte voûtée, et mon cœur s'arrêta. Là-bas, il me semblait voir, nous observant depuis les ténèbres, les traits du visage maléfique du Comte, l'arête de son nez, ses yeux rouges, ses lèvres rouges, et sa terrifiante pâleur. Un instant après, toutefois, Lord Goldaming dit : « J'avais cru voir un visage, mais ce n'étaient que des ombres », et il reprit ses recherches. Je dirigeai ma lampe vers le passage, et y pénétrai. Il n'y avait absolument personne, et comme l'endroit ne comportait aucun recoin, aucune porte et aucune ouverture quelle qu'elle soit, mais seulement de solides murs de pierre, il n'y avait aucun endroit où se dissimuler, même pour *lui*. Je pensai que ma peur avait joué un tour à mon imagination, et ne dis rien.

Quelques minutes plus tard, je vis Morris reculer subitement de quelques pas de l'endroit qu'il était occupé à examiner. Nous le suivîmes tous du regard, car sans nul doute, nous étions gagnés par une certaine nervosité, et nous vîmes alors une masse phosphorescente, qui brillait comme un ciel étoilé. Instinctivement, nous battîmes en retraite : la pièce entière devint littéralement grouillante de rats.

Pendant quelques instants, nous restâmes interdits, tous, sauf Lord Godalming, qui s'était visiblement préparé à une telle éventualité. Il se jeta sur une autre grande porte de chêne bardée de fer, dont le Dr. Seward nous avait déjà fait une description, d'après sa première visite à l'extérieur du batiment, et que j'avais également vue moi-même. Il tourna la clé, tira les lourds verrous, et ouvrit la porte toute grande. Puis, tirant de sa poche son petit sifflet d'argent, il fit entendre un sifflement strident. Des chiens, derrière l'établissement du Dr. Seward, se mirent à hurler, et après une minute, trois terriers surgirent au coin du bâtiment. Inconsciemment, nous nous étions tous rapprochés de la porte, et dans ce mouvement je remarquai que la couche de poussière avait été foulée : les caisses qui avaient disparu étaient donc sorties par cette porte. Mais, même si à peine une minute s'était écoulée, les nombre de rats avait augmenté de façon alarmante. Ils semblaient déferler en masse dans la chapelle, à tel point que la lumière des lampes, se reflétant sur leurs corps noirs grouillants et leurs yeux brillants et maléfiques, donnait l'impression d'un essaim de lucioles. Les chiens se précipitèrent, mais il s'arrêtèrent soudain sur le seuil et se mirent à grogner, puis, levant le museau tous les trois en même temps, commencèrent à hurler de la façon la plus lugubre. Les rats étaient maintenant des milliers, et nous sortîmes.

Lord Godalming prit un chien dans ses bras, et alla le déposer sur le sol, et à ce moment, la bête sembla retrouver son courage, et se rua sur ses ennemis naturels. Ceux-ci s'enfuirent si vite qu'avant qu'il ait pu en tuer une vingtaine, les autres chiens, qui l'avaient rejoint de la même manière, n'avaient plus beaucoup de proies à se mettre sous la dent : la plus grande partie des rats avaient disparu. Et avec eux, c'était comme si une présence maléfique s'était évanouie, car les chiens gambadèrent alors dans la pièce en aboyant joyeusement, jouant avec les cadavres de leurs ennemis, les retournant et les jetant en l'air en les secouant avec rage. Nous sentîmes tous le courage revenir. Etait-ce le fait d'avoir purifié l'air en ouvrant la porte, ou le soulagement de ne plus être enfermés après cette terrible expérience ? En tout cas, la terreur nous quitta comme on ôte un manteau, et notre présence en ce lieu perdit un peu de son caractère sinistre, même si notre résolution demeurait toujours aussi ferme. Nous refermâmes la porte extérieure et la verrouillâmes, puis, emmenant les chiens, entreprîmes d'explorer la maison elle-même. Nous ne trouvâmes rien de particulier, si ce n'est de la poussière dans des quantités inimaginables, et complètement vierge, à part les traces que j'avais moi-même laissées lors de ma première visite. A aucun moment les chiens ne montrèrent le moindre signe de nervosité, et même lorsque nous retournâmes à la chapelle, ils frétillaient d'excitation comme s'ils sortaient chasser le lapin dans la forêt en plein été.

Le ciel s'éclaircissait déjà à l'est quand nous sortîmes par la porte principale. Le Dr. Van Helsing avait ôté du trousseau la clé de cette porte, qu'il avait convenablement verrouillée, et avait ensuite mis la clé dans sa poche.

« Jusqu'ici », dit-il, « cette nuit nous a été très favorable. Rien de grave ne nous est arrivé comme j'aurais pu le craindre, et nous savons maintenant combien il manque de caisses. Mais surtout, je me réjouis que cette première étape, peut-être la plus difficile et la plus dangereuse, ait pu être accomplie sans qu'il eût été nécessaire de faire entrer dans cette chapelle notre douce Madam Mina, ou de troubler son sommeil, ou ses journées, avec des visions, des sons ou des odeurs monstrueuses qu'elle n'aurait jamais pu oublier. Nous avons appris quelque chose aussi, si du moins on peut raisonner à partir de ce cas particulier, c'est que les bêtes sauvages aux ordres du Comte ne sont pas sensibles à ses pouvoir mentaux. En effet, voyez : ces rats qui ont répondu à son appel, tout comme les loups avaient répondu à son appel lancé depuis le haut du château pour dévorer cette pauvre mère, ou au moment de votre départ, Jonathan ; mais bien qu'ils soient venus quand il les a appelés, ils se sont enfuis en désordre devant les petits chiens de notre ami Arthur. Nous avons encore d'autres épreuves devant nous, d'autres dangers, d'autres terreurs, et ce monstre lui-même – Il n'a pas utilisé son pouvoir sur le monde animal cette nuit pour la dernière fois, soyez-en sûrs. Ainsi donc, il est parti autre part. Bien ! Voici qui nous donne l'opportunité d'annoncer

« échec », dans cette partie que nous jouons pour la survie des âmes humaines. Et maintenant, rentrons. L'aube est proche, et nous avons de quoi nous réjouir de notre première nuit de travail. Il se pourrait que de nombreuses nuits et de nombreux jours pleins de périls nous attendent, mais nous devons aller de l'avant, et nul danger ne doit nous faire reculer.

L'établissement était silencieux quand nous rentrâmes, à part une pauvre créature qui hurlait à l'autre bout du bâtiment, et un sourd gémissement qui venait de la chambre de Renfield. Le pauvre homme se torturait sans doute l'esprit en vain, comme tous les aliénés.

Je rentrai sur la pointe des pieds dans notre chambre, et je trouvai Mina endormie, respirant si doucement que je dus m'approcher d'elle pour entendre son souffle. Elle semblait plus pâle que de coutume. J'espère que la conférence de ce soir ne l'a pas trop perturbée. Je suis vraiment heureux que les tâches qu'il nous reste à accomplir, et même nos délibérations, lui soient épargnées. C'est une pression trop forte pour une femme. Ce n'était pas mon opinion au début, mais j'en sais maintenant davantage ; je suis donc heureux qu'il en soit ainsi. Elle pourrait être effrayée ne serait-ce que d'entendre certaines choses. Mais elle ne doit pas se rendre compte qu'il y a dissimulation, ou ce serait encore pire. En conséquence, notre travail doit être pour elle comme un livre scellé, du moins tant que nous ne sommes pas en mesure de lui dire que tout est fini, et que la terre a été délivrée d'un monstre des enfers. Je sais bien qu'il sera difficile de garder le silence, tant elle et moi nous faisons confiance, mais je dois être inflexible, et demain je ne lui révèlerai rien des évènements de cette nuit ; je refuserai d'en dire quoi que ce soit. Je vais rester sur le sofa, afin de ne pas la déranger.

1er octobre, plus tard

Je suppose qu'il est bien naturel que nous ayons tous dormi très tard : la journée d'hier fut très occupée, et la nuit pas du tout reposante. Même Mina doit avoir ressenti cet épuisement ; en effet, même si j'ai dormi jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel, je me suis éveillé avant elle, et ai dû l'appeler deux ou trois fois avant qu'elle n'ouvre les yeux. A vrai dire, elle était si profondément endormie que pendant quelques secondes elle ne sembla même pas me reconnaître, mais au contraire me regarda avec terreur, comme quelqu'un qui aurait été tiré d'un mauvais rêve. Elle se plaignit d'être fatiguée, et je la laissai se reposer encore un peu.

Nous savons maintenant que vingt-et-une caisses ont été enlevées, et si c'est le cas, nous devrions être capables de les suivre à la trace. Bien sûr, cela simplifierait considérablement notre travail, et le plus tôt sera le mieux. J'irai voir Thomas Snelling aujourd'hui.

Journal du Dr. Seward

1er octobre

Il était presque midi lorsque je fus réveillé par le Professeur qui entrait dans ma chambre. Il était plus joyeux qu'à l'ordinaire, et il est évident que les tâches de la nuit dernière l'ont aidé à de débarrasser de soucis qui pesaient sur son esprit. Après m'avoir parlé un peu de l'aventure de la nuit dernière, il me dit soudainement :

« Votre patient m'intéresse beaucoup. Se pourrait-il que je lui rende à nouveau visite ce matin en votre compagnie ? Ou si vous êtes trop occupé, je peux y aller seul si vous y consentez. C'est une expérience nouvelle pour moi, de rencontrer un aliéné avec qui parler philosophie, et aux raisonnements si rigoureux. » J'avais quelques travaux urgents, je lui répondis donc que s'il pouvait y aller seul, j'en serais heureux, et qu'ainsi je n'aurais pas à le faire attendre. J'appelai donc un surveillant, et lui donnai les instructions nécessaires. Mais avant que le Professeur ne quitte la pièce, je le mis en garde contre les fausses impressions qu'il pourrait se faire sur mon patient. « Mais », répondit-il, « Je veux l'amener à me parler de lui-même et de son obsession d'absorber des êtres vivants. Il a dit à Madam Mina, comme je l'ai lu dans votre journal d'hier, qu'il avait pendant un temps entretenu cette croyance. Pourquoi souriez-vous, ami John ? »

« Excusez-moi », lui dis-je, « mais la réponse se trouve ici. » Je posai la main sur les feuillets dactylographiés. « Quand notre aliéné très sain d'esprit et très cultivé nous déclarait qu'il avait *jadis* consommé des vies, sa bouche était encore pleine des mouches et des araignées qu'il avait avalées juste avant que Mrs. Harker n'entrât dans la pièce. » Van Helsing sourit à son

tour. « Bien ! » dit-il. « Vous avez une bonne mémoire, ami John. J'aurais dû m'en souvenir. Et pourtant, c'est justement cette dualité des pensées et de la mémoire qui fait des maladies mentales un si fascinant sujet d'étude. Peut-être puis-je en apprendre plus de la folie de cet homme que je ne le pourrais en écoutant le plus sage des hommes. Qui sait ? » Je me mis à mon travail. Il me sembla que fort peu de temps s'était écoulé quand je vis Van Helsing devant mon bureau. "Est-ce que je vous dérange ?" me demanda-t-il poliment en restant sur le seuil.

« Pas le moins du monde » répondis-je. « Entrez. J'ai terminé mon travail, et je suis libre. Je peux venir avec vous maintenant, si vous voulez. »

« C'est inutile ; je l'ai vu. »

« Et alors ? »

« Je crois qu'il ne m'apprécie pas beaucoup. Notre entretien fut très court. Quand j'entrai dans la chambre, il était assis sur un tabouret au centre de la pièce, les coudes sur les genoux, une expression de violent mécontentement peinte sur le visage. Je lui parlai aussi aimablement que possible, et en lui témoignant force respect. Il ne me répondit pas le moins du monde. « Ne me reconnaissez-vous pas ? » lui demandai-je. Sa réponse ne fut pas très rassurante : « Je vous connais très bien : vous êtes ce vieux fou de Van Helsing. Je voudrais que vous disparaissiez, vous et vos théories idiotes sur le cerveau. Maudits stupides hollandais ! » Il ne prononça pas un mot de plus, et resta assis sur son tabouret dans son attitude sinistre, aussi indifférent à ma présence que si je n'avais pas été dans la pièce. Et ainsi disparut mon espoir d'en apprendre tant de cet aliéné si intelligent. Alors je vais aller me consoler, si c'est possible, en discutant joyeusement avec notre douce Madam Mina. Ami John, vous ne savez à quel point je me réjouis de savoir qu'elle n'aura plus à souffrir, ou à s'inquiéter de nos terribles affaires. Même si son aide nous manquera peut-être, c'est bien mieux ainsi. »

« Je suis d'accord avec vous de tout mon cœur », répondis-je très sérieusement, car je ne voulais pas qu'il change d'opinion à ce sujet. « Mrs. Harker doit rester en dehors de tout ceci. Ce sera déjà assez difficile pour nous, les hommes, qui avons pourtant déjà connu nombre de situations périlleuses, et ce n'est pas la place d'une femme, et si elle avait continué à œuvrer à nos côtés, cela aurait infailliblement fini par la blesser. »

Et ainsi, Van Helsing alla discuter avec Mrs. Et Mr. Harker. Quincey et Art sont sortis, sur la piste des caisses de terre. Je termine mon travail, et nous devons nous réunir ce soir.

Journal de Mina Harker

1er octobre

Il est étrange pour moi d'être laissée ainsi dans l'obscurité, comme je l'ai été aujourd'hui; de voir Jonathan, après avoir joui de son entière confiance pendant tant d'années, éviter délibérément certains sujets - et de surcroît les sujets les plus vitaux. Ce matin je me suis levée tard après la fatigue d'hier, et bien que Jonathan se soit réveillé tard également, ce fut lui le plus matinal. Il me parla, avant de sortir, avec plus de douceur et de tendresse que jamais, mais il ne mentionna pas un mot de ce qui était arrivé pendant la visite à la demeure du Comte. Et pourtant il devait savoir à quel paroxysme de l'angoisse je me trouvais. Pauvre cher compagnon ! Je suppose que ce silence l'a sans doute perturbé encore plus que moi-même. Ils se sont tous mis d'accord pour déclarer qu'il était préférable que je ne sois pas impliquée plus avant dans cet abominable travail, et j'ai accepté. Mais penser qu'il me cache des choses ! Et maintenant voilà que je pleure comme une pauvre idiote, alors que je SAIS que c'est par amour pour moi que Jonathan, et tous ces autres hommes forts, agissent ainsi.

Cela m'a fait du bien de pleurer. Je me dis qu'un jour, Jonathan me racontera tout; et de peur qu'il ne croie un seul instant que je lui cache quelque chose, je continue à tenir mon journal, comme d'habitude. Ainsi, s'il a des doutes sur ma foi, je le lui

montrerai, et il verra chacune des pensées de mon coeur couchées là, destinées à ses chers yeux. Je me sens bizarrement triste et abattue aujourd'hui. Je pense que c'est le contrecoup de cette terrible excitation d'hier.

Hier soir je suis allée au lit après le départ des hommes, juste parce qu'ils me l'avaient commandé. Je n'avais pas sommeil, et me sentais dévorée d'anxiété. Je ne cessais de penser à tout ce qui s'était passé depuis que Jonathan est venu me retrouver à Londres, et tout m'est apparu comme une horrible tragédie, avec le poids d'un destin inexorable nous entrainant vers une fin fatale. Chaque geste accompli, quelque pur qu'il puisse être, paraît nous rapprocher de la chose-même dont nous voulons nous éloigner. Si je n'étais pas allée à Whitby, peut-être que la pauvre Lucy serait encore avec nous aujourd'hui. Elle n'avait jamais eu l'idée de visiter le cimetière jusqu'à mon arrivée, et si elle n'y était pas venue pendant la journée avec moi, elle n'y serait jamais retournée pendant son sommeil somnambulique, et ce monstre n'aurait pas pu la détruire comme il l'a fait. Oh, pourquoi suis-je donc allée à Whitby ? Et voilà que je pleure encore ! Je me demande ce qui m'arrive aujourd'hui. Je ne dois pas montrer cette faiblesse à Jonathan, car s'il savait que j'ai pleuré deux fois en l'espace d'une matinée - moi, qui ne pleure jamais de mon propre fait, moi à qui il n'a jamais fait verser une seule larme - le pauvre garçon en aurait le coeur brisé. Je me composerai un visage ferme, et si je me sens d'humeur chagrine, il n'en verra rien. Je crois qu'il s'agit là d'un art que nous autres femmes devons apprendre à maîtriser…

Je ne parviens pas à me souvenir précisément de la manière dont je me suis endormie hier soir. Je me souviens d'avoir entendu l'aboiement soudain des chiens et de nombreux sons étranges, comme des cantiques furieux, en provenance de la chambre de Mr Renfield, qui se trouve quelque part au-dessous de la mienne. Et puis il y eut un silence qui étouffa tous les bruits, un silence si profond qu'il me mit mal à l'aise, et je me levai pour regarder à la fenêtre. Tout était sombre et silencieux, et les ombres noires projetées par la clarté de la lune paraissaient pleines d'un singulier mystère. Pas un brin d'herbe ne remuait; tout était sinistre et figé, comme par la mort ou par le destin; de sorte que la fine trainée de brume qui se déplaçait lentement, presque imperceptiblement sur le gazon, en direction de la maison, me parut presque animée et dotée d'une conscience… Je crois que ces divagations de mon esprit me firent du bien, car quand je retournai au lit, je me sentis plonger dans une sorte de léthargie. Je restai allongée un moment, mais sans parvenir à trouver vraiment le sommeil, aussi je finis par me relever et par retourner à la fenêtre. La brume s'étendait, et avait maintenant presque atteint la maison, de sorte que je pouvais la voir s'épaissir contre le mur, comme si elle remontait vers les fenêtres. Le pauvre Renfield criait plus fort que jamais, et bien que je ne pusse distinguer un mot de ce qu'il disait, je pouvais reconnaître à ses intonations qu'il articulait une prière passionnée. Alors me parvint le bruit d'une lutte, et je sus qu'il avait maille à partir avec les gardiens. J'étais si effrayée que je me glissai jusqu'à mon lit, et recouvris ma tête de la couverture, me bouchant les oreilles avec mes doigts. Je n'avais alors plus du tout sommeil, du moins c'est ce dont j'étais persuadée; mais je dus pourtant m'endormir, car, en dehors de mes rêves, je ne me souviens de rien jusqu'au matin suivant, lorsque Jonathan m'éveilla. Cela me demanda des efforts, et me prit un peu de temps, pour réaliser où j'étais, et pour comprendre que c'était Jonathan qui se penchait sur moi. Mon rêve était très singulier, presque typique de la façon dont les pensées conscientes se fondent et se poursuivent dans les rêves.

Je m'étais endormie, dans l'attente du retour de Jonathan. J'éprouvais une vive inquiétude pour lui, et me sentais impuissante à agir; mes pieds, et mes mains, et mon cerveau étaient comme lestés, de sorte que rien ne fonctionnait au rythme habituel. Ainsi se déroulaient mon sommeil agité et mes pensées. Puis il me semblait peu à peu que l'air devenait lourd, humide, et froid. Je retirais les couvertures de mon visage, et trouvais, à ma grande surprise, que tout était sombre autour de moi. La lampe à gaz que j'avais laissée allumée pour Jonathan, mais qui s'était éteinte, apparaissait seulement comme une minuscule étincelle rouge à travers le brouillard, qui avait manifestement épaissi et s'était répandu dans la chambre. Ensuite je me souvenais que j'avais fermé la fenêtre avant d'aller au lit. Je me serais volontiers relevée pour m'en assurer, mais une sorte de léthargie me plombait, et semblait enchaîner aussi bien mes membres que ma volonté. Je restais immobile et supportais cet état; et il ne se passait rien. Je fermais les yeux, mais pouvais malgré tout voir à travers mes paupières (c'est incroyable, les tours que les rêves peuvent nous jouer, et la puissance de notre imagination). Le brouillard devenait de plus en plus épais, et je pouvais voir maintenant par où il entrait, car je distinguais comme une fumée - ou une vapeur blanche semblable à celle dégagée par de l'eau bouillante - qui se déversait à l'intérieur, non pas par la fenêtre, mais par les interstices de la porte. Il s'épaississait encore, et encore, jusqu'à ce qu'il parût se concentrer en une sorte de pilier nébuleux dans la pièce, à travers lequel, en haut, je pouvais voir la lumière du gaz brillant comme un oeil rouge. Les choses commençaient alors à tourbillonner dans mon cerveau, en même temps que la colonne de vapeur qui tourbillonnait dans la chambre, et je voyais une inscription apparaître dans ce maelström : « un pilier de vapeur le jour, et de feu la nuit ». S'agissait-il d'une sorte de guide spirituel qui s'adressait à moi durant mon sommeil ? Mais le pilier était composé des deux, vapeur et feu, de jour comme de nuit, car le feu flambait dans cet oeil rouge, qui exerçait d'ailleurs sur moi une fascination redoublée - jusqu'à ce que, tandis que je le fixais, le feu se divisât, et parût m'illuminer à travers le brouillard comme deux yeux rouges, identiques à ceux dont Lucy m'avait parlé dans sa divagation, lorsque nous nous promenions sur la falaise, et que les rayons du soleil mourant avaient frappé les vitraux de l'Eglise Ste Marie. Soudain je me rendais compte avec horreur que c'était justement ainsi que Jonathan avait vu ces affreuses femmes se matérialiser, à travers une brume tourbillonnante dans le clair de lune, et dans mon rêve je m'évanouissais sans doute, car tout à partir de là ne fut plus que sombres ténèbres. Le dernier effort conscient de mon

imagination fut de me montrer un visage livide surgissant de la brume pour se pencher vers moi. Je demanderais volontiers au Dr Van Helsing ou au Dr Seward de me prescrire quelque chose pour dormir, si je n'avais pas peur de les alarmer. Un tel rêve ne ferait qu'aggraver leurs inquiétudes à mon sujet. Cette nuit je m'appliquerai à dormir naturellement. Si je n'y arrive pas, je leur demanderai demain soir de me donner une dose de chloral; une seule prise ne pourra pas me faire de mal, et cela me donnera une bonne nuit de sommeil. La nuit dernière, en effet, m'a encore plus fatiguée qu'une nuit blanche.

2 octobre, 22H00

La nuit dernière, j'ai dormi, mais je n'ai pas rêvé. J'ai dû dormir comme une souche, car je n'ai pas été réveillée par le coucher de Jonathan; mais ce sommeil ne m'a pas régénérée, et aujourd'hui je me sens terriblement faible et abattue. J'ai passé la journée d'hier à essayer de lire, ou à rester allongée à somnoler. Dans l'après-midi, Mr Renfield a demandé à me voir. Pauvre homme, il était très gentil, et quand je suis venue, il a baisé ma main et a demandé à Dieu de me bénir. Je ne sais pourquoi, cela m'a profondément touchée, et je pleure lorsque j'y repense. C'est une nouvelle faiblesse, dont je dois me méfier. Jonathan souffrirait beaucoup de savoir que j'ai pleuré. Lui et les autres sont sortis jusqu'à l'heure du dîner, et ils sont tous rentrés fatigués. J'ai fait ce que j'ai pu pour leur redonner un peu de courage, et je crois que cet effort m'a fait du bien à moi aussi, car j'ai oublié ma propre fatigue. Après dîner, ils m'ont envoyée au lit, et se sont tous retirés - prétendument pour fumer - mais je savais qu'il voulaient simplement se raconter les uns aux autres ce qui leur était arrivé durant la journée. Je pus voir, aux manières de Jonathan, qu'il avait quelque chose d'important à leur dire. Je n'avais pas sommeil comme cela aurait dû être le cas, aussi avant qu'ils ne me quittent, j'ai demandé au Dr Seward de me donner un peu d'opiacées, en raison de mes difficultés à dormir la nuit d'avant. Il m'a très obligeamment préparé une potion de somnifère, en me disant que cela ne me ferait pas de mal, car il était très peu dosé. Je l'ai pris, et j'attends le sommeil, qui pour le moment ne vient pas. J'espère que ce n'était pas une erreur, car alors même que le sommeil commence à poindre, je suis saisie d'une peur nouvelle : j'ai peut-être été folle de me priver du pouvoir de me réveiller. Je pourrais avoir besoin de toutes mes facultés. Voici le sommeil qui vient. Bonne nuit.

Chapitre 20

Journal de Jonathan Harker

1er octobre, soir

Je trouvai Thomas Snelling chez lui à Bethnal Green, mais malheureusement il lui était impossible de se rappeler quoi que ce soit. L'annonce de ma visite lui avait laissé présager quelques bonnes bières, et cela avait été plus fort que tout : il avait commencé trop tôt ses libations. Toutefois, j'appris par son épouse, qui avait l'air d'une pauvre femme très correcte, qu'il n'était que l'assistant de Smollet, qui était le véritable patron. J'allai donc tout de suite à Walworth, et trouvai Mr. Joseph Smollet chez lui, en manches de chemise, en train de prendre le thé. C'est un brave type, intelligent, sans conteste un travailleur sérieux et fiable, avec la tête sur les épaules. Il se souvenait de tout ce qui concernait l'incident des caisses. Il tira de quelque mystérieuse poche de son pantalon un merveilleux carnet aux pages écornées, couvert de hiéroglyphes tracés à l'aide d'un crayon gras à moitié usé, et put me donner la destination des caisses. De toutes les caisses, me dit-il, qui se trouvaient dans le chargement qui est parti de Carfax, six ont été livrées au 197, Chicksand Street, Mile End New Town, et six autres sont allées à Jamaica Lane, Bermondsey. Si le Comte voulait répartir pour son usage ces répugnants refuges dans tout Londres, ces endroits n'étaient qu'une première étape, avant une distribution plus générale. La manière systématique dont tout était conçu me laissa penser qu'il ne voulait sans doute pas se limiter à deux quartiers de Londres. Il avait maintenant un point d'attache à l'extrême est de la rive nord, à l'est de la rive sud, et dans le sud de Londres. Certainement, il n'avait pas voulu exclure de ses plans diaboliques le nord et l'ouest – sans penser à la City elle-même et au cœur du Londres fashionable, au sud-ouest et à l'ouest. Je demandai alors à Smollet s'il pouvait me dire si d'autres caisses étaient parties de Carfax.

Il me répondit :

« Eh ben, vot'honneur, vous avez été très correct avec moi – je lui avais donné un demi-souverain – et j'vais vous dire tout c'que j'sais. J'ai entendu un homme du nom d'Bloxam dire y'a quat'nuits d'ça, dans une taverne d'Pincher Alley, qu'lui et son pote avaient remué d'la poussière dans une vieille maison à Purfect. Y'a pas beaucoup d'travail de c'genre-là, et j'crois bien qu'Sam Bloxam y pourrait vous en dire pas mal là-d'ssus. » Je lui demandai s'il savait où je pourrais le trouver, et que je serais prêt à lui donner un autre demi-souverain s'il pouvait se procurer son adresse. Alors il avala le reste de son thé, et se leva en disant qu'il aller chercher un peu partout. Une fois à la porte, il s'arrêta et me dit :

« Ecoutez, vot'honneur, j'ai pas d'raison d'vous garder ici. p'têt ben que j'trouverai Sam bientôt, mais p'têt ben qu'non, mais toute façon y vous dira pas grand'chose ce soir. Quand y commence à picoler, y'en a pas deux comme lui. Si vous pouvez m'donner une enveloppe avec un tombre et avec vot'nom d'ssus, j'vous posterai ce soir l'endroit où vous pouvez l'trouver. Mais vous f'rez bien d'aller l'voir tôt l'matin, ou vous l'louperez, pasque Sam y commence tôt l'matin, même s'il a picolé la veille. »

C'était fort bien pensé, et une petite fille partit donc avec un penny pour acheter une enveloppe et une feuille de papier. Je lui avais dit de garder la monnaie. Quand elle revint, j'apposai le timbre sur l'enveloppe et y écrivis mon adresse, et, Smollet m'ayant à nouveau promis de m'envoyer l'adresse dès qu'il la connaîtrait, je rentrai à la maison. Quoi qu'il en soit, nous sommes sur la piste. Mais ce soir, je suis fatigué, et je dois dormir. Mina est presque endormie, et me semble un peu pâle ; à voir ses yeux, on dirait même qu'elle a pleuré. Pauvre chérie, je suis certain que cela l'angoisse de rester dans l'ignorance, et elle doit se faire deux fois plus de soucis pour moi et pour les autres. Mais il le faut. Il vaut mieux être déçue et angoissée comme elle l'est actuellement que d'avoir les nerfs brisés. Les deux docteurs ont bien raison d'insister pour qu'elle soit tenue en dehors de cette terrible affaire. Je dois rester ferme, car c'est sur moi que doit reposer tout le poids de ce silence. Je ne dois même pas aborder le sujet avec elle, en aucune circonstance. A vrai dire, ce ne sera pas là une tâche bien difficile, car elle est maintenant elle-même réticente, et n'a pas dit un mot à propos du Comte depuis que nous lui avons fait part de notre décision.

2 octobre, soir.

Une journée longue et excitante. A la première distribution du courrier, j'ai reçu mon enveloppe, avec à l'intérieur une feuille de papier toute sale, sur laquelle était écrit, avec un crayon de charpentier, et d'une écriture large :

« Sam Bloxam, Korskrans, 4, poters Cort, Bartel Street, Walworth. Demander Ajoint. »

On m'avait apporté cette lettre au lit, et je me levai sans réveiller Mina. Elle était toute pâle et paraissait épuisée ; elle n'avait pas l'air bien du tout. Je décidai de ne pas la réveiller, mais d'organiser son retour à Exeter dès que j'aurais terminé mes recherches de ce jour. Je pense qu'elle serait plus heureuse à la maison, avec ses tâches quotidiennes, qu'ici parmi nous, ignorant tout de ce que nous faisons. Je ne vis le Dr. Seward qu'un instant ; je lui dis que je sortais, et lui promis de revenir dès que possible lui dire, ainsi qu'aux autres, ce que j'aurais découvert. J'allai à Walworth et trouvai, avec quelques difficultés, Potter's Court. La tâche fut rendue difficile par l'orthographe approximative de Mr. Smollett, mais je trouvai l'endroit, et ensuite je n'eus aucune difficulté à trouver la pension Corcoran. Quand je demandai à l'homme qui vint m'ouvrir si je pouvais voir « M. Ajoint », il secoua la tête et me dit : « Je l'connais pas. Y a jamais eu personne de c'nom ici, j'l'ai jamais entendu dire d'ma vie. J'crois pas qu'y ait quelqu'un d'ce nom ni ici ni ailleurs. » Je sortis la lettre de Smollett, et je me dis que je commettais peut-être la même erreur que lorsque je cherchais la rue. « Vous êtes qui ? » lui demandai-je. « J'suis l'adjoint » répondit-il. Je compris tout de suite que j'étais sur la bonne piste : une fois de plus, l'écriture phonétique de Smollett m'avait induit en erreur. Une demi-couronne suffit pour mettre à ma disposition toutes les informations en sa possession, et j'appris que Mr. Bloxam avait cuvé sa bière la nuit précédente à Corcoran, et qu'il était parti travailler à Poplar à cinq heures du matin. Il ne pouvait pas me dire à quel endroit exactement, mais il avait vaguement entendu dire que c'était un « nouvel entrepôt ». Avec ce maigre indice, je partis pour Poplar. Il était midi quand j'entendis parler d'un bâtiment qui pouvait bien être celui que je cherchais, et c'était dans un café où les ouvriers venaient se restaurer. L'un d'entre eux m'indiqua qu'on construisait un nouvel entrepôt sur Cross Angel Street, et comme cela pouvait correspondre à la vague description qu'on m'avait donnée, je m'y rendis de suite. Un portier maussade, puis un contremaître tout aussi maussade, que j'amadouai avec quelques espèces sonnantes et trébuchantes, me mirent sur les traces de Bloxam. On l'envoya chercher après que j'eus proposé de payer ses gages de la journée pour pouvoir lui poser quelques questions sur une affaire d'ordre privé. C'était un garçon intelligent, bien que rude de manières et de langage. Quand je lui eus promis de payer pour ces informations, il me dit qu'il avait fait deux voyages entre Carfax et une maison de Picadilly, et avait transporté à ces occasions neuf grandes caisses – « sacrément lourdes » - à l'aide d'un cheval et d'un chariot qu'il avait loués pour l'occasion. Je lui demandai s'il pouvait me donner le numéro de la maison de Picadilly, et il me répondit : « Ben, vot'honneur, j'ai oublié l'numéro, mais c'était juste à que'ques portes d'une grande église blanche, ou que'que chose comme ça, pas construite'd'puis longtemps. C'était une vieille maison pleine'd'poussière aussi, même si elle avait rien à voir avec la sal'té d'la maison où qu'on a pris ces sacrées caisses. »

« Et comment êtes-vous entré dans ces maisons si aucune n'était habitée ? »

« L'vieux qui m'avait engagé y m'attendait d'vant la maison à Purfleet. Y m'a aidé à soul'ver les caisses et à les met' dans la voiture. Dieu m'damne, mais c'était l'type l'plus fort qu'ai jamais vu, et pourtant c'était un vieux, avec une moustache blanche, et si maigre que j'pensais qu'y pourrait pas soulever une ombre ! »

Je frissonnai.

« Eh ben, y portait les caisses d'son côté comme si c'étaient des sachets d'thé, alors qu'moi j'soufflais et j'transpirais – et pourtant, j'suis pas un gringalet, moi non plus. »

« Et comment êtes-vous entré dans la maison de Picadilly ? »

« Il était là aussi. Il a dû partir tout d'suite et arriver là avant moi, pasque quand j'ai sonné, il est v'nu ouvrir et y m'a aidé à met' les caisses dans le hall. »

« Les neuf caisses ? » demandai-je.

« Ouaip. Y'en avait cinq dans l'premier chargement et quat' dans l'second. J'ai attrapé une sacrée soif, et j'sais même pu comment j'suis r'tourné chez moi. » Je l'interrompis.

« Toutes les caisses sont donc restées dans le hall ? »

« Ouaip. C'était un grand hall, et y avait rien d'aut' dedans. »

J'essayai de l'amener à en dire plus : « Vous n'avez jamais eu la clé ? »

« Jamais eu b'soin. Le vieux, il a ouvert lui-même et i'me souviens pas bien la dernière fois, j'ai bu une bière. »

« Et vous ne vous souvenez pas du numéro de la maison ? »

« Nan, Sir. Mais vous faites pas d'souçi pour ça. C'est une grande baraque avec l'devant en pierre et une arche, et un grand escalier. J'les connais bien ces marches, pasque j'ai du d'mander d'laide à trois pél 'rins qui passaient par là et qui voulaient gagner une pièce. Le vieux y les a payés, et quand y-z-on vu c'qu'y leur a donné, y-z-en voulaient encore plus, mais il en a pris un par les épaules, et y l'aurait balancé du haut d'l'escalier, si y s'étaient pas tous barrés en piaillant. »

Je pensais que je pourrais trouver la maison à l'aide de cette description. Après avoir payé mon ami pour ses informations, je partis pour Picadilly. J'avais appris quelque chose d'inquiétant : le Comte pouvait, c'était évident, manier les caisses lui-même. Si tel était le cas, alors le temps pressait : en effet, maintenant que les caisses étaient relativement dispersées, il pouvait poursuivre la tâche lui-même, quand il le choisirait. A Picadilly Circus je congédiai mon cab, et me dirigeai à pied vers l'ouest. Après le Junior Constitutionnal, je trouvai la maison qui m'avait été décrite. C'était bien l'un des repaires de Dracula. La maison semblait avoir été longtemps inoccupée. Les fenêtres étaient sales, et les volets étaient fermés. Tout était crasseux, et la peinture sur la plupart des parties métalliques s'était écaillée depuis longtemps. Il était évident que jusqu'à récemment, il y avait eu un grand panneau sur le balcon, mais il avait été grossièrement arraché de ses fixations, qui étaient encore en place. Posées sur le balcon, on pouvait voir quelques planches éparses. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir voir cette affiche encore intacte : elle m'aurait peut-être fourni des informations sur le propriétaire de la maison. Je me souvenais des recherches qui avaient mené à l'achat de Carfax, et je ne pouvais m'empêcher de penser que si je pouvais apprendre qui était l'ancien propriétaire, il y aurait moyen de découvrir comment accéder à l'intérieur. Il n'y avait plus rien à apprendre en restant sur Piccadilly, et rien à faire de plus. Je fis donc le tour pour voir si je pouvais apprendre quelque chose de plus. Il y avait du monde dans la ruelle, les maisons de Picadilly étant presque toutes occupées. Je demandai à un ou deux portiers ou serviteurs que je croisai s'ils pouvaient me parler un peu de la maison inoccupée. L'un d'entre eux me dit qu'il avait entendu qu'elle venait d'être achetée, mais il ne savait pas à qui. Il me dit toutefois que jusque très récemment, il y avait eu un panneau « A vendre », et que peut-être Mitchell, Sons et Candy, les agents immobiliers, pourraient m'en dire plus : il se souvenait avoir vu le nom de cette firme sur le panneau. Je ne voulus pas me montrer trop impatient, ni éveiller l'intérêt de mon interlocuteur ; je le remerciai donc tout simplement et m'éloignai. Il faisait de plus en plus sombre, et la soirée d'automne commençait, je ne voulais donc pas perdre de temps. Un annuaire du Berkeley m'apprit l'adresse de Mitchell, Sons & Candy, et j'étais bientôt devant leur bureau sur Sackville Street.

Le gentleman qui me reçut fut particulièrement aimable, mais aussi très peu bavard. Après m'avoir dit que la maison de Picadilly – que pendant tout notre entretien il appela « le manoir » - était vendue, il considéra la discussion comme terminée. Quand je lui demandai qui l'avait achetée, il ouvrit grand les yeux, tout étonné, et me dit après une courte pause : « Elle est vendue, Sir. »

« Pardonnez-moi », lui dis-je avec une égale politesse, « mais j'ai une raison particulière pour avoir besoin de savoir qui l'a achetée. »

A nouveau une longue pause, puis haussa encore plus les sourcils et répéta, laconique : « Elle est vendue, Sir ».

« Assurément » répliquai-je, « cela ne vous dérangerait pas beaucoup de m'en dire un peu plus. »

« Mais cela me dérangerait » répondit-il. Mitchell, Sons & Candy considèrent que les affaires de leurs clients sont tout à fait confidentielles. » C'était manifestement un homme rigide, avec lequel il était inutile de discuter. Je pensais qu'il valait mieux l'affronter sur son propre terrain, et je lui dis : « Vos clients, Sir, ont de la chance d'avoir un gardien aussi rigoureux pour leurs secrets. Je suis moi-même un homme du métier. » Et je lui tendis ma carte. « En l'occurrence, je ne suis pas motivé ici par ma propre curiosité, j'agis de la part de Lord Godalming, qui voudrait quelques renseignements sur une propriété qui était récemment à vendre, d'après ce qu'il a compris. » Ces mots éclairaient l'affaire sous un jour nouveau, et il dit :

« J'aimerais vous obliger si je le pouvais, Mr. Harker, et surtout, j'aimerais obliger sa Seigneurie. Nous avons pris en charge la location de quelques chambres pour lui lorsqu'il était encore l'*Honorable Arthur Holmwood*. Si vous voulez avoir l'obligeance de me laisser l'adresse de Sa Seigneurie, je consulterai la direction à ce sujet, et dans tous les cas, j'écrirai à sa Seigneurie par le courrier de ce soir. Ce serait un plaisir de pouvoir quelque peu déroger à nos règles afin de pouvoir donner à Sa Seigneurie l'information qu'elle demande. »

Je voulais en faire un ami, et non un ennemi, aussi je le remerciai, donnai l'adresse d'Arthur chez le Dr. Seward, et rentrai. La nuit était tombée, et j'étais fatigué et affamé. Je pris une tasse de thé à l' Aërated Bread Company, et rentrai à Purfleet par le prochain train.

J'y retrouvai tous les autres. Mina était pâle et avait l'air très fatiguée, mais elle fit de vaillants efforts pour paraître joyeuse. Cela me serrait le cœur de penser que je devais tout lui taire, ce qui renforçait son inquiétude. Dieu merci, ce sera la dernière fois qu'elle sera témoin de nos conférences, et qu'elle ressentira l'amertume de notre silence. Cela me demande tout mon courage, de la tenir à l'écart de notre sombre entreprise. Elle semble toutefois en prendre son parti, ou alors c'est que le fait ne serait-ce que d'aborder le sujet lui est maintenant odieux, car lorsque nous y faisons accidentellement référence, elle se met à frissonner. Je suis heureux que nous ayons pris notre résolution à temps, en effet, dans de telles dispositions d'esprit, ce que nous allons progressivement découvrir aurait été une torture pour elle.

Je ne pouvais informer les autres de mes découvertes du jour avant que nous soyons seuls, et donc après le dîner, qui fut suivi d'un peu de musique pour sauver les apparences, j'emmenai Mina à sa chambre et la laissai se mettre au lit. Ma chère femme se montra plus tendre que jamais, et se jeta à mon cou comme si elle voulait me retenir, mais j'avais beaucoup à dire aux autres et je dus partir. Dieu merci, le silence que je me dois d'observer à son endroit n'a rien changé entre nous. Quand je redescendis, je trouvai les autres assemblés autour du feu dans le bureau. Dans le train, j'avais complété mon journal, et je le leur lus tous simplement : c'était le meilleur moyen de partager avec eux mes informations. Quand j'eus terminé, Van Helsing dit :

« C'était une bonne journée de travail, ami Jonathan. Sans aucun doute, nous sommes sur les traces des caisses manquantes. Si nous les trouvons toutes dans cette maison, alors notre travail est presque terminé. Mais s'il en manque encore, nous devrons les chercher, jusqu'à ce que nous les trouvions. Alors, nous frapperons le coup final, et acculerons ce monstre à sa mort véritable. » Nous restâmes silencieux un moment, et tout à coup Mr. Morris prit la parole :

« Dites donc, comment va-t-on entrer dans cette maison ? »

« Nous sommes bien entrés dans l'autre », répondit Lord Godalming.

« Mais, Art, c'était différent. Nous sommes entrés par effraction à Carfax, mais il faisait nuit, et nous avions un parc entouré de murs pour nous protéger des regards. Ca sera autre chose de s'introduire dans une maison de Picadilly, que ce soit de jour ou de nuit. Je dois avouer que je ne sais pas comment nous allons faire pour rentrer, à moins que ce rond-de-cuir ne puisse nous procurer une clé ; nous en saurons peut-être plus lorsque vous aurez reçu la lettre demain matin. » Lord Godalming fronça les sourcils, se leva, et se mit à arpenter la pièce. Mais bientôt il s'arrêta, et dit, se tournant successivement vers chacun d'entre nous : « Quincey est plein de bon sens. Cette histoire d'effraction commence à devenir sérieuse. Nous avons réussi une fois, mais maintenant nous voilà face à une tâche bien difficile – à moins que nous ne puissions trouver les clés du Comte. »

Comme nous ne pouvions rien faire de plus jusqu'au matin, et comme il était plus sage d'attendre que Lord Godalming ait eu des nouvelles de Mitchell, nous décidâmes de ne prendre aucune résolution avant le petit déjeûner. Nous restâmes assis à fumer un bon moment, discutant de tous les aspects de l'affaire, et j'en profitai également pour remettre ce journal à jour. Je suis maintenant très fatigué et je vais aller au lit…

Juste un mot de plus. Mina dort profondément, et sa respiration est régulière. Son front est strié de petites rides, comme si même dans son sommeil elle continuait à réfléchir. Elle est toujours trop pâle, mais ne semble pas aussi hagarde que ce matin. Demain, je pense, elle ira mieux. Elle sera à la maison à Exeter. Oh, mais comme j'ai sommeil !

Journal du Dr Seward

1er octobre

Je suis à nouveau déconcerté par Renfield. Son humeur change si rapidement que je n'arrive pas à les suivre, et comme elles révèlent toujours beaucoup plus que son propre état, elles offrent un très intéressant sujet d 'étude. Ce matin, quand je suis allé le voir après qu'il a refusé de voir Van Helsing, ses manières étaient celles d'un homme qui est maître de son destin – subjectivement, en tout cas. Il ne tenait pas du tout compte des choses purement terrestres, il flottait dans les cieux, et contemplait dédaigneusement les faiblesses et les besoins de nous autres pauvres mortels… Je pensais que je pourrais profiter de l'occasion et apprendre quelque chose, et je lui demandai :

« Et les mouches ? » Il me sourit d'un air supérieur – un sourire qui aurait convenu au Malvolio de *La nuit des rois*, et me répondit :

« Le mouche, mon cher Sir, a une particularité étonnante. Ses ailes représentent parfaitement les pouvoirs aériens des facultés psychiques. Les anciens avaient bien raison quand ils représentaient l'âme sous la forme d'un papillon ! »

Je poussai son analogie jusqu'au bout et lui demandai aussitôt :

« Oh, c'est donc après une âme que vous en avez ? » Sa folie fut plus forte que sa raison, et son visage prit une expression embarrassée, mais il se mit à secouer la tête d'un air décidé que je avais rarement vu, et dit :

« Oh non, oh non ! Je ne veux pas d'âmes. Je ne veux que de la vie. » Son visage s'éclaira. « Je suis tout à fait indifférent à tout cela maintenant. La vie, c'est très bien, j'ai tout ce que je désire. Vous devrez vous trouver un nouveau patient, Docteur, si vous voulez étudier la zoophagie ! »

J'étais un peu déconcerté, aussi je poursuivis :

« Ainsi, vous commandez à la vie. Vous êtes un dieu, je suppose ? » Il me sourit d'un air supérieur.

« Oh, non, loin de moi la volonté de m'arroger les attributs de Dieu. Je ne me sens même pas concerné par Lui d'un point de vue purement spirituel. Si je devais définir ma position intellectuelle, je suis, en ce qui concerne les choses purement terrestres, un peu dans la position qu'occupait Enoch sur le plan spirituel. » C'était une énigme pour moi. Sur le moment, je ne pus me rappeler le rôle qu'occupait Enoch dans les Ecritures. Alors je ne pus que poser tout simplement la question, même si je comprenais aussi que par là, je baisserais dans l'estime de l'aliéné :

« Et pourquoi Enoch ? »

« Parce qu'il marchait avec Dieu. » Je ne voyais as bien l'analogie, mais ne voulais pas l'admettre, alors je préférai revenir à sa déclaration précédente :

« Alors, vous ne vous souciez pas de la vie et ne voulez pas d'âmes. Et pourquoi ? » Je posai la question rapidement et de façon assez abrupte, pour le déconcerter, et j'y parvins : pendant un instant, il revint à ses anciennes manières serviles, se courba devant moi, et me répondit d'un ton flatteur :

« Je ne veux pas d'âmes, c'est vrai, c'est vrai ! Je ne pourrais m'en servir si j'en avais, elles ne me seraient d'aucune utilité. Je ne pourrais ni les manger ni les… » Il s'arrêta soudain, et sa vieilles expression rusée se répandit sur son visage, comme les rides que produit le vent sur l'eau. « Et, Docteur, la vie, qu'est-ce que c'est finalement ?

Quand vous avez tout ce dont vous avez besoin, et que vous savez que vous ne manquerez jamais de rien, tout est bien. J'ai des amis – de bons amis – comme vous, Dr. Seward. » Il prononça cette dernière phrase avec un regard incroyablement rusé. « Je sais que je ne manquerai jamais de moyens de subsistance ! »

Je pense que dans la confusion de sa folie, il perçut ma réprobation, car il s'enfonça immédiatement dans son ultime refuge – un silence obstiné. Après un moment, je vis qu'il était inutile d'essayer de parler avec lui pour le moment, et je partis.

Plus tard dans la journée, il me fit appeler. En temps ordinaire je ne serais pas venu sans une raison précise, mais j'éprouvais maintenant pour lui un tel intérêt que je fus heureux de faire cet effort. Par ailleurs, j'étais heureux d'avoir cette occasion d'occuper mon temps. Harker était sorti, poursuivant ses recherches, ainsi que Lord Godalming et Quincey. Van Helsing était assis dans mon bureau, compulsant les rapports préparés par les Harker, il semble penser qu'en connaissant le moindre détail sur le bout des doigts, il pourra tomber sur quelque indice. Il ne veut pas être dérangé de son travail sans raison valable. Je l'aurais bien emmené avec moi voir le patient, mais je pensais qu'après la rebuffade qu'il avait essuyée, il ne souhaiterait pas y retourner. Mais j'ai une autre raison : Renfield ne parlera peut-être pas aussi librement devant une tierce personne que si lui et moi sommes seuls.

Je le trouvai assis au milieu de la pièce sur son tabouret, une position qui généralement indiquait chez lui une certaine activité mentale. Quand j'entrai, il me dit immédiatement, comme si la question lui brûlait les lèvres : « Et les âmes ? » Mes suppositions étaient donc exactes : les processus mentaux inconscients suivaient leur cours, même chez les aliénés. Je résolus d'en avoir le cœur net et lui demandai : « Et vous, qu'en pensez-vous ? » Il ne répondit pas immédiatement ; il regarda autour de lui, vers le haut et vers le bas, comme s'il espérait trouver quelque inspiration pour sa réponse.

« Je ne veux pas d'âmes ! » dit-il d'une voix faible, comme s'excusant. Le sujet semblait le tourmenter, et, déterminé à en tirer profit – « je dois être cruel, uniquement afin d'être bon », comme dirait Shakespeare – je lui dis : « Mais vous aimez la vie, et vous voulez de la vie ? »

« Oh oui ! Mais tout va bien, ne vous faites pas de souci pour ça. »

« Mais » demandai-je, « comment peut-on prendre une vie sans prendre l'âme en même temps ? » Cela sembla le perturber, et je poursuivis :

« Vous serez bien quand vous vous envolerez d'ici, parmi les âmes de milliers de mouches et d'araignées, et d'oiseaux et de chats, qui bourdonneront, et gazouilleront, et miauleront autour de vous ! Vous avez pris leurs vies, vous voyez, et vous devrez bien vous accommoder de leurs âmes ! » Quelque chose sembla frapper son imagination, car il se boucha les oreilles et ferma les yeux, comme un petit garçon à qui on lave le visage. Cette image avait quelque chose de pathétique et j'en fus touché ; elle me donna aussi une leçon, car j'avais l'impression d'avoir devant moi un enfant, seulement un enfant, bien que ses traits fussent ceux d'un vieil homme, et que sa barbe naissante fût blanche. Il était évident qu'il était sujet à une perturbation mentale, et sachant comment dans le passé il avait interprété des évènements qui pourtant ne le concernaient pas du tout, je pensais que je devais entrer dans son jeu autant que possible. La première chose à faire était de restaurer la confiance ; je lui demandai donc, en lui parlant suffisamment fort pour qu'il m'entende, malgré ses oreilles bouchées :

« Voudriez-vous un peu de sucre pour faire revenir vos mouches ? » Il sembla se réveiller à l'instant, et secoua la tête. Il me répondit en riant : « Non, merci bien ! les mouches sont de pauvres petites choses en vérité ! » Et après un moment il ajouta : « Mais quand même, je ne veux pas qu'elles bourdonnent autour de moi. »

Je continuai : « Ou des araignées ? »

« Au diable les araignées ! A quoi servent-elles ? Il n'y a rien en elles qu'on peut manger ou… » Il s'arrêta soudainement, comme s'il se rappelait qu'il abordait un sujet interdit.

« Tiens, tiens » pensais-je, « c'est la seconde fois qu'il s'arrête sur le mot 'boire'. Qu'est-ce que cela signifie ? » Renfield semblait conscient d'avoir fait une erreur, car il se hâta d'ajouter, comme pour détourner mon attention :

« Je n'éprouve aucun intérêt pour tout cela ; 'des rats, des souris et tous ces petits animaux', comme le dit Shakespeare, 'à manger pour les poulets !' J'en ai assez de toutes ces idioties. Autant demander à un homme de manger des molécules avec des baguettes, que me demander de m'intéresser à tous ces carnivores inférieurs, quand je sais ce qui m'attend ! »

« Je vois ! Vous voulez de plus grands corps, que vous pourrez mordre à pleines dents ! Et que diriez-vous d'un éléphant pour le petit déjeuner ? »

« Vous dites des bêtises ! » Je trouvais que son esprit s'éveillait à nouveau ; j'accentuai donc ma pression : « Je me demande » dis-je d'un air pensif, « à quoi ressemble l'âme d'un éléphant ! »

J'obtins l'effet désiré : il perdit de sa superbe et redevint tel un enfant.

« Je ne veux pas d'une âme d'éléphant, je ne veux pas d'âme du tout ! » dit-il. Pendant un moment, il resta assis, comme abattu. Soudain, il bondit sur ses pieds, les yeux brillants, et montrant tous les signes d'une intense excitation cérébrale. « Au diable, vous et vos âmes ! » cria-t-il. « Pourquoi me torturez-vous avec ces âmes ? N'ai-je pas déjà assez de soucis et de souffrance, sans devoir encore m'occuper d'âmes ? » Il semblait si hostile que je pensais qu'il était au bord d'une nouvelle crise homicide. Aussi, j'utilisai mon sifflet afin d'appeler à l'aide, mais il se calma à l'instant, et me dit en s'excusant :

« Pardonnez-moi, Docteur, je m'oublie. Vous n'avez pas besoin d'aide. Je suis si inquiet que j'en deviens irritable. Si seulement vous saviez quel problème je dois affronter, vous auriez pitié, vous seriez tolérant et me pardonneriez. S'il vous plaît, ne me mettez pas une camisole de force. Je dois réfléchir, et je ne peux pas réfléchir librement lorsque mon corps est sous contrainte. Je sais que vous comprendrez ! » Il avait évidemment retrouvé le contrôle de lui-même ; ainsi, quand les surveillants arrivèrent, je leur dis de ne pas tenir compte de mon appel, et ils se retirèrent. Renfield les regarda partir, et quand la porte se referma, il me dit, avec une grande dignité et grande douceur :

« Docteur Seward, vous m'avez témoigné beaucoup d'égards. Soyez sûr que je vous suis très, très reconnaissant. » Je pensais que c'était le moment de le quitter, tant qu'il était dans cette disposition d'esprit, et je pris congé. L'état de cet homme me donnait à réfléchir. Il y avait quelques points qui auraient pu constituer ce que les journalistes américains appellent une « story », pour peu qu'on parvienne à y mettre un peu d'ordre. Voici quels étaient ces points :

Ne mentionne jamais le terme « boire ».

A peur d'être encombré de l' « âme » de quelque créature que ce soit.

N'a aucune crainte de manquer de « vies » dans le futur. Méprise toutes les formes de vie inférieures, même s'il craint d'être hanté par leurs âmes.

En toute logique, tout cela mène à une seule conclusion : d'une façon ou d'une autre, il a l'assurance d'accéder à une forme de vie supérieure. Il a peur des conséquences – le fardeau d'une âme. C'est donc à une vie humaine qu'il s'attend ! Et avec tant de certitude..!

Dieu miséricordieux ! Le Comte est venu à lui, et il prépare quelque nouvelle machination infernale !

Plus tard

Après ma ronde, j'allai voir Van Helsing et lui fis part de mes soupçons. Il prit un air grave, et après avoir réfléchi un moment, me demanda de le conduire à Renfield. Ce que je fis. En arrivant devant la porte, nous entendîmes l'aliéné qui chantait gaiment, comme il le faisait en un temps qui me semble maintenant si lointain. En entrant, nous vîmes avec effarement qu'il avait répandu du sucre comme il le faisait auparavant, et les mouches, en peu léthargiques en automne, commençaient à bourdonner dans la pièce. Nous tentâmes en vain de le ramener sur le sujet de notre précédente conversation : il n'écoutait pas. Il continuait à chanter, comme si nous n'étions pas présents. Il avait replié une feuille de papier et la rangea dans un petit calepin. Nous dûmes ressortir, aussi ignorants que lorsque nous étions entrés.

C'est vraiment un bien curieux cas. Nous devons le surveiller cette nuit.

Lettre de Mitchell, Fils et Candy à Lord Godalming

1er octobre

Monsieur,

Accéder à vos désirs est toujours un honneur et un plaisir pour nous. Conformément au souhait exprimé par votre Seigneurie, par la voix de Mr Harker, nous avons l'honneur de vous apporter les informations suivantes, relatives à la vente et à l'acquisition du n°347, Piccadilly. Les vendeurs sont les exécuteurs testamentaires de feu M. Archibald Winter-Suffield. L'acquéreur est un aristocrate étranger, le Comte de Ville, qui a conclu la vente en réglant le montant de l'acquisition « de la main à la main », si votre Seigneurie veut bien me passer l'expression. Nous ne disposons, en dehors de cela, d'aucune autre information le concernant.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de notre complet dévouement.

MITCHELL, FILS et CANDY

Journal du Dr Seward, 2 octobre

J'ai placé un homme dans le corridor la nuit dernière, et lui ai demandé de prendre note de tous les sons qu'il pourrait entendre en provenance de la chambre de Renfield. Je lui dis aussi de m'appeler si quoi que ce soit d'étrange se produisait. Après le repas, une fois que nous fûmes tous réunions autour du feu dans le bureau – Mrs. Harker étant allée au lit – nous discutâmes de nos tentatives et de nos découvertes de la journée. Harker était le seul à avoir obtenu quelque résultat, et nous avions bon espoir que son indice se révèlerait important. Avant d'aller me coucher, je me rendis devant la chambre de mon patient et regardai par le guichet. Il dormait profondément, et sa poitrine se soulevait régulièrement.

Ce matin, l'homme de garde me rapporta qu'un peu après minuit, Renfield s'est agité et à commencé à réciter ses prières à voix haute. Je lui demandai si c'était tout, il me répondit que c'est tout ce qu'il avait entendu. Il y avait quelque chose de si suspect dans son comportement que je lui demandai sans détours s'il s'était endormi. Il m'assura que non, mais admit avoir piqué du nez quelques fois. Il est bien dommage qu'on ne puisse pas faire confiance aux hommes quand on ne les surveille pas !

Aujourd'hui, Harker va continuer à suivre sa piste, et Art et Quincey vont chercher des chevaux. Godalming pense que ce sera une bonne chose d'avoir des chevaux en cas d'urgence ; en effet, quand nous aurons les informations que nous recherchons, il n'y aura pas de temps à perdre. Il va nous falloir stériliser toute cette terre que le Comte a fait amener, entre le lever et le coucher du soleil. Nous pourrons alors tomber sur le Comte alors qu'il sera en position de faiblesse, sans nulle part où se réfugier. Van Helsing est au British Museum, pour compulser d'anciens ouvrages de médecine. Les anciens médecins tenaient compte de faits qui furent par la suite rejetés par leurs successeurs, et le Professeur recherche des remèdes contre les sorcières et les démons qui pourront nous être utiles par la suite.

Parfois, je me dis que nous devons tous être fous, et que nous allons nous réveiller dans un asile avec une camisole de force.

Plus tard

Nous avons eu un nouvel entretien. Il semble que nous soyons enfin sur une piste, et le travail d'aujourd'hui marquera peut-être le commencement de la fin. Je me demande si le calme de Renfield a quelque chose à voir avec cela. Son comportement a suivi si exactement les allées et venues du Comte, qu'il peut peut-être sentir d'une façon subtile la destruction prochaine de ce monstre. Si seulement nous pouvions avoir une idée de qui lui est passé par la tête, entre la discussion que j'ai eue avec lui aujourd'hui et le retour de sa passion pour les mouches, cela nous donnerait peut-être un indice d'importance… Il est maintenant très calme… enfin, il me semble… Ce cri terrible ne vient-il pas de sa chambre ?

Le surveillant a surgi dans ma chambre pour me dire que Renfield a été victime d'un accident. Il l'a entendu crier, et lorsqu'il est entré, il l'a trouvé gisant face contre terre, et tout couvert de sang… Je dois y aller immédiatement.

CHAPITRE 21

Journal du Dr Seward

Il me faut restituer avec exactitude ce qui est arrivé depuis mon dernier enregistrement, en faisant un effort de mémoire. Aucun détail dont je me souvienne ne doit être oublié et je dois procéder avec le plus grand calme.

Quand j'arrivai dans la chambre de Renfield, je le trouvai gisant à terre sur son flanc gauche, parmi une mare de sang luisante. Quand je m'approchai pour le bouger, il devint évident qu'il avait reçu de graves blessures; les différentes parties du corps ne paraissaient plus liées entre elles par cette cohérence qui est le propre de la santé, même chez un patient léthargique. Comme le visage était exposé, je pus voir qu'il était horriblement contus, comme s'il avait été frappé contre le sol - et en effet, c'était de ces blessures au visage que provenait la mare de sang. Le gardien qui était agenouillé à côté du corps me dit, alors que nous le retournions :

« Je crois, Sir, que son dos est brisé. Vous voyez, son bras droit et sa jambe droite, et tout le côté droit de son visage sont paralysés ». Comment une telle chose avait pu se produire, cela dépassait l'entendement du gardien au-delà de toute mesure. Il paraissait bouleversé, et ses sourcils étaient froncés quand il dit :

« Je ne peux comprendre les deux choses. Il aurait pu se marquer le visage ainsi en frappant sa propre tête contre le sol. J'ai vu une jeune femme faire ça, une fois, à l'Asile d'Eversfield, avant que quiconque ait pu l'en empêcher. Et je suppose qu'il aurait pu se briser la nuque en faisant une mauvaise chute de son lit. Mais, sur ma vie, je n'arrive pas à concevoir comment les deux choses ont pu se produire à la fois. Si son dos était brisé, il ne pouvait pas se frapper la tête; et si sa tête était dans cet état avant de tomber du lit, il y aurait des traces de sang. »

Je lui répondis :

« Trouvez le Dr Van Helsing, et priez-le de venir ici sur le champ. Je le veux ici sans retard. » L'homme se dépêcha, et en quelques minutes le Professeur, en robe de chambre et en pantoufles, apparut. Quand il vit Renfield à terre, il l'examina attentivement pendant un moment, puis se tourna vers moi. Je crois qu'il comprit ma pensée par mon regard, car il dit très calmement, manifestement à l'intention du gardien :

« Ah, un triste accident ! Il va avoir besoin d'une surveillance accrue, et de beaucoup d'attention. Je resterai avec vous moi-même, mais d'abord je vais m'habiller. Si vous restez là je serai de retour dans quelques minutes. »

Le patient respirait maintenant de façon stertoreuse, et il était aisé de constater qu'il souffrait d'une terrible blessure. Van Helsing fit montre d'une extraordinaire rapidité, et revint avec une mallette chirurgicale. Il avait, de toute évidence, réfléchi dans ce laps de temps, et avait pris une décision; car, presque avant de jeter un oeil au patient, il me murmura :

« Renvoyez le gardien. Nous devons être seuls avec lui quand il se réveillera, après l'opération. »

Je dis donc au gardien :

« Je pense que ça v aller, Simmons. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour le moment. Vous devriez reprendre votre ronde, et le Dr Van Helsing va procéder à l'opération. Venez m'avertir immédiatement si quelque chose d'inhabituel se passe où que ce soit. »

L'homme se retira, et nous nous lançâmes dans un examen complet du patient. Les blessures au visage étaient superficielles; la véritable blessure était une fracture ouverte du crâne, qui touchait à la zone de la motricité. Le Professeur réfléchit un moment et dit :

« Nous devons faire diminuer la tension et la ramener à la normale; la rapidité de la suffusion montre l'extrême gravité de la blessure. L'ensemble du système moteur semble être affecté. La suffusion du cerveau va augmenter rapidement, aussi nous devons procéder à une trépanation d'urgence, ou bien il sera trop tard. » Comme nous étions en train de parler, nous entendîmes des coups légers à la porte. J'allai ouvrir et trouvai dans le corridor Arthur et Quincey, en pyjama et pantoufles. Le premier dit :

« J'ai entendu votre employé s'adresser au Dr Van Helsing et lui parler d'un accident. Alors j'ai réveillé Quincey, ou plutôt j'ai été le chercher, car il ne dormait pas. Les choses évoluent trop vite, et de manière trop étrange, pour que nous puissions dormir d'un sommeil profond, ces jours-ci. J'ai longuement réfléchi au fait que demain soir, tout pourrait avoir changé. Nous devrons surveiller nos arrières - et aussi en avant - un peu plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Pouvons-nous entrer ? »

Je hochai la tête, et tins la porte ouverte pour leur passage; puis je la refermai. Quand Quincey vit la position et l'état du patient, et remarqua l'horrible mare qui trempait le sol, il dit doucement :

« Mon dieu ! Que lui est-il arrivé ? Pauvre, pauvre diable! » Je lui répondis brièvement, et ajoutai que nous espérions qu'il reprendrait conscience, à tout le moins pour un bref moment. Il alla immédiatement s'asseoir sur le bord du lit, avec Godalming à son côté, et nous nous disposâmes à assister au spectacle.

« Nous allons attendre », dit Van Helsing, « juste le temps suffisant pour définir le meilleur point pour trépaner, afin que nous puissions vite et complètement retirer le caillot de sang; car il est évident que l'hémorragie ne fait que croître. »

Les minutes pendant lesquelles nous attendîmes passèrent avec une terrifiante lenteur. Je sentais mon courage défaillir affreusement, et d'après ce que je pouvais voir du visage de Van Helsing, je compris qu'il en était de même pour lui, et qu'il redoutait ce qui devait survenir. J'avais peur des mots que Renfield allait prononcer. J'avais véritablement peur de réfléchir, persuadé que mon heure était venue, comme ces hommes dans les légendes qui entendent dans le lointain un cri annonçant leur mort. La respiration du pauvre homme nous parvenait par des halètements irréguliers. A chaque instant on avait l'impression qu'il allait ouvrir les yeux et parler; mais alors survenait une nouvelle expiration stertoreuse, et il retombait dans une insensibilité encore plus grande. Habitué comme je l'étais aux lits des malades et des mourants, j'étais malgré tout pris par ce suspense grandissant. J'entendais presque le battement de mon propre coeur, et le sang affluant à mes tempes résonnait comme des coups de marteau. Le silence, à la fin, devint insupportable. Je regardai mes compagnons, l'un après l'autre, et je vis à leurs visages épuisés et à leurs sourcils humides qu'ils étaient en train d'endurer la même torture que moi. Nos nerfs à tous étaient exaspérés par ce suspense mortel, comme si une sirène d'alarme avait retenti puissamment au moment où nous nous y attendions le moins.

Enfin, il vint un moment où il devint évident que le patient était en train de sombrer; il pouvait mourir à tout moment… ! Je levai les yeux vers le Professeur et croisai son regard, fixé sur moi. L'expression de son visage s'était raffermie, lorsqu'il parla :

« Il n'y a pas de temps à perdre. Ses mots pourraient sauver de nombreuses vies; j'ai bien réfléchi, pendant ces quelques minutes. Il peut y avoir une âme en jeu ! Nous opérerons juste au-dessus de l'oreille. »

Sans ajouter un mot, il procéda à l'opération. Pendant quelques instants la respiration demeura stertoreuse. Ensuite vint une respiration si prolongée qu'elle semblait déchirer sa poitrine. Soudain ses yeux s'ouvrirent, et se fixèrent dans un regard sauvage et désespéré. Cela dura quelques instants, puis le regard s'adoucit, comme par l'effet d'une heureuse surprise, et des lèvres sortit un soupir de soulagement. Il s'agita frénétiquement, tout en disant :

« Je serai calme, Docteur. Dites-leur de m'enlever la camisole. J'ai fait un rêve terrible, et ce rêve m'a laissé si faible que je ne puis bouger. » Il essaya de tourner sa tête, mais dans cet effort, ses yeux redevinrent vitreux. Je le repoussai doucement. Puis Van Helsing dit d'une voix calme et grave :

« Racontez-nous votre rêve, Mr Renfield. » Comme il entendait cette voix, son visage s'illumina, malgré ses mutilations, et il dit :

« C’est le Dr Van Helsing. Comme c’est gentil à vous d’être ici. Donnez-moi de l’eau, mes lèvres sont si sèches… et j’essaierai de vous le raconter. J’ai rêvé » - il s’arrêta et parut sur le point de s’évanouir, et je demandai discrètement à Quincey : « Le brandy - il y en a dans mon bureau - vite! » Il fila et revint avec un verre, la carafe de brandy et une carafe d’eau. Nous humectâmes les lèvres parcheminées, et le patient se rasséréna vivement. Il semblait, toutefois, que son pauvre cerveau blessé eut travaillé dans l’intervalle, car, quand il fut tout à fait conscient, il me lança un regard aigu, et, avec une confusion de souffrance que je n’oublierai jamais, il dit : « Je ne dois pas me raconter d’histoires; ce n’était pas un rêve, mais une sinistre réalité. » Alors ses yeux errèrent autour de la pièce, et comme il remarquait la présence de deux silhouettes attendant patiemment sur le bord du lit, il continua :

« Si je n’en étais pas sûr jusqu’à présent, je le serais grâce à eux. » Pour un instant, ses yeux se fermèrent - non par l’effet de la douleur ou du sommeil, mais volontairement, comme s’il rassemblait toutes ses facultés; quand il les rouvrit il dit précipitamment, et avec plus d’énergie qu’il n’en avait jamais dépensé :

« Vite, Docteur, Vite. Je me meurs ! Je sens qu’il ne me reste que quelques minutes; avant de retourner à la mort - ou à pire ! Mettez encore du brandy sur mes lèvres. J’ai quelque chose à dire avant de mourir; ou avant que mon pauvre cerveau écrasé ne cesse de fonctionner. Merci ! C’était cette fameuse nuit après que vous m’avez quitté, quand je vous ai imploré de me laisser partir. Je ne pouvais parler alors, car je sentais que ma langue était liée; mais j’étais tout aussi sain d’esprit, sauf pour cette incapacité, que maintenant. J’étais au paroxysme du désespoir, longtemps après que vous m’avez laissé; cela m’a semblé des heures. Alors soudainement, je fus envahi d’une sorte de paix. Mon cerveau a cessé de s’emballer, et j’ai réalisé où je me trouvais. J’ai entendu les chiens aboyer derrière notre maison, mais pas là où Il se trouvait. »

Comme il parlait, Van Helsing ne cillait pas, mais sa main chercha la mienne et l’agrippa avec force. Il ne se trahit pas, cependant; il hocha la tête doucement et dit : « Continuez », à voix basse. Renfield s’exécuta :

« Il vint à la fenêtre dans la brume, comme je l’avais souvent vu le faire auparavant, mais aujourd’hui il était bien solide - pas un fantôme, et ses yeux étaient féroces comme ceux d’un homme qui a faim. Il était en train de rire de sa bouche rouge; ses dents blanches et aiguisées étincelaient dans le clair de lune quand il s’est retourné pour regarder derrière la ceinture d’arbres, dans la direction des aboiements. Je n’ai pas voulu lui demander d’entrer, au début, bien que j’aie su qu’il le désirait - comme il l’avait désiré depuis le début. Alors il a commencé à me promettre des choses - mais pas avec des mots. »

Il fut interrompu par un mot du Professeur :

« Comment ? »

« En les faisant arriver; tout comme il avait l’habitude de m’envoyer les mouches quand le soleil brillait. De belles mouches grosses et grasses, avec de l’acier et du saphir sur les ailes; et de gros papillons de nuit, le soir, avec le dos décoré de crânes et de croix d’ossements. »

Van Helsing acquiesça et me murmura machinalement :

« L’Acherontia Aitetropos des Sphinx » - est-ce ainsi que vous appelez les papillons à tête de mort ? »

Le patient continua sans s’arrêter.

« Alors il commença à murmurer : « des rats ! des rats ! des rats! Et des centaines, des milliers, des millions de rats, chacun d’eux représentant une vie, et des chiens pour les manger, et des chats aussi. Tous vivants ! tous avec du sang rouge, et des années de vie devant eux, et non plus seulement des mouches bourdonnantes! » Je lui ris au nez, car je voulais le provoquer. Alors les chiens hurlèrent, loin derrière les arbres noirs, dans Sa demeure. Il me fit signe à la fenêtre. Je me levai et regardai dehors, et Il leva les mains, et parut appeler quelque chose sans utiliser aucun mot. Une sombre masse s’éleva du gazon, et prit la forme d’une flamme de feu; et alors il écarta le brouillard à droite et à gauche, et je pus voir qu’il y avait des milliers de rats, leurs yeux rouges étincelants - comme les Siens, en plus petit. Il leva sa main, et tous les rats s’arrêtèrent, et je crois qu’il semblait dire : « Toutes ces vies, je te les donnerai, et encore beaucoup d’autres, et de plus grandes, à travers d’innombrables siècles, si tu te prosternes et me fais allégeance! » Et alors un nuage rouge, de la couleur du sang, parut s’approcher de moi,

et avant que je sois capable de comprendre ce que j'étais en train de faire, je me retrouvai en train d'ouvrir la fenêtre et de Lui dire : « Entrez, Seigneur et Maître ! » Les rats avaient tous disparu, mais Il se glissa à l'intérieur, alors que l'ouverture de la fenêtre n'était large que d'un pouce, tout comme la Lune elle-même est souvent entrée par des trous minuscules, pour se tenir devant moi dans toute sa majestueuse splendeur. »

Sa voix s'affaiblissait, aussi j'humectai à nouveau ses lèvres avec le brandy, et il poursuivit, mais il apparaissait que sa mémoire avait continué à se dérouler pendant l'intervalle, car il reprit à un point plus avancé de son histoire. Je m'apprêtais à lui demander de revenir au point où il en était, mais Van Helsing me murmura : « Laissez-le parler, ne l'interrompez pas. Il ne peut revenir en arrière, et peut-être que si nous l'arrêtions une seule fois, il perdrait tout à fait le fil de ses pensées. »

Il continua :

« Toute la journée j'ai attendu de ses nouvelles, mais il n'a rien envoyé, pas même une misérable mouche, et quand la lune se leva, j'étais plutôt en colère contre lui. Lorsqu'il se glissa à travers la fenêtre, alors qu'elle était pourtant fermée, et qu'il ne prit pas même la peine de frapper, je devins furieux. Il ricana d'un air moqueur, et sa face blanche surgit du brouillard avec ses yeux rouges et brillants. Il continua comme s'il était le propriétaire des lieux, et comme si moi je n'étais personne. Même son parfum était différent, lorsqu'il passa près de moi. Je ne pouvais le retenir. Je pensai, confusément, à Mrs Harker qui avait dû pénétrer dans la chambre. »

Les deux hommes assis sur le lit se levèrent et s'approchèrent, se tenant derrière lui de manière à ce qu'il ne les voie pas, mais qu'ils puissent mieux l'entendre. Ils étaient tous deux silencieux, mais le Professeur eut un sursaut et trembla; son visage, cependant, se fermait et s'assombrissait. Renfield continua, sans le remarquer :

« Quand Mrs Harker vint me voir dans l'après-midi, elle n'était pas la même, c'était comme du thé après que la théière a été rincée. » A cet instant nous nous agitâmes tous, mais aucun d'entre nous ne souffla mot; et il poursuivit : « Je ne savais pas qu'elle était là jusqu'à ce qu'elle prenne la parole; et elle ne se ressemblait pas. Je ne m'intéresse pas aux gens pâles; j'aime les gens sanguins, et son sang à elle paraissait avoir disparu. Je n'y ai pas pensé sur le moment; mais quand elle fut partie, j'y repensai, et cela me rendit fou de savoir qu'il lui avait pris de la vie. »

Je sentis que mes compagnons tremblaient autant que moi, mais nous demeurâmes parfaitement immobiles. « Alors quand Il vint ce soir, je m'étais préparé. Je vis le brouillard flotter à l'intérieur, et je l'agrippai fermement. J'avais entendu que les aliénés avaient une force surnaturelle; et comme je savais que j'étais un aliéné - au moins à certains moments - je résolus d'utiliser ce pouvoir. Ah, il le sentit également, car il fut obligé de sortir du brouillard pour lutter avec moi. Je tins bon; et je pensais même être sur le point de gagner, car je ne voulais en aucun cas Le laisser absorber un peu plus de sa vie à elle - jusqu'à ce que je rencontre Ses yeux. Ils me brûlèrent, et ma force s'amollit comme de l'eau. Il glissa à travers moi, et quand j'essayai de l'accrocher, il me souleva et me fit voler à terre. Il y eut un nuage rouge devant moi, et un bruit semblable au tonnerre, et le brouillard se dissipa en passant sous la porte. »

Sa voix devenait de plus en plus faible et son souffle, de plus en plus stertoreux. Van Helsing se leva instinctivement.

« Nous connaissons le pire, à présent », dit-il. « Il est ici, et nous connaissons son but. Il se peut qu'il ne soit pas encore trop tard - armons-nous, de la même façon que l'autre nuit, mais ne perdons pas de temps; il n'y a pas un instant à perdre. » Il n'y avait aucune nécessité à formuler par des mots notre peur, ni notre résolution - nous les partagions entièrement. Nous nous dépêchâmes tous et prîmes dans nos chambres les objets que nous avions emmenés dans notre exploration de la Maison du Comte. Le Professeur était déjà prêt, et lorsque nous nous croisâmes dans le corridor, il les désigna d'un air entendu et dit :

« Ils ne me quittent jamais; et je ne m'en séparerai que lorsque cette malheureuse affaire sera terminée. Montrez-vous pareillement sages, mes amis. Il ne s'agit pas d'un ennemi ordinaire. Hélas ! Il est si regrettable que la chère Madame Mina doive en souffrir ! » Il s'arrêta; sa voix se brisait, et je ne sais si, dans mon propre coeur, c'était la rage ou la terreur qui prédominait.

A l'extérieur de la porte des Harker, nous nous arrêtâmes. Art et Quincey se tinrent en arrière, et ce dernier dit :

« Devons-nous la déranger ? »

« Nous le devons », dit sobrement Van Helsing. « Si la porte est verrouillée, je la forcerai. »

« Cela ne va-t-il pas l'effrayer terriblement ? Il n'est pas habituel d'enfoncer la porte d'une dame ! »

Van Helsing répondit solennellement :

« Vous avez raison, comme toujours; mais ceci est une affaire de vie ou de mort. Toutes les chambres sont identiques, pour le médecin; et même si elles ne l'étaient pas, elles le seraient pour moi ce soir. Ami John, lorsque je tournerai la poignée, si la porte ne s'ouvre pas, donnez un coup d'épaule, et vous aussi mes amis. Maintenant ! »

Il tourna la poignée, mais la porte ne bougea pas. Nous nous lançâmes contre elle; et avec fracas nous l'enfonçâmes, tombant presque tête la première dans la chambre. Le Professeur tomba véritablement, et je vis par-dessus lui lorsqu'il s'aida de ses genoux et de ses mains pour se relever. Et ce que je vis me révulsa. Je sentis les poils se hérisser sur ma nuque, et mon coeur se figea.

Le clair de lune était si brillant qu'à travers l'épais rideau jaune, la pièce était suffisamment illuminée pour nous permettre de voir. Sur le lit, à côté de la fenêtre, était allongé Jonathan Harker, le visage exténué et la respiration difficile, comme s'il était frappé de stupeur. Plus proche de nous, agenouillée au bord du lit, et tournée vers l'extérieur, se trouvait la silhouette blanche de sa femme. A côté d'elle se tenait un grand homme mince, vêtu de noir. On ne pouvait voir son visage, qui était tourné de l'autre côté, mais nous reconnûmes tous instantanément le Comte - par tous les détails, et jusqu'à la cicatrice sur son front. De sa main gauche, il maintenait les deux mains de Mrs Harker au bout de ses bras tendus; de sa main droite, il la tenait étroitement par la nuque, l'obligeant à baisser la tête contre sa poitrine. Sa chemise de nuit blanche était éclaboussée de sang, et une fine coulure descendait le long de la poitrine nue de l'homme, que dévoilait son vêtement dégrafé. Leur attitude, à tous les deux, avait une ressemblance terrible avec celle d'un enfant obligeant un chat à mettre le nez dans une tasse de lait pour le forcer à boire. Lorsque nous nous ruâmes dans la pièce, le Comte tourna la tête, et eut cet air infernal dont j'avais entendu la description. Ses yeux s'enflammèrent de rouge, emplis d'une ardeur démoniaque; les grandes narines du nez blanc et aquilin s'ouvrirent et frémirent; et les grandes dents blanches, derrière les lèvres pleines de cette bouche dégoulinante de sang, s'entrechoquaient comme celles d'une bête sauvage. Il se dégagea, en projetant sa victime sur le lit comme si elle était précipitée d'une hauteur, puis se tourna et bondit sur nous. Mais à ce moment, le Professeur était à nouveau sur ses pieds, et brandissait devant lui l'enveloppe contenant l'Hostie Consacrée. Le Comte s'arrêta soudainement, exactement comme l'avait fait cette pauvre Lucy à l'extérieur de sa tombe, et recula. Tandis que nous avancions, portant haut nos crucifix, il recula encore, et encore. La clarté de la lune soudain s'obscurcit, à cause d'un grand nuage noir qui traversait le ciel; et quand Quincey alluma la lampe à gaz avec une allumette, nous ne vîmes plus rien qu'une vapeur évanescente. La chose, que nous ne quittions pas des yeux, se coula par le bas de la porte, qui, avec le recul, avait claqué dans sa position première. Van Helsing, Art et moi, nous nous avançâmes auprès de Mrs Harker, qui avait entretemps retrouvé son souffle, et qui avait poussé un cri si strident, si sauvage et désespéré, que j'ai l'impression maintenant qu'il résonnera à mes oreilles jusqu'au jour de ma mort. Pendant quelques secondes elle demeura en proie à un profond désarroi. Son visage était épouvantable, d'une pâleur mortelle qu'accentuait encore le sang qui maculait ses lèvres, ses joues et son menton; de sa gorge coulait un mince filet de sang; ses yeux étaient affolés de terreur. Puis elle se cacha le visage dans ses pauvres mains écrasées, qui portaient sur leur blancheur la marque rouge de la terrible poigne du Comte, et par-en-dessous nous parvint un long gémissement désolé, qui, par comparaison, fit paraître le bref hurlement, pourtant terrible, moins affreux que cette expression d'un deuil sans fin.

Van Helsing fit un pas en avant et ramena la couverture sur son corps, tandis que Art, après avoir regardé son visage désespérément pendant un instant, sortit en courant de la chambre.

Van Helsing me murmura :

« Jonathan est dans cette stupeur que les vampires, comme nous le savons, peuvent produire. Nous ne pouvons rien faire avec Madam Mina, pendant quelques instants, le temps qu'elle retrouve ses esprits, aussi, je dois le réveiller, lui ! » Il trempa le bout d'une serviette dans de l'eau froide et commença à en gifler le visage de Harker - sa femme se tenant toujours le visage dans les mains, et sanglotant à vous briser le coeur. Je tirai le rideau, et regardai dehors par la fenêtre. Il y avait beaucoup de clarté lunaire, et je pus voir Quincey Morris courir sur le gazon et se cacher dans l'ombre d'un grand if. Cela m'intrigua, et je

me demandai pourquoi il faisait ceci, mais au même moment j'entendis la vive exclamation de Harker qui reprenait partiellement conscience, et je me tournai vers le lit. Sur son visage, de façon bien compréhensible, se lisait un extraordinaire effarement. Il parut hébété pendant quelques instants, puis il parut retrouver toute sa conscience d'un seul coup, et il eut un sursaut. Sa femme fut stimulée par le mouvement brusque, et se tourna vers lui, les bras grands ouverts, comme pour l'embrasser; mais immédiatement, cependant, elle les referma, et, rassemblant ses coudes l'un contre l'autre, elle tint ses mains devant son visage, et frissonna jusqu'à faire trembler le lit sous elle.

« Au nom de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? » hurla Harker. « Dr Seward, Dr Van Helsing, qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Mina, ma chère, qu'y a-t-il ? Que signifie tout ce sang ? Mon dieu, mon Dieu ! En est-on arrivé là ! » Et, se redressant pour s'agenouiller, il frappa sauvagement ses mains l'une contre l'autre. « Dieu de bonté, venez à notre aide ! Aidez-la, oh aidez-la! » Dans un bond, il fut hors du lit, et commença à se vêtir - toutes ses facultés réveillées par le besoin urgent de faire quelque chose. « Que s'est-il passé ? Dites-moi ! » hurla-t-il sans s'arrêter. « Dr Van Helsing, vous aimez Mina, je le sais. Oh, faites quelque chose pour la sauver. Cela ne peut être déjà irréversible. Soyez son gardien tandis que je m'occupe de Lui! » Sa femme, à travers sa terreur, son horreur, son épouvante, prit conscience du danger certain vers lequel il courait: oubliant immédiatement sa propre peine, elle le saisit et cria :

« Non ! Non! Jonathan, ne me quittez pas ! J'ai assez souffert cette nuit, Dieu le sait, sans avoir peur qu'il vous fasse du mal. Vous devez rester avec moi. Restez avec ces amis qui vous protégeront ! » Son expression devint frénétique tandis qu'elle parlait, et, comme il abandonnait la lutte, elle le força à s'asseoir sur le bord du lit, et s'accrocha à lui de toutes ses forces. Van Helsing et moi essayâmes de les calmer tous les deux. Le Professeur tint son petit crucifix d'or, et dit, avec un calme incroyable :

« N'ayez crainte, ma chère. Nous sommes là; et tant que cela est près de vous, aucune chose immonde ne pourra s'approcher. Vous êtes hors de danger pour ce soir; et nous devons faire preuve de sang-froid et tenir conseil ensemble. »

Elle frissonna et se tut, la tête appuyée contre la poitrine de son mari. Quand elle releva la tête, la chemise blanche de Harker était tachée de sang à l'endroit où les lèvres de sa femmes l'avait touchée, et aussi là où les petites blessures de son cou en avaient fait perler quelque gouttes. A l'instant où elle s'en rendit compte, elle recula, avec un gémissement sourd, et murmura, à travers des sanglots étouffés :

« Impure ! Impure ! Je ne dois plus le toucher ou l'embrasser. Ou il se pourrait que ce soit moi qui devienne son pire ennemi, moi qui lui donne le plus de raisons d'avoir peur. »

A cela, il répondit résolument :

« C'est absurde, Mina. C'est une honte d'entendre un pareil discours. Je ne supporterai pas qu'on le tienne sur toi, et je ne supportai pas plus que tu le tiennes toi-même. Que Dieu me juge sur mes manquements, et qu'Il m'inflige la punition d'une souffrance encore plus amère que celle que j'éprouve en ce moment, si j'étais responsable, par quelque action ou volonté de ma part, d'un obstacle entre nous. » Il ouvrit les bras et la tint contre sa poitrine; et pendant un instant elle resta là à sangloter. Il regarda vers nous, au-dessus de sa tête penchée, avec des yeux brillants de larmes au-dessus de ses narines frémissantes; sa bouche était ferme comme l'acier. Après un moment les sanglots s'espacèrent et s'affaiblirent, et alors il me dit, d'une voix volontairement très calme, dont je sentais qu'elle mettait ses nerfs à rude épreuve :

« Et maintenant, Dr Seward, dites-moi tout. Je ne connais l'essentiel des faits que trop bien; mais dites-moi comment c'est arrivé. » Je lui dis, exactement, ce qui était survenu, et il écouta avec une apparente impassibilité; mais ses narines tremblaient et ses yeux étincelèrent lorsque je lui racontai comment les mains implacables du Comte avaient tenu sa femme dans cette terrible et effrayante position, sa bouche collée à la blessure ouverte de sa poitrine. Même à cet instant, cela m'intéressa de noter que, tandis que le visage pâle de souffrance de Harker se convulsait par-dessus la tête penchée de sa femme, ses mains quant à elles ne cessaient de caresser ses cheveux ébouriffés avec tendresse et amour. A peine avais-je achevé mon récit que Quincey et Godalming frappaient à la porte. Nous les priâmes d'entrer, et Van Helsing m'adressa un regard lourd de questions. Je compris qu'il souhaitait que nous profitions de leur venue pour détourner autant que possible les pensées des deux infortunés époux de leur propre malheur. Comme je lui faisais un signe d'assentiment, il leur demanda ce qu'il avaient fait et vu. A quoi Lord Godalming répondit : « Je n'ai pu le trouver nulle part dans le couloir, ou dans aucune des pièces. J'ai regardé dans le bureau, mais, bien qu'il s' y soit rendu, il en était déjà parti. Il a, cependant - » Il s'arrêta soudain, avec un

regard pour la pauvre silhouette affaissée sur le lit. Van Helsing dit gravement : « Allez-y, ami Arthur. Nous ne voulons plus aucun secret. Notre espoir, maintenant, réside dans une connaissance totale. Parlez librement. » Alors Art continua :

« Il s'était trouvé dans le salon, et bien qu'il n'y soit possiblement resté que quelques secondes, il laissait une sacrée pagaille dans la pièce. Tous les manuscrits avaient été brûlés, et les flammes bleues crépitaient au milieu de leurs cendres blanches; les cylindres de votre phonographe aussi avaient été jetés au feu, et la cire n'avait fait qu'alimenter les flammes. » Ici, je l'interrompis.

« Dieu merci, il y en a des copies dans le coffre-fort! »

Son visage s'illumina un instant, puis se rembrunit à nouveau quand il reprit : « Je me suis rué en bas, mais ne pus trouver aucun signe de lui. Je regardai dans la chambre de Renfield, mais il n'y avait là aucune autre trace, en dehors de… » A nouveau, il s'était interrompu. « Allez-y », dit Harker d'une voix rauque, aussi il pencha la tête, et, humectant ses lèvres aves sa langue, il ajouta : « En dehors du cadavre de ce pauvre vieux. » Mrs Harker leva la tête, et, s'adressant à nous, l'un après l'autre, elle dit solennellement : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Je ne pouvais m'empêcher de penser que Art ne nous disait pas tout, mais, comme je supposais qu'il avait une bonne raison pour cela, je ne dis rien. Van Helsing se tourna vers Morris et demanda : «

« Et vous, ami Quincey, n'avez-vous rien à raconter ? »

« Si, un peu, répondit-il. Il se peut que ce soit important, à vrai dire, mais je ne peux en être sûr pour le moment. Je me disais que cela serait bon de savoir, si c'était possible, où le Comte se rendrait après avoir quitté la maison. Je ne l'ai pas vu; mais j'ai vu une chauve-souris prendre son envol depuis la fenêtre de Renfield, et se diriger vers l'ouest. Je m'attendais à le voir, sous une forme quelconque, retourner à Carfax; mais il s'est manifestement dirigé vers un autre repaire. Il ne reviendra pas cette nuit; car le ciel rougit déjà à l'est, et l'aube est proche. Nous avons du travail demain! » Il prononça ces derniers mots avec les dents serrées. Pendant un laps de temps d'environ deux minutes, il y eut le silence, pendant lequel je n'étais pas loin de m'imaginer entendre battre nos propres coeurs; puis Van Helsing dit, en plaçant très tendrement sa main sur la tête de Mrs Harker :

« Et maintenant, Madam Mina - pauvre, chère, très chère Madam Mina - dites-nous exactement ce qui s'est passé. Dieu sait que je veux vous éviter toute douleur; mais nous devons absolument tout savoir. Car maintenant, plus que jamais, le travail doit être fait avec rapidité et précision, et avec une ardeur mortelle. Le jour qui doit voir la fin de tout ceci se rapproche, s'il doit arriver; et c'est maintenant que nous avons une chance de vivre et d'apprendre. »

La pauvre chère femme frissonna, et je pus voir la tension de ses nerfs tandis qu'elle agrippait encore plus fermement son mari, et baissait la tête encore plus bas sur sa poitrine. Puis elle releva la tête fièrement, et tendis une main à Van Helsing, qui la prit dans la sienne, et, après s'être incliné et l'avoir baisée avec beaucoup de respect, la tint serrée. Elle tenait aussi la main de son mari, qui, de son autre bras, l'entourait d'une manière protectrice. Après un silence, pendant lequel elle remit, à l'évidence, de l'ordre dans ses idées, elle commença :

« Je pris la potion soporifique que vous m'aviez si obligeamment donnée, mais pendant un long moment, elle n'eut aucun effet. Je me sentais même de plus en plus réveillée, et des myriades d'images horribles commencèrent à éclore dans mon esprit - toutes en relation avec la mort, et les vampires; avec le sang, la douleur, et le trouble. » Son mari gémit involontairement alors qu'elle se tournait vers lui et disait, aimante : « N'ayez pas peur, mon cher. Vous devez être courageux et fort, et m'aider dans cette horrible tâche. Si seulement vous saviez ce qu'il m'en coûte d'articuler un seul mot sur cette chose effrayante, vous comprendriez à quel point j'ai besoin de votre aide. Pour revenir à mon récit, je compris que je devais aider la potion avec ma volonté, si je voulais qu'elle fonctionne un tant soit peu, et je pris la résolution de m'endormir. Cela, sans doute, ne me prit pas longtemps, car je n'ai aucun souvenir ultérieur. Il y avait dans la pièce la même vapeur fine que j'avais remarquée auparavant. Mais je ne sais plus à présent si je vous en ai parlé; vous trouverez ces détails dans mon journal que je vous montrerai après. Je ressentis la même terreur vague qui m'avait déjà envahie, et la même impression d'une présence. Je me tournai pour éveiller Jonathan, mais le trouvai si profondément endormi qu'il me semblait que c'était lui qui avait pris le somnifère, et pas moi. J'essayai, mais ne parvins pas à le tirer du sommeil. Cela me fit très peur, et je regardai autour de moi, terrifiée. Alors, littéralement, mon coeur chavira en moi : à côté du lit, comme s'il était sorti du brouillard - ou

plutôt comme si le brouillard lui-même avait pris sa forme, car il n'y en avait plus du tout dans l'air - se tenait un homme grand et mince, tout de noir vêtu. Je le reconnus immédiatement aux descriptions qui m'en avaient été faites. Le visage de cire; le long nez aquilin, sur lequel la lumière tombait en une fine ligne blanche; les lèvres rouges disjointes, dévoilant le bout des dents blanches et pointues; et les yeux rouges qu'il me semblait avoir vus dans le soleil qui se couchait sur les vitraux de l'Eglise Sainte Marie à Whitby. Je reconnus, aussi, la cicatrice rouge sur son front à l'endroit où Jonathan l'avait frappé. Pendant un instant mon coeur se figea, et j'aurais hurlé si je n'avais été paralysée. Dans cet intervalle il parla, dans un murmure vif et cinglant, tout en montrant Jonathan du doigt :

« Silence! Si vous faite un seul son, je le prendrai et je lui ferai sauter la cervelle sous vos yeux. »

J'étais épouvantée, et trop désorientée pour faire ou dire quoi que ce fût. Avec un sourire moqueur, il plaça une de ses mains sur mon épaule, et, me tenant fermement, il dénuda ma gorge de l'autre main, tout en disant :

« Tout d'abord, un petit rafraîchissement pour récompenser mes efforts. Vous pouvez vous tenir tranquille; ce n'est pas la première fois, ni même la seconde, que vos veines apaiseront ma soif! » J'étais abasourdie, et, assez étrangement, je n'avais pas envie de l'en empêcher. Je suppose qu'il s'agit là d'un effet de son pouvoir maudit, lorsqu'il arrive à toucher sa victime. Et oh, mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il plaça ses lèvres fétides sur ma gorge! »

Harker gémit à nouveau. Elle serra sa main plus fort, et le regarda avec compassion, comme si c'était lui qui avait été blessé, et elle continua :

« Je sentis mes forces s'épuiser, et me trouvais à-demi pâmée. Je ne sais combien de temps cette affreuse chose dura; mais il sembla qu'un long moment s'était écoulé avant qu'il retirât son immonde, son affreuse bouche grimaçante. Je la vis dégoutter de sang frais! »

Le souvenir, pendant un instant, parut la submerger, et elle s'affaissa, et se serait sans doute écroulée sans l'appui du bras de son mari. Elle fit un grand effort pour se reprendre et continua :

« Alors il s'adressa à moi d'un air moqueur. « Ainsi, comme les autres, vous voulez mesurer votre cerveau au mien. Vous souhaitez aider ces hommes à me pourchasser et à m'empêcher d'accomplir mes desseins ! Vous savez maintenant, et ils savent aussi en partie, et ils sauront parfaitement avant longtemps, ce que cela signifie de se mettre en travers de ma route. Ils auraient bien dû garder un peu d'énergie pour s'occuper de leur propre maison. Tandis qu'ils rivalisaient d'esprit pour me contrer - moi qui ai régné sur des nations, qui ai intrigué et combattu pour elles, des centaines et des centaines d'années avant leur naissance - moi, je déjouais leurs plans. Et vous, la prunelle de leurs yeux, vous êtes à présent pour moi comme la chair de ma chair, le sang de mon sang, comme ma propre descendance; la source abondante de mon vin, pour un temps; et très bientôt, ma compagne et mon secours. Vous serez vengée à votre tour, car aucun d'entre eux ne peut subvenir à vos besoins. Mais vous devez cependant être punie pour ce que vous avez fait. Vous les avez aidés à me contrecarrer; maintenant, vous vous rendrez à mon appel. Quand mon cerveau vous dira « Venez! », vous viendrez, par monts et par vaux, obéir à mon commandement, et à cette fin, voici ! » Sur ces mots, il ouvrit sa chemise, et à l'aide de ses longs ongles pointus, il ouvrit une veine dans sa poitrine. Quand le sang commença à sourdre, il saisit mes deux mains dans l'une des siennes, et les tint fermement, tandis que l'autre s'emparait de mon cou et pressait ma bouche contre sa blessure, afin que je ne puisse plus que suffoquer ou avaler une partie de - Oh mon Dieu! mon Dieu! Qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait pour mériter un tel destin, moi qui ai toujours essayé de suivre le chemin de l'obéissance et de la rigueur pendant toute ma vie! Dieu, ayez pitié de moi! Jetez un regard à une pauvre âme qui se trouve dans un péril plus que mortel; et dans votre miséricorde, plaignez aussi ceux à qui cette âme est chère! » Alors elle commença à frotter ses lèvres, comme pour en effacer la souillure.

Tandis qu'elle racontait sa terrible histoire, l'aube pointait à l'Est, et tout s'éclaircissait. Harker était toujours immobile et silencieux; mais son visage, à mesure que le récit monstrueux se déroulait, prenait une teinte de plus en plus grise, qui ne faisait que s'accuser dans la lumière de l'aube - jusqu'au moment ultime où, dans les premiers rougeoiements du soleil matinal , nous vîmes que sa peau n'apparaissait plus sombre que par contraste avec ses cheveux devenus blancs.

Nous sommes convenus que l'un d'entre nous restera toujours à portée de voix du malheureux couple, jusqu'à ce que nous puissions nous réunir et discuter de la suite de notre action.

Je suis sûr d'une seule chose : le soleil d'aujourd'hui, dans sa grande course quotidienne, ne pourra pas briller sur une maison plus malheureuse.

CHAPITRE 22

Journal de Jonathan Harker, 3 octobre

Comme j'ai le choix entre devenir fou ou m'occuper à faire quelque chose, j'opte pour l'écriture de ce journal. Il est maintenant six heures, et nous devons tous nous retrouver dans une demi-heure, pour une collation qui sera servie dans le bureau, car le Dr Van Helsing et le Dr Seward sont tombés d'accord sur le fait que nous ne pourrions donner le meilleur de nous-mêmes le ventre vide. Et Dieu sait que nous devrons aujourd'hui nous surpasser. Je dois continuer à écrire à tout prix, car je n'ose m'arrêter pour penser. Tout, l'important comme l'insignifiant, doit être couché par écrit, car peut-être qu'à la fin, ce seront les petites choses qui seront les plus riches d'enseignements. Et les enseignements, importants ou insignifiants, nous auraient préservés, Mina et moi, de l'horreur où nous nous trouvons aujourd'hui. Enfin, nous devons conserver l'espoir et la foi. Ma pauvre Mina me dit à l'instant, avec des larmes coulant le long de ses chères joues, que c'est dans les obstacles et l'angoisse que notre foi est éprouvée - que nous devons continuer à croire ; et que Dieu nous portera assistance jusqu'à la fin. La fin ! Oh mon Dieu ! Quelle fin ? …. Au travail ! Au travail !

Quand le Dr Van Helsing et le Dr Seward furent revenus, après avoir été voir le pauvre Renfield, nous abordâmes sérieusement le chapitre de ce qu'il y avait à faire. D'abord, le Dr Seward nous dit que lorsque lui et le Dr Van Helsing étaient descendus dans la chambre du dessous, ils avaient trouvé Renfield étendu par terre, dans un grand désordre. Son visage était tout écrasé et contus, et ses vertèbres cervicales étaient brisées.

Le Dr Seward demanda au gardien en faction dans le couloir s'il avait entendu quelque chose. Il dit qu'il était là, assis - et confessa s'être à moitié assoupi - lorsqu'il avait entendu des voix fortes dans la chambre, et ensuite Renfield qui s'écriait plusieurs fois « Dieu ! Dieu ! Dieu ! » Après cela, il y avait eu un bruit de chute, et quand il avait pénétré dans la pièce, il avait trouvé Renfield étendu, face contre terre, exactement comme les docteurs l'avaient découvert à leur tour. Van Helsing demanda s'il avait entendu « des voix » ou « une voix », et il répondit qu'il ne pouvait le dire; qu'au début il lui avait semblé qu'il y en avait deux, mais que comme il n'y avait personne dans la pièce, il ne devait y en avoir eu qu'une seule. Il pouvait jurer, cependant, si nécessaire, que le mot « Dieu » avait été prononcé par le patient. Le Dr Seward nous dit, une fois que nous fûmes seuls, qu'il ne souhaitait pas approfondir trop ce sujet ; l'éventualité d'une enquête devait être prise en compte, et il ne serait absolument pas envisageable de dire simplement la vérité, puisque personne ne la croirait. Dans l'état actuel des choses, il pensait que, en se basant sur le témoignage du gardien, il pourrait faire un certificat de décès concluant à un accident dû à une chute du lit. Au cas où le légiste le demanderait, il y aurait une enquête formelle, qui ne pourrait aboutir qu'à la même conclusion.

Lorsque la question de notre prochaine action se posa, la première chose que nous décidâmes fut que Mina devrait être pleinement informée; que rien, d'aucune sorte - quelque douloureux que cela fût - ne devait plus lui être caché. Elle-même se rendit à la sagesse de cette décision, et il était pitoyable de la voir à la fois si courageuse et si triste, et dans un tel gouffre de désespoir. « Il ne doit plus y avoir aucun secret », dit-elle. « Hélas, nous en avons eu trop par le passé. Et de plus il ne peut rien y avoir au monde qui me donne plus de peine que ce que j'ai déjà enduré - ce que j'endure encore ! Quoi qu'il puisse arriver, cela doit être une nouvelle source d'espoir ou de courage pour moi !» Van Helsing la regardait fixement tandis qu'elle parlait, et dit, soudainement mais doucement :

« Mais Madam Mina, n'avez-vous pas peur ; pas pour vous même mais pour les autres, à travers vous, après ce qui est arrivé ? » Le visage de la jeune femme se tira, et ses traits s'accusèrent, mais ses yeux brillèrent avec la dévotion d'un martyr quand elle répondit :

« Non ! Car j'ai pris ma décision ! »

« Votre décision de faire quoi ? » demanda-t-il gentiment, tandis que nous restions tous parfaitement immobiles; car chacun de notre côté nous avions une sorte de vague idée de ce qu'elle voulait dire. Sa réponse arriva avec une simplicité directe, comme si elle constatait simplement un fait :

« Si je trouve en moi-même - et je surveillerai cela très attentivement - le moindre signe que je puisse faire du mal à quelqu'un que j'aime, je mourrai. »

« Vous ne vous suicideriez pas? » demanda-t-il d'une voix rauque.

« Si, je le ferai de ma main, si je ne trouve aucun ami qui m'aime assez pour me sauver d'une telle douleur et d'un effort si désespéré ! » Elle le regarda d'un air entendu pendant qu'elle parlait. Il était assis, mais à ces mots il se leva, s'approcha d'elle et mit sa main sur sa tête en disant solennellement :

« Mon enfant, un tel ami existe, si c'est pour votre bien. Pour ma part je pourrais supporter, dans mon compte avec Dieu, de vous euthanasier ainsi, et même tout de suite si c'était mieux. Non, si c'était sûr ! Mais mon enfant - » Pour un moment il parut choqué, et un profond sanglot monta à sa gorge, qu'il ravala en continuant :

" Il se trouverait ici des gens qui s'interposeraient entre la mort et vous. Vous ne devez pas mourir. Vous ne devez mourir par aucune main; mais, moins que tout, par la vôtre. Jusqu'à ce que l'autre, celui qui a souillé votre douce existence, soit mort pour de bon, vous ne devez pas mourir; car s'il est toujours parmi les Non-Morts, votre mort ferait de vous sa pareille. Non, vous devez vivre ! Vous devez lutter et vous débattre pour vivre, bien que la mort paraisse une indicible bénédiction. Vous devez combattre la Mort elle-même, car elle vient à vous dans la peine ou la joie; le jour, ou la nuit; dans la sécurité ou le danger ! Sur votre âme immortelle, je vous défends de mourir - non, même de penser à la mort - tant que ce mal terrifiant ne sera pas écarté. » Ma pauvre chère femme pâlit mortellement, trembla et frissonna, comme des sables mouvants agités et remués par la marée montante. Nous étions tous silencieux, impuissants à agir. A la fin elle recouvra son calme et, se tournant vers lui, elle dit, doucement, mais oh ! si tristement, comme elle reprenait sa main :

« Je vous promets, mon cher ami, que si Dieu me laisse vivre, je me battrai ; jusqu'à ce que, avec son aide, cette horreur se soit écartée de moi. » Elle était si bonne et si courageuse que cela raffermissait nos cœurs, en nous disposant à travailler et à souffrir pour elle; et nous commençâmes à discuter de ce que nous devions faire. Je lui dis qu'elle devait mettre tous les papiers dans le coffre, ainsi que tous les journaux et cylindres de phonographe que nous pourrions utiliser; et qu'elle devait continuer à tout enregistrer comme elle l'avait fait par le passé. Elle était contente à la perspective d'avoir quelque chose à faire - si le mot « contente » peut convenir pour qualifier une préoccupation aussi sinistre.

Comme d'habitude, Van Helsing avait tout pensé avant tout le monde, et s'était préparé pour planifier notre travail avec précision.

« C'est peut-être une bonne chose, dit-il, que lors de notre réunion après notre visite à Carfax, nous ayons décidé de ne rien faire avec les caisses de terre qui se trouvaient là. Si nous avions fait quelque chose, le Comte aurait deviné nos desseins, et aurait sans nul doute pris des mesures préventives pour faire avorter cette tentative, comme il l'a fait pour toutes les autres; mais maintenant il ignore tout de nos intentions. Je dirais même plus, il ne sait probablement même pas qu'il existe un pouvoir tel que celui de stériliser ses repaires, afin qu'il ne puisse plus les utiliser comme avant. Nous sommes maintenant si avancés dans notre connaissance de leurs emplacements, que, quand nous aurons examiné la maison de Piccadilly, nous serons en mesure de déterminer où se trouvent les derniers. Ainsi, aujourd'hui nous appartient ; et c'est en ce jour que repose notre espoir. Puisse le soleil qui s'est levé sur notre tristesse ce matin nous protéger dans sa course. Jusqu'au crépuscule, ce monstre doit conserver la forme qu'il a à présent, quelle qu'elle soit. Il est confiné à l'intérieur des limites de son enveloppe terrestre. Il ne peut se mêler à l'air ni disparaître à travers des fentes, des fissures ou des failles. S'il traverse une porte, il doit d'abord l'ouvrir comme un mortel. Nous disposons donc de toute cette journée pour débusquer ses repaires et les stériliser. Ainsi, même si nous ne l'attrapons pas et ne le détruisons pas tout de suite, nous l'acculerons à se reposer dans un lieu où sa capture et sa destruction ne seront que partie remise.

A ces mots, je réagis, car je ne pouvais me contenir plus longtemps à l'idée que les minutes et les secondes si précieusement chargées de la vie et du bonheur de Mina étaient en train de s'envoler loin de nous, puisque pendant ces palabres, toute action était impossible. Mais Van Helsing leva sa main en guise d'avertissement. « Non, ami Jonathan », dit-il, « en cette matière, les raccourcis ne font que rallonger le chemin, comme le dit votre proverbe. Nous agirons tous, et tous avec la rapidité du désespoir, lorsque le temps sera venu. Mais réfléchissez, selon toute probabilité la clé de la situation se trouve dans cette maison de Picadilly. Le Comte peut avoir acheté plusieurs résidences. Pour chacune d'entre elles il doit y avoir des actes de vente, des clés et d'autres choses. Il y aura du papier écrit de sa main; il y aura son carnet de chèques. Il y a beaucoup d'objets qu'il doit entreposer quelque part ; et pourquoi pas dans ce lieu si central, si calme, où il peut aller et venir par devant ou par derrière à toute heure, lorsque, au beau milieu de la cohue, il n'y a personne pour le remarquer ? Nous irons là-bas et fouillerons cette maison ; et quand nous aurons appris ce qu'elle contient, alors nous ferons ce que notre ami Arthur appelle, dans son vocabulaire de chasseur ,débusquer notre vieux renard dans sa tanière - alors ? Qu'en dites-vous ? »

« Alors allons-y sur le champ », criai-je, « car nous perdons un temps qui est plus que précieux ! »

Le Professeur ne bougea pas, mais dit simplement :

« Et comment allons-nous entrer dans cette maison à Picadilly ? »

« Par n'importe quel moyen ! criai-je. Nous entrerons par effraction si nécessaire. »

« Et votre police, où se trouvera-t-elle, et que dira-t-elle de tout cela ? »

J'étais sidéré; mais je savais que s'il souhaitait prendre ce temps, c'était parce qu'il avait une bonne raison. Alors je dis, aussi calmement que je le pus :
« N'attendez pas plus que nécessaire; vous savez, j'en suis sûr, quelle torture je suis en train de souffrir. »
« Ah mon enfant, si je le sais… Et vraiment il n'y a en moi aucun désir d'aggraver votre angoisse. Mais réfléchissez simplement, que pouvons-nous faire, pendant tout le temps que la rue est pleine de monde ? Mais notre heure viendra. J'y ai pensé et repensé, et il me semble que le meilleur moyen est aussi le plus simple de tous. Nous voulons entrer dans la maison, mais nous n'avons pas de clef, n'est-ce pas ? »
J'acquiesçai.
« Maintenant, imaginez que vous êtes, réellement, le propriétaire de cette maison, et que vous n'avez pas la clef ; et imaginez que vous n'avez de surcroît nullement l'âme d'un cambrioleur, que feriez-vous ? »
« J'appellerais un respectable serrurier, et lui demanderais de crocheter la serrure pour moi. »
« Et votre police, n'interviendrait-elle pas ? »
« Oh non, pas s'ils savaient que l'homme est dûment mandaté. »
« Alors », il me regarda avec autant de douceur qu'il en mettait dans sa voix, « il est question de juger de la bonne foi de l'employeur ? Afin de déterminer s'il est digne de confiance pour vos policiers ? Vos policiers doivent être, vraiment, des hommes zélés et doués - très très doués - pour lire le cœur des gens, s'ils prennent toute cette peine pour de telles affaires. Non, non, mon ami Jonathan, allez crocheter les serrures d'une centaine de maisons vides dans votre Londres, ou dans n'importe quelle cité du monde; et si vous le faites d'une manière conventionnelle, et à une heure où ces choses-là sont habituellement faites, personne ne viendra s'interposer. J'ai lu un article sur un gentleman qui possédait une maison semblable, donnant sur la rue à Londres, et qui est parti passer quelques mois d'été en Suisse après avoir fermé sa maison à clé. Un voleur est venu, a cassé une vitre de derrière et s'est introduit à l'intérieur. Ensuite, il alla ouvrir tous les volets de devant, et fit de multiples passages, entrant et sortant par la porte d'entrée, au nez de la police. Puis il organisa dans la maison une vente aux enchères, et fit même de la publicité, avec un grand panneau, et quand vint le jour de la vente, il vendit à un grand habitué des enchères tous les biens de cet autre homme qui les possédait. Ensuite, il alla voir un promoteur, et il lui vendit la maison, s'arrangeant avec lui pour qu'il la démolisse et nettoie tous les gravats dans un certain délai. Et votre police et les autres autorités l'ont aidé de leur mieux. Et quand le propriétaire revint de ses vacances en Suisse, il ne trouva qu'un trou vide à l'endroit où sa maison s'était tenue. Tout cela s'était fait en règle, et nous aussi, dans notre travail, nous allons être en règle. Nous n'irons pas trop tôt le matin, ce qui pourrait surprendre les policiers à un moment où ils ne sont pas très occupés, et où ils pourraient trouver cela étrange; mais nous irons après dix heures, au moment où il se passe beaucoup de choses, et où de telles choses se feraient si nous étions vraiment les propriétaires de la maison. »
Je ne pouvais nier qu'il avait parfaitement raison, et je vis le désespoir terrible sur le visage de Mina se transformer en une réflexion plus paisible; car il y avait de l'espoir dans un si bon conseil. Van Helsing continua :
« Quand, une fois dans la maison, nous trouverons éventuellement d'autres indices; nous pouvons envisager qu'un certain nombre d'entre nous restent sur place tandis que les autres partent trouver les autres emplacements de ces boîtes de terre - à Bermondsey et Mile End. »
Lord Godalming se leva. « Je peux être utile là-bas », dit-il. « Je pourrai demander à mes gens de m'apporter des chevaux et des voitures quand nous en aurons besoin. »
« Ecoutez, vieux camarade », dit Morris, « C'est une chose capitale de tout tenir prêt au cas où nous aurions besoin de monter à cheval; mais ne pensez-vous pas que l'une de vos voitures élégantes, ornées de vos armoiries, dans une pauvre route de Walworth ou de Mile End, attireraient un peu trop l'attention sur nous ? Il me semble à moi que nous devrions prendre des cabs quand nous irons au sud ou à l'est; et même les laisser quelque part à proximité du quartier où nous nous rendons. »
« Ami Quincey a raison! » dit le Professeur. Sa tête est, pourrait-on dire, calée sur l'horizon. C'est une tâche difficile que nous avons à accomplir, et nous ne voulons pas de gens pour nous regarder. »
Mina prenait un intérêt croissant à tout ce dont on discutait, et je me réjouissais de voir que les exigences du travail l'aidaient à oublier pour un temps la terrible expérience de la nuit. Elle était vraiment très pâle - presque livide, et si mince que ses lèvres s'étiraient vers l'arrière, dévoilant ses dents légèrement proéminentes. Je ne mentionnai pas ce dernier détail, car il lui aurait causé une douleur inutile; mais cela glaça mon sang dans mes veines de penser à ce qui était arrivé à la pauvre Lucy quand le Comte avait sucé son sang. Pour l'instant les dents ne semblaient pas plus aiguisées; mais il ne faudrait pas longtemps; et il y avait toutes les raisons d'avoir peur. Quand nous arrivâmes aux discussions concernant l'ordre de nos actions et la disposition de nos forces, il y eut de nouvelles sources de doute. Il fut finalement convenu qu'avant de partir pour Picadilly, nous détruirions le repaire du Comte qui était à notre portée. Au cas où il le découvrirait trop tôt, nous aurions quand même un coup d'avance sur lui dans notre travail de destruction; et sa présence dans sa forme purement matérielle, dans son état le plus faible, pourrait nous donner de nouveaux indices.
Le Professeur suggéra, s'agissant de l'organisation de nos troupes, qu'après notre visite à Carfax, nous entrions tous dans la maison de Picadilly; qu'ensuite je reste là-bas avec les deux docteurs,, tandis que Lord Godalming et Quincey se mettent en quête des repaires de Walworth et de Mile End pour les détruire. Il était possible, sinon probable, exhorta le Professeur, que le Comte apparaisse à Picadilly pendant le jour, et si c'était le cas, nous devions être capables de lui faire face à ce moment et à

cet endroit-là, ou à tout le moins de le poursuivre en force. Je protestai vigoureusement contre ce plan, en tout cas en ce qui concernait ma participation, car, comme je le leur expliquai, j'avais l'intention de rester pour protéger Mina. Je pensais que ma décision était prise sur ce sujet; mais Mina ne voulut pas écouter mon objection. Elle dit qu'il pourrait se présenter une question de loi pour laquelle je me révèlerais utile ; que parmi les papiers du Comte certains pourraient constituer un indice que je serais à même de comprendre grâce à mon expérience de Transylvanie ; et que, les choses étant ce qu'elles étaient, il fallait rassembler toutes les forces disponibles pour rivaliser avec la puissance extraordinaire du Comte. Je dus abandonner la dispute, car Mina était résolue; elle ajouta qu'il s'agissait du dernier espoir pour *elle* que nous puissions tous travailler ensemble. « S'agissant de moi », dit-elle, « je n'ai pas peur. Il ne peut rien m'arriver de pire, et quoi qu'il puisse m'arriver, cela comportera nécessairement une part d'espoir ou de consolation. Allez, mon époux ! Dieu, s'il le désire, me protégera aussi bien si je suis seule que si je suis en présence de quelqu'un. » Alors je me levai en m'écriant : « Alors au nom de Dieu partons tout de suite, car nous perdons du temps. Le Comte pourrait venir à Picadilly plus tôt que nous ne le pensons. »

« Pas tout à fait encore ! » dit Van Helsing, levant sa main en l'air.

« Mais pourquoi ? » demandai-je.

« Oubliez-vous », dit-il avec un surprenant sourire, « qu'il a fait bombance hier soir, et qu'il va dormir tard ? »

Avais-je oublié ! Oublierai-je jamais - pourrai-je jamais oublier ! Aucun de nous pourra-t-il jamais oublier cette terrible scène ! Mina lutta avec difficulté pour sauver les apparences de son courage, mais la douleur la submergea et elle mit ses mains sur son visage, tremblante et sanglotante. Van Helsing n'avait pas eu l'intention de lui rappeler son effrayante expérience. Il avait simplement, dans son effort intellectuel, oublié qu'elle était là et quel rôle elle jouait dans cette affaire. « Oh Madam Mina », dit-il, « chère chère Madam Mina, hélas ! Que moi, qui ai tant de d'admiration pour vous, j'aie pu dire quelque chose d'aussi inconséquent… Ces stupides vieilles lèvres qui sont les miennes et cette stupide vieille tête ne le méritent pas; mais vous l'oublierez, n'est-ce pas ? » Il se pencha très bas devant elle tandis qu'il parlait ; elle prit sa main, et, le regardant à travers ses larmes, elle dit d'une voix rauque :

« Non, je ne l'oublierai pas, car il est bon que je m'en souvienne; et ce souvenir, je le prendrai en bloc avec tous les autres souvenirs plus doux que j'ai de vous. Maintenant, vous devez tous partir bientôt. Le petit déjeuner est prêt, et nous devons tous manger pour prendre des forces. »

Le petit déjeuner fut un repas étrange pour nous tous. Nous essayâmes d'être chaleureux et de nous encourager les uns les autres, et Mina était la plus lumineuse et la plus chaleureuse de nous tous. Quand ce fut fini, Van Helsing se leva et dit :

« Il est temps, mes chers amis, de nous lancer dans notre terrible entreprise. Sommes-nous bien armés, comme cette nuit lorsque nous visitâmes pour la première fois le repaire de notre ennemi ; armés contre les attaques spectrales aussi bien que contre les attaques corporelles ? » Nous l'assurâmes tous que c'était le cas. « Alors c'est bien. Maintenant, Madam Mina, vous êtes dans tous les cas tout à fait en sécurité jusqu'au coucher du soleil; et avant qu'il ne se couche, nous serons de retour - si… - nous serons de retour ! Mais avant que nous partions laissez-moi vérifier que vous êtes armée contre une attaque personnelle. J'ai moi-même, depuis que vous êtes descendue, préparé votre chambre en y plaçant les choses que nous savons, afin qu'Il ne puisse pas entrer. Maintenant laissez-moi vous protéger vous-même. Sur votre front j'appose ce morceau d'Hostie Consacrée au nom du Père, du Fils et __ »

Il y eut un hurlement effrayant qui pétrifia et glaça nos cœurs. Lorsqu'il l'avait placée sur le front de Mina, l'Hostie l'avait grillé - elle avait brûlé ses chairs comme s'il s'agissait d'un fer rouge. Le cerveau de ma pauvre bien-aimée avait interprété ce fait aussi vite que ses nerfs lui avaient transmis la douleur; et les deux, la douleur et sa signification, l'avaient à ce point submergée que sa sensibilité exténuée s'était exprimée dans ce cri terrifiant. Mais la conscience et les mots lui revinrent promptement ; l'écho de son cri résonnait encore dans l'air quand arriva sa réaction; elle tomba à genoux par terre, profondément humiliée. Tirant ses beaux cheveux pour cacher son visage, comme une lépreuse abaissant son capuchon, elle gémit :

« Impure ! Impure ! Même le Tout-Puissant rejette ma chair souillée ! Je dois porter cette marque de honte sur mon front jusqu'au Jugement Dernier. » Ils s'arrêtèrent tous. Je m'étais jeté à ses côtés dans un geste de douleur désespéré, l'entourant de mes bras pour la tenir serrée. Pendant quelques minutes nos cœurs blessés battirent ensemble, tandis que nos amis, autour de nous, détournaient les yeux pour verser des larmes silencieuses. Alors Van Helsing se tourna et dit gravement - si gravement que je ne pus me départir de l'impression qu'il était inspiré, et que ses paroles lui venaient d'au-delà de lui-même :

« Il se peut que vous ayez à porter cette marque jusqu'à ce que Dieu lui-même juge bon, comme il le fera très certainement au Jugement Dernier, de redresser tous les torts sur la Terre et chez ses Enfants qu'il a placés à sa surface. Et alors, oh Madam Mina, ma chère, ma chère, puissions-nous, nous qui vous aimons, être là pour voir le moment où la rouge cicatrice, le signe de la reconnaissance par Dieu de ce mal, disparaîtra, et laissera votre front aussi pur que le coeur que nous vous connaissons. Car, aussi sûr que nous sommes vivants, cette cicatrice disparaîtra quand Dieu trouvera bon d'alléger le fardeau qui nous écrase. Jusque-là nous porterons notre Croix, comme l'a fait son Fils, en obéissance à sa Volonté. Il se peut que nous soyons élus comme les instruments de son bon plaisir, et que nous accédions à ses commandements, comme d'autres, à travers des luttes et de la honte, à travers des larmes et du sang; à travers des doutes et des terreurs, et tout ceci fait la différence entre Dieu et l'Homme. »

Il y avait de l'espoir dans ses paroles, et du réconfort, et elles invitaient à la résignation. Mina et moi nous le ressentîmes de la même manière, et nous primes chacun, d'un seul élan, l'une des mains du vieil homme et nous nous penchâmes pour la baiser. Ensuite, sans un mot, nous nous agenouillâmes tous ensemble, et, nous tenant les mains, nous nous jurâmes fidélité les uns aux autres. Nous, hommes, nous nous engageâmes à soulever le voile de tristesse de la tête de celle que, chacun à notre manière, nous aimions; et nous priâmes pour recevoir aide et assistance dans cette terrible tâche qui se trouvait devant nous.
Il fut ensuite temps de partir. Aussi je dis adieu à Mina - une séparation que ni l'un ni l'autre nous n'oublierons jamais, jusqu'au jour de notre mort ; et nous sortîmes.
Il est une chose à propos de laquelle j'ai pris une décision : si nous découvrons que Mina doit finir par devenir un vampire, alors elle ne se rendra pas toute seule pas dans ce pays terrible et inconnu. Je suppose que c'est la raison pour laquelle, dans les temps anciens, un vampire en amenait nécessairement plusieurs ; tout comme leurs corps hideux ne pouvaient reposer qu'en terre sacrée, l'amour le plus sacré devait être le sergent recruteur de leur effroyable armée.

Nous entrâmes à Carfax sans problème et trouvâmes tout exactement dans le même état qu'à notre première visite. Il était difficile de croire qu'au milieu d'un environnement si prosaïque, négligé, poussiéreux et pourri, se trouvait le terreau d'une terreur telle que celle que nous connaissions. N'étaient la ferme résolution de nos esprits, et les terribles souvenirs susceptibles de nous éperonner, nous aurions à peine été capables de mener notre tâche à bien. Nous ne trouvâmes aucun papier, ou aucun signe d'occupation de la maison ; et dans la vieille chapelle les grandes boîtes semblaient exactement pareilles que la fois dernière. Le Dr Van Helsing nous dit solennellement, alors que nous étions debout devant lui :
« Et maintenant, mes amis, nous avons un devoir à remplir ici. Nous devons stériliser cette terre, si sacrée par les souvenirs saints qui l'imprègnent, et qu'il a amenée d'une terre lointaine pour un usage maudit. Il a choisi cette terre à cause de son caractère sacré. Ainsi nous le déferons avec ses propres armes, car nous la rendrons encore plus sacrée. Elle a été sanctifiée pour l'usage des hommes - maintenant, nous la sanctifierons pour Dieu.» Tandis qu'il parlait, il prit de son grand sac un tournevis et une pince et très rapidement le couvercle d'une des boîtes fut ouvert. La terre sentait le moisi et le renfermé, mais nous n'y prêtâmes guère attention, car notre attention était concentrée sur le Professeur. Prenant de son sac un morceau d'Hostie Consacrée, il le déposa avec beaucoup de révérence sur la terre, et ensuite, il referma le couvercle et le revissa, avec notre aide.
Une par une, nous traitâmes de la même manière chacune des grandes boîtes, et nous les laissâmes telles que nous les avions trouvées, en apparence; mais dans chacune d'entre elles reposait un morceau de l'Hostie.
Quand nous refermâmes la porte derrière nous, le Professeur dit solennellement :
« Nous avons déjà fait beaucoup. Si seulement nous pouvions être aussi efficaces avec toutes les autres boîtes, alors le soleil de ce soir pourrait briller sur le front de Madame Mina, blanc comme l'ivoire, et pur de toute tâche!»
Comme nous traversions la pelouse en direction de la gare où nous souhaitions prendre le train, nous pûmes voir la façade de l'asile. Je regardai intensément, et à la fenêtre de ma propre chambre j'aperçus Mina. Je lui fis un signe de la main, et un autre de la tête pour lui dire que notre mission était accomplie. Elle hocha la tête en retour pour signifier qu'elle avait compris. La dernière chose que je vis d'elle, fut qu'elle agitait la main en signe d'adieu. Ce fut avec le cœur lourd que nous atteignîmes la gare pour prendre notre train, qui arrivait en gare juste au moment où nous gagnions le quai. J'ai écrit tout ceci dans le train.

Picadilly - 12h30

Juste avant d'arriver à Fenchurch Street, Lord Godalming me dit :
« Quincey et moi nous allons trouver un serrurier. Vous feriez mieux de ne pas venir avec nous, pour le cas où il y aurait des difficultés; car dans ces circonstances, il ne paraîtrait pas trop grave pour nous d'entrer par effraction dans une maison vide. Mais vous êtes avoué et la Société des Gens de Loi pourrait vous reprocher d'avoir ignoré cette dernière. » Je m'opposai au fait de ne pas partager un danger, même d'opprobre, mais il continua : « De plus, cela attirera moins l'attention si nous ne sommes pas nombreux. Mon titre aplanira les difficultés avec le serrurier, et avec n'importe quel policier qui viendrait se renseigner. Vous devriez aller avec Jack et le Professeur et rester à Green Park, à un endroit d'où vous pouvez observer la maison, et quand vous verrez la porte ouverte et le serrurier parti, venez tous. Nous vous guetterons, et vous ferons entrer. »
« Le conseil est bon ! » dit Van Helsing, et nous cessâmes de parler. Godalming et Morris se dépêchèrent de prendre un cab, et nous les suivîmes dans un autre. A l'angle d'Arlington Street notre petit contingent sortit et s'engagea dans Green Park. Mon cœur battit quand j'aperçus la maison dans laquelle étaient concentrés tous nos espoirs, cette maison qui apparaissait sinistre et silencieuse, dans son abandon, au milieu de ses voisines plus vivantes et coquettes. Nous nous assîmes sur un

banc, d'où nous pouvions bien voir, et commençâmes à fumer des cigares afin de paraître plus naturels. Les minutes que nous passâmes à attendre le retour des autres semblèrent passer avec une lenteur inimaginable.
A la fin nous vîmes arriver une voiture. En sortirent, nonchalamment, Lord Godalming et Morris, ainsi qu'un un travailleur trapu muni de sa corbeille à outils en osier. Morris paya le cocher, qui toucha son chapeau et repartit. Ensemble, les deux hommes grimpèrent les marches, et Lord Godalming indiqua ce qu'il souhaitait qu'on fasse. L'ouvrier retira son manteau sans se presser et le pendit à l'un des pics de la rampe, adressant quelques mots à un policier qui passait justement par là. Le policier acquiesça, et l'homme s'agenouilla avec sa corbeille à côté de lui. Après de brèves recherches, il sélectionna des outils qu'il disposa en bon ordre à côté de lui. Ensuite il se leva, regarda à travers le trou de la serrure, souffla à l'intérieur, et, se tournant vers ses employeurs, fit une remarque. Lord Godalming sourit, et l'homme tira un impressionnant trousseau de clés; et, en choisissant une, il l'essaya dans la serrure, comme pour tâter le terrain. Après avoir fait quelques essais infructueux il en essaya une seconde, puis une troisième. Tout à coup la porte s'ouvrit, sur une légère poussée de sa part, et lui et les deux autres pénétrèrent dans le hall. Nous restions immobiles; mon propre cigare se consumait furieusement, tandis que celui de Van Helsing s'éteignait. Nous attendîmes patiemment, regardant l'ouvrier sortir et amener son sac à l'intérieur. Puis il tint la porte partiellement ouverte, la maintenant avec ses genoux, tandis qu'il ajustait une clef dans la serrure. Cette clef, il la donna ensuite à Lord Godalming, qui sortit son porte-monnaie et lui donna quelque chose. L'homme toucha son chapeau, prit sa corbeille à outils, remit son manteau et s'en alla; personne ne prit garde à toute cette transaction.

Quand l'homme fut bel et bien parti, nous traversâmes tous les trois la rue et toquâmes à la porte. Quincey nous ouvrit immédiatement. Derrière lui se tenait Lord Godalming qui allumait un cigare.
« C'est une telle puanteur, ici ! », dit-il quand nous entrâmes. Et, de fait, cela empestait - comme la vieille chapelle de Carfax - ce qui indiquait clairement, d'après notre expérience, que le Comte était passé par là à de nombreuses reprises. Nous avançâmes pour explorer la maison, restant groupés pour parer à une éventuelle attaque; très conscients d'avoir à affronter un ennemi fort et rusé, bien que n sachant pas si le Comte se trouvait ou non dans la maison. Dans la salle à manger, qui s'ouvrait à l'extrémité du hall, nous trouvâmes huit boîtes de terre. Huit seulement et non pas neuf, comme nos recherches l'indiquaient ! Notre travail n'était pas fini, et ne le serait pas avant que nous trouvions cette boîte manquante. D'abord nous ouvrîmes les volets d'une fenêtre qui donnait sur une étroite cour pavée, en face d'une écurie qui ressemblait à la façade d'une maison miniature. Il n'y avait pas de fenêtre à cette construction, aussi il n'y avait pas de risque qu'on nous observe. Nous fûmes prompts à fouiller les caisses. Avec les outils que nous avions amenés, nous les ouvrîmes, une par une, et nous les traitâmes de la même façon que celles de la vieille chapelle. Il devenait évident que le Comte n'était pas présent dans la maison, et nous entreprîmes de chercher les objets qu'il devait avoir en sa possession.
Apres un rapide regard à l'ensemble des pièces, depuis la cave jusqu'au grenier, nous conclûmes qu'il y avait dans la salle à manger des effets susceptibles d'appartenir au Comte, et nous procédâmes à leur examen minutieux. Ils gisaient dans une sorte de désordre contrôlé sur la grande table de la salle à manger. Il y avait les actes de vente de la maison de Picadilly dans un grand dossier ; des actes de vente des maisons de Mile End et de Bermondsey ; un carnet, des enveloppes, des plumes et de l'encre. Toutes ces choses étaient recouvertes d'un fin papier d'emballage pour les protéger de la poussière. Il y avait aussi une brosse à vêtement, une brosse à cheveux et un peigne, une cruche et une bassine - cette dernière contenant de l'eau sale, rougie comme par du sang. Enfin, il y avait un petit tas de clés de toutes sortes et de toutes tailles, probablement celles des autres maisons. Quand nous examinâmes cette dernière trouvaille, Lord Godalming et Quincey Morris prirent des notes précises des différentes adresses dans l'Est et dans le Sud, emportèrent les clés dans un grand paquet, et sortirent pour détruire les boîtes sur place.
Nous autres, nous sommes en train d'attendre, aussi patiemment que possible, leur retour - ou bien… l'arrivée du Comte.

Chapitre 23

Journal du Docteur Seward

3 octobre

Le temps nous parut très long, lorsque nous dûmes attendre le retour de Godalming et de Quincey Morris. Le Professeur fit en sorte de garder nos esprits en alerte, en les faisant fonctionner sans cesse. Je pouvais deviner son intention bienveillante aux regards de côté qu'il lançait de temps à autres à Harker. Le pauvre garçon est submergé d'une telle douleur que c'en est effrayant à regarder. Hier soir il était encore un homme ouvert, à l'apparence heureuse, avec un visage fort et jeune, plein d'énergie, et des cheveux très noirs. Aujourd'hui il est un vieillard hagard, aux traits tirés, dont les cheveux blancs s'harmonisent parfaitement avec les yeux creusés, brûlants, et les rides qui ont imprimé le chagrin sur son visage. Son énergie est cependant toujours intacte; il est vif comme une flamme. Cela pourrait d'ailleurs le sauver car, si tout se passe bien, cela lui fera traverser le passage le plus désespéré; il pourra alors, en quelque sorte, se réveiller aux réalités de la vie. Pauvre garçon - je croyais être à plaindre, mais que devrais-je dire de lui ! Le Professeur est très conscient de tout cela, et fait tout son possible pour lui occuper l'esprit. Ses paroles, d'ailleurs, dans les circonstances où nous nous trouvions, étaient de nature à nous intéresser et même à nous absorber. Les voici, si ma mémoire est à peu près fidèle :

« J'ai étudié, et réétudié plusieurs fois, depuis qu'ils sont entre mes mains, tous les documents relatifs à ce monstre; et plus je l'étudie, plus je suis convaincu de la nécessité de l'éradiquer complètement. Il existe depuis le début des signes de son développement; non seulement de son pouvoir, mais aussi de la connaissance qu'il en a. Comme je l'ai appris, grâce aux recherches de mon ami Arminius de Budapest, il fut dans la vie un homme des plus extraordinaires. Soldat, homme d'état, et alchimiste - cette dernière science étant la fine fleur de la science de cette époque. Il était doté d'un cerveau puissant, d'une capacité d'apprendre hors pair, et d'un cœur qui ne connaissait ni la peur ni le remords. Il fut même assez audacieux pour suivre les enseignements de Scholomance, école d'alchimie de Transylvanie, et il n'y eut pas une branche de la science de son époque qu'il n'essaya pas de maîtriser. Eh bien, ce pouvoir cérébral est demeuré après sa mort physique; bien qu'il semblerait que sa mémoire ne soit pas absolument complète. Dans certains domaines de l'esprit, il s'est comporté, et se comporte encore, comme un enfant; mais il évolue, et sur certains points où il pouvait se montrer infantile, il est devenu un homme mûr. Il fait des expériences, et il les fait bien, et si nous ne nous étions pas trouvés sur son chemin, il serait aujourd'hui - et il peut encore devenir, si nous échouons - le père ou le protecteur d'une nouvelle race d'êtres, dont le destin se trouverait dans la mort, et non dans la vie. »

Harker gémit et dit : « Et cette puissance est déployée contre ma tendre épouse ! Mais comment fait-il ses expériences ? La connaissance peut nous aider à le vaincre! »

« Depuis le début, depuis son arrivée, il éprouve son pouvoir, lentement mais sûrement; ce gros cerveau d'enfant qu'il possède est en ébullition. Il est bon pour nous qu'il soit, à ce stade, encore un cerveau d'enfant; car s'il avait osé, au début, accomplir certaines choses, il serait depuis bien longtemps bien au-delà de notre pouvoir. Quoi qu'il en soit, il souhaite réussir, et un homme qui a des siècles devant lui peut se permettre d'attendre et d'aller lentement. « Festina Lente » pourrait bien être son tempo. »

« Je ne comprends pas bien, dit Harker, d'un air fatigué. Oh, soyez, je vous en prie, très direct avec moi ! Peut-être que la douleur et l'angoisse affaiblissent mon cerveau. »

Le Professeur posa tendrement la main sur son épaule en poursuivant :

« Ah, mon enfant, je serai direct. Ne voyez-vous pas comment, récemment, ce monstre a progressé expérimentalement dans son savoir ? Comment il s'est servi du patient zoophage pour parvenir à pénétrer dans la maison de John; car notre Vampire, bien qu'il soit capable dans un second temps d'aller et venir à volonté, doit d'abord être invité dans un lieu par l'un de ses résidents. Mais cela ne constitue pas son expérimentation la plus cruciale. Ne voyons-nous pas qu'au début, ces immenses boîtes de terre étaient transportées par d'autres ? Il ne savait pas alors - cela tombe sous le sens… Mais au fur et à mesure, son grand cerveau d'enfant mûrit, et il commença à songer qu'il pourrait les déplacer lui-même. Alors il commença par donner un coup de main; et puis, quand il découvrit que cela ne posait aucune difficulté, il se mit à les transporter tout seul. Et ainsi il progresse, et il disperse ses cercueils; et nul autre que lui ne sait où ils sont dissimulés. Il peut avoir eu l'intention de les enterrer profondément dans le sol. Comme il ne les utilise que la nuit, ou à un moment où il peut changer de forme, cela lui est bien égal, et personne ne peut savoir qu'elles lui servent de repaire ! Mais, mon enfant, ne désespérez pas; car cette connaissance, il ne l'acquiert que trop tard ! Actuellement, tous ses repaires sont stérilisés, sauf un seul, et au coucher du soleil, le dernier repaire sera stérilisé aussi. Alors il n'aura plus de place où aller se cacher. J'ai retardé notre départ ce matin afin que nous en soyons certains. N'avons-nous pas un enjeu plus important que lui ? A ma montre, il est une heure, et, si tout va bien, ami Arthur et Quincey sont sur le chemin du retour. Aujourd'hui est notre jour, et nous devons aller lentement, mais sûrement, et ne perdre aucune opportunité. Vous voyez ! Nous serons cinq quand ceux qui sont absents reviendront. »

Tandis qu'il parlait, nous fûmes interrompus par des coups frappés à la porte - les deux coups du garçon du télégramme. Nous nous précipitâmes tous d'un même élan dans le hall, et Van Helsing, levant sa main vers nous pour nous enjoindre au silence, marcha vers la porte et l'ouvrit. Le garçon tendait une dépêche. Le Professeur referma la porte, et, après avoir regardé l'adresse de l'expéditeur, l'ouvrit et la lut à haute voix.

« Surveillez l'arrivée de D. Il vient juste, à 12h45, de sortir de Carfax précipitamment et il s'est hâté vers le Sud. Il semble faire un tour et veut peut-être vous voir. Mina. »

Il y eut un silence, que rompit la voix de Jonathan Harker :

« Maintenant, grâces à Dieu, nous allons enfin nous rencontrer! »

Van Helsing se retourna vers lui vivement et dit :

« Dieu agira en son temps et à sa façon. N'ayez pas peur, et ne vous réjouissez pas non plus pour le moment; car ce que nous désirons pour le moment pourrait bien entraîner notre destruction. »

« Je ne me soucie plus de rien », répondit-il fiévreusement, « que de débarrasser la Création de cette brute. Je vendrais mon âme pour cela! »

« Oh, tout doux, mon enfant », dit Van Helsing. Dieu n'achète pas les âmes dans sa sagesse; quant au Diable, bien qu'il les achète parfois, il n'a pas la foi. Mais Dieu est miséricordieux et juste, et il connaît votre douleur et votre dévouement pour Madam Mina. Pensez à elle, comme sa peine serait redoublée, si elle entendait seulement vos paroles sauvages. Ne craignez aucun d'entre nous, nous sommes tous dévoués à cette cause, et aujourd'hui en verra l'aboutissement. Le temps d'agir est venu; aujourd'hui ce vampire est limité aux pouvoirs des humains, et jusqu'au coucher du soleil il ne peut se transformer. Il lui faudra du temps pour arriver ici - voyons, il est une heure vingt - et il nous reste du temps avant qu'il soit en mesure d'apparaître, même s'il est plus rapide qu'il n'a jamais été. Ce que nous devons espérer, c'est que mon seigneur Arthur et Quincey arrivent en premier. »

Environ une demi-heure après avoir reçu le télégramme de Mrs Harker, nous entendîmes un coup ferme et résolu à la porte d'entrée. Il s'agissait d'un coup ordinaire, comme en frappent quotidiennement des milliers de gentlemen, mais il fit s'emballer le coeur du Professeur et le mien. Nous nous regardâmes et, ensemble, nous sortîmes dans le hall; nos diverses armes prêtes à l'emploi - les armes spirituelles dans la main gauche, et les armes physiques dans la main droite. Van Helsing tira le verrou, et, ouvrant à demi la porte, il recula, les deux mains libres pour l'action. La joie de nos coeurs dut remonter jusqu'à nos visages quand sur le pas de la porte, nous vîmes Lord Godalming et Quincey Morris. Ils entrèrent rapidement et fermèrent la porte derrière eux, puis le premier dit, alors qu'ils entraient dans le hall :

« C’est bon. Nous avons trouvé les deux repaires; qui contenaient chacun six boîtes, et nous les avons toutes détruites ! »
« Détruites? » demanda le Professeur.
« Détruites pour lui! »
Nous restâmes silencieux une minute, puis Quincey dit :
« Il n’y a rien d’autre à faire que d’attendre ici. Si, toutefois, il ne se présente pas avant dix-sept heures, nous devrons y aller ; car nous ne pouvons laisser Mrs Harker seule après le coucher du soleil. »
« Il sera là bientôt, maintenant », dit Van Helsing, qui avait consulté son carnet de poche. « Nota bene, d’après le télégramme de Madame, il s’est rendu vers le Sud, ce qui signifie qu’il a dû traverser la rivière, et il n’a pu le faire qu’à marée basse, ce qui devait être un peu avant une heure. Le fait qu’il se soit rendu vers le Sud a une importance pour nous. Il n’a pour l’instant que des soupçons, et il s’est rendu en premier, de Carfax, à l’endroit où il attendait le moins une intrusion. Vous deviez vous trouver à Bermondsey très peu de temps avant lui. Le fait qu’il ne soit pas déjà là prouve qu’il s’est alors rendu à Mile End. Cela a dû lui prendre du temps; car il a dû franchir le fleuve d’une façon ou d’une autre. Croyez-moi, mes amis, nous n’aurons pas à attendre longtemps maintenant. Nous devrions avoir préparé un plan d’attaque, afin de mettre toutes les chances de notre côté. Hush, il n'est plus temps! Prenez toutes vos armes ! Soyez prêts! » Il leva la main en signe d’avertissement tandis qu’il parlait - car nous entendîmes tous une clé tourner doucement dans la serrure de la porte d’entrée.
Je ne pus m’empêcher d’admirer, même à un pareil moment, la façon dont un esprit supérieur s’affirme. Au cours de toutes nos parties de chasse et de toutes nos aventures dans différentes parties du monde, Quincey Morris avait toujours été celui qui organisait l’action, et Arthur et moi nous étions habitués à lui obéir tacitement. Aujourd’hui, l’ancienne habitude semblait revenir instinctivement. Avec un regard circulaire autour de la pièce, il définit immédiatement un plan d’attaque, et, sans prononcer un mot, avec de simples gestes, il nous plaça chacun en position. Van Helsing, Harker et moi, nous nous trouvions juste derrière la porte de la salle à manger, de façon à ce que, une fois cette porte ouverte, le Professeur pût la garder, tandis que nous deux, en nous avançant, nous fassions un barrage entre l’intrus et la sortie. Godalming derrière, et Quincey devant, se tenaient juste hors de vue, prêts à bondir devant la fenêtre. Nous attendîmes dans un suspense qui fit passer les secondes avec la lenteur d’un cauchemar. Des pas lents et précautionneux avancèrent dans le hall; le Comte était évidemment préparé à être surpris - ou tout au moins il le craignait.
Soudainement, d’un seul bond, il s’élança dans la pièce, se frayant un chemin avant qu’aucun d’entre nous pût seulement lever la main pour l’arrêter. Il y avait quelque chose de félin dans son mouvement - quelque chose de si inhumain, que cela nous dégrisa tous du choc de son arrivée. Le premier à agir fut Harker, qui, d’un mouvement preste, se jeta devant la porte menant à la pièce qui se trouvait en façade de la maison. Lorsque le Comte nous vit, un rictus moqueur passa sur son visage, découvrant ses canines longues et pointues; mais le sourire diabolique se mua presque instantanément en un regard de mépris léonin. Son expression changea encore lorsque, dans une impulsion commune, nous avançâmes tous vers lui. Il était bien dommage que nous n’eussions pas un plan de bataille mieux organisé, car même à cet instant je me demandais ce que nous allions faire. Je ne savais pas moi-même si nos armes mortelles nous serviraient à quoi que ce soit. Harker avait manifestement l’intention de s’en assurer, car il avait brandi son grand couteau Kukri et avait porté un coup féroce et soudain. Le coup était puissant; et seule la rapidité diabolique de l’esquive du Comte le sauva. Une seconde de plus, et la lame tranchante transperçait son cœur. En l’état, la pointe n’entailla que le tissu de son manteau, faisant une large déchirure d’où jaillirent un paquet de billets de banque et un flot de pièces d’or. L’expression sur le visage du Comte était si infernale, qu’à un moment j’eus peur pour Harker, quand je le vis porter un nouveau coup de son terrible couteau. Instinctivement, je m’avançai pour le protéger, brandissant le crucifix et l’Hostie de ma main gauche. Je sentis un immense pouvoir traverser mon bras; et ce fut sans surprise que je vis le monstre reculer de peur, avant qu’un mouvement similaire ne fût spontanément exécuté par chacun d’entre nous. Il serait impossible de décrire l’expression de haine et de malignité déconcertée - de colère et de rage infernale - qui passa sur le visage du Comte. Son teint cireux vira au jaune verdâtre, par contraste avec ses yeux brûlants, et la cicatrice écarlate sur le front livide béait comme une blessure palpitante. L’instant d’après, dans un plongeon de côté, il glissa sous le bras de Harker, à l’endroit où le coup pouvait porter, et, agrippant au passage une poignée de billets, il se précipita à

travers la pièce, et se jeta contre la fenêtre. Au milieu du fracas et des éclats brillants du verre brisé, il culbuta sur les pavés de la cour en dessous. A travers le bruit du verre, je pus entendre le tintement des pièces d'or qui tombaient dans la cour.
Nous nous précipitâmes et le vîmes se relever indemne. Il traversa la cour pavée à pas rapides, et ouvrit d'un coup la porte des écuries. Là, il se tourna vers nous et nous lança :
« Vous croyez que vous me mettez en difficulté, vous - avec vos visages pâles, tous en rang, comme des moutons chez le boucher. Vous allez le regretter très bientôt, tous autant que vous êtes ! Vous pensez m'avoir privé de tous mes refuges, mais j'en ai d'autres. Ma vengeance ne fait que commencer; elle s'étendra sur des siècles, et le temps est de mon côté. Les filles que vous aimez tous sont déjà miennes; et à travers elles, vous et les autres serez aussi à moi - mes créatures, mes chacals, faits pour obéir à mes ordres et pour me servir de nourriture quand j'en aurai besoin. Bah! »
Avec un rictus méprisant, il franchit vivement la porte, et nous entendîmes le craquement du bois pourri quand il la bloqua derrière lui. Elle était maintenant hors d'usage, pour s'ouvrir ou pour se fermer. Le premier d'entre nous à parler fut le Professeur, lorsque, prenant conscience de la difficulté de le suivre dans les écuries, nous nous déplaçâmes en direction du hall.
« Nous avons appris quelque chose - beaucoup ! En dépit de ses paroles bravaches, il nous craint; il craint de manquer de temps; il craint le manque ! Car sinon, pourquoi se dépêcher autant ? Son intonation même l'a trahi, ou bien mes oreilles me jouent des tours. Pourquoi avoir pris cet argent ? Poursuivez-le ! Vous êtes des chasseurs de bêtes sauvages, vous vous y connaissez. Quant à moi, je m'assure que rien ici ne peut lui être d'aucune utilité, dans le cas où il reviendrait. »
Tout en parlant, il enfouit dans ses poches l'argent restant, saisit les actes de vente dans le dossier où Harker les avait laissés, et balança tous les autres objets dans l'âtre de la cheminée, avant d'y mettre le feu à l'aide d'une allumette.
Godalming et Morris s'étaient élancés dans la cour, et Harker avait sauté par la fenêtre pour suivre le Comte. Celui-ci avait, cependant, si bien bloqué la porte de l'écurie, que lorsqu'enfin ils réussirent à la forcer, il n'y avait plus signe de lui. Van Helsing et moi, nous essayâmes de glaner quelques informations à l'arrière de la maison; mais les écuries étaient désertes, et personne ne l'avait vu partir.

Il était maintenant tard dans l'après-midi, et le coucher du soleil approchait. Nous dûmes reconnaître que nous avions perdu la partie; avec des coeurs lourds, nous tombâmes d'accord avec le Professeur lorsqu'il dit :
« Retournons auprès de Madam Mina - pauvre, pauvre chère Madam Mina. Tout ce que nous pouvions faire pour le moment a été fait; et au moins, là-bas, nous pouvons la protéger. Mais nous ne devons pas désespérer. Il ne reste qu'une seule boîte de terre, et nous devons essayer de la trouver; quand nous l'aurons trouvée, tout peut encore se terminer pour le mieux. »
Je voyais bien qu'il parlait avec tout le courage possible pour réconforter Harker. Le pauvre garçon semblait brisé; de loin en loin il poussait un gémissement qu'il ne pouvait réprimer - il pensait à sa femme.

Le cœur gros, nous revînmes chez moi, où nous trouvâmes Mrs Harker qui nous attendait, avec des dehors chaleureux qui faisaient honneur à son courage et à son altruisme. Quand elle vit nos visages, le sien devint pâle comme la mort; pendant une seconde ou deux ses yeux se fermèrent comme si elle priait secrètement, puis elle dit avec chaleur :
« Je ne pourrai jamais vous remercier assez. Oh, mon pauvre amour ! » A ces mots, elle prit la tête grise de son mari dans ses mains et l'embrassa - « Reposez votre pauvre tête ici. Tout ira bien, mon cher ! Dieu nous protégera s'Il le veut, dans sa Providence. » Le pauvre garçon gémit. Il n'y avait pas de place pour les mots dans son sublime supplice.

Nous prîmes une sorte de souper sommaire, et je crois que cela nous ragaillardit quelque peu. Était-ce la simple chaleur animale de la nourriture venant dans des estomacs affamés - car aucun d'entre nous n'avait rien pris depuis le petit déjeuner -

ou était-ce notre compagnonnage, qui nous fit du bien ? Toujours est-il que nous nous sentîmes moins malheureux, et pûmes considérer le lendemain avec une petite pointe d'espoir. Fidèles à notre serment, nous racontâmes à Mme Harker tout ce qui s'était passé; et bien qu'elle tournât au blanc neigeux aux moments de notre récit où un danger menaçait son mari, et au rouge lorsque la dévotion de Jonathan à sa propre personne se manifestait, elle écouta tout bravement et dans le plus grand calme.

Quand nous arrivâmes à la partie où Harker s'était rué sur le Comte si rudement, elle s'accrocha au bras de son mari, et le tint serré comme si son étreinte pouvait le protéger d'un éventuel danger à venir. Elle ne dit pas un mot, cependant, jusqu'à ce que la narration soit terminée, et que tous les sujets aient été abordés jusqu'au moment présent. Alors, sans lâcher la main de son mari, elle se leva au milieu de nous et prit la parole. Oh, que ne donnerais-je pour donner une idée de cette scène - de cette femme douce, si douce, et si bonne, dans toute la radieuse beauté de sa jeunesse et de son animation, la cicatrice rouge sur son front, dont elle était consciente, et que nous ne pouvions regarder sans un grincement de dents - au souvenir des causes et des circonstances qui la firent apparaître; le contraste entre sa gentillesse aimante et notre sinistre haine; entre sa tendre foi et le cortège de nos doutes et de nos peurs; et nous, pleinement conscients - si les symboles signifient quelque chose - que, malgré toute sa bonté, sa pureté et sa foi, elle était rejetée par Dieu.
« Jonathan », dit-elle, et ce nom, si plein d'amour et de tendresse, résonna comme une musique sur ses lèvres, « mon cher Jonathan, et vous tous, mes bons amis, je veux que vous gardiez tous quelque chose à l'esprit, pendant ces moments effrayants. Je sais que vous devez combattre - que vous devez même détruire, comme vous avez détruit la fausse Lucy pour que la vraie Lucy puisse accéder à la vie éternelle; mais cela n'est pas une œuvre de haine. Cette pauvre âme qui a causé toute cette souffrance est le cas le plus triste de tous. Pensez seulement à sa joie lorsque lui aussi, sera détruit dans sa part d'ombre, afin que sa part de lumière puisse avoir l'immortalité spirituelle. Vous devez avoir pitié de lui, bien que cela ne doive pas retenir vos mains lorsqu'il s'agira de le détruire. »

Tandis qu'elle parlait, je pouvais voir le visage de son mari s'assombrir et se tirer, comme si la passion à l'intérieur de lui était en train de flétrir son être jusqu'au noyau. Instinctivement, il serra plus fort la main de sa femme, jusqu'à ce que ses jointures blanchissent. Elle ne tressaillit pas sous l'effet de la douleur qu'elle devait, je le savais, ressentir, mais elle le regarda avec des yeux plus suppliants que jamais. Après qu'elle eut fini de parler, il sauta sur ses pieds, arrachant presque sa main de la sienne en disant :
« Que Dieu le mette à ma portée, juste le temps de détruire sa vie mortelle, ce qui est notre but. Si, au-delà de cela, je pouvais envoyer son âme brûler éternellement en enfer, je le ferais ! »
« Oh, taisez-vous, taisez-vous ! Au nom du Dieu de bonté. Ne dites pas des choses pareilles, Jonathan, mon époux; ou vous me briserez de peur et d'horreur. Pensez seulement, mon amour - j'ai eu le temps de penser à cela, j'y ai pensé toute la journée - que… peut-être… un jour… moi, aussi, je pourrais avoir besoin d'une telle pitié; et qu'un autre, semblable à vous - avec d'aussi bonnes raisons d'être en colère - pourrait me refuser sa pitié ! Oh, mon époux, mon époux, vraiment j'aurais évité de partager avec vous une telle pensée, s'il y avait eu un autre moyen; mais je prie pour que Dieu n'ait pas pris vos dures paroles autrement que comme le hurlement d'un cœur brisé, d'un homme plein d'amour et très tristement frappé. Oh, Dieu, que ces pauvres cheveux blancs soient la preuve de ce qu'il a subi, lui qui de sa vie n'a rien fait de mal, et sur lequel se sont abattus tant de malheurs. »

Nous les hommes, nous étions tous en larmes à présent. Il était impossible d'y résister, et nous pleurâmes sans nous cacher. Elle pleura aussi, en voyant que ses conseils les plus doux avaient porté leurs fruits. Son mari tomba à genoux devant elle, et,

l'entourant de ses bras, il cacha son visage dans les plis de sa robe. Van Helsing nous fit signe et nous sortîmes de la pièce, laissant les deux amants seuls avec Dieu.

Avant qu'ils se retirent, le Professeur prépara la chambre contre toute intrusion du vampire, et assura Mrs Harker qu'elle pouvait reposer en paix. Elle fit un effort pour le croire, et, de toute évidence pour le bien de son mari, elle essaya d'avoir l'air content. Il s'agissait d'une lutte courageuse, et je pense et je crois qu'elle ne fut pas vaine. Van Helsing avait préparé une cloche à côté de chacun d'eux afin qu'ils puissent sonner en cas d'urgence. Quand ils se furent retirés, Quincey, Godalming et moi décidâmes que nous monterions la garde chacun notre tour, pour veiller à la sécurité de la pauvre femme accablée. La première garde échut à Quincey, afin que les autres puissent aller se reposer dans leur lit aussi vite que possible. Godalming s'est déjà couché, car il a le deuxième quart. Et maintenant que mon travail est fini, je vais y aller, moi aussi.

Journal de Jonathan Harker

Nuit du 3 au 4 octobre, un peu avant minuit

Je crus que la journée d'hier ne finirait jamais. Il y avait en moi un désir ardent de dormir, par une sorte d'absurde espoir qu'à mon réveil, je trouverais les choses changées, nécessairement pour le mieux. Avant de nous séparer, nous discutâmes de notre prochaine étape, mais nous n'arrivâmes à aucune conclusion. Tout ce que nous savions, c'était qu'il restait une boîte de terre, et que seul le Comte savait où elle se trouvait. S'il choisissait de demeurer caché, il pouvait déjouer nos plans pendant des années; et entre temps ! … la pensée est trop horrible, je n'ose me la formuler même à présent. Tout ce que je sais, c'est ceci : s'il y eut jamais une femme dotée de toutes les perfections, il s'agit de mon pauvre cher amour. Je l'aime un millier de fois plus, depuis la douce compassion qu'elle a témoignée hier soir, une compassion qui a rendu ma propre haine pour le monstre presque méprisable. Sans doute la mort d'une telle créature ne sera pas une grande perte pour la Création. Ceci représente un espoir pour moi. Nous sommes tous en train de partir à la dérive, entrainés vers des écueils, et la foi est notre seul ancrage. Dieu merci ! Mina est endormie, d'un sommeil sans rêve. J'ai peur de ce à quoi elle peut rêver, avec tant d'atroces souvenirs pour nourrir ses cauchemars. Elle n'a pas été aussi calme, à ma connaissance, depuis le coucher du soleil. Alors, pendant un moment, son visage se détendit comme une terre où vient le printemps après les giboulées de mars. Je crus à cet instant que c'était à cause de la douceur des rougeoiements du crépuscule sur son visage, mais d'une certaine façon je savais qu'il y avait là une signification plus profonde à ce phénomène. Je n'ai pas sommeil, moi-même, bien que je sois épuisé - mortellement épuisé. Mais je dois, quoi qu'il en soit, essayer de dormir, car il faut penser à demain. Il n'y aura pas de réel repos pour moi avant que …

Plus tard

J'ai dû m'endormir, car j'ai été réveillé par Mina, qui s'était assise dans le lit, l'air affolé. Je pouvais la voir clairement, car nous n'avions pas laissé la chambre dans le noir; elle avait placé une main sur ma bouche en guise d'alarme, et maintenant elle murmurait à mon oreille :

« Chut ! Il y a quelqu'un dans le couloir ! » Je me levai doucement, et, traversant la pièce, j'ouvris délicatement la porte.

Juste au-dehors, installé sur un matelas, se trouvait Mr Morris, bien réveillé. Lui aussi leva une main pour m'inviter au silence, et me murmura :

« Chut ! Retournez au lit ; tout va bien. L'un de nous veillera ici toute la nuit. Nous ne voulons prendre aucun risque! »

Son expression et son geste m'interdisaient toute discussion, aussi je revins dans la chambre et expliquai ce qui se passait à Mina. Elle soupira et l'ombre d'un sourire passa sur son pauvre visage pâle, comme elle passait les bras autour de moi et me disait doucement :

« Oh, que Dieu soit remercié de nous avoir envoyé ces hommes braves et bons ! » Avec un soupir elle se recoucha et s'endormit. J'écris ces lignes car je n'ai toujours pas sommeil, même si je sais que je dois essayer à nouveau de dormir.

4 octobre, matin

J'ai été réveillé une fois encore par Mina pendant la nuit. Cette fois nous avions tous les deux bien dormi, puisque les lueurs grises de l'aube accusaient la forme rectangulaire des fenêtres, et que la flamme du gaz ressemblait davantage à une petite tache qu'à un large disque de lumière. Elle me dit, d'un ton pressant :

« Allez chercher le Professeur. Je veux le voir tout de suite. »

« Pourquoi ? » demandai-je.

« J'ai une idée. Je suppose que cela m'est venu pendant la nuit, et que j'ai mûri cela sans m'en rendre compte. Il doit m'hypnotiser avant l'aube, et alors je serai capable de parler. Faites vite, mon cher, car l'heure est proche. »

J'allai à la porte. Le Dr Seward se reposait sur le matelas, et, me voyant, il sauta sur ses pieds.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda-t-il, alarmé.

« Non », répondis-je. « Mais Mina veut voir le Dr Van Helsing séance tenante. »

« J'y vais », dit-il, et il se précipita dans la chambre du Professeur.

En deux ou trois minutes, Van Helsing se trouvait dans la chambre, vêtu de sa robe de chambre, et Mr Morris et Lord Godlaming étaient à la porte, en train de poser des questions au Dr Seward. Quand le Professeur vit Mina sourire - d'un réel sourire qui chassait l'anxiété de son visage - il se frotta les mains et dit :

« Oh ma chère Madam Mina, voici un grand changement. Vous voyez, ami Jonathan, nous avons retrouvé notre chère Madam Mina, c'est notre amie d'antan qui nous revient aujourd'hui ! » Ensuite, se tournant vers elle, il ajouta chaleureusement :

« Et que puis-je faire pour vous ? Car à cette heure-ci, vous ne demandez pas ma présence pour rien. »

« Je veux que vous m'hypnotisiez », dit-elle. « Faites-le avant l'aube, car je sens qu'alors, je pourrai parler, et parler librement. Faites-vite, il y a peu de temps! »

Sans un mot, il la fit s'asseoir sur le lit.

La regardant fixement, il commença à exécuter des passes devant elle, depuis le dessus de sa tête, vers le bas, alternativement avec les deux mains. Mina le regarda également fixement pendant quelques minutes, pendant lesquelles mon propre coeur battit comme un marteau-pilon, car je sentais qu'une crise allait survenir. Peu à peu ses yeux se fermèrent et elle se tint assise, absolument immobile; seul le léger mouvement de sa poitrine pouvait indiquer qu'elle était vivante. Le Professeur fit à nouveau quelques passes, puis s'arrêta, et je pus voir que son front ruisselait de sueur. Mina ouvrit les yeux, mais elle ne semblait pas être la même femme. Elle avait un regard lointain, et sa voix avait un accent tristement rêveur qui était nouveau pour moi. Levant la main pour imposer le silence, le Professeur se déplaça jusqu'à moi pour laisser entrer les autres. Mina ne parut pas se rendre compte de leur présence. Son immobilité fut brisée par la voix de Van Helsing, qui parlait d'un ton si bas qu'il ne dérangeait pas le cours de ses pensées :

« Où êtes-vous ? »

La réponse fut donnée d'un ton très neutre.

« Je ne sais pas. Le sommeil n'a pas de lieu propre. »

Pendant plusieurs minutes ce fut le silence. Mina était assise, rigide, et le Professeur était debout, les yeux fixés sur elle; quant à nous autres, nous osions à peine respirer. La pièce était en train de s'éclairer; sans lâcher Mina des yeux, le Dr Van Helsing se déplaça vers moi pour me faire signe de tirer les rideaux. Je m'exécutai, et le jour sembla nous inonder. Un rayon rouge frappa, et une lumière rosée parut se répandre à travers la pièce. A cet instant, le Professeur reprit la parole:

« Où êtes-vous à présent ? »

La réponse fut rêveuse, mais volontaire, comme si Mina était en train d'interpréter quelque chose. Je l'avais déjà entendue utiliser la même intonation lorsqu'elle était en train de déchiffrer des notes sténographiées.

« Je l'ignore. Tout me semble étranger ! »

« Que voyez-vous ? »

« Je ne vois rien ; tout est noir. »

« Qu'entendez-vous ? »

Je pouvais déceler la tension dans la voix patiente du Professeur.

« Le clapotis de l'eau. Elle glougloute parfois, et de petites vagues déferlent. Je peux les entendre dehors. »

« Alors vous êtes dans un bateau ? »

Nous nous regardâmes tous, essayant de glaner quelque chose les uns des autres. Nous avions peur de formuler nos pensées. La réponse fut rapide.

« Oh, oui ! »

« Qu’entendez-vous d’autre ? »

« Le son des hommes se bousculant au-dessus. Il y a aussi le craquement d’une chaine, et le fort tintement du cabestan arrêté par le linguet. »

« Qu’êtes-vous en train de faire ? »

« Je suis immobile - oh, tellement immobile. C’est comme la mort ! »

La voix s’éteignit dans un profond soupir, comme celle de quelqu’un qui s’endort, et les yeux ouverts se fermèrent à nouveau.

A cette heure le soleil s’était levé, et nous étions inondés de la pleine lumière du jour. Le Dr Van Helsing plaça ses mains sur les épaules de Mina, et fit reposer sa tête, doucement, sur l’oreiller. Elle resta allongée comme une enfant endormie pendant quelques instants, et puis, avec un long soupir, elle s’éveilla et regarda avec étonnement autour d’elle.

« Ai-je parlé dans mon sommeil ? » furent ses premiers mots. Elle semblait, cependant, comprendre la situation sans qu’on ait besoin de la lui expliquer, car elle désirait ardemment savoir ce qu’elle avait dit. Le Professeur répéta la conversation, et elle dit :

« Alors il n’y a pas un moment à perdre; il n’est peut-être pas trop tard! »Mr Morris et Lord Godalming avaient bondi à la porte, mais la voix calme du Professeur les rappela à l’ordre.

« Restez, mes amis. Le navire, où qu’il se trouve, était en train de lever l’ancre en même temps qu’elle parlait. Et il y a beaucoup de bateaux en train de lever l’ancre en ce moment-même dans votre immense port de Londres. Quel est celui que vous cherchez ? Que grâces soient rendues à Dieu de ce que nous avons une nouvelle piste, bien que nous ne sachions pas où elle mène. Nous avons été aveugles, aveugles à la manière des hommes, car en regardant en arrière, nous voyons ce que nous aurions pu voir tout de suite, si nous avions été capables de voir ce qui était laissé à notre vue ! Hélas, vous vous cassez la tête sur cette phrase, n’est-ce pas ? Nous savons maintenant ce que le Comte avait en tête, lorsqu’il a ramassé cet argent, alors que Jonathan le menaçait, de son féroce couteau, d’une façon que même lui devait craindre ! Ce qu’il avait en tête, c’était la fuite. Vous m’entendez ? La fuite ! Il a compris qu’avec une seule boite de terre, et une meute d’hommes à ses trousses, le traquant comme des limiers pourchassent un renard, cette ville de Londres n’était plus un endroit pour lui. Il pense à s’enfuir, mais non ! Nous le poursuivons. Taïaut ! comme dirait ami Arthur en enfilant son froc rouge ! Notre vieux renard est rusé, vraiment très rusé, et nous devons aussi faire preuve de ruse pour le chasser. Moi aussi, je suis rusé, et je serai dans sa tête dans un petit moment. Dans l’intervalle, nous pouvons nous reposer, et nous sentir pleinement rassurés, car il y a des eaux vives entre lui et nous, qu’il n’a pas l’intention de traverser, et qu’il ne pourrait pas traverser même s’il le voulait, à moins que le bateau ait accosté, et encore, seulement à marée haute ou basse… Vous voyez ? Et le soleil est à peine levé, et toute la journée jusqu’au crépuscule nous appartient. Prenons un bain, habillons-nous, et avalons un petit déjeuner dont nous avons tous besoin, et que nous pourrons déguster confortablement, en sachant qu’il ne se trouve pas sur la même terre que nous. »

Mina le regarda avec beaucoup d’ardeur et demanda :

« Mais pourquoi avons-nous besoin de le pourchasser encore, puisqu’il s’est enfui loin de nous ? »

Il prit sa main et la tapota en répondant :

« Ne me posez pas de questions maintenant. Quand nous prendrons le petit déjeuner, là, je répondrai à toutes les questions. »

Il n’avait pas l’intention d’en dire plus - et nous nous séparâmes pour nous préparer.

Après le petit-déjeuner, Mina répéta sa question. Il la regarda gravement pendant une minute et dit, tristement :

« Parce que, ma chère, chère Madam Mina, nous devons le trouver, maintenant plus que jamais, même si pour cela nous devions nous jeter dans les mâchoires de l'enfer. »

Elle pâlit et demanda faiblement :

« Pourquoi ? »

« Parce que », répondit-il solennellement, « il peut vivre pendant des siècles, tandis que vous, vous n'êtes qu'une femme mortelle. Le temps est notre ennemi - depuis qu'il a apposé cette marque sur votre gorge. »

Je la rattrapai juste à temps lorsqu'elle tomba en avant, évanouie.

Chapitre 24

Journal phonographique du Dr. Seward, enregistré par Van Helsing

J'enregistre ceci pour Jonathan Harker.

Vous devez rester avec notre chère Madam Mina. Nous partons continuer nos recherches – si je puis toujours les appeler des recherches, car il ne s'agit plus de recherches puisque nous savons déjà, et recherchons plutôt une confirmation. Mais restez ici, et prenez soin d'elle aujourd'hui. Vous ne pouvez accomplir de tâche plus importante et plus sacrée. Rien ne pourra amener notre ennemi ici aujourd'hui. Mais laissez-moi vous expliquer, afin que vous appreniez ce que nous quatre savons déjà, car j'ai déjà informé les autres. Notre ennemi est parti ; il est retourné dans son château en Transylvanie ; j'en suis aussi certain que si une grande main de feu l'avait écrit sur le mur. Il s'y était préparé d'une façon ou d'une autre, et cette dernière caisse de terre devait se trouver quelque part prête à embarquer. C'est pour cela qu'il a pris de l'argent, et qu'il s'est dépêché à la fin, de crainte que nous ne l'attrapions avant le coucher du soleil. C'était son dernier espoir, à moins d'aller se cacher dans le tombeau que Miss Lucy, qu'il pensait sa semblable, lui garderait ouvert. Mais il n'en avait plus le temps. Faute de quoi il s'est précipité vers sa dernière demeure - si toutefois j'ose m'exprimer ainsi. Il est intelligent, oh, tellement intelligent ! Il savait que la partie était perdue pour lui ici, et il a donc décidé de rentrer chez lui. Il a trouvé un navire qui prenait la route par laquelle il était venu, et y est monté. Nous partons maintenant en quête de ce navire, et de sa destination. Quand nous les aurons identifiés , nous reviendrons pour vous le dire. Alors, vous et la pauvre Madam Mina pourrez retrouver l'espoir, car c'est bien d'espoir qu'il s'agit si vous y pensez : tout n'est pas perdu ! Cette créature que nous poursuivons a mis des centaines d'années pour venir jusqu'à Londres, et nous, après avoir pris connaissance de ses plans, sommes parvenus à la chasser en une seule journée. Il a lui-même ses limites, même s'il a le pouvoir d'infliger beaucoup de souffrance, et même s'il ne souffre pas lui-même comme nous. Mais nous sommes forts aussi, chacun dans notre domaine, et nous sommes encore plus forts tous ensemble. Gardez l'espoir, cher époux de Madam Mina. La bataille ne fait que commencer, mais nous triompherons à la fin, aussi sûr que Dieu siège dans les Cieux et regarde ses enfants. Alors soyez tranquilles jusqu'à notre retour !

Van Helsing.

Journal de Jonathan Harker.

4 octobre.

Quand je fis écouter à Mina le message de Van Helsing sur le phonographe, le visage de la pauvre jeune femme s'éclaira. La certitude que le Comte a quitté le pays lui a apporté du réconfort, et le réconfort est sa force. Pour ma part, maintenant que cet horrible danger n'est plus sous mes yeux, il m'est presque impossible d'y croire. Même ma propre terrible expérience dans le château Dracula ne me semble plus qu'un rêve lointain et oublié. Ici, dans la fraîcheur de l'air automnal et en plein soleil…

Hélas, comment pourrais-je oublier ! Tandis que j'étais perdu dans mes pensées, mon regard s'est posé sur la cicatrice rouge qui balafre le front blanc de mon aimée. Tant qu'elle sera là, il n'y aura pas d'oubli possible. Et même lorsqu'elle aura disparu, son souvenir-même me gardera du doute. Mina et moi craignons de rester oisifs, et revenons sans cesse sur les comptes rendus. Et d'une certaine façon, même si tout nous semble à chaque fois un peu plus réel, la douleur et la peur s'amenuisent. Nous y trouvons une sorte de fil conducteur qui est réconfortant. Mina dit que, peut-être, nous sommes les

instruments du bien absolu. Peut-être cela est-il vrai ! Il faut que j'essaie de voir les choses comme elle. Nous n'avons pas encore parlé du futur. Il vaut mieux attendre que nous ayons vu le Professeur et les autres une fois qu'ils auront terminé leurs investigations.
Cette journée a passé à une vitesse que je ne croyais plus possible pour moi. Il est maintenant trois heures.

Journal de Mina Harker

5 octobre, 17 heures

Rapport de notre réunion. Etaient présents: le Professeur Van Helsing, Lord Godalming, Dr. Seward, Mr. Quincey Morris, Jonathan Harker, Mina Harker.

Le Dr Van Helsing décrivit les étapes qui avaient mené, au cours de la journée, à identifier le bateau par lequel le Comte Dracula s'était enfui, ainsi que sa destination :

« Comme je savais qu'il voulait retourner en Transylvanie, j'étais sûr qu'il passerait par l'embouchure du Danube; ou quelque part sur la Mer Noire, puisque c'est par là qu'il est arrivé. C'était une piste bien vague qui s'ouvrait devant nous. Omne Ignotum pro magnifico; et ainsi, avec le coeur lourd, nous nous enquîmes des bateaux qui étaient partis en direction de la Mer Noire la nuit dernière. Le Comte se trouvait dans un bateau à voile, puisque Madam Mina nous avait parlé du bruit des voiles que l'on hissait. Les bateaux à voile ne sont pas assez importants pour être mentionnés dans la liste des bateaux en partance du Times, aussi, sur la suggestion de Lord Godalming, nous nous rendîmes chez Lloyd's, qui tient registre de tous les bateaux qui mettent à la voile, même les plus petits. Et là, nous découvrîmes qu'un seul bateau en partance pour la Mer Noire était parti avec la marée. Il s'agit du Czarina Catherine, et il est parti de Doolittle's Wharf en direction de Varna, afin, ensuite, de remonter le Danube pour se rendre plus loin en amont. « Nous y voilà ! dis-je. C'est le bateau sur lequel est embarqué le Comte » et nous voilà partis pour Doolittle's Wharf, et là nous trouvâmes un homme dans un bureau de bois si minuscule que l'homme paraissait plus grand que le bureau. Nous nous enquîmes du départ du Czarina Catherine… C'est un homme qui jure beaucoup, au verbe haut et au visage rougeaud, mais c'est un brave homme quand même. Et quand Quincey lui donna, de sa poche, cet objet qui tinte quand il roule, et qu'il le plaça dans une toute petite bourse que nous cachâmes au fond de ses poches, il était encore mieux disposé et se présentait même comme notre humble serviteur… Il vint avec nous, et posa des questions à beaucoup d'hommes sanguins et rudes; ceux-là furent également mieux disposés lorsqu'ils eurent moins soif. Le mot « maudit » revenait beaucoup dans leurs bouches, et d'autres choses que je ne compris pas, bien que j'aie deviné ce qu'ils voulaient dire; mais enfin ils nous dirent tout ce que nous désirions savoir.

Ils nous ont appris, à nous qui étions parmi eux, comment hier, à environ 17 heures, un homme était arrivé précipitamment. Un homme grand, mince et pâle, avec un nez haut et des dents très blanches, et un regard de feu. Ils nous apprirent qu'il était vêtu tout de noir, à part un chapeau de paille qui jurait à la fois avec son style et avec la mode d'aujourd'hui. Qu'il répandait de l'argent partout tandis qu'il se dépêchait de chercher un bateau en partance pour la Mer Noire. Des gens l'ont fait entrer dans le bureau, puis l'ont accompagné jusqu'au bateau, où il n'a pas voulu embarquer tout de suite. Il semble qu'il se soit arrêté sur le quai, au niveau de la passerelle d'embarquement; et qu'il ait demandé au capitaine de venir l'y trouver. Le capitaine vint, quand quelqu'un lui dit que l'homme payait bien, et bien qu'il lançât d'abord beaucoup de jurons, il finit par s'entendre avec lui. Alors

l'homme mince partit, et quelqu'un lui indiqua où on pouvait louer cheval et carriole; il s'y rendit et revint bientôt, conduisant lui-même un attelage sur lequel reposait une grande boîte, qu'il descendit lui-même à terre, bien qu'elle fût assez lourde pour exiger plusieurs porteurs pour la hisser sur le bateau. Il donna de multiples consignes au capitaine sur l'endroit où la boîte devait être placée, et sur la façon de la manipuler; mais cela énerva le capitaine qui jura dans plusieurs langues, et qui lui répondit que s'il voulait, il n'avait qu'à venir et vérifier par lui-même. Mais il refusa, en disant qu'il avait encore beaucoup à faire, Sur quoi le capitaine l'avertit qu'il ferait mieux de se dépêcher; car le bateau allait bientôt quitter ce lieu - maudit - , avant la – maudite - marée. Alors l'homme maigre sourit et dit que bien sûr, le capitaine devait partir quand il pensait que c'était le bon moment, mais qu'il serait surpris que ce départ fût si prompt. Le capitaine jura à nouveau, en bon polyglotte, et l'homme maigre lui fit une révérence, et le remercia, en lui disant qu'il abuserait sans doute de sa bonté en lui demandant de bien vouloir le laisser monter à bord avant l'appareillage. Finalement le capitaine, plus rouge que jamais, et dans un nombre de langues encore plus grand, lui dit qu'il ne voulait pas de Français - tous maudits - sur son bateau - maudit également. Puis, après avoir demandé où il pouvait se trouver, dans les parages, un navire sur lequel il pouvait acquérir des formulaires d'expédition, il s'en alla.

Personne ne savait où il était allé - ni de quoi il s'était fichtrement occupé, comme ils disaient, étant donné qu'ils avaient d'autres maudits chats à fouetter - car il devint vite évident pour tout le monde que le Czarina Catherine n'appareillerait pas à l'heure prévue. En effet une fine brume commença à remonter de la rivière, et épaissit, épaissit, jusqu'à ce qu'un brouillard à couper au couteau enveloppe entièrement le navire et tout ce qui l'environnait. Le capitaine cracha des jurons polyglottes - très polyglottes - polyglottes et surtout généreux en malédictions diverses… Mais cela ne servit à rien. La mer montait et montait, et il commença à craindre de rater aussi la marée. Il était d'une humeur assez peu affable, lorsque, pile à la marée haute, l'homme maigre réapparut à la passerelle et demanda à voir où sa caisse avait été stockée. Le capitaine répondit qu'il espérait que lui et sa vieille boîte - tous deux maudits - seraient stockés en enfer. Mais l'homme maigre ne parut pas se formaliser, il descendit avec le second pour voir si tout était en place, puis il remonta et resta un moment sur le pont, dans le brouillard. Il avait dû arriver à pied, car personne ne l'avait remarqué. En effet, il y avait d'autres sujets de préoccupation, puisque bientôt le brouillard se dissipa et que tout redevint clair. Mes compagnons, dont la soif et le langage étaient si maudits, riaient beaucoup en me racontant que les jurons du capitaine avaient dépassé leur nombre habituel de langues de référence, et n'avaient jamais été aussi pittoresques, lorsque, questionnant d'autres marins qu'il croisa le long de la rivière, il se rendit compte que la plupart d'entre eux n'avaient pas vu le moindre brouillard, sauf autour de l'embarcadère. Enfin, le navire sortit à marée descendante, et se trouvait sans aucun doute très loin de l'embouchure au matin. A ce qu'ils nous racontèrent, il se trouvait alors en pleine mer.

« Aussi, chère Madam Mina, devons-nous nous reposer pendant un moment, car notre ennemi est en mer, avec le brouillard à sa disposition, en route pour l'embouchure du Danube. Naviguer à la voile prend du temps, même lorsqu'on file comme le vent, et nous irons beaucoup plus vite par la terre, quand nous partirons pour le retrouver. Notre meilleur espoir est d'arriver à le cueillir quand il sera dans sa boîte, entre le lever et le coucher du soleil; car il ne serait pas alors en position de lutter, et nous pourrions disposer de lui à loisir. Nous avons des jours entiers devant nous pour peaufiner notre plan. Nous savons exactement où il va; car nous avons vu le propriétaire du bateau, qui nous a montré tous les reçus et tous les papiers possibles. La boîte que nous cherchons doit être déchargée à Varna, et doit être remise à un agent, un certain Ristics qui prouvera son identité; et après cela, notre ami le marchand aura rempli sa part du contrat. Quand il a demandé si, puisqu'il semblait y avoir des irrégularités, il devait télégraphier pour demander une enquête à Varna, nous avons répondu « non »; car ce que nous avons à faire ne regarde pas la police ni la douane. Ce doit être fait par nous seuls, et à notre manière. »

Quand le Dr Van Helsing eut fini de parler, je lui demandai s'il était absolument certain que le Comte fût resté à bord du bateau. Il répondit : « Nous avons la meilleure des preuves à ce sujet : votre propre témoignage, lors de la transe hypnotique de ce matin. » Je lui demandai à nouveau s'il était absolument nécessaire de poursuivre le Comte, car oh ! je redoutais le départ de Jonathan, et je savais qu'il partirait sans aucun doute si les autres y allaient. Il répondit avec une ardeur grandissante. Au début, il était calme. Quand il poursuivit, cependant, il devint de plus en plus animé et énergique, jusqu'à ce qu'à la fin, nous pussions faire l'expérience, au moins en partie, de cette supériorité personnelle qui l'avait conduit à occuper la place du maître, pendant si longtemps, parmi les hommes :

« Oui, c'est nécessaire - nécessaire - nécessaire ! Pour votre bien tout d'abord, et aussi pour le bien de l'humanité. Ce monstre a déjà fait beaucoup de mal, dans le cadre étroit où il se trouvait, et dans le bref temps où il n'était qu'un corps tâtonnant, débile, dans l'obscurité, et un esprit ignorant. Tout ceci, je l'ai déjà dit aux autres; vous, ma chère Madam Mina, vous l'apprendrez par le phonographe de l'ami John, ou par votre mari. Je leur ai expliqué que le fait de quitter sa terre aride - déserte ! - pour venir sur une terre où la vie de l'homme coule à flots comme dans une corne d'abondance, était l'oeuvre de plusieurs siècles. Si un autre Non-Mort avait essayé ce qu'il a entrepris, peut-être que tous les siècles du monde n'y auraient pas suffi ! Dans son cas, il faut que toutes les forces naturelles, les plus profondes et les plus occultes, aient concouru d'une

manière extraordinaire. L'endroit même où il a vécu, en tant que Non-Mort, pendant tous ces siècles, est marqué par des anomalies géologiques et chimiques. Il y a des cavernes profondes et des fissures qui atteignent on ne sait quel fond. Il y a des volcans, dont les ouvertures laissent jaillir des sources aux propriétés étranges, et des gaz qui peuvent tuer ou vivifier. Sans aucun doute, il y a quelque chose de magnétique ou d'électrique dans certaines de ces combinaisons de forces occultes, qui affectent la vie physique d'une manière bizarre; et en lui-même, le Comte possédait déjà dès le départ d'immenses qualités. Dans un temps difficile et belliqueux, on le célébrait comme l'homme doté des nerfs les plus solides, du cerveau le plus subtil, et du coeur le plus courageux. En lui, des principes vitaux ont trouvé, d'une étrange manière, un aboutissement, et, de même que son corps reste fort, et se développe et lutte, son esprit aussi continue à se développer. Tout ceci sans l'aide du diable, dont il jouit certainement aussi, puisqu'il doit céder aux pouvoirs qui viennent du Bien ou qui portent son symbole. Et maintenant regardons ce qu'il est pour nous. Il vous a infectée - oh, pardonnez-moi ma chère de devoir dire de telles choses; mais il est bon pour vous que je le dise. Il vous a infectée de telle façon, que, même s'il s'arrête maintenant, il vous suffit maintenant de vivre - de vivre à votre ancienne et douce façon - afin que, à votre heure, la mort - car la mort est le lot commun des hommes - et le rejet de Dieu fassent de vous sa semblable. Cela ne doit pas se produire ! Nous avons juré, tous ensemble, que cela ne se produirait pas. Aussi nous sommes les ministres sacrés de la volonté divine ; afin que ce monde, et les hommes pour lesquels Son Fils est mort, ne soit pas livré aux monstres, dont l'existence-même est une infamie. Il nous a permis déjà de rédimer une âme, et nous partons, comme les anciens Croisés, pour en rédimer d'autres. Comme eux nous voyagerons vers le Soleil Levant; et comme eux, si nous tombons, nous tomberons pour une juste cause. »

Il s'arrêta et je dis :

« Mais le Comte ne tirera-t-il pas les leçons de sa rebuffade ? Puisqu'il a été bouté hors de l'Angleterre, ne va-t-il pas désormais l'éviter, tout comme un tigre évite le village dont il a été chassé ? »

« Aha ! dit-il, votre analogie avec le tigre est excellente, et je vais l'utiliser. Votre mangeur d'hommes, comme ils appellent en Inde le tigre qui a une fois déjà goûté le sang humain, se désintéresse de toute autre proie, et ne cesse plus de rôder à la recherche des hommes. Non, de lui-même il n'est pas du genre à se retirer et à rester au loin. Dracula, dans sa vie - sa vie humaine - a traversé la frontière Turque pour attaquer l'ennemi sur son propre sol; il s'est fait repousser, mais en est-il resté là ? Non, il est revenu, et revenu encore, et encore. Admirez sa persévérance et son endurance. Cela fait longtemps que, avec son cerveau d'enfant, il a conçu l'idée de venir dans une grande cité. Que fait-il ? Il choisit l'endroit du monde qui concentre pour lui le plus de promesses. Ensuite, il se met délibérément en retrait pour se préparer à la tâche. Il découvre, à force de patience, l'étendue et la nature de son pouvoir. Il apprend de nouvelles langues. Il apprend de nouveaux codes sociaux; un nouvel environnement fait de multiples coutumes, en politique, dans la loi, la finance, la science, toutes les habitudes d'un pays nouveau et de gens nouveaux qui sont nés après sa propre mort. Le premier aperçu qu'il s'en fait ne fait que renforcer son désir et aiguiser son appétit. Plus encore, cela nourrit son intelligence, car cela prouve qu'il avait raison dès le début dans ses conjectures. Il a fait tout cela seul, tout seul ! depuis une tombe en ruines dans un pays oublié.

Que n'est-il capable de faire, quand le vaste monde de la pensée s'ouvre à lui ? Lui qui se rit de la mort, comme nous le savons; qui peut prospérer parmi les maladies qui tuent toutes les autres personnes… Oh, si un tel être venait de Dieu, et non du Diable, quelle puissance bénéfique ne représenterait-il pas, dans notre vieux monde ? Mais nous nous sommes engagés à libérer le monde. Notre labeur doit se faire en silence, et nos efforts, se déployer en secret ; car en ces temps de Lumière, où l'homme ne croit plus même à ce qu'il voit, le scepticisme des hommes sages serait sa plus grande force. Ce serait tout ensemble sa protection et son armure, et ses armes pour nous détruire, nous, ses ennemis, qui sommes prêts à mettre en péril jusqu'à nos âmes pour assurer la sécurité de ce que nous aimons - pour le bien de l'humanité, et pour l'honneur et la gloire de Dieu. »

Après une discussion générale, il fut décidé que, pour ce soir, rien ne serait fermement décidé, que nous devions tous laisser la nuit nous porter conseil, et essayer de tirer de tout cela les bonnes conclusions. Demain, au petit déjeuner, nous devons nous retrouver, et, après avoir échangé nos conclusions avec les autres, nous devons nous décider sur une ligne d'action définitive.

……

Je ressens une paix merveilleuse, et une sorte de soulagement, ce soir. Comme si une présence malveillante s'était retirée. Peut-être…

Je n'ai pas réussi à tirer mes conclusions jusqu'au bout, cela m'était impossible - car j'ai surpris dans le miroir la marque rouge sur mon front; et j'ai su que j'étais toujours impure.

Journal du Dr. Seward , 5 octobre

Nous nous sommes tous levés tôt, et je pense que le sommeil a fait beaucoup de bien à chacun d'entre nous. Quand nous nous retrouvâmes très tôt pour prendre le petit déjeuner, nous étions tous de bonne humeur, d'une bonne humeur dont nous n'aurions pas pensé pouvoir faire montre à nouveau.

La résistance dont peut faire preuve la nature humaine est vraiment formidable. Qu'un obstacle, quel qu'il soit, soit écarté du chemin d'une façon ou d'une autre (même par la mort), et nous revenons à nos principes premiers d'espoir et de plaisir. Plus d'une fois tandis que nous étions assis autour de la table, j'écarquillai les yeux en me demandant si les jours derniers n'avaient pas été un rêve. Ce ne fut que lorsque mes yeux se posèrent sur la marque rouge sur le front de Mrs. Harker que je fus ramené à la réalité. Même maintenant, tandis que j'y repense sérieusement, il m'est presque impossible de réaliser que la cause de tous nos ennuis existe toujours. Même Mrs. Harker semble oublier son trouble pendant de longues périodes, c'est seulement de temps en temps, lorsque quelque chose ravive sa mémoire, qu'elle pense à sa terrible cicatrice. Nous devons nous retrouver dans une demi-heure dans mon bureau afin de décider d'un plan d'action. Je ne vois qu'une seule difficulté dans l'immédiat, je le sais par instinct plus que par raisonnement : nous devrons tous nous exprimer avec franchise, et je crains que pour quelque mystérieuse raison, la langue de Mrs. Harker ne soit nouée. Je *sais* qu'elle tire ses propres conclusions, et je ne doute pas un instant qu'elles soient brillantes et pertinentes, mais je crains qu'elle ne veuille, ou ne puisse, les exprimer. J'en ai dit un mot à Van Helsing, et nous en parlerons lorsque nous serons seuls. Je suppose que cet horrible poison qui a pénétré dans ses veines commence à faire effet. Le Comte avait un objectif bien à lui quand il lui a donné ce que Van Helsing a appelé le « Baptême de sang du vampire ». Eh bien, il peut exister des poisons qui se distillent à partir de choses bénéfiques… en ces temps où l'existence des ptomaïnes reste un mystère, nous ne devons nous étonner de rien ! Je ne sais qu'une chose : si mon instinct ne me trompe pas à propos des silences de la pauvre Mrs. Harker, alors il y a une terrible difficulté, un danger inconnu, dans le travail qui nous attend. Le même pouvoir qui lui impose le silence peut lui imposer de parler. Je ne veux plus y penser, car je pourrais, en esprit, déshonorer cette noble femme !

Van Helsing me rejoint dans mon bureau un peu avant les autres. Je vais essayer d'aborder la question avec lui.

Plus tard

Quand le Professeur entra, nous évoquâmes la situation. Je me rendais compte qu'il avait un sujet à l'esprit qu'il souhaitait aborder, mais je le sentais hésitant. Après avoir tourné un peu autour du pot, il dit soudainement :

« Ami John, il y a quelque chose dont vous et moi devons parler seul à seul, en premier lieu. Plus tard, nous pourrons mettre les autres dans la confidence. » Il fit une pause. J'attendis, et il reprit :

« Madam Mina, notre pauvre, chère Madam Mina, est en train de changer. » Je fus parcouru d'un frisson glacial lorsque je constatai que mes premières craintes étaient confirmées. Van Helsing continua :

« Au vu de notre triste expérience avec Miss Lucy, nous sommes maintenant avertis que nous ne devons pas laisser les choses aller trop loin. Notre tâche maintenant est à vrai dire plus difficile que jamais, et cette nouvelle complication donne à chaque heure écoulée une importance cruciale. Je puis voir les progrès des caractéristiques vampiriques sur son visage. Celles-ci ne sont encore que très, très légères, mais elles peuvent être perçues si on l'observe avec des yeux dénués de préjugés. Ses dents sont un peu plus pointues, et par moments son regard se fait plus dur. Mais ce n'est pas tout : il y a aussi maintenant ses fréquents silences, comme c'était le cas pour Miss Lucy. Elle ne parlait plus, même si elle écrivait ce qu'elle voulait qu'on connût plus tard. C'est là ma crainte. Si en effet elle est capable, par le moyen d'une transe hypnotique, de nous dire ce que le Comte voit et entend, il n'en est pas moins vrai que lui, qui a été le premier à l'hypnotiser, et qui a bu son sang et lui a fait boire le sien, pourra, s'il le veut, contraindre son esprit à lui révéler tout ce qu'elle sait ! » J'acquiesçai d'un signe de tête. Il poursuivit :

« Donc, notre tâche est d'empêcher ceci. Elle doit ignorer nos intentions, et alors, elle ne pourra pas révéler ce qu'elle ignore. C'est une tâche bien douloureuse ! Oh, tellement douloureuse que cela me brise le cœur rien que d'y penser. Mais il le faut. Quand nous nous réunirons aujourd'hui, je dois lui dire que pour une raison que je ne puis lui révéler, elle ne devra pas participer à notre conseil, mais simplement rester sous notre protection. » Il s'essuya le front, inondé de transpiration à l'idée de la souffrance qu'il allait devoir infliger à cette pauvre âme déjà si durement éprouvée. Je savais que je pourrais lui apporter quelque réconfort en lui disant que j'étais moi-même arrivé à la même conclusion ; en tout cas il ne serait plus torturé par le doute. Je le lui dis, et le résultat fut bien ce que j'avais espéré.

L'heure de notre grande réunion est maintenant toute proche. Van Helsing est sorti pour s'y préparer, ainsi qu'à sa pénible tâche. Mais à vrai dire, je suis certain que son but est de trouver un moment pour prier en silence.

Plus tard

Dès le début de notre réunion, Van Helsing et moi éprouvâmes un véritable soulagement. Mrs. Harker nous avait envoyé un message par l'intermédiaire de son mari pour nous informer qu'elle ne se joindrait pas à nous pour le moment, car elle pensait qu'il était préférable que nous puissions discuter librement de nos projets sans être gênés par sa présence. Le Professeur et moi échangeâmes un regard pendant un instant, et d'une façon ou d'une autre, nous étions soulagés. Pour ma part, je pensais que si Mrs. Harker prenait conscience du péril, elle évitait également une grande souffrance. Dans les circonstances présentes, nous résolûmes, par un regard interrogateur suivi d'un doigt porté à nos lèvres, de garder le silence sur nos soupçons, jusqu'à ce que nous puissions en discuter en privé. Nous nous remîmes à notre plan de campagne. Van Helsing nous exposa d'abord les faits sommairement :

« Le *Czarina Catherine* a quitté la Tamise hier matin. Il lui faudra, à sa vitesse maximale, au moins trois semaines pour gagner Varna, mais nous pouvons rejoindre ce même endroit par voie terrestre en trois jours. Maintenant, si nous partons du principe que le navire peut accomplir son voyage en deux jours de moins, en tenant compte de l'influence que le Comte peut avoir sur les conditions météorologiques, et si nous rajoutons une journée entière pour les aléa que nous pourrions nous-mêmes rencontrer, alors nous conservons encore une marge de presque deux semaines. Ainsi, afin de ne prendre aucun risque, nous devons partir le 17 au plus tard, ce qui nous permettra dans tous les cas d'être à Varna avant l'arrivée du navire, et nous pourrons faire tous les préparatifs que nous pourrons juger nécessaires. Bien sûr nous devrons être armés – armés contre les êtres maléfiques, qu'ils soient spirituels ou matériels. » Ici, Quincey Morris intervint :

« Je crois comprendre que le Comte vient d'un pays de loups, et il pourrait y arriver avant nous. Je propose d'ajouter des Winchester à notre armement. J'ai une certaine confiance dans les Winchester quand il y a du grabuge aux alentours. Vous vous souvenez, Art, quand nous avions cette meute derrière nous à Tobolsk ? Que n'aurions-nous donné pour un bon fusil à répétition chacun ! »

« Bien ! » dit Van Helsing. « Va pour les Winchester. Quincey garde toujours la tête froide, mais surtout lorsqu'il s'agit de chasse, encore que cette analogie soit une honte pour la science, plus encore que le loup n'est un danger pour l'homme. En attendant, nous ne pouvons rien faire ici, et comme je crois que Varna n'est familière à aucun d'entre nous, pourquoi ne pas y aller plus tôt que prévu ? L'attente sera aussi longue là-bas qu'ici. Nous pouvons nous préparer ce soir et demain, et ensuite, si tout va bien, nous nous mettrons en route tous les quatre. »

« Tous les quatre ? » interrogea Harker, nous regardant tour à tour.

« Bien sûr » répondit immédiatement le Professeur, « vous devez rester ici pour veiller sur votre si douce épouse ! » Harker resta silencieux un moment, puis dit d'une voix blanche :

« Nous parlerons de ceci demain matin. Je veux en discuter avec Mina. » Je pensais qu'il était temps que Van Helsing lui recommande de ne pas dévoiler nos plans à sa femme, mais il ne réagit pas. Je lui lançai un regard appuyé et toussotai, mais pour toute réponse, il posa un doigt sur ses lèvres, et partit.

Journal de Jonathan Harker

5 octobre, après-midi.

Pendant un long moment après notre réunion, je ne parvenais pas à penser. Ces nouveaux évènements avaient mis mon esprit dans un état de stupeur qui ne laissait aucune place à une pensée active. La détermination de Mina à ne plus participer à nos conférences me donnait à réfléchir, et comme je ne pouvais en parler avec elle, je ne pouvais qu'essayer de deviner ses pensées. Je suis maintenant aussi éloigné que possible de toute solution. La réaction des autres en apprenant cette décision m'a aussi déconcerté : la dernière fois que nous avions évoqué le sujet, nous étions tombés d'accord sur le fait qu'il ne devait plus y avoir la moindre dissimulation entre nous. Mina dort maintenant, calmement et sereinement comme un petit enfant. Elle sourit et son visage rayonne de bonheur. Dieu merci, il y a encore de tels moments pour elle.

Plus tard

Comme tout ceci est étrange. J'étais assis, à regarder Mina dormir, et j'en étais venu à être moi-même aussi heureux que possible. La nuit tombait, et la terre se couvrait d'ombres tandis que le soleil déclinait ; le silence dans la chambre me sembla de plus en plus solennel. Tout à coup, Mina ouvrit les yeux, et, me regardant tendrement, elle me dit :

« Jonathan, je veux que vous me promettiez quelque chose, sur votre honneur. Un serment que vous allez me faire à moi, mais solennellement et devant Dieu, et que vous ne devrez pas briser même si je me jetais à genoux et vous implorais en pleurant amèrement. Vite, jurez-le moi maintenant. »

« Mina » répondis-je, « je ne puis vous faire une telle promesse ainsi. Je n'en ai pas le droit. »

« Mais, cher amour », dit-elle, avec une telle intensité d'émotion que ses yeux étaient comme deux étoiles polaires, « c'est moi qui le désire, et ce n'est pas pour moi-même. Vous pouvez demander au Dr. Van Helsing si je n'ai pas raison ; s'il n'est pas d'accord, alors vous pourrez faire comme vous l'entendrez. Non, plus encore, si vous êtes tous de cet avis, alors vous serez relevé de votre promesse. »

« Je promets ! » dis-je, et pendant un moment elle sembla formidablement heureuse, même si pour moi toute joie restait interdite en présence de la cicatrice rouge sur son front. Elle dit :

« Promettez-moi de ne rien me dire des plans de campagne que vous dresserez contre le Comte. Pas un mot, pas une allusion, pas un sous-entendu, pas tant que ceci sera sur mon visage ! » et elle désigna solennellement sa cicatrice. Je constatai qu'elle était très sérieuse, et je lui répétai, tout aussi solennellement : « Je le promets ! » et au même instant, ce fut comme si une porte s'était refermée entre nous.

Plus tard, à minuit.

Mina s'est montrée gaie et enjouée toute la soirée. Tant et si bien que chacun semble avoir retrouvé du courage, comme si sa gaité était contagieuse, et moi-même j'ai eu le sentiment que cette terrible chape de terreur qui nous écrasait s'était quelque peu allégée. Nous nous sommes tous couchés tôt. Mina dort maintenant comme un petit enfant, c'est merveille qu'elle puisse conserver sa capacité à dormir au milieu de ces terribles évènements. J'en remercie Dieu, car cela lui permet au moins d'oublier ses soucis. Peut-être suivrai-je son exemple comme je l'ai fait pour sa bonne humeur de ce soir. Je vais essayer. Oh, un sommeil sans rêves !

6 octobre, au matin

Nouvelle surprise. Mina m'a réveillé tôt à peu près à la même heure qu'hier, et m'a demandé de lui amener le Dr. Van Helsing. Je pensai qu'il fallait s'attendre à une nouvelle séance d'hypnotisme, et sans poser de question, j'allai chercher le Professeur. Il attendait de toute évidence une telle visite, car je le trouvai tout habillé dans sa chambre. Sa porte était entrouverte, et il avait

pu entendre celle de notre chambre qui s'ouvrait. Il vint à l'instant, et en entrant, il demanda à Mina si les autres devaient venir aussi.

« Non » dit-elle très simplement, « Ce ne sera pas nécessaire. Vous pouvez aussi bien leur raconter. Je dois vous accompagner dans votre voyage. »

Le Dr. Van Helsing était aussi stupéfait que moi. Après un instant de pause, il demanda :

« Mais pourquoi ? »

« Vous devez m'emmener avec vous. Je suis plus en sécurité à vos côtés, et vous serez plus en sécurité, vous aussi. »

« Mais pourquoi, chère Madam Mina ? Vous savez qu'assurer votre sécurité est notre devoir le plus sacré. Nous allons au-devant d'un danger face auquel vous êtes, ou pourriez être, plus vulnérable qu'aucun d'entre nous, à cause de circonstances… de choses qui se sont passées… » Il fit une pause, embarrassé.

En répondant, elle désigna du doigt son front.

« Je sais. C'est pourquoi je dois partir. Je puis vous parler, tandis que le soleil se lève, mais je n'en serai peut-être plus capable plus tard. Je sais que lorsque le Comte me réclamera, je devrai le rejoindre. Je sais que s'il me demande de venir en secret, j'utiliserai la ruse et la tromperie – même à l'encontre de Jonathan. » Dieu sait quel regard elle me lança tandis qu'elle parlait, et s'il existe vraiment quelque part un Ange chargé des archives , il aura sûrement noté ce regard, témoin de son honneur éternel. Je ne pus que prendre sa main dans la mienne, je ne pouvais parler, mon émotion était trop forte pour trouver quelque réconfort dans les larmes. Elle poursuivit :

« Vous, les hommes, êtes forts. Vous êtes forts de par votre nombre, car vous pouvez affronter ce qui pourrait vaincre la résistance de celui qui me garderait seul. Par ailleurs, je puis vous être utile, car vous pourriez m'hypnotiser et apprendre ainsi ce que j'ignore moi-même. » Le Dr. Van Helsing répondit avec gravité :

« Madam Mina, comme toujours, vous parlez avec la voix de la sagesse. Vous pouvez venir avec nous, et nous accomplirons ensemble ce que nous devons accomplir. » Après qu'il eût prononcé ces mots, le silence prolongé de Mina attira mon regard sur elle. Elle était retombée endormie sur son oreiller ; elle ne se réveilla même pas lorsque je relevai le store et laissai entrer le soleil qui illumina la chambre. Van Helsing me fit signe de le rejoindre en silence. Nous allâmes dans sa chambre, et une minute après Lord Godalming, le Dr. Seward et Mr. Morris nous avaient rejoints. Il leur rapporta les paroles de Mina, puis il poursuivit :

« Ce matin, nous partirons pour Varna. Nous avons maintenant à prendre en compte un élément supplémentaire : Madam Mina. Oh, son âme est fidèle. Ce fut une torture pour elle de nous en avoir tant dit ; mais elle a raison, et nous sommes avertis à temps. Nous ne devons laisser échapper aucune chance, et une fois à Varna nous devons être prêts à agir au moment où le navire accostera. »

« Que devrons-nous faire exactement ? » demanda laconiquement Mr. Morris. Le professeur fit une pause avant de répondre :

« Nous devrons d'abord monter à bord du navire, puis, après avoir identifié la caisse, nous placerons dessus une branche de rosier sauvage que nous attacherons ; ainsi il ne pourra en sortir. C'est en tout cas ce qu'en disent les superstitions. Et nous devons nous fier aux superstitions pour commencer, car elles furent les croyances des hommes dans les premiers temps, et elles y plongent aujourd'hui encore leurs racines. Ensuite, quand nous en trouverons l'opportunité, quand personne ne pourra nous voir, nous ouvrirons la caisse, et – tout ira pour le mieux. »

« Pour ma part, je n'attendrai pas une opportunité », dit Morris. « Quand je verrai la caisse, je l'ouvrirai et détruirai ce monstre, même si mille hommes sont en train de me regarder, et même si je dois être effacé de la surface de la terre l'instant

d'après ! » Je lui pris instinctivement la main et la trouvai aussi dure que l'acier. Je crois qu'il comprit mon regard ; j'espère qu'il le comprit.

« Bon garçon ! » dit le Dr. Van Helsing. « Brave garçon. Quincey est vraiment un homme. Qu'il soit béni pour cela. Mon enfant, croyez-moi, aucun d'entre nous ne restera en arrière ou ne sera arrêté par la peur. Mais je me dois de dire ce que nous ferons – ce que nous devons faire. Tant de choses peuvent arriver, et leurs causes et leurs conséquences sont si variées que nous n'en pouvons rien prévoir avant qu'elles ne surviennent. En tout cas, nous devons être armés, et quand le moment final arrivera, notre effort ne faiblira pas. Mais aujourd'hui, mettons toutes nos affaires en ordre. Que tout ce qui concerne ceux qui nous sont chers ou qui dépendent de nous soit réglé, car personne ne peut dire quand ou comment tout cela finira. Quant à moi, toutes mes affaires sont en ordre, et comme je n'ai rien d'autre à faire, je vais m'occuper des préparatifs du voyage. Je vais me procurer les billets et tout ce qui est nécessaire pour le voyage.

Il n'y avait rien de plus à dire, et nous nous séparâmes. Je vais maintenant mettre en ordre toutes mes affaires terrestres, et me préparer à tout ce qui pourrait survenir.

Plus tard.

Tout est fait, mon testament est fait, et au complet. Mina, si elle survit, est mon seul héritier. S'il ne devait pas en être ainsi, alors ce seront les autres, qui ont été si bons pour nous, qui auront ce que je laisserai.

Le soleil va bientôt se coucher. L'agitation de Mina me préoccupe. Je suis certain que le coucher du soleil éveille quelque chose dans son esprit. Ces moments sont devenus éprouvants pour nous tous, car chaque lever et chaque coucher de soleil peut cacher un nouveau danger – et de nouvelles souffrances, qui toutefois, sont peut-être aussi les voies par lesquelles le Seigneur nous mènera à un heureux dénouement. J'écris toutes ces choses dans mon journal, car ma chérie ne doit pas les entendre pour le moment, mais quand viendra le jour où elle pourra les connaître, elles seront prêtes.

Elle m'appelle.

Chapitre 25

Journal du Docteur Seward

11 octobre, au soir.

Jonathan Harker m'a demandé de prendre note de ceci ; car il dit qu'il n'est pas à la hauteur de la tâche, mais qu'il faut qu'un compte-rendu exact soit conservé.

Je pense qu'aucun de nous n'était surpris quand on nous demanda de monter voir Mrs. Harker, un peu avant le coucher du soleil. Nous avons fini par comprendre que le lever et le coucher du soleil sont pour elle des moments de liberté particulière, où son être véritable peut se manifester sans être dominé, paralysé, ou au contraire forcé à agir par une force extérieure. Cet état, ou cette disposition, commence un peu plus d'une demi-heure avant le lever ou le coucher du soleil, et dure jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel, ou que les nuages s'illuminent des derniers rayons de l'astre du jour. D'abord, c'est une sorte d'état négatif, comme si un lien se desserrait, mais rapidement suivi d'une liberté absolue ; toutefois, quand cette liberté disparaît, le retour en arrière se fait rapidement, précédé seulement d'un moment de silence qui est un avertissement.

Ce soir, quand nous nous sommes retrouvés, elle semblait quelque peu sous contrainte, et montrait tous les signes d'une terrible lutte intérieure. Je me figurai que cela était dû au violent effort qu'elle devait fournir en ces tout premiers instants de liberté retrouvée. En très peu de temps, toutefois, elle reprit entièrement le contrôle d'elle-même, puis, faisant signe à son mari de s'asseoir à côté d'elle sur le sofa où elle était à demi couchée, elle nous demanda d'apporter des chaises près d'elle et d'y prendre place. Prenant la main de son mari dans les siennes, elle commença :

« Nous voici ici tous libres, peut-être pour la dernière fois ! Je sais, mon chéri, je sais bien que vous serez toujours avec moi jusqu'à la fin. » Cette dernière phrase était pour son mari, dont la main, nous pouvions tous le voir, s'était resserrée sur les siennes. « Au matin, nous partirons accomplir notre tâche, et Dieu seul sait ce qui nous attend. Vous êtes assez bons pour m'emmener avec vous. Je sais que vous ferez tout ce que des hommes braves et honnêtes peuvent faire pour une pauvre faible femme, dont l'âme est peut-être perdue – non, non, pas encore, mais en tout cas elle est menacée. Mais vous devez vous souvenir que je ne suis pas comme vous. Il y a un poison dans mon sang, dans mon âme, qui pourrait me détruire, qui doit me détruire, sauf si quelque aide me vient de vous. Oh, mes amis, vous savez aussi bien que moi que mon âme est en danger, et même si je vois qu'il n'y a qu'une seule voie pour moi, ni vous ni moi ne devons la suivre ! ». Elle nous lança à chacun, tour à tour, un regard implorant, commençant et terminant par son mari.

« Quelle est-elle ? » demanda Van Helsing d'une voix rauque. « Quelle est cette voie, que nous ne devons pas – que nous ne devrions pas suivre ? »

« Que je meure maintenant, de ma propre main ou de celle d'un autre, avant qu'un mal plus grand encore ne s'abatte sur nous. Je sais, et vous savez, que si j'étais morte vous pourriez libérer mon âme immortelle, comme vous l'avez fait pour ma pauvre Lucy. Si la mort, ou la peur de la mort, était le seul obstacle devant moi, je ne craindrais pas de mourir ici et maintenant, parmi mes amis qui m'aiment. Mais il ne s'agit pas que de la mort. Je n'arrive pas à croire que mourir maintenant, alors qu'il reste de l'espoir, et une tâche difficile à accomplir, soit la volonté de Dieu. C'est pourquoi, pour ma part, je renonce à la certitude du repos éternel, et je m'aventure dans les ténèbres où rôde peut-être la chose la plus maléfique qui ait jamais arpenté le monde ou même les enfers ! » Nous restâmes tous silencieux, car nous savions instinctivement qu'il ne s'agissait là que d'un prélude. Tous les visages étaient fermés, et celui de Harker avait pris la couleur de la cendre ; peut-être devinait-il mieux que nous ce qui allait suivre. Elle continua :

« Voilà ce que je puis apporter au hoche-pot. » Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle employa ici, et avec le plus grand sérieux, cette expression désuète. « Que va y apporter chacun d'entre vous ? Vos vies, je le sais bien » ajouta-t-elle rapidement, « c'est chose facile pour des hommes braves. Vos vies appartiennent à Dieu, et vous pouvez les Lui rendre, mais que me

donnerez-vous, à moi ? » Elle nous lançait des regards interrogateurs, mais cette fois, elle évita de croiser celui de son mari. Quincey semblait comprendre ; il approuva d'un hochement de tête, et le visage de la jeune femme s'éclaira. « Alors je vais vous dire, en toute sincérité, ce que je veux, car il ne doit plus subsister le moindre doute entre nous. Vous devez me promettre, chacun d'entre vous – même vous, mon bien-aimé époux – que, si le moment l'exige, vous me tuerez. »

« Et quel est ce moment ? » La voix était celle de Quincey, mais elle était basse et sourde.

« Lorsque vous serez convaincus que j'ai tellement changé que la mort pour moi sera préférable à la vie. Alors, quand je serai morte dans ma chair, vous devrez, sans attendre une seconde, passer un pieu à travers mon corps et me couper la tête, ou quoi que ce soit qui pourra m'apporter le repos ! »

Quincey fut le premier à se lever après un moment. Il s'agenouilla devant elle, puis, prenant sa main dans la sienne, il dit solennellement :

« Je ne suis qu'un type un peu fruste, et peut-être la vie que j'ai vécue n'est-elle pas digne d'une telle distinction, mais je vous jure, sur tout ce qui m'est sacré et sur tout ce qui m'est cher, que si le moment est venu, je ne faillirai pas à accomplir le devoir que vous nous imposez. Et je vous promets que je balaierai mes doutes et qu'à la moindre suspicion je considérerai que le moment est venu!"

« Mon véritable ami ! » Ce fut tout ce qu'elle put dire au milieu d'un jaillissement de larmes, tandis qu'elle s'inclinait en avant pour baiser sa main.

« Je le jure moi aussi, ma chère Madam Mina ! » dit Van Helsing.

« Et moi aussi ! » dit Lord Godalming. Et chacun à son tour s'agenouilla devant elle pour prêter serment. Je fis de même. Puis son mari la regarda tristement, le visage d'un teint pâle et verdâtre qui atténuait la blancheur de ses cheveux couleur de neige, et demanda :

« Et dois-je, moi aussi, faire une telle promesse, ô ma femme ? »

« Vous également, mon chéri » dit-elle, avec un accent de pitié infinie dans la voix et dans le regard. « Vous ne devez pas reculer. Vous êtes celui qui m'est le plus proche et le plus cher au monde, nos âmes sont nouées en une seule, pour toute la vie et jusqu'à la fin des temps. Songez, mon amour, qu'il y eut des temps où des hommes braves ont tué leurs femmes et leurs enfants, pour les empêcher de tomber aux mains de l'ennemi. Leurs mains n'ont pas faibli le moins du monde, parce que ceux qu'ils aimaient les imploraient de les tuer. C'est le devoir des hommes envers ceux qu'ils aiment, dans ces temps de sombres menaces. Et, oh, mon chéri, s'il doit se faire que je doive trouver la mort de la main de quelqu'un, que ce soit de la main de celui que j'aime le plus au monde. Dr. Van Helsing, je n'ai pas oublié votre pitié, quand il s'agissait de la pauvre Lucy, envers celui qui l'aimait » - elle fit une pause et rougit fugitivement, puis changea sa phrase : « envers celui qui avait plus qu'un autre le droit de lui apporter la paix. Si cela devait se reproduire, je compte que vous ferez en sorte que toute sa vie durant, mon mari se souvienne que c'est sa main qui, par amour, m'aura libérée de la terrible menace qui pesait sur moi. »

« A nouveau, je le jure ! » clama le Professeur de sa voix puissante. Mrs. Harker sourit, sourit vraiment, et avec un soupir de soulagement, elle s'allongea à nouveau et dit :

« Et maintenant, un mot d'avertissement ; un avertissement que vous ne devrez jamais oublier : ce moment, s'il doit jamais arriver, peut arriver rapidement, et sans qu'on s'y attende, et dans un tel cas vous ne devrez pas perdre de temps pour saisir l'opportunité. En un tel moment, je pourrais être moi-même – non, si ce moment arrive, je *serai* l'alliée de votre ennemi, et je combattrai contre vous. »

« Encore une requête. » Elle était devenue très solennelle. « Elle n'est pas aussi vitale et nécessaire que l'autre, mais je veux que vous fassiez une chose pour moi, si vous le voulez bien. » Nous acquiesçâmes, mais aucun d'entre nous ne parla ; il n'était pas nécessaire de parler.

« Je voudrais que vous lisiez l'office des morts ». Elle fut interrompue par un gémissement de son mari. Elle prit ses mains dans les siennes, les tint placées sur son cœur, et continua : « Vous devrez bien le lire un jour devant mon tombeau. Quelle que soit l'issue de cette terrible situation, ce sera une douce pensée pour chacun, ou tout au moins pour certains d'entre nous. Vous, mon amour, le lirez je l'espère, car alors il sera pour toujours associé à votre voix, – quoi qu'il arrive ! »

« Mais, oh, ma chérie » implora-t-il, « la mort est encore loin de vous. »

« Non », répondit-elle, levant une main en signe d'avertissement. Je suis plus proche de la mort en ce moment que si je reposais sous terre sous le poids d'un tombeau ! »

« Oh, ma femme, dois-je le lire ? » dit-il, avant de commencer.

« Cela me réconforterait, mon époux ! ». Elle n'en dit pas plus, et il commença à lire quand elle lui eut tendu le livre.

Comment pourrais-je, comment qui que ce soit pourrait-il, dépeindre cette scène étrange, sa solennité, sa sombre tristesse, son horreur, et pourtant, sa douceur. Même l'un de ces sceptiques, qui ne peuvent voir dans tout ce qui est sain et émouvant qu'un travestissement de l'amère vérité, aurait été touché au cœur s'il avait vu ce petit groupe d'amis fidèles et dévoués, à genoux autour de cette femme brisée et pleine d'angoisse, ou s'il avait entendu la voix tendre et passionnée de son mari, tellement envahi par l'émotion qu'il devait souvent s'arrêter, tandis qu'il lisait le si simple et si bel Office des Morts. Je – je ne puis plus – parler – et la voix me –manque… ! »

Son instinct ne l'avait pas trompée. Aussi étrange que fut cette scène, même lorsque nous y repensâmes plus tard, nous qui étions sous l'influence de l'émotion du moment, elle nous apporta du réconfort, et le silence qui annonçait que Mrs. Harker allait de nouveau perdre la liberté de son âme, ne sembla plus aussi terrible, pour aucun d'entre nous, que nous aurions pu le craindre.

Journal de Jonathan Harker

15 octobre, Varna.

Nous avons quitté Charing Cross le matin du 12, avons gagné Paris cette même nuit, puis pris l'Orient-Express où des places nous avaient été réservées. Nous voyageâmes nuit et jour, et arrivâmes ici à environ cinq heures. Lord Godalming est allé au consulat pour voir si un télégramme à son adresse n'y était pas arrivé, tandis que les autres ont gagné cet hôtel – « l'Odessus ». Il se peut que le voyage ait connu quelques incidents ; toutefois j'étais trop impatient d'arriver pour m'en soucier. Jusqu'à ce que le *Czarina Catherine* arrive au port, rien dans le vaste monde ne pourra présenter le moindre intérêt pour moi. Dieu merci ! Mina va bien, et semble reprendre des forces et des couleurs. Elle dort énormément ; pendant le voyage, elle a pratiquement dormi tout le temps. Avant le lever et le coucher du soleil, toutefois, elle est tout à fait alerte et éveillée, et c'est devenu une habitude pour Van Helsing de l'hypnotiser à ce moment-là. Au début, il fallait fournir un effort, et il devait accomplir de nombreuses passes, mais maintenant, elle semble s'abandonner immédiatement, comme par habitude, et il n'a presque rien à faire. Il semble qu'à ces moments particuliers il ait tout pouvoir sur elle, et que les pensées de la jeune femme lui obéissent. Il lui demande toujours ce qu'elle peut voir et entendre. A la première question, elle répond : « Rien ; tout est noir » et à la seconde : « Je puis entendre les vagues contre la coque du navire, et l'eau qui se brise. Les toiles et les cordages se tendent, et les mâts et les vergues craquent. Le vent est fort – je l'entends souffler dans les haubans, et la proue fend l'écume. » Il est évident que la *Czarina Catherine* est toujours en mer, se hâtant vers Varna. Lord Godalming vient tout juste de rentrer. Il a quatre télégrammes, un pour chaque jour depuis que nous sommes partis, et tous avec la même information : le *Czarina Catherine* n'a été aperçu nulle part à la connaissance de la Lloyd's. Lord Godalming a pris des arrangements avant de quitter Londres afin que son agent lui envoie chaque jour un télégramme pour lui dire si le navire avait été vu quelque part. Il devait recevoir un message chaque jour même si le navire n'avait pas été vu, afin d'être certain qu'on restait vigilant à l'autre bout de la ligne.

Nous avons dîné et sommes allés nous coucher tôt. Demain, nous devons voir le Vice-Consul, et nous débrouiller, si nous pouvons, pour monter à bord du navire dès son arrivée. Van Helsing dit que nous aurons toutes nos chances si nous pouvons monter à bord entre le lever et le coucher du soleil. Le Conte, même s'il prend la forme d'une chauve-souris, ne peut franchir une eau vive de sa propre volonté ; en conséquence il ne peut donc quitter le navire. Et comme il ne peut quitter sa forme humaine sans éveiller les soupçons – ce qu'il doit naturellement éviter – il doit rester dans sa caisse. Donc si nous pouvons monter sur le navire après le lever du soleil, alors il sera à notre merci, car nous pourrons ouvrir la caisse et nous occuper de lui, comme nous l'avons fait pour la pauvre Lucy, avant qu'il ne s'éveille. Il n'aura pas à attendre beaucoup de pitié de nous. Nous pensons que nous n'aurons pas de difficultés avec les fonctionnaires ou avec les marins. Dieu merci ! Voici un pays où la corruption peut tout accomplir, et nous sommes très bien pourvus en matière d'argent. Nous devons seulement nous assurer que le navire n'entre pas au port entre le coucher et le lever du soleil, sans que nous en soyons avertis, et alors nous n'aurons rien à craindre. Le Dieu Argent règlera cela, je crois bien !

16 octobre.

Mina nous rapporte toujours la même chose : vagues, ténèbres et vents favorables. Nous sommes évidemment dans les temps, et lorsqu'on annoncera la *Czarina Catherine,* nous serons prêts. Comme le navire doit passer les Dardanelles, nous sommes certains d'avoir de ses nouvelles.

17 octobre.

Tout est maintenant parfaitement organisé, je pense, pour souhaiter la bienvenue au Comte à son retour de voyage. Godalming a dit aux armateurs qu'il pensait que la caisse envoyée depuis l'étranger pouvait contenir quelque chose qui avait été volé à un de ses amis, et il a obtenu une demi-autorisation d'ouvrir la caisse à ses propres risques. Le propriétaire du navire lui a remis un document recommandant au capitaine de lui accorder toute facilité pour faire tout ce qu'il jugera bon à bord du navire, et il dispose aussi d'une autorisation similaire pour son agent de Varna. Nous avons vu cet agent, qui a été fortement impressionné par les manières aimables de Godalming à son égard, et nous sommes tous pleinement convaincus qu'il fera tout ce qu'il pourra pour aider à la réalisation de nos projets. Nous avons déjà prévu ce que nous ferons si nous parvenons à ouvrir la caisse. Si le Comte s'y trouve, Van Helsing et Seward lui couperont la tête sans attendre et lui planteront un pieu dans le cœur. Morris, Godalming et moi-même empêcherons quiconque d'intervenir, même si nous devons pour cela utiliser les armes que nous avons préparées à cet effet. Le Professeur dit que si nous pouvons disposer ainsi du corps du Comte, il tombera en poussière peu après. Dans ce cas, il n'y aura aucune preuve contre nous, si nous venions à être soupçonnés de meurtre. Mais même si ce n'était pas le cas, nous assumerions nos actes, et peut-être un jour ce manuscrit lui-même pourrait-il sauver certains d'entre nous de la corde. Quant à moi, c'est avec gratitude que je saisirai cette opportunité si elle s'offre à moi. Nous avons l'intention de remuer ciel et terre pour atteindre notre objectif. Nous nous sommes assurés auprès de certains fonctionnaires que dès que le *Czarina Catherine* sera en vue, nous en serons informés par un messager spécial.

24 octobre.

Toute une semaine d'attente. Un télégramme par jour à Godalming, mais toujours la même histoire : « Toujours pas signalé ». Les réponses sous hypnose de Mina chaque matin et chaque soir sont toujours les mêmes : vagues et eau vive, et mâts qui grincent.

24 octobre. Télégramme de Rufus Smith, Lloyd's, Londres, à Lord Godalming, aux bons soins du Vice-Consul de Sa Majesté Britannique, Varna

Czarina Catherine signalé ce matin aux Dardanelles.

Journal du Docteur Seward

25 octobre.

Comme mon phonographe me manque ! Ecrire un journal à l'aide d'un crayon est vraiment agaçant, mais Van Helsing affirme qu'il le faut. Nous étions tous très excités hier quand Godalming a reçu son télégramme de la Lloyd's. Je sais maintenant ce que ressentent les hommes au milieu de la bataille lorsque retentit le signal de l'action. Seule Mrs. Harker ne montre aucun signe d'émotion. Après tout, ce n'est pas surprenant, car nous avons pris de grandes précautions afin qu'elle n'en sache rien, et nous nous sommes efforcés de ne montrer aucun signe d'excitation lorsque nous étions en sa présence. Avant, je suis certain qu'elle s'en serait rendue compte, quelles que soient les précautions prises pour lui dissimuler la chose, mais à cet égard elle a beaucoup changé ces trois dernières semaines. La léthargie la gagne, et même si elle semble forte et bien portante, et retrouve un peu de ses couleurs, Van Helsing et moi-même ne sommes pas satisfaits. Nous parlons souvent d'elle, mais nous n'avons toutefois encore rien dit aux autres. Cela briserait le cœur de ce pauvre Harker – et certainement aussi ses nerfs – s'il savait que nous avons le moindre doute sur ce sujet. Van Helsing surveille très attentivement les dents de la jeune femme, à ce qu'il me dit, quand elle est sous influence hypnotique ; il prétend que tant qu'elles ne commencent pas à devenir plus pointues, il n'y a pas de risque de changement dangereux en elle. Si cela devait arriver, il serait nécessaire de prendre des mesures ! … Nous savons tous deux quelles devraient être ces mesures, même si nous ne partageons pas ces réflexions à haute voix. Aucun de nous ne reculera devant cette tâche – quelque affreuse qu'elle puisse être. « Euthanasie » est un mot excellent et bien réconfortant ! Merci à celui qui l'a inventé, quel qu'il soit.

Nous sommes seulement à vingt-quatre heures des Dardanelles, à la vitesse du *Czarina Catherine* depuis son départ de Londres. Le navire devrait arriver au matin, mais comme il est impossible qu'il entre dans le port avant ce moment-là, nous allons nous coucher très tôt. Nous nous lèverons à une heure du matin, afin d'être prêts.

25 octobre, midi.

Aucune nouvelle de l'arrivée du navire. Le compte rendu de Mrs. Harker sous hypnose ce matin était le même que d'habitude ; il est donc possible qu'il y ait du nouveau à tout moment. Nous les hommes sommes tous surexcités, à l'exception de Harker, qui reste calme. Ses mains sont aussi froides que la glace, et il y a une heure je l'ai vu aiguiser la lame d'un grand poignard Ghoorka qu'il emmène maintenant partout avec lui. Ce sera une sale affaire pour le Comte si la lame de ce « Kukri » parvenait à toucher sa gorge, maniée par cette main ferme, aussi froide que la glace ! Van Helsing et moi étions quelque peu inquiets au sujet de Mrs. Harker aujourd'hui. Aux environs de midi, elle entra dans une sorte de léthargie qui ne nous plaisait pas du tout. Même si nous gardâmes le silence vis-à-vis des autres, nous étions tous les deux inquiets de ce changement. Elle avait été très agitée toute la matinée, aussi nous étions d'abord satisfaits de savoir qu'elle dormait. Quand, toutefois, son mari mentionna en passant qu'elle dormait si profondément qu'il ne parvenait pas à l'éveiller, nous gagnâmes sa chambre pour nous rendre compte par nous-mêmes. Elle respirait naturellement, et elle semblait si tranquille, si paisible, que nous reconnûmes que le sommeil était pour elle préférable à tout autre état. Pauvre jeune femme, elle a tellement à oublier, qu'il n'est pas étonnant que le sommeil, qui le lui permet, lui fasse autant de bien.

Plus tard.

Notre opinion était justifiée, car quand après quelques heures de sommeil réparateur, elle s'éveilla, elle semblait mieux portante qu'elle ne l'avait été depuis des jours. Au coucher du soleil, elle fit son habituel rapport sous hypnose. Où qu'il soit dans la Mer Noire, le Comte se hâte vers sa destination – vers sa perte, je l'espère !

26 octobre.

Une nouvelle journée a passé, et aucune nouvelle du *Czarina Catherine.* Le navire devrait être ici maintenant. Il continue à naviguer quelque part, pourtant, puisque le compte-rendu sous hypnose de Mrs. Harker au matin est toujours le même. Il est possible que le vaisseau ait été ralenti par le brouillard par moments ; certains des steamers qui sont arrivés hier soir ont signalé des bancs de brouillard au nord et au sud du port. Nous devons poursuivre notre surveillance, car le navire peut maintenant être annoncé à tout moment.

27 octobre, midi.

Vraiment étrange ; aucune nouvelle du navire que nous attendons. Hier soir et ce matin, le rapport de Mrs. Harker était toujours le même : les vagues et l'eau qui se brise, même si elle a ajouté que « les vagues étaient très faibles ». Les télégrammes de Londres étaient toujours identiques : « Plus rien à signaler. » Van Helsing est terriblement inquiet, et il vient de me dire à l'instant qu'il craint que le Comte ne soit en train de nous échapper. Il a ajouté, d'un air entendu :

« Je n'aime pas cette léthargie de Madam Mina. Les âmes et les souvenirs peuvent accomplir d'étranges choses durant la transe. » J'étais sur le point de lui en demander plus, mais Harker rentra à ce moment-là, et Van Helsing leva la main en guise d'avertissement. Ce soir au coucher du soleil, nous devrons essayer d'en faire dire plus à Mrs. Harker pendant qu'elle sera en état hypnotique.

28 octobre. Télégramme de Rufus Smith, Lloyd's, Londres, à Lord Godalming, aux bons soins du Vice-Consul de Sa Majesté Britannique, Varna

Czarina Catherine signalé entrant dans le port de Galatz à une heure aujourd'hui.

Journal du Docteur Seward

28 octobre.

Quand nous reçûmes le télégramme annonçant l'arrivée du navire à Galatz, je ne crois pas que pour aucun d'entre nous le choc ait été aussi grand qu'on aurait pu s'y attendre. Il est vrai que nous ne savions ni d'où, ni comment, ni quand le coup tomberait, mais je crois que nous nous attendions tous à ce que quelque chose d'étrange se produise. Ce retard du Comte à Varna avait convaincu chacun d'entre nous que les choses ne se produiraient pas comme nous l'espérions, et nous attendions seulement de connaître la nature de ce changement. Mais quoi qu'il en soit, ce fut quand même une surprise. Je suppose que la nature se fonde sur des bases tellement optimistes que nous pensons toujours au fond de nous-même que les choses se produiront comme elles devraient se produire, et non pas comme nous savons qu'elles vont se produire. Le transcendantalisme est un phare pour les anges, même si pour l'homme il n'est qu'un feu-follet. C'était une expérience étrange, et chacun d'entre nous la vécut différemment. Van Helsing leva la main au-dessus de sa tête pendant un moment, comme s'il adressait un reproche au tout-puissant, mais il ne dit pas un mot, et quelques secondes plus tard il se releva, son visage ayant retrouvé toute sa fermeté. Lord Godalming devint très pâle, et s'assit, respirant difficilement. J'étais moi-même presque étourdi, et regardai les autres un par un avec ébahissement. Quincey Morris resserra sa ceinture de ce mouvement rapide que je connaissais si bien, et qui, à l'époque de nos aventures, signifiait : « action ». Mrs. Harker devint horriblement pâle, tellement pâle que la cicatrice sur son front semblait s'être mise à brûler, mais elle joignit les mains comme en signe d'acceptation, et leva les yeux pour prier. Harker souriait – il souriait, en vérité – de ce sourire sombre et amer de celui qui n'a plus d'espoir, mais au même moment ses actes démentaient son attitude, car ses mains se mirent à chercher instinctivement la poignée de son poignard Kukri, et y restèrent lorsqu'elles l'eurent trouvé. « Quand part le prochain train pour Galatz ? » demanda Van Helsing à la cantonade.

« A six heures trente demain matin ! » Chacun d'entre nous sursauta, car la réponse était venue de Mrs. Harker.

« Mais comment diable le savez-vous ? » demanda Art.

« Vous oubliez, ou peut-être ne savez-vous pas – encore que Jonathan et le Dr. Van Helsing, eux, le savent bien – que je suis la fée des trains. Chez nous à Exeter, j'étudiais toujours les tableaux des horaires des trains, afin d'être utile à mon mari. J'ai trouvé cela tellement utile à certains moments, que je continue à examiner les horaires maintenant. Je savais que si pour une raison ou une autre nous devions aller au château Dracula, nous devrions passer par Galatz, ou en tout cas par Bucarest, alors

j'ai mémorisé ces horaires avec beaucoup de soin. Malheureusement il n'y en avait pas beaucoup à apprendre, car il n'y a qu'un seul train demain, qui part à l'heure que j'ai dite. »

« Merveilleuse femme ! » murmura le Professeur.

« Ne pourrions-nous pas prendre un train spécial ? » demanda Lord Godalming. Van Helsing secoua la tête : « Je crains que non. Ce pays est très différent du vôtre ou du mien ; même si nous parvenions à obtenir un train spécial, il n'arriverait sans doute pas avant le régulier. Qui plus est, nous devons nous préparer. Nous devons réfléchir. Nous devons nous organiser. Vous, ami Arthur, rendez-vous à la gare, prenez les billets et faites en sorte que tout soit prêt pour notre départ demain matin. Vous, ami Jonathan, allez voir l'agent de l'armateur et obtenez de lui des lettres à l'attention de son confrère de Galatz, qui nous donneront autorité pour fouiller le navire là-bas comme c'était convenu ici. Morris Quincey, allez voir le Vice-Consul, et obtenez son appui auprès de son homologue de Galatz, et assurez-vous qu'il fera son possible pour faciliter notre tâche, afin que nous ne perdions pas de temps quand nous serons sur le Danube. John restera avec Madam Mina et moi-même, et nous allons délibérer. Ainsi, si vous perdez du temps dans ces démarches et dépassez l'heure du crépuscule, cela importera peu, puisque je serai ici avec Madam Mina au crépuscule. »

« Et moi » dit Mrs. Harker d'une voix enjouée, plus proche de son ancienne personnalité que nous ne l'avions vue depuis des jours, « j'essaierai de me rendre utile de toutes les façons ; je vais réfléchir et écrire pour vous comme je l'ai déjà fait. Quelque chose se modifie en moi d'une étrange façon, et je me sens plus libre que je ne l'ai été depuis longtemps ! » Les trois jeunes gens semblèrent ragaillardis lorsqu'ils réalisèrent le sens de ces paroles, mais Van Helsing et moi échangeâmes un regard grave et troublé. Mais nous ne prononçâmes toutefois pas un mot.

Quand les trois hommes furent sortis pour se consacrer à leurs tâches, Van Helsing demanda à Mrs. Harker d'aller chercher son exemplaire des journaux et de lui trouver la partie qui avait trait au séjour de Harker au château. Elle sortit pour aller le chercher, et dès que la porte se fût refermée sur elle, il me dit :

« Nous pensons la même chose ! Parlez ! »

« Il y a en effet un changement. Cet espoir me rend malade, car il pourrait être trompeur. »

« Tout à fait exact. Savez-vous pourquoi je lui ai demandé d'aller chercher le manuscrit ? »

« Non ! » répondis-je. « Sauf s'il s'agissait d'un moyen pour me parler seul à seul. »

« Vous avez en partie raison, ami John, mais seulement en partie. Je vais vous dire quelque chose. Et, oh mon ami, je prends un grand, un terrible risque, mais je crois avoir raison. Au moment même où Madam Mina a prononcé ces mots qui nous ont tellement étonnés, il m'est venu une inspiration. Lors de la transe il y a trois jours, l'esprit du Comte est venu à elle pour lire dans son esprit, ou plus exactement il l'a attirée vers lui dans sa caisse de terre dans le navire au milieu des eaux, juste au moment où il se libère au lever et au coucher du soleil. A ce moment, il a appris que nous étions ici, car elle avait plus à lui apprendre, elle qui vit au grand jour avec des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, que lui, enfermé dans son cercueil. Mais maintenant qu'il fait tout ce qu'il peut pour nous échapper, il ne veut plus d'elle.
Avec son immense savoir il est sûr qu'elle viendra dès qu'il l'appellera, mais pour l'instant il s'est coupé d'elle, il l'a mise hors de son pouvoir, afin qu'elle ne vienne pas à lui. Ah ! Maintenant j'ai bon espoir que nos cerveaux d'hommes, qui appartiennent depuis si longtemps à l'humanité, et qui n'ont rien perdu de la grâce de Dieu, sauront s'élever plus haut que ce cerveau infantile qui repose dans une tombe depuis des siècles, et qui ne pourra jamais s'élever aussi haut que les nôtres, occupé qu'il est à ses petites menées, égoïstes, et par là même, mesquines. Voici Madam Mina, pas un mot à elle au sujet de sa transe ! Elle ne sait pas ; cela l'accablerait et la désespérerait, au moment où nous la voulons courageuse et pleine d'espoir, et où nous avons besoin de son cerveau puissant, qui a les capacités d'un cerveau d'homme, mais a en même temps la douceur d'une femme, et ces pouvoirs particuliers qui lui viennent du Comte, et qu'il ne pourra pas lui retirer aussi facilement qu'il le pense. Chut ! Laissez-moi parler, et vous comprendrez. Oh, John, mon ami, nous sommes dans une terrible situation ! J'ai peur, comme jamais auparavant. Nous ne devons nous fier qu'à la bonté de Dieu. Silence ! Elle arrive ! »

Je pensais que le professeur était sur le point de craquer et allait faire une crise d'hystérie, comme cela lui était arrivé à la mort de Lucy, mais il parvint à se maîtriser au prix d'un grand effort. Il contrôlait parfaitement ses nerfs lorsque Mrs. Harker entra dans la pièce, l'air tout à fait joyeux, et semblant même oublier ses soucis dans l'accomplissement de ses tâches. En entrant, elle tendit un certain nombre de feuillets dactylographiés à Van Helsing. Il les regarda avec attention, son visage s'éclairant tandis qu'il les parcourait. Puis, tenant les feuillets entre le pouce et l'index, il dit :

« Ami John, pour vous, qui avez déjà une certaine expérience, et pour vous aussi, chère Madam Mina, qui êtes encore jeune, voici une leçon : il ne faut jamais craindre de trop réfléchir. Un début de pensée s'agite fréquemment dans mon cerveau, mais j'avais peur de lui laisser prendre toute son envergure. Et maintenant que j'en sais beaucoup plus, je reviens à l'origine de ce début de pensée, et je me rends compte qu'il ne s'agissait pas du tout d'un début de pensée, mais d'une pensée complète, même si elle est si jeune qu'elle n'est pas encore assez forte pour utiliser ses petites ailes. Eh bien, tout comme le 'Vilain petit canard' de mon ami Hans Andersen, elle n'est pas du tout la pensée d'un canard, mais celle d'un grand cygne qui planera noblement à l'aide de ses vastes ailes, quand le moment sera venu pour lui d'essayer de voler. Ecoutez ; je vous lis ce que Jonathan a écrit :

« D'autres de sa race, qui, encore et encore, firent passer à leurs troupes le grand fleuve pour envahir la Turquie, lui qui, une fois battu, revenait encore et encore et encore, même s'il devait laisser sur le champ de bataille ensanglanté ses troupes massacrées, car il savait qu'à la fin, même seul, il triompherait ! »

« Qu'est-ce que cela nous apprend ? Pas grand-chose ? Non ! L'esprit infantile du Comte ne voit rien, et en conséquence il parle librement. Votre esprit d'homme ne voit rien, mon esprit d'homme ne voit rien, jusqu'à maintenant. Non ! Mais voici un autre mot prononcé par une personne qui parle sans réfléchir parce qu'elle non plus ne sait pas ce que cela veut dire – ou ce que cela *voudrait* dire. De la même façon qu'il y a dans la nature des éléments immobiles, qui se mettent en mouvement avec le mouvement général de la nature, et alors crac, voici un éclair de lumière qui emplit le ciel, qui aveugle et tue et détruit ceux qui sont là, mais qui éclaire la terre sur des lieues et des lieues. N'est-ce pas ainsi ? Bien, je vais m'expliquer. Pour commencer, avez-vous déjà étudié la philosophie du crime ? « Oui » et « non ». Vous, John, oui, puisqu'il s'agit là de l'étude de la folie. Vous, non, Madam Mina, car le crime ne vous a jamais approchée – à part une fois. Pourtant, votre esprit fonctionne bien et ne raisonne pas *a particulari ad universale*. C'est une spécificité des criminels. Elle est si constante, en tous temps et en tous pays, que même la police, qui ne connaît pas grand-chose en philosophie, en est venue à le constater empiriquement. Le criminel répète indéfiniment le même crime – je parle du véritable criminel, qui semble prédestiné au crime, et ne se préoccupe de rien d'autre. Ce criminel ne dispose pas pleinement du cerveau d'un homme. Il est intelligent et rusé, et plein de ressources, mais son cerveau n'a pas la stature d'un cerveau d'homme. C'est avant tout le cerveau d'un enfant. Maintenant, le criminel qui nous préoccupe est lui aussi prédestiné au crime ; lui aussi a le cerveau d'un enfant, et c'est l'enfant qui a agi à travers les actes qu'il a accomplis. Le petit oiseau, le petit poisson, le petit animal n'apprennent pas par des principes, mais empiriquement, et lorsqu'il apprennent, alors ils posent les fondations pour apprendre plus encore. 'Dos pon sto' disait Archimède. « Donnez-moi un point d'appui, et je pourrai soulever le monde ! » Agir une première fois, voilà le point d'appui par lequel le cerveau d'un enfant devient le cerveau d'un homme, mais jusqu'à ce qu'il ait formulé le désir d'aller plus loin il continuera à répéter les mêmes actions encore et encore, comme il l'a toujours fait auparavant ! Oh, ma chère, je vois que vos yeux sont ouverts, et que pour vous l'éclair de lumière éclaire tout le pays à des lieues et des lieurs à la ronde ! ». En effet Mrs. Harker avait commencé à taper dans ses mains et ses yeux brillaient. Il poursuivit :

« Maintenant, c'est vous qui allez parler. Dites à ces deux arides hommes de science qui sont devant vous ce que vous voyez de vos yeux si brillants. » Il lui prit la main, et la garda dans la sienne tandis qu'elle parlait, son index et son pouce placés comme pour prendre son pouls, de façon j'imagine aussi instinctive qu'inconsciente.

« Le Comte est un criminel du type le plus classique. Nordau et Lombroso le classifieraient ainsi, et en tant que criminel, son esprit est imparfaitement formé. En conséquence, quand il est confronté à une difficulté, il cherche une solution dans ses habitudes. Son passé est pour nous un indice, et la partie que nous en connaissons – et que nous tenons de ses propres lèvres – nous apprend qu'une fois déjà jadis, alors qu'il traversait ce que Mr. Morris appellerait 'une mauvaise passe', il a quitté les terres qu'il essayait d'envahir pour retourner dans son propre pays, et alors, sans perdre de vue son but, il s'est préparé à une nouvelle tentative. Il revint, mieux équipé pour accomplir sa tâche, et fut vainqueur. Ainsi donc, il est venu à Londres pour envahir de nouvelles terres. Il a été battu, et lorsque tout espoir de victoire a été perdu, et que son existence même était en danger, il a fui à travers les mers pour regagner son foyer, tout comme il avait fui jadis le pays des turcs en traversant le Danube. »

« Bien, bien ! Oh, intelligente jeune femme ! » dit Van Helsing avec enthousiasme, tandis qu'il se penchait pour embrasser sa main. Un moment plus tard il me dit, aussi calmement que s'il s'agissait d'une consultation médicale :

« Soixante-douze seulement, malgré toute cette excitation. J'ai bon espoir. » Puis, se retournant vers elle, il lui dit, avec une certaine impatience :

« Mais continuez, continuez ! Il y a plus à dire si vous le voulez bien. N'ayez crainte, John et moi sommes au courant. Je le suis en tout cas, et je vous dirai si vous faites erreur. Parlez sans crainte ! »

« Je vais essayer, mais vous voudrez bien m'excuser si je vous semble égoïste. »

« Non ! N'ayez crainte, vous devez être égoïste, car c'est avant tout à vous que nous pensons ! »

« Bien. Comme il est un criminel, il est égoïste, et comme son intellect est limité et que ses actions sont basées sur l'égoïsme, il se limite à un seul but, auquel il se consacre sans aucun remords. Tout comme il s'enfuit jadis par-delà le Danube, laissant ses forces se faire tailler en pièces, il se préoccupe maintenant de se mettre à l'abri, sans se soucier du reste. C'est pourquoi c'est son propre égoïsme qui libère quelque peu mon âme du terrible ascendant qu'il a pris sur moi pendant cette sinistre nuit. Je l'ai senti, je l'ai bien senti ! Dieu soit remercié pour sa grande miséricorde ! Mon âme est plus libre qu'elle ne l'a jamais été depuis ce moment abominable, et je ne crains qu'une chose, c'est qu'il n'ait utilisé mes connaissances à ses propres fins, tandis que j'étais livrée aux transes ou aux rêves. » Le professeur se leva :

« Il a en effet utilisé votre esprit, et par ce moyen il nous a laissés attendre ici à Varna, tandis que le vaisseau qui le transportait se précipitait, enveloppé de brumes, jusqu'à Galatz, où, sans aucun doute, il avait fait des préparatifs afin de nous échapper. Mais son esprit infantile n'a pas vu plus loin, et il se pourrait bien, comme le veut toujours la Providence de Dieu, que ce sur quoi cet être maléfique comptait le plus pour assurer la sécurité de sa personne, devienne la source de ses plus grands maux . Le chasseur est pris à son propre piège, comme le dit le grand psalmiste. Car maintenant qu'il pense qu'il s'est libéré de toute poursuite de notre part, et qu'il nous a échappé, avec tellement d'heures d'avance, alors son cerveau infantile et égoïste va lui chuchoter qu'il faut dormir. Il pense, aussi, que comme il s'est coupé de votre esprit, aucune information en sa possession ne peut parvenir jusqu'à vous, et c'est là qu'il fait erreur ! Ce terrible baptême du sang qu'il vous a infligé vous laisse libre d'aller à lui en esprit, comme vous l'avez déjà fait pendant vos moments de liberté, lorsque le soleil se lève ou se couche. A ces moments, vous allez à lui de par ma propre volonté, et non la sienne, et ce pouvoir de faire le bien pour vous-même et pour les autres, vous l'avez obtenu par la souffrance qu'il vous a infligée de ses mains. Cette faculté est d'autant plus précieuse que le Comte l'ignore, et afin de se protéger, il s'est même coupé de tout moyen d'obtenir des informations sur nous. Nous, toutefois, ne sommes pas égoïstes, et nous pensons que Dieu reste à nos côtés à travers toutes ces ténèbres, et toutes ces heures sombres. Nous allons le traquer, et nous ne faiblirons pas, même si nous risquons nous-mêmes de devenir semblables à lui. Ami John, ceci fut un grand moment, qui a fait beaucoup pour avancer nos affaires. Soyez notre scribe et couchez tout cela sur le papier, afin que lorsque les autres auront accompli leurs tâches, vous puissiez le leur faire connaître ; ainsi ils sauront ce que nous savons. »

Et c'est ainsi que j'ai écrit en attendant leur retour, et que Mrs. Harker a tout dactylographié, grâce à la machine qu'elle a apportée avec elle.

Chapitre 26

Journal du Docteur Seward

29 octobre.

J'écris ceci dans le train qui me transporte de Varna à Galatz. Hier soir nous nous sommes brièvement réunis un peu avant l'heure du coucher du soleil. Chacun d'entre nous avait accompli ses tâches du mieux qu'il avait pu. Si l'intelligence, l'opiniâtreté et la chance sont avec nous, nous sommes préparés pour notre voyage, et pour ce que nous aurons à faire une fois à Galatz. A l'heure habituelle, Mrs. Harker s'est préparée à sa séance d'hypnotisme, et après un effort plus long et plus sérieux pour Van Helsing qu'il n'est habituellement nécessaire, elle est entrée en transe. D'ordinaire, elle se mettait à parler au premier signe, mais cette fois, le Professeur dut lui poser des questions, et d'un ton plutôt résolu, avant que nous puissions apprendre quoi que ce soit. La réponse finit par venir :

« Je ne puis rien voir ; nous sommes immobiles, il n'y a pas de vagues, seulement le clapotis continuel de l'eau qui s'écoule doucement contre la haussière. J'entends des voix d'hommes qui appellent, certaines proches, d'autres éloignées, et le roulement et le craquement des rames contre les dames de nage. Quelque part un coup de feu est tiré, l'écho en semble très lointain. J'entends des piétinements au-dessus de moi, et on tire des cordes et des chaînes. Qu'est-ce que ceci ? Il y a un rayon de lumière. Je sens le vent souffler sur moi. »

Là, elle s'arrêta. Comme sous le coup d'une impulsion, elle s'était relevée du sofa où elle était étendue, et elle leva les deux mains, les paumes en l'air, comme si elle soulevait un poids. Van Helsing et moi-même nous regardâmes l'un l'autre d'un air entendu. Quincey releva légèrement les sourcils et la regarda intensément, tandis que la main de Harker se refermait instinctivement sur la poignée de son Kukri. Il y eut une longue pause. Nous savions tous que bientôt Mrs. Harker ne pourrait plus nous parler, mais nous sentions qu'il était inutile de dire quoi que ce soit. Soudain elle se rassit, et tandis qu'elle ouvrait les yeux, elle dit doucement : « L'un de vous aimerait-il une tasse de thé ? Vous devez tous être si fatigués ! » Nous avions envie de lui faire plaisir, et nous acceptâmes. Elle partit préparer le thé, et lorsqu'elle fut sortie, Van Helsing dit :

« Vous voyez, mes amis. Il est près de la côte ; il a quitté sa caisse de terre. Mais il lui faut encore prendre pied sur le sol. Pendant la nuit, il peut encore se coucher, caché quelque part, mais s'il n'est pas transporté sur la côte, ou si le navire ne la touche pas directement, il ne peut débarquer. Dans ce cas il peut, s'il fait nuit, changer de forme, et donc gagner la côte en sautant ou en volant, comme il le fit à Whitby. Mais si le jour se lève avant qu'il n'ait débarqué, alors, il ne peut s'échapper, à moins qu'on le transporte. Et si on le transporte, alors les agents des douanes pourraient bien découvrir ce que contient la caisse. Donc, pour conclure, s'il ne gagne pas la côte cette nuit, ou avant l'aube, il perdra une journée entière et nous pourrons donc arriver à temps : et s'il ne s'échappe pas la nuit, nous tomberons sur lui en plein jour, enfermé dans sa caisse et à notre merci. Car il n'osera pas se révéler sous sa vraie forme, éveillé et visible, de peur d'être découvert. »

Il n'y avait rien de plus à dire, et nous patientâmes donc jusqu'à l'aube, moment où nous serions en mesure d'en apprendre plus par l'intermédiaire de Mrs. Harker.

Tôt le matin, nous attendions, le souffle coupé par l'angoisse, d'entendre ce qu'elle nous dirait dans son état de transe. Elle mit encore plus longtemps à atteindre un état hypnotique, et lorsqu'il vint enfin, le temps qui restait avant le complet lever du soleil était si court que nous commencions à désespérer. Van Helsing semblait jeter toute son âme dans cet effort. Enfin, se soumettant à sa volonté, Mrs. Harker lui répondit :

« Tout est noir. J'entends les clapotis de l'eau, au même niveau que moi, et comme des craquements de bois. » Elle fit une pause, et alors le soleil rouge jaillit au-dessus de l'horizon. Nous allions devoir attendre jusqu'à ce soir.

Et c'est ainsi que nous poursuivîmes notre voyage vers Galatz dans les affres de l'angoisse. Nous devions arriver entre deux et trois heures du matin, mais déjà à Bucarest, nous avons trois heures de retard ; il est donc impossible que nous arrivions avant le lever du soleil. D'ici là nous aurons donc encore deux séances d'hypnotisme avec Mrs. Harker, et l'une ou l'autre nous éclairera peut-être sur les évènements.

Plus tard.

A nouveau, le coucher du soleil. Heureusement, il n'y avait rien pour nous distraire à ce moment, car si cela s'était produit lorsque nous étions en gare, nous n'aurions pas été en mesure de nous assurer le calme et l'isolement nécessaires. Mrs. Harker se soumit à l'influence hypnotique encore moins promptement que ce matin. Je crains que ses capacités à partager les sensations du Comte ne soit en train de s'affaiblir, et ceci juste au moment où nous en avons le plus besoin. Il me semble que son imagination commence à travailler, alors que jusqu'ici, lorsqu'elle était en transe, elle se limitait aux faits les plus simples. Cela pourrait à terme nous induire en erreur. Si je pensais que le pouvoir du Comte sur elle décroît dans les mêmes proportions, ce serait une pensée rassurante, mais je crains que cela ne soit pas le cas. Lorsqu'elle se mit à parler, ses paroles furent énigmatiques :

« Quelque chose s'éloigne. Je sens que cela passe sur moi comme un vent glacial. J'entends, au loin, des sons confus – comme des hommes parlant des langues étrangères, et aussi une cascade d'eau furieuse, et le hurlement des loups. » Elle s'arrêta et fut secouée d'un frisson, qui gagna en intensité pendant quelques secondes, puis elle sembla à la fin comme frappée de paralysie. Elle ne dit plus rien, et ne répondit même pas aux questions impérieuses du Professeur. Quand elle sortit de la transe, elle avait froid, elle était épuisée et alanguie, mais son esprit était vif. Elle ne se rappelait de rien, et nous demanda ce qu'elle avait dit. Lorsqu'elle l'apprit, elle y réfléchit en silence, profondément, pendant un long moment.

30 octobre, après-midi.

Nous approchons de Galatz, et je n'aurai peut-être plus le temps d'écrire par la suite. Ce matin, nous attendions tous avec inquiétude le lever du soleil. Van Helsing commença ses passes plus tôt que d'habitude, car il était conscient de la difficulté croissante à faire entrer en transe Mrs. Harker. Mais elles ne produisirent aucun effet, jusqu'à ce qu'enfin elle se soumette, à l'heure habituelle, avec toujours plus de difficultés, une minute avant le lever du soleil. Le Professeur ne perdit pas de temps en questions inutiles, et les réponses de Mrs. Harker vinrent avec une égale promptitude :

« Tout est noir. J'entends le bruit de l'eau, au même niveau que moi, et le craquement du bois sur le bois. Du bétail, au loin. Il y a un autre son, un son étrange, comme – elle s'interrompit, et devint pâle, de plus en plus pâle.

« Continuez, continuez ! Parlez, je vous l'ordonne ! » dit Van Helsing d'une voix tourmentée. Et en même temps, il y avait du désespoir dans sa voix, car le soleil levant rougissait même le pâle visage de Mrs. Harker. Elle ouvrit les yeux, et nous sursautâmes tous quand elle dit, d'une voix douce et avec en apparence une totale insouciance :

« Oh, Professeur, pourquoi me demandez-vous ce qui, vous le savez, m'est impossible ? Je ne me rappelle rien. » Alors, voyant la stupéfaction qui se peignait sur nos visages, elle dit, se tournant successivement vers chacun d'entre nous, d'un air troublé :

« Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? Je ne sais rien, si ce n'est que j'étais étendue ici, à demi endormie, et que je vous ai entendu crier : 'Continuez, continuez ! Parlez, je vous l'ordonne !'. C'était si étrange de vous entendre me donner ainsi des ordres, comme si j'étais un enfant désobéissant ! »

« Oh, Madam Mina » répondit-il tristement, « Cela prouve, s'il en était besoin, combien je vous aime et vous respecte ; ces mots plus vifs que d'ordinaire, étaient prononcés pour votre bien. Il peut sembler étrange que je donne ainsi des ordres à celle à laquelle je m'empresserais d'obéir ! »

Les sifflets annoncent que nous approchons de Galatz. Nous brûlons d'angoisse et d'excitation.

Journal de Mina Harker, 30 0ctobre

Mr Morris, qui est celui dont les autres pouvaient le plus facilement se passer, puisqu'il ne parle aucune langue étrangère, m'a emmenée à l'hôtel où des chambres avaient été réservées par le télégraphe. Les rôles ont été répartis à peu près de la même manière qu'à Varna, sauf que Lord Godalming s'est rendu chez le Vice-Consul, parce que son rang, dans notre extrême

urgence, peut servir de garantie immédiate pour les autorités. Jonathan et les deux docteurs sont allés voir l'officier maritime pour en savoir plus sur les circonstances de l'arrivée du Czarina Catherine.

Plus tard

Lord Godalming est revenu. Le consul est absent, et le Vice-Consul, malade. Aussi les affaires courantes sont-elles expédiées par un clerc. Il s'est montré très obligeant, et a offert sa pleine coopération.

Journal de Jonathan Harker , 30 octobre.

A neuf heures, le Dr. Van Helsing, le Dr. Seward et moi-même rendîmes visite à Messrs. Mackenzie & Steinkoff, agents de la firme londonienne Hapgood. Ils avaient reçu un câble de Londres, en réponse à la demande par télégramme de Lord Godalming, les enjoignant de se mettre à notre disposition. Ils furent particulièrement aimables et courtois, et nous conduisirent à bord du *Czarina Catherine*, qui était ancré dans le port fluvial. Là, nous rencontrâmes le capitaine, un nommé Donelson, qui nous parla de son voyage. Il nous dit que de toute sa vie, jamais il n'avait fait une course dans des conditions aussi favorables.

« Mon vieux » dit-il, « Ca nous f'sait même peur, parce qu'on pensait qu'on aurait à payer ça plus tard avec un bon coup d'malchance, histoire d'faire une moyenne. C'est pas prudent d'naviguer d'puis Londres jusqu'à la Mer Noire avec un vent arrière, comme si l'diable soufflait lui-même sur nos voiles pour ses prop'z-affaires. Et par moments on pouvait rien voir du tout : dès qu'on approchait d'un navire, ou d'un port, ou de la côte, y avait un brouillard qui tombait sur nous et qui voyageait avec nous, et quand y nous quittait et qu'on regardait autour de nous, y avait plus rien à voir. On a passé Gibraltar sans êt' capables de nous signaler, et jusqu'à c'qu'on arrive aux Dardanelles et qu'on attende l'autorisation d'passer, on n'a jamais été en vue de quoi que ce soit. Au début j' pensais plutôt amener les voiles et louvoyer en attendant qu'le brouillard se lève, mais aussi, j'me suis dit qu'si l'diable avait décidé d'nous am'ner vite à la Mer Noire, y s'rait bien capable de l'faire quand même, quoi qu'on fasse. Si on f'sait l'voyage rapidement, ça serait plutôt bon pour not'réputation auprès d'l'armateur, et pas mauvais pour nos affaires, et l'vieux Satan aurait atteint son but, et y nous s'rait sans doute bien r'connaissant de pas l'avoir contrarié. » Ce mélange de simplicité et de ruse, de superstition et de raisonnement commercial énerva Van Helsing, qui dit :

« Mon ami, le diable est plus malin que d'aucuns ne le croient, et il sait à qui il a affaire ! » Le compliment ne déplut pas au marin, qui continua :

« Une fois qu'on avait passé l'Bosphore, les hommes ont commencé à murmurer. Certains d'entre eux, les Roumains, sont v'nus m'voir et m'ont d'mandé d'passer par-dessus bord une grande caisse qu'avait été embarquée par un drôle d'vieux bonhomme juste avant qu'on quitte Londres. J'les avais bien vus regarder c'gars-là et tend' deux doigts vers lui quand ils le voyaient, pour s'protéger du mauvais œil. Mais bon ! Les superstitions d'ces étrangers sont vraiment ridicules ! J'les ai renvoyés à leur travail vite fait, mais comme juste après ça l'brouillard nous est tombé d'ssus, je m'demandais s'y z'avaient pas raison, même si jamais j'aurais dit qu'ça v'nait d'cette caisse. Bon, on continue, et comme le brouillard nous a pas quittés pendant cinq jours, j'ai juste laissé le vent nous pousser, parce que si le diable voulait nous emmener queque part, eh ben, il y arriverait d'toute façon. Et sinon, eh ben on resterait vigilants. Mais c'qu'est sûr, c'est qu'on a fait bonne route sur des eaux bien profondes tout l'temps, et y'a deux jours, quand l'soleil du matin a percé l'brouillard, on était rendus sur l'fleuve en face de Galatz. Les Roumains étaient comme fous, et y voulaient que j'prenne la caisse et que j'la balance par-dessus bord dans l'fleuve. J'ai dû discuter d'ça avec eux avec un bâton à la main, et quand l'dernier d'entre eux a quitté le pont en s'tenant la tête à deux mains, j'avais réussi à les convaincre que, mauvais œil ou pas, la propriété des armateurs et la confiance qu'y-z-ont en moi étaient mieux placés s'ils restaient entre mes mains que s'y-z-allaient au fond du Danube. Figurez-vous qu'y-z-avaient déjà hissé la caisse sur le pont, prête à être balancée, et comme c'était marqué d'ssus Galatz *via* Varna, je pensais que j'pourrais là laisser là après avoir déchargé au port, et m'en débarrasser. On n'a pas beaucoup avancé ce jour-là, et on a dû rester toute la nuit à l'ancre, mais au p'tit matin, une heure avant l'lever du soleil, un homme est monté à bord avec un papier, qui lui v'nait d'Angleterre, qui lui ordonnait de prend' livraison d'une caisse adressée à un certain Comte Dracula. C'est sûr qu'c'était bien pour lui ; il avait les papiers qu'y fallait, et j'étais bien content d'me débarrasser d'cette saleté, parce que ça

commençait à m'inquiéter moi aussi. Si l'diable avait des bagages à bord du navire, j'crois bien qu'c'était cette caisse là et rien d'autre ! »

« Et quel était le nom de l'homme qui en prit livraison ? » demanda Van Helsing, en contenant son impatience. »

« J'vais vous l'dire ! » répondit-il, et, descendant dans sa cabine, il produisit un reçu signé : Immanuel Hildesheim, résidant au 16, Burgen-Starsse. Nous comprîmes bien vite que le capitaine n'en savait pas plus, aussi, après l'avoir remercié, nous prîmes congé.

Nous trouvâmes Hildesheim à son bureau, un juif comme on en voit à l'Adelphi Theatre, avec un nez aquilin . Il nous donna ses informations entre deux pièces de monnaie – et nous nous chargeâmes de cette ponctuation sonnante et trébuchante. Après un moment de négociation, nous parvînmes à obtenir toutes les informations en sa possession. Elles se révélèrent simples, mais importantes. Il avait reçu une lettre de Mr. De Ville, à Londres, lui demandant de prendre livraison , si possible avant le lever du soleil afin d'éviter la douane, d'une caisse qui devait arriver à Galatz à bord du *Czarina Catherine.* Il devait ensuite la remettre à un certain Petrof Skinsky, en relation avec les Slovaques qui commercent en descendant le fleuve vers le port. Il avait reçu pour ce travail un billet de banque anglais, qu'il avait pu changer contre de l'or à la Danube International Bank. Quand Skinsky était venu, le capitaine l'avait emmené au navire, et il avait lui-même emporté la caisse, afin d'éviter les frais de portage. C'était tout ce qu'il savait.

Nous nous mîmes alors à la recherche de Skinsky, mais nous fûmes incapables de le trouver. L'un de ses voisins, qui ne semblait pas le porter dans son cœur, nous dit qu'il était parti deux jours plus tôt, nul ne savait où. Cette information fut confirmée par son propriétaire, qui avait reçu par un messager la clé de la maison, accompagnée du loyer qui lui était dû, en argent anglais. Cela s'était passé hier entre dix et onze heures du soir. Nous nous retrouvions bloqués une fois de plus.

Tandis que nous parlions, un homme arriva en courant, hors d'haleine, et cria que le corps de Skinsky avait été retrouvé à l'intérieur du cimetière de St. Peter, la gorge ouverte comme par quelque animal sauvage. Ceux avec qui nous parlions se précipitèrent pour voir cet horrible spectacle, et les femmes se mirent à crier : « C'est encore un Slovaque qui a fait ça ! ». Nous battîmes en retraite afin de ne pas être impliqués dans cette affaire, et ainsi retardés.

En rentrant à l'hôtel, nous n'étions en mesure de tirer aucune conclusion définitive. Nous étions tous convaincus que la boîte poursuivait sa route sur l'eau, mais nous allions devoir découvrir vers quelle destination. C'est le cœur lourd que nous sommes allés retrouver Mina.

Une fois ensemble, la première chose à faire était de décider si nous allions ou non mettre Mina dans la confidence. Notre situation est de plus en plus désespérée, et au moins cela constituerait une chance, même très hasardeuse.

Journal de Mina Harker , 30 octobre, soir

Ils étaient si fatigués, épuisés et abattus qu'il n'y avait rien à faire pour eux avant qu'ils aient pris quelque repos; aussi leur ai-je demandé de s'allonger pendant une demi-heure pendant que je consignerais tout jusqu'au moment présent. J'éprouve une telle gratitude pour l'inventeur de la machine à écrire de voyage, et pour Mr Morris qui en a acheté une pour moi. Je me serais sentie complètement perdue si j'avais dû faire tout ce travail à la main…

Tout est fini; pauvre cher, cher Jonathan, comme il a dû souffrir et comme il doit souffrir maintenant. Il repose sur le sofa, respirant difficilement, et tout son corps semble comme évanoui. Ses sourcils sont froncés, son visage est tiré par la douleur. Pauvre compagnon, peut-être est-il en train de réfléchir - et je peux voir son visage tout plissé par la concentration de ses pensées. Oh, si je pouvais lui être d'une aide quelconque… Je ferai ce que je peux.

J'ai demandé au Dr Van Helsing, et il m'a donné tous les papiers que je n'ai pas encore vus. Pendant qu'ils se reposent, je

passerai tout minutieusement en revue, et peut-être arriverai-je à quelque conclusion. Je dois essayer de suivre l'exemple du Professeur, et penser sans préjugés à partir des faits qui s'offrent à moi.

Je crois vraiment que, grâce à la Providence de Dieu, j'ai fait une découverte. Je vais chercher les cartes et m'y pencher…

Je suis plus que jamais certaine d'être dans le vrai. Les conclusions que j'ai tirées sont prêtes, aussi je vais rassembler tout le monde pour en donner lecture. Ils pourront en juger; il est bon d'être exact, et chaque minute est précieuse .

Memorandum de Mina Harker (inséré dans son Journal)

Objet d'étude : le problème du Comte Dracula est de retourner chez lui.

a. Il doit être y être ramené par quelqu'un. Ceci est évident; car s'il avait le pouvoir de se déplacer lui-même comme il l'entend, il pourrait y aller sous la forme d'un homme, ou d'un loup, ou d'une chauve-souris, ou sous une tout autre forme. Il craint manifestement d'être découvert, ou gêné par une interférence, dans l' état de faiblesse où il doit se trouver - lorsqu'il est confiné dans sa boîte de bois, entre le lever et le coucher du soleil.

b. Comment doit-il être transporté ? Ici, procéder par élimination pourrait nous être utile. Par la route, par le train, ou par l'eau ?

1. Par la route - Il y a d'innombrables difficultés, particulièrement pour quitter la ville.

(x) Il y a beaucoup de monde; et les gens sont curieux, et font des recherches. Un indice, une conjecture, un simple doute sur ce qui peut se trouver dans la boîte, pourrait le détruire.

(y) Il y a, ou il peut y avoir, des officiers de la douane et de l'octroi à passer.

(z) Ses poursuivants pourraient le suivre. C'est là sa plus grande peur; et à seule fin de ne pas être trahi, il a repoussé, aussi loin qu'il l'a pu, sa victime-même : moi !

2. Par le rail - Il n'y a pas de personne chargée de la boîte; il lui faudrait prendre le risque de supporter un retard, et un retard pourrait lui être fatal, avec des ennemis à ses trousses. Il pourrait en vérité s'échapper la nuit, mais que deviendrait-il, perdu dans un lieu étranger, sans aucun refuge où se rendre ? Il n'a sans doute pas l'intention de s'exposer à une telle situation.

3. Par l'eau - Voici le moyen le plus sûr, d'un certain côté, mais présentant le plus grand danger, d'un autre point de vue. Sur l'eau il est dénué de pouvoir, sauf la nuit; même alors, il ne peut que convoquer le brouillard, la tempête, la neige et ses loups. Mais s'il coulait, les eaux vives l'engloutiraient, sans aucun moyen pour lui d'en sortir, et il serait définitivement perdu. Il pourrait faire en sorte de conduire le vaisseau vers un rivage; mais s'il s'agissait d'un rivage hostile, où il ne serait pas libre de se déplacer, sa position serait à nouveau désespérée.

Nous savons par le registre qu'il était sur l'eau donc ce dont nous devons nous assurer, c'est sur quelle eau.

La première chose est de prendre connaissance exactement de ce qu'il a fait déjà, nous pourrons alors en tirer quelque lumière sur ce qu'il s'apprête à faire ensuite.

Premièrement - Nous devons distinguer, parmi ses actions à Londres, celles qui appartenaient à son plan général, et celles qu'il a accomplies en parant au plus pressé, du mieux qu'il a pu.

Deuxièmement - Nous devons découvrir, en conjecturant au mieux à partir des faits dont nous avons connaissance, ce qu'il a fait ici.

En ce qui concerne la première partie, il est évident qu'il comptait arriver à Galatz, et qu'il a envoyé une facture à Varna pour nous tromper, dans le cas où nous aurions vent de la façon dont il quittait l'Angleterre; sa seule et immédiate intention, alors, était de fuir. La preuve en est la lettre d'instructions envoyée à Immanuel Hildesheim, lui demandant de dégager et d'enlever la caisse avant le lever du soleil. Il y a aussi l'instruction à Petrof Skinsky. Nous ne pouvons que deviner sa teneur, mais il doit y avoir eu une lettre ou un message, puisque Skinsky a rendu visite à Hildesheim.

Jusque là, d'après nos informations, ses plans se sont déroulés comme prévus. Le Czarina Catherine fit un voyage extraordinairement rapide - à tel point d'ailleurs que cela éveilla les soupçons du capitaine Donelson, mais sa superstition, ajoutée à sa prudence, ne firent qu'aider le Comte, et il fila, avec un vent favorable, à travers les brouillards et tout le reste, jusqu'à ce qu'il arrive, sans aucune visibilité, à Galatz. Là, les dispositions du Comte étaient prises, comme la suite l'a prouvé. Hildesheim dégagea la boîte, la retira, et la donna à Skinsky. Skinsky la prit - et ici nous perdons sa trace. Nous savons seulement que la caisse est quelque part sur l'eau, et se déplace. Les douanes et l'octroi éventuels ont été évités.

Maintenant, venons-en à ce que le Comte doit avoir fait après son arrivée - sur terre, à Galatz.

La caisse a été donnée à Skinsky avant le lever du soleil. Au lever du soleil, le Comte pouvait apparaître sous sa propre forme. Ici, nous nous demandons pourquoi avoir choisi Skinsky pour l'aider dans ce travail ? Dans le journal de mon mari, Skinsky est mentionné pour avoir traité avec les Slovaques qui descendaient la rivière jusqu'au port; et la remarque de l'homme, disant que le meurtre était l'oeuvre d'un slovaque, montrait son préjugé général contre cette classe. Le Comte voulait la solitude.

Mon hypothèse est la suivante : à Londres, le Comte a décidé de retourner à son château par l'eau, ce qui lui apparaissait comme le moyen le plus sûr et le plus discret. Il avait été emporté hors du château par les Tziganes, et probablement ceux-ci avaient livré leur cargaison aux Slovaques qui avaient eux-mêmes amené les caisses jusqu'à Varna, car elles étaient expédiées à Londres. Donc le Comte connaissait les personnes susceptibles de lui arranger cette affaire. Alors que la caisse était sur terre, avant le lever du soleil ou après son coucher, il sortit de sa caisse, rencontra Skinsky et l'instruisit de ce qui devait être fait pour transporter la caisse en remontant quelque rivière. Quand cela fut fait, et qu'il sut que tout était en bonne voie, il pensa effacer ses traces en assassinant son agent.

J'ai examiné la carte et découvert que la rivière la plus commode à remonter pour les Slovaques est soit la Pruth, soit la Sereth. J'ai lu dans la transcription de ma transe que j'ai entendu des vaches au loin et le clapotis de l'eau à hauteur de mes oreilles et le craquement du bois. Le Comte, dans sa caisse, était donc sur une rivière, à bord d'un bateau ouvert - propulsé sans doute par des rames ou des perches, parce que les berges étaient toutes proches, et qu'il devait remonter le courant. Il n'y aurait pas eu de tels bruits en effet si le bateau allait dans le sens du courant.

Bien sûr, il se peut que ce ne soit ni la Sereth ni la Pruth, mais cela mérite une plus ample investigation. Maintenant, de ces deux-là, la Pruth est certes la plus navigable, mais la Sereth est, à Fundu, rejointe par la Bistritza qui forme une boucle autour de la Passe de Borgo. Cette boucle est, sans nul doute, le lieu le plus proche du château de Dracula que l'on puisse atteindre par l'eau.

Journal de Mina Harker - Suite

Quand j'eus fini de lire, Jonathan me prit dans ses bras et m'embrassa. Les autres ne cessèrent de me secouer les mains, et le Dr Van Helsing dit :

« Notre chère Madam Mina est une fois de plus notre professeure. Ses yeux ont vu là où les nôtres étaient aveugles. Maintenant nous avons une nouvelle piste, et cette fois nous pourrions bien remporter la partie. Notre ennemi est plus démuni qu'il ne l'a jamais été; et si nous arrivons à l'atteindre pendant le jour, sur l'eau, notre tâche sera achevée. Il a de l'avance, mais il est incapable d'accélérer, puisqu'il ne peut pas quitter sa caisse sous peine d'alerter ceux qui le transportent; car un seul soupçon de leur part pourrait les pousser à le jeter rapidement par dessus-bord dans le courant, où il périrait. Ceci, il le sait, et il ne prendra pas ce risque. Maintenant, hommes, au Conseil de Guerre; car, ici et maintenant, nous devons planifier ce que tout un chacun fera. »

« Je trouverai une chaloupe pour le poursuivre », dit Lord Godalming.

« Et moi, je prendrai des chevaux pour le suivre sur la berge, au cas où il s'échapperait par la terre », dit Mr Morris.

« Bien! dit le Professeur, « tous les deux, très bien. Mais aucun ne doit aller seul. Il doit y avoir de la puissance pour contrer la puissance, si nécessaire; le Slovaque est fort et brutal, et il a de rudes bras. » Tous les hommes sourirent, car ils avaient avec eux un véritable petit arsenal.

Mr Morris dit :

« J'ai apporté des Winchesters; elles sont assez pratiques contre des assaillants multiples; et il pourrait y avoir des loups. Le Comte, si vous vous souvenez, a pris d'autres précautions; il a demandé des choses à d'autres personnes, que Mrs Harker ne parvenait pas bien à entendre ou à comprendre. Nous devons parer à toutes les éventualités. »

Le Dr Seward dit :

« Je pense que je devrais aller avec Quincey. Nous avons l'habitude de chasser ensemble et nous deux, bien armés, nous formerons une bonne équipe pour recevoir tout ce qui peut se présenter. Vous ne devez pas être seul, Art. Il sera peut-être nécessaire de vous battre contre les Slovaques, et un hasard malheureux - car je ne pense pas que ces gars portent des armes à feu - pourrait défaire tous nos plans. Il ne doit pas y avoir de hasards, cette fois; nous ne devons pas prendre le moindre repos avant que la tête et le corps du Comte aient été séparés, et que nous soyons sûrs qu'il ne peut pas se réincarner. »

Il regarda Jonathan tandis qu'il parlait, et Jonathan me regarda. Je pouvais voir mon pauvre chéri tout déchiré de l'intérieur. Bien sûr il désirait être avec moi; mais l'équipe qui serait sur le bateau serait, très probablement, celle qui abattrait le… le….. le… Vampire. (Pourquoi ai-je autant hésité à écrire le mot ?) Il demeura silencieux un moment, et durant ce silence, le Dr Van Helsing dit :

« Ami Jonathan, c'est à vous de l'accompagner, pour deux raisons. D'abord, parce que vous êtes jeune et courageux, et que vous pouvez vous battre, et que toutes les énergies pourront être utiles à la fin ; et aussi parce que c'est votre droit de détruire celui - la chose - qui a jeté tant de souffrance sur vous et sur les vôtres. Ne craignez rien pour Madam Mina; je la surveillerai moi-même, si je le puis. Je suis vieux. Mes jambes ne sont plus aussi rapides qu'auparavant pour courir; et je n'ai pas

l'habitude de monter à cheval si longtemps, ou de donner la chasse si nécessaire, ou de me battre avec des armes létales. Mais je peux être utile d'une autre façon; je peux me battre avec d'autres armes. Et je peux mourir, s'il le faut, aussi bien qu'un homme plus jeune. Maintenant laissez-moi vous dire ce que je voudrais : pendant que vous, mon seigneur Godalming, et l'ami Jonathan, vous irez dans votre petite chaloupe si rapide pour remonter la rivière, tandis que John et Quincey surveilleront la berge où, d'aventure, il aurait pu accoster, j'emmènerai Madam Mina au coeur-même du pays ennemi. Tandis que le vieux renard est enfermé dans sa boîte, flottant sur les eaux vives qu'il ne peut pas traverser pour accoster - où il n'ose soulever le couvercle de son cercueil de peur que les Slovaques qui le transportent ne prennent peur et ne l'abandonnent à la mort - nous suivrons les pas de Jonathan, de Bristritz jusqu'à Borgo, et nous trouverons le chemin du château de Dracula. Là, le pouvoir de l'hypnose de Madam Mina nous aidera sûrement, et nous trouverons notre chemin - si sombre et si inconnu, autrement - après le premier lever de soleil, lorsque nous serons proches de ce lieu fatidique. Il y a beaucoup à faire, et d'autres lieux à sanctifier, afin que ce nid de vipères soit oblitéré. » Ici, Jonathan l'interrompit vivement :

« Etes-vous en train de me dire, Professeur Van Helsing, que vous comptez emmener Mina, dans sa triste situation, contaminée comme elle l'est par la maladie de ce démon, tout droit dans les mâchoires de ce piège mortel ? Pour rien au monde ! Ni pour le Ciel, ni pour l'Enfer ! » Il resta presque interdit pendant une minute, puis poursuivit :

« Savez-vous bien de quel lieu vous parlez ? Avez-vous vu cet affreux repaire d'infamie infernale - avec les rayons-mêmes de la lune grouillants d'ombres macabres, et chaque grain de poussière qui vole au vent, renfermant l'embryon d'un monstre dévorant ? Avez-vous senti les lèvres du vampire sur votre gorge ? » Ici il se tourna vers moi, et comme ses yeux remontèrent jusqu'à mon front, il jeta ses bras en l'air dans un sanglot « Oh mon dieu, qu'avons-nous fait pour mériter cette terreur sur nous ! » et il s'écroula dans le sofa, écrasé de souffrance. La voix du Professeur, comme elle s'élevait d'un ton clair et doux, qui semblait vibrer dans l'air, nous calma tous :

« Oh mon ami, c'est parce que je veux sauver Madam Mina de ce lieu affreux, que je veux y aller. Dieu interdit que je l'emmène là-bas. Il y a un travail - un sombre travail - à faire là, que ses yeux ne doivent pas voir. Nous autres hommes, ici, tous à l'exemption de Jonathan, nous avons vu de nos propres yeux ce qu'il y a à faire pour que cet endroit soit purifié. Rappelez-vous que nous sommes en grande difficulté. Si le Comte nous échappe cette fois-ci - et il est fort, et subtil, et rusé - il peut choisir de dormir pendant cent ans, et alors avec le temps, notre chère Mina » - il prit ma main - « viendrait à lui pour lui tenir compagnie, et serait comme ces autres femmes que vous avez vues, Jonathan. Vous nous avez parlé de leurs sourires d'exultation malveillante, vous avez entendu leur rire grivois quand elles attrapaient le sac, agité de mouvements, que le Comte leur lançait. Vous frissonnez; et c'est tant mieux. Pardonnez-moi de vous faire autant de peine, mais cela est nécessaire. Mon ami, n'est-ce pas un devoir impérieux pour lequel je suis en train, peut-être de donner ma vie ? Si quelqu'un doit aller là-bas pour y rester, c'est à moi d'aller leur tenir compagnie. »

« Faites comme vous voulez », dit Jonathan, avec un sanglot qui le secoua tout entier, « nous sommes entre les mains de Dieu. »

Plus tard - Oh, cela m'a fait du bien de voir ces hommes courageux à l'oeuvre. Comment les femmes peuvent-elles aider des hommes aimants, quand ils sont déjà si passionnés, si sincères et si courageux ! Et, aussi, cela m'a fait penser au merveilleux pouvoir de l'argent ! Que ne peut-il faire lorsqu'il est employé à bon escient; et que peut-il faire lorsqu'il est utilisé pour le mal… Je me sentis si reconnaissante que Lord Godalming soit riche, et que lui et Mr Morris, qui possède également beaucoup d'argent, soient disposés à dépenser sans compter. Car si cela n'avait pas été le cas, notre petite expédition n'aurait pas pu être montée aussi vite, ni avec un aussi bon équipement, qu'elle va l'être dans l'heure qui vient. Cela ne fait pas trois heures que nous avons décidé quel rôle chacun de nous devait jouer; et maintenant Lord Godalming et Jonathan disposent d'un charmant steamer, qui se tient prête à démarrer en un instant. Dr Steward et Mr Morris ont une demi-douzaine de bons chevaux, bien chargés. Nous avons toutes les cartes et tout le matériel divers et varié qui se peuvent imaginer. Le Professeur Van Helsing et moi devons partir par le train de 11h40 ce soir pour Veresti, où nous devons prendre un attelage pour nous conduire à la passe de Borgo. Nous emmenons une bonne quantité d'argent, car nous devons acheter l'attelage et les chevaux. Nous les conduirons nous-mêmes, car nous n'avons personne de confiance pour le faire. Nous avons tous des armes, et il y a même pour moi un revolver à gros calibre; Jonathan n'a eu de cesse que je sois armée comme les autres. Hélas ! il y a une arme que je ne suis pas capable de porter comme les autres; la cicatrice sur mon front me l'interdit. Ce cher Dr Van Helsing me réconforte en me disant que je suis parfaitement équipée en cas de rencontre avec des loups; le temps se rafraîchit à chaque heure, et des tourbillons de neige vont et viennent comme des présages.

Plus tard - Cela m'a demandé tout mon courage de dire au-revoir à mon cher époux. Il se peut que nous ne nous revoyions jamais. Courage, Mina ! Le Professeur te regarde fixement; son regard est un avertissement. Il ne doit pas y avoir de larmes maintenant - pas avant que Dieu ne les transforme en larmes de joie.

Journal de Jonathan Harker , 30 octobre, soir.

J'écris à la lueur de la porte de la chaudière du bateau à vapeur. Lord Godalming entretient le feu. Il a l'habitude de ce travail : il a possédé pendant des années un steamer à lui sur la Tamise, et un autre dans le Norfolk Broads. Concernant nos plans, nous avons fini par décider que l'intuition de Mina était la bonne, et si une voie navigable devait être choisie par le Comte pour regagner son château, c'était certainement le Sereth puis la Bistritza après leur confluent. Nous pensons qu'il devrait traverser la région qui s'entend entre la rivière et les Carpathes aux environs du quarante-septième degré de latitude nord. Nous ne craignons pas de remonter la rivière de nuit à vive allure ; l'eau a une bonne profondeur, et les rives sont suffisamment éloignées l'une de l'autre pour que la navigation à vapeur, même de nuit, soit facile. Lord Godalming me dit de dormir un moment, car un seul suffit à veiller pour le moment. Mais je ne peux pas dormir – comment le pourrais-je, avec ce terrible danger suspendu au-dessus de celle que j'aime, et qui s'en vers ce lieu monstrueux… Mon seul réconfort, c'est que nous sommes entre les mains de Dieu. Sans cette foi, il serait plus simple de mourir que de vivre, afin d'être enfin libéré de toutes ces difficultés. Mr. Morris et le Dr. Seward sont partis avant notre départ pour leur longue chevauchée, ils doivent surveiller la rive droite, suffisamment en avance sur nous afin de pouvoir gagner des hauteurs d'où ils pourront voir une bonne portion de la rivière, et pour ne pas avoir à suivre toutes ses courbes. Pour leurs premières étapes, ils étaient accompagnés de deux hommes afin de monter et guider leurs chevaux de rechange – quatre au total, afin de ne pas exciter la curiosité. Quand ils renverront ces hommes, ce qui ne devrait pas tarder, ils devront s'occuper eux-mêmes des chevaux. Il sera peut-être utile que nous regroupions nos forces ; et dans ce cas, nous disposerons de chevaux pour chacun d'entre nous. L'une des selles a une corne amovible, et peut donc facilement être adaptée pour Mina, si nécessaire.

C'est là une terrible aventure dans laquelle nous nous sommes lancés. Nous nous élançons dans les ténèbres, avec le froid de la rivière qui semble remonter et nous saisir, avec toutes ces voix mystérieuses dans la nuit autour de nous. Nous avons l'impression de dériver vers des lieux inconnus, par des voies inconnues, dans un monde empli de choses sombres et terribles. Godalming referme la porte de la chaudière.

31 octobre.

Nous fonçons toujours. Le jour s'est levé, et Godalming dort. Je veille. Le matin est diablement froid ; la chaleur du fourneau apporte un certain réconfort, même si nous avons aussi de gros manteaux de fourrure. Jusqu'ici nous n'avons dépassé que peu de bateaux ouverts, mais aucun d'entre eux n'avait sur le pont une caisse, ou un paquet, ou quoi que ce soit de la taille de ce que nous cherchons. Les hommes étaient effrayés à chaque fois que nous dirigions vers eux notre lampe électrique, et ils tombaient à genoux et se mettaient à prier.

1er novembre, soir

Rien de nouveau de toute la journée ; nous n'avons rien trouvé qui ressemblât à ce que nous cherchions. Nous remontons maintenant la Bistritza, et si nous nous sommes trompés dans nos conjectures, alors nous aurons laissé passer notre chance. Nous avons examiné tous les navires, grands et petits. Tôt ce matin, un équipage nous a pris pour un navire gouvernemental, et nous a traités en conséquence. Nous y avons vu un moyen de faciliter les choses, aussi à Fundu, là où la Bistritza se jette dans le Sereth, nous nous sommes procuré un drapeau roumain, que nous arborons maintenant ostensiblement. Avec chaque navire que nous avons abordé depuis, cette ruse a fonctionné ; on nous a témoigné une grande déférence, et pas la moindre objection à ce que nous pouvions demander ou faire. Des Slovaques nous ont dit qu'un grand navire les avait dépassés ; son allure était beaucoup plus rapide que la normale, comme s'il avait eu un double équipage à son

bord. C'était avant qu'ils ne parviennent à Fundu ; aussi ils ne purent nous dire si le navire avait alors tourné vers la Bistritza, ou s'il avait continué à remonter le Sereth. A Fundu, nous n'entendîmes pas parler d'un tel navire ; il doit donc être passé de nuit. Je me sens vraiment fatigué, peut-être le froid commence-t-il à me peser, et de plus, la nature exige quand même que l'on prenne du repos de temps en temps. Godalming insiste pour prendre le premier tour de garde. Dieu le bénisse pour toutes ses bontés envers Mina et moi.

2 novembre, matin.

Il fait grand jour. Mon excellent camarade ne m'a pas réveillé. Il me dit que cela aurait été un crime, car je dormais si paisiblement, en oubliant mes soucis. Cela me semble tellement égoïste d'avoir dormi si longtemps, et de l'avoir laissé veiller toute la nuit, mais je crois qu'il a tout à fait raison. Je suis un homme neuf ce matin, et, tandis que je suis assis ici à le regarder dormir, je peux faire tu ce qui doit être fait pour s'occuper de la chaudière, piloter, et ouvrir l'œil. Je sens que ma force et mon énergie me reviennent. Je me demande où se trouve Mina en ce moment, et Van Helsing. Ils doivent être arrivés à Veresti mercredi vers midi. Il a dû leur falloir du temps pour se procurer une voiture et des chevaux, mais s'ils sont partis tout de suite et ont bien voyagé, ils devraient être maintenant aux environs de la Passe de Borgo. Dieu les guide et les aide ! J'ai peur de ce qui pourrait arriver. Si seulement nous pouvions aller plus vite ! Mais ce n'est pas possible, la chaudière vibre tellement elle est poussée au maximum. Je me demande comment cela se passe pour le Dr. Seward et Mr. Morris. On dirait qu'il y a une infinité de ruisseaux descendant des montagnes pour se jeter dans cette rivière, mais comme aucun n'est très large – en ce moment, en tout cas, même s'ils doivent être redoutables en hiver et lors de la fonte des neiges – ils n'ont pas dû présenter un obstacle bien sérieux aux deux cavaliers. J'espère que nous pourrons les voir avant d'atteindre Strasba, car si à ce moment-là nous n'avons pas dépassé le Comte, il sera nécessaire de tenir conseil pour déterminer la suite de notre action.

Journal du Docteur Seward

2 novembre.

Trois jours sur la route. Aucune nouvelle, et pas le temps d'écrire même s'il y en avait, car chaque instant est précieux. Nous n'avons pris que le repos qui était nécessaire aux chevaux, mais nous nous portons tous deux merveilleusement. Ces années d'aventure que nous avons vécues jadis se révèlent maintenant fort utiles. Nous devons poursuivre ; nous n'aurons pas de joie tant que nous n'apercevrons pas à nouveau l'embarcation de nos amis.

3 novembre.

Nous avons entendu dire à Fundu que la steamer avait remonté la Bistritza. Si seulement il ne faisait pas aussi froid. Il y a des signes annonciateurs de neige, et si elle tombe abondamment, elle nous forcera à nous arrêter. Dans ce cas, nous devrons trouver un traîneau, et continuer à la russe.

4 novembre.

Aujourd'hui nous avons appris que le steamer avait été retardé par un accident en essayant de remonter les rapides. Les navires Slovaques le font sans problèmes, en s'aidant d'une corde, et de la bonne connaissance qu'ils ont de ces eaux. Certains venaient à peine de passer quelques heures auparavant. Godalming est lui-même un mécanicien amateur, et c'est évidemment lui qui a remis le bateau en état de marche. Finalement, ils ont pu franchir les rapides sans encombre, avec un peu d'aide, et ont repris la chasse. Mais je crains que depuis l'accident, le navire ne soit plus en très bon état : les paysans nous ont dit qu'après avoir repris son chemin sur des eaux plus calmes, il avait continué à s'arrêter régulièrement tant qu'il était en vue. Nous devons nous hâter plus que jamais : on pourrait avoir besoin de nous très bientôt.

Journal de Mina Harker , 31 octobre

Arrivés à Veresti à midi. Le Professeur m'a dit que ce matin, à l'aube, il a eu énormément de mal à m'hypnotiser, et que tout ce que je pouvais dire était : « noir et silencieux ». Il est parti, maintenant, en quête d'un attelage et de chevaux. Il dit qu'il essaiera plus tard d'acheter d'autres chevaux, afin que nous puissions en changer en chemin. Nous avons un peu plus de 70 miles à parcourir. Le pays est charmant, et très intéressant; si seulement nous nous trouvions dans d'autres circonstances, il serait vraiment délicieux de visiter tout cela. Si Jonathan et moi nous étions tous les deux seuls en voyage ici, quel plaisir cela serait. S'arrêter, voir des gens, apprendre quelque chose de leur vie, et remplir nos esprits et nos mémoires de toute la couleur locale et de tout le pittoresque de ce beau pays sauvage, et de ses gens. Mais hélas ! -

Plus tard. Le Dr Van Helsing est revenu. Il a l'attelage et les chevaux; nous devons prendre un diner, et partir dans une heure. La tenancière nous prépare une gigantesque corbeille de provisions; qui semble suffire pour un régiment de soldats. Le Professeur l'encourage, et me murmure que nous ne trouverons peut-être rien à manger pendant toute une semaine. Il a été faire des courses, également, et a fait envoyer à l'auberge un merveilleux assortiment de manteaux de fourrure, de châles, et de toutes sortes de choses chaudes. Il n'y a vraiment aucun risque que nous ayons froid.

Nous allons bientôt démarrer. J'ai peur de songer à ce qui peut nous arriver. Nous sommes véritablement entre les mains de Dieu. Lui seul sait ce qui peut advenir, et je le prie, de toute les forces de mon âme triste et humble, de garder mon cher époux… que Jonathan sache, quoi qu'il puisse arriver, que je l'ai aimé et honoré plus que je ne saurais l'exprimer, et que ma suprême et ultime pensée sera toujours pour lui.

Chapitre 27

Journal de Mina Harker, 1er novembre

Nous avons voyagé toute la journée, et à vive allure. Les chevaux semblent se rendre compte qu'ils sont bien traités, car ils ne rechignent pas à brûler les étapes le plus vite qu'ils peuvent. Nous en avons changé si souvent, maintenant, en retrouvant à chaque fois le même entrain, que nous sommes encouragés à penser que le voyage sera facile. Le Dr Van Helsing ne parle pas beaucoup; il dit aux fermiers que nous sommes pressés de nous rendre à Bistritz, et il paye bien pour l'échange des chevaux. Nous prenons une soupe chaude, ou du café, ou du thé, et nous repartons. C'est un pays charmant; plein de beautés de toutes sortes, où les gens sont braves, forts, simples, et remplis de qualités agréables. Ils sont très, très superstitieux. A la première maison où nous nous sommes arrêtés, quand la femme qui nous servait a vu la cicatrice sur mon front, elle s'est signé, et a pointé deux doigts vers moi, comme pour repousser le mauvais oeil. Je pense qu'ils se sont donné la peine de mettre une dose supplémentaire d'ail dans nos plats, et je ne peux supporter l'ail… Et cela, même depuis que je prends soin de ne pas ôter mon chapeau ou ma voilette, et que j'ai donc échappé à leur suspicion…Nous voyageons vite, et comme nous n'avons avec nous aucun cocher susceptible de colporter des histoires, nous ne craignons pas le scandale mais je dois dire que la peur du mauvais oeil nous poursuivra longtemps. Le professeur semble infatigable; de toute la journée il ne prend aucun repos, bien qu'il me fasse dormir de longs moments. A l'heure du crépuscule, il m'a hypnotisée, et m'a dit que j'avais répondu comme d'habitude : « obscurité, clapotis de l'eau et bois craquant »; donc, notre ennemi est toujours sur la rivière. J'ai peur de penser à Jonathan, et pourtant, il me semble que je n'ai plus de craintes, ni pour lui ni pour moi. J'écris ces lignes pendant que nous attendons, dans une ferme, que les chevaux soient préparés. Le Dr Van Helsing s'est endormi. Le pauvre, il paraît bien fatigué, vieux et gris, mais sa bouche est aussi ferme que celle d'un conquérant; même dans son sommeil il semble instinctivement déterminé. Quand nous aurons franchi quelque distance, je dois le forcer à se reposer et à me laisser les rênes. Je lui dirai que nous avons des jours de voyage devant nous, qu'il doit éviter de craquer, et ménager ses forces pour le moment où elles seront nécessaires… Tout est prêt, nous partons incessamment.

2 novembre, matin

J'ai obtenu ce que je souhaitais, et nous avons conduit l'attelage à tour de rôles toute la nuit; et maintenant le jour nous éclaire, lumineux mais froid. Il y a quelque chose qui pèse étrangement dans l'air - je dis « qui pèse » car je ne trouve pas de meilleur mot; je veux dire que cela nous oppresse tous les deux. Il fait très froid, et ce n'est que grâce à nos chaudes fourrures que nous nous sentons bien. A l'Aube Van Helsing m'a hypnotisée; à ce qu'il m'a rapporté, j'ai dit « obscurité, craquement de bois, et eaux grondantes », donc la rivière doit être en train de changer tandis qu'il la remonte. J'espère vraiment que mon amour n'est pas en danger - pas plus que nécessaire; mais nous sommes entre les mains de Dieu.

2 novembre, nuit

Nous avons roulé toute la journée. La contrée devient de plus en en plus sauvage, et les immenses contreforts des Carpathes, qui à Veresti nous paraissaient si éloignés et si bas à l'horizon, semblent maintenant se rassembler devant nous pour nous faire rempart. Nous avons tous les deux un état d'esprit positif - je pense que nous faisons, chacun de notre côté, un effort pour rassurer l'autre; et de cette manière nous nous rassurons nous-mêmes. Le Dr Van Helsing a dit que nous atteindrions la Passe de Borgo pendant la matinée. Les maisons se font de plus en plus rares, et le Professeur dit que les derniers chevaux que nous avons pris devront peut-être continuer jusqu'au bout avec nous, car nous ne pourrons peut-être pas en changer. Nous en avons pris deux supplémentaires, en plus des deux que nous avons changés, si bien que nous avons maintenant un attelage de quatre. Ces chers chevaux sont patients et bons, et ne nous donnent aucun souci. Nous ne sommes pas gênés par les autres voyageurs - et ainsi, même moi je peux conduire. Nous traverserons la Passe de jour; nous ne voulons pas arriver avant. Aussi nous ne nous pressons pas, et nous veillons à prendre un repos suffisant, à tour de rôle. Oh, qu'est-ce que demain nous apportera ? Nous devons fouiller ce lieu où mon pauvre mari a tant souffert. Que Dieu nous permette de suivre le bon chemin, et qu'Il daigne garder mon mari et ceux qui nous sont chers à tous les deux, et qui se trouvent en si grand péril. Quant à moi, je ne suis pas digne de son intérêt. Hélas ! Je suis impure à Ses yeux, et je le resterai jusqu'à ce qu'Il me permette de me tenir devant Lui, parmi ceux qui n'ont pas mérité Sa colère.

Memorandum d'Abraham Van Helsing

4 novembre.

Ceci est destiné à mon vieil et sincère ami John Seward, Docteur en Médecine à Purfleet, Londres, au cas où je ne le reverrais pas. Je m'explique. C'est le matin, et j'écris à la lumière d'un feu que j'ai entretenu toute la nuit – avec l'aide de Madam Mina. Il fait froid, très froid, si froid que le lourd ciel gris est gorgé de neige, qui quand elle tombera, restera tout l'hiver durant sur ce sol gelé et tout prêt à l'accueillir. Cela semble avoir affecté Madam Mina ; elle a eu la tête tellement lourde toute la journée qu'elle n'était pas elle-même. Elle dort, elle dort, elle dort ! Elle qui est habituellement si alerte, n'a littéralement rien fait de toute la journée, elle a même perdu son appétit. Elle ne tient plus son petit journal, elle qui écrivait si régulièrement à l'occasion de chaque pause. Quelque chose me dit que tout ne va pas si bien. Toutefois, ce soir elle se montre plus vive. Son long sommeil toute la journée l'a revigorée, et elle est maintenant aussi douce et enjouée qu'à l'accoutumée. Au coucher du soleil, j'ai essayé de l'hypnotiser, mais hélas ! sans effet : mon pouvoir ne cesse de décroître chaque jour, et ce soir, il est totalement sans effet.

Eh bien, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Quelle qu'elle soit, et où qu'elle nous mène !

Et maintenant, passons à la narration ; puisque Madam Mina a arrêté sa sténographie, je dois m'en occuper, à ma façon maladroite et archaïque, afin qu'aucune des journées que nous vivons ne soit absente de nos chroniques.

Nous sommes arrivés à la Passe de Borgo juste avant le lever du soleil hier matin. Dès que je vis les premiers signes de l'aube, je me préparai à la séance d'hypnotisme. Nous arrêtâmes la voiture, et descendîmes, afin de n'être pas dérangés. Je fis une litière avec des fourrures, et Madam Mina, se couchant, se soumit comme toujours au sommeil hypnotique, mais plus lentement et pour moins longtemps que d'habitude. Comme toujours, elle répondit : « Ténèbres et eaux tourbillonnantes. » Puis elle s'éveilla, gaie et rayonnante, et nous poursuivîmes notre chemin, qui nous amena bientôt à la Passe. A cet endroit et à ce moment, elle se mit à faire preuve d'une ardeur fiévreuse, comme si une puissance nouvelle se manifestait en elle pour la guider, car elle désigna du doigt une route et dit :

« Voici le chemin. »

« Comment le savez-vous ? » lui demandai-je.

« Je le sais, bien évidemment » répondit-elle, puis elle ajouta après une pause : « Mon Jonathan n'a-t-il pas voyagé ici, et ne l'a-t-il pas rapporté par écrit ? »

Au début je trouvai cela étrange, mais bien vite je réalisai qu'il n'y avait qu'une seule route de cette sorte. Elle était utilisée, mais assez peu, et était très différente de la route carrossable qui relie la Bucovine à Bistritz, qui est plus large et plus solide, et beaucoup plus fréquentée.

Ainsi donc, nous descendons cette route. Lorsque nous en rencontrons d'autres nous ne sommes pas toujours certains qu'il s'agisse vraiment de routes, car elles sont mal entretenues, et un peu de neige est tombée – les chevaux, eux, savent. Je leur lâche la bride, et ils avancent patiemment. De temps en temps, nous voyons toutes ces choses que Jonathan a décrites dans son merveilleux journal. Et nous avançons, pendant de longues heures et de longues heures. Au début, j'ai encouragé Madam Mina à dormir ; elle a essayé, et elle y est parvenue. Elle a dormi tout le temps, si bien qu'à la fin, j'ai eu des soupçons, et ai essayé de la réveiller. Mais elle dormait toujours, et malgré mes efforts, je ne parvins pas à la réveiller. Je ne voulais pas la brusquer de peur de la blesser, car je savais qu'elle avait beaucoup souffert, et tout bien considéré un sommeil prolongé pouvait lui faire du bien. Je crois que j'ai somnolé un peu moi-même, car soudain, je me suis senti coupable, comme si j'avais fait quelque chose : je me retrouvai droit comme un piquet, les rênes dans la main, avec ces braves chevaux qui trottinaient, trottinaient, tout comme avant. Madam Mina dormait toujours.

Le soleil se couchera bientôt maintenant, et ses rayons qui frappent la neige sont comme une grande vague dorée, si bien que nous projetons de grandes ombres sur les montages escarpées. Car nous montons, encore et toujours, et tout est oh ! si sauvage et si rocheux, comme si c'était le bout du monde !

Tout à l'heure, j'éveillai Madam Mina. C'était l'heure où elle pouvait se réveiller sans trop de difficultés. J'essayai alors de la plonger dans un sommeil hypnotique. Mais elle ne s'endormit pas, et se comporta même comme si je n'étais pas là. Cependant j'essayai à nouveau, et encore, jusqu'à ce que soyons elles et moi dans l'obscurité ; alors je regardai autour de moi, et réalisai que le soleil avait disparu. Madam Mina alors se mit à rire, et je la regardai : elle était maintenant tout à fait éveillée, et paraissait aller mieux que jamais depuis cette nuit à Carfax où nous entrâmes pour la première fois chez le Comte. J'étais surpris, et même pas très à l'aise, mais elle était enjouée, si tendre et si attentionnée, que j'en oubliai ma peur. J'allumai un feu, car nous avons emporté des provisions de bois, et elle prépara à manger tandis que je dételais les chevaux et les mettais à l'abri pour les nourrir. Puis, je retournai au feu, où elle avait préparé mon dîner. Je voulus la servir, mais elle sourit et me dit qu'elle avait déjà mangé – qu'elle avait trop faim pour attendre. Je n'aime pas cela, et j'ai de graves doutes, mais je crains de l'effrayer, et je n'en parle donc pas. Elle me servit, et je mangeai seul, puis nous nous enveloppâmes dans les fourrures et nous étendîmes auprès du feu, et je lui dis de dormir tandis que je veillerais. Mais à vrai dire j'oubliai de veiller, et quand je m'en souvins soudain, je la trouvai étendue calmement, mais éveillée, et me regardant avec des yeux brillants. Une fois, deux fois cela se reproduisit, et au lever du jour, j'avais donc dormi plusieurs fois. Au réveil, j'ai essayé de l'hypnotiser, mais hélas ! Même si elle a obéi et a fermé les yeux, elle ne s'est pas endormie. Le soleil est monté, monté, monté dans le ciel, et alors elle s'est endormie, mais trop tard, et si profondément qu'elle ne se réveilla plus. J'ai dû la porter et la déposer tout endormie dans la voiture, après avoir harnaché les chevaux et avoir tout préparé. Madam dort toujours, et dans son sommeil elle semble avoir plus de couleurs et être en meilleure santé qu'auparavant. Et je n'aime pas ça. Et j'ai peur, peur, peur ! J'ai peur de toutes sortes de choses – même de penser, mais je dois poursuivre mon chemin. Il s'agit d'une question de vie ou de mort, et plus encore, et nous ne devons pas faiblir.

5 novembre, matin

Je dois rapporter le moindre détail avec précision, car bien que vous et moi ayons vu d'étranges choses, vous pourriez penser que moi, Van Helsing, je suis fou – que toutes ces horreurs et toute cette tension nerveuse ont fini par me déranger le cerveau.

Toute la journée hier, nous avons voyagé, toujours plus proches des montagnes, et nous déplaçant dans un pays toujours plus sauvage et désert. Il y a de grands et terribles précipices, et beaucoup de chutes d'eau, et la nature semble avoir parfois tenu ici son carnaval. Madam Mina dort, encore et toujours, et même si moi-même j'ai ressenti la faim et l'ai apaisée, je n'ai pas pu éveiller ma compagne – même pour manger. Je commence à craindre que le lieu ait une influence fatale sur elle, marquée comme elle l'est par le Baptême du Vampire. « Bien » me dis-je, « Si elle doit dormir tout le jour, alors de mon côté, je me dois de ne pas dormir la nuit. » Et ainsi, tandis que nous progressions sur cette âpre route – car c'était une route, même si elle était

ancienne et imparfaite - je penchai la tête en avant et dormis. A nouveau, je m'éveillai avec un sentiment de culpabilité, et la sensation que le temps avait passé, et je trouvai Madam Mina toujours endormie, et le soleil bas dans le ciel. Mais en vérité tout avait changé : les terribles montagnes semblaient plus lointaines, et nous étions près du sommet d'une colline escarpée, sur laquelle se dressait un château qui ressemblait à celui que Jonathan avait décrit dans son journal. Je frémis d'excitation et de peur en même temps, car maintenant, bonne ou mauvaise, la fin était proche.

Je réveillai Madam Mina, et à nouveau m'efforçai de l'hypnotiser, mais hélas, ce fut impossible et bientôt il fut trop tard. Alors, avant que les grandes ténèbres ne s'abattent sur nous, car même après le coucher du soleil les cieux reflétaient encore la lumière de l'astre disparu sur la neige, et c'était encore comme un long crépuscule – je détachai les chevaux, et les installai pour les nourrir, les abritant comme je le pouvais. Puis je fis un feu, et installai confortablement Madam Mina tout près, maintenant éveillée et plus charmante que jamais, au milieu de ses couvertures. Je préparai la nourriture, mais elle ne voulut pas manger, disant simplement qu'elle n'avait pas faim. Je n'insistai pas ; je savais que c'était inutile. Quant à moi je mangeai, car je devais maintenant prendre des forces pour nous deux. Puis, craignant ce qui pourrait arriver, je traçai un cercle assez grand pour qu'elle y fût confortablement installée, et sur le cercle lui-même j'émiettai l'une des hosties, si finement que j'étais certain qu'elle serait bien protégée. Elle resta immobile durant tout ce temps – aussi immobile qu'une morte, et elle devint de plus en plus pâle, et pour finir plus pâle encore que la neige, et elle ne dit pas un mot. Mais quand je m'approchai, elle se jeta dans mes bras, et je pus sentir que la pauvre âme était secouée des pieds à la tête d'un tremblement qui glaçait le cœur. Je lui dis, lorsqu'elle eût un peu retrouvé son calme :

« Ne viendrez-vous pas près du feu ? » Je voulais en effet me rendre compte de ce dont elle était capable. Obéissante, elle se leva, mais après avoir fait un pas, elle s'arrêta, et demeura là, interdite.

« Pourquoi n'avancez-vous pas ? » demandai-je. Elle secoua la tête, puis, faisant demi-tour, se rassit à sa place. Alors, me regardant les yeux grand ouverts, comme quelqu'un qui viendrait juste de s'éveiller, elle dit simplement :

« Je ne peux pas ! » puis elle resta silencieuse. Je m'en réjouis, car je savais que ce qu'elle ne pouvait pas faire, aucun de ceux que nous craignions ne le pourrait. Même s'il y avait encore du danger pour son corps, son âme au moins était en sécurité !

A ce moment, les chevaux commencèrent à hennir et à tirer sur leurs rênes, jusqu'à ce que j'aille les calmer. Lorsqu'ils sentirent mes mains posées sur eux, ils poussèrent tout bas de petits hennissements de contentement, léchèrent mes mains et restèrent calmes un moment. Plus d'une fois durant cette nuit, je dus aller les voir, jusqu'à cette heure froide de la nuit où toute la nature est endormie, mais à chaque fois ma visite parvint à les calmer. A cette heure glaciale, le feu commença à mourir, et je me préparais à le recharger, car la neige tombait à gros flocons et s'accompagnait d'un brouillard glacé. Même dans le noir, il y avait encore une certaine lumière, comme toujours quand il y a de la neige, et c'était comme si les bourrasques de neige et les rubans de brouillard prenaient la forme de femmes aux vêtements traînants. Tout était enveloppé d'un sinistre silence de mort ; on n'entendait que les chevaux qui hennissaient et se recroquevillaient, comme s'ils s'attendaient au pire. Je commençais à avoir peur –horriblement peur, mais alors, j'éprouvai un sentiment de sécurité en songeant à cet anneau dans lequel je me tenais. Je commençai aussi à penser que j'étais travaillé par mon imagination, à cause de cette nuit, de cette obscurité, et aussi de toute cette agitation, et de cette terrible anxiété que j'avais éprouvée. C'était comme si j'étais rendu fou par tous les souvenirs que j'avais des horribles aventures de Jonathan, car les flocons de neige et la brume commençaient à tourbillonner tout autour de nous, jusqu'à je puisse presque percevoir comme les silhouettes de ces femmes qui l'avaient embrassé. Et les chevaux se blottissaient toujours plus, et gémissaient de terreur comme des hommes gémiraient de douleur. Pourtant ils n'étaient pas gagnés par la peur au point de s'enfuir. Je craignis pour ma chère Madam Mina lorsque j'eus l'impression que ces terribles silhouettes s'approchaient et nous encerclaient. Je la regardai, mais elle était assise, et me souriait calmement. Lorsque je me dirigeai vers le feu pour l'entretenir, elle me retint et murmura, d'une voix semblable à celles qu'on entend dans les rêves, tant elle était basse :

« Non ! Non ! Ne sortez pas. Ici vous êtes en sécurité ! » Je me retournai vers elle, et lui dis, la regardant dans les yeux :

« Mais vous ? C'est pour vous que je crains ! » A quoi elle rit – un rire bas et irréel -, puis elle dit :

« Peur pour *moi* ! Et pourquoi craindre pour moi ? Personne au monde n'est mieux protégé que moi contre eux », et tandis que je m'interrogeais sur la signification de ses paroles, une bourrasque de vent raviva la flamme, et je pus voir la cicatrice rouge sur son front. Alors, hélas, je compris. Si ce n'avait pas été le cas, je n'aurais pas tardé à comprendre, car les silhouettes tourbillonnantes de brume et de neige se rapprochaient, tout en restant toujours en dehors du Cercle Sacré. Puis elles

commencèrent à se matérialiser, jusqu'à ce qu'enfin – si Dieu veut que je n'aie pas perdu la raison, car j'ai vu cela de mes propres yeux – s'incarnent devant moi les trois femmes qu'avait vues Jonathan dans cette chambre lorsqu'elles avaient embrassé sa gorge. Je reconnaissais ces rondeurs voluptueuses, ces yeux brillants et impitoyables, ces dents blanches, ces couleurs, ces lèvres sensuelles. Elles souriaient à la pauvre Madam Mina, et tandis que leur rire perçait le silence de la nuit, elles joignirent leurs bras et les pointèrent vers elle, puis dirent, de ces voix si douces et si cristallines que Jonathan avait comparées à l'insupportable douceur d'un doigt jouant sur le bord d'un verre à eau.

« Viens, sœur. Viens avec nous. Viens ! Viens ! » Je craignais de me retourner vers la pauvre Madam Mina, mais mon cœur bondit de joie comme une flamme, car oh ! la terreur que je lus dans son doux regard, la répulsion, l'horreur, emplirent mon cœur d'espoir. Dieu en soit remercié, elle n'était pas encore des leurs. Je saisis quelques-unes des bûches préparées pour le feu qui étaient près de moi, et brandissant l'une des hosties, m'avançai vers les femmes en direction du feu. Elles reculèrent devant moi, et se mirent à rire, de leur abominable rire grave. J'alimentai le feu, et je ne les craignais plus : je savais que nous étions en sécurité derrières nos protections. Elles ne pouvaient m'approcher tant que j'étais armé, pas plus qu'elles ne pouvaient approcher Madam Mina tant qu'elle restait à l'intérieur de ce cercle, aussi infranchissable pour elle que pour ces femmes. . Les chevaux avaient cessé de hennir, et étaient allongés en silence sur le sol. La neige tombait doucement sur eux, et ils commençaient à blanchir. Je savais que les pauvres bêtes étaient maintenant bien au-delà de la terreur.

Et nous restâmes ainsi jusqu'à ce que la lueur rouge de l'aube commence à percer à travers la neige. J'étais affligé et apeuré, et plein de désespoir et de terreur, mais lorsque ce beau soleil commença à monter au-dessus de l'horizon, la vie me revint. Dès les premiers signes de l'aube, les horribles silhouettes se mêlèrent à nouveau à la brume et à la neige, et les tourbillons de brouillard transparent se dirigèrent vers le château, et se perdirent au loin.

Instinctivement, au moment où l'aube se leva, je me retournai vers Madam Mina, dans l'intention de l'hypnotiser, mais elle était tombée dans un soudain et profond sommeil, dont je ne pus la tirer. J'essayai de l'hypnotiser dans son sommeil, mais il n'y eut aucune réponse de sa part, pas la moindre, et alors le jour se leva. Mais j'ai encore peur de partir. Je suis allé m'occuper du feu, et suis allé voir les chevaux : ils sont tous morts. Aujourd'hui j'ai beaucoup à faire ici, et je vais attendre que le soleil soit haut dans le ciel, car je vais devoir me rendre dans des endroits où la lumière du soleil, bien qu'obscurcie par la neige et la brume, sera gage de ma sécurité.

Je vais reprendre des forces avec un petit déjeuner, puis je m'attèlerai à ma terrible tâche. Madam Mina dort toujours, Dieu soit loué ! et elle dort paisiblement…

Journal de Jonathan Harker

4 novembre, au soir

L'accident du steamer a été un évènement terrible pour nous. Sans cela nous aurions déjà dû dépasser l'embarcation du Comte depuis longtemps, et maintenant ma chère Mina serait libérée. J'ai peur de penser à elle, perdue dans ces collines tout près de cet horrible endroit. Nous avons maintenant des chevaux, et nous allons suivre les traces. J'écris ceci tandis que Lord Godalming se prépare. Nous avons nos armes. Les Tziganes devront prendre garde s'ils ont l'intention de se battre. Oh, si seulement Morris et Seward étaient avec nous. Mais nous devons garder l'espoir ! Si je ne devais plus écrire, au revoir, Mina ! Dieu te bénisse et te protège.

Journal du Docteur Seward

5 novembre

L'aube venue, nous pûmes voir les silhouettes des Tziganes devant nous ; ils s'éloignaient en toute hâte de la rivière avec leur chariot. Ils entouraient celui-ci de très près, et semblaient se précipiter comme s'ils étaient attaqués. La neige tombe

légèrement, et il y a une étrange excitation dans l'air. Peut-être n'est-ce que l'expression de nos propres sentiments, mais c'est étrange. Au loin, j'entends le hurlement des loups ; la neige les a fait descendre des montagnes, et nous sommes entourés de dangers de toutes parts. Les chevaux sont presque prêts maintenant, et nous allons bientôt partir. Nous allons au-devant de la mort… Dieu seul sait la mort de qui, ou quoi, ou quand, ou comment…

Memorandum d'Abraham Van Helsing
5 novembre, après-midi

Au moins, je ne suis pas fou. J'en remercie en tout cas la miséricorde divine, même si l'épreuve fut terrible. Lorsque je laissai Madam Mina endormie au milieu de Cercle Sacré, je me dirigeai vers le château. Le marteau de forgeron que je m'étais procuré à Veresti se révéla utile : bien que les portes fussent toutes ouvertes, je les arrachai de leurs gonds rouillés, afin d'éviter qu'elles se referment, par malveillance ou par malchance, et que je me retrouve incapable de ressortir une fois entré. L'amère expérience de Jonathan me fut ici très utile. Me remémorant son journal, je pus trouver le chemin de la vieille chapelle, car je savais que là se trouvait la tâche qui m'attendait. L'air était oppressant, comme empli de vapeurs sulfureuses, qui par moments me donnaient le tournis. Il y avait un bourdonnement dans mes oreilles, ou alors était-ce le hurlement des loups que j'entendais encore au loin ? Alors, je pensai à ma chère Madam Mina, et je sombrai dans une profonde détresse. J'étais tenaillé par l'indécision. Elle, que je n'avais pas osé amener en ce lieu, mais que j'avais laissée à l'abri du Vampire dans ce Cercle Sacré, et maintenant des loups ! Mais je décidai finalement que mon devoir se trouvait là où j'étais, et que nous devions nous soumettre à la volonté de Dieu en ce qui concernait les loups. Au moins, ce n'était là que la mort, et après la mort, la liberté. Ainsi, j'avais choisi pour elle. Si ce n'avait été que pour moi, le choix eût été aisé : la mâchoire du loup me semblait préférable à la tombe du Vampire ! Ainsi je fis le choix de poursuivre ma tâche.

Je savais qu'il me fallait trouver au moins trois tombes – des tombes habitées, alors je me mis à leur recherche, et finis par en trouver une. Elle était étendue dans son sommeil de Vampire, si pleine de vie et de voluptueuse beauté que je frémis comme si je m'apprêtais à commettre un meurtre. Ah, je ne doute pas que dans les temps anciens, quand existaient de telles choses, plus d'un homme qui avait entrepris la même tâche que moi avait dû, au dernier moment, voir son cœur lui manquer. Alors ils hésitait, hésitait, hésitait, jusqu'à ce que la beauté même de la belle Non-morte l'hypnotise, et il restait là, jusqu'à ce que le soleil se couche, et que le Vampire s'éveille. Alors les beaux yeux de la fascinante jeune femme s'ouvraient, débordant d'amour, et la bouche voluptueuse s'offrait aux baisers – et l'homme est faible. Et voilà une victime de plus pour le Vampire, une de plus qui ira rejoindre l'armée sinistre et monstrueuse des Non-morts !

Oui, ce fut bien de la fascination que j'éprouvais, lorsque je vis celle-ci, bien qu'elle fût étendue dans une tombe antique et lourde de la poussière des siècles, au milieu de l'horrible odeur qui caractérisait tous les repaires du Comte. Oui, j'étais ému – moi, Van Helsing, malgré les décisions que j'avais prises et les raisons que j'avais de la haïr, j'étais ému par un désir ardent de suspendre mon geste, et qui semblait paralyser toutes mes facultés et entraver mon âme même. Etait-ce le manque de sommeil, ou cette étrange oppression dans l'air, qui commençait à avoir raison de moi ? Ce qui était certain, c'est que je commençais à sombrer dans le sommeil, dans ce rêve éveillé de celui qui s'abandonne à une douce fascination, lorsque soudain me parvint, à travers l'air chargé de neige, un long, long gémissement, si plein de terreur et de souffrance qu'il m'éveilla aussi promptement que l'aurait fait le son du clairon. Car c'était la voix de ma chère Madam Mina que j'entendais.

Je rassemblai alors mes forces pour poursuivre ma monstrueuse tâche, et en soulevant d'autres pierres tombales, je trouvai une autre des trois sœurs, qui avait aussi une chevelure noire. Je n'osai pas m'arrêter pour la regarder comme je l'avais fait pour sa sœur, car je risquais une fois de plus d'être ensorcelé, mais je continuai mes recherches jusqu'à ce qu'enfin, je finisse par trouver, dans une grande tombe, comme si elle avait été destinée à un être aimé, cette sœur blonde que j'avais, comme Jonathan, vue se matérialiser à partir du brouillard. Elle était tellement charmante, d'une beauté tellement radieuse, si exquisément sensuelle, que tous mes instincts d'homme, qui poussent ceux de mon sexe à protéger ses pareilles, submergeaient mon cœur sous une nouvelle vague d'émotion. Mais Dieu en soit remercié, le hurlement de l'âme de ma chère Madam Mina résonnait encore à mes oreilles, et avant que le sortilège ne pût être tissé autour de moi, j'avais repris possession de moi et m'étais contraint à poursuivre mes horribles recherches. A ce moment j'avais fouillé toutes les tombes de la chapelle, du moins me semblait-il, et comme il n'y avait eu autour de nous dans la nuit que trois spectres Non-morts, j'en déduisis qu'il n'existait plus aucun Non-mort actif. Il y avait une grande tombe, plus imposante que les autres ; elle était immense, et de nobles proportions. Un seul mot y était gravé :

Ainsi donc, c'était là la demeure sépulcrale du Roi des Vampires, qui en avait entraîné tant d'autres à sa suite. Elle était vide, ce qui me confirma ce que je savais déjà. Avant de commencer mon abominable travail afin de ramener ces trois femmes à leur mort véritable, je déposai dans la tombe de Dracula quelques hosties, afin d'en bannir le Nom-mort à jamais. Alors, commença ma terrible tâche. Je la redoutai. S'il n'y en avait eu qu'une, c'eût été simple en comparaison. Mais trois ! Recommencer deux fois après avoir traversé une pareille horreur ! Car si ce fut terrible avec la douce Miss Lucy, qu'en serait-il avec ces trois étranges femmes qui avaient survécu à travers les siècles, et que le passage du temps avait renforcées, et qui, si elles le pouvaient, défendraient leurs vies maudites…

Oh, mon ami John, mais c'était là un travail de boucher ! Si la pensée d'une autre mort, d'une autre existence sur laquelle pesait une chape d'épouvante, ne m'avait donné du courage, je n'aurais pu continuer. J'en tremble encore maintenant, mais tant que tout ne fut pas terminé, Dieu en soit remercié, mes nerfs tinrent bon. Si je n'avais pas vu ce soulagement, et cette joie sur le visage de la première, juste avant la dissolution finale, attestant que l'âme avait été libérée, je n'aurais pu poursuivre mon travail de boucher. Je n'aurais pu supporter l'horrible crissement du pieu qui s'abat dans la chair, le sursaut de douleur, les lèvres pleines d'écume sanglante. J'aurais fui terrifié, laissant ma tâche inachevée. Mais c'est terminé ! Et ces pauvres âmes, je peux maintenant les pleurer et avoir pitié d'elles, quand je me les remémore, calmes dans le sommeil de la mort, juste avant que leur corps ne se dissolve. Car, ami John, à peine mon couteau avait-il tranché leur tête, avant que tout leur corps ne commençât à se désagréger et à retourner à sa poussière originelle, ce fut comme si la mort, qui avait été retenue pendant tant de siècles, venait enfin réclamer son dû et dire, d'une voix forte : « Me voici. »

Avant de quitter le château, je fis le nécessaire à toutes les entrées pour m'assurer que le Comte ne pourrait plus pénétrer en ce lieu sous sa forme de Non-mort.

Quand j'entrai à nouveau dans le cercle où dormait Madam Mina, elle s'éveilla, et me voyant, elle s'écria en pleurant que j'en avais trop enduré.

« Venez », dit-elle, « Quittons cet horrible endroit ! Allons retrouver mon époux, qui, je le sais, vient vers nous. » Elle était maigre, et pâle, et faible, mais ses yeux restaient purs et brillaient de ferveur. J'étais heureux de voir sa pâleur et sa faiblesse, car mon esprit était encore plein de l'horreur du sommeil écarlate des vampires. Et ce fut donc le cœur plein de confiance et d'espoir, et cependant aussi de peur, que nous nous dirigeâmes vers l'est pour retrouver nos amis … et *Lui*, dont Madam Mina pressentait l'arrivée.

Journal de Mina Harker

6 novembre

L'après-midi était déjà très avancée lorsque le Professeur et moi nous reprîmes le chemin de l'Est, d'où je savais que Jonathan devait venir. Nous n'allions pas vite, bien que nous fussions en descente, car nous devions porter de lourdes couvertures et des châles avec nous; nous n'osions pas nous exposer au risque de rester sans rien pour nous couvrir dans le froid et la neige. Nous dûmes emporter quelques provisions, également, car nous nous trouvions dans un lieu parfaitement désolé, et, à perte de vue à travers la neige qui tombait, il n'y avait aucun signe d'habitation. Quand nous eûmes traversé environ un mile, je me sentis fatiguée par cette marche, chargée de tous ces bagages, et je m'assis pour me reposer. Ensuite nous regardâmes en arrière et nous vîmes la ligne claire du château de Dracula se découpant dans le ciel; car nous étions si bas sous la colline qu'il surplombait, que la ligne des montagnes des Carpathes était loin en-dessous. Nous le vîmes dans toute sa majesté, perché à mille pieds au sommet d'un véritable précipice, très en retrait des montagnes adjacentes de part et d'autre. Il y avait quelque chose de sauvage et de troublant dans ce lieu. Nous pouvions entendre le hurlement lointain des loups. Ils étaient loin, mais le son, même étouffé par la neige qui tombait, était plein de terreur. Je comprenais, à la façon dont le Dr Van Helsing scrutait les alentours, qu'il était à la recherche de quelque lieu stratégique, où nous serions un peu protégés en cas d'attaque. La route, difficile, descendait toujours; nous pouvions la distinguer à travers la neige tombée.

Au bout d'un petit moment, le Professeur m'appela, et je me levai pour le rejoindre. Il avait trouvé un endroit parfait, une sorte de creux naturel dans le rocher, avec une entrée semblable à une porte entre deux gros rochers. Il me prit par la main et me conduisit à l'intérieur : « Vous voyez! » dit-il « Ici vous serez à l'abri, et si les loups viennent vraiment, je pourrai les prendre un par un. » Il amena nos fourrures, et me fit un nid douillet, puis il sortit des provisions et les mit devant moi. Mais je ne pouvais pas manger; le simple fait d'essayer me révulsait, et, bien que j'eusse aimé lui faire plaisir, je ne pus me contraindre à le faire. Il parut très triste, mais ne me fit aucun reproche. Sortant ses jumelles de la valise, il se tint au-dessus du rocher, et commença à scruter l'horizon. Soudain, il s'écria :

« Regardez, Madam Mina! Regardez, regardez! » Je sautai sur mes pieds et vins à côté de lui sur le rocher; il me tendit les jumelles et m'indiqua où regarder. La neige tombait maintenant plus lourdement, et tourbillonnait follement autour de nous, car un vent violent commençait à souffler. Toutefois, il y avait des moments de pause entre les tourbillons de neige, et je pus alors voir assez loin. De la hauteur où nous nous tenions, il était possible de voir à une grande distance; et au-loin, au-delà de la vaste étendue de neige, je pouvais voir la rivière dérouler ses noeuds et ses boucles, comme un ruban noir. Droit devant nous, et pas très loin - en fait, si près que je me demandai comment nous ne les avions pas remarqués plus tôt - arrivait un groupe de cavaliers chevauchant à vive allure. Au milieu d'eux se trouvait un chariot, une longue charrette de paysan, qui glissait d'un côté et de l'autre, comme la queue frétillante d'un chien, à chaque accident du chemin. Comme ils ressortaient bien sur la neige, je pus voir aux vêtements de ces hommes qu'ils étaient des paysans ou des sortes de bohémiens.

Sur le charriot se trouvait un grand coffre carré. Mon coeur défaillit quand je le vis, car je sentais que la fin approchait. Le soir n'allait plus tarder, maintenant, et je savais pertinemment qu'au crépuscule, la Chose qui était emprisonnée là recouvrerait sa liberté et pourrait, sous n'importe laquelle de ses nombreuses formes, échapper à toute poursuite. Pleine d'angoisse, je me tournai vers le Professeur; à ma consternation, cependant, il n'était plus là. Un instant plus tard, je le vis au-dessous de moi. Autour du rocher il avait dessiné un cercle, identique à celui qui nous avait protégés la nuit dernière. Quand il l'eut achevé, il me fit face à nouveau, et dit :

« Au moins, vous serez ici à l'abri de lui ». Il me reprit les jumelles, et, dès que la neige fut moins dense, il balaya du regard tout l'espace au-dessous de nous. « Vous voyez », dit-il, « ils se dépêchent; ils fouettent leurs chevaux, et galopent aussi vite qu'ils peuvent. » Il s'arrêta et continua d'une voix blanche :

« Ils font la course avec le soleil. Il sera peut-être trop tard. Que la volonté de Dieu soit faite! » Alors nous vint une nouvelle rafale de neige, qui nous aveugla, et le paysage entier fut dissimulé. Cela passa vite, toutefois, et encore une fois, les jumelles se fixèrent sur la plaine. Alors j'entendis une exclamation soudaine :

« Regardez! regardez ! regardez ! Vous voyez, deux cavaliers les suivent, arrivant à bride abattue du Sud. Ce doit être Quincey et John. Prenez les jumelles, regardez avant que la neige ne dissimule tout ! » Je pris et regardai. Les deux hommes pouvaient être Mr Seward et Mr Morris. En tous les cas, je savais de manière sûre qu'aucun d'entre eux n'était Jonathan - au même instant, je sus pourtant que Jonathan n'était pas loin; regardant tout autour, je vis, du côté du Nord, deux autres cavaliers arrivant sur les autres, galopant à une vitesse folle. L'un d'entre eux était, je le savais, Jonathan, et je supposai que l'autre, bien sûr, était Lord Godalming. Eux aussi étaient sur les traces de la troupe qui traînait le charriot. Quand je le dis au Professeur il hurla de joie comme un écolier, et, après avoir regardé ardemment jusqu'à ce qu'une rafale de neige brouille notre champ de vision, il arma sa Winchester et la posa sur le rocher à l'entrée de notre abri. « Ils convergent tous », dit-il. « Quand le moment va arriver, nous aurons des bohémiens de tous côtés. » Je sortis mon révolver et le préparai, car tandis que nous parlions, les hurlements des loups devenaient plus forts et se rapprochaient. Quand la tempête se calma un moment, nous regardâmes encore. Il était étrange de voir la neige tomber à si gros flocons à côté de nous, et, au-delà, le soleil brillant de plus en plus fort à mesure qu'il sombrait vers le sommet des montagnes lointaines. Balayant du regard les alentours avec les jumelles, je pus voir ici et là des points bougeant seuls ou par deux, trois, ou plus - les loups se rassemblaient pour leur chasse.

Durant cette attente, chaque instant semblait une éternité. Le vent soufflait maintenant en violentes rafales, et projetait la neige avec fureur, nous balayant de ses tourbillons. A certains moments, nous ne pouvions pas voir à un mètre de distance; mais à d'autres, le vent mugissant nous assaillait, et faisait le vide autour de nous, de sorte que nous pouvions voir au loin. Nous étions, depuis quelque temps, si accoutumés à surveiller l'aube et le crépuscule, que nous savions exactement quand le soleil

se coucherait; et nous savions que ce moment arriverait avant longtemps. Il était difficile de croire nos montres quand elles disaient que cela faisait moins d'une heure que nous étions en train d'attendre dans cet abri rocheux. Les différents groupes commençaient à converger droit sur nous. Le vent arrivait maintenant avec des rafales encore plus rudes et violentes, et semblait provenir plus régulièrement du Nord. Il avait, semblait-il, chassé les nuages de neige, car la neige ne tombait plus que par averses occasionnelles. Nous pouvions distinguer clairement les individus de chaque groupe, les poursuivants et les poursuivis. Etonnamment, ceux qui étaient poursuivis ne semblaient pas avoir conscience, ou tout au moins pas se soucier, du fait qu'ils étaient poursuivis; ils paraissaient toutefois se hâter, et redoubler de vitesse à mesure que le soleil baissait et se rapprochait de la cime des montagnes.

Ils étaient de plus en plus proches. Le Professeur et moi nous accroupîmes derrière notre rocher, et tînmes nos armes prêtes; je pouvais voir qu'il était absolument déterminé à ne pas les laisser passer. Ni les uns ni les autres n'avaient aucune conscience de notre présence. Au même moment, deux voix crièrent : « Halte! » L'une d'elle était celle de mon Jonathan, amplifiée par un regain de passion; l'autre était celle de Mr Morris, qui avait un ton de commandement tranquille, ferme et résolu,. Les bohémiens ne connaissaient peut-être pas la langue, mais ils ne pouvaient se tromper sur le ton, quelle que fût la langue qu'on utilisât. Instinctivement ils ralentirent , et à l'instant Lord Godlaming et Jonathan surgirent d'un côté, et le Dr Seward et Mr Morris de l'autre. Le chef des bohémiens, un homme superbe qui montait son cheval comme un centaure, leur fit un signe, et donna un ordre à ses compagnons d'une voix dure. Ils fouettèrent les chevaux qui s'élancèrent devant eux, mais les quatre hommes ajustèrent leurs Winchesters, et leur ordonnèrent clairement de s'arrêter. Au même moment, le Dr Van Helsing et moi nous nous levâmes de derrière le rocher et pointâmes nos armes sur eux. Voyant qu'ils étaient encerclés, les hommes tirèrent sur les rênes et s'arrêtèrent. Le chef se tourna vers eux pour leur donner un ordre, et chacun des bohémiens tira l'arme qu'il portait, couteau ou pistolet, et se tint prêt à essuyer notre attaque, qui ne tarda pas à éclater.

Le chef, avec un rapide mouvement de sa bride, lança son cheval en avant, et, désignant d'abord le soleil - maintenant très proche du sommet des collines - et ensuite le château, il dit quelque chose que je ne compris pas. En guise de réponse, nos quatre compagnons sautèrent de leur cheval et se jetèrent vers le chariot. J'aurais dû ressentir une peur immense en voyant Jonathan en si grand péril, mais la fièvre du combat avait dû me gagner comme les autres; je ne ressentais aucune peur, mais seulement un désir ardent, pressant, de faire quelque chose. Voyant les mouvements rapides de ses adversaires, le chef des bohémiens donna encore un ordre; ses hommes se mirent instantanément en formation autour du chariot dans une sorte d'effort désordonné, chacun bousculant et poussant les autres dans son ardeur à répondre à la consigne.

Au milieu de cette mêlée, je pouvais voir que Jonathan, d'un côté du cercle des bohémiens, et Quincey, de l'autre, étaient en train de forcer le passage vers le chariot; il était évident qu'ils avaient à cœur de finir leur tâche avant que le soleil ne fût couché. Rien ne semblait les arrêter ou même leur faire obstacle. Ni les armes lancées ni les couteaux étincelants en face, ni le hurlement des loups derrière, ne semblaient même retenir leur attention. L'impétuosité de Jonathan, et le caractère presque obsessionnel de son entreprise , semblaient intimider ceux qui lui faisaient face; instinctivement, ils s'écartèrent de son chemin et le laissèrent passer. En un instant il avait sauté sur le chariot, et, avec une force qui semblait incroyable, il avait soulevé la grande caisse, et l'avait projetée à terre. Dans le même temps, Mr Morris avait eu à user de la force pour se frayer un chemin à travers le cercle des Bohémiens. Tout le temps que j'étais restée à fixer Jonathan, le souffle coupé, j'avais vu Mr Morris, du coin de l'oeil, exercer sa poussée désespérée en avant, et j'avais vu les couteaux des gitans jaillir pour l'atteindre, comme il forçait son chemin parmi eux. Il avait paré avec son grand couteau Bowie, et au début j'avais cru qu'il s'en était sorti indemne, mais tandis qu'il bondissait à côté de Jonathan, qui avait maintenant sauté hors du chariot, je pus voir qu'il se tenait le flanc gauche, et que du sang coulait à travers ses doigts. Il ne perdit pas de temps, cependant, pour s'en occuper, car lorsque Jonathan, avec une énergie désespérée, attaqua un bout de la caisse, en essayant d'en arracher le couvercle avec son grand couteau Kukri, lui s'attaqua frénétiquement à l'autre côté avec son Bowie. Le couvercle commença à céder aux efforts conjugués des deux hommes; les clous sautèrent avec un petit crissement, et le dessus de la boîte fut retiré.

A ce moment les Bohémiens, se voyant cernés par les Winchesters, et à la merci de Lord Godalming et du Dr Seward, avaient abandonné toute résistance. Le soleil était presque couché, derrière le sommet des montagnes, et les ombres de tout le groupe s'allongeaient sur la neige. Je vis le Comte gisant dans la caisse, sur la terre, dont la chute brutale du chariot avait répandu quelques poignées sur lui. Il était mortellement pâle, et ses yeux rouges luisaient de l'horrible flamme vindicative que je connaissais trop bien.

Comme je le regardais, ses yeux virent le soleil en train de sombrer, et le regard de haine se mua en regard de triomphe.

Mais, au même moment, le grand couteau de Jonathan fendit l'air et jaillit. Je poussai un cri perçant quand je le vis trancher la gorge; pendant que, d'un même mouvement, le couteau Bowie de Mr Morris plongeait dans le coeur.

Ce fut comme un miracle; car devant nos yeux, et presque en l'espace d'un souffle, le corps entier tomba en poussière et disparut à notre vue.

Je serai heureuse aussi longtemps que je vivrai, car à ce moment suprême de dissolution finale, il y avait sur les traits du Comte une expression de paix, telle que je n'en aurais jamais imaginée sur son visage.

Le Château de Dracula se dressait maintenant contre le ciel rouge, et chaque pierre de ses créneaux brisés se découpait dans la lumière du soleil couchant.

Les Bohémiens, nous considérant d'une manière ou d'une autre comme responsables de la disparition du cadavre, se tournèrent, sans un mot, et s'enfuirent au galop comme si leur vie en dépendait. Ceux qui n'étaient pas à cheval sautèrent sur leur charette et crièrent aux cavaliers de ne pas les abandonner. Les loups, qui s'étaient arrêtés à bonne distance, suivirent leurs traces, et nous laissèrent tranquilles. Mr Morris, qui s'était effondré par terre, se tenait sur son coude, pressant toujours sa main contre son flanc; le sang sourdait toujours à travers ses doigts. Je m'élançai vers lui, car le cercle Sacré ne me retenait plus; et les deux Docteurs s'élancèrent avec moi. Jonathan s'agenouilla près de lui et le blessé put appuyer sa tête contre son épaule. Avec un soupir il prit, dans sa faiblesse, ma main dans celle qui lui restait libre. Il devait avoir vu l'angoisse qui tordait mon coeur apparaître sur mon visage, car il me sourit et me dit :

« Je ne suis que trop heureux d'avoir pu me rendre utile! Oh Dieu! cria-t-il soudain, se débattant pour s'asseoir, et me désignant du doigt : « Ceci valait la peine que l'on meure ! Regardez! Regardez! »

Le soleil était maintenant descendu derrière la montagne, et des lueurs rouges tombaient sur mon visage, de sorte qu'il était nimbé d'une lumière rosée. D'un seul élan, les hommes tombèrent à genoux et un « Amen » passionné et profond sortit de leurs lèvres, lorsque leurs yeux suivirent le doigt qui pointait dans ma direction.

Le mourant s'exprima :

« Que Dieu soit loué, tout cela n'a pas été vain! La neige n'est pas plus immaculée que son front ! La malédiction est levée ! »

Et, à notre profonde douleur, il mourut, en silence, et avec un sourire, en parfait gentleman.

NOTE (de Jonathan Harker)

Il y a sept ans maintenant, que nous avons franchi les flammes, et notre bonheur à tous depuis lors valait bien, je crois, les souffrances que nous avons endurées. C'est une joie supplémentaire pour Mina et moi que l'anniversaire de notre garçon tombe le jour de la mort de Quincey Morris. Sa mère, je le sais, caresse le secret espoir qu'un peu de l'esprit de notre brave ami est passé en lui. Il porte les noms de toute notre petite bande d'hommes, mais c'est Quincey que nous l'appelons.

Cet été, nous avons fait un voyage en Transylvanie, et avons traversé ce vieux pays qui était, et reste pour nous tellement plein de terribles souvenirs. Il était presque impossible de croire que toutes ces choses que nous avions vues de nos yeux et entendues de nos oreilles étaient la pure vérité. Toutes les traces en avaient disparu. Mais le château se tenait toujours là, dominant une vaste étendue désolée.

Une fois rentrés à la maison, nous avons parlé de l'ancien temps – que nous pouvons tous évoquer sans désespoir, car Godalming et Seward ont fait depuis des mariages heureux. J'ai sorti les papiers du coffre où je les avais déposés à notre retour, il y a si longtemps. Nous fûmes frappés par le fait que, de tous les documents dont le dossier était composé, il n'y en avait pas beaucoup qui fussent des originaux ; à part les derniers carnets de notes de Mina, de Seward, ainsi que le mien et le mémorandum de VanHelsing, tout le reste n'était qu'une masse de documents dactylographiés. Même si nous l'avions voulu,

nous ne pouvions pas espérer que quiconque puisse les accepter comme preuves d'une histoire aussi incroyable. Van Helsing rassembla le tout et dit, notre garçon sur les genoux :

« Nous n'avons pas besoin de preuves ; nous ne demandons à personne de nous croire ! Un jour, ce jeune garçon saura quelle vaillante et courageuse femme est sa mère. Il connaît déjà sa douceur et les soins attentionnés dont elle l'entoure. Plus tard, il comprendra que quelques hommes l'ont tellement aimée, que pour son salut, ils ont tout osé. »

Jonathan Harker.

FIN